

Cogneluche - Ce. Spec. S. L. ———	348
Rhumatisme articulaire aiguë, arthrite, b. c.	349
Étiologie et symptômes méconnaissables. Hépatite, arthrite, Thyroïde	350
Euphorisme - Sulf.	352
Inflammation chronique du larynx avec laryngite aiguë, b. c.	
Sulf., Thyroïde, arthrite, b. c.	350
Dartres squameuses humides, Sulf., cal. carb. gras, merc. lat.	
Sulf. merc. lat., b. c., Lés. thyroïde	351
Syphilitique verale. (guérison). Sulfate.	
Spasme des bronches accès asthmatiques Lés. thyroïde. b. c.	352
Tringne au col b. c., m. c. Euphor., Sulf. merc.	356
Hydratorax Sulf. merc. Sulf.	391
Riténosion à l'urine Sulf.	393
Paralyse après une denture de M. Maxie. ———	394
Oppression très suffoquante Lés. thyroïde, guérison Sulf.	394
Syphilitique oropharyngée S. L.	395
Étiologie, méconnaissable des thyroïdes b. c.	396
à l'urine. Lésion de l'urine	397
Leur étiologie méconnaissable - Guérison ———	397
Étiologie lésion de l'urine ———	398
Vestige de M. c.	399
Étiologie accompagnée de lésion de l'urine ———	399

~~Mutination de l'infektion filaire~~ 400

Début de l'infestation de moustiques dans l'œil gauche

Médecine de l'œil et du nez B.T. 401

Amédalite ac, b. 402

Amédalite et Amédalite M. 411

Amédalite et pharyngite Chronique de l'œil 413

Palatins de l'œil et du nez

ARCHIVES ET JOURNAL
DE
LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE.

20072314

ARCHIVES ET JOURNAL
DE
LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉS PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS,

SOUS LA DIRECTION

DE MM. LES DOCTEURS A.-J.-L. JOURDAN,

Membre de l'Académie royale de Médecine,

LÉON SIMON ET CURIE.

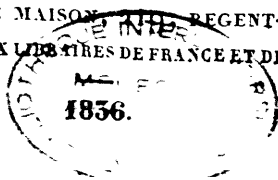
Veritas ubique locorum eadem est.

CICÉRON.

TROISIÈME ANNÉE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 13 bis.
LONDRES, MÊME MAISON, 47, REGENT-STREET.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.





ARCHIVES ET JOURNAL

DE

LA MÉDECINE

HOMŒOPATHIQUE.

QUELQUES REMARQUES SUR PLUSIEURS MOYENS ÉPROUVÉS DE LA
PHARMACOPÉE HOMŒOPATHIQUE;

Par le Docteur STARKE.

Acide hydrocyanique. — L'acide hydrocyanique prescrit par les pharmacopées légales étant presque toujours d'une force uniforme, on devrait, pour les usages de l'homœopathie, le préférer à toutes les autres préparations de ce médicament. Il serait nécessaire, en effet, d'avoir égard aux plaintes qui se sont si fréquemment élevées jusqu'ici au sujet de l'incertitude et de la diversité des effets de cette substance et d'autres moyens qui en renferment, tels que l'eau distillée de laurier-cerise et celle d'amandes amères, et ce devoir serait d'autant plus impérieusement prescrit à l'homœopathie, qu'elle aussi a à combattre contre la promptitude avec laquelle perdent leur efficacité, non seulement l'acide prussique, mais encore plusieurs autres médicamens portés à des puissances élevées. Il serait fort à désirer qu'on recherchât la cause de cette circonstance fâcheuse, afin de pouvoir y porter remède, si la chose est praticable.

Jusqu'à présent, la pharmacie allopathique a fort peu attaché

d'importance à ces considérations en apparence minutieuses. N'ayant ~~affaire qu'à des substances et des quantités de substances~~ appréciables par les sens, il lui suffisait de préparer les médicamens d'après des formules une fois tracées, et de les dispenser ensuite, sans s'inquiéter de savoir s'ils possédaient plus ou moins d'activité : quand elle n'observait pas de changemens susceptibles d'affecter les sens, que le médicament conservait encore une odeur et une saveur assez fortes, ou qu'examiné par les procédés de la chimie, il semblait être demeuré en grande partie identique, elle le ~~considérait~~ ~~comme de bonne qualité, sans avoir égard aux nombreuses plaintes des médecins, qu'elle passait sous silence, comme une chose fâcheuse à laquelle il n'y avait point de remède, n'essayant même point de les tirer à clair et d'approfondir la question.~~

Dans l'état actuel de la physique et de la chimie, il n'est plus permis de douter qu'à chaque distillation il ne se passe une opération électro-chimique, dont l'influence sur les médicamens à l'état grossier a pour résultat de les élever en quelque sorte à une puissance supérieure, de sorte que très-probablement tout produit de la distillation possède, immédiatement après l'opération, une action bien supérieure à celle qu'il aura après être demeuré quelque temps exposé à l'air et à la lumière, ou conservé dans des flacons imparfaitement remplis et mal bouchés. La diminution des propriétés médicales, qui résulte de ces influences fâcheuses, n'est pas plus démontrable par la voie chimique, ou autrement, que celle qui survient aux médicamens homœopathiques, de sorte que l'acide prussique, l'acide hydrochlorique, etc., long-temps conservés, peuvent être trouvés bons, à la suite des épreuves de la chimie, quoiqu'ils soient fort inférieurs en efficacité aux mêmes substances préparées depuis peu. Je prie les homœopathes de consacrer quelque attention à cet objet, auquel j'ai été conduit par plusieurs faits pratiques importants.

Dans la préparation de l'acide hydrocyanique on devrait faire exclusivement usage d'alcool tiré du sucre de canne, qu'on aurait dépouillé par une légère évaporation de l'éther acétique qui

s'y mêle presque toujours pendant la fabrication, attendu que l'alcool rectifié à la manière ordinaire, avec de la potasse et du charbon, contient ou du causticum, qui passe avec lui à la distillation, ou de l'huile pyrogénée, ou même de la solanine et du cuivre, ce qui est une circonstance très-désavantageuse. Si l'on manquait d'alcool sur la pureté duquel on pût compter, il conviendrait d'employer l'eau de pluie pour les dilutions. Aussitôt après la distillation, on préparerait les globules dont on croirait avoir besoin dans le cours de l'année, et dont on emplirait un petit flacon couvert de papier noir; car il n'est point prudent de conserver l'acide même préparé avec le meilleur alcool, attendu que nous ne sommes point assurés que ses principes constitutifs n'exercent aucune réaction sur ceux de ce menstrue, quelque soin qu'on prenne pour le conserver.

Ce n'est pas seulement pour les flacons destinés à contenir les globules d'acide hydrocyanique et d'acide hydrochlorique qu'il convient d'employer une couverture de papier noir. Il serait bon de prendre la même précaution pour tous les médicamens en général; car l'action de la lumière sur la partie supérieure des flacons ne nous permet pas d'être certains que certaines substances, métalliques surtout, n'éprouvent aucune décomposition. On pourrait laisser, à la partie postérieure du flacon, un intervalle d'une à deux lignes de large, non recouvert du papier, qui donnerait la facilité de voir combien il reste encore de globules dans le verre.

On se trompe beaucoup quand on croit que l'action de l'acide hydrocyanique pur ressemble à celle de l'eau distillée de laurier-cerise. Cette dernière, comme aussi celle d'amandes amères, outre une petite quantité de résine, contient encore une huile essentielle particulière, avec laquelle l'acide hydrocyanique se trouve à la vérité combiné d'une manière intime, mais qui produit de tout autres symptômes que cet acide. En effet, l'acide hydrocyanique agit principalement sur l'action sensorielle, tandis que les huiles de laurier-cerise et d'amandes amères agissent plus particulièrement sur le nerf grand sympathique et le système

nerveux. Il suffit d'une très-petite goutte de ces dernières, mise sur la langue, pour déterminer un état presque paralytique des muscles, notamment de ceux des extrémités inférieures, ce que ne produit pas une égale quantité d'acide hydrocyanique, prise de la même manière. Somme totale, l'huile essentielle d'amandes amères paraît produire, sur l'action de l'acide hydrocyanique, une exaltation semblable à celle que l'acide hydrochlorique éprouve de la part du sublimé corrosif, ou l'acide nitrique de la part de la pierre infernale. Aussi, serait-il peut-être téméraire de vouloir calculer l'action de ces huiles essentielles d'après la seule quantité d'acide prussique qu'elles contiennent.

Je laisse à d'autres le soin d'apprécier s'il convient de fixer à la millionième dilution, comme le fait la *Pharmacopée homœopathique*, l'atténuation à laquelle on doit employer l'acide hydrocyanique. Cependant l'expérience a démontré que ce moyen est efficace aussi à des dilutions plus élevées, et que, conservé avec soin sous la forme de globules, il se maintient au moins pendant dix mois, ce dont j'ai eu moi-même l'occasion de m'assurer pour la vingt-quatrième dilution.

Arnica montana.—La préparation de la teinture d'arnica avec la racine sèche ne mérite point d'être recommandée; car, en prenant cette racine chez les pharmaciens ou les droguistes, on ne peut jamais savoir quand elle a été recueillie, comment on s'y est pris pour la dessécher, depuis combien de temps elle est conservée, et si l'on a eu soin de la tenir toujours dans un endroit sec.

Le plus sûr est de préparer la teinture avec la racine fraîche, arrachée de terre au printemps, lorsque les premières feuilles commencent à se développer. On la coupe aussi menu que possible, on la pile pendant une demi-heure, pour la bien réduire en pulpe, on la mêle par une trituration d'un quart d'heure au moins avec le tiers d'alcool à 75 degrés, puis, après avoir laissé le tout en repos, pendant deux ou trois jours, dans un flacon bouché, à large ouverture, on l'exprime, et l'on conserve la teinture éclaircie dans un flacon couvert de papier noir, qui doit en être rempli. Ce-

pendant, comme la racine contient une quantité considérable d'une substance analogue au tannin, tandis que les fleurs renferment davantage de résine et d'huile éthérée, qui diffèrent un peu de celles de la racine quant à l'odeur et à la saveur, il pourrait être à propos, ou de mêler ensemble les teintures obtenues des fleurs et des racines, ou d'employer chacune d'elles à part, et alors on préparerait la teinture des fleurs de la même manière que celle des racines; car la seule expression du suc ne suffit pas pour que la résine se mêle bien avec lui, et cette substance reste en grande partie dans le marc, ce qui arrive même en triturant les racines et les fleurs fraîches avec de l'alcool; quand on néglige d'avoir recours à la macération.

Les plantes dont on emploie les fleurs et les racines pour la préparation des médicaments, doivent avoir été cueillies sur une montagne peu élevée, exposée à l'air et au soleil, et tournée autant que possible vers le midi. Il est à désirer aussi que le temps n'ait point été humide et froid peu de temps avant la récolte, parce qu'alors l'huile essentielle, la résine et le principe astringent ne se développent pas bien, et ne se séparent qu'incomplètement de l'albumine. Le moment le plus favorable pour la récolte des fleurs et des racines est celui qui a été précédé de quelques jours de chaleur, pourvu cependant qu'il ait plu un peu la veille, parce qu'alors la décomposition de l'eau et la mise en liberté de l'hydrogène semblent favoriser la formation des principes actifs, notamment de l'huile essentielle.

Si la saison a été long-temps humide et froide avant la récolte, il est nécessaire, avant de hacher les racines et les fleurs, de les laisser se faner pendant dix ou douze heures, à une température un peu élevée, ce qui semble contribuer à rendre plus insoluble l'albumine en excès qu'elles contiennent.

Il est impossible de s'expliquer pourquoi la quatrième et la cinquième édition de la *Pharmacopée homœopathique* ne prescrivent que la sixième dilution de la teinture d'arnica, puisque Hahnemann recommande déjà la trentième dans sa *Matière médicale*. L'emploi de cette haute dilution pourrait paraître d'autant

plus convenable que nous devons certainement faire une différence entre des végétaux frais et pleins de vie et des substances sèches, qui ont besoin d'être ranimées par l'influence électro-magnétique d'une longue trituration et de la succussion, pour prévenir de fortes aggravations homœopathiques. En effet, dans les substances sèches conservées depuis long-temps, la puissance médicamenteuse éprouve un état de mort apparente comparable à celui de la faculté germinatrice des graines, et nous ne pouvons jamais savoir quelle est l'ancienneté d'un médicament sec lorsque nous ne l'avons pas recueilli nous-mêmes. Pour l'usage extérieur même, il est prudent, dans les fortes contusions avec lésion de l'épiderme et solution considérable de continuité, surtout quand la température est élevée et l'air chargé d'électricité, de n'employer la teinture primitive qu'à très-faible dose, ou mieux d'étendre quelques gouttes d'une dilution inférieure dans une livre d'eau; car, sous l'influence de ces conditions extérieures, l'électricité atmosphérique détermine très-probablement un surcroît de dynamisation, et alors il serait inévitable que le médicament déterminât une aggravation homœopathique considérable chez les personnes très-excitables. J'ai eu naguère occasion de m'en convaincre chez un sujet qui avait éprouvé une lésion grave : dix à douze gouttes de teinture première d'arnica dans une livre d'eau de fontaine fraîche, employées en fomentations sur la plaie, par un temps semblable à celui dont je viens de parler, et deux globules de la sixième dilution, produisirent, au bout de quelques heures, de violentes douleurs dans le côté gauche du corps et dans le genou gauche, qui ne firent que s'accroître sous l'influence des fomentations continuées, de sorte qu'il fallut interrompre ces dernières, et non seulement faire respirer du camphre au malade, mais encore lui donner quelques gouttes d'esprit de camphre dans un lavement de gruau d'avoine. A la suite de ces moyens, les accidens cessèrent, et l'on put employer avec un grand succès des fomentations préparées avec six gouttes de la sixième dilution d'arnica. Un événement semblable eut lieu aussi chez un jeune homme qui avait reçu une forte contusion à la

cuisse droite. Comme l'épiderme était peu entamé, je lui fis également faire des fomentations avec dix gouttes de teinture primitive étendues dans une livre d'eau de fontaine fraîche, et je lui donnai deux globules de la douzième dilution d'arnica; au bout de quelques heures, les douleurs étaient si vives, non seulement dans la cuisse malade, mais encore dans le bas-ventre, qu'il fallut de même interrompre les fomentations, et les remplacer par d'autres avec lesquelles avaient été mêlées quelques gouttes d'esprit de camphre, ce qui fut également suivi de succès, sans qu'il survînt d'autres accidens.

Je n'ose décider si l'eau de source fraîche, encore imprégnée de son esprit vital, ou l'augmentation de l'électricité atmosphérique, est la cause de l'exaltation du développement de l'activité médicamenteuse; cependant il me semble qu'on pourrait avoir égard à ces deux influences dynamiques, et qu'en présence de la seconde, il serait bon d'avoir recours aux dilutions élevées, ou, quand on emploie la teinture primitive, d'avoir le soin de la mêler avec de l'eau qui ait été bouillie.

J'ai naguère eu l'occasion de constater l'excellence de l'action qu'exercent l'arnica et la belladonne préparées et employées d'une manière convenable. Ce fut chez un sujet de vingt-six ans, à qui j'extirpai une parotide du poids de vingt-huit onces: l'hémorrhagie fut peu considérable, et je n'eus besoin de recourir à aucune ligature, la torsion des artères ayant suffi pour arrêter le sang. Les dilutions d'arnica, préparées avec la plante fraîche, furent employées avec succès chez ce malade, ainsi que deux globules de la quarante-cinquième dilution de belladonne. Cette dernière modéra tellement l'inflammation de la vaste plaie, qu'il n'y eut de suppuration que sur les bords, et à une petite distance, et que le reste se réunit par première intention, de sorte que l'opéré se trouva complètement guéri au bout de trois semaines. Pendant l'opération, le malade ne prit ni teinture d'opium à fortes doses, ni vin en grande quantité, comme c'était autrefois l'usage: je lui donnai seulement de l'eau fraîche pour se remettre, et je lui fis respirer de l'éther nitrique. Les choses se passèrent si

bien, que l'opération et le pansement furent terminés dans l'espace de deux heures et un quart.

Quels avantages l'homœopathie n'a-t-elle pas, même sous le rapport chirurgical, sur les anciennes coutumes, qui voulaient qu'on administrât aux opérés des anodins et des cordiaux à hautes doses, dont l'influence donnait lieu à la manifestation d'une forte fièvre traumatique. C'est ici le cas de dire avec Boerhaave, *simplex sigillum veri*.

J'ai souvent eu aussi l'occasion de remarquer que les dilutions inférieures et moyennes des médicamens homœopathiques donnaient lieu à de fortes aggravations par un temps très-sec, soit chaud, soit froid, surtout quand le vent soufflait avec violence du nord-est, tandis que, par un temps humide et froid, et dans une saison depuis long-temps humide, les malades les supportaient fort bien. En pareil cas, les hautes dilutions ne font souvent rien, surtout dans les maladies aiguës. Il serait utile qu'on multipliât les observations à cet égard, afin de pouvoir procéder d'une manière plus sûre dans la pratique.

Belladonne. — Ce qui a été dit de l'arnica, sous le rapport des localités et de la saison au moment de la récolte, pourrait bien aussi s'appliquer en grande partie à cette plante.

Pendant l'été de 1854, qui se fit remarquer par un temps très-variable, par des alternatives de chaleur énorme, de chaleur extraordinaire et de froid humide, sans beaucoup de pluie, j'ai fait un grand nombre d'expériences sur la préparation de la teinture primitive de belladonne, et j'ai trouvé que celle qui provenait des feuilles et des fleurs recueillies au commencement de la floraison, sur des pieds pris sur une montagne ombragée et boisée vers le nord-ouest, et dont la récolte avait été précédée, pendant huit à dix jours, d'un temps froid et humide, j'ai trouvé, dis-je, qu'ellen'avait qu'une teinte de jaune-verdâtre pâle, et offrait très-peu l'odeur et la saveur de la belladonne. Au moment du mélange du suc vert foncé avec l'alcool, il se formait un coagulum, dû probablement à un excès d'albumine avec laquelle le principe narcotique était intimement combiné; et la quantité de teinture

que j'obtins ne s'élevait guère qu'au cinquième du tout. Je pris ensuite deux onces de fleurs et de feuilles des mêmes plantes, je les réduisis exactement en pulpe par le broiement continué pendant une demi-heure, puis je continuai à broyer un quart d'heure encore, en ajoutant peu à peu une demi-once d'alcool à 90 degrés, j'exprimai ensuite, et j'obtins une teinture de couleur un peu plus foncée, avec un goût et une odeur un peu plus forte; le marc, traité de même par l'alcool, donna encore une teinture presque aussi forte, mais plus verte, et tenant vraisemblablement un peu de chlorophylle en dissolution.

Je pris ensuite deux onces des mêmes feuilles et fleurs, je les laissai se faner, à un fort courant d'air et à une température un peu élevée, puis je les hachai menu, je les broyai pendant une demi-heure, j'y ajoutai cinq gros d'alcool à 75 degrés, en continuant à broyer avec force pendant un quart d'heure, et l'expression me procura une teinture d'un gris-vert, ayant une assez forte odeur et saveur. La teinture fournie avant l'expression, par les feuilles fraîches broyées avec l'alcool, ne donna qu'un faible sédiment, à peine cependant de moitié aussi considérable que celui qui résulta des feuilles fanées. Il paraît que la longue trituration des feuilles avec l'alcool, et leur flétrissure, opèrent l'oxidation de l'albumine, et contribuent à la séparer de la matière extractive de la belladonne, seul principe actif de cette dernière, qui par là se trouve plus libre et plus développé. Ce procédé pourrait donc convenir dans les temps de froid humide presque continu, où la nature semble ne pas pouvoir opérer convenablement la séparation de ces deux matériaux de la plante.

Dans une autre excursion, je fus assez heureux pour rencontrer une montagne tournée vers le sud, qui avait été couverte de pins et de divers arbustes, après la coupe desquels il s'y était développé un nombre considérable de pieds de belladonne, alors en pleines fleurs.

Je recueillis celles de ces plantes qui croissaient au sommet de la montagne, sous l'influence d'un soleil ardent et de fréquents courants d'air très-vifs, et j'en préparai des teintures; celles-ci

avaient toutes une couleur un peu plus foncée que les précédentes , mais non cependant une odeur parfaitement naturelle ; car vraisemblablement les plantes avaient manqué de l'humidité nécessaire , ce qui avait causé une altération morbide de leurs sucs. Il résulterait de là que , si l'on voulait élever la belladonne dans un jardin , pour les usages de la médecine , on devrait imiter autant que possible la nature , et ne point assigner à cette plante un terrain trop sec , sur lequel portât immédiatement avec force l'action des rayons solaires. Il y aurait avantage en même temps à l'abriter des vents du nord-est , comme l'opère également la nature , qui la fait croître d'ordinaire parmi des arbustes et sur un sol non entièrement dénudé.

Au pied de la montagne dont je viens de parler , qui se trouvait couvert de quelques graminées , et un peu abrité des vents du nord-ouest , aussi nuisibles ici que ceux du nord-est , en raison de la situation de la montagne , je trouvai également un grand nombre de pieds de belladonne , parmi lesquels plusieurs pouvaient bien être âgés de deux à trois ans : leur partie supérieure avait probablement été brisée pendant la première année , d'où était résultée une sorte de couronne , composée de cinq branches , qui furent destinées aux blessures que je fis à trois de ces pieds , en arrachant toutes les feuilles inférieures jusqu'à la couronne. Sur trois autres pieds , au contraire , j'enlevai quatre branches de la couronne , en même temps que je fis quelques légères incisions à la partie supérieure de la tige principale. Je laissai toutes les plantes exposées pendant quatre jours à l'action du soleil , après quoi j'en préparai les teintures , ainsi que de celles qui étaient demeurées intactes. Les teintures provenant de ces dernières avaient bien une couleur assez foncée et une odeur complètement naturelle ; mais l'odeur des autres était plus forte , surtout celle des teintures provenant des pieds qui avaient perdu quatre branches de leur couronne. Quant à la teinture obtenue en broyant la couronne non lésée et les deux feuilles supérieures de la tige principale avec de l'alcool , et exprimant la pulpe sur-le-champ , elle était préférable à toutes les autres sous le rapport de la couleur , de l'o-

deur et de la saveur. Ainsi la longue trituration des végétaux paraît développer davantage leurs principes actifs, et l'addition de l'alcool rendre la séparation de l'albumine plus facile que la chose n'a lieu par la méthode ordinaire. Cependant il ne semble pas nécessaire de faire beaucoup faner les feuilles de la belladonne avant de les employer, parce que le peu de fécule verte qui devient par là soluble, ne contient qu'une faible quantité des principes actifs de cette plante, ce qui est le contraire pour l'aconit.

J'ai fréquemment employé la quarante-cinquième et la soixantième dilution de la belladonne, et j'ai trouvé qu'elles rendaient surtout d'excellens services dans les inflammations dites asthéniques.

Bryone. — Il convient aussi, quand on prépare la teinture primitive de la bryone, de la broyer pendant long-temps, puis de la bien mêler avec de l'alcool à 90 degrés, et de l'exprimer. La teinture ainsi préparée a une odeur et une saveur beaucoup plus fortes que celle qu'on se procure par la manière ordinaire, en exprimant le suc et le mêlant ensuite avec de l'alcool.

Cantharides. — Partout où l'on peut se procurer des cantharides vivantes, il faut les préférer à celles qu'on trouve chez les apothicaires, ceux-ci employant, pour les préserver des larves d'insectes, du camphre, de l'huile de térébenthine, etc., et pour les mettre à mort, la vapeur du vinaigre, substances qui toutes peuvent rendre l'action de cet important médicament fort incertaine.

Il serait à désirer qu'après avoir enlevé les élytres des cantharides vivantes, on les broyât pendant une demi-heure, qu'on y ajoutât ensuite six fois leur poids d'alcool, autant que possible à 90 et quelques degrés, et qu'après huit jours de macération on se contentât de décantier la teinture. On emploierait aussitôt de l'eau de pluie fraîche pour porter cette dernière à la 30^e, à la 40^e et à la 60^e dilution, et l'on préparerait des globules pour un an. De cette manière on obtiendrait un médicament toujours uniforme.

Capsicum. — Ce que j'ai dit de l'arnica, relativement au peu

de développement de ses vertus dans les dilutions inférieures ; pourrait bien aussi s'appliquer au capsicum, car il ne saurait y avoir de raison pour qu'une substance si âcre ne se développât point mieux à la 30^e, à la 45^e et à la 60^e dilution, qu'à la 9^e, d'autant plus que cette résine est très-peu volatile. Nous aurions vraisemblablement alors moins à nous inquiéter d'un antidote, puisque les hautes dilutions provoqueraient bien plus rarement des aggravations homœopathiques que ne le font les basses.

L'expérience a suffisamment enseigné aussi que la prolongation des dilutions ne rend point les médicamens inertes, mais qu'elle ne fait que les développer de plus en plus, ce qui fait que leurs vertus médicinales agissent d'une manière d'autant plus salutaire que l'irritabilité de l'organisme se trouve exaltée par la durée de la maladie. Le mode de préparation précédemment indiqué pourrait être préférable à la simple macération.

Pour le capsicum, on prendrait les capsules à moitié sèches, et l'on emploierait dix fois leur poids d'alcool parfaitement rectifié.

Chelidonium majus. — Le suc exprimé de la racine se décompose très-facilement, lorsque, après l'avoir mêlé avec parties égales d'alcool, on le tient dans un flacon qui n'en soit pas rempli. Il se trouble même de nouveau pendant la filtration, et forme alors un sédiment, qui est gris-verdâtre en mars, brun-verdâtre en avril, quand les feuilles ont déjà commencé à paraître, et qui possède une saveur fort amère.

Même alors qu'on a tiré le suc à clair, et qu'on l'a conservé à l'abri de la lumière, dans un vase qu'il remplisse en grande partie, sa partie supérieure prend une teinte plus foncée ; on ne le conserverait en toute sûreté que dans un flacon bien rempli. Le suc des plantes en fleurs, mêlé avec parties égales d'alcool, se conserve mieux ; il a une saveur moins amère, mais plus âcre, et une odeur très-désagréable. Ainsi le principe des racines semble se convertir en un principe âcre, par les progrès de la végétation, en sorte que les deux médicamens devraient différer beaucoup l'un de l'autre sous le rapport de leurs effets.

Il se pourrait que le suc des tiges fût presque toujours de même

force. Ce suc n'est pas vert, comme le portent les 4^e et 5^e éditions de la Pharmacopée homœopathique, mais de couleur jaune. On ne l'obtient jamais plus forte qu'en cassant dans le milieu la tige principale d'une plante complètement exposée au soleil et à l'air, la coupant de nouveau, un pouce plus bas, au bout de vingt-quatre heures, puis recueillant une goutte du suc avec une large plume à écrire, la mêlant avec 99 gouttes d'alcool rectifié, dans lequel elle se dissout fort bien, imprimant dix secousses au mélange, et procédant aux dilutions ultérieures avec de l'eau de pluie, jusqu'à la 15^e, la 24^e et la 30^e. Le même procédé serait applicable aussi au taraxacum.

C'est à l'expérience à prononcer s'il serait avantageux de réunir les deux sucs obtenus de la racine et de la tige.

Ferrum metallicum. — Dans la seconde partie de son Traité des maladies chroniques, Hahnemann a proposé de frotter les métaux non réduits en feuilles sur une pierre à aiguiser, dans l'eau, et il place le fer au nombre de ceux qui doivent être traités ainsi. C'est par inadvertance seulement qu'il a pu donner ce conseil pour le fer; car il est évident que des instrumens en fer ne pourraient altérer en rien le fer réduit en petites parcelles, et qu'on n'a par conséquent pas besoin de recourir à la pierre à aiguiser.

J'ai eu l'occasion de me convaincre à quel point le sucre de lait possède le pouvoir de réduire en poudre extrêmement fine des métaux, même durs et tenaces. Dix grains de limaille très-fine de fer furent broyés pendant une heure avec 90 grains de sucre de lait; je projetai ensuite le tout dans de l'eau, qui ne laissa déposer, dans l'espace d'une minute, qu'un grain et un quart de limaille non encore suffisamment atténuée: le reste demeura en suspension dans le liquide.

Du reste il pourrait être convenable de ne préparer d'avance aucune dilution liquide de toutes les substances métalliques et terreuses, parce qu'à une chaleur de 20 degrés et au dessus, il se sépare au bout de quelque temps un précipité rouge-brun, qui ne peut pas provenir des bouchons de liège, en sorte qu'on n'est point certain du degré de puissance auquel se trouve le médica-

ment. Je crois même que les orages éclatés dans le voisinage peuvent contribuer un peu à cet effet, lorsque la température a pendant long-temps été élevée auparavant. Peut-être, pour le prévenir, conviendrait-il de substituer aux bouchons de liège des bouchons de verre pour les flacons de hautes dilutions, attendu que les premiers sont plus conducteurs de l'électricité et qu'ils contribuent davantage à altérer la pureté des liquides, comme aussi à déterminer l'acidification de l'alcool.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'AXIOME HOMŒOPATHIQUE, SUIVIES
DE PLUSIEURS OBSERVATIONS DE NÉURALGIE SCIATIQUE.

Par le Docteur GACHASSIN.

La valeur absolue du principe *similia similibus curantur* qui sert de base à l'homœopathie, ne peut rester l'objet d'un doute que pour les médecins qui ne l'ont pas pris pour guide dans leur pratique, ou qui ne tiennent pas compte de ce qui reste à faire encore sur la pathogénésie des médicamens déjà étudiés, et sur ceux assez nombreux qui ne l'ont pas été du tout. Au fur et à mesure que s'agrandira la *Matière médicale pure*, et que les travaux entrepris dans ce but seront de plus en plus exacts, méthodiques, les objections des critiques et des incrédules, déjà si faibles, si peu concluantes, puisqu'elles n'aboutissent généralement qu'à une simple négation sans preuves, ces objections, dis-je, seront réduites au néant. En effet, pour le praticien qui suit avec réflexion et discernement les préceptes du vénérable fondateur de l'homœopathie, tant dans le relevé des symptômes morbides et dans le choix du remède, que pour les précautions hygiéniques à observer; pour celui qui se tient au courant des perfectionnemens et des modifications apportés journellement par l'expérience et l'observation clinique; pour celui-là, le meilleur guide à suivre en thérapeutique est incontestablement la loi homœopathique. Par elle aussi s'explique la corrélation de tous nos maux avec les nombreux remèdes connus et à connaître; tandis

que la profusion de ceux-ci eût été un *non-sens* dans la création, s'il eût suffi de quelques substances seulement à opposer à ceux-là. Mais comme rien n'a été fait en vain, il ne pouvait en être ainsi; car, si les infirmités qui sévissent sur l'espèce humaine sont variées et nombreuses, les moyens pour les combattre le sont aussi. L'embarras n'est que dans le choix; mais ce choix ne peut être convenablement fait qu'après l'étude, selon la méthode pathogénétique, des substances médicinales que fournissent les trois règnes de la nature. La tâche est immense, il est vrai; mais sur elle reposent, d'un côté, les intérêts les plus chers de l'être qui souffre, de l'autre le rang réservé à la médecine comme science *désormais* exacte et éminemment salutaire. Ces attributs de la médecine, qu'on lui a si souvent contestés jusqu'ici, ressortent si clairs, si évidens de l'homœopathie dignement, exercée, qu'elle peut défier ses détracteurs de les lui contester sur preuve. A l'appui de ces assertions, je groupe ici quelques observations cliniques qui établissent d'une manière incontestable l'appropriation ou spécificité d'un remède simple dans une affection particulière, caractérisée surtout par le symptôme principal que ce remède détermine sur l'homme bien portant soumis à son action et aux conditions prescrites par la méthode pathogénétique.

La névralgie sciatique, soit aiguë, soit chronique, a été diversement traitée jusqu'à nos jours, suivant le système thérapeutique qu'avaient adopté les praticiens à qui il était demandé des conseils contre cette affection. Aucune règle précise ne servait de base à la détermination des moyens qu'on employait pour la combattre. Aussi, selon qu'on la considérait comme le résultat d'un refroidissement, ou comme l'effet sympathique d'un état saburral des voies gastriques, ou bien comme une infiltration particulière du névrilemme du nerf affecté, traitait-on cette affection par les sudorifiques, les vomitifs ou les purgatifs, les vésicatoires, les linimens, etc. De nos jours, on lui oppose plus particulièrement les antiphlogistiques, seuls ou aidés des révulsifs. Chacune de ces manières de traiter la sciatique compte des succès plus ou moins nombreux, plus ou moins durables. Les ayant moi-même em-

ployés alternativement ou simultanément pendant les vingt et quelques années de ma pratique allopathique, j'avais pu me convaincre qu'aucun des traitemens en question n'était véritablement direct ou spécifique, puisque de nouveaux cas analogues à celui qui avait cédé à l'action de tel moyen thérapeutique, lui étaient plus tard réfractaires, et que même certains de ces cas résistaient obstinément à l'emploi alternatif ou simultané de tous les moyens indiqués.

Telle est donc la pénible incertitude que laisse trop souvent au praticien la thérapeutique allopathique, non seulement dans l'affection dont il est ici question, mais encore à l'égard de presque toutes celles qui affligent l'espèce humaine : et si la sagacité, le tact médical du praticien, avec l'habitude qu'il s'est faite de manier plus ou moins habilement le certain nombre de formules qu'il a adoptées, lui donnent par-ci par-là la confiance de réussir à détruire le mal qu'il est appelé à combattre, il est incontestable que cette confiance lui manque dans la grande majorité des cas. Si j'en crois le sentiment de la plupart des praticiens allopathes consciencieux, et ma conviction personnelle, il ne peut en être autrement dans la pratique de l'art de guérir qui a pour guide la loi *des contraires*, et pour moyens des assemblages ou composés plus ou moins monstrueux de médicamens dont on ne connaît le plus souvent ni l'action réciproque des uns sur les autres, ni le résultat probable sur l'organisme. C'est aussi pourquoi, lorsque j'eus connaissance des observations du docteur Martinet sur le traitement des névralgies, je pressentis les avantages qu'on pourrait retirer en homœopathie du remède qu'il préconisait ; ayant ici des occasions assez fréquentes de traiter ces sortes d'affections, je résolus d'expérimenter, d'après la méthode de Hahnemann, l'huile de thérebentine. J'ai fait plusieurs fois sur moi des essais qui m'ont convaincu que cette substance a effectivement une action spéciale sur le nerf sciatique d'abord, sur quelques uns des nerfs de la face, et sur les membranes du larynx et des voies urinaires.

Si je me borne à ces simples indications sur les effets patho-

génétiqnes de la térébenthine, c'est que je crois inutile de répéter ce qui a été dit à cet égard par d'autres observateurs ou expérimentateurs homœopathes, et qu'elles me suffirent pour me décider à traiter, par ce moyen, les divers cas de sciatique qui depuis cette époque se sont présentés dans ma pratique: Je vais en rapporter quelques uns.

Première Observation.

M. J. Rouanet, négociant à Castres, âgé d'environ trente ans, fortement constitué, tempérament sanguin, cheveux châtains, teint coloré, était sujet depuis long-temps à des douleurs sciatiques qui revenaient une et souvent deux fois par an, et l'obligeaient à garder la chambre ou le lit pendant plusieurs jours. Combattues chaque fois par la saignée, les sangsues, les bains, les ventouses scarifiées et autres révulsifs, elles avaient toujours une assez longue durée, et ne manquaient jamais de reparaitre à la période suivante. En 1832, mois d'avril, M. J. R.... se trouvant en voyage et à cheval, fut de nouveau saisi par sa névralgie. Les moyens antiphlogistiques précédemment employés le furent encore et amenèrent quelque soulagement. Pressé par ses affaires, il se remit en route, quoique mal à son aise encore; mais, après quelques heures de marche, il fut obligé de s'arrêter et de se faire traiter de nouveau. Son mal ayant empiré, il se fit transporter chez lui en voiture. Lorsque je le vis, la cuisse et la jambe avaient presque le double de leur volume naturel, et étaient très-enflammées. Je lui fis prendre un bain général émollient pour abattre un peu l'éréthisme; mais il ne soulagea ni les douleurs ni la fièvre. Je commençai alors un traitement homœopathique par une dose d'*acon.* au *billion.* qui diminua la fièvre, la rougeur, la tuméfaction de la partie, mais non la névralgie. Je donnai ensuite une première dose de térébenthine (une goutte d'alcool térébenthiné, dynamisé au 100^e). La violence de la douleur ne tarda pas à décroître, et vingt-quatre heures après il y eut un soulagement notable. La maladie céda complètement à l'adminis-

tration d'une seconde dose du même remède, qui fut suivie, certes, d'une exacerbation violente ; mais aussi la maladie n'a plus reparu depuis cette époque.

Deuxième observation.

Garrigues cadet, maréchal ferrant, avait déjà éprouvé plusieurs fois des douleurs sciatiques dont il s'était traité lui-même. Cet homme est grand, bien constitué, blond, vif, d'un tempérament sanguin. Le 17 octobre 1855, il me fit prier de lui donner mes soins pour une nouvelle attaque de sciaticque qui, cette fois-ci, avait plutôt augmenté que diminué sous l'influence des linimens et sudorifiques dont il faisait usage ordinairement. Je le trouvai au lit, d'où il ne pouvait sortir pour satisfaire à aucun de ses besoins. L'extrémité pelvienne droite lui semblait, disait-il, dévorée par des chiens, ce qui lui donnait beaucoup d'anxiété, d'agitation, d'impatience. Je donnai une goutte d'alcoolat de térébenthine, dyn. au 100°. Le lendemain, la douleur avait notablement diminué, sans que cependant il y eût eu d'aggravation homœopathique sensible. Cela me décida à donner une seconde dose. Bientôt après, le malade sentit sa douleur revenir avec une telle intensité qu'elle lui faisait jeter les hauts cris, et ne lui permettait pas de rester un instant tranquille. Au bout de quelques heures le mal diminua graduellement, et la névralgie avait entièrement disparu le quatrième jour. Je vois ce maréchal assez souvent ; il m'a plusieurs fois dit n'avoir éprouvé, depuis lors, que quelques légers élancemens, très-fugaces, dans le nerf précédemment malade, sans avoir été obligé d'interrompre un instant ses occupations.

Troisième observation.

Un garçon cafetier, âgé d'environ cinquante-cinq ans, déjà boiteux de la jambe droite, sujet aussi, depuis longues années, à des douleurs sciatiques moins intenses que dans les deux cas précédens, mais plus continues, réclama mes soins dans le mois de mai 1854. Après avoir travaillé quelques heures dans une cave fraîche, il ne

put presque plus marcher, et il pouvait à peine se tenir debout, tant était forte la douleur sciatique de la cuisse gauche. Une dose de *dulcam.* le soulagea peu. J'employai le lendemain l'alcoolat de térébenthine, qui fut continué à 2 doses par semaine, pendant plus d'un mois. A cette époque la névralgie sciatique avait totalement disparu. Un an après, j'ai revu cet homme, qui m'a dit n'avoir plus souffert de sa douleur.

Plusieurs autres cas du même genre que ce dernier ont été également guéris dans l'espace de quelques semaines par le même moyen; mais les deux suivans sont surtout à citer pour la rapidité de l'action curative qu'y déploya l'alcoolat de térébenthine.

Quatrième observation.

Le jeune Grach, âgé de huit à neuf ans, maigre, taille allongée, teint brun-jaunâtre, extrêmement pétulant, issu de parens à diathèse psorique, me fut confié le 15 juin 1833, pour une douleur à la cuisse et à la jambe droites, dont il se plaignait depuis environ un mois. Il marchait très-péniblement sur les orteils, le membre fléchi, et presque sans faire jouer les articulations. D'abord je crus à l'existence d'une coxalgie crurale assez avancée, mais un examen attentif me convainquit que la douleur avait son siège sur le trajet du nerf sciatique. J'administrai ce jour même une goutte d'alcoolat de térébenthine au 100^e; à ma visite du lendemain, j'appris qu'après une exacerbation de la douleur, qui dura environ deux heures, le mal n'avait pas tardé à cesser pour ne plus reparaitre. L'enfant n'a plus souffert depuis.

Cinquième observation.

Le nommé Vidal, ménager de son bien, à Mont-Fanet, près de Castres, âgé d'environ cinquante ans, très-maigre et travailleur très-actif, avait souffert d'une névralgie sciatique et de lumbago plusieurs fois déjà dans l'espace de quelques années. Le 30 juin 1835, il me fit prier de l'aller voir. Trois jours auparavant, après avoir travaillé et sué dans un champ voisin de son habita-

tion , il fut surpris par un vent du nord qui refroidit son linge et son corps ; ses douleurs anciennes se réveillèrent , quelques instans après , avec une telle intensité qu'il fut obligé de rentrer et de se coucher ; il employa , comme il avait déjà fait plusieurs fois , la chaleur extérieure et les boissons sudorifiques, qui rétablirent la température ordinaire du corps , et provoquèrent même la sueur , mais ne diminuèrent point les douleurs. Lorsque je le vis , quatre jours après l'invasion du mal , ses plaintes et son agitation dans le lit ne discontinuaient pas ; il en avait été de même les jours précédens. Il éprouvait des rongemens insupportables sur tout le trajet du nerf sciatique. Je lui donnai une goutte d'alcoolat de téréb. Je restai trois heures auprès de lui , sans observer ni aggravation ni soulagement notables. Une seconde dose administrée au bout de ces trois heures procura du mieux. A mon départ , je laissai une troisième dose à administrer cinq heures après la précédente , si le soulagement survenu ne se soutenait pas , ou s'il n'y avait pas d'aggravation notable. En effet , les rongemens ayant reparu après un court sommeil , quoique à un moindre degré , le malade prit la troisième dose , qui peu d'instans après déterminâ une aggravation très-prononcée , mais d'assez courte durée. Il put se lever le lendemain , et le jour suivant il vint lui-même chez moi pour me dire qu'il n'éprouvait plus dans les parties affectées qu'un peu de faiblesse et d'endolorissement à peine sensible. J'ai appris depuis peu qu'il n'avait plus rien ressenti de ses anciens maux.

OBSERVATIONS PRATIQUES ;

Par le Docteur HEICHELHEIM.

Apoplexie et Epilepsie. — L'apoplexie est un de ces états morbides auxquels il arrive souvent , je serais même tenté de dire habituellement , de se terminer d'une manière funeste , malgré le meilleur de tous les modes de traitemens adoptés par les princi-

paux maîtres de l'ancienne école, c'est-à-dire, malgré les saignées générales et locales, et tout l'appareil antiphlogistique, quand la maladie est de nature sthénique, malgré les stimulans à l'intérieur et les excitans à l'extérieur lorsqu'elle a le caractère asthénique. La mort ou d'incurables paralysies en sont alors la triste conséquence.

Par les faits suivans, je vais démontrer la prééminence de la méthode homœopathique dans cette maladie.

1^o *Apoplexie, suivie de paralysie du côté droit.* — Un homme de soixante ans, que ses occupations mettent dans la nécessité d'être toujours dehors, a contracté dans ce genre de vie une forte habitude de boire de l'eau-de-vie. Il s'est fréquemment aussi trouvé exposé à des refroidissemens. Il n'a pas beaucoup de corpulence, et son teint est blême. Jadis il a toujours joui d'une bonne santé : il assure n'avoir jamais eu ni la gale ni aucun exanthème.

Le 26 octobre, au matin, cet homme était sur le point de se mettre en campagne pour des affaires de sa compétence, lorsqu'à peu de distance de sa demeure, il fut tout à coup pris de vertiges et tomba par terre. Les passans le portèrent dans une maison voisine, où le mal de tête l'obligea de s'appuyer la tête sur une table, après avoir mis sa main dessous. Lorsqu'il voulut se lever, il s'aperçut, quoiqu'en pleine connaissance, que tout le côté droit du corps était paralysé; de sorte qu'avec l'appui de deux hommes il eut beaucoup de peine à se traîner jusque chez lui. Il assure avoir éprouvé, au moment de la paralysie un coup rapide comme la foudre à travers l'épine du dos.

Je le trouvai en pleine connaissance et sans mal de tête. Teint blême. Paralysie complète de tout le côté droit; ni le bras ni la jambe n'obéissent à la volonté. Le sens du toucher est aboli à tel point, dans les parties paralysées, que des piqûres même d'épingles ne se font pas sentir. Dans toute une moitié du visage, du nez, de la langue, etc., ce sens était réduit presque à rien : il semblait que les parties fussent recouvertes d'une fourrure. L'un des coins de la bouche était tiré vers le côté gauche. Parole indis-

tincte, lente; température de la peau normale; pouls entre 60 et 70 pulsations, un peu dur, mais petit. Le malade a beaucoup de soif; il est constipé depuis deux jours.

Le premier jour je prescrivis, avec un régime homœopathique sévère, trois globules de *coccul.* VI. Le lendemain, un peu de sensibilité reparut dans les parties paralysées. La dose de *cocculus* fut répétée.

Le 29 octobre, l'amélioration était plus prononcée encore; l'homme pouvait remuer lentement la jambe paralysée, et même serrer la main qu'on lui présentait, la parole était aussi plus claire et plus facile. Point de selles. On donna un lavement d'eau tiède, avec un peu d'huile de lin, et à l'extérieur quatre globules de noix vomique VI.

L'état restant le même, j'administrai encore une dose de phosphore et deux de rhus. Aucun changement ne survint.

Le 23 novembre, je fis prendre une goutte de la première dilution de *cocculus*. Dès le lendemain, amélioration notable. L'homme peut se promener dans sa chambre avec le secours d'une canne: il remue plus aisément le bras paralysé. L'amélioration fit des progrès rapides; et au bout d'un petit nombre de jours, sans qu'il eût été nécessaire de prescrire une seconde dose, tous les symptômes de paralysie étaient effacés et le mouvement était redevenu libre, au point que, le 30 novembre, le malade marchait sans canne.

Depuis un an, cet homme jouit d'une parfaite santé, livré au même genre de vie que par le passé.

2° *Apoplexie suivie de convulsions dans le côté gauche et de symptômes généraux d'épilepsie.* — Un homme de soixante-deux ans, enclin à la mélancolie, et d'un genre de vie sobre, avait souvent été tourmenté par de violents maux de tête à la région frontale. Son corps n'avait point non plus été exempt d'accidens arthritiques (enflure du genou). Une éruption psorique qui, dans sa jeunesse, fut rapidement guérie par des frictions, paraissait n'avoir aucune liaison ni avec ses souffrances passées, ni avec les maux qu'il éprouvait actuellement.

Durant les derniers huit jours, les parens de cet homme dirent avoir plusieurs fois remarqué, la nuit, pendant qu'il dormait, des convulsions légères dans ses bras et ses jambes. Cependant la santé générale n'était point altérée. Le 22 mai, à sept heures du soir, l'homme se trouvait, comme il lui arrivait souvent, devant la porte de sa maison. Tout à coup il éprouva des vertiges, tels qu'il fut obligé de se faire reconduire dans sa chambre. Alors se manifestèrent des convulsions violentes dans la moitié gauche du corps, le bras, la jambe et surtout la paupière. Ces parties étaient en outre complètement paralysées, et très-faibles; cependant elles obéissaient encore jusqu'à un certain point à la volonté. Le sentiment et la chaleur cutanée se trouvaient dans l'état normal; conscience entière; point de mal de tête; le vertige même avait disparu; pouls normal; forte sueur.

Je fus appelé sur-le-champ, et je trouvai les choses dans l'état que je viens de décrire. Le diagnostic ne présentait aucune incertitude; il s'agissait d'une attaque d'apoplexie incomplète. L'avis d'un confrère appelé en même temps que moi et le désir des parens me firent mettre en usage, malgré ma conviction, les moyens recommandés par l'ancienne école.

Sinapismes aux mollets, sangsues au front, potion analeptique à l'intérieur. Au bout de quelques heures, éclatèrent inopinément des convulsions générales, avec perte de connaissance. L'accès offrait tous les caractères d'un paroxysme épileptique; contorsions terribles des membres et des yeux, distorsion des coins de la bouche, écume à la bouche, etc.; en même temps teinte pourprée de la face, battemens des carotides, et plénitude du pouls. L'accès dura un grand quart d'heure, et, au milieu d'une sueur visqueuse, dégénéra en état soporeux. Vers onze heures, la connaissance revient peu à peu. Le malade se plaint alors d'une forte céphalalgie frontale, et d'avoir la tête embarrassée. Il s'établit encore quelquefois des convulsions dans le bras et la jambe gauches. Le pouls, plein pendant l'accès, était maintenant très-petit et facile à déprimer, le teint plus pâle, la peau couverte d'une sueur visqueuse. Ces phénomènes, joints à la constitution du ma-

lade, chez lequel n'avait jamais prédominé un système irritable, parurent contr'indiquer la saignée pour le moment. Cependant, eu égard à la congestion vers le cerveau, on prescrivit encore huit sangsues à la tête, et des fomentations froides sur le front; puis un vésicatoire à la nuque, un lavement de vinaigre tiède, et une potion de Rivière à l'intérieur.

Ces moyens ne répondirent nullement à ce qu'on attendait d'eux; les accès épileptiques se renouvelèrent trois fois pendant la nuit, et chaque fois furent de plus en plus forts; la tête était plus entreprise aussi dans les intervalles. L'état du malade s'aggravait visiblement, et le pronostic devenait très-sinistre.

Ne comptant plus désormais sur aucun bon effet de la part des remèdes généraux, je proposai d'essayer les spécifiques, promettant d'en revenir à l'ancienne méthode si la nouvelle n'avait pas procuré d'amélioration avant midi. Ma proposition fut cette fois adoptée. Le 25 mai, à six heures du matin, je traçai le tableau suivant de la maladie : le malade est constamment plongé dans un sommeil d'engourdissement; lorsqu'on le réveille, il a sa pleine connaissance; il se plaint alors de céphalalgie frontale; continuellement il a des mouvemens convulsifs dans le bras et la jambe gauches, sans nul sentiment; mouvemens convulsifs de plusieurs muscles de la face et des sourcils; le visage est plus rouge; la peau sèche et chaude; le pouls plein, mou, inégal; point de selles depuis la veille; beaucoup de soif.

En comparant ces symptômes avec ceux des médicamens essayés sur l'homme bien portant, je trouvai qu'ils semblaient s'accorder surtout avec les effets de l'opium. J'en donnai cinq globules, dissous dans une cuillerée d'eau.

A onze heures du matin il n'a pas reparu d'accès d'épilepsie, quoique le malade ait souvent appelé son fils, en lui disant qu'il sentait les avant-coureurs d'un accès. En général, l'état est sensiblement amélioré : le malade est plus dispos; pouls moins plein, uniforme dans son rythme; température de la peau normale. Cependant continuation des mouvemens convulsifs dans le côté

gauche, et de la céphalalgie frontale, la connaissance étant entière; point de selles.

Ayant surtout égard aux mouvemens convulsifs d'un seul côté du corps, je donnai quatre globules de la neuvième dilution de stramonium.

Le 24 mai. Pendant le reste de la journée précédente et la nuit, l'amélioration a fait des progrès, et le malade a souvent dormi d'un sommeil tranquille. Plus d'accès d'épilepsie; les contractions du côté gauche ont cessé aussi tout-à-fait depuis la veille au soir; mais, à leur place, s'est établie une faiblesse paralytique du bras et de la jambe gauches, de sorte que la main gauche ne peut exercer aucune pression. La céphalalgie frontale continue toujours à se faire sentir; mais elle n'est plus aussi forte que la veille. La connaissance est entière; cependant le malade se sent la tête comme abasourdie. Beaucoup de soif, langue sèche, point de selles. On donne un lavement d'eau tiède, avec une cuillerée d'huile de lin.

Le 25 mai. Le clystère a produit une forte selle. L'état du malade continue à être satisfaisant. Pendant la nuit dernière, le sommeil a été tranquille, sans accès ni convulsions dans les membres; le mal de tête a aussi cessé. Le matin, les assistans remarquent encore, à plusieurs reprises, des contractions convulsives de la main et du pied gauches. La faiblesse paralytique continue dans les parties qu'elle a envahies. L'homme a encore un peu de stupeur; mais, lorsqu'on le ranime en lui parlant, il jouit de toute la plénitude de sa connaissance. Pouls normal, un peu d'appétit. Je fis prendre une seconde dose de stramonium.

Le 26 mai. L'amélioration continue toujours à faire des progrès. Dans la nuit, il y a eu deux fortes selles spontanées. Le mal de tête et l'abasourdissement ont tout-à-fait cessé. Le malade est dispos et communicatif: de loin en loin seulement, et pour peu d'instans, il a de légers mouvemens spasmodiques dans la main et le pied gauches, qui s'opèrent sans qu'il les sente. La faiblesse paralytique n'a subi aucun changement. Beaucoup de soif, langue nette et humide, pouls régulier. L'appétit augmente.

L'analogie des symptômes (convulsions et paralysie) me détermine à donner oléander II, gl. ij.

Le 28 mai, je répétai cette dose d'oléander, et le 3 juin, le malade était complètement débarrassé de tous accidens, tant convulsions que paralysie. Je pus donc cesser de le voir. Depuis six mois il jouit d'une santé parfaite, sans nulle trace de paralysie.

3° *Convulsions épileptiques passant à l'apoplexie.* — Un homme de quarante-quatre ans, de complexion apoplectique, de petite taille, à cou court et gros, pléthorique, et sujet à de fréquens excès dans les plaisirs de l'amour et de la table, jouissait d'une santé parfaite, lorsqu'un soir il but beaucoup de vin capiteux sans cependant s'enivrer. La nuit, il dormit tranquillement, et le matin, en se réveillant, il se sentait bien.

Vers neuf heures (le 28 septembre), il fut pris tout à coup, et sans avant-coureurs, de convulsions générales ayant parfaitement le caractère de l'épilepsie; en poussant un cri aigu et tordant la tête du côté droit, il tomba par terre, et sur-le-champ éprouva d'affreuses distorsions des membres; emprisonnement des pouces, forte stertoration, écume à la bouche, perte de connaissance. Pendant l'accès, le visage est pourpre; vers la fin, il devient livide. Cet accès dura environ cinq minutes. Alors le malade tomba dans la sopeur, au milieu d'une sueur copieuse. Au bout d'un quart d'heure, le sommeil soporeux fut interrompu par un nouvel accès, plus violent encore. Le paroxysme débuta, comme la première fois, par le clignotement des yeux distordus, un cri plaintif, la torsion de la tête, etc. Mais cette fois, il dura à peu près huit minutes avant de faire place à la sopeur. Au lieu de reprendre connaissance, le malade fut ensuite, tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures, tiré de son état soporeux par de nouveaux accès de convulsions épileptiques. Pendant ces accès le poulx était petit et contracté; mais, durant la sopeur, il était plein et vigoureux.

Jusqu'à une heure, on compta treize à quatorze accès violens qui se succédèrent ainsi sans interruption.

On avait employé : saignée d'une livre et demie, sangsues à la

tête, fomentations froides sur le front, mais qui ne purent pas agir convenablement, à cause des mouvemens violens du malade; sinapismes animés aux mollets et à l'épigastre. Une potion analeptique avait été prescrite, mais le malade ne put la prendre.

Aucun de ces moyens ne parut amener d'amélioration; les accès même se succédèrent plus rapidement, et avec plus d'intensité, après la saignée.

Dans cet état désespéré, je proposai au confrère qui m'assistait l'emploi des moyens homœopathiques. Il y consentit, jugeant le malade perdu.

L'analogie du tableau des symptômes avec celui des effets que l'opium produit chez l'homme en santé, et les avantages que j'avais tirés de ce moyen dans le cas précédent, ne me permettaient pas d'hésiter dans mon choix. Vers midi donc, peu après un nouvel accès, le malade étant dans la sopeur et sans connaissance, je lui donnai opium II, gl. vj, dissous dans de l'eau. Le médicament fut avalé avec peine. Immédiatement après son ingestion, agitation et jectication. Au bout d'un quart d'heure, sommeil calme.

Vers deux heures et demie, le malade s'éveilla en pleine connaissance; après avoir écouté la réponse à quelques questions qu'il adressait, il se rendormit.

A trois heures, on le réveilla pour lui faire prendre une seconde dose d'opium, après quoi le sensorium redevint parfaitement libre et dégagé, et le malade dispos. Déjà il parlait avec suite. Aucun accès épileptique n'avait reparu.

Vers quatre heures, après avoir bu un bouillon faible, le malade se plaignit de douleur au front. Il vomit le bouillon, et rendit sur la fin du sang, qu'il avait probablement avalé pendant les accès, en se mordant la langue. Il se trouva bien ensuite.

A sept heures du soir, mouvement faible notable; pouls plein, dur et fréquent; 70 à 80 pulsations, beaucoup de soif; un peu de mal de tête; peau chaude. Du reste le malade est dispos et jouit de toutes ses facultés intellectuelles. Point d'accès épileptique depuis midi.

Je fis prendre une dose d'aconit VIII, gr. v. Du gruau pour nourriture.

Le second jour. La veille au soir, le médicament a rempli mon attente; le mouvement fébrile s'est arrêté. Le malade a dormi la nuit entière d'un sommeil calme et non interrompu. Nul vestige d'accès d'épilepsie.

A l'approche du jour, une selle abondante, accompagnée de beaucoup de vents.

Le matin je trouvai le malade bien; tête entièrement dégagée, pouls normal.

Le même jour, l'homme quitta son lit, et le 1^{er} octobre je cessai de le voir. Il était entièrement guéri. Aujourd'hui, 4 décembre, il jouit de la meilleure santé.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur SEGIN.

I. Une femme de vingt-six ans s'était toujours bien portée avant son mariage. Sa première grossesse s'écoula heureusement, mais les couches ne furent point favorables, et il y eut une métastase laiteuse. Dans la grossesse suivante, cette femme fut tourmentée de nausées et de vomissemens, contre lesquels elle employa une foule de moyens, mais sans atteindre le but désiré; l'accouchement et ses suites, tout se passa d'une manière régulière. La femme est enceinte pour la troisième fois; au commencement de cette grossesse, il y a trois mois, débuta la maladie dont elle se plaint, et qui depuis lors alla de jour en jour en augmentant: nausées, vomissemens de liquide aigrelet, que les repas interrompent pour un petit laps de temps; elle ne rend point d'alimens. Salivation si considérable que, dans l'espace de vingt-quatre heures, elle rejette deux à trois chopines d'une eau insipide et peu chargée de mucus. Les gencives sont un peu gonflées, et paraissent bleues autour des dents. Ventre paresseux, depuis que

la malade déjeune avec du chocolat. Sommeil agité, troublé par beaucoup de rêves. Aversion pour la viande et les choses acides. La noix vomique (X, iij) fit disparaître en trente-six heures les nausées, le vomissement et la salivation.

II. Une femme d'une vingtaine d'années, et de complexion robuste, accoucha heureusement, il y a trois semaines, d'un garçon bien portant. Pendant la parturition elle s'était beaucoup fatigué les bras, de sorte qu'elle y éprouvait des douleurs, contre lesquelles elle avait déjà inutilement employé plusieurs genres divers de frictions. Douleurs déchirantes dans l'avant-bras gauche; insensibilité de la main, du doigt annulaire et du petit doigt, qui ne peuvent être mis en mouvement, quoiqu'ils ne soient point insensibles.

Je fis mettre toutes les frictions de côté, et le lendemain, comme l'état de la malade n'avait subi aucun changement, je lui donnai cocculus (IV, iij). Dès le lendemain, amélioration notable, et quelques jours après parfaite guérison.

III. Une femme robuste, de vingt-quatre ans, qui n'avait jamais été sérieusement malade, se trouvait atteinte depuis plusieurs semaines, sans cause connue, de douleurs rhumatismales déchirantes dans le bras droit. Elle avait fait usage, mais en vain, d'un grand nombre de moyens divers, tant internes qu'externes.

Elle ne peut remuer le bras droit, qu'elle tient pendant, comme s'il était paralysé; il lui semble que ce membre va se détacher de l'épaule; quelquefois elle y ressent des douleurs déchirantes qui le parcourent de haut en bas. Elle se sent soulagée lorsqu'elle le soutient avec l'autre bras. En même temps elle se plaint d'un écoulement vaginal âcre, avec douleurs brûlantes et cuisantes. Cocculus (IV, iij) n'avait, au bout de six jours, procuré aucun changement dans la maladie. Je répétai le même moyen (IV, vj). Au bout de trois jours, la malade se trouva un peu mieux. Je fis encore prendre cocculus (IV, xij); le mal disparut, au bout de quelques jours, sans laisser de traces. Une dose de mercure soluble (IV, iij) mit fin aussi à la leucorrhée.

IV. Un homme de vingt-six ans s'étant refroidi, après s'être beaucoup échauffé, avait contracté ainsi des douleurs rhumatismales dans tous les membres. Après avoir fait usage de différens moyens pendant six mois, tant à Paris qu'à Strasbourg, et même visité des eaux minérales, il vint me demander ce que je pensais des bains de vapeurs. Incapable d'aucun travail, parce qu'il ne pouvait faire agir ses bras, sa démarche était chancelante et pénible; il avait les membres comme engourdis, pesans et accablés, plus toutefois le matin que le soir, car le mouvement lui apportait un peu de soulagement. Quelques doses de la première dilution de *cocculus* le rétablirent à tel point qu'il put bientôt se considérer comme guéri. Deux ans après cependant il éprouva une récurrence; les douleurs, quoique beaucoup moins fortes, l'étaient cependant assez pour qu'il fût obligé de chercher sur-le-champ des secours. Cette fois aussi, deux doses de *cocculus* IV, vj, le délivrèrent de ses souffrances.

V. Une femme de trente-un ans, d'un tempérament bilieux, n'avait jamais joui d'une parfaite santé dans le cours de sa vie. Toujours ses règles avançaient ou reculaient. Elle avait fréquemment des maux de tête, de bas-ventre et de reins, que jusqu'alors elle n'avait cessé de chercher à combattre avec des infusions de camomille, de fenouil et de cumin. Ses souffrances finirent par augmenter, et elle présentait alors le tableau suivant :

Douleur constrictive dans le bas-ventre, revenant par accès fréquens. L'usage des alimens ne la calme que pour quelques instans. Le bas-ventre est dur, tendu; les selles sont régulières; la pression extérieure augmente les douleurs; celles-ci sont supportables le matin, mais paraissent peu de temps après que la malade a pris du café; quand celle-ci est restée à jeun, elles reviennent plus tard. Le moral est irritable. Il y a propension à la colère. Les contrariétés amènent volontiers un accès du mal; alors les jambes tremblent, et elle se sent extrêmement faible et affectée.

Après qu'elle eut pris *ignat.* IV, iij, les douleurs de bas-ventre avaient disparu le lendemain, et s'étaient concentrées à la ré-

gion de l'estomac, avec nausées, tendance au vomissement, grande soif, et désir des choses acides, mais répugnance pour tous les autres genres d'alimens. Une seconde dose d'*ignat.* n'ayant plus amené aucun changement, je fis prendre, au bout de trois jours, une goutte entière de *pulsat.* IV. En trois fois vingt-quatre heures, ce médicament modifia l'état de la malade à tel point, que l'appétit lui revint, quoique les nausées et les envies de vomir n'eussent pas encore disparu entièrement. Sur la langue apparurent des ampoules, accompagnées d'un sentiment d'ardeur à l'extrémité de l'organe. *Mercur.* IV, ij, fit aussi disparaître cet accident, et depuis lors (il y a maintenant plus de deux ans) la malade se sent parfaitement bien.

VI. Un jeune homme de vingt ans, robuste et d'une santé florissante, habita long-temps une contrée dans laquelle il régnait souvent des fièvres intermittentes. Cependant, il n'en contracta aucune, mais fut atteint d'une autre maladie, qu'on lui dit être une fièvre nerveuse. Il ne se rétablit que lentement et avec peine. A peine établi dans une localité plus saine, il fut pris d'une fièvre d'accès, qui dura une année entière, avec des interruptions de quatre, six et huit semaines, et pour laquelle on lui fit prendre une grande quantité de médicamens, principalement de quinquina. Ayant encore changé de domicile, il resta trois ou quatre mois exempt de fièvre, en sorte qu'il se crut parfaitement guéri. Cependant c'était une illusion; à l'entrée de la saison pluvieuse et froide, en décembre, il fut pris tout à coup d'un froid très-fort, suivi de chaleur et de sueur; une soif violente accompagna le paroxysme entier, ainsi qu'un grand mal de tête. Après une apyrexie de vingt-quatre heures, les mêmes phénomènes reparurent, avec un fort vomissement de bile. Durant le prochain intervalle libre je lui administrai six doses d'*ipécacuanha* (II, iij) de six en six heures. L'accès suivant ne fut point aussi fort; le froid et la chaleur alternèrent plusieurs fois ensemble avant que la sueur parût; une agitation continuelle par tout le corps obligeait le malade à changer sans cesse de place; il avait en même temps des crampes dans les jambes, pour peu qu'il tentât de les étendre.

Après qu'il eut pris *nux X*, iij, il eut encore deux accès, qui furent très-modérés, et dont le dernier ne s'annonça même que par une certaine agitation dans les extrémités inférieures. Deux ans se sont écoulés depuis lors, et le malade n'a plus eu la fièvre depuis. Cependant, une année après son dernier accès, il éprouva un gonflement inflammatoire aux alentours de l'anus, qui passa à la suppuration, et dont on fut obligé d'ouvrir le foyer, à cause de la violence des douleurs qu'il occasionait. Les moyens mis en usage contre cette inflammation n'étaient point en état d'en raccourcir la durée. Dès lors, le jeune homme s'est trouvé beaucoup mieux qu'il ne se souvenait de l'avoir été depuis plusieurs années.

VII. Un pauvre homme m'appela auprès de sa femme, qui, depuis long-temps déjà, était dans le plus piteux état. Je la trouvai faible au dernier point, émaciée, avec les yeux troubles et cernés de bleu, le teint pâle, l'aspect cachectique, et les jambes fortement tuméfiées; elle était couchée dans son lit : l'impression profonde que les doigts faisaient aux jambes ne s'effaçait qu'avec lenteur : une fièvre intermittente, qui l'avait mise dans cette situation, ne paraissait d'abord que tous les trois jours; mais depuis long-temps déjà elle renouvelait quotidiennement ses accès. Je prescrivis le régime nécessaire, et surtout des alimens restaurans, de digestion facile. Au bout de quelques jours, je fis prendre quelques globules d'*ars*. 3. Plusieurs jours après, je ne trouvai aucun changement : la fièvre était restée la même; le froid, la chaleur et la sueur duraient tantôt plus, tantôt moins, tantôt avançaient et tantôt reculaient de quelques heures. La malade prit *kali. carb.* et *ars. alb.* $\text{ââ } 4, j$, *aq. distill.*, *alcool vin.* $\text{ââ } 3 \text{ iij}$, potion qui lui fut administrée à la dose de vingt gouttes par jour. Déjà après la seconde dose, la fièvre cessa. La malade prit encore plusieurs fois le même médicament; mais je lui défendis d'en user davantage. Ayant été obligé de quitter l'endroit, j'ignorai ce que cette femme devint : au bout de dix mois, je la rencontrai bien portante; elle m'apprit que la fièvre l'avait quittée à l'époque dont je viens de parler, et qu'ensuite elle s'était rétablie lentement.

VIII. Un garçon de six ans supporta assez bien une fièvre gastrique, qui lui laissa seulement un peu de diminution de l'appétit. Cependant il reprit ses jeux, comme par le passé. Cependant, depuis quatre ou cinq jours, vers quatre heures du soir, il se plaignait d'avoir froid, et demandait à se coucher : il ne tardait pas à s'endormir, et ne se réveillait qu'au bout de quatre heures; ordinairement alors il avait un peu sué, et il demandait à boire. Une goutte de *sabad.* 3 fit promptement cesser, sans aggravation aucune, cet état, qui ne reparut plus.

IX. Un enfant de treize semaines criait sans cesse depuis quinze jours; il avait une diarrhée verte, tantôt muqueuse et tantôt aqueuse. Le médecin de la maison lui fit prendre une infusion de camonille et de l'opium, avec de l'eau de fenouil, de temps en temps, parce qu'il refusait le sein et n'avait absolument rien. Depuis deux à trois jours, il dormait les yeux à demi ouverts; les veines de la tête étaient gorgées de sang; quelquefois il sortait en sursaut de sa stupeur, criait violemment, et montrait la plus grande agitation. Le médecin ordinaire, le voyant très-faible, pensa qu'il passerait difficilement la nuit. Ce pronostic déterminait la mère à m'appeler. Après quelques doses de *coff.* 3, j. de *bellad.* X, ij, et une de *nux.* X, j, employée ici comme antidote de l'opium, les choses revinrent en trois jours à l'état où elles étaient primitivement. Les selles diarrhéiques, avec l'agitation et les cris, furent alors calmés par une seule dose de *séné* II, iij. L'enfant recouvra le sommeil et la santé deux jours après.

X. Une fille de trente-trois ans, d'un tempérament bilieux et née d'une famille goutteuse, se plaignait depuis plus d'un an d'une douleur à la hanche, qui remontait entre les épaules, et y produisait une pression pénible, gênant beaucoup la respiration; de temps en temps elle avait de la toux, qui ne lui causait aucune douleur. Le mal de hanche se prolongeait aussi en dedans et en bas vers l'échancrure sciatique, et de là dans le genou et la cheville interne du côté droit. Les douleurs devenaient souvent, dans ces parties, violemment lancinantes et déchirantes, en sorte que la malade ne pouvait marcher

sans boiter : chez elle seulement elle parvenait à se mouvoir péniblement ; mais la chose lui était surtout difficile après s'être tenue assise ou couchée. Je donnai *coloc.* VI, iij ; huit jours se passèrent sans le moindre changement ; mais *pulsat.* IV, iij, améliora l'état à tel point que la malade ne ressentait plus que des élancemens isolés çà et là , et qu'elle pouvait faire d'assez longues courses. Je lui fis prendre alors *spir. sulph.* X, iij. Elle s'en trouva si bien , que tout autre médicament fut jugé inutile. Dix-huit mois se sont écoulés depuis lors , et il n'y a point eu de récidence.

XI. La veille au soir du jour où une fille de vingt-trois ans , délicate et sensible , attendait ses règles , qui du reste paraissaient fréquemment accompagnées de douleurs , un passant l'effraya beaucoup par ses grossièretés tandis qu'elle était assise à sa fenêtre ; le chagrin de cette injure ne lui permit pas de reposer la nuit suivante. Vers le matin parurent les règles , et avec elles une violente oppression de poitrine , menaçant de suffocation , qui semblait remonter du bas-ventre , comme un spasme ; la respiration ne se faisait que par hoquet , et par secousses peu étendues. Des pleurs abondantes annonçaient les accès , qui reparaissaient toutes les dix minutes ou tous les quarts d'heure. J'eus beaucoup de peine à lui persuader de prendre *ignat.* IV, iij. Au bout de six heures , elle vint au devant de moi en riant , et en m'assurant qu'elle était parfaitement rétablie. Pour prévenir un nouvel accès , je répétai la même dose ; et en effet , il n'y eut point d'autre accès.

XII. Les faits établissent que l'érysipèle à la face change volontiers de siège , et va se fixer sur d'autres parties de la tête , donnant lieu tantôt à une encéphalite , tantôt à un tic douloureux de la face , qui souvent devient chronique , et tantôt à des douleurs d'oreille , à une inflammation de l'oreille interne , fréquemment suivie d'otorrhée. On fait moins d'attention aux métastases de l'érysipèle vers d'autres parties moins nobles , parce que les phénomènes morbides n'y succèdent souvent pas avec autant de rapidité.

Deux cas se sont offerts à moi dans lesquels un examen rigoureux du malade me permit de reconnaître avec certitude que l'érysipèle avait été l'origine de la maladie.

Dans l'un de ces cas il survint une affection des parties génitales, et de l'ensemble des symptômes, les uns conclurent qu'il y avait une pierre dans la vessie, les autres qu'il existait quelque dégénérescence à la matrice. Dans le second cas, la langue était la partie qui se tuméfiait aussi fréquemment que l'érysipèle abandonnait la face. Ici, je suis parvenu à obtenir qu'il ne se manifeste plus que rarement même une simple sensation d'ardeur au bout de la langue, quoique je n'aie point eu recours, comme mes prédécesseurs, aux sangsues. La relation de ces deux cas serait trop longue pour pouvoir trouver place ici; je me bornerai à donner un court aperçu du premier.

Une femme de quarante-cinq ans fut atteinte, dans sa première couche, d'un exanthème qu'on jugea être la gale. Pendant sa jeunesse elle avait toujours joui d'une bonne santé; plus tard seulement elle devint sujette aux érysipèles; à la moindre occasion, sa figure enflait, ce qui l'obligeait chaque fois de garder la chambre pendant quelques jours; fréquemment aussi elle souffrait du mal de dents. Le dernier accès d'enflure de la face eut lieu il y a cinq ans. A cette époque il commença à se manifester, dans les parties génitales, une douleur qui, astreinte à des retours périodiques, devenait chaque fois de plus en plus vive. Malgré tous les moyens employés, la maladie suivante, qui laissait peu d'espoir, se dessina: épuisée et amaigrie, au point d'avoir de la peine à parler, la femme est étendue dans son lit, ayant l'air cachectique. Les taches d'un jaune pâle au visage étaient presque d'un jaune noir au commencement de l'accès actuel. Plusieurs fois par jour il se manifeste, à la région ombilicale, de violentes douleurs constrictives, qui, tiraillant de haut en bas, occasionent dans la cavité pelvienne une pression semblable à celle qu'éprouve une femme sur le point d'accoucher. Pour peu qu'il se soit amassé d'urine dans la vessie, elle éprouve un vif besoin d'uriner, et l'écoulement n'a jamais lieu qu'au milieu des douleurs dont il

vient d'être parlé. Ces phénomènes constans sont accompagnés tantôt d'asthme, tantôt de spasmes dans les jambes, qui s'étendent jusqu'à la plante du pied, de perte d'appétit, de goût amer, et de sécheresse de la bouche. La soif est forte; si la malade boit beaucoup, la douleur en urinant est moindre. Si elle se retourne d'un côté sur l'autre, elle ressent une forte douleur dans le vagin, à la paroi antérieure, correspondant à la partie inférieure de la vessie. Je trouvai cette partie très-chaude, mais sans nulle altération organique; le doigt lui causela même douleur que celle qu'elle éprouve en se mettant d'un côté sur l'autre. Les selles sont tantôt régulières, tantôt paresseuses. Propension aux affections hémorrhoidales. La noix vomique (X, iij), la belladonne (X, iij), et la pulsatile (IV, iij), furent prescrites alternativement et à doses répétées; les douleurs dans la cavité pelvienne en devinrent beaucoup plus modérées et plus rares, de sorte que je pus administrer des substances douces, d'une action plus longue. Je donnai donc *arsen.* X, j.; et un mois après *spir. sulph.* X, iij. Il fut impossible de méconnaître les bons effets de ces deux médicamens: on n'apercevait plus que des douleurs, reparaissant encore à l'époque des règles. *Coccul.* IV, iij, administré plusieurs fois de suite, procura du soulagement, et *calcar. carb.* X, iij termina la cure, qui dura cinq mois, avec de longues interruptions pendant lesquelles la malade se sentit assez bien. Un an après, précisément à la même époque où l'accès se reproduisait chaque année avec tant de violence, les mêmes phénomènes eurent lieu, mais à un degré modéré. Une seule dose de *pulsat.* IV, iv, suffit pour faire cesser ce léger accès, et la malade reprit ses forces et sa santé, qu'elle a conservées depuis.

OBSERVATIONS PRATIQUES ;

Par le Docteur ÆGIDI.

I. *Stomacace*.—L'expérience m'a démontré que le mercure ne convient pas toujours, à beaucoup près, dans cette maladie. Plus fréquemment encore on obtient de bons effets du borax, qui parfois cependant aussi n'en produit aucun. Cependant il n'est nullement nécessaire de recourir à la méthode ordinaire, et d'employer des moyens locaux, qui ne sauraient exercer aucune influence sur la maladie interne. Ici, comme dans beaucoup d'autres cas où l'on se croit obligé d'en agir ainsi, l'expérience montre que le défaut de réussite tient uniquement à ce qu'on n'est point tombé sur la substance vraiment spécifique dans le cas donné. Nous en possédons un dans l'ellébore noir, qui, pourvu qu'on n'erre point à l'égard de la dose, et qu'on la calcule bien d'après l'individualité de chaque sujet, guérit radicalement le stomacace en deux à cinq jours. Or, comme la maladie a une durée ordinaire de trois semaines, cette circonstance réfute victorieusement le préjugé général encore des adversaires de l'homœopathie, qui prétendent que les médicamens prescrits d'après ses principes n'exercent aucune influence pour raccourcir la durée des affections.

Mais il est digne de remarque que la *Matière médicale pure* et les *Répertoires* disent peu de choses ou même ne disent rien de cet effet remarquable de l'ellébore. C'est là une nouvelle preuve attestant que tous ces ouvrages sont peu dignes de confiance; que la *Matière médicale* contient peu de bon grain, au milieu d'une grande masse d'ivraie; qu'on y trouve beaucoup de faits dénaturés, mal observés, et contraires à la vérité; qu'elle en renferme peu qui soient constatés, avérés et certains; et enfin qu'il importe beaucoup d'adjoindre à l'essai des médicamens sur l'homme sain, exécuté avec plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, la connaissance de l'action qu'ils déploient dans les maladies. Alors

seulement nous arriverons à de plus heureux résultats , et nous pourrions revendiquer en faveur de l'homœopathie l'avantage qu'on lui conteste si souvent avec raison de guérir plus vite et plus sûrement qu'aucune autre méthode. Mais, pour cela, on doit, après avoir reconnu la nécessité de s'éloigner des dogmes sanctionnés jusqu'à ce jour, bien se convaincre que les conditions suivantes sont indispensables pour guérir d'une manière prompte et heureuse :

1^o Considérer la *Matière médicale pure* actuelle comme une source souvent fort trouble, et les symptômes morbides acquis par les expériences faites jusqu'ici sur les personnes bien portantes, comme des indications fréquemment très-fallacieuses. Par conséquent n'accorder de confiance à ces indications que quand elles ont été constatées à plusieurs reprises au lit du malade. Enfin, ne point négliger d'étudier l'action des médicamens sur les organes malades, afin d'apprendre à connaître quelle est leur véritable sphère d'action.

2^o Employer à plus fortes doses et plus fréquemment répétées les médicamens qui, administrés aux dilutions élevées dont on s'est servi jusqu'ici, et qui ne sont pas toujours des dynamisations, demeurent fréquemment sans résultat. C'est là le seul moyen d'exciter une réaction puissante et curative, qu'on n'obtient qu'exceptionnellement par l'emploi d'une seule dose.

Depuis que je donne les médicamens à plus fortes doses, non seulement ma pratique est plus heureuse, mais encore les effets purs de ces substances, favorisés par l'exaltation morbide de la réceptivité, se prononcent d'une manière beaucoup plus claire que dans les essais sur les personnes en santé, de sorte qu'en les observant avec soin, on peut arriver à une véritable caractéristique de chaque médicament. En procédant ainsi, je suis parvenu à d'importantes indications qu'on ne trouve ni dans la *Matière médicale pure*, ni dans les Répertoires, et je me suis ainsi convaincu que ces derniers ouvrages sont bien loin d'être suffisans. Mais les symptômes accessoires (médicinaux) qu'on produit si non toujours, du moins quelquefois, à l'aide des hautes doses,

ne sont nullement à redouter, puisque le médecin prudent est toujours maître d'empêcher qu'ils ne parviennent à une trop haute intensité. Loin de là même, leur apparition est bien plutôt une indication certaine que l'on doit continuer l'emploi de la substance. Des groupes entiers de symptômes semblables pourraient être puisés dans la pratique allopathique; mais l'usage de n'employer que des mélanges, les rendrait sans utilité pour nous.

La *Matière médicale pure* ne contient guère que les symptômes suivans, qui puissent conduire au choix de l'ellébore dans le stomacace : ulcération des coins de la bouche, avec prurit; vésicules sur la langue; douleur aux amygdales; mal de gorge; pression en avalant, comme si la gorge était ulcérée; salivation; afflux de salive aqueuse à la bouche; nécessité de cracher souvent. Voilà tout. D'autres substances, par exemple, la belladonne, l'acide nitrique, le soufre, l'acide sulfurique, le thuya, l'arsenic, etc., conviennent, en apparence, mieux ici, et cependant l'ellébore noir est seul spécifique dans cette forme de maladie.

Les plus importans même d'entre les symptômes qui se rapportent ici sont renfermés comme douteux entre deux parenthèses, de sorte qu'ils n'ont point été admis dans le Manuel de Jahr. Mais ce n'est point une chose rare que précisément les symptômes les plus certains des médicamens manquent tout-à-fait dans les *Matières médicales* et les *Répertoires*, ou n'y soient indiqués que d'une manière fort superficielle (1), comme, par exemple, la faiblesse des articulations du poignet et du pied, à l'article de la

(1) L'ellébore compte parmi ses effets primitifs des douleurs à l'occiput, avec rigidité de la nuque, états contre lesquels il agit par conséquent d'une manière spécifique. La *Matière médicale pure* mentionne bien avec raison ce symptôme; mais Jahr le regarde comme insignifiant, et n'y attache aucune importance, aussi a-t-il trouvé bon de le passer sous silence dans son *Répertoire*. Il est temps que nous consacrons toutes nos forces à l'érection d'une *Matière médicale véritablement pure*. C'est là-dessus que reposent les destinées de l'homéopathie.

rue ; la carie , à celui de l'angusture ; la rétention d'urine , avec sentiment de plénitude de la vessie , à celui de l'arnica ; l'urine froide et causant des douleurs sécantes , à celui de l'acide phosphorique , et autres semblables. On ne trouve rien , dans le chapitre de l'ellébore noir , qui indique les érosions et ampoules entre les orteils que cette racine a la faculté de déterminer , et qui , jointes à ses autres symptômes , caractérisent le stomacace , la rendent parfaitement apte à correspondre homœopathiquement austomacace et au piétin des bestiaux , ainsi que j'ai vu sa teinture première , administrée à la dose d'une à quatre gouttes par jour , préserver les animaux sains de toute infection dans une grave épidémie.

Dans le stomacace , je me suis servi des six premières dilutions suivant la réceptivité des sujets ; une fois même , que la guérison traînait en longueur , je fus obligé de donner une goutte de la première teinture , dans de l'eau.

L'affection appelée *noma* correspond entièrement , dans sa première période , aux phénomènes morbides auxquels l'ellébore noir devrait être opposé comme spécifique , et j'appelle l'attention des praticiens sur ce point. J'ai eu la triste occasion de voir cette redoutable maladie chez dix-neuf individus , sous sa forme la plus terrible et dans toutes ses périodes , de sorte que j'ai appris à la connaître mieux que personne. Elle se montra , après une épidémie de rougeole , chez des enfans qui avaient eu cet exanthème , et trois personnes adultes en furent également atteintes. Les moyens homœopathiques , à hautes dilutions , que je mis alors en usage , ne firent absolument rien ; ce ne fut qu'avec le sublimé corrosif , aux doses d'un seizième , un dixième et jusqu'à un cinquième de grain , que je parvins à sauver cinq malades , en l'associant aux applications extérieures d'acide pyroligneux. Me réservant d'entrer ailleurs dans de plus grands détails sur cette observation , je me borne à faire remarquer ici que l'ellébore serait peut-être apte , sinon à guérir la maladie parvenue au plus haut degré du danger qu'elle entraîne , du moins à être utile dans les prodromes , qui sont caractérisés

par une longue salivation et plusieurs autres symptômes, et de prévenir l'apparition des effrayans désordres organiques.

II. *Croup. Catarrhe aigu.*—J'avais déjà reconnu que l'émétique est en rapport de spécificité avec le croup, plusieurs années avant de pouvoir me décider à le soumettre au traitement homœopathique. Abandonnant, après plusieurs insuccès, la méthode précaire par le calomélas, les vésicatoires et les émissions sanguines, je trouvai de grands secours dans l'emploi de l'émétique; je crus d'abord devoir prescrire des doses capables d'exciter le vomissement. Mais je ne tardai pas à me convaincre qu'elles n'étaient point nécessaires, que parfois même elles nuisaient à cause du violent ébranlement des organes malades par les efforts pour vomir, et qu'on réussissait parfaitement avec les doses réduites. En général, j'administrais un grain de tartre stibié dans une once d'eau, potion dont je faisais prendre une cuillerée d'heure en heure, ou même de demi-heure en demi-heure, dans les cas pressans, continuant ainsi jusqu'à la disparition complète de tous les symptômes de croup. Ordinairement quatre à six grains d'émétique suffisaient. Dans les cas les plus rares, les premières doses étaient suivies de vomiturations. Alors même que j'étais forcé de donner une cuillerée de solution au plus tard toutes les demi-heures, je commençais cependant par répéter la dose d'heure en heure, pour éviter l'effet émético-cathartique que la fréquence des doses détermine fréquemment, et que j'avais vu, dans deux cas, n'être qu'un obstacle à la guérison.

Je n'ignore pas qu'on se trompe souvent dans le diagnostic et qu'à défaut d'expérience suffisante on peut prendre le début d'un catarrhe aigu pour un véritable croup. Je suis persuadé aussi que beaucoup de cas décrits sous le nom de croup, n'étaient, en réalité, que des catarrhes. Cependant, plusieurs médecins qui connaissent bien la possibilité de cette confusion, portent les choses si loin, dans la détermination du vrai croup, qu'ils n'admettent presque pour tels que les cas qui ont été suivis de mort, et où l'ouverture du corps a fait découvrir des concrétions dans la trachée-artère

D'après mon expérience, le vrai croup est ordinairement précédé pendant plusieurs jours par les symptômes d'un léger catarrhe, mais avec absence de la raucité de la voix. Ordinairement ces prodromes consistent en abattement, lassitude, somnolence, raucité de la voix, avec toux creuse et sèche, sans oppression de poitrine. L'accès se dessine, en général, vers minuit. Il est plus rare que le croup se déclare sans aucun prodrome, et s'annonce par des accidens dangereux, lesquels ont lieu aussi vers le milieu de la nuit. De temps en temps de violentes secousses de toux, avec son glapissant, semblable à la voix d'un chien qui a un os atrêté dans la gorge. Respiration pénible, anxieuse, courte, précipitée, parfois saccadée, quelquefois aussi s'arrêtant momentanément. Grande anxiété qui se peint dans les traits du visage et dans les mouvemens. L'enfant est très-agité, et il ne fait que se retourner dans son lit, cherchant une position qui le soulage. Souvent il ne s'éveille que pour cela; il est même difficile à éveiller, ou il dort d'un sommeil imparfait, et les yeux à demi ouverts. Les veines du cou et des tempes sont ordinairement grosses et gonflées, la face et les lèvres tuméfiées, la tête couverte de sueur, les membres flasques, le pouls petit, vite, variable, parfois aussi très-plein et dur. Respiration, la plupart du temps, sans râle, muqueuse, sèche, imitant le bruit d'une scie ou le ronton d'un chat, son qui ne disparaît pas quand on redressé l'enfant ou qu'on le couche sur l'autre côté. Le paroxysme a coutume de diminuer vers le matin; mais le bruit de scie persiste, ainsi que la raucité de la voix. Quand il y a une rémission, elle se réduit, la plupart du temps, à rien. Le paroxysme se renouvelle la nuit suivante, avec un redoublement d'intensité. Le malade désigne le larynx comme le siège de ses souffrances; il éprouve un sentiment de strangulation, une pression de bas en haut. Le larynx s'étend et s'abaisse, la tête est renversée en arrière, le décubitus sur le dos augmente l'oppression. Il n'y a ni constriction dans la poitrine, ni impossibilité de la distendre. Le malade peut encore, du moins dans les commencemens, faire des inspirations et des expirations profondes. Une sueur copieuse à

la tête augmente beaucoup ses tourmens, sans le soulager. Sinon déjà dans cette nuit, du moins dans la troisième, il n'est pas rare qu'on observe de redoutables accès de suffocation, après quoi on ne voit plus de rémission, et le malade marche d'un pas rapide vers la mort, si l'on ne lui a point administré, dès le principe, les secours de la médecine, qui sont ici absolument indispensables.

Le catarrhe aigu, au contraire, manque toujours de prodromes. L'enfant se couche en apparence bien portant. Ordinairement aussi, la première exacerbation se prononce vers minuit, avec des symptômes qui ressemblent beaucoup à ceux du croup, mais sans être identiques. La respiration est très-bruyante, avec un bruit de scie, mais en même temps râlante, à cause du mucus accumulé dans les voies aériennes; elle devient plus libre et cesse d'être bruyante, lorsqu'on couche l'enfant sur un autre côté, qu'on le redresse ou qu'on lui fait avaler quelques cuillerées d'eau sucrée chaude. Le larynx a coutume de n'être point douloureux; l'embarras se fait sentir, plus bas, dans l'intérieur de la poitrine; le malade respire davantage avec les muscles du bas-ventre; le diaphragme se contracte, les fausses côtes sont retirées vers le dos. Le paroxysme s'apaise vers le matin; il n'y a pas de raucité, ou elle disparaît dans la journée. Ordinairement on observe une intermission complète: si l'accès se renouvelle la seconde ou la troisième nuit, il reparaît avec moins d'intensité. Jamais on ne voit, comme dans le croup, de travail plastique; la toux sèche devient grasse, et le catarrhe suit son cours sans danger, souvent même sans nulle intervention de la part de la médecine. Il n'est pas rare que les parens et les médecins le prennent pour un vrai croup: de là, tant d'histoires d'enfans qui ont survécu à quatre ou cinq accès de croup.

Le vrai croup est toujours menaçant, même lorsqu'il apparaît avec des symptômes légers en apparence. C'est ce que m'a prouvé le cas suivant:

Un petit garçon de cinq ans, robuste, bien développé, et qui s'était toujours bien porté, s'étant refroidi dans une partie de

traîneau, fut atteint d'un catarrhe, auquel les parens ne firent aucune attention dans les premiers jours, parce qu'il ne le tourmentait pas pendant la journée, et ne déterminait qu'une exacerbation durant la nuit. Le quatrième jour seulement, je fus appelé, les parens ayant été effrayés de la gêne de la respiration et du bruit de scie qui l'accompagnait. Je trouvai le petit malade hors du lit, sautant gaîment dans la chambre, et au moment de déjeuner avec une large tartine de pain et de beurre. En l'examinant, je reconnus qu'il pouvait se coucher sans peine sur l'un et l'autre côté. Point de douleur au larynx, ni au dessous. La torsion du cou n'est point douloureuse. Aucune trace d'inflammation dans la gorge. Poitrine libre, se distendant bien dans les inspirations profondes, sans qu'il s'ensuivit d'envie de tousser, ni de douleur fixe. La parole n'était ni pénible ni précipitée : la déglutition, ni difficile ni douloureuse. Mais, en avalant, l'enfant s'étranglait aisément, ce qui était suivi de quelques accès de toux sourde et creuse. Voix rauque, respiration plus bruyante que stertoreuse. Comme les battemens du cœur étaient dans l'état normal et le pouls peu ému, comme tous les autres symptômes n'annonçaient rien de grave, j'attribuai le bruit de la respiration à du mucus accumulé dans les bronches, et je crus qu'il suffirait de faire prendre d'heure en heure une cuillerée de sirop de sénéga, dont je m'étais parfaitement bien trouvé dans beaucoup d'autres cas analogues. Mais, vers trois heures du soir, je fus rappelé en toute hâte, et l'on m'apprit que l'enfant était dans un accès de suffocation. En arrivant, je le trouvai sur les bras de sa mère. L'accès s'était dissipé au bout d'environ cinq minutes. J'étais peu disposé à y croire, et je mettais tout sur le compte de la sollicitude des parens, car la respiration était libre et le râle n'avait point augmenté. Cependant, je trouvai le pouls plus petit, plus vite, plus variable, moins réglé que le matin; la face rouge, les yeux brillans et vitreux, les membres flasques et détendus; propension inaccoutumée au sommeil. Je conclus de là qu'il y avait congestion au cerveau, et une émission sanguine me sembla pressamment indiquée. Je n'avais point encore de faits attestant la puissance des

moyens homœopathiques en pareil cas. Six sangsues furent appliquées au larynx, et d'heure en heure on donna un demi-grain de calomélas. A peine les sangsues étaient-elles tombées, que l'enfant reprit sa gaité, et il se mit à jouer jusqu'à l'heure habituelle de son coucher. La respiration était plus libre; le malade avait avalé sans difficulté, et avec appétit, une assiettée de soupe pour son souper. Ma présence n'étant plus nécessaire, je me retirai. Cependant, la respiration parut se faire moins bien dans la situation horizontale, le bruit de scie dégénéra en un profond et et bruyant ronflement : de temps en temps il y avait un spasme visible dans le larynx, qui, durant ces paroxysmes, remontait très-haut. Mais le malade ne s'éveillait pas pour cela; on était même obligé de le tirer du sommeil toutes les heures, pour lui faire prendre les poudres, dont les premières furent avalées sans difficulté. Cependant, de neuf heures du soir à une heure du matin, la déglutition devenant de plus en plus pénible, on me rappela en toute hâte; mais j'arrivai trop tard. Au milieu d'un accès de spasme, pendant lequel les parens s'empressèrent de relever l'enfant, pour le soulager, il ouvrit les yeux, et mourut tout à coup entre leurs bras. L'autopsie du corps ne fut pas permise.

Un an après, le frère cadet de cet enfant fut pris subitement, la nuit, d'un accès de vrai croup. C'était un enfant de deux ans, très-faible et sujet à de fréquens catarrhes. Je portai donc un fâcheux pronostic en voyant les accidens prendre de minute en minute un aspect de plus en plus menaçant. Le petit malade prenait toutes les heures une solution d'émétique de la force indiquée plus haut. Il n'y eut ni vomissemens, ni vomituritions, le danger diminua d'heure en heure, et au bout de trois jours l'enfant se trouva complètement rétabli.

C'est de cette manière que j'ai traité avec succès les cas qui se sont offerts à moi. Je dus lui accorder la préférence sur la méthode que j'avais précédemment suivie, de n'administrer les médicamens homœopathiques qu'à de longs intervalles. Ce fut seulement après qu'on se fut bien convaincu de la convenance et

de la nécessité de répéter ces médicamens dans les cas qui le réclament, que l'expérience m'apprit aussi la supériorité de ce traitement sur tout autre dans le croup. Le foie de soufre calcaire 2, alterné de deux en deux heures avec l'éponge brûlée 3 à 6, m'a réussi dans la plupart des cas, sans avoir besoin de commencer par administrer l'aconit. L'application d'une éponge mouillée ou d'un cataplasme sur la région laryngée, ne trouble en rien l'action des remèdes et procure sur-le-champ une heureuse palliation. Cependant, les médicamens suffisent d'ordinaire seuls et sans nul topique, même dans les cas les plus opiniâtres.

Je fus appelé pendant la nuit pour un enfant de cinq ans, que je trouvai à la dernière période du croup, en proie à de si cruels accès de suffocation, que je doutai de pouvoir le sauver. La maladie durait déjà depuis plus de trois jours. Plusieurs accès de catarrhe aigu, débutant par de pareils symptômes, avaient déjà été guéris par l'aconit et le foie de soufre calcaire. On crut donc que je parviendrais cette fois encore à réussir avec eux. Le petit malade avait pris le premier jour une dose d'aconit X, ij, vingt-quatre heures après du foie de soufre calcaire X, ij, et au bout de vingt-quatre autres heures de l'éponge brûlée X, ij. L'insuffisance de ces moyens se révéla par l'accroissement non interrompu de tous les symptômes morbides, le mal s'étant bientôt élevé au plus haut degré d'intensité. Je donnai sur-le-champ un grain de la seconde dilution de foie de soufre; une heure après une goutte de la sixième dilution d'éponge, mêlée avec de l'eau, et j'alternai ces deux moyens d'heure en heure. Au bout de six heures, tout danger était écarté, et dans l'après-midi l'enfant avait repris ses jeux.

La répétition des médicamens est d'autant plus indispensable, que la maladie est plus aiguë. On peut, au besoin, faire prendre une dose toutes les cinq minutes. Si l'état ne s'amende point déjà au bout d'une heure, on peut généralement conclure de là que le moyen n'était pas vraiment spécifique. En procédant ainsi dans les phlegmasies du poumon, il faut qu'au bout d'une heure à une heure et demie tout danger soit écarté. Il ne m'est que trop sou-

vent arrivé d'être mis en défaut par l'aconit dans ces cas, où je réussissais bien plus fréquemment avec la scille, 3 à 6, que je trouvais être le spécifique. Plus d'une fois, tandis que le malade semblait sur le point d'être étouffé par le sang, j'ai vu le redoutable orgasme cesser après quatre à six doses de scille. Cependant, il se présentera toujours des cas qui réclameront d'autres moyens, et la plus rigoureuse individualisation demeure toujours le plus impérieux devoir du médecin.

Je fus appelé près d'un enfant atteint du vrai croup. Il souffrait déjà depuis une nuit entière et une demi-journée. L'intensité des accidens croissait d'heure en heure. Trois doses de foie de soufre calcaire et autant d'éponge brûlée, alternées ensemble, ne produisirent pas le résultat que j'attendais. Un examen rigoureux de l'état du malade me conduisit à prescrire l'euphorbe. Je lui fis prendre toutes les demi-heures une cuillerée d'un mélange d'une goutte de la sixième dilution d'euphorbe et de trois onces d'eau. Ce moyen fit réellement merveille : la première dose déjà fut suivie d'une amélioration. Au bout de deux heures, le médicament fut administré à de plus longs intervalles, de deux à trois heures, et quand toute la potion se trouva consommée, l'enfant était rétabli.

Dans quelques cas, j'ai eu besoin de recourir au phosphore, au sureau, à l'arsenic, au droséra, à la belladonne, etc. C'est toujours la faute d'un mauvais choix, lorsqu'un médicament se trouve administré en vain. Nos matières médicales ne facilitent nullement ce choix; elles ne nous donnent malheureusement point une vraie et légitime caractéristique des substances médicinales. Aussi arrive-t-il de là que souvent on n'obtient une guérison que par hasard ou par des voies détournées. Une petite fille de dix ans était sujette à des spasmes depuis huit ans. Continuellement elle avait des convulsions et des tremblemens dans tous les membres, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. En outre, six, huit ou dix fois par jour, elle éprouvait des accès de spasmes, tantôt cloniques et tantôt toniques. Tous les moyens, en apparence homœopathiques, avaient été employés inutilement depuis trois années. La malade n'avait

pas pris de *cina*, parce que, d'après la Matière médicale, cette substance ne semblait pas correspondre aux symptômes essentiels de son affection. Comme rien n'opérait, on suspendit tout traitement. Au bout de six mois, la petite malade fut prise d'une toux spasmodique, analogue à la coqueluche, mais qui n'exerça aucune influence ni sur la force ni sur la durée des spasmes. Le *cina* paraissait correspondre spécifiquement à la toux. La malade en prit tous les jours une goutte de la troisième dilution, dans de l'eau, et au bout de huit jours, non seulement la toux avait disparu, mais encore les spasmes avec elle. Ces derniers ne reparurent plus. Personne ne niera que le *cina*, donné trois ans auparavant, dès le début du traitement homœopathique, aurait guéri promptement et sûrement cette maladie, en apparence incurable; mais si des circonstances particulières, indépendantes de l'affection primitive, n'avaient point conduit à faire choix de ce moyen, n'aurait-on pas dit aussi que c'était encore là un cas où l'homœopathie, qui se dit si puissante, essuyait cependant un échec?

J'ai trouvé l'arsenic efficace, avant tout, dans le catarrhe chronique, et sa puissance s'est surtout révélée à moi, depuis que je n'administre presque plus les médicamens qu'aux premières atténuations ou dilutions, et par gouttes ou par grains. Même chez de jeunes enfans je n'ai observé aucune aggravation menaçante après l'emploi de l'arsenic sous cette forme et à cette dose. L'arsenic est véritablement un polychreste anticatarrhal, à moins que des circonstances particulières ne fassent tomber le choix sur un autre moyen.

L'Ammon. carbon. pyro-oleosum s'est montré efficace aussi dans beaucoup de catarrhes aigus, depuis la troisième jusqu'à la sixième dilution.

III. *Nouvelle manière de préparer et de conserver les médicamens.* — Il est une manière de préparer et de conserver les médicamens, que l'expérience m'a récemment démontré être de beaucoup supérieure à celles dont on s'est servi jusqu'ici. On broie le suc frais d'une plante avec le sucre de lait pendant une heure, et on prépare à la manière ordinaire trois à six atténua-

tions successives pour l'usage, mais sans se servir d'alcool. De cette manière on obtient tout ce qu'il y a d'essentiel dans le médicament, au lieu qu'en mêlant le suc avec moitié d'esprit-de-vin, il s'opère une séparation et une décomposition attestées par la formation d'un sédiment. Les médicamens ainsi préparés sont extrêmement actifs et énergiques.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE L'HOMŒOPATHIE
EN ALLEMAGNE ;

Par le Docteur TRINKS.

Après avoir, avec plus ou moins de rapidité, parcouru plusieurs phases différentes, tantôt à son avantage, et tantôt à son détriment, l'homœopathie est entrée enfin dans une nouvelle ère. Après avoir d'abord renversé la domination de l'absolutisme, puis secoué les chaînes d'une oligarchie doctrinaire, elle se trouve revenue au point d'où elle était partie. Nous saluons cette nouvelle époque comme une période vraiment heureuse, tant pour la médecine en général, que pour l'homœopathie en particulier ; et nous nous réjouissons de cette émancipation, qui ramène la science dans le domaine public, la met à la portée de chacun, et fait qu'elle cesse d'être le monopole d'une minorité qui l'exploite à titre de conquête. Désormais sa marche ne sera plus entravée ni par la pertinacité d'un seul, ni par le despotisme doctrinaire de quelques uns ; chacun pourra enfin émettre librement son opinion, et contribuer pour sa part au mouvement progressif des idées, sans avoir à craindre d'être anathématisé par un chef de secte ou par une coterie.

Il s'est élevé une opposition qui cherche à démontrer que tous ceux des dogmes de l'homœopathie qui ne reposent point sur l'expérience, sont d'inutiles assertions, incompatibles avec la raison, et en même temps à prouver que ceux qui ont pour base l'expérience, doivent être reconnus, ainsi que les lois qui en découlent.

Mais cette opposition n'a pas seulement pour tendance de séparer le bon grain de l'ivraie ; elle veut encore soumettre les additions journalières à un examen sévère et impartial. C'est ainsi qu'elle satisfera à un besoin profondément senti, et qu'elle créera une critique qui, dans toute science, est l'élément de vie le plus indispensable.

L'émancipation de l'homœopathie était d'autant plus désirable, et une réforme de fond en comble d'autant plus nécessaire ; qu'on ne pouvait méconnaître que la domination des ultra-homœopathes entraînait rapidement l'homœopathie à une ruine inévitable ; car ce n'était pas ses ennemis naturels, les médecins allopathes, qui pouvaient la renverser, mais bien ceux qui disent être ses plus chauds partisans. Déjà la hache était levée pour la frapper au cœur, car autre ne pouvait être le résultat de la proposition publiquement faite à Kœtben, de renoncer à la simplicité des doses, et d'employer, suivant le besoin et les indications, des mélanges de deux à dix et cent médicamens, ou en d'autres termes de revenir à la prétendue rationalité de l'allopathie, qu'on avait eu tant de peine à déraciner. Ce malheur a été heureusement détourné ; l'homœopathie s'est trouvée préservée de sa ruine, et l'ultra-homœopathie s'est détruite elle-même par les inconséquences au milieu desquelles elle s'était égarée, par les biaiseries qu'elle mettait continuellement en lumière.

Désormais la réforme de l'homœopathie a commencé, et elle marche sans que rien l'arrête. Les principaux boulevards de l'ultra-homœopathie, qui partout gênaient le développement de la science, sont déjà écroulés, et leurs défenseurs ont déployé dans la lutte tout ce qu'on pouvait attendre d'esprits prévenus, de vues étroites, de raisonnemens inconséquens ; ils ont prouvé que leur imaginaire infailibilité ne reposait sur rien. Ils combattaient pour une cause insoutenable avec les armes les plus étranges, et à l'appui des choses les moins vraisemblables, les plus contraires au bon sens, ils alléguaient des arguties poussées souvent jusqu'au ridicule.

Il n'est pas de science expérimentale où l'on puisse régner par

ordonnance, et la profession de foi de Koethen n'était pas plus propre à prévenir le grand schisme, que la déclaration de Wallenstein ne le fut jadis à empêcher la défection de ses généraux. C'est à l'introduction de la critique que l'homœopathie doit d'avoir vu proscrire, comme contraires à l'expérience, et comme obstacle à tout progrès, plusieurs dogmes qu'on avait dans ces derniers temps seulement ralliés à son principe, sous prétexte qu'ils en découlent à titre de conséquences nécessaires, et qu'on avait même dépeints comme des découvertes de haute portée. Telles sont la théorie de la psore, l'accroissement des vertus médicamenteuses par la prolongation des dilutions, la doctrine de la grandeur et de l'exiguité des doses, celle de la non-répétition des médicaments, celle de la longue durée d'action des médicaments, etc.

La théorie de la psore, qui promettait tant au début, s'est vue réduite, par une appréciation critique rigoureuse, à une portée beaucoup plus restreinte. Comme toutes les idées étroites, elle a enchaîné la marche de la médecine homœopathique, et ses conséquences immédiates ont été :

1° Que pendant quelque temps on a négligé toutes les autres recherches étiologiques, parce qu'on avait une confiance trop absolue dans les vues émises par Hahnemann sur les sources des maladies chroniques,

2° Que beaucoup de médicaments ont été élevés à un rang qu'ils ne méritent pas, au grand détriment d'autres substances, souvent bien plus importantes, et sans que Hahnemann ait assigné aucun caractère essentiel, auquel on puisse reconnaître ce qu'il appelle les antipsoriques, sans qu'il l'ait fait même dans la dernière édition de son Traité des maladies chroniques, quoiqu'on le lui eût instamment demandé de toutes parts. L'étude et l'application d'un grand nombre de médicaments importants, mais non élevés au rang d'antipsoriques, furent négligées de la manière la plus notoire, et bien des maladies restèrent sans guérison, qui auraient pu être guéries par l'usage de substances non antipsoriques. Hahnemann a poussé les choses jusqu'à rendre injustement suspects quelques mé-

dicamens inestimables , le mercure par exemple , et à détourner de leur emploi dans les maladies chroniques.

La théorie de la dynamisation a exercé une bien plus funeste influence encore , et on doit la considérer comme la principale cause qui a mis obstacle au développement de l'homœopathie. Cette théorie et la trop grande généralisation qu'elle a reçue de Hahnemann, ont eu pour conséquences :

1^o Que la vertu d'un grand nombre de médicamens a été sinon absolument détruite par une dilution poussée trop loin , du moins affaiblie à tel point qu'elle ne suffisait plus pour procurer la guérison d'un grand nombre de maladies. Méconnaître cette vérité que chaque maladie exige pour guérir une quantité suffisante de vertu médicamenteuse , et qu'on ne saurait établir à cet égard nulle règle susceptible d'être appliquée partout , a produit les plus tristes effets ; car certaines maladies n'ont pu être guéries qui demandaient à l'art un plus grand et plus énergique déploiement de forces. L'homœopathie s'est trouvée ravalée par ce dogme à la condition d'une médecine expectante. Mais je me suis convaincu que la guérison de maladies graves qui ne subissent pas la moindre amélioration sous l'empire de doses répétées d'un médicament très-atténué, peut être obtenue par des doses fortes et répétées même de teintures non étendues; fait dont peut se convaincre journellement quiconque voudra en faire l'épreuve.

2^o Il en est ressorti pour la science cet immense désavantage qu'un grand nombre de médicamens, portés à ces hauts degrés de dilution, n'ont manifesté que des effets insensibles dans les maladies , que, par conséquent, il est devenu fort difficile d'accroître par l'observation nos connaissances sur la sphère d'action de ces médicamens , et que la porte s'est trouvée largement ouverte à l'illusion et à l'erreur. Il a été impossible d'atteindre à cette précision mathématique annoncée d'avance et prédite avec tant d'assurance.

Il ne peut être question , en allopathie même , et bien moins encore en homœopathie , de l'établissement de règles fixes à l'égard de la grandeur et de l'exiguité des doses. Déjà je me suis

prononcé sur cette question , et mes vues ont été bien des fois attaquées ; mais ma propre expérience , étayée de celle d'autres hommes estimables , m'a convaincu de plus en plus que, pour atteindre sûrement à son but, le médecin homœopathe a tout autant besoin de doses très-fortes que de doses très-faibles. Je répète ici que je considère la doctrine de la force des doses comme étant sans liaison aucune avec le principe de l'homœopathie, et qu'il est, qu'il doit être tout-à-fait indifférent que la guérison d'une maladie soit due à des gros , à des scrupules , à des grains , à des gouttes de la teinture primitive, ou à des gouttes de la trentième dilution , pourvu que le choix du médicament s'harmonise avec le principe de l'homœopathie.

La répétition des doses a été vantée comme une grande découverte , tandis qu'elle n'était autre chose que la réintégration dans tous ses droits d'une loi de la nature , dont un dogme trop étroit avait restreint l'application ; tandis qu'elle n'était qu'un hommage tacite rendu à l'impérieuse nécessité, et trop souvent un insuffisant moyen de suppléer à de fortes doses.

Enfin , je signale encore la durée d'action que Hahnemann assigne aux médicamens dans les maladies , comme un grave obstacle aux progrès de la médecine homœopathique , comme un dogme qui, à l'instar de tous ceux des ultra-homœopathes , a été non seulement suivi machinalement par eux , mais encore poussé jusqu'à l'absurde par beaucoup d'entre eux , et notamment par quelques *dilettanti* d'homœopathie, étrangers à la profession médicale. A en croire quelques uns de ces fous , un seul globule , imprégné de la plus haute dilution , aurait pu déterminer les plus violens effets dans l'organisme malade , pendant toute une moitié d'année, et même une couple de mois au-delà !

Le problème dont on doit désormais s'occuper , consiste donc à développer de plus en plus le principe de l'homœopathie, et à l'asseoir scientifiquement sur des bases aussi solides que celles qu'il doit déjà à l'expérience. Ce principe , l'essai des médicamens sur l'homme en santé, et l'emploi de médicamens simples, restent alors les piliers de la médecine réformée, que le temps essaiera

en vain de ronger et de renverser. Mais sur ces piliers repose la gloire du réformateur, qui, blâmé et honni souvent d'une manière injuste par ses ennemis et ses amis, a cependant fait de si grandes choses.

La littérature de l'homœopathie, si l'on veut appeler de ce nom honorable toute fabrication de livres, a été rabaissée à la condition du plus humble esclavage. Des productions sans talent, sans esprit, sans critique, de fades et misérables éloges, des exagérations dépassant toutes les bornes de la foi la plus robuste, des diatribes contre ceux qui osaient douter de dogmes proclamés, ou des répertoires de médicaments, voilà de quoi elle se compose ! De loin en loin seulement, on a vu paraître quelques mémoires utiles à la science ou à la pratique, qui se sont montrés comme autant de vertes oasis au milieu de cet immense désert littéraire.

**CONSIDÉRATIONS SUR LA VIE, D'APRÈS LES PRINCIPES
DE L'HOMŒOPATHIE;**

Par le Docteur **BEAUVAIS**, Médecin à Saint-Gratien.

(Deuxième article) (*).

XXVI. Nous ne pouvons bien juger de l'état normal d'une chose que quand nous la voyons, mise en contact avec les objets extérieurs, ne point manifester les phénomènes nécessaires à son existence et à sa durée. Nous ne pouvons conclure que de l'anomalie à la règle. Le point initial de nos recherches en devient le terme. Nous ne reconnaissons ce qui est légitime que d'après ce qui ne l'est point. La physiologie est donc la condition de la pathologie, comme la pathologie est celle de la physiologie. Celui qui veut traiter de l'état normal d'une chose, sans avoir égard à son état anormal, n'envisage qu'un seul côté de la question. De là vient

(*) *Feyer* t. III, p. 134.

aussi qu'il est si difficile, je dirais volontiers impossible, de maintenir l'ordre scientifique. On ne peut jamais éviter des suppositions qui ne se déduisent que de recherches postérieures. Car un phénomène en suppose un autre, et on ne peut l'expliquer qu'en le rapprochant de celui-ci.

XXVII. Il est donc impossible d'avoir une idée pure de la santé si l'on ne discute pas celle de la maladie, et *vice versa*. Que nous commençons où nous voulions, nous ne saurions éviter l'inconséquence logique. Mais nous nous efforcerons toujours de la signaler, de faire voir qu'elle n'est qu'apparente, et toujours quand nous arriverons à un résultat supposé, nous pourrions lui assigner sa place par souvenir dans la supposition précédente.

XXVIII. Chaque organisme occupe un rang d'autant plus élevé, que ses points de contact avec l'univers sont plus multipliés, qu'il se manifeste par un plus grand nombre de réactions diverses. Cette proposition découle clairement de l'idée d'harmonie fondamentale que nous avons développée dans notre premier article (XXI). Nous assignons le premier rang dans la nature à l'homme. C'est là une des suppositions nécessaires dont il a été parlé plus haut (XXVII), et qui ne se trouvera justifiée qu'après que nous aurons fait voir que tous les modes de conflits qu'on aperçoit isolés dans tous les autres organismes, rencontrent un point de contact dans ceux de l'homme avec la nature extérieure.

XXIX. Sous un certain point de vue (anatomique) d'autres ont déjà parcouru cette voie. Ainsi beaucoup de naturalistes admettent qu'un même type règne dans tous les organismes. Toutes les organisations supérieures renferment l'ensemble des organisations inférieures, de même que l'organisme placé au plus bas degré contient déjà les organes de l'organisme le plus élevé, seulement non encore développés. Ainsi, par exemple, le jeune embryon humain ressemble d'abord à un ver, parce qu'il n'a ni bras ni jambes. A une époque plus avancée de développement, les bras et les jambes forment la plus grande partie du corps, les doigts et les orteils sont unis comme ceux des pates

natatoires de certains quadrupèdes, comme les rayons des nageoires des poissons. Le cerveau aussi de l'embryon consiste d'abord en plusieurs tubercules, les uns pairs et les autres impairs, situés les uns à côté ou à la suite des autres. En se fondant sur cette analogie, quelques physiciens soutiennent que le fœtus de l'homme et des mammifères est au premier abord un animal aquatique, que par conséquent l'idée d'un animal aquatique se trouve déjà développée dans l'homme fait. Mais on n'a prouvé par là qu'une seule chose, c'est que la nature marche toujours du simple au composé. La structure de l'embryon humain n'a d'analogie avec celle de certains animaux qu'en cela que le nombre des organes et leur association sont d'abord plus simples dans l'embryon. Mais cet état de choses suffit au cercle limité de contact de ce dernier. A mesure que les points de contact se multiplient après la naissance, les organes se diversifient davantage, pour se mettre en harmonie avec eux. En outre, l'analogie qu'à une certaine époque l'embryon humain a avec un animal, n'est applicable qu'à quelques organes, et seulement à quelques parties de certains organes. L'embryon ressemble d'abord à un ver parce qu'il n'a ni bras ni jambes; mais les conflits auxquels il se trouve alors exposé, ne les lui rendent pas nécessaires non plus. Cependant le ver a des anneaux et des muscles, qui lui servent pour se mouvoir, et dont l'embryon est tout-à-fait dépourvu. A part l'adnexion des doigts et des orteils par une membrane, le reste de l'organisation de l'embryon n'a rien de commun avec les pieds nageurs d'un animal de quelque classe que ce soit.

XXX. Nous ne prétendons pas que l'organisme humain, parvenu à maturité complète, exprime la perfection absolue eu égard à chaque organe pris en particulier. Nous ne pouvons pas prouver que ses organes de nutrition soient plus parfaits, sous tous les rapports, que ceux de tous les autres animaux. Il y a des animaux qui possèdent des organes plus parfaits que ceux de l'homme, pour remplir une certaine destination. Mais leur cercle de contact est plus resserré aussi. En assignant à l'homme le premier rang dans la nature, nous voulons seulement dire par là que son

cercle d'action est le plus grand, le plus étendu. Toutes les actions des autres organismes arrivent à entrer en contact avec lui. En lui se concentrent tous les autres phénomènes de l'univers.

XXXI. En rappelant au lecteur les points de contact que nous avons établis précédemment (XXI), nous répétons que nous avons considéré l'action comme le point de contact de l'univers, la réaction comme celui de tous les corps organisés, et l'opposition comme celui de tous les corps inorganiques. Nous laissons de côté la section des corps inorganisés, et nous bornons nos recherches à l'analyse de l'organisation. Commencement, durée et fin, voilà la carrière que parcourent tous les faits, et par conséquent aussi ceux de la vie organique. Seulement, en vertu de sa force réactionnaire, la vie organique peut parcourir cette carrière d'une certaine manière non déterminable par des circonstances extérieures. Des influences du dehors peuvent bien l'obliger à suivre une certaine direction; mais son existence ne saurait être produite par elles. Or, comme tous les faits se ressemblent toujours à l'égard de quelque chose (VIII), ces trois périodes ne sont que des temps différens de notre intuition. Les états les plus diversifiés se confondent les uns avec les autres par transition.

XXXII. Tous les organismes manifestent ces trois points de contact : origine, durée et fin. Mais tous ne les manifestent pas de la même manière. C'est la différence de cette manifestation qui fait celle de la forme de la vie. Car comme deux faits ne peuvent se ressembler en tous points (VIII), il est impossible que deux individus manifestent leur vie organique d'une manière parfaitement semblable; par conséquent, il y a autant de formes de la vie que d'individus.

XXXIII. Comme le champ des faits, le nombre des individus est incalculable. Nous sommes obligés, tout en ayant égard à l'individualité, de chercher des points de contact, et nous arrivons ainsi, par voie de synthèse, à des formes spécifiques de vie; puis, par ces formes spécifiques, à d'autres qui sont génériques. Chaque forme individuelle de vie qui, sous le point de vue de l'origine, de la durée et de la cessation, porte le caractère du

genre et celui de l'espèce, reçoit de nous l'épithète de normale.

XXXIV. Pour apprendre à connaître le caractère générique et spécifique des individus organiques, il faut les soumettre à une analyse, afin de trouver ensuite par synthèse leur forme caractéristique de vie. Déjà, dans la vie ordinaire, on partage les corps organisés en végétaux et en animaux. On admet la mobilité spontanée comme point de contact. Nous la considérons aussi comme telle, en nous rappelant que tous les faits se ressemblent constamment par quelque côté, et qu'en conséquence il n'y a point de limites tranchées dans la nature.

XXXV. La plante est fixée au sol. Ses relations avec la nature extérieure sont moins étendues que celles de l'animal. Elle n'a point de mouvemens spontanés qui lui permettent d'aller chercher sa nourriture et de multiplier ses points de contact avec la nature. Elle puise ses alimens dans le sol. Pour tous les actes de son existence où le mouvement est nécessaire, elle dépend des influences du dehors, et n'est point libre. Les plantes volubiles, en enlaçant les objets qui sont à leur portée pour en gagner ainsi d'autres plus éloignés, ne font non plus, en exécutant ce mouvement, qu'obéir à certaines influences extérieures. La cuscute ne s'attache point aux parties animales, non plus qu'aux métaux et aux pierres, ni aux végétaux morts, mais seulement aux plantes vivantes, dont elle peut tirer sa nourriture. La déflexion des étamines vers le stigmate n'est point libre non plus, mais soumise à certaines lois d'ordre et de temps. Les étamines de la rue s'inclinent l'une après l'autre sur le stigmate, et se redressent dans le même ordre qu'elles se sont abaissées, etc. Mais toutes les plantes ont de commun avec les animaux, qu'elles commencent, durent et meurent; et à chaque instant de leur vie, elles obéissent à la loi organique de la réaction. Nous disons que tous les individus qui manifestent ces caractères pendant le cours de leur vie, ont une forme de vie végétative.

XXXVI. Chez l'animal, la force motrice est exprimée à un plus haut degré. L'animal jouit d'une mobilité libre; il n'est point fixé au sol, et il entre en conflit avec la nature extérieure dans un cer-

de bien plus vaste. Mais, quelque grand rôle que semble jouer ici cette activité, cependant elle diffère beaucoup en égard à son importance. Nous sommes obligés de distinguer un mouvement interne et un mouvement externe. Le mouvement interne est automatique; il est subordonné à la formation et nécessaire pour le développement. On l'appelle mouvement interne parce que, plus un animal est placé haut dans l'échelle, et plus aussi ce mouvement est accompli par des organes situés en dedans du corps. Les mouvemens extérieurs sont produits par des organes situés davantage à l'extérieur, et ils sont plus ou moins soumis à la volonté. Nous donnons l'épithète d'animale à cette forme de la vie. Elle suppose déjà nécessairement la forme végétative: elle commence, dure et finit; à tous les momens elle obéit à la loi organique de la réaction.

XXXVII. Je n'ai pas besoin de prouver que l'homme appartient à celle des formes génériques de la vie dont nous venons de parler (XXXVI). On conçoit donc très-bien aussi qu'il y a nécessairement en lui des points de contact par lesquels il touche à la vie végétative et à la vie animale. Mais qui nous autorise à lui assigner le premier rang dans l'échelle de la vie (XXVIII)? sous quel rapport son conflit avec la nature est-il plus étendu que celui des autres formes de vie? C'est ce que nous devons examiner pour justifier notre supposition, et pouvoir rentrer dans la voie de la logique.

XXXVIII. C'est la forme de vie intellectuelle qui appartient à l'homme seul et qui lui permet d'étendre son cercle d'action plus loin que tous les autres êtres organisés. Chez l'animal, c'est l'instinct qui prédomine. L'instinct naît avec l'animal; il est réparti à chaque animal suivant des degrés différens. Il se manifeste par des actions qui paraissent volontaires, mais qui ne sont déterminées par aucun choix, ni dirigées vers un autre but que vers la conservation de soi-même. L'instinct n'offre jamais de degrés divers chez un seul et même individu animal; il n'est susceptible d'aucun perfectionnement. Car tous ces prétendus perfectionnemens de l'instinct, que nous appelons éducation, dressure, agissent bien plutôt en sens inverse de lui et émoussent en quelque sorte son énergie.

XXXIX. Chez l'individu humain, les mouvemens organiques internes appartiennent bien aussi à l'instinct ; les organes de la respiration agissent instinctivement pour former le sang avec le concours de l'air ; le cœur se meut instinctivement pour envoyer la substance nutritive à toutes les parties. Mais l'individu humain ne reste pas toujours au même degré. Quoiqu'au berceau il revête presque la forme animale, cependant, avec le temps et par l'effet de la culture, il devient susceptible de prendre une place plus élevée.

XL. Avec le sentiment de la vie commence la connaissance. Après que le sentiment de soi-même a été affecté pendant quelque temps par l'intermède des sens, il arrive peu à peu qu'une réaction efficace s'adjoint à l'affection. Ce sentiment oppose une résistance active aux influences extérieures. Il reconnaît qu'indépendamment de son être subjectif, existent aussi des êtres objectifs, un monde extérieur à lui. Mais cette connaissance est encore très-confuse ; il ne parvient point encore à distinguer les particularités du monde extérieur. Ainsi, par exemple, quand l'aveugle né recouvre la faculté de voir à l'âge de raison, il n'aperçoit d'abord qu'un mélange de couleurs, et croit qu'une surface bariolée touche à son œil. Le monde visible doit s'offrir sous le même aspect au nouveau né, qui doit apercevoir les choses sans en pouvoir discerner les parties.

XLI. A mesure que, par les progrès de l'âge, nos rapports avec le monde extérieur se multiplient, nous apercevons partout des relations entre les phénomènes, nous découvrons en eux une certaine liaison, un certain ordre. Cette comparaison, cette séparation, cette réunion des phénomènes, voilà ce que nous appelons *intellect*. Quand l'intellect s'élève d'idées inférieures à d'autres de plus en plus hautes, cherche la fin ou le but dans la chaîne de l'association causale, et veut reconnaître un absolu, une dernière cause fondamentale au-delà du monde phénoménal, c'est là ce que nous nommons la raison. Rien sans doute n'est plus propre que l'histoire de la médecine à montrer combien il est facile à la raison de s'égarer, et si l'homœopathie, avec ses grandes vérités, fait luire

pour la médecine l'aurore d'un nouveau jour, c'est parce que, s'abstenant de tout rationalisme, elle se borne à la connaissance des phénomènes, elle se réduit à comparer, à séparer, à réunir d'une manière raisonnée les faits qui ont ensemble des points de contact.

XLII. L'intellect (forme intellectuelle de la vie) manifeste aussi une réaction, en vertu de la loi organique. Ce n'est point par des influences extérieures, ce n'est pas par la sensualité, que les actions des hommes sont déterminées. (Nous ne parlons point des mouvemens automatiques internes, qui sont instinctifs, et par lesquels l'homme touche à la forme animale de la vie. C'est sa volonté qui réagit d'après des lois propres, régies par l'intellect. Or, ce qui obéit à ses lois propres est libre. L'homme est donc libre. L'homme a une tendance à la perfectibilité, qui manque à tous les animaux. L'homme a de la disposition à la science. Ce sont là des attributs qui n'appartiennent qu'à lui. Mais il touche à l'animal par ses penchans, et il pense s'élever au dessus de l'animal, parce que son intellect lui enseigne des moyens de suppléer par l'art à ce qui semble lui manquer du côté des propensions naturelles des animaux. A l'instar de l'oiseau, il s'élance dans les airs, il parcourt les mers, il scrute la nature jusque dans ses profondeurs les plus cachées. Au moyen de son intelligence il peut se mettre en contact avec l'univers. La forme humaine de la vie est la plus élevée de toutes, et la supposition que nous avons faite se trouve justifiée (XXVIII).

XLIII. La forme intellectuelle de la vie, comme tout organisme quelconque, commence, dure et finit. Elle commence à la naissance, et cesse à la mort. L'intervalle entre le commencement et la fin, c'est-à-dire la durée, le cours de la vie, est l'objet proprement dit de nos recherches. En portant notre attention sur cette durée, nous remarquons que certains phénomènes se répètent, que cette répétition semble observer un certain ordre, et que d'autres ne se montrent qu'une seule fois pendant la durée entière. La succession régulière des phénomènes qu'un individu n'offre qu'une seule fois dans le cours de sa vie, est ce que nous

appelons métamorphose. Quand la métamorphose se rattache à certaines époques de cette durée, nous la nommons âge.

XLIV. En étudiant les métamorphoses, nous voyons que la succession des phénomènes ne marche point d'un pas égal, mais par sauts, qu'elle se manifeste tantôt plus rapidement et tantôt plus lentement. C'est ce que nous appelons le rythme. Nous distinguons, en outre, un rythme propre, celui que nous remarquons dans beaucoup de fonctions, par exemple dans la respiration, la circulation, et que nous pouvons poursuivre jusque dans les actions les plus simples de la vie. La durée régulière des tissus organiques consiste en une alternative d'élimination d'anciens matériaux, et d'admission de nouvelle substance, qui se succèdent à des intervalles infiniment courts. La lumière et le jour ne sont que la sensation de leurs innombrables oscillations. Le muscle est dans un mouvement continu, le sang dans une oscillation qui ne s'arrête jamais.

XLV. Quand deux sensations se succèdent, il reste entre elles un moment vide, où l'une cesse et l'autre commence. Ce moment, nous l'appelons intervalle. Lorsque les intervalles sont toujours égaux entre eux, nous disons que le rythme est égal. Lorsque, parmi trois intervalles, deux sont plus courts et un plus long, nous disons que le rythme est intermittent.

XLVI. Le rythme qui manifeste ses changemens eu égard au monde extérieur, porte le nom de rythme universel, par opposition avec le rythme particulier. C'est là ce qu'on appelle la périodicité, qui a lieu à des époques déterminées, coïncidentes avec le changement d'état du globe terrestre. De ce que la terre tourne sur son axe, il s'ensuit la simple opposition du jour et de la nuit. Cette opposition simple se manifeste sous la forme la plus prononcée, comme sommeil et veille, et autres phénomènes semblables à ceux-là. Ainsi, Hamberger n'a compté que 89 pulsations pendant le sommeil d'un jeune garçon, dont le pouls, durant la veille, battait 100 fois par minute; chez un autre, 90 pendant la veille et 80 pendant le sommeil; chez un troisième, 82 pen-

dant la veille et 62 pendant le sommeil. C'est là ce que nous appelons le rythme journalier simple. Mais, de l'opposition simple entre les temps du jour, naît le rythme journalier double. En effet, tandis que les phénomènes de la lumière et de chaleur que la terre éprouve par son conflit avec le soleil font une révolution simple, et atteignent leur maximum vers le milieu du jour, leur minimum vers le milieu de la nuit, une double révolution s'opère, durant les vingt-quatre heures, dans les liquides généraux de notre planète, la mer et l'atmosphère. Le phénomène le plus frappant est ce mouvement de la mer qui fait que l'eau ne se trouve pas à la même hauteur en tout temps, mais monte et baisse deux fois par jour. Entre ces deux phénomènes, on aperçoit un certain ordre, d'après l'observation duquel ont été introduites les expressions de flux, haute mer, reflux et basse mer, admises pour désigner les quatre principaux points. Les mouvemens de l'atmosphère, qu'attestent les oscillations du baromètre, observent également un certain ordre, mais qui jusqu'ici a été moins apprécié que celui des mouvemens de l'eau. Les premières observations de ces oscillations rythmiques de l'air ont été faites par l'Anglais Beale en 1600. Beale s'aperçut que souvent le baromètre, en hiver comme en été, est plus élevé pendant les matinées froides que durant les heures plus chaudes du milieu de la journée. Soixante et quatorze ans après, en 1758, cette observation fut amplifiée à Quito par Godin et La Condamine, qui trouvèrent que le baromètre monte le matin jusqu'à huit heures, baisse jusque vers quatre heures de l'après-midi, remonte le soir jusqu'à dix heures, et baisse de nouveau pendant la nuit. Si, jusqu'à présent, ce double rythme journalier a été peu ou point apprécié dans les phénomènes de la vie humaine, il faut s'en prendre au défaut d'observation. Nous aurons souvent occasion d'y revenir par la suite, et nous ne citerons ici, en preuve, que le fait suivant : Prout a trouvé que la respiration produit plus d'acide carbonique le jour que la nuit, que la quantité de cet acide augmente au moment où le jour paraît, qu'elle continue à s'élever jusqu'à midi, qu'ensuite elle di-

minue au coucher du soleil , et qu'elle reste au plus bas pendant toute la nuit.

XLVII. D'un autre rapport de la terre avec le monde extérieur naissent le rythme annuel et le rythme mensuel , qu'on peut également démontrer tous deux dans les phénomènes de la vie individuelle humaine. Le rythme annuel , qui n'est nulle part plus prononcé que dans la forme végétale de la vie , et qui , dans la forme animale de cette vie , se manifeste par le sommeil d'hiver et la veille d'été , s'aperçoit aussi dans la forme humaine de la vie. Seulement on y a fait jusqu'ici tout aussi peu d'attention qu'à une foule d'autres phénomènes. La quantité des alimens que prenait Linning avait son minimum en octobre , augmentait en novembre jusqu'en janvier , diminuait en février jusqu'en avril , augmentait à partir de mai , arrivait à son maximum en juillet , et diminuait de nouveau en août et septembre. La quantité de ses excréations alvines était la plus minime en février , augmentait en mars , diminuait en avril , s'accroissait en mai jusqu'en octobre , où elle parvenait au maximum , diminuait en novembre , et augmentait de nouveau en décembre et janvier. C'est ainsi encore que le poids du corps augmente en hiver et diminue en été. Sanctorius était toujours plus léger de trois livres en été qu'en hiver. Linning pesait en octobre 159 livres et en janvier 177 ; Reil 119 en juillet et 130 en mars.

XLVIII. Nul phénomène rythmique n'est plus remarquable , après celui de l'alternation des jours et des nuits , que celui des phases de la lune. Or , beaucoup de phénomènes correspondent aussi à ces phases chez les individus organiques. Il s'écoule 29 jours douze heures quarante-quatre minutes et trois secondes d'une nouvelle lune à l'autre. Mais ce n'est là que la révolution synodique de ce satellite ; sa véritable révolution n'est que de vingt-huit jours. Mais pendant qu'il tourne autour de la terre , la terre a elle-même parcouru près d'un douzième de son orbite , et changé de place par rapport au soleil. Il faut que la lune parcoure aussi ce surcroît , et de là viennent les vingt-neuf jours. A la révolution proprement dite de la lune correspond la menstrua-

tion, qui revient constamment au bout de vingt-huit jours, de sorte que, dans l'état normal, elle a lieu treize fois par an. De même aussi la vie du fœtus dure dix révolutions proprement dites de la lune, c'est-à-dire 280 jours, ou 40 semaines.

XLIX. Nous avons consacré au rythme un peu plus d'attention qu'on n'a été jusqu'ici dans l'usage de le faire, et c'est Hahnemann qui nous y a poussé, comme à tant d'autres choses. Il est le premier médecin qui ait parlé du rythme des médicamens dans leur action sur l'économie. Qui, avant lui, avait seulement soupçonné que certains médicamens eussent des rapports si intimes avec les temps de l'année, avec les époques du jour, en un mot avec tous les rythmes dont nous avons précédemment parlé (**XLIV**, **XLVIII**) ?

L. Après avoir esquissé à grands traits les divers classemens des phénomènes, revenons aux phénomènes eux-mêmes. Nous avons fait voir que tout est actif dans l'univers, que l'activité est le point de contact de tous les phénomènes (**XX**) et qu'à la coïncidence de deux phénomènes, les uns se manifestent par simple opposition et les autres par véritable réaction (**XXI**). Il résulte de là des points de contact secondaires pour les corps organisés et les corps non organisés. Nous avons montré que la forme intellectuelle de la vie chez l'homme (**XLII**) réunit en elle tous les points de contact qu'on trouve dans la forme végétale (**XXXV**) et dans la forme animale (**XXXVI**) de cette vie; enfin que l'homme est le centre de tous les conflits avec le monde extérieur (**XXIX**). Nous avons appelé l'attention sur l'ordre des phénomènes pendant le conflit. Maintenant nous allons passer aux conflits de l'homme lui-même avec le monde extérieur dans leurs spécialités, afin de découvrir ainsi les lois auxquelles l'organisme vivant obéit (**XXVI**).

RÉFLEXIONS SUR LA CALCAREA SULPHURATA.

Par le Docteur SCHROEN.

Dans le croup, quand les circonstances l'indiquent, la *calcareasulphurica* est un médicament dont chacun connaît l'influence salutaire. Il s'est présenté à moi quelques cas dans lesquels elle a agi d'une manière très-notable.

Je fus appelé auprès d'un enfant de cinq ans, malade déjà depuis trois jours. Cet enfant était couché les yeux tout grands ouverts et absolument privé de voix, de sorte qu'on n'apercevait la toux que par une sorte de souffle non bruyant ; les accès de suffocation revenaient de temps en temps avec une telle violence, qu'elles le faisaient se redresser en sursaut, et s'attacher à sa mère pour reprendre haleine. Le pouls avait plus de cent pulsations. Pendant la respiration les muscles de la poitrine, du cou, du ventre et de la face entraient en action. Je fis administrer, tous les quarts d'heure à toutes les demi-heures, un grain de la seconde atténuation de *calcar. sulph.*, et boire de temps en temps, dans l'intervalle, de l'eau dans laquelle j'avais instillé quelques gouttes d'*acon.* 6. L'enfant fut sauvé ; mais il conserva la voix glapissante pendant trois mois.

Dans un autre cas analogue, mais non aussi intense, je fis prendre toutes les demi-heures un demi-grain de *calcar. sulph.* Dès la seconde dose il y eut des vomissemens, mêlés de pseudo-membranes. Le malade éprouva ensuite du repos et s'endormit. Au bout d'environ dix heures, l'accès se reproduisit avec une grande violence. L'enfant ne respirait qu'avec les plus pénibles efforts. Une nouvelle dose fut encore suivie de vomissement et d'une guérison complète.

Ceci doit prouver encore une fois que la dose est une chose fort importante. Quelque vrai qu'il puisse être qu'une forte dose a dé-

terminé ici le vomissement, ce qui aurait peut-être été évité avec une dose plus faible, il ne l'est pas moins que le remède a évidemment fait cesser la redoutable maladie.

Dans une autre circonstance on m'appela auprès d'un enfant de cinq ans, qui était sur le point de suffoquer. Les parens s'étaient bornés pendant quatre jours à observer la maladie, sans réclamer les secours de l'art. Ce fut seulement lorsqu'ils virent leur enfant devenir bleu et paraître prêt à suffoquer, qu'ils se décidèrent à me faire venir. Je donnai également *calcar. sulph.*, à la dose d'un demi-grain. Au bout de quelques heures (après avoir consommé six doses et vomi) l'enfant éprouva du calme et s'endormit. Quelques heures plus tard encore, il s'assit tranquillement dans son lit, et se mit à manger; mais il était sans voix. Les parens le croyaient guéri. Leur ayant fait ouvrir les yeux sur le danger qu'annonçait encore la complète aphonie, je prescrivis de nouveau la *calc. sulph.*, à un demi-grain par dose. Le lendemain matin, l'enfant était à la mort, et il expira bientôt après. Les parens avaient fait prendre la poudre avant la nuit; mais ils ne m'avaient pas appelé à l'époque de l'exacerbation qui eut lieu pendant la nuit. Ce fait prouve que, dans une si effrayante maladie, les doses de *calc. sulph.* doivent se succéder rapidement jusqu'à ce que tout danger soit dissipé. Par la même raison, la première ou seconde atténuation est préférable au sel non broyé, parce qu'elle est plus facile à prendre, et qu'elle ne fait pas autant de mal à l'estomac.

Des accès de croup moins intenses, et une toux avec son ~~crou-~~pal et respiration sifflante, cédèrent toujours à la *calc. sulph.*, à doses plus ou moins élevées, mais répétées à de courts intervalles.

Dans tous les cas, néanmoins, lorsque la fièvre existe, il est toujours convenable d'interposer l'aconit, dissous dans de l'eau. Mais l'expérience m'a démontré l'impossibilité que l'aconit seul triomphât d'un véritable accès de croup.

Dans la trachéite chronique (phthisie laryngée commençante), j'ai quelquefois vu la *calcar. sulph.* procurer une guérison complète.

Deux hommes entre trente-six et quarante-cinq ans, et une femme veuve de quarante ans, avaient la voix un peu rauque, et éprouvaient fréquemment une douleur lancinante au larynx, après avoir parlé long-temps. Le matin, au sortir du lit, toux plus forte, avec douleur picotante dans le larynx, et crachats muqueux peu abondans. Élancemens et ardeur dans la gorge en marchant le nez au vent, comme aussi en prenant des alimens chauds. Il n'y avait point encore de fièvre ; cependant le plus âgé des deux hommes, qui était aussi le plus malade, éprouvait assez souvent un état catarrhal qui entraînait une extinction totale de la voix.

Je traitai les trois malades par la *calcar. sulph.*, d'abord non broyée, et ensuite à dose peu à peu de plus en plus faible (jusqu'à la sixième dilution). La dose fut toujours d'un grain, d'abord tous les deux jours, ensuite à des intervalles de plus en plus rapprochés. Chez le plus âgé des deux hommes, six mois s'écoulèrent avant la complète guérison.

Dans deux cas de phthisie laryngée déclarée, ni la *calcar. sulph.*, ni aucun autre moyen n'eut d'effet. Les deux malades succombèrent. A l'ouverture du corps de l'un, on trouva des ulcères à la membrane muqueuse de la trachée-artère, en arrière, immédiatement sous le larynx. Des tubercules existans dans le poumon s'étaient vraisemblablement développés pendant la dernière période de la maladie. L'autopsie de l'autre malade ne fut point permise.

Avant d'être partisan de l'homœopathie, je parvins à guérir une trachéite chronique assez avancée, chez un homme robuste de cinquante ans, par l'emploi long-temps continué de la teinture de digitale pourprée, prise plusieurs fois par jour à la dose de quelques gouttes. Le malade mangeait beaucoup de harengs, notamment leur laite broyée avec de l'huile, et il entretenait un cautère à son bras gauche. Le cas était grave ; il éprouvait une douleur fouillante dans le larynx, et de temps en temps la voix lui manquait tout-à-fait.

Une autre fois il me fut impossible d'obtenir la guérison tant que le malade, qui était meunier, continua son état, et ne choisit point une autre profession. Toutes les fois qu'il restait une demi-

heure dans son moulin, sa voix devenait rauque et il était pris d'une toux, suivie le matin de crachats gris et striés. Voulait-il ensuite parler, il était obligé, avant que la voix sortît, de faire beaucoup d'efforts pour se débarrasser la trachée. Dès qu'il cessa de s'exposer à la poussière, il guérit promptement. J'employai *spong. 9*, et *calc. sulph. 1*.

J'ai également employé la *calcar. sulph.* avec succès dans les affections du poumon, long-temps avant que le docteur Schmid fit connaître son procédé à cet égard. Elle m'a été utile dans la phthisie tuberculeuse avec oppression, élancemens périodiques, toux avant minuit et le matin, qui d'abord était sèche, mais amenait ensuite des crachats séreux parsemés de petits flocons. Quelquefois les malades rendaient des paquets de la grosseur d'un pois, qui s'échappaient avec rapidité, et qui exhalaient une odeur infecte quand on venait à les écraser. L'auscultation indiquait peu de bruit respiratoire à l'endroit malade, la plupart du temps à la hauteur des premières côtes; mais la percussion donnait un son mat. Dans ces circonstances, où les tubercules ne sont point encore à l'état de fonte, *hepar. sulph. 2*, pris tous les trois ou quatre jours, à la dose d'un grain, fait disparaître les symptômes les plus fatigans, en sorte que les malades se trouvent bien pendant un laps de temps plus ou moins long. J'ai traité, il y a plusieurs années, un jeune homme qui offrait complètement l'état de choses dont je viens de tracer le tableau, et qui expectorait assez souvent des masses tuberculeuses. Ce jeune homme est actuellement sans souffrance: seulement il a besoin de se garder des catarrhes, qui sont très-violens et très-longs chez lui, et qui menacent plus ou moins de passer à la péripleumonie.

Il paraît qu'en pareil cas, les tubercules, d'ailleurs peu gênans et comme endormis dans les poumons où ils siègent, fournissent une nouvelle et forte irritation morbide, et que, d'un autre côté, l'inflammation établie autour d'eux les porte eux-mêmes à parcourir plus rapidement leurs périodes.

L'emploi alternatif de l'*hep. sulph. calc.* et du mercure, recommandé par le docteur Schmid, a été essayé quelquefois par

moi; mais je n'ai malheureusement eu l'occasion d'y recourir que dans des cas où il aurait en réalité fallu un miracle pour sauver les malades. Dans un cas, la diarrhée augmenta; dans un autre, le malade se trouva ensuite plus souffrant.

Dans la plupart des affections scrofuleuses, la *calc. sulph.* rend de grands services chez les sujets pesans et engourdis.

Ainsi, j'ai employé ce médicament avec succès dans des ophthalmies avec douleurs brûlantes au bord rouge et à la face interne des paupières, aversion pour la lumière, larmoiement, sécrétion anormale des glandes de Meibomius, agglutination des paupières, pustules sur la cornée opaque et même sur la cornée transparente, avec faisceaux vasculaires se portant du centre à la circonférence. Cependant, je ne puis nier que les mêmes symptômes n'aient reparu au bout d'un temps plus ou moins long. Il fallut quelquefois interposer la belladonne, quand elle se trouvait indiquée par l'intensité de la photophobie.

J'ai trouvé ce médicament utile aussi dans l'intumescence et l'induration des glandes sous-maxillaires et sublinguales.

L'un des cas de ce genre qui se sont offerts à moi est remarquable. Une paysanne de seize ans avait sous le menton un chapelet de grosses glandes, qui lui faisaient comme un collier. Les plus volumineuses étaient grosses comme le poing. Deux se trouvaient ouvertes, et suppuraient déjà beaucoup depuis long-temps. La jeune fille était défigurée au plus haut point par ces glandes, et elle avait le visage une fois aussi large qu'il aurait dû naturellement l'être. L'appétit était mauvais, les selles difficiles et rares, les coins de la bouche ulcérés; tiraillemens douloureux continuels dans le bas-ventre et dans les cuisses; nulle trace des règles encore; la nutrition se faisait mal. Après neuf mois de traitement, les glandes avaient presque entièrement disparu; celles qui étaient ulcérées s'étaient refermées, et la jeune fille n'avait plus à se plaindre que d'une seule chose, la non-apparition de ses règles. Mais je ne voulus rien faire pour cette dernière circonstance, attendu que la personne était d'une constitution délicate, et que sa mère n'avait été non plus réglée qu'à l'âge de vingt

ans. J'avais employé contre l'affection glandulaire la *calc. sulph.* (non étendue, et en descendant jusqu'à la neuvième dilution, puis recommençant de nouveau le cycle), de manière qu'à chaque mois je commençais par de grandes doses et en faisais prendre vers la fin d'autres de plus en plus faibles. Ces doses se succédaient tous les trois jours. Vers la fin du traitement, j'interposai quelques doses d'une goutte de *pulsat.* 6, et à ce qu'il parut sans résultat.

La *calcar. sulph.* est un excellent moyen dans les maladies de peau. Deux enfans atteints de teigne muqueuse, furent guéris par elle, après être demeurés pendant long-temps entre les mains d'un allopathe, qui n'avait pu les débarrasser de leurs maux. Chez tous deux la partie antérieure du cuir chevelu et la face entière étaient couvertes d'une croûte épaisse, couvrant une grande quantité de pus, qui s'échappait par des crevasses. La conjonctive palpébrale était profondément rougie, et les yeux faisaient un bien singulier effet au milieu des croûtes. La tête, du côté de la nuque, était remplie de grosses glandes; en même temps les enfans ne profitaient point, et ils refusaient d'apprendre à marcher. L'usage prolongé de la *calcar. sulph.* guérit complètement le plus jeune, et améliora beaucoup l'état de l'autre; que son aversion pour la lumière obligeait en outre à se coucher toujours sur la face. Tous deux apprirent à marcher, et commencèrent à prendre de l'embonpoint. Chez l'un, il revient de temps en temps de nouvelles éruptions plus petites, surtout au cuir chevelu; mais elles ne sont que passagères.

J'ai guéri aussi plusieurs affections herpétiques, notamment à la face, à la poitrine et aux mains. Mais, comme je n'employai pas seulement la *calcar. sulph.*, qui fut accompagnée aussi du graphite et du conium, je ne puis que conjecturer qu'une grande partie de la guérison appartient au premier de ces trois médicaments, jusqu'à ce que des expériences ultérieures aient procuré des résultats plus purs.

Dans beaucoup d'autres formes de maladies, tant aiguës que chroniques, mais moins importantes, la *calcar. sulph.*, quand je la croyais indiquée, m'a souvent été d'une grande utilité.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur GRIESSELICH.

Les trois cas suivans pourront prouver qu'on parvient aussi à guérir homœopathiquement par de hautes doses de médicamens.

1^o Un homme d'une cinquantaine d'années, un peu asthmatique depuis long-temps, fut pris, à la suite d'un refroidissement, et au milieu d'un grand froid, d'une pleurésie violente. Il voulut dissiper sa maladie à force de se faire suer, et n'invoqua mes conseils que vers la fin du troisième jour. Continuellement il se plaignait de violentes douleurs lancinantes au côté droit de la poitrine, et ne pouvait se retourner sans que ces douleurs augmentassent : les inspirations profondes rendaient la toux plus forte, ainsi que les douleurs. Toux accompagnée de quelques crachats muqueux ; peau chaude, mais non cependant entièrement sèche ; pouls à quatre-vingt-dix, un peu dur ; forte soif ; défiant d'appétit. Je prescrivis de faire infuser huit grains d'aconit dans de l'eau bouillante, d'ajouter aux six onces de colature une once et demie de sirop de sucre, et de faire prendre toutes les deux heures une cuillerée à bouche de cette potion. J'ordonnai, en outre, de l'eau sucrée pour boisson et une crème de riz. Dans les premières vingt-quatre heures qui suivirent l'emploi du médicament, il y eut une très-forte sueur, et des urines affreuses, suivant l'expression du malade. La description qu'il m'en donna me les fit reconnaître pour des urines rhumatismales. Au bout de vingt-quatre heures, l'état était fort amélioré, les douleurs de poitrine avaient déjà presque entièrement disparu, et le troisième jour, je trouvai le malade levé dès le matin. Il ne peut être question ici d'une inflammation du parenchyme pulmonaire ; c'était évidemment une pleurésie rhumatismale portée à un haut degré. Je n'observai pas la moindre trace d'aggravation, et je suis en droit de demander si l'on aurait aussi bien réussi avec des doses infinitésimales d'aconit. Si l'allopathie voulait prétendre que des cas pareils se terminent également sans qu'on fasse rien, je n'au-

rais pas d'objection à élever ; mais je n'ai encore jamais vu aucun médecin rester à ne rien faire en pareille circonstance.

2° J'ai déjà publié quelque chose sur le croup. Je vais y ajouter l'histoire d'un cas qui fut très-instructif pour moi sous plus d'un rapport. Une petite fille d'un an, blonde, vive et appartenant à une famille scrofuleuse, fut prise du croup pendant la nuit ; la toux sèche et le son singulier de la respiration éveillèrent les parens ; on m'appela le matin. Je trouvai l'enfant couchée sur le sein de sa mère ; son air exprimait la maladie. On me rapporta ce qui avait été observé, et je passai environ une demi-heure à examiner moi-même : l'enfant ne toussa point pendant tout ce temps ; j'appuyai sur le larynx, sans déterminer non plus la toux ; la respiration était un peu difficile et sifflante, mais à un degré peu prononcé ; la température de la peau n'avait guère subi de changement ; le pouls était peu accéléré. Je n'avais aucune confiance, me rappelant fort bien les rémissions, les intermissions même, qui ont lieu au début du croup ; mais je ne pouvais pas non plus dire précisément qu'il y eût croup. Je prescrivis quelques gouttes d'aconit 6, que je fis prendre toutes les deux heures. L'après-midi, les choses prirent une autre tournure, et le croup se dessina plus franchement. Vers le soir, l'affection augmenta ; un médecin, qui se trouva là par hasard, éclaira les parens sur le danger qu'ils ne soupçonnaient pas, les engagea à m'envoyer chercher en toute hâte, et fit cependant appliquer un sinapisme sur le cou. Lorsque j'arrivai, j'appris que l'enfant avait eu une grande chaleur et la tête très-rouge ; il dormait d'un sommeil agité dans son lit, étant alors fort pâle ; le pouls était d'une fréquence extrême, la chaleur de la peau fort augmentée, la respiration très-bruyante et sifflante ; les épaules s'élevaient beaucoup à chaque inspiration ; la toux avait le son particulier que chacun connaît, mais elle n'était point très-fréquente. Ayant vu précédemment le tartre stibié produire de si bons effets, j'y eus encore recours ici ; il produisit plusieurs vomissemens de mucosités, et des selles fréquentes, une rémission eut lieu pendant la nuit ; l'enfant dormit à plusieurs reprises ; cependant la respira-

tion ne devint point libre. Le matin, les accidens étaient un peu calmés ; mais à midi reparut une nouvelle exacerbation, et voyant que l'émétique m'avait manqué, j'y renonçai aussi. Je donnai le foie de soufre calcaire, un grain et demi en six paquets, dont les trois premiers furent pris de demi-heure en demi-heure ; je fis appliquer à plusieurs reprises sur le cou une éponge imbibée d'eau tiède. Après les deux premières doses, l'enfant s'endormit, et lorsque je revins au bout de quelques heures (le soir), il y avait rémission des symptômes ; dès-lors je fis éloigner les prises des poudres. La toux devint alors catarrhale, et lorsque j'arrivai le matin, je n'entendis plus qu'un léger sifflement, qui se dissipa tout-à-fait dans la journée. L'enfant était sauvé. On peut objecter que le cas n'était pas grave, mais je doute qu'aucun médecin se fût résolu à ne rien prescrire. Honneur soit rendu d'ailleurs à l'éponge ! Je ne remarquai point de crise par la peau dans ce cas.

3^o Un enfant de cinq mois, gras, fort, et qui ne tétait plus, fut pris d'une diarrhée, à une époque où des affections gastriques de toute espèce régnaient dans le pays. Lorsque j'arrivai auprès de lui, la diarrhée durait déjà depuis vingt-quatre heures, et il y avait au moins une selle par heure. Les matières étaient aqueuses, et, à en juger d'après les cris du malade, des tranchées précédaient chaque fois leur sortie ; deux fois vomissement ; ventre non sensible au toucher ; très-grande soif ; point d'appétit ; langue blanche ; grande agitation, insomnie ; peau sèche et chaude ; chaleurs fréquentes par tout le corps ; le cerveau était encore libre, et même il n'y avait point de chaleur à la tête. Le mercure améliora l'état pour un jour, mais le mal reparut plus fort ; cependant il n'y eut pas de nouveaux vomissemens. La diarrhée augmenta d'une manière rapide, et divers moyens mis en usage n'eurent aucun succès ; la douce-amère seule (quelques doses très-rapprochées) procura un court soulagement. Mais le quatrième jour la diarrhée parvint à un tel degré d'intensité qu'on m'appela pendant la nuit ; l'enfant criait sans cesse ; les matières étaient aqueuses ; deux fois vomissement ; chaleur sèche ; collapsus ; soif inextinguible ; traits du visage renversés. Des doses fré-

quentes de vératrum ne firent rien non plus , et quelques bains tièdes n'apaisèrent l'agitation générale que pendant quelques heures. J'administrai alors le seigle ergoté ; l'enfant présentait le facies d'un cholérique ; les yeux étaient cernés de bleu et ternes ; les traits étaient défigurés ; il y avait aussi un symptôme que je redoute toujours beaucoup, la contraction des parties de la mâchoire inférieure et de la région supérieure du cou ; oreilles froides ; ventre tendu , supportant la pression. Je donnai trois gouttes de seigle ergoté dans trois onces d'eau sucrée , potion dont je fis prendre une cuillerée à café toutes les demi-heures : j'ordonnai un nouveau bain. Après quelques doses , les selles devinrent jaunes et bilieuses , et elles n'étaient plus aqueuses , effet que la douce-amère avait produit deux fois , mais qui s'était promptement dissipé. A partir du moment où le malade prit le seigle ergoté , on ne vit plus que des selles bilieuses , une toutes les deux heures ; l'enfant tomba dans un sommeil presque continu ; la turgescence vitale se rétablit , et la peau devint un peu moite ; la soif s'apaisa , et trois jours après le commencement de l'amélioration , il ne restait plus aucune trace de cette grave maladie. Le seigle ergoté avait donc agi comme spécifique , et j'aurais dû le donner plus tôt .

OBSERVATION PRATIQUE ;

Par le Docteur SEITHER.

Une femme d'une cinquantaine d'années , corpulente , d'un tempérament sanguin-bilieux , et affectée d'ulcères variqueux aux jambes , se sentait déjà mal à son aise depuis le matin ; quoique ayant peu d'envie d'avalier son café , elle le prit cependant , puis sortit ; mais , ayant été prise tout à coup d'un grand vertige , avec titubation , elle s'empressa de rentrer à la maison. On la mit au lit ; à peine était-elle couchée qu'elle vomit et qu'elle eut une selle très-déballante. On m'appela en toute hâte : je ne fus pas peu surpris du renversement des traits de la malade. Elle était pâle comme une morte , avec froid au visage , aux pieds et aux

maines ; pupilles dilatées , yeux affaîssés , bordés de bleu ; regard peignant l'anxiété ; nez effilé ; lèvres bleues et tremblantes ; la malade bâillait sans cesse , gémissait , et tirait sa respiration en soupirant ; elle éprouvait une anxiété mortelle , et avait toujours envie de vomir ; dès qu'elle s'asseyait , elle retombait en arrière par l'effet du vertige , et avec une envie de vomir plus forte encore ; pouls petit , serré , spasmodique ; frissonnement , froid , rapports continuels , vomissemens , besoin subit d'aller à la selle.

Je prescrivis une dose d'ipécacuanha. La malade vomit bientôt , mais n'eut point de selle. Une seconde dose. Au bout d'une heure point de vomissement ; mais les nausées continuent encore. Peu de temps après , une troisième dose. La chaleur revint au visage et aux extrémités ; le regard cessa de peindre l'anxiété , les bâillemens furent plus rares et la respiration plus tranquille ; la turgescence vitale se ranima , et la malade se trouva soulagée. Le lendemain , comme elle n'éprouvait plus qu'une grande faiblesse , elle se rendit à l'étage supérieur de sa maison , pour y trouver plus de commodités et de repos. Mais les choses n'y étant pas suivant ses desirs , elle se mit en colère. Peu de temps après , le mal d'estomac et les nausées reparurent. A mon arrivée , elle offrait les symptômes suivans : tête entreprise , soif , agitation , traction et tension dans la jambe droite , raideur , fièvre. Je donnai *nux* X, 10.

Le troisième jour , les symptômes gastriques sont apaisés , ainsi que les vertiges et le mal de tête : il survient une selle ; la soif et la fièvre persistent ; les douleurs de jambe augmentent ; il s'y fait sentir de l'ardeur , des déchiremens et des élancemens ; il s'est développé un érysipèle occupant toute la cuisse et toute la jambe. L'ulcère variqueux , situé à la cheville , était devenu sec et lancinant. Je fis prendre deux jours de suite une dose de belladonne (X, 12 et X, 6). Le résultat fut des plus favorables ; la transpiration cutanée s'établit , surtout à la jambe malade ; les douleurs , la tension , le gonflement , la rougeur , les vertiges et la fièvre disparurent peu à peu , et au bout de huit jours la femme était en état de se mettre à sa fenêtre.

OBSERVATIONS PRATIQUES:

Par le Docteur T.-L. RAU.

C'est une chose digne de remarque que les partisans de toutes les sectes médicales en appellent à l'expérience pour attester la vérité de leur dogmes. Si nous cherchons à juger avec impartialité cette prétention, nous sommes obligés de convenir :

1° Que des méthodes différentes peuvent faciliter la guérison d'un grand nombre de maladies.

2° Qu'une foule de prétendues observations reposent sur de pures illusions, attendu qu'on attribue à l'art beaucoup de guérisons dont tout l'honneur appartient à la seule nature, qui fort souvent même triomphe malgré les traitemens les plus mal dirigés et malgré la réunion des circonstances les plus défavorables.

Allopathes et homœopathes, tous s'appuient sur cette vérité pour se contester réciproquement leurs expériences. Les uns et les autres vont trop loin, sous ce rapport que chaque parti n'épargne rien pour enlever tout mérite à l'autre et faire ressortir ses défauts. De pareilles contestations ont pour résultat de diminuer la confiance du public dans la médecine, et surtout de lui inspirer de la défiance contre le dogmatisme des médecins, qu'il voit attaquer avec une véhémence si passionnée.

Je n'ai pas le projet d'examiner ici jusqu'à quel point une réforme de la médecine est dans les besoins de notre époque. Mais, pour rendre cette réforme possible, il fallait que le dogmatisme qui a régné jusqu'ici fût attaqué, et il n'y avait pas de meilleur moyen pour appuyer le nouveau système, que de recueillir des vérités empiriques. Jusqu'ici les homœopathes n'ont eu pour eux que ces vérités; aussi n'ont-ils pas négligé de donner toute la publicité possible aux guérisons qu'ils obtenaient.

était tout naturel que leurs adversaires les attaquassent avec les armes d'une critique sévère, qu'ils leur reprochassent d'avoir gardé le silence sur les cas où leurs moyens avaient échoué, et qu'ils représentassent leurs succès ou comme des illusions qu'on s'était plu à se faire dans des circonstances où le mérite appartenait tout entier à la nature, ou même comme de pures inventions : par contre aussi, ils n'ont point oublié de porter à la connaissance du public les résultats des traitemens homœopathiques qui ont échoué, et d'attribuer le défaut de succès à la négligence des méthodes prescrites par le dogmatisme régnant, comme si ces méthodes étaient elles-mêmes infaillibles.

Je ne disconviendrai pas qu'on ne puisse élever des doutes contre l'exactitude de quelques guérisons homœopathiques qui ont été publiées. Cependant, un si grand nombre de comptes-rendus portent tellement le cachet de la vérité, qu'il faudrait oublier toutes les convenances pour ranger parmi les mensonges ce que des médecins, même versés depuis long-temps dans la pratique de leur art, et connus non moins par leur amour de la vérité que par leur talent d'observation, ont jugé digne d'être mis à la connaissance du public. Mais celui qui prend ouvertement la défense de l'homœopathie doit se résigner à être attaqué par quelques membres d'un certain parti avec des armes dont on ne peut se résoudre à faire usage qu'après avoir abjuré tout sentiment d'urbanité. J'ai pris là-dessus mon parti, lorsque je me suis décidé à m'acquitter de ce que je considère comme un devoir, c'est-à-dire à soumettre au public assez nombreux qui m'a jusqu'ici honoré de sa confiance, les motifs qui, après trente-cinq ans d'exercice de la médecine, m'ont déterminé à passer dans les rangs de l'homœopathie.

Lorsqu'il y a treize ans je commençai à connaître la nouvelle méthode, j'étais le seul médecin d'une commune de vingt-deux mille âmes, bien au-delà même des limites de laquelle s'étendait encore ma clientèle. Ce n'était donc pas l'avidité du gain qui pouvait m'engager à consacrer mes courtes heures de loisir à une étude toute nouvelle. Je lus l'*Organon*, en partie avec intérêt,

en partie avec déplaisir ; mais je crus ne devoir porter aucun jugement sur une doctrine si particulière, qu'après l'avoir mise à l'essai. Hahnemann n'avait pas été trop exigeant, en demandant qu'on l'imitât avant de le juger ; car, dans les choses de pure expérience, l'examen doit précéder le jugement.

Un jeune paysan qui avait souffert pendant quinze jours d'un violent stomacace, fut le premier malade sur lequel je fis usage des moyens homœopathiques. Je lui donnai un grain de la seconde atténuation du mercure soluble, en lui enjoignant de me faire savoir dans trois jours comment il se trouverait. Mais il ne reparut plus, et lorsque, quinze jours après, je le vis dans une course qui me fit traverser son village, il m'apprit avec joie que son état s'était fort aggravé pendant les vingt-quatre premières heures qui suivirent la prise de la poudre, mais qu'ensuite l'amélioration avait fait des progrès si rapides, qu'au bout de deux jours à peine restait-il encore quelques traces de l'affection, en sorte qu'il n'avait pas jugé à propos de revenir me voir. Ce cas d'aggravation homœopathique, suivie d'amélioration, m'aiguillonna à continuer mes essais. D'abord, je ne choisis pour cela que des maladies exemptes de dangers, et pour la plupart à courte portée, afin que je pusse les observer convenablement. Quant aux autres malades, je continuais à les traiter d'après les règles de l'ancienne école. Il se passa ainsi des années avant que j'eusse la conviction que la méthode homœopathique méritait absolument la préférence. Mais, dès qu'elle fut entrée dans mon esprit, je cessai d'employer les autres méthodes, à l'exception des cas rares où d'insurmontables obstacles s'opposaient à ce que j'appliquasse celle-là.

L'homœopathie était encore à cette époque dans un état voisin de l'enfance, et moi-même j'étais trop novice pour pouvoir procéder avec l'assurance que peut-être suis-je parvenu plus tard à acquérir. Je passerai donc sous silence une partie des observations que je recueillis alors, pour m'attacher à celles qui firent le fruit de ma pratique ultérieure, et qui pourront montrer d'une manière plus sensible ce qu'en général l'homœopathie a le pouvoir

d'accomplir. Mais, comme je n'ai que la vérité en vue, je n'omettrai pas non plus les cas dans lesquels j'ai échoué.

I. *Maladies inflammatoires.* — Il n'est point de maladies qui aient donné lieu à plus de recherches, d'opinions et d'hypothèses sur leur nature et leur essence. On pourrait écrire un in-folio sur l'histoire de l'étude des maladies inflammatoires, et le seul énoncé des différentes classifications qu'on a établies pour elles remplirait un énorme registre. Le résultat, vraiment décourageant pour la science, d'un semblable travail, serait qu'il n'existe peut-être pas de forme de maladie dont on n'ait essayé de rapporter l'essence ou la cause prochaine à l'inflammation. Je ne m'engagerai point ici dans les subtilités de la théorie, et je me bornerai à communiquer mes remarques sur le traitement des affections qui surviennent aux parties internes, se caractérisant par de la rougeur, un gonflement pulsatif, de la chaleur et de la douleur, et, de l'avis unanime des meilleurs pathologistes, dépendant d'une exaltation anormale de la vie plastique, affections que les médecins de toutes les écoles s'accordent à appeler inflammatoires et à traiter comme telles.

Il est remarquable que ces formes de maladies naissent souvent avec une extrême rapidité, même chez des sujets débiles, épuisés, peu chargés de sang et d'humeurs, et acquièrent en peu d'heures un haut degré d'intensité, annoncé par les yeux scintillans, le visage en feu, la peau brûlante, et le pouls plein, comme si le sang allait déchirer les vaisseaux. Peut-on admettre qu'en si peu de temps il se soit développé une surabondance absolue de sang? Une observation publiée naguère porte qu'à l'ouverture d'un cadavre on trouva des inflammations dans les organes internes, que les émissions sanguines mises en usage avaient été parfaitement indiquées, mais qu'elles n'avaient pas suffi pour mettre des bornes à l'inflammation, et que cependant la constitution du malade interdisait de les multiplier davantage. Plus d'un cas semblable s'est déjà présenté, et dans d'autres on a franchement avoué que la faiblesse n'ayant pas permis de continuer à tirer du sang, parce que le malade en serait mort infailliblement, on avait été forcé

de le voir mourir de l'inflammation. Dans beaucoup d'autres circonstances l'inflammation a bien cédé aux émissions sanguines; mais il s'en est suivi un épuisement dangereux, contre lequel l'art ne peut souvent rien. On se console alors en disant que le malade a été délivré de l'inflammation par un traitement conforme aux règles de l'école, et qu'à coup sûr il ne serait pas mort s'il n'était survenu une fièvre nerveuse ou une paralysie du poumon. Les cas semblables, où le malade périt des suites du traitement, ne sont pas rares, non plus que ceux où des saignées abondantes et répétées ne peuvent rien contre l'inflammation, où, malgré elles, cette dernière persiste dans les organes nobles, au milieu de la faiblesse portée à l'extrême, et ne trouve son terme qu'à la mort.

De tels faits justifient bien ceux qui demandent si l'on n'a pas trop généralement considéré le sang comme le support des maladies inflammatoires, et s'il ne serait pas possible de guérir celles-ci par d'autres moyens que par les émissions sanguines. Il y a déjà bien des années que je médite sur la solution de cet important problème, et que je consacre d'une manière spéciale mon attention aux nombreux essais qui ont été tentés dans la vue d'opérer la guérison en diminuant l'irritation vasculaire. L'histoire nous dit que la nécessité des émissions sanguines a déjà été contestée et niée par plusieurs anciens. Mais il en advint ici comme il arrive toujours quand on suit une idée de prédilection. Les inconvénients de la saignée ont été peints de couleurs trop sombres et on les a trop généralisés, parce qu'on ne distinguait point assez la véritable pléthore de la congestion. Or, les phlébotomistes ont à alléguer un trop grand nombre de résultats heureux, pour que les attaques de leurs adversaires puissent les écarter entièrement du champ de bataille. Cependant les inconvénients des émissions sanguines sont souvent très-graves, et assez souvent même dans des cas où l'on croyait avoir trouvé la plus pressante indication de l'emploi de ce moyen, sans pouvoir prévoir qu'il s'ensuivrait un mortel épuisement. Dans beaucoup d'autres cas, l'état inflammatoire d'un organe semble réclamer la saignée, mais la faiblesse générale dé-

send d'y recourir. Quel est le médecin consciencieux qui ne s'est pas plus d'une fois trouvé embarrassé de savoir s'il devait ou non saigner ?

L'homœopathie promet de nous délivrer de ces doutes. Mais je trouve très-naturel qu'on ne la croie pas sur parole, et qu'on veuille arriver à une conviction que l'observation attentive au lit du malade peut seule faire acquérir.

On a manifesté la crainte que, dans les inflammations violentes, celles surtout des organes nobles, où l'accumulation du sang met la vie en danger, l'emploi des moyens homœopathiques ne pût pas procurer d'assez prompts secours, et qu'il n'y eût d'ailleurs à redouter l'aggravation homœopathique. Cette crainte, qui n'est peut-être pas tout-à-fait sans fondement, m'a plus d'une fois déterminé à commencer par une saignée, et à n'administrer qu'ensuite un moyen homœopathique, conduite à laquelle je pouvais d'autant plus facilement me résoudre, qu'il m'était impossible de considérer la diminution mécanique d'une substance agissant manifestement d'une manière nuisible, comme un acte en contradiction absolue avec le principe fondamental de l'homœopathie. Plusieurs autres médecins ont pensé de même, et, par l'aveu public de leurs opinions, ils ont entamé la grande dispute avec les sectateurs du parti qui, pour ne pas renoncer à la dignité d'homœopathe pur, condamne sans restriction toutes les émissions sanguines. Evidemment on a été trop loin sous ce rapport. Des saignées sont utiles et nécessaires, lorsque la réplétion énorme d'un organe noble par le sang fait craindre la paralysie ou la gangrène, et lorsqu'il y a indication d'éloigner aussi promptement que possible cet imminent danger. Au reste, voici quels sont en peu de mots les résultats de mon expérience :

1° La guérison des maladies inflammatoires par les émissions sanguines est en général plus lente que quand on a pu éviter de tirer du sang.

2° La nécessité de saigner a lieu plus rarement qu'on ne le croit, aussi long-temps qu'on n'a pas encore tout-à-fait renoncé aux

allures de l'allopathie, et reconnu l'action aussi rapide que salutaire des médicamens homœopathiques bien choisis.

Ma conviction à cet égard a été rendue inébranlable par de nombreuses observations, et en feuilletant le journal que je tiens depuis de longues années, pour y comparer les résultats des méthodes allopathique et homœopathique, je trouve que l'avantage est tout du côté de cette dernière. Pour ne pas devenir trop prolix, je me bornerai à rapporter quelques cas.

A. *Inflammations du poudon.* — 1^o Une veuve de 62 ans, maigre et débile, avait eu, trois ans de suite, au printemps, une violente pneumonie, dont chaque fois je l'avais traitée, à la manière des allopathes, par les antiphlogistiques. La dernière maladie l'avait tellement affaiblie, qu'elle ne se rétablit ensuite que lentement, par l'emploi prolongé des fortifiants. En 1822, je fus de nouveau appelé auprès de cette femme. La veille, elle avait éprouvé un grand froid qui dura une demi-heure, et qui avait été suivi d'une chaleur brûlante, avec élancemens dans le côté droit de la poitrine; aussi la malade ne put-elle dormir pendant la nuit; elle ne fit que sommeiller quelques instans, pendant lesquels elle était aussitôt assaillie de songes confus. Elle se sentait fort mal, et doutait qu'elle pût en réchapper. Tête entreprise, avec pression dans les orbites; yeux brillans, pupilles dilatées, joues en feu, langue jaune, mais sèche, bouche sèche, pas beaucoup de soif, fréquens rapports aigres et amers, dégoût des alimens, répugnance pour le café, borborygmes dans le ventre, comme à l'approche de la diarrhée; respiration très-difficile, à cause des élancemens continuels dans le côté droit de la poitrine; la malade tousse souvent, mais ne crache que de temps en temps, avec beaucoup d'efforts, un peu de mucus sanguinolent. Peau brûlante, quoique la malade se plaigne fréquemment de frissons. Pouls plein, dur, intermittent à la 5^e ou 6^e pulsation, mais peu accéléré.

La grande faiblesse qui était restée après la maladie précédente, me faisant redouter cette fois les suites du traitement antiphlogistique ordinaire, je donnai une goutte de la sixième dilution du

suc d'aconit, mêlée avec deux gros d'eau. Une demi-heure après, la malade éprouva un fourmillement dans tous les membres, puis une sueur générale ; la poitrine était déjà notablement soulagée, et la respiration beaucoup plus libre. La sueur, légère et chaude, dura jusqu'à minuit. La malade dormit cinq heures d'un sommeil très-doux, et sans rêves inquiétans. Le lendemain matin, elle me tendit la main en souriant, et en assurant qu'elle était fort bien. Le point de côté avait disparu, la toux était rare ; et l'expectoration, très-facile, consistait en mucosités blanches ; le pouls était abattu, mais très-régulier. Le lendemain, la malade quitta le lit, et en peu de jours elle se rétablit parfaitement, sans prendre d'autres médicamens.

A cette époque je débutais dans l'homœopathie, et je ne connaissais pas encore assez les excellens effets des hautes dilutions. L'utilité dont fut ici une basse dilution ne peut s'expliquer que parce que la maladie commençait déjà à prendre un caractère nerveux. Dans les vives inflammations, purement artérielles, dont l'aconit est le véritable remède, une dose si massive produit infailliblement une forte aggravation homœopathique.

Depuis j'ai traité plusieurs centaines de pneumonies. Il m'est arrivé souvent, surtout lorsqu'on m'appelait de bonne heure, d'étouffer à la lettre la maladie, et de faire passer en peu de jours les sujets de la maladie à la santé. Mais souvent je n'ai pu qu'empêcher l'affection de devenir plus intense, et quelquefois trois, quatre et cinq jours se sont écoulés avant que l'état inflammatoire diminuât.

2° Une femme plus que septuagénaire, encore vive et agissante, sujette aux congestions, et qui avait eu souvent de violentes pneumonies, fut reprise de cette affection, et m'appela dès le lendemain. J'ometts l'indication des symptômes connus, et je fais seulement remarquer que la première dose de la troisième dilution d'aconit n'amena aucun soulagement. Une seconde dose, prise quinze heures après, et une dose de bryone, administrée le lendemain matin, n'eurent pas plus d'effet. Vers le soir le point de côté et la gêne de la respiration acquirent une violence telle que

je pris le parti de faire une saignée de huit onces, au bras du côté malade. Cette saignée soulagea. Le lendemain matin, la malade, qui avait un peu dormi, prit encore une dose de bryone, et quarante-huit heures après une goutte de la troisième dilution du suc de chanvre. Le 7^e jour de la maladie se manifesta une sueur critique, après laquelle quelques dartres, jusqu'alors desséchées, reparurent aux bras. Dès ce moment l'amélioration marcha lentement, de sorte qu'au bout de huit autres jours, la malade était en pleine convalescence. Ce fut là le dernier cas où je me laissai entraîner par la violence de l'inflammation à pratiquer une saignée.

3^e Cette femme fut reprise quelques années après de la même maladie. Elle avait eu à midi un grand froid fébrile, suivi d'une forte chaleur brûlante, et d'élancemens dans le côté gauche, avec gêne de la respiration et toux brève; pendant la nuit, crachats muqueux teints de sang et beaucoup de soif. Je fus appelé le lendemain matin. Yeux brillans, visage en feu. Le pouls était variable, tantôt dur et plein, tantôt serré et souvent intermittent: la respiration bruyante et anxieuse, l'urine rare et d'un rouge foncé. Les dartres étaient de nouveau desséchées. Je donnai de suite l'aconit (30); au bout de six heures, aucun changement n'étant survenu, la malade prit une seconde dose, et le soir, vers huit heures, une troisième. La nuit fut mauvaise, et la nécessité d'agir avec énergie me fit prescrire, dans la journée, une dose d'aconit toutes les trois heures. La nuit qui suivit ne fut pas meilleure. Le matin, à sept heures, je donnai deux globules de la seizième dilution de teinture de soufre. A midi la malade se plaignit de démangeaisons à l'ancien siège des dartres. Le soir, le point de côté était notablement diminué, la respiration plus libre, la toux plus grasse, les crachats moins teints de sang. Dans la nuit, la peau devint moite, et trois heures de sommeil soulagèrent beaucoup. Le lendemain matin, la malade se refroidit probablement en changeant de linge; à midi le point de côté et la gêne de la respiration augmentèrent; la toux devint plus forte, le pouls plus dur et plus plein. Une dose d'aconit prise de suite et répétée au bout de six heures éloigna cette aggravation jusque vers minuit, et le lende-

main matin une dose de bryone termina le traitement. La malade put se lever dès le 7^e jour, et elle se rétablit avec une grande promptitude.

D'après les règles de la médecine allopathique, on eût infailliblement pratiqué deux saignées, posé des sinapismes et des vésicatoires, pratiqué des frictions avec les linimens volatils, prescrit des boissons d'abord rafraîchissantes, puis diurétiques, et ranimé enfin les forces par des toniques. Je demande si le résultat eût été aussi favorable qu'il le fut ?

4^o Une femme de vingt ans, très-forte et haute en couleurs, éprouva pendant toute une journée des alternatives de frissons et de chaleurs passagères, avec mal de tête et vertige ; le soir, elle eut un frisson qui dura une heure, puis une forte chaleur fébrile avec élancemens dans le côté gauche et envie continuelle de tousser. Elle resta couchée le lendemain, croyant que la sueur lui procurerait du soulagement ; mais son état s'aggrava d'heure en heure, le soir elle cracha des mucosités teintées de sang, et la nuit, qui fut sans sommeil, elle eut une forte fièvre, avec chaleur brûlante. Je fus appelé le matin, le visage était pourpre, les yeux gonflés, les pupilles rétrécies ; la lumière incommodait beaucoup ; les lèvres étaient brûlantes, et la langue très-rouge. Le front ruisselait de sueur, causée par la gêne excessive de la respiration. La malade ne pouvait se coucher que sur le dos, la respiration était courte, la toux fréquente et douloureuse, les crachats muqueux et teints de sang ; elle n'avait point eu de selles depuis vingt-quatre heures, et n'avait rendu que peu d'urine haute en couleur, quoiqu'une grande soif l'eût portée à boire beaucoup d'eau panée tiède. Le poulx était dur, plein, mais inégal et intermittent. Je donnai de suite deux globules d'aconit (X), vers le soir la chaleur fébrile augmenta, la malade était hors d'elle-même, elle répondait tout de travers, et les assistans ne jugèrent pas que l'énorme oppression de poitrine pût céder sans la saignée. On craignait la suffocation, et vers minuit on était sur le point de m'envoyer chercher, quand tout à coup l'état de la malade commença à devenir plus supportable. En arrivant le lendemain matin, j'appris qu'elle avait

dormi tranquillement deux heures, et je la trouvai beaucoup mieux; la respiration était plus libre, le point de côté moins fort, la toux plus rare; les crachats, faciles à détacher, n'étaient plus rouges, mais d'un jaune orangé uniforme. La toux avait cessé, et la peau était moite. L'absence des selles et la légère tension du ventre me déterminèrent à faire prendre une dose de bryone (X). Le lendemain, on m'informa que la malade avait parfaitement dormi et pas toussé, qu'elle ne souffrait plus de la poitrine, et qu'elle n'avait eu que quelques crachats muqueux blancs. Elle était allée à la selle aussi, et l'appétit se faisait sentir. Il fut difficile de la tenir au lit ce jour-là; le lendemain elle se leva entièrement guérie.

5° Un paysan, qui depuis cinq jours était au lit, me fit consulter. Les détails qu'on me donna ne me permirent pas de douter qu'il eût une très-violente pneumonie. Je prescrivis la dose ordinaire d'aconit. Le lendemain matin, l'état était beaucoup plus grave, le point de côté surtout plus violent, et la difficulté de respirer portée presque jusqu'à la suffocation. J'envoyai encore deux doses d'aconit, à prendre l'une sur-le-champ, et l'autre le soir. La première, loin de soulager, fut suivie d'un tel accroissement de souffrances, que les assistans perdirent tout espoir. Ils donnèrent au bout d'une heure la seconde prise, puis une heure après une troisième. Une demi-heure après, le malade, qui délirait, se trouva mieux; une sueur générale s'établit, la respiration devint plus libre, la toux plus forte, et les crachats se détachèrent plus aisément; après quatre heures de sommeil, il ne se plaignait plus que de faiblesse. Sans prendre d'autres médicamens, il fut en état, au bout de quelques jours, de quitter le lit, et il se rétablit avec une grande promptitude.

J'ai rapporté ce cas uniquement parce qu'il prouve combien il est utile, dans les maladies fort aiguës, de faire prendre les médicamens à doses très-rapprochées les uns des autres.

6° Un homme de cinquante-cinq ans me fit appeler. Depuis quatre jours il ne quittait pas le lit. Déjà faible et maigre de son naturel, il ressemblait alors à un vrai cadavre. La face était pâle, affaissée, le nez effilé, la bouche sèche, et la langue couverte d'une

croûte brunâtre. Il avait une soif ardente, des élancemens dans le côté droit de la poitrine, des accès fréquens de toux, des crachats sanguinolens et noirâtres. Point de selles depuis quatre jours, passés aussi sans manger. L'urine, rare et peu abondante, était foncée en couleur, comme de la bière; la peau brûlante et sèche. Le malade avait commencé à délirer la nuit dernière; il ne voulait plus rester couvert, et cherchait toujours à sortir ses jambes du lit. Le pouls était vite, grêle, parfois imperceptible; la respiration anxieuse et suspirieuse. Je fis prendre une dose d'aconit. Le lendemain, à cinq heures du matin, j'appris que le malade n'avait pas dormi, mais qu'il avait beaucoup déliré, et que le seul changement appréciable consistait en ce que le point de côté semblait avoir fait place à un sentiment de pression. Je prescrivis la bryone (X). Le lendemain je trouvai le malade très-soulagé, l'esprit plus libre, le regard meilleur, la langue encore brune, mais humide, la soif très-moderée, la respiration plus facile, la toux plus détachante, l'expectoration d'un jaune uniforme. Pour laisser à la bryone le temps d'épuiser son action, je ne donnai pas d'autres médicamens. Le lendemain, on m'apprit qu'il y avait eu une selle la veille, que le malade ne ressentait plus que quelques douleurs dans le côté en faisant de profondes inspirations; qu'il toussait moins; que les crachats étaient blancs, la soif nulle et la peau moite, sans sueur cependant. Le matin, il avait eu un rapport aigre et amer. Une dose de noix vomique (X) prise le soir, dissipa ce reste de maladie, et le rétablissement se fit avec rapidité.

Une saignée aurait probablement tué ce malade. Peut-être eût-on appliqué des ventouses ou des sargues, comme si une émission sanguine ainsi faite n'affaiblissait pas également. Mais il est bien commun qu'on se berce de pareilles illusions.

Je me suis un peu étendu avec intention sur cette forme de maladie, à cause de son importance et de sa fréquence. Dernièrement encore j'ai eu à traiter, sur des adultes et des enfans, beaucoup d'affections inflammatoires de poitrine survenues à la suite d'un grand vent du nord-est qui succéda tout à coup à des jours

chauds, et partout j'ai réussi. La médecine ne peut faire de progrès quand on se contente de rapporter les cas de succès. Aussi ne fais-je pas difficulté d'avouer que j'ai échoué autrefois dans deux cas, et d'exprimer le regret de n'avoir pas agi alors comme j'aurais dû le faire, parce que je ne connaissais point encore la nouvelle méthode. Peut-être aurais-je eu un autre résultat, dans ces deux cas, en répétant souvent les hautes dilutions. Une revue de mon journal, pendant les six dernières années qui viennent de s'écouler, me montre que, dans ce laps de temps, j'ai perdu seulement cinq malades de pneumonies, tous d'ailleurs éloignés de mon domicile, et que je ne pus voir, mais que je traitai d'après des renseignemens écrits. C'étaient d'ailleurs des sujets débiles et très-avancés en âge. Quiconque connaît les gens de campagne sait combien ils sont enclins à ne juger les secours dont ils sont redevables au médecin, que d'après l'apparition instantanée d'effets violens déterminés par les remèdes prescrits; et que pour peu qu'ils voient l'amélioration tarder, ils s'empres- sent de s'adresser ailleurs. C'est ce qu'ont fait dernièrement deux paysans, dont je traitai l'un deux jours et l'autre cinq. Tous deux prirent ensuite un médecin allopathe : ils ne se sont rétablis que d'une manière lente.

La guérison d'un malade n'est pas toujours une preuve de la bonté de la méthode d'après laquelle il a été traité. Beaucoup échappent à la mort, même en suivant les règles les plus absurdes, et d'autres guérissent de maladies graves sans le concours des médecins. Les adversaires de l'homœopathie, ceux du moins qui se bouchent les yeux, allèguent toujours ces faits, et prétendent que la guérison de nos malades est uniquement l'œuvre de la nature, parce que nous ne leur prescrivons que des poudres insignifiantes. A la vérité, nous ne pouvons pas donner la démonstration mathématique du contraire; mais nous parvenons à nous convaincre, en observant la marche des maladies livrées à elles-mêmes, et voyant que la durée est assujettie à un certain nombre de jours, que la guérison n'a lieu qu'après des perturbations critiques bien connues. Au contraire, à la suite d'un traitement ho-

mœopathique bien dirigé, la maladie se trouve très-fréquemment comme coupée d'une manière surprenante, parfois, dès le troisième ou quatrième jour, et même, lorsqu'elle se prolonge davantage, les symptômes les plus dangereux et les plus pénibles disparaissent souvent comme par un coup de baguette. En général aussi les convalescences sont beaucoup plus rapides, et il est rare qu'on voie la maladie se compliquer d'accidens nerveux.

SUR L'EFFICACITÉ DES TRÈS-PETITES DOSES DE MÉDICAMENS;

Par le Docteur JAHN (1).

Il y a deux ans environ que j'examine l'homœopathie au lit du malade; et peut-être publierai-je plus tard les résultats de mes recherches, *spe fallente, progressu haud prospero, fructu parco et exiguo, cum contemnendo aut plane nullo successu*, dois-je dire avec Bacon. Cependant elles m'ont conduit à des vues plus exactes sur la force médicatrice de la nature, ses efforts et

(1) Ce Mémoire est d'un homme qui n'appartient point à l'homœopathie, qui loin de là même s'est fait connaître dans les rangs de ses adversaires. Nous ne l'en recommandons pas moins aux méditations de tous ceux qui cherchent la vérité. C'est déjà quelque chose d'obtenir un léger témoignage d'approbation d'un homme aussi éminemment distingué que le docteur Jahn, lorsque nos académiciens anathématisent la nouvelle méthode, sans même la connaître. Personne ne peut nier que l'homœopathie est aujourd'hui un étrange amalgame de vaines, d'illusions, d'exagérations et d'absurdités, et qu'il faut toute la servilité qu'inspire un entier renoncement à la plus belle prérogative des êtres doués de raison pour l'adopter *en bloc*. Mais des temps meilleurs se préparent : l'ordre commence à s'introduire dans le chaos, et l'homœopathie sortira du creuset de la critique par des scories dont l'illusion et l'exagération l'avaient salie. Le docteur Simon a, le premier chez nous, entrepris cette tâche laborieuse, à laquelle se joignent aussi en Allemagne les docteurs Bau, Griessejch et Schœn.

(Note des rédacteurs.)

sa puissance, sur la valeur et la portée de la médecine ~~expérimentale~~, sur le régime, et notamment sur les divers degrés de l'abstinence des alimens, sur les vertus médicamenteuses de ~~certaines~~ substances qu'on regarde comme n'en ayant aucune, sur l'influence qu'exercent la foi et la confiance des malades, sur l'importance d'essayer les médicamens chez l'homme en santé, sur la confusion, la fausseté et l'insuffisance de notre matière médicale, sur la symptomatologie et l'examen des malades, sur la marche que les maladies suivent quand rien ne vient les troubler violemment, sur l'action nuisible qu'exercent les méthodes et les moyens de perturbation, sur les moyens sympathiques jusqu'à présent appréciés par le peuple seul, enfin sur la nécessité de fonder deux écoles de médecine, l'une exotérique, l'autre ésotérique. Je désire donc que mes confrères, au lieu de se borner à lancer des sarcasmes contre l'homœopathie, se mettent à l'examiner sérieusement. Ces messieurs parlent sans cesse d'expérience; ils ont toujours à la bouche cette sentence de Bacon, que nos espérances reposent sur la véritable induction; mais malheureusement ils s'en tiennent presque tous à des paroles, ou leur conduite est telle qu'elle ne peut avoir aucun droit à l'honorable épithète d'expérimentale.

Dans mes recherches sur la conduite du vieillard de Kœthen je n'ai pu non plus laisser passer sans examen l'opinion que *certain*s médicamens agissent encore à des doses que leur exiguïté pourrait faire croire dépourvues de toute action, que *certain*s mêmes exercent, à de très-petites doses, une action plus prononcée et plus pénétrante qu'aux doses ordinaires. Je dis avec intention *certain*s médicamens, parce que je n'ai pu voir ni ne puis croire que tous possèdent cette propriété, et que je ne l'ai reconnue d'une manière certaine que dans un petit nombre.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer aux penseurs qu'ici c'est aussi le cas d'appliquer l'*experientia fallax, judicium difficile* d'Hippocrate; car, pour avoir perdu de vue cette sentence Hahnemann a fait un véritable chaos de sa *Matière médicale*, qui repose pourtant sur de bons principes. Je n'ai pas besoin non

plus de développer que la difficulté d'arriver à des notions claires et précises, sur la question de savoir jusqu'à quel abaissement de la dose un médicament continue encore d'agir, tient principalement à ce que chaque homme, même celui qui jouit de la meilleure santé relative, n'a cependant pas la santé absolue, de sorte que, quand il essaie des médicamens sur lui-même, il peut aisément prendre les effets de son propre état valétudinaire pour ceux de ces substances : qu'elle dépend aussi de ce qu'en essayant des médicamens sur les malades, rien n'est plus difficile que de déterminer, en cas de guérison, ce qui doit être mis sur le compte de la force médicatrice de la nature, et ce qui peut être attribué à l'influence du remède employé à des doses minimales ; mais je m'aperçois que j'établis une thèse qui a besoin d'être démontrée pour qu'on puisse l'admettre.

Cette démonstration, je vais essayer de la donner.

Après qu'il m'eut semblé plusieurs fois, dans mes expériences sur l'homœopathie, que des doses très-faibles de médicamens, non réduits, il est vrai, à des millionièmes ou à des décillionièmes, produisaient encore des effets, je crus que, pour arriver, sous ce rapport, à des résultats qui ne laissassent aucune prise à l'illusion, je devais prendre deux maladies, dont l'une ne guérit que par des médicamens, tandis que l'autre ne cède qu'à un régime sévère et voisin du traitement par la faim, ou à des substances médicales douées d'une grande énergie ; je veux dire le goître et le véritable chancre vénérien, celui de Hunter. Favorisée par la disposition des lieux, la première de ces maladies est extrêmement commune dans le pays que j'habite, à tel point même qu'on y rencontre rarement un adulte qui n'ait pas au moins une légère intumescence de la glande thyroïde. Or, nous autres médecins, savons fort bien que le goître ne cède qu'à l'iode, à l'éponge brûlée et autres moyens semblables, et qu'il ne disparaît jamais de lui-même ; aussi les homœopathes se sont-ils exercés de tous temps sans résultat contre cette affection, qu'ils ont reconnue être la pierre d'achoppement de leur magique système. Quant au véritable chancre, chacun sait qu'à l'exception de cas forts rares,

il ne peut être radicalement guéri que par le mercure ou par la faim, ce qui l'a rendu également, comme la véritable gale et la fièvre intermittente, un sujet de scandale pour l'homœopathie, au point que j'ai vu un hahnemannien refuser obstinément d'en aborder le traitement sous les yeux d'une commission déléguée par le gouvernement pour mettre la méthode homœopathique à l'essai dans notre hôpital. En de telles circonstances, il me sembla que, si des gonflemens de la thyroïde, si des chancres huntériens chez des malades laissés à leur régime ordinaire, guérissaient sous l'influence de très-petites doses d'iode et de mercure, je pourrais alors attribuer la guérison à ces faibles doses.

Partant de cette idée, je me mis à l'œuvre, et à ma grande surprise, je vis des poudres contenant un soixantième de grain de sublimé, et prises tous les jours ou tous les deux jours, guérir sept malades atteints de chancres, comme aussi d'autres poudres contenant la même quantité d'iode, et administrées de la même manière, débarrasser treize malades du goitre dont ils étaient affectés. Le plus long de ces treize traitemens de goitre dura cinq semaines, et le plus court environ quinze jours, proportion qui fut la même pour ceux des chancres. Mais, dans tous les cas de guérison, la maladie était récente; dans dix cas de goitre ancien, et dans trois de syphilis secondaire, les expériences n'eurent, au contraire, aucun résultat. Il en fut de même aussi: j'en fais la remarque formelle, pour tous ceux où j'employai les hautes dilutions, comme les nomment les homœopathes.

D'après ces résultats d'expériences faites avec soin et sans nulle prévention, je suis, pour ma part, complètement persuadé que le sublimé et l'iode agissent encore à des doses d'un soixantième de grain. Mais, d'un autre côté, je suis d'autant plus éloigné d'accorder par analogie la même propriété à d'autres médicamens, que mes expériences sur le charbon d'éponge, sur le calomélas et sur le mercure soluble de Hahnemann n'ont été suivies absolument d'aucune guérison. J'aurais volontiers essayé d'autres substances encore; mais l'occasion ne s'en offrit pas, les fièvres intermittentes étant fort rares ici, la gale ne pouvant pas être, suivant

moi, guérie par les seuls médicamens internes, et ces maladies étant, avec les deux précédentes, les seules à moi connues dont la force médicatrice de la nature n'ait pas le pouvoir de triompher.

Si les détails dans lesquels je viens d'entrer, et dont je puis garantir l'exacte vérité, semblent établir parfaitement la première des deux thèses que j'ai posées, il ne m'est pas possible de rapporter des preuves aussi décisives en faveur de la seconde, celle que certains médicamens sont plus actifs à des doses fort exigües qu'aux doses ordinaires. Je crois avoir remarqué que quelques uns des goîtreux et des vénériens dont j'ai parlé plus haut, guérirent plus vite sous l'influence des doses minimales, qu'ils ne l'auraient fait sous celle des doses accoutumées. Il m'a semblé en outre que les médicamens tirés du règne minéral surtout, non seulement conduisaient plus promptement et plus sûrement au but lorsqu'on les administrait à des doses moins fortes que celles qui sont consacrées par l'usage, mais encore qu'ils exerçaient une action plus profonde, qu'ils provoquaient de plus grands troubles, et qu'ils étaient plus dangereux. Des observations ultérieures apprendront si je ne me suis pas fait illusion, malgré tout le soin que j'ai apporté. Il est à désirer que d'autres observateurs contribuent pour leur part à la solution d'un problème dont Schnurrer a très-bien marqué l'importance, lorsqu'il a dit, en parlant des eaux minérales : « La plus puissante action des médicamens, celle à laquelle on a eu le moins d'égard, qu'on ne peut pas à la vérité démontrer par la dilution infinie de Hahnemann, mais qui se trouve ingénieusement signalée dans l'*Organon*, est celle qu'ils exercent lorsqu'on les fait agir sur le corps à petites doses, mais pendant long-temps et d'une manière régulière, à l'instar des influences du dehors, telles que la chaleur et le mouvement; en pareil cas le canal intestinal, qui du reste a besoin de se prêter à tant de choses, ne reçoit qu'une impression presque insignifiante. Les médicamens eux-mêmes pénètrent réellement dans l'organisme, et arrivent, à proprement parler, dans les secondes voies, c'est-à-dire le sang; ils y deviennent latens, et après y être restés long-temps mêlés, en augmentant toujours de quantité, ils y font

naître des opérations qu'on peut comparer à un acte de formation, de véritables réactions critiques, susceptibles d'influer sur le travail morbide incomplet, et peut-être de l'arrêter d'une manière salutaire. Le soufre, pris par cuillerées, purge, et rien de plus; mais pris tous les jours une ou deux fois, à la dose d'un grain seulement, il communique son odeur à toutes les émanations du corps. Le fer à hautes doses n'agit également tout au plus que sur le canal intestinal; pour qu'il parvienne dans le sang, et qu'en corrigeant la constitution de ce liquide il régularise aussi l'exercice de la sensibilité, on est obligé de le faire prendre à très-petites doses et convenablement étendu. »

Théoriquement, on ne peut prouver le défaut d'action des doses minimales de médicaments, même de celles dont use l'homéopathie. Les médecins qui croient pouvoir juger cette dernière doctrine avec le secours de la seule théorie, et sans la mettre en expérience, commettent donc une grande erreur. On ne peut pas invoquer ici le principe qu'une partie est moins que le tout, puisqu'il s'agit uniquement de la spécificité des effets, comme l'a très-bien fait voir Schnurrer. Si l'on considère, au contraire, qu'une dissolution d'une partie de sel marin dans un million de parties d'eau est troublée par une solution extrêmement faible de nitrate d'argent; que le fer sépare le cuivre d'un liquide contenant un cinquante-millième seulement de sel cuivreux; que l'amidon produit une couleur rougeâtre dans une dissolution d'un quatre cent cinquante millième d'iode; que l'acide sulfurique déce-
 cèle la puissance du chlorure de barium dans une solution qui n'en contient qu'un vingt millième; qu'un quatre centième de grain d'arsenic, étendu dans quatre cent mille parties d'eau, réagit encore sur l'eau hydrosulfurée; que Brandt a vu du nitrate d'argent produire un précipité jaunâtre dans une dissolution d'un cinq millième de grain d'arsénite d'ammoniaque étendu de cinq cent mille parties d'eau; que d'après Leuchs, les pois perdent leur faculté germinatrice par l'immersion dans une dissolution de tartre de mercure qui ne contient qu'un dix mille deux cent quarantième de grain de mercure.

chaque pois ; que suivant Spallanzani , il suffit de $\frac{1}{2004687510}$ de grain de semence pour féconder un œuf de grenouille ; enfin que les miasmes agissent sous des masses infiniment petites , on ne peut s'empêcher de penser qu'il est au moins possible que les dilutions homœopathiques conservent encore une certaine action sur des sujets impressionnables. En effet , malgré les beaux travaux des physiciens et des chimistes , nous sommes trop peu instruits des lois arithmétiques et géométriques que la nature suit dans ses opérations , pour pouvoir nous hasarder à rien établir d'avance sur ce sujet , avec le seul secours de la théorie , et éprouver moins de surprise quand trois grains d'émétique font vomir , que quand un décillionième de grain de soufre exerce encore de l'action.

La nosologie paraît aussi nous fournir quelques lumières sur la cause qui fait que certains médicamens sont , à petites doses , plus salutaires qu'à hautes doses contre certaines maladies.

§. Lorsque le corps entre en contact avec un médicament quelconque , il survient , comme après l'impression de tout agent nuisible , des réactions de la vie contre l'influence qu'exerce cette irritation. Celui qui a bien observé la manière dont la vie réagit contre ce qui peut lui porter atteinte , soit que les réactions vitales commencent par être locales , c'est-à-dire par se borner à la sphère voisine de la partie mise en rapport avec l'agent extérieur , soit qu'elles partent de tous les systèmes fondamentaux du corps , et qu'elles aient une très-grande tendance à se propager par tout l'organisme , à devenir générales. Je sais en outre que l'intensité et l'extension des réactions sont , toutes choses égales d'ailleurs , en raison directe de celles de l'action exercée par la substance extérieure. D'après cela on voit sans peine qu'un médicament pris à haute dose , outre ses effets propres (effets primitifs) , doit encore , par cela seul que la vie oppose de vives réactions à son action , avoir une foule d'effets accessoires (secondaires) , qui couvrent et enveloppent les autres , mais qui doivent manquer lorsque la substance est prise à faible dose. Or , comme les réactions vitales , dont il s'agit ici , sont des efforts de la force

médicatrice, elles doivent même affaiblir et faire taire les effets primitifs.

Il faut aussi avoir égard à ce que chaque médicament provoque une maladie contre laquelle il se développe des réactions de la vie tout aussi bien que contre les maladies naturelles. Car, lorsqu'on donne un agent médicinal à haute dose, de manière qu'il ne se borne pas à déterminer un effet passager, mais provoque un mouvement maladif considérable et profond dans l'organisme, cette nouvelle opération pathologique doit diviser la réaction de la vie contre la maladie primitive, et la détourner de cette dernière, circonstance qui ne peut qu'être nuisible sous le rapport de la guérison, puisque toute guérison est le résultat de la réaction de la vie contre la maladie.

On voit donc clairement que et pourquoi les petites doses des médicaments méritent, dans beaucoup de cas, la préférence sur les fortes, et que c'est un sujet fort important de réunir toutes ses forces pour faire à cet égard des expériences exactes, qui du reste présenteront assez de difficultés.

Pour terminer, je mentionnerai encore un fait qui se rattache à ceux dont je viens de parler, que j'ai plus d'une fois observé dans le cours de mes expériences sur l'homœopathie, et qui m'a toujours inspiré un vif intérêt. Souvent, j'ai vu en toute évidence que, si certaines maladies rendent l'organisme extrêmement sensible à des influences qui, dans d'autres temps, n'exercent pas la moindre action sur lui, le même effet peut aussi être produit d'une manière artificielle, en écartant toutes les causes de forte irritation, et laissant l'économie s'exercer en quelque sorte à réagir contre des irritations légères, et tirer la vie nerveuse instinctive de l'état de sommeil où elle se trouve dans le cours ordinaire de la vie. On peut arriver à cela en simplifiant le genre de vie, en éloignant cette multitude de fortes irritations dont l'influence paralyse en quelque sorte celle des faibles et émousse le corps contre elles en exerçant l'esprit à croire, en rendant le malade attentif à écouter ses sensations, enfin en ramenant l'homme à l'état de la primitive nature.

Ces assertions ne surprendront point ceux qui ont étudié les mystères de l'action du système ganglionnaire, et qui se sont convaincus, par la lecture de l'histoire, que l'homme avait primitivement des liaisons plus intimes avec le reste de la nature, qu'alors il était bien plus accessible aux impressions de cette dernière qu'il ne l'est aujourd'hui, depuis que la civilisation a relâché et en partie détruit les liens de cette sympathie. Comme le sauvage et le chien reconnaissent à l'odorat des choses que nous ne pouvons plus apercevoir avec nos sens émoussés par la continuité de vives stimulations; comme l'instinct procure à l'homme qui vit dans l'état de nature, des sensations qui nous étonnent, parce qu'elles nous semblent un regard plongé dans les profondeurs de notre corps et de la nature; comme Gaspard Hauser, cette énigme des temps modernes, semblable, sous ce point de vue, aux feuilles de la sensitive, éprouvait les plus violentes secousses par l'effet des moindres attouchemens; de même aussi ceux dont la sensibilité générale a été ranimée et développée par une sorte d'éducation, peuvent réagir sur des influences qui semblent ne point exister pour les hommes ordinaires. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de longs détails pour faire voir que la médecine pourrait retirer de là quelques grands avantages. Mais c'est une autre question que celle de savoir où et quand un pareil état trouverait son application. *Ad inquisitionem tantorum, dirai-je avec Sénèque, una ætas non sufficit; veniat tempus, quo posteri tam aperta nos nesciisse mirentur!*

ESSAI SUR LES AFFINITÉS DES MÉDICAMENS;

Par le Docteur BOENINGHAUSEN.

Lorsqu'en vertu de l'analogie existante entre ses propres symptômes et ceux d'un autre, un médicament a la faculté d'éteindre ces derniers par une influence curative, c'est-à-dire par ses ef-

fets consécutifs, le rapport mutuel qui subsiste entre ces deux médicamens, est ce que je désigne sous le nom d'*affinité*.

De cette définition, il suit que je fais une différence essentielle entre la relation d'affinité qu'ont entre eux les médicamens, et celle d'antidotes qu'ils peuvent également avoir ensemble : car cette dernière peut exiger qu'on ait égard aussi à la nature des effets primitifs, lorsqu'il s'agit d'en tirer parti pour combattre des substances douées d'une action prompte, et de neutraliser par là l'influence de l'agent délétère dans les empoisonnemens subits.

Quand on a employé, contre des symptômes morbides provoqués par une substance douée de vertus médicinales, un antidote qui (administré à temps) les fait cesser par son action primitive, l'expérience nous apprend qu'il n'y a que ces symptômes qui disparaissent, et que les autres états morbides dont le sujet peut être atteint d'ailleurs, n'en éprouvent pas la moindre amélioration.

Les choses se passent autrement lorsqu'on administre en pareil cas un antidote qui produit la guérison par ses effets secondaires. Effectivement, si l'on fait choix pour le malade d'un médicament qui corresponde le plus homœopathiquement possible au groupe existant de symptômes (qui par conséquent soit affine du médicament employé auparavant), on trouvera, en général, que cette substance ne se borne pas à faire taire les symptômes médicaux provoqués tout récemment, mais qu'encore, s'il y a d'autres affections qui rentrent le moins du monde dans son domaine, elle les éteint également en vertu de son pouvoir curatif.

C'est dans ce fait principalement qu'on doit chercher l'explication d'un autre fait que tout homœopathe attentif a sans doute en l'occasion fréquente d'observer, et auquel je pense qu'il importe beaucoup d'avoir toujours égard, lorsqu'on veut guérir, savoir, que certains médicamens exercent une action curative beaucoup plus prononcée, quand ils ont été précédés d'une autre substance médicinale affine.

La première indication de ce fait, comme celle de tout ce que nous savons de bien constaté en homœopathie, est due au fondateur de la nouvelle école, qui l'a signalé avec sa sagacité ordinaire,

dans le § 173 de la cinquième édition de l'*Organon*, en traitant de la guérison des maladies dites partielles. On peut citer comme exemple de ce que nous avons dû depuis à la profondeur de son esprit d'observation, la connaissance de l'efficacité toute spéciale de *calc.* après *sulph.*, de *caust.* après *sep.*, de *lyc.* après *calc.*, de *nitr. ac.* après *calc.* et *kali*, de *phosph.* après *kali*, de *sulph.* après *ars.* et *merc.*, et de *sep.* après *sil.*, *nitr. ac.* ou *sulph.* Quel homœopathe n'a point eu l'occasion de constater l'exactitude de ces observations, en supposant qu'il n'ait jamais perdu de vue le principe fondamental de la nouvelle école, la loi *similia similibus*?

Jahr a réuni dans son Manuel tous ces faits, joints à quelques autres également fournis par la pratique. Mais le nombre des médicamens affines qu'il a signalés est si peu considérable, que, d'un autre côté, l'occasion se présente trop rarement d'en faire usage sans s'écarter du principe fondamental de l'homœopathie.

En outre, l'énumération, telle que Jahr l'a faite, a fait naître l'opinion que l'ordre dans lequel on fait succéder ces moyens n'est pas une chose absolument indifférente. Il y en a qui croient et disent que B donné après A produit des effets salutaires, mais non plus A après B. Or, il n'en est point ainsi, et quand on pèse les faits assignés à l'appui de cette opinion, avec toutes les circonstances accessoires, on trouve que plusieurs fois il y a eu des contre-indications qu'on a négligées, et qu'en général on ne s'est pas conformé strictement au principe fondamental de l'homœopathie. Ainsi la chose est soutenue formellement pour *calc.* et *lyc.*, tandis que je puis assurer avoir vu les meilleurs effets de *calc.* après *lyc.*, quand le groupe des symptômes était constitué d'abord de telle sorte que *lyc.* méritât la préférence, et qu'après l'épuisement de son action, *calc.* correspondit au reste de la maladie, ce qui à la vérité n'arrive pas toujours.

L'importance de connaître les affinités des médicamens, importance que je commençai de très-bonne heure à entrevoir, me détermina, depuis deux ans surtout, à faire des comparaisons sous ce rapport, et à avoir constamment l'œil attentif là-dessus dans mes nombreux essais de guérison. Une occasion d'agrandir le do-

maine de cet objet me fut surtout offerte par la rédaction de mes répertoires , et plus encore par celle de mon ouvrage sur la principale sphère d'action des médicamens. Dans ces travaux pénibles, j'arrivai à plus d'un aperçu souvent inattendu, qu'il fallait ensuite soumettre au creuset de l'expérience. Quelque incomplets, et à certains égards douteux encore , que soient les résultats de mes études , je les sou mets aux maitres de l'art , pour qu'ils les examinent et les perfectionnent. Il fallait que quelque chose fût déjà fait pour qu'au moins on mit sérieusement sur le tapis un objet qui exerce une si grande influence sur la pratique , et si les résultats de mes observations , qui ne me paraissent pas absolument à dédaigner , engagent des homœopathes plus consommés que moi à publier les leurs , j'aurai rempli mon but.

L'intelligence et l'emploi de l'aperçu des affinités des médicamens qui va suivre , découlent déjà de ce que j'ai dit au commencement de cet article. Cependant , il ne sera pas hors de propos d'entrer encore dans quelques détails en faveur des commençans.

1° Les médicamens affines sont réciproquement antidotes les uns des autres , et l'on peut avec succès les employer à ce titre , d'après la mesure de l'analogie des symptômes ; car ils éteignent curativement (et non palliativement , ou par leurs effets primitifs) les symptômes médicamenteux plus sûrement que tout autre moyen offrant d'ailleurs , en partie , des symptômes analogues. La raison en est probablement qu'outre les symptômes qu'on a remarqués en lui , parce qu'ils sont très-saillans , chaque médicament excite encore un grand nombre d'autres modifications plus faibles , et par cela même inaperçues , qui souvent ne correspondent point au médicament non affine , et qui font que l'ensemble de l'image de la maladie ne convient pas homœopathiquement à ce dernier. Mais il ne faut pas perdre de vue non plus que tous les médicamens affines ne sont point aptes à détruire tous les symptômes morbides que le précédent a provoqués , et que chaque médicament ne peut manifester que les vertus curatives qui sont comprises dans les limites de sa sphère d'action.

2° Les médicamens affines, administrés à la suite les uns des autres, exercent une action curative beaucoup plus prononcée que ceux qui ne sont point affines; l'expérience ne laisse aucun doute à cet égard. Cependant il va sans dire que le principe de l'analogie des symptômes doit nécessairement être toujours notre guide dans le choix du médicament. Mais d'ordinaire, on trouvera que, parmi plusieurs substances qui concourent pour le choix, surtout dans les maladies chroniques compliquées, l'une ou l'autre est comprise dans le nombre des affines, et alors, s'il ne se rencontre point d'ailleurs de contre-indications, il sera toujours prudent de préférer cette dernière aux autres. Il m'est souvent arrivé, à moi-même, qu'en apportant plus de soin dans mes recherches, et de précision dans mes interrogations, je finissais par découvrir tel ou tel symptôme demeuré jusqu'alors inaperçu, qui assurait positivement la prééminence à ce médicament, et, en pareil cas, j'ai toujours eu à me féliciter du résultat.

3° Les maladies partielles fournissent une excellente occasion d'employer les affinités des médicamens, elles dont la guérison présente souvent de si grandes difficultés à cause du nombre insuffisant de symptômes caractéristiques. Très-souvent ici, un médicament qui ne convient que d'une manière incomplète (1), produit un tel changement dans l'état général des choses, et en même temps une telle multiplication d'indications caractéristiques, qu'il n'est plus alors difficile de détruire l'affection principale tout entière, avec des affections accessoires nouvellement

(1) Ces cas de maladies partielles, où le corps montre souvent peu de réceptivité pour les effets des médicamens, et où des affections accessoires sont tant à désirer, furent dans ces derniers temps les seuls où il me fallut quelquefois recourir à des doses un peu plus fortes. Dans tous les autres cas, j'atteignis mon but avec la plus petite partie d'une goutte de la décillionième dilution, et même seulement en la faisant respirer. Je présume, d'après cela, qu'en général c'est à quelque trouble extérieur qu'il faut s'en prendre lorsqu'il n'y a que des doses plus fortes des médicamens appropriés qui manifestent de l'action.

éclatées, par l'emploi d'un moyen correspondant exactement à l'ensemble des symptômes affines et des symptômes présens. C'est là-dessus surtout que semble, entre autres, reposer la réputation exagérée dont la noix vomique après l'ipécacuanha et le cina, et le cina après le capsicum, ont joui dans le traitement des fièvres intermittentes, il y a quelques années, lorsque cette maladie se présentait fréquemment et sous une forme telle que ces médicaments y correspondissent assez bien, mais où le médicament donné d'abord préparait en quelque sorte la voie, et accroissait ainsi singulièrement l'effet curatif du suivant. Plus d'une fois, également, j'ai observé quelque chose de semblable dans d'autres maladies, tant aiguës que chroniques.

4°. L'utilité de bien connaître les affinités des médicaments est bien plus grande encore dans les maladies chroniques, qui, presque toujours, exigent pour leur guérison plusieurs substances administrées l'une après l'autre. En pareil cas, elle est surtout devenue manifeste à moi, lorsqu'après avoir laissé un médicament choisi avec soin épuiser son action, je pouvais en faire prendre ensuite un autre ayant une affinité très-prochaine avec le précédent. L'effet salulaire d'un tel médicament, lorsqu'il est choisi d'une manière rigoureusement homœopathique, surpasse la plupart du temps toute attente. C'est pourquoi aussi, j'ai souvent trouvé fort avantageux, dans les maladies chroniques qui sont pauvres en symptômes, et par conséquent difficiles à guérir, d'observer dès le principe un ordre tel, parmi les médicaments à employer, qu'à moins de modifications rendues nécessaires par l'apparition de nouveaux symptômes, on n'employât à la suite les uns des autres que des substances affines, et de préférence celles dont l'une correspond davantage à l'affection principale, et l'autre plus spécialement aux affections accessoires. D'après mes dernières recherches, le résultat est alors beaucoup plus favorable et plus prompt que quand on répète immédiatement la même substance, répétition que, pour cette raison, j'emploie rarement aujourd'hui, et seulement dans les cas où les accidens n'ont fait que diminuer d'intensité, sans qu'il soit survenu d'ailleurs le

moindre changement dans l'influence des symptômes de la maladie (1).

5° Plus d'une fois, il est arrivé que deux médicamens affines se disputaient tellement la prééminence dans une maladie, que le choix était difficile à faire, et que chacun d'eux couvrait des symptômes accessoires qui manquaient aux autres. En pareil cas, je me suis très-bien trouvé d'alterner continuellement les deux substances, et cela à des intervalles peu éloignés, de manière à en donner l'une avant que l'autre eût complètement épuisé son action. L'effet primitif s'affaiblissait alors de plus en plus, et durait de moins en moins long-temps; l'amélioration faisait des progrès toujours croissans, et souvent il ne fallait pas recourir à d'autres médicamens pour obtenir une complète guérison. Dans ces derniers temps, j'ai trouvé fort utile de suivre le conseil de Hahnemann, c'est-à-dire ici, comme toutes les fois qu'il s'agissait de répéter les médicamens, de choisir des dilutions différentes, et de les prendre préférablement parmi celles en progression décroissante.

6° On sait qu'il arrive quelquefois qu'après un médicament en apparence approprié, les symptômes s'exaspèrent comme dans une forte action primitive, sans qu'aucune amélioration s'ensuive. Ce résultat ne tient pas toujours à ce qu'il a été fait préalablement abus du médicament, et souvent on n'en peut point découvrir la cause. C'est ici surtout qu'il convient de recourir à une dose d'un médicament affine et correspondant aux symptômes. En pareil cas, je n'attends pas long-temps la réaction, et je tarde peu à prescrire le médicament le plus affine pos-

(1) Même au milieu des circonstances signalées en dernier ressort, il m'est fort rarement arrivé, dans ces derniers temps, où j'ai observé avec une attention toute spéciale les répétitions des médicamens, de voir les doses subséquentes produire une amélioration satisfaisante. Loin de là même, j'ai très-souvent vu le mieux rétrograder, et cela surtout lorsque j'avais employé les plus hautes dilutions.

sible. En agissant ainsi, j'ai presque toujours eu la satisfaction, non seulement de calmer rapidement l'exaltation des souffrances, mais encore d'améliorer d'une manière très-notable l'état morbide primitif.

7° Enfin, parmi les avantages que procure la connaissance des affinités des médicamens, on doit encore compter celui de nous procurer un aperçu plus lucide de la sphère plus ou moins étendue d'action et de la diversité des vertus curatives de ces substances. A la vérité, un essai semblable à celui que je présente ici ne peut encore remplir l'attente que d'une manière fort imparfaite; mais quand, par un concours heureux de travaux, il aura été mené à un certain degré de perfection, alors la connaissance du vrai génie des médicamens ne contribuera pas peu à ce qu'en étudiant comparativement leurs effets purs sur le corps humain, on ait continuellement égard à leurs rapports d'affinité avec d'autres.

Aperçu des affinités jusqu'à présent observées entre les médicamens homœopathiques (1).

ACON. — Agar. Anac. Ant. crud. Arn. *Ars.* (Asa f.) Asar. *Bell.*
Bry. Cann. (Carb. an.) Caust. *Cham.* Coff. Colch. *Croc.* *Dros.*
Dulc. *Graph.* Hep. s. c. Hyosc. Ipec. *Merc.* (Mur. magn.)
 Nitr. ac. N. vom. *Op.* Phosph. Plat. Puls. *Ruta.* Sabin. *Sep.*
 Spig. Spong. Stram. Sulph. (Thuj.) *Veratr.*

AGAR. — Acon. *Bell.* Coff. *Graph.* Phosph. *Puls.*

ALUN. — (Ant. crud.) *Ars.* *Bell.* Calc. (Carb. veg.) *Cham.* (*Dros.*)
Ignat. *Ipec.* *Lach.* Led. (Natr.) N. vom. *Phosph.* *Plumb.* (Ran.
 bulb.) Rhus. (Sil.) (Spong.)

AMBR. — Calc. (Canth.) *Cham.* (Daph.) *Graph.* (Ipec.) *Lyc.* N.
 vom. Phosph. *Puls.* (Ruta.) Sabad. (Selen.) *Sep.* (Sil.) *Spig.*
Staph. *Veratr.* Verb.

(1) Les caractères italiques indiquent les affinités les plus prononcées, et les parenthèses celles qui sont encore douteuses.

- AMM.** — *Amm. mur.* (Ant. tart.) *Ars. Bell. Bry. (Caps.) (Caust.) Chin. (Cina.) (Cupr.) (Dros.) Ferr. Graph. Hep. s. c. Kali. Laur. Lyc. Mang, (Nitr.) Phosph. Puls. Rhus. (Sep.) Sil.*
- AMM. MUR.** — *Amni. Bry. Caust. Coff. (Kali.) (Lyc.) Mang. Merc. N. vom. Phosph. Puls. Sassap. Sulph. (Zinc.)*
- ANAC.** — *Acon. Ars. Calc. Oleand.*
- ANG.** — (Canth.) (Carb. an.) *Coff. Plat.*
- ANT. CRUD.** — *Acon. (Alum.) Calc. Carb. veg. Coff. Hep. s. c. (Hyosc.) Merc. (N. vom.) Puls. Rhus. Sabad. Sep. Sulph. Zinc.*
- ANT. TART.** — (Amm.) *Asa f. (Caust.) Cham. Cocc. (Croc. Ignat. Ipec. (Natr.) Nitr. ac. N. vom. (Op.) Puls. (Rheum.) (Samb.) Sep. Veratr.*
- ARG.** — *Chin. Merc. N. vom. (Stann.)*
- ARN.** — *Acon. Ars. Bell. Bry. Calc. Cann. Caps. Cham. Chin. Cic. Cina. Coloc. Cycl. Euphr. Hep. s. c. Hyosc. Ignat. Ipec. (Lach.) Merc. Natr. Natr. mur. (Nitr.) (Nitr. ac.) N. vom. Op. Puls. Rhus. Rhuta. Sabin. Samb. Sec. corn. Seneg. Staph. Staph. Sulph. ac. Veratr. Zinc.*
- ARS.** — *Acon. Alum. Amm. Anac. Arn. Bell. Bry. Calc. (Caps.) Carb. veg. (Caust.) Chin. (Cina.) (Cocc.) Coff. Dig. Dulc. Ferr. Graph. Hell. Hep. s. c. (Ignat. Jod. Ipec. Kali. Lach. Led. Lyc. Merc. Mosch. Mur. ac. Natr. Natr. mur. N. vom. Phosph. Puls. Rheum. Rhus. Ruta. Samb. Sabad. Seneg. Sep. (Spong.) Stann. Sulph. Veratr.*
- ASA F.** — (Acon.) *Ant. tart. Aur. Caust. Chin. Coff. Con. Cycl. Merc. Mosch. Phosph. ac. Plat. Puls. Rhus. Ruta. Thuj.*
- ASAR.** — *Acon. (Aur.) Graph.) Hep. s. c. Men. Sep. Stram.*
- AUR.** — *Asa f. (Asar. Merc. Nit. ac. Puls. Spig.*
- BAR.** — *Bell. Bry. Cham. Chin. (Ignat.) (Lyc.) Mag. Merc. (Mur. magn.) Seneg. Sep. (Spig.) Sulph. Viol. tr.*
- BELL.** — *Acon. Agar. Alum. Amm. Arn. Ars. Bar. Bov. Bry. Calc. Canth. Caps. Caust. Cham. Chin. Cina. Clem. Coff. Coloc. Con. (Croc.) Cupr. Dig. Dulc. Graph. Hep. s. c. Hyosc. (Ignat.) (Ipec.) Lach. Lyc. M. arct (M. austr.) Merc.*

Mur. ac. (Mur. magn.) **Natr. mur.** (Nitr. ac. N. vom. *Op.* (Petr.) **Phosph. Phosph. ac.** Plat. **Plumb. Puls. Rhus. Ruta.** (Sabad.) **Sabin.** (Samb.) *Seneg. Sep.* Sil. (Spong.) **Stann. Stram. Sulph. Valer.** (Veratr.) **Zinc.**

BISM.—*Calc.* N. vom.

BOV.—Bell. Bry. Carb. an. Cali. Merc. (N. vom.) Puls. Ran. **scel.** Sep. Sil. Spig. Stront. Veratr. Vit.

BRY.—*Acon.* Amm. Amm. mur. Arn. Ars. Bar. Bell. Bov. (*Calc.*) (Caps.) Cham. *Chin.* Cina. *Clem.* Coff. Dros. Dulc. Graph. Hep. s. c. Kali. Lach. *Led. Lyc.* Magn. Merc. Mosch. **Mur. ac.** (Nitr. ac.) N. vom. *Op. Phosph. Puls.* Ran. bulb. **Rheum. Rhus. Ruta. Scill.** (Selen.) *Seneg.* Stram. Sulph. Thuj. Veratr.

CALAD.—*Caps.* (Carb. veg.) Chin. (Graph.) Ignat. Merc. **Nitr. ac.** (Phosph.)

CALC.—Alum. Ambr. *Anac.* Ant. crud. (Arn.) *Ars. Bell. Bism.* (Bry.) Carb. an. Carb. veg. Caust. (Cham.) *Chin.* Cina. (Con.) *Graph.* (Ignat.) Ipec. Kali. *Lyc.* Magn. Mang. Merc. **Mur. ac. Mur. magn.** (Natr. mur.) Nitr. ac. N. vom. Petr. *Phosph. Puls.* Rhodod. Scill. Sep. Sil. Sulph.

CAMPH.—(Acon. Agar. Alum. Ambr. Amm. Anac. Arn. *Asa f.* Asar. Bar. Bov. Bry. Calad Calc. Cann.) *Canth.* (Caps. Carb. an. Carb. veg.) Cham. (Chel. Cic. Clem. Cocc. Cycl. **Dros.** Dulc. Euphorb. Guaj. Hell.) Hyosc. (Ignat. Jod.) Kali. (*Laur. Led. Lyc. Mar. Men. Merc. Mosch. Mur. magn. Natr. Natr. mur. Nitr. ac. N. mosch. N. vom. Oleand.*) *Op.* (Phosph. Phosph. ac.) Puls. (Ran. bulb.) Rhus. (Ruta. Sabad. Sabin. Samb. *Sas-sap. Scill. Sec. corn. Seneg. Sil. Spig. Spong. Staph.*) *Stram.* (Stront. Sulph. Tar. Thuj. Valer.) *Veratr.* (Verb. Viol. tr. Vit. Zinc.)

CANN.—*Arn. Canth.* N. vom. *Op. Petr. Puls. Stann. Thuj.*

CANTH.—Acon. (Ambr.) (Ang.) Bell. *Camph. Cann. Caps.* (Carb. an.) Chin. (Clem.) *Coff.* Coloc. (Daph.) (Ipec.) *Laur. Led.* Lyc. Mur. magn. Plat. Puls. Rhodod. Rhus. Seneg. Sulph. (Valer.) (Veratr.) Zinc.

- CAPS.** — (Amm.) *Arn.* Bell. (Bry.) *Calad.* Cant. Cham. *Chin.* *Cina.* (Clem.) (Daph.) Ignat. Lyc. Natr. mur. N. vom. Puls. Sabad. Sulph. Veratr. (Verb.) (Viol. tr.)
- CARB. AN.** — (Acon.) (Ang.) Bov. Calc. (Canth.) *Carb. veg.* (Caust.) (Cham.) (Hyosc.) Ignat. Ipec. (Lach.) Merc. Natr. mur. (Plat.) *Rhodod.* Selen. Sil.
- CARB. VEG.** — (Alum.) (Amm.) Ant. crud. *Ars.* (Calad.) Calc. *Carb. an.* *Chin.* (Cocc.) Coff. Kali. *Lach.* Lyc. Merc. *Natr. mur.* N. vom. Puls. Ran. bulb. (Rheum.) *Rhodod.* *Sep.* Stram. (Tar.) Zinc.
- CAUST.** — (Amm.) Amm. mur. (Ant. tart.) (Ars.) *Asa f.* Bell. Calc. (Carb. an.) Cham. (Clem.) *Coff.* *Coloc.* (Croc.) Ignat. (Jod.) (Ipec.) (Kali.) Lyc. (Magn.) (Mur. magn.) Merc. Natr. mur. N. vom. (Puls.) Phosph. Phosph. ac. *Rhus.* *Sep.* (Sil.) Sulph. Veratr.
- CHAM.** — *Acon.* Alum. Ambr. Ant. tart. Arn. Bar. Bell. Bry. (Calc.) Camph. Caps. Carb. an. Caust. *Chin.* *Cina.* *Cocc.* *Coff.* *Coloc.* (Daph.) Ferr. Graph. Hell. Hyosc. Ignat. Ipec. Kali. Led. Lyc. Magn. Merc. Mur. magn. (Natr. mur.) *N. vom.* (Op.) *Petr.* Phosph. *Puls.* *Rheum.* Rhus. Sabad. Sabin. Sassap. *Sep.* Stann. *Stram.* *Sulph.* (Zinc.)
- CHEL.** — Nitr. ac. (Sulph. ac.)
- CHIN.** — *Amm.* Arn. Arg. *Ars.* *Asa f.* Bar. Bell. Bry. Calad. Calc. Canth. Caps. *Carb. veg.* Cham. *Cina.* Colch. *Cupr.* Cycl. *Dig.* Ferr. Hell. Hyosc. Ipec. Lach. Laur. Men. Merc. Mur. ac. *Natr. Mur.* N. vom. (Oleand.) Op. *Phosph.* *Phosph. ac.* Plumb. *Puls.* Rhus. Sabad. *Samb.* *Sep.* Spig. Stann. *Sulph.* Thuj. *Veratr.*
- CIC.** — Arn. Lyc. Merc. Op. Puls. Sil. Thuj. Veratr.
- CINA.** — (Amm.) Arn. (Ars.) Bell. Bry. Calc. Caps. Cham. *Chin.* Ferr. Hep. s. c. Ignat. Ipec. (Nitr. ac.) (Oleand.) *Phosph.* Sabad. (Sil.)
- CLEM.** — Bell. Bry. (Canth.) (Caps.) (Caust.) Merc. *Rhus.*
- COCC.** — Ant. tart. (Ars.) (Carb. veg.) Cham. *Coff.* Colch. *Cupr.* Ignat. Jod. Ipec. (Laur.) Merc. Mosch. (Natr.) (Nat. mur.) Nitr.

N. vom. Oleand. Puls. Rhus. Sassap. Sabin. (Spong.) Stram. (Tar.) Valer.

COFF. — *Acon. Agar. Ang. (Amm. mur.) (Ant. crud.) Ars. (Asa f.) Bell. Bry. Canth. Carb. veg. Caust. Cham. Cocc. Coloc. Con. (Dig.) Ignat. Jod. Kali. Laur. Mang. Merc. N. vom. Op. Phosph. Phosph. ac. Puls. Rhus. Sep. Sulph. Valer. Veratr.)*

COLCH. — *Acon. Chin. Cocc. Merc. Natr. N. vom. Op. Puls. Sep. COLOC.* — *Arn. Bell. Canth. Caust. Cham. Coff. Dig. Staph. Veratr.*

CON. — *Asa f. Bell. (Calc.) Coff. Dig. Dulc. (Ferr.) Graph. Iod. Lyc. Mang, Mar. Merc. Mosch. Mur. magn. (N. mosch.) Nitr. ac. N. vom. (Op.) Phosph. Phosph. ac. Plumb. Puls. Rhus. Ruta. Sabad. (Sassap.) Sep. Staph. Sulph. Sulph. ac. Tar. Valer. (Zinc.)*

CROC. — *Acon. (Ant. tart.) (Bell.) (Caust.) Ignat. Ipec. (Lach.) (Magn.) Mosch. (M. arct.) Op. Plat. (Stann.)*

CUPR. — *(Amm.) Bell. Chin. Cocc. Dros. Dulc. Hep. s. c. (Hyosc.) Jod. Ipec. Merc. N. vom. Puls. Rhus. (Ruta.) (Samb.) (Spong.) Sulph. Veratr. (Vit.)*

CYCL. — *Arn. Asa f. Chin. (Mur. magn.) (N. vom.) Puls. Rhus. Sil.*

DAPH. — *(Ambr.) (Canth.) (Caps.) (Cham.) Euphorb. Hell. Hyosc. Ignat. Merc. Nitr. ac. (Puls.) (Staph.) Veratr. (Zinc.)*

DIG. — *Ars. Bell. Chin. Coff. Coloc. Con. Hell. (Hyosc.) Merc. N. vom. Op. (Petr.) Puls. Spig. Sulph. ac.*

DROS. — *Acon. (Alum.) (Amm.) Bry. Cina. Cupr. Hep. s. c. Hyosc. Ipec. (Nitr.) N. vom.) (Puls.) (Rhus.) (Scill.) (Sep.) (Sil.) Spong. Veratr.*

DULC. — *Acon. Ars. Bell. Bry. Con. Cupr. Ipec. Lach. Merc. N. vom. Phosph. Rhus. Sulph.*

EUPHORB. — *Daph. Merc.*

EUPHR. — *Merc. N. vom. Puls. Seneg. Spig.*

FERR. — *Amm. Ars. Cham. Chin. Cina. (Con.) Hep. s. c. Ipec.*

(Led.) (Merc.) (Mur. magn.) N. vom. (Plat.) (Plumb.) *Puls.*
Sep. Thuj. *Veratr.* (Verb.)

GRAPH. — *Acon.* Agar. Āmbr. Amm. *Ars.* (Asar.) Bell. Bry.
(Calad.) *Calc.* Cham. Con. *Guaj.* Hyosc. *Kali.* *Lyc.* (Merc.)
Magn. Mur. mag. (Nitr. ac.) *N. vom.* *Phosph.* *Puls.* Rhus. Sabin.
(Selen.) Sep. *Sil.* Sulph.

GUAJ. — *Graph.* *Merc.* N. vom.

HELL. — *Ars.* Cham. *Chin.* Dig. (Ignat.) Par. *Phosph.* Stann.
Stram. *Veratr.*

IIEP. s. c. — *Amm.* *Ant. crud.* Arn. *Ars.* Bell. Bry. Cina. *Cupr.*
Dros. *Ferr.* *Merc.* *Nitr. ac.* Plumb. *Spong.* *Sil.* *Zinc.*

HYOSC. — *Acon.* (Ant. crud.) Arn. Bell. Camph. (Carb. an.) Cham.
Chin. (Cupr.) (Dig.) *Dros.* *Graph.* Ignat. Lach. (Led.) (Mur.
magn.) N. vom. *Op.* *Phosph.* Plat. *Plumb.* (*Puls.*) Rhus. Ruta.
(Sabin.) (Scill.) (Sep.) (Spig.) *Stram.* *Veratr.*

IGNAT. — *Alum.* Ant. tart. *Arn.* (*Ars.*) (Bar.) (Bell.) Calad. (Calc.)
Carb. an. Caps. *Caust.* Cham. Cina. *Cocc.* *Coff.* Croc. Daph.
(Hell.) Hyosc. *Ipec.* Mgs. M. arct. M. austr. Mar. Mosch.
Natr. mur. N. mosch. *N. vom.* Par. *Phosph.* ac. *Puls.* (Ran.
bulb.) Rhus. *Ruta.* Sabad. Sec. corn. Sep. (Sil.) (*Spong.*) Stann.
Staph. Sulph. Valer. *Veratr.* *Zinc.*

JOD. — *Ars.* (Caust.) *Cocc.* *Coff.* Con. Cupr. (Magn.) *Merc.*
Phosph. Rhus. (Sabin.) (Scill.) *Spong.* Sulph. (*Veratr.*)

IPEC. — *Acon.* *Alum.* (Ambr.) *Ant. tart.* *Arn.* *Ars.* (Bell.) Calc.
(Canth.) Carb. an. (Caust.) Cham. Chin. Cina. *Cocc.* Croc.
Cupr. *Dros.* Dulc. *Ferr.* Ignat. *Laur.* (*Lyc.*) *N. vom.* *Op.*
Phosph. *Puls.* Sabin. (Sep.) Sulph. *Veratr.*

KALI. — Amm. Amm. mur. *Ars.* Bov. Bry. Calc. Camph. *Carb.*
veg. (Caust.) Cham. *Coff.* *Graph.* *Laur.* Magn. (Mang.) *Natr.*
mur. *Nitr. ac.* N. vom. (Par.) *Phosph.* *Puls.* Rhus. (Sabad.)
Stil. (Staph.) Tar. Viol. od.

LACH. — *Alum.* (Arn.) *Ars.* Bell. Bry. (Carb. an.) *Carb. veg.*
Chin. (Croc.) Dulc. Hyosc. *Merc.* *N. vom.* *Phosph.* ac. *Puls.*
Rhus. Selen. (Seneg.) Sulph. (Thuj.)

LATR.—Amm. Canth. Chin. (Cocc.) Coff. *Ipec. Kali. Merc. N.*
vom. Op. Rhus. Sec. corn. *Spig.* Veratr.

LEO.—Alum. Ars. Bry. Canth. Cham. (Ferr.) (Hyosc.) *Lyc. Merc.*
(Phosph. ac.) *Puls.* (Rhodod.) Rhus. Sep. Thuja.

LYC.—Ambr. Amm. (Amm. mur.) *Ars.* (Bar.) Bell. *Bry. Calc.*
Canth. Caps. Carb. veg. Caust. Cham. Cic. *Con. Graph. (Ipec.)*
Led. (M. arct.) Magn. *Mang. Merc. Mur. ac. Mur. magn.*
(Natr.) Natr. Mur. *Nitr. ac. N. vom. Petr. Plat. Phosph.*
Phosph. ac. Puls. Rhodod. *Rhus. Sep. Sil.* (Spig.) *Staph.*
Sulph. Thuja. (Veratr.)

MGS.—*Ignat.* Zinc.

M. ARCT.—*Bell.* (Groc.) *Ignat.* (Lyc.) *M. austr.* Mar. N. vom.
(Petr.) *Puls.* Stram. Zinc.

M. AUSTR.—(Bell.) *Ignat. M. arct. N. vom.* Petr. (Sabin.) Zinc.

MAGN.—Bar. Bry. Calc. (Caust.) Cham. (Croc.) *Graph. Kali.*
(Jod.) *Lyc. (Merc.) Mur. magn. Nitr. ac. (N. mosch.) N. vom.*
Phosph. (Plat.) Rhus. Scill. Sil. (Spong.) Sulph.

MANG.—Amm. (Amm. mur.) (Calc.) Coff. Con. (Kali.) *Lyc. Plat.*
Puls. (Sabad.) (Sassap.) Thuja. Veratr.

MAR.—Con. *Ignat. M. arct.*

MEN.—Asar. Chin. Op. Puls.

MERC.—Acon. Amm. mur. *Ant. crud. Arg. Arn. Ars. Asa f.*
Aur. Bar. *Bell.* Bov. *Bry.* Calad. *Calc.* Carb. an. Carb. veg.
Caust. Cham. *Chin.* Cic. Clem. Cocc. *Coff. Colch. Con. Cupri*
Daph. Dig. Dulc. Euphorb. Euphr. (Ferr.) (Graph.) *Guaj.*
Hep. s. c. Jod. Lach. Laur. (Led.) *Lyc.* (Magn.) Natr. (Natr.
mur.) *Nitr. ac. N. vom. Op.* (Phosph.) Phosph. ac. *Puls.*
Rhus. (Sabad.) *Sassap.* Selen. *Sep. Sil.* (Spong.) *Staph.*
Stram. Stront. *Sulph. Thuja. Valer.* Veratr. (Viol. tr.)

MOSCH.—*Asa f.* Bry. Cocc. Con. Croc. *Ignat. Op. Puls. Spig.*
Staph. Stram.

MUR. AC.—Ars. Bell. Bry. Calc. Chin. *Lyc. Natr. mur. N. vom.*
Rhus. Scill. Viol. od.

MUR. MAGN.—(Acon.) (Bar.) (Bell.) *Calc.* Carb. an. (Caust.) Cham.
Con. (Cycl.) (Ferr.) Graph. (Hyosc.) *L. c. Magn. N. vom.*

Petr. (Plumb.) **Puls.** (Spig.) **Staph.** **Sulph.** (Sulph. ac.) (Veratr.)

NATR.—(Alum.) (Ant. tart.) **Arn.** **Ars.** (Cocc.) (Lyc.) **Merc.** **Plat.** (Ran. bulb.) **Rhus.** (Sabad.) **Sep.** **Sil.** **Sulph.**

NATR. MUR.—**Arn.** **Ars.** (Bell.) (Calc.) (Caps.) **Carb. an.** *Carb. veg.* **Caust.** (Cham.) *Chin.* (Cocc.) **Ignat.** **Kali.** **Lyc.** (Merc.) **Mur. ac.** **Nitr.** (N. vom.) **Par.** **Plumb.** **Puls.** **Sabad.** (Scill.) **Sep.** *Spig.* **Sulph.** (Viol. tr.) **Vit.**

NATR.—(Amm.) (Arn.) *Calc.* **Cocc.** (Dros.) **Natr. mur.**

NATR. AC.—**Acon.** **Ant. tart.** (Arn.) **Aur.** *Bell.* (Bry.) **Calad.** *Calc.* **Chel.** (Cina.) *Con.* *Daph.* (Graph.) *Hep. s. c.* **Kali.** **Lyc.** **Magn.** **Merc.** **Op.** **Petr.** (Phosph.) **Plat.** **Puls.** **Rhus.** (Sabad.) **Selen.** *Sep.* *Sulph.* *Thuj.* **Viol. tr.** (Vit.)

N. MOSCH.—(Con.) **Ignat.** (Magn.) **N. vom.** **Sep.** (Sulph.)

N. VOM.—**Acon.** **Alum.** *Ambr.* *Amm. mur.* (Ant. crud.) **Ant. tart.** **Arg.** **Arn.** *Ars.* **Bism.** (Bov.) **Bry.** *Calc.* **Cann.** **Caps.** **Carb. veg.** **Caust.** *Cham.* *Chin.* *Cocc.* *Coff.* *Colch.* *Con.* *Cupr.* (Cycl.) *Dig.* **Dros.** *Dulc.* **Ferr.** *Graph.* *Guaj.* **Hyosc.** **Ignat.** *Ipec.* *Lach.* **Laur.** **Lyc.** **M. arct.** *M. austr.* **Magn.** **Merc.** **Mur. ac.** **Mur. magn.** (Natr. mur.) **N. mosch.** **Op.** **Par.** *Petr.* *Phosph.* **Plumb.** **Puls.** **Ran. bulb.** *Rheum.* **Rhodod.** **Rhus.** **Ruta.** **Sabad.** **Samb.** **Scill.** *Sep.* (Spig.) *Stram.* *Sulph.* **Tar.** (Thuj.) **Valer.** **Viol. od.**

OLEAND.—**Anac.** (Chin.) (Cina.) *Cocc.* (Puls.) (Sabad.) **Vit.**

OP.—**Acon.** (Ant. tart.) *Bell.* **Bry.** *Camph.* **Cann.** (Cham.) **Chin.** **Cic.** *Coff.* *Colch.* (Con.) **Croc.** *Dig.* **Hep. s. c.** *Hyosc.* *Ipec.* **Men.** **Merc.** **Mosch.** **Nitr. ac.** **N. vom.** *Phosph.* *Phosph. ac.* **Plumb.** **Puls.** **Ruta.** **Samb.** *Stram.* **Veratr.**

PAR.—**Hell.** **Ignat.** (Kali.) **Natr. mur.** **N. vom.** **Puls.** **Sabad.**

PETR.—(Bell.) **Calc.** **Cann.** *Cham.* (Dig.) **Ignat.** **Lyc.** (M. arct.) **M. austr.** **Mur. magn.** **Nitr. ac.** **N. vom.** *Phosph.* **Puls.** **Sep.** **Sil.** (Spig.) (Spong.) (Veratr.)

PHOSPH.—**Acon.** **Agar.** *Alum.* *Ambr.* *Amm.* **Amm. mur.** **Ars.** **Bell.** **Bry.** (Calad.) *Calc.* **Caust.** **Cham.** *Chin.* *Cina.* *Coff.* **Con.** (Dulc.) *Graph.* **Hell.** **Hyosc.** **Jod.** *Ipec.* **Kali.** **Lyc.** **Magn.**

(Merc.) (Nitr. ac.) *N. vom. Op. Petr. Plumb. Puls. Rhus.*
 (Ruta.) (Sassap.) *Sep. Sil.* (Spong.) *Spong. Sulph. Thuj.*
Viol. od.

PHOSPH. AC.—*Asa f. Bell. Caust. Chin. Coff. Con. Ignat. Lach.*
 (Led.) *Lyc. Merc. Op. Rhus. Sep. Staph. Sulph. Thuj. Ve-*
ratr.

PLAT.—*Ang. Asa f. Bell. Canth. (Carb. an.) Croc. (Ferr.) Hyosc.*
Lyc. Magn. Mang. Natr. Nitr. ac. Plumb. Puls. Rhus. Sabad.
Stront. Valer. Verb. Viol. od. Vit.

PLUMB.—*Alum. Bell. Chin. Con. (Ferr.) Hyosc. (Mur. magn.)*
Natr. mur. N. vom. Op. Phosph. Plat. Puls. Ruta. Sabad. Sep.
Stram. (Sulph.) (Sulph. ac.) Zinc.

PULS.—*Acon. Agar. Ambr. Amm. Amm. mur. Ant. crud. Ant.*
tart. Arn. Ars. Asa f. Aur. Bell. Bov. Bry. Calc. Camph.
Cann. Canth. Caps. Carb. veg. Cic. Cham. Chin. Cocc. Coff.
Colch. Con. Cupr. Cycl. (Daph.) Dig. (Dros.) Euphr. Ferr.
Graph. (Hyosc.) Ignat. Ipec. Kali. Lach. Led. Lyc. M. arct.
Mang. Men. Merc. Mosch. Mur. magn. Natr. Natr. mur. Nitr.
ac. N. vom. (Oleand.) Op. Par. Petr. Phosph. Plat. Plumb.
Ran. bulb. Ran. scel. Rheum. Rhus. Ruta. Sabad. Sabin.
Sassap. Scill. Selen. Sep. Sil. (Spig.) Spong.) Stann. Staph.
Stram. Sulph. Sulph. ac. Thuj. Valer. Veratr. Zinc.

RAN. BULB.—(Alum.) *Bry. Carb. veg. (Ignat.) (Natr.) N. vom.*
Puls. Ran. Scel. Rhus. Sabad. Sassap. Sep. (Staph.)

RAN. SCEL.—*Bov. Puls. Ran. bulb. Sil. Veratr.*

RHEUM.—(Ant. tart.) *Ars. Bry. (Carb. veg.) Cham. N. vom. Puls.*
Rhus. (Samb.)

RHODOD.—*Calc. Canth. Carb. an. Carb. veg. (Led.) Lyc. N.*
vom. Rhus. Sep. Sil. (Sulph.)

RHUS.—*Alum. Amm. Ant. crud. Arn. Ars. Asa f. Bell. Bry.*
Camph. Canth. Caust. Cham. Chin. Clem. Cocc. Coff. Con.
Cupr. Cycl. (Dros.) Dulc. Graph. Hyosc. Jod. Ignat. Kali.
Lach. Laur. Led. Lyc. Magn. Merc. Mur. ac. Natr. Nitr. ac.
N. vom. Phosph. Phosph. cc. Plat. Puls. Ran. bulb. Rheum.

- Rhodod. Ruta. Sabad. Samb. Scill. Selen. Sep. Sil. Sulph. Veratr. Viol. tr.*
- RTA.**—Acon. (Ambr.) Arn. Ars. Asa f. Bell. Bry. Con. (Cupr.) Hyosc. Ignat. N. vom. Op. (Phosph.) Plumb. Puls. Rhus. (Selen.) (Staph.) Stram. Veratr.
- SABAD.**—Ambr. Ant. crud. Ars. (Bell.) Caps. Cham. Chin. Cina. Con. Ignat. (Kali.) (Mang.) (Merc.) (Natr.) Natr. mur. (Nitr. ac.) N. vom. (Oleand.) Par. *Plat. Plumb. Puls. Rhus. (Sassap.) Sep. (Sil.) (Spig.) Veratr.*
- SABIN.**—Acon. *Arn. Bell. Cham. Cocc. Graph. (Hyosc.) (Jod.) Ipec. (M. austr.) Puls. (Sassap.) (Spig.) Thuj. Veratr.*
- SAMB.**—(Ant. tart.) *Arn. Ars. (Bell.) Chin. (Cupr.) N. vom. Op. (Rheum.) Rhus.*
- SASSAP.**—Amm. mur. Cham. Cocc. (Con.) (Mang.) *Merc. (Phosph.) Puls. Ran. bulb. (Sabad.) (Sabin.) Sep. Sil. Sulph.*
- SCILL.**—*Bry. (Dros.) (Hyosc.) (Jod.) Magn. Mur. ac. (Natr. mur.) N. vom. Puls. Rheum. Rhus. Seneg. (Spong.)*
- SEC. CORN.**—Arn. Camph. Ignat. Laur. Veratr.
- SELEN.**—(Ambr.) (Bry.) Carb. an. (Graph.) Ignat. Lach. Merc. Nitr. ac. Puls. Rhus. (Ruta.) Thuj. (Vit.)
- SENEG.**—*Arn. Ars. Bar. Bell. Bry. Canth. Euphr. (Lach.) Scill. Stann. Sulph.*
- SEP.**—Acon. Ambr. (Amm.) Ant. crud. *Ant. tart. Ars. Bar. Bell. Bov. Calc. Carb. veg. Caust. Cham. Chin. Coff. Con. (Dros.) Ferr. Graph. (Hyosc.) Ignat. (Ipec.) Led. Lyc. Merc. Natr. Natr. mur. Nitr. ac. N. mosch. N. vom. Petr. Phosph. ac. Plumb. Puls. Ran. bulb. Rhodod. Rhus. Sabad. Sassap. Sil. (Spong.) Sulph. Veratr. Zinc.*
- SIL.**—(Alum.) (Ambr.) Amm. Bell. Bov. *Calc. Carb. an. (Caust.) Cic. (Cina.) Cycl. (Dros.) Graph. Hep. s. c. (Ignat.) Kali. Lyc. Magn. Merc. Natr. Petr. Phosph. Puls. Ran. scell. Rhodod. Rhus. (Sabad.) Sassap. Sep. Spig. Sulph. Veratr.*
- SPIG.**—Acon. (Amb.) Aur. (Bar.) Bov. Chin. *Dig. Euphr. (Hyosc.) Laur. (Lyc.) (Mosch.) (Mur. magn.) Natr. mur. (N. vom.)*

- (Petr.) (Phosph.) (Puls.) (Sabad.) (Sabin.) Sil. Spong. (Stram.)
 Tar. *Veratr.*
- SPONG.**—(Alum.) (Ars.) (Bell.) (Cocc.) (Cupr.) *Dros. Hep. s. c.*
 (Ignat.) *Jod.* (Magn.) (Merc.) (Petr.) Phosph. (Puls.) (Scill.)
 (Sep.) Spig. (Valer.)
- STANN.**—(Arg.) Ars. Bell. Cann. Cham. *Chin.* (Croc.) Hell. *Ignat.*
Puls. Seneg. Stram. *Valer.* Verb.
- STAPH.**—*Ambr.* Arn. *Coloc.* Con. (Daph.) Ignat. (Kali.) *Lyc.*
Merc. Mosch. Mur. magn. *Phosph. ac.* Puls. (Ran. bulb.)
 (Ruta.) Sabin. *Thuj.* (Veratr.)
- STRAM.**—Acon. Asar. *Bell.* Bry. Camph. Canth. Carb. veg. *Cham.*
Cocc. Hell. Hep. s. c. *Hyosc.* M. arct. Merc. Mosch. *N. vom.*
Op. Plumb. Puls. Ruta. (Spig.) Stann. *Veratr.* Zinc.
- STRONT.**—Bov. Merc. Plat.
- SULPH.**—Acon. Amm. mur. Ant. crud. *Ars.* Bar. *Bell.* Bry.
Calc. Canth. Caps. Caust. *Cham.* *Chin.* *Coff.* Con. Cupr. *Dulc.*
Graph. Ignat. *Jod.* Ipec. *Lach.* *Lyc.* Magn. *Merc.* Mur. magn.
Natr. *Natr. mur.* *Nitr. ac.* (N. mosch.) *N. vom.* Phosph. *ac.*
 (Plumb.) Puls. (Rhodod.) *Rhus.* *Sassap.* Seneg. *Sep.* Sil.
Sulph. ac. Veratr. Viol. tr.
- SULPH. AC.**—Arn. (Chel.) Con. *Dig.* (Mur. magn.) (Plumb.)
Puls. Ruta. Sulph.
- TAR.**—(Carb. veg.) (Cocc.) Con. Kali. *N. vom.* Puls. Spig.
Valer.
- THUJ.**—(Acon.) Asa f. Bry. Cann. *Chin.* Cie. Ferr. (*Lach.*)
Led. *Lyc.* Mang. *Merc.* *Nitr. ac.* (N. vom.) Phosph. *ac.* Puls.
 Sabin. Selen. *Sta ph.*
- VALER.**—*Bell.* (Canth.) Cocc. *Coff.* Con. Ignat. *Merc.* *N. vom.*
 Plat. Puls. (Spong.) Stann. Tar.
- VERATA.**—Acon. Ambr. Ant. tart. Arn. *Ars.* (Bell.) Bov. Bry.
Camph. Caps. Caust. *Chin.* Cie. *Coff.* *Coloc.* Cupr. Daph.
Dros. Ferr. Hell. *Hyosc.* Ignat. (Jod.) Ipec. Laur. *Lyc.*
 Mang. Merc. Mur. magn. Op. (Petr.) Phosph. *Phosph. ac.*
 Puls. Ran. scel. *Rhus.* Ruta. Sabad. Sabin. Sec. corn. *Sep.*
 Sil. Spig. (Staph.) Stram. Sulph. Zinc.

VERB.—(Ambr.) (Caps.) (Ferr.) Plat. Stann.

VIOL. OD.—Kali. Mur. ac. N. vom. Phosph. Plat.

VIOL. TR.—Bar. (Caps.) (Merc.) (Natr.) mur.) Nitr. ac. Rhus.
Sulph.

VIR.—Bov. (Cupr.) Natr. mur. (Nitr. ac.) Oleand. Plat. (Selen.)
Sep.

ZINC.—(Amm. mur.) Ant. crud. Arn. Bell. Canth. *Carb. veg.*
(Cham.) (Con.) (Daph.) *Hep. s. c. Ignat. Mgs. M. arct. M.*
austr. Plumb. Puls. Sep. Stram.

PROFESSION DE FOI SUR LA MÉDECINE EN GÉNÉRAL, ET L'HOMŒO-
PATHIE EN PARTICULIER;

Par les Docteurs GRIESSELICH et SCHROEN.

L'état de la médecine actuelle se présente trop clairement à l'esprit du médecin qui réfléchit, pour qu'il puisse conserver le moindre doute sur les grandes lacunes que cet art offre dans plusieurs de ses parties. Nous sommes convaincus de l'absolue nécessité d'une réforme de la médecine pour qu'il ne lui arrive point de s'enfoncer dans l'empirisme ou de s'égarer parmi les chimères de la spéculation. Nous sommes également persuadés que l'homœopathie, introduite par Hahnemann, et qui, par son principe une fois bien apprécié, apparaît comme un premier pas fait vers la réforme de l'art, a besoin d'en subir elle-même une profonde, pour répondre à son but et s'assurer des droits à l'estime des médecins. L'exagération et l'ignorance peuvent seules parler de la gloire de la médecine actuelle; car jamais elle n'a eu moins de titres à la vraie gloire qu'aujourd'hui, où chacun croit orner la science en y accolant les produits de son imagination et les illusions de son mauvais esprit d'observation. Il faut être aveugle pour vanter l'état de l'homœopathie, qui, bien que magnifique dans ses principes fondamentaux, est souvent devenue très-mauvaise dans ses développemens, sous l'influence d'autorités chatouilleuses, d'imi-

tateurs serviles, de raisonneurs sans bon sens et d'avenglés enthousiastes.

Nous allons exprimer notre opinion de la manière la plus libre, parce que nous sommes vivement pénétrés de la vérité de ce que nous disons, parce que nous souhaitons avec ardeur de contribuer en quelque chose à l'amélioration de la médecine, parce que nous avons à cœur de réunir autant que possible sur un même drapeau tous ceux pour qui l'art est plus qu'un moyen de caresser l'amour-propre et de se procurer des avantages matériels. Il nous serait agréable de concourir à ce que l'ancien édifice appelé médecine ne s'écroulât pas, et à ce qu'on ne vît pas s'ouvrir pour elle une période semblable à celle qui commença au temps de Galien. Les fondemens de cette vieille construction ne doivent pas en favoriser l'écroulement, et il ne faut pas que ce qui peut s'y trouver d'utile soit enseveli sous les décombres.

Qu'on ne s'empresse pas de déverser le blâme sur nous. Nous honorons toute opinion fondée sur des bases réelles, toute manière d'agir qui repose sur de telles opinions. Nos attaques ne sont dirigées que contre ce qui est dépourvu de fondement, ce qui n'est qu'imitation servile, ce qui n'est qu'obscurité. Voilà ce qu'il faut déraciner, et l'on est tenu de le faire s'il peut en résulter quelque bien. D'autres qui pensent comme nous, mais qui n'osent pas nous imiter, auront beau dire que de telles attaques n'aboutissent à rien contre les puissans du jour, au char triomphal desquels s'attellent toujours volontiers les gens crédules, superficiels et suffisans, et qu'elles ne changeront rien à ceux qui donnent le ton, nous avouerons que l'histoire de la médecine prouve qu'ils ont raison en exposant cette triste vérité; mais il ne nous en est pas moins impossible de nous résoudre à sanctionner de notre assentiment ce que nous avons reconnu n'être pas vrai, et nous croyons fermement qu'il se trouvera d'autres hommes assez résolus pour mettre la main à l'œuvre avec nous. Ceux-là agissent dans des vues d'intérêt personnel qui imitent ce qu'ils viennent de voir faire, qui tournent autour des questions principales de la science sans rien faire pour contribuer à les résoudre, ou qui vont même

jusqu'à se déclarer contre les esprits assez audacieux pour ne point être satisfaits du présent.

Nous sentons que les propositions qui vont suivre ne s'enchaînent pas d'une manière rigoureuse ; mais notre but n'était pas de présenter un tout complet. Nous voulions seulement donner un squelette, une esquisse de vues principales, dont la nature devait fréquemment et intentionnellement être négative. Ici probablement on nous reproche encore de nous borner à démolir, tandis que le principal est de construire. Nous savons cela fort bien ; mais comment bâtir sur des ruines qui ne sont bonnes à rien ? Il faut commencer par débayer le terrain, et c'est l'office que nous nous sommes imposé ; l'édification sera ensuite l'objet de notre vie entière, et chacun doit y contribuer à sa manière. On peut même servir la science sans avoir le don d'inventer et de découvrir ; car c'est déjà un grand mérite que d'extirper l'erreur et de détruire l'idolâtrie littéraire. On a dit avec raison que tout irait au mieux dans le monde avec des négations, et que détruire le mal est déjà faire le bien.

Nous avons cru devoir faire précéder le tout de quelques articles généraux exprimant des vues fondamentales sur l'ensemble de la médecine. Nous espérons que le lecteur n'en sera pas choqué ; mais s'il venait à l'être, qu'il réfléchisse que les principales questions elles-mêmes ne sont point résolues en médecine, et que, pour faire prospérer davantage notre art, il ne s'agit nullement de rectifier des choses accessoires ou d'en découvrir de nouvelles.

En publiant notre profession de foi, nous n'avons pas en vue de créer une secte nouvelle, ou d'afficher l'esprit de contradiction, ce qui serait un enfantillage. Nous désirons que les hommes qui cherchent la vérité sur la même route que nous, veuillent bien joindre leurs efforts aux nôtres, ou donnent quelque chose de mieux que ce que nous présentons. Amis de la vérité, coalisons-nous, et prêtons-nous un mutuel secours pour atteindre le but vers lequel nous tendons tous. Une voix isolée est bientôt étouffée par l'ennemi de la vérité, l'intérêt personnel. Elevons

done nos voix ensemble pour que les nuages se dissipent, et qu'une fausse lueur fasse place à la véritable lumière.

1° La médecine a besoin que ses principes fondamentaux **passent** au creuset de la critique. Les sciences préparatoires ou accessoires l'étouffent en quelque sorte, et la thérapeutique est surtout la partie la plus arriérée.

Quelque importance qu'aient les sciences préparatoires, elles n'ont pu exercer d'influence salutaire sur la médecine. On s'est contenté ou d'en appliquer partiellement une à la thérapeutique, ou, lorsqu'on apercevait des lacunes, de recourir à la spéculation pour les remplir. Les diverses branches de la médecine partent en rayonnant de la physiologie, point de ralliement de toutes les sciences naturelles. Si nous n'apprenons pas ce qu'est la vie et en quoi elle consiste, nous la connaissons au moins d'après ses phénomènes, et nous devons rechercher les lois de ceux-ci. Ayant une fois découvert les lois principales de la vie en santé, nous serons plus près de trouver celles de la vie en maladie, et à mesure que nous apprenons quelles sont les puissances qui conservent la première ou la transforment en la seconde, et quelles sont les circonstances dans lesquelles a lieu cette conversion en maladie, nous nous approprions la connaissance des vertus des médicamens, et nous pouvons en tirer parti pour le traitement des maladies.

2° Pour que l'état des choses s'améliore, il faut commencer par imposer des bornes à la spéculation. Dans la médecine, elle dégénère en arbitraire et en rêveries.

3° Une principale cause de l'état dominant de la médecine réside dans la manière dont un grand nombre l'exercent et l'enseignent. L'esprit de système et le défaut d'observation sont les vices radicaux.

4° Les corporations médicales traînent à leur suite le germe de l'importance attachée aux autorités, introduisent une sorte de népotisme en médecine, et le maintiennent.

5° Le défaut d'union et l'envie excitée par la soif du gain sont cause que les médecins ne sont point aussi considérés qu'ils le désirent eux-mêmes, et que l'art exigeant qu'ils le fussent.

6° Ce qu'on appelle médecine rationnelle n'existe réellement point, ou celle qui usurpe ce nom est souvent plus ou moins irrationnelle.

7° On voit fort peu de traces de la médecine hippocratique dans la médecine du jour, dans celle qu'on appelle rationnelle.

8° La médecine qui repose sur des indications générales est la grande route de l'empirisme; elle n'a rien de commun avec la raison, mais bien avec l'imagination et l'arbitraire.

On convient quelquefois aujourd'hui que c'est un mérite de l'homœopathie de fournir les moyens de trouver des remèdes spécifiques; mais on part en général de la croyance à des maladies spécifiques et fixes, dont il n'y a réellement qu'un bien petit nombre. L'ancienne médecine n'était point en état de trouver beaucoup de ces moyens, parce que la direction suivant laquelle on cherchait à découvrir les rapports spécifiques était fausse. On n'étudiait que sur le malade, car à peine profitait-on dans la pratique des observations faites par d'autres sur l'homme en santé. Comme l'homœopathie part du principe de ne rechercher que sur l'homme sain les rapports des médicamens aux organes, de même l'allopathie ne les étudie que sur le malade. La spéculation se chargeait de remplir ici tout le reste dans les systèmes. Comme on ne connaissait pas les rapports prochains spécifiques, on s'en tenait aux rapports généraux, ce qui se faisait d'autant mieux que la connaissance des rapports généraux des médicamens avec les organes se montrait conforme aux vues sur la nature des maladies. Ainsi les émissions sanguines se présentaient dans l'inflammation, les fortifiants dans la faiblesse. Mais la faute principale consistait en ce que celui qui admettait, par exemple, une vraie faiblesse, appuyait son opinion d'argumens aussi spécieux que celui qui soutenait le contraire. De là tant de diversités dans le traitement des maladies journalières, où souvent il aurait été mieux qu'on s'abstînt d'agir médicalement.

9° Hahnemann a l'incontestable mérite d'avoir démontré par le fait la nécessité d'une réforme de la médecine, et d'y avoir essentiellement contribué avant qui que ce soit.

Qu'on veuille bien ne pas mal nous comprendre s'il est peu de points où nous donnions raison à Hahnemann, et beaucoup où nous le contredisons. Nous sommes guidés en cela par l'intime conviction que son principe est réel, mais que le système qu'il a bâti dessus est insoutenable. Ce système renversé, le principe paraîtra, nous l'espérons, sous un meilleur jour qu'aujourd'hui, où l'on a souvent tant de peine à distinguer le vrai du faux, quand on n'est pas bien au courant de la marche de la doctrine, qui assez souvent, il est vrai, n'est qu'une fausse route.

10° Cette réforme, en tant qu'elle part de Hahnemann, est contenue dans le système de l'homœopathie, et elle se fonde sur le petit nombre de principes fondamentaux de cette doctrine qui ne peuvent être renversés ni par la théorie ni par la pratique.

Quand le vrai sera dégagé du faux, nous espérons que beaucoup d'ennemis de l'homœopathie deviendront ses amis. Il ne faut que donner aux propositions vraies des développemens qui le soient également, pour procurer un point de repos à l'esprit. Ce n'est point une théorie orthodoxe semblable à celles qui ont régné jusqu'ici, qu'il nous faut, mais une théorie correspondant au degré de nos connaissances actuelles, ou apte à rectifier et compléter les anciennes en ce qu'elles ont de contradictoire avec ces dernières, afin que celui qui n'apprend à connaître l'homœopathie que dans son cabinet, soit gagné par la clarté des principes. Il en est autrement de l'argument *ad hominem*, qui ne s'applique point à beaucoup de principes de l'homœopathie, ni moins encore à tous ceux de Hahnemann. On ne peut là poser qu'une seule question; le principe homœopathique est-il susceptible de s'introduire dans la pratique? La meilleure réponse est de renvoyer à l'expérience. Mais ce nous paraît être un grand mérite de Hahnemann que l'on puisse et doive répondre ainsi. L'exécution ou l'application est une autre question, dont le temps seul et les efforts des hommes amèneront la solution. De ce qu'on peut et doit répondre comme nous l'avons dit plus haut, il suit qu'un bouleversement de la médecine sera opéré par là, et de ce qu'on met en avant un principe fondamental précis et invariable, il suit que ce bouleversement

sera un pas de fait vers quelque chose de mieux. Nous répétons encore une fois que nous mettons pour conditions expresses que l'homœopathie prendra une meilleure forme, et qu'on s'éloignera des dogmes de Hahnemann.

Or, les vérités de la doctrine homœopathique actuelle peuvent, suivant nous, se résumer de la manière suivante : A, le principe ; B, la recherche du rapport spécifique entre médicament et organe, faite d'abord sur l'homme en santé ; C, l'indication déduite de là dans les maladies ; E, l'efficacité de doses proportionnellement moindres, dont le principe rend l'emploi nécessaire, mais avec de grandes restrictions apportées aux propositions qui ont eu cours jusqu'à présent ; F, l'administration de substances simples, et en général l'introduction de la simplicité dans la pratique médicale ; G, la patience d'attendre le temps nécessaire pour que chaque dose accomplisse son action ; H, la prescription d'un genre de vie approprié.

11° Le hahnemannisme et l'homœopathie sont devenus, dans ces dernières années, deux choses fort différentes, qu'il faut essentiellement distinguer l'une de l'autre.

Proclamer ouvertement et répéter cette vérité nous paraît fort nécessaire au progrès de la science. Nous appelons hahnemannisme l'homœopathie telle qu'on la trouve dans l'*Organon* de Hahnemann ; nous renonçons à ce système, et nous adoptons la méthode spécifique contenue dans l'homœopathie. Hahnemann a, sous plus d'un rapport, quitté la bonne route qu'il suivait d'abord, et s'est enfoncé dans une foule de contradictions insolubles, qui ne peuvent paraître conséquentes qu'à la tourbe de ceux qui ne réfléchissent pas. On peut être homœopathe sans être hahnemannien ; nous protestons, et contre ce dernier nom, et contre la chose.

12° Le hahnemannisme est un agrégat de vrai et de faux ; nul médecin instruit ne peut l'adopter dans sa totalité.

13° Ce que les partisans du hahnemannisme appellent homœopathie *pure*, en admettant tout ce qu'il y a d'arbitraire et d'inconséquent dans la doctrine de leur maître, ne mérite pas cette épithète.

Dans ces derniers temps, on a appelé homœopathes *purs* ceux qui suivent à la lettre les principes de l'Organon, et parfois on leur a opposé d'autres homœopathes désignés sous le nom d'*électiques*. D'après ce qui précède et ce qui va suivre, on verra ce qu'il faut penser de ces distinctions. Notre avis est bien que *chacun* doit agir d'une manière conforme à sa conviction; mais nous croyons que beaucoup de gens qui se disent homœopathes *n'ont* pas de conviction, qu'ils croient sans examen tout ce qu'on leur dit, et qu'ils agissent d'après un mélange d'habitude et d'imitation qu'ils regardent comme de la conviction.

14° L'homœopathie, dépouillée du hahnemannisme, *n'est* point encore assez avancée pour que le médecin qui la suit puisse toujours et dans tous les cas se passer de certains autres procédés thérapeutiques, quoique, dans la grande majorité des circonstances, elle l'emporte de beaucoup sur toute autre méthode.

Autant nous respectons la véritable conviction et une conduite qui repose dessus, dussent-elles s'éloigner totalement des nôtres, autant nous est-il impossible, par les motifs précédens et par ceux qui seront déduits plus loin, de croire que ce qu'on appelle l'homœopathie pure soit aussi avantageuse au genre humain qu'on le dit; nous pensons, au contraire, que ceux qui l'ont ainsi baptisée ont cédé à la même faiblesse que tous les partisans des autres systèmes, qu'on a également donnés tous comme étant les seuls vrais.

Mais notre opinion est aussi qu'on n'a point encore épuisé l'homœopathie, dégagée du hahnemannisme, à tel point qu'elle puisse se dispenser de recourir à quelques procédés thérapeutiques *simples* de l'ancienne médecine. Chacun doit être laissé juge de la manière et des cas où il peut tirer parti de ces procédés; car tous *n'ont* pas la même étendue de connaissances, et chaque art a ses bornes.

15° L'homœopathie est la méthode qui se sert de médicamens *spécifiques* pour éloigner les maladies.

On a beaucoup disputé sur les médicamens spécifiques. Les uns les croient très-désirables, les autres les considèrent comme

menant à l'empirisme. La dispute nous paraît tenir à ce qu'on n'a point assez précisé les idées. On reproche en particulier à l'homœopathie, qui se vante d'employer des moyens spécifiques, de ne pas pouvoir en posséder, parce qu'elle ne reconnaît point de maladies spécifiques. En effet, tandis que l'ancienne école assigne des noms fixes aux maladies, et les distribue, dans ses cadres nosologiques, par espèces, genres, familles et classes, méthode dans laquelle se reflètent involontairement aussi les principes de la manière dont elle agit au lit du malade, l'homœopathie s'attache à bien saisir chaque cas individuel de maladie : elle veut spécialiser, ou mieux encore individualiser, tandis que l'autre prétend généraliser. Mais comme il est impossible, sans lui faire violence, de ployer la nosologie aux méthodes de la botanique et de la zoologie, de même aussi on ne peut pas dire qu'un cas morbide présent est tel qu'il ne se soit jamais offert et qu'il ne doive jamais se représenter; car si cela était, nous devrions avoir, pour correspondre au nombre infini des cas morbides, une infinité de moyens, dont il serait impossible d'acquérir la connaissance. La chose n'est donc vraie que jusqu'à un certain point : il y a des maladies qui se répètent dans leurs phénomènes principaux, mais qui sont modifiées diversement par la nature entière de l'individu affecté et par l'influence des différentes circonstances extérieures, et ces médicamens exercent à leur tour une influence extérieure sur le choix du médicament dans le cas présent. L'idée de spécificité implique donc ici celle de ce qui convient à l'individu; mais elle peut aussi s'étendre, dans une large acception du mot, à des formes pathologiques déterminées de certains organes et systèmes. Ainsi l'aconit agit d'une manière spécifique sur l'exaltation d'activité du système vasculaire. De la manière dont, d'après une série d'observations, cette action se manifeste sur des organismes différens, le médecin conclut, dans un cas morbide donné, que l'aconit pourrait bien être là le moyen spécifique. Ainsi, pour pouvoir être spécifique, il faut que la substance médicinale ait une affinité prochaine avec la maladie. L'une et l'autre se comportent comme l'étincelle et l'amadou. C'est pourquoi les Fran-

mais remplacent l'expression de *spécificité* par celle d'*appropriation*, qui exprime la même idée.

16° Les médicamens spécifiques ne sont point opposés à des maladies spécifiques dans le sens de l'ancienne école. Chaque cas morbide doit être considéré comme individuel, et traité par des médicamens qui aient un rapport de spécificité avec la forme pathologique actuelle de l'organe malade.

17° Le mot *spécifique* désigne donc la relation mutuelle entre le médicament et chaque cas concret de malade.

18° La méthode d'employer de tels médicamens doit être considérée comme la méthode directe ; de sorte qu'elle implique une connaissance aussi exacte que possible du cas morbide et du médicament. C'est la voie la plus courte et la meilleure pour triompher des maladies, tandis que toute autre ne peut arriver là qu'en faisant des détours.

Nous croyons, d'après ce qui précède, devoir restreindre l'idée des médicamens spécifiques à ceux dont tout l'ensemble des particularités s'accorde le mieux possible avec celui de la maladie. Le médicament le plus affine d'une maladie est celui qui en offre l'image la plus fidèle. Nous supposons que les rapports des médicamens ont été étudiés d'abord sur l'homme sain, ensuite sur le malade. C'est ainsi qu'il devient possible d'accommoder l'une à l'autre l'essence du remède et celle de la maladie.

Il n'est donc point sujet à doute que la méthode qui nous enseigne à procéder ainsi au lit du malade doit être considérée comme étant celle qui agit d'une manière directe. L'homœopathie renferme en elle cette méthode, elle a seulement besoin qu'on la travaille dans une meilleure direction ; à mesure qu'elle se perfectionne, et qu'elle se dégage des entraves d'un empirisme souvent grossier, les autres méthodes lui cèdent le pas ; car personne, de sensé ne consent à prendre le chemin le plus long quand il en aperçoit un plus court.

19° Le principe *similia similibus* exprime le rapport mutuel entre maladie et médicament. L'explication qu'en donne Hahnemann.

mann est tout-à-fait arbitraire, et donne une fausse idée de ce qui a lieu pendant la guérison.

Ce principe renferme, suivant nous, ce que nous venons d'exprimer, et c'est ainsi sans doute qu'on devrait l'interpréter. On oppose, dit-on, à une maladie le médicament qu'on sait produire une maladie analogue chez l'homme en santé; mais ce mot *analogue* nous arrête, et quiconque n'a pas adopté la théorie de Hahnemann sans réflexion, doit s'être demandé en quoi doit consister cette analogie. Elle ouvre un si vaste champ, qu'elle ressemble à un sac dans lequel on peut cacher tout ce qu'on veut. Suivant nous, il ne doit pas y avoir *analogie*, mais *accord* entre les *principaux* phénomènes médicamenteux et morbides. Sans entrer ici dans des discussions physiologiques et pathologiques, nous ferons seulement remarquer qu'il était absurde de construire sur ce qu'on appelait l'analogie d'action une théorie d'après laquelle le médicament spécifique aurait appliqué sur la maladie naturelle une nouvelle maladie factice, afin que cette dernière, plus forte que l'autre, triomphât d'elle. On n'a pas dit une chose moins fausse en ajoutant qu'après cette victoire remportée ainsi sur la maladie naturelle, la maladie factice disparaissait d'elle-même. On citait en preuve ce qu'on appelait l'aggravation homœopathique. Mais cette aggravation a lieu rarement lorsqu'on emploie des doses convenables; la plupart du temps, ce n'est qu'une exacerbation de la maladie naturelle, dont l'apparition ne se lie point directement avec le médicament qu'on a fait prendre, et il ne serait pas au pouvoir du médecin de lui donner une direction telle qu'elle ne devînt pas dangereuse, qu'elle n'accrût pas d'une manière durable la maladie elle-même. Les idées admises sur l'aggravation homœopathique nous paraissent dangereuses pour la pratique; car on doit encore ajouter qu'il n'est donné à personne de dire combien de temps on doit l'attendre. On parle d'aggravations qui ont duré des jours entiers, et qui ont été produites, à ce qu'on dit, par un médicament; ces assertions nous semblent annoncer qu'on a mal observé la marche de la maladie. On n'a point assez séparé, dans les prétendues aggravations, les signes

des phénomènes morbides actuels, et l'apparition de phénomènes morbides tout-à-fait nouveaux. Nous ferons remarquer en outre que, quand l'une ou l'autre de ces circonstances a lieu, ou même que toutes deux surviennent à la fois, après qu'on a donné le médicament convenable, il faut en accuser une exaltation morbide du pouvoir réactionnaire. Il y a encore une chose à considérer, c'est que l'aggravation homœopathique n'est souvent pas suivie d'amélioration, mais que le travail morbide continue sa marche. Comme la théorie de Hahnemann sur le travail de la guérison repose sur le principe *similia similibus*, et qu'il est clair, d'après ce qui précède, qu'elle ne peut se soutenir; comme en outre d'autres dogmes de l'*Organon* reposent sur cette théorie, tout ce qui est fondé sur de fausses suppositions se trouve renversé par là. Voilà comment nous croyons que l'*Organon* a besoin d'une grande épuration, qui devrait porter d'abord sur la partie thérapeutique.

20° A partir du principe *similia similibus*, la théorie de l'homœopathie doit être reconstruite. Les propositions de Hahnemann sont en grande partie sans fondement, et son *Organon* plein de choses contraires au bon sens, d'ambiguïtés, d'inconséquences et de faussetés, qui ne permettent pas d'arriver à ce qu'il contient de bon.

21° Il y a différentes voies pour guérir.

Déjà plus haut, nous avons indiqué la méthode dérivative. Nous renvoyons à ce que nous avons dit, et nous nous abstenons de plus amples déductions sur les autres méthodes, leur valeur ou leur non-valeur. C'est une exagération de dire que l'ancienne médecine n'a point de méthode qui guérisse réellement. Nous rappellerons de nouveau la méthode *contraria contrariis*, qui cependant, nous devons en convenir, est plus incertaine que la spécifique, parce qu'elle établit le champ de la réaction sur un autre point que celui de la maladie elle-même, et parce qu'elle fait, d'une autre manière seulement, ce que Hahnemann veut faire avec les moyens spécifiques, rendre malade et plus malade, pour guérir. Nous citerons aussi la méthode dérivative qui excite un

travail morbide dans un organe sain, tandis que Hahnemann veut exaspérer celui qui a lieu dans le point malade. La méthode antipathique même conduit assez souvent aussi à un heureux résultat. Quoiqu'on ne puisse nier que, dans les inflammations, surtout des organes nobles, elle mène au but plus lentement que la méthode spécifique, avec plus de perte pour l'organisme, et toujours d'une manière plus incertaine, elle n'en demeure pas moins une méthode curative qui a son fondement dans la nature. La nature, qui affecte tant de formes, nous a laissé aussi de nombreuses voies ouvertes pour guérir l'organisme malade.

22° Ce que Hahnemann dépeint comme méthode allopathique comprend plusieurs méthodes, et le tableau qu'il en fait, quoiqu'au total la plupart du temps exact, pêche néanmoins assez souvent dans les détails.

23° La méthode antagoniste, dérivative, est une véritable méthode curative. Elle repose sur ce qu'on met en jeu l'activité d'un organe sain ayant une affinité de polarité avec l'organe malade.

24° La méthode antipathique, énantipathique, oppose au travail morbide, dans l'organe malade, un travail directement opposé, et cherche ainsi à mettre de côté l'affection primitive. C'est une méthode curative fondée sur la nature des choses.

25° Ce qu'on a voulu présenter dans ces derniers temps sous le nom d'isopathie est un amas confus d'analogies mesquines et de vérités peu ou mal comprises.

Nous croyons superflu de développer cette proposition. Une chose aussi peu mûrie mérite à peine qu'on s'en occupe, et si nous en parlons, c'est moins à cause d'elle-même, que pour montrer combien on doit se mettre en garde contre les absurdités. Les faits sur lesquels on a bâti le misérable édifice de l'isopathie sont très-peu nombreux, et l'on peut tous les ramener au principe de l'homœopathie.

26° Toutes les méthodes doivent avoir pour base l'idée de la force inhérente à la nature, qui agit elle-même, d'après certaines lois, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie.

Par force vitale, nous entendons en général la tendance de

l'organisme à se maintenir contre le monde extérieur, et en particulier la tendance des organes à maintenir leurs caractères propres, d'où résulte un ensemble de tendances produisant l'état que nous appelons santé. Les lois d'après lesquelles ces effets ont lieu regardent la physiologie. La force médicatrice de la nature ne diffère pas de cette tendance; c'est elle-même, modifiée seulement par le changement d'état de l'organisme. Quant à l'essence, elle est la même et se confond avec ce qu'on appelle aussi le pouvoir réactionnaire. De même que l'organisme sain se défend contre ce qui veut l'attaquer du dehors, de même l'organisme malade cherche à s'en débarrasser, pour sauver son indépendance. Se figurer un organisme passif, c'est admettre une chose qui n'a pas de sens. Le médicament ne peut servir qu'à appuyer ou même à éveiller cette tendance. La tendance de la force vitale chez le malade, la force médicatrice de la nature, peut elle-même être changée morbidement, parce qu'il est possible que son rapport mutuel avec le monde extérieur ou d'organe à organe soit altéré ou détruit: de là vient qu'au lieu des vraies crises, il s'en manifeste de fausses, que, pour sauver une partie, la force médicatrice en sacrifie une autre, etc. Voilà pourquoi il ne peut y avoir de remèdes absolus; si nous en possédions, il serait en notre pouvoir de changer la mort en vie.

27° Chez l'homme bien portant, cette force s'appelle ordinairement force vitale; chez le malade, on la nomme force médicatrice. L'une ne peut être accordée ou niée, sans l'autre. Chaque médecin doit les avoir toutes deux présentes à l'esprit.

28° Un très-grand nombre de guérisons ont lieu uniquement par la force médicatrice de la nature.

Cet article ressort de ce que nous avons dit plus haut. Quant à ce qui concerne l'acte de la guérison, c'est un champ dans lequel on a généralement fort peu observé jusqu'ici. Nous pensons que l'histoire des maladies a encore été peu étudiée en tant qu'elles guérissent d'elles-mêmes ou par des médicaments. Très-peu de médecins paraissent avoir une idée de cette histoire, ce qui explique pourquoi ils ont une confiance si absolue dans leurs médi-

camens. Nous ne parlons point ici de recherches dans le champ stérile des spéculations, mais de celles qui ont pour guide la vraie observation de la nature, aussi éloignée de l'esprit d'hypothèse que d'un stérile empirisme.

29° Beaucoup de guérisons, tant homœopathiques qu'allopathiques, qui ont été publiées, avaient été opérées par la seule force curative de la nature, et cela souvent malgré des médicamens employés tout de travers.

30° Pour guérir au moyen d'un médicament approprié spécifiquement, il n'est pas besoin de produire d'abord une maladie factice analogue à la maladie naturelle et qui doive triompher de celle-ci.

31° La doctrine de l'aggravation homœopathique, considérée dans son ensemble, et surtout en tant que devant servir de base à la théorie de la production d'une maladie artificielle, est dépourvue de fondement.

32° Certaines maladies ne subissent, de la part des médicamens, aucun changement essentiel dans leur marche; certaines disparaissent pour quelque temps, après avoir été traitées par des médicamens spécifiques, et reviennent ensuite sous la même forme ou sous une autre.

33° L'étude des rapports des médicamens à certaines formes morbides de certains organes rentre dans le champ de la physiologie.

34° Comme la physiologie doit précéder la pathologie, qui repose sur elle, de même l'essai des médicamens sur l'homme sain doit précéder leur essai sur le malade.

35° Ni l'essai physiologique, ni l'essai pathologique seul ne donnent au médecin une indication sûre pour l'emploi d'un médicament; les deux essais se complètent naturellement et ont presque la même valeur pour le médecin, en ce qu'il faut que l'expérience au lit du malade confirme ce que le moyen a promis, par l'essai sur l'homme sain, de vouloir faire.

Ces propositions ressortent, pensons-nous, de ce qui a été dit plus haut. Dans ce sens, mais non dans celui de l'ancienne mé-

decine, les médicamens homœopathiques pourraient être des palliatifs.

56° Tous les essais de médicamens faits par Hahnemann ont besoin d'être révisés avec soin, d'après des principes bien arrêtés.

Nous ne méconnaissions pas ce que Hahnemann a fait en ce genre, et nous sommes aussi éloignés de mésestimer que d'idolâtrer qui que ce soit. Mais nous ne croyons pas qu'on fasse bien en continuant de procéder aux essais d'après la méthode qu'a suivie Hahnemann. Comme le hahnemannisme, en général et sous sa forme la plus récente, ne parle que de symptômes de maladies, il n'y a non plus pour lui que des symptômes de médicamens, qu'on range suivant un ordre tout-à-fait arbitraire, et au milieu desquels le médecin ne peut qu'avec la plus grande difficulté se faire une idée claire de l'impression totale qui résulte nécessairement de l'emploi de certains moyens. Il n'est question là d'aucune maladie médicinale, ni de sa marche, ni de son commencement, ni de sa fin, et tout se perd dans une confusion de symptômes dont on ne sait ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni comment ils se comportent les uns à l'égard des autres. Il y a bien long-temps qu'on se plaint de ce que, dans l'état actuel de la matière médicale dite pure, la découverte du vrai remède à employer est une chose fort rare, et souvent un pur effet du hasard entre les mains d'un homœopathe peu exercé.

37° Chaque médicament nous donne, au moyen de ses symptômes essentiels et principaux, une image de l'ensemble de son action, dans laquelle la maladie médicinale, avec ses principaux phénomènes, se retrace suivant sa marche, son intensité et son extension. La matière médicale aura donc ainsi son diagnostic, tout comme la pathologie.

Les essais de médicamens doivent être faits sur un nombre suffisant de personnes différentes d'âge, de sexe et de constitution, qui elles-mêmes doivent être aussi bien portantes que possible. S'il existait chez elles une disposition morbide, il faudrait noter comment elle se comporte pendant l'expérience. La maladie médicinale doit être retracée pour chaque individu, sous forme de pro-

cès-verbal, d'après tous ses phénomènes : d'après la somme de ceux-ci on verra ensuite quels sont ceux qui sont constans et caractéristiques. De cette manière on aurait pour chaque médicament un tout reposant d'abord sur la marche de la maladie médicale, puis sur l'action des organes particuliers. Une attention scrupuleuse à toutes les circonstances extérieures est de rigueur absolue, afin qu'on n'attribue jamais au médicament ce qui ne lui appartient pas. Il faut de plus employer des doses diverses, et pour compléter le travail faire aussi des essais sur les animaux. Il est clair qu'ainsi la matière médicale aura son diagnostic, comme la pathologie, dont l'objet est de nous présenter les signes pathognomoniques du cas morbide, auquel les signes caractéristiques du médicament doivent correspondre pour que celui-ci soit spécifique.

38° Chaque cas morbide donne de même une image par la réunion de ses phénomènes principaux et essentiels.

39° Le travail capital du médecin est donc le diagnostic. Son devoir est de comparer l'image de la maladie avec les images des médicamens, et de choisir d'après cela la substance dont les phénomènes essentiels (d'après lesquels nous concluons son caractère) doivent correspondre aux phénomènes essentiels de la maladie (d'après lesquels nous sommes autorisés à conclure la nature de cette dernière). Car des séries déterminées de phénomènes morbides qui se répètent correspondent à des séries déterminées de symptômes médicamenteux qui forment un tout coordonné.

40° Quand les recherches seront placées sur ce terrain, nous nous approcherons davantage de la nature des maladies et des médicamens, puisqu'il est hors de doute qu'ainsi les maladies et les médicamens s'expliqueront réciproquement.

—) Vouloir que le médecin, le physicien en général, s'en tienne uniquement au côté extérieur, ne voie les phénomènes que comme des faits nus, sans en chercher la cause, sans raisonner ni réfléchir ; nous paraît être trop, ou, si l'on veut, trop peu exigeant. Nous sommes convaincus que Hahnemann lui-même ne pourrait point aller jusque-là, et s'il l'avait jamais fait, il faudrait bien se

garder de l'imiter. Quand un esprit paresseux se cache à l'ombre de cet axiome de Haller, que nulle créature ne pénètre dans l'essence de la nature, il méconnaît le vrai sens de ces paroles, dont les recherches de Haller même donnent l'explication. Ces phénomènes, pour parler figurément, sont la ligne télégraphique qui mène dans l'intérieur : à la vérité, il arrive souvent que cette ligne s'interrompt tout à coup. Nous n'avons qu'à apprendre à déchiffrer l'alphabet des télégraphes, c'est-à-dire bien apprécier les phénomènes, la langue se trouve ensuite d'elle-même. Figurons-nous donc la maladie médicinale marchant parallèlement avec la maladie naturelle ; nous devons admettre qu'en pénétrant dans la nature de l'une, la conséquence nécessaire sera que nous pénétrerons aussi dans celle de l'autre. Si cela ne peut pas se démontrer instantanément d'une manière si claire dans les maladies épidémiques, ce n'est point une preuve à faire valoir contre la généralité du principe posé. Nous ne parlons pas non plus de spéculation *à priori* sur l'essence des maladies, mais d'études fondées sur l'observation comparative de la nature.

41^o La condition principale du rapport de spécificité, c'est que le moyen convienne pour le cas présent. Mais une seconde condition pour qu'il y ait correspondance avec le degré subsistant de l'activité vitale dans l'organisme, comme dans l'organe malade, c'est qu'on choisisse la dose convenable. Médicament approprié et dose appropriée doivent se donner la main pour que la réaction de l'organisme puisse se prononcer de manière à amener la guérison.

Le degré de vitalité, dans l'état de maladie, comme dans celui de santé, est très-différent. Tandis qu'un organisme résiste aux plus fortes influences physiques et morales, il en suffit de très-légères pour affecter énormément un autre. C'est donc agir d'une manière arbitraire, et manifester des vues étroites, que d'établir une mesure générale pour tous les hommes. La question sur le médicament se partage en deux : quoi et comment. A-t-on résolu la première, il faut résoudre la seconde en recherchant le degré de l'activité vitale en général, puis celui de cette même activité dans

l'organe malade. Des erreurs semblables à celles qu'il était possible de commettre dans l'ancienne médecine, sont à peine concevables dans la méthode homœopathique : il faut les chercher ici non dans le trop, mais dans le trop peu. Quoiqu'on ne puisse méconnaître qu'il y a des organismes qui ont déjà de la réceptivité pour le plus petit souffle, c'est une exagération, parce que cela arrive à quelques uns de l'admettre pour tous et de se restreindre aux seules plus petites doses. Les doses sont une échelle dont les degrés doivent tous avoir une égale importance pour le médecin ; autrement il s'interdit les moyens d'agir au besoin, et laisse le malade souffrir ou même périr des suites de l'étroitesse de ses vues. Un médicament peut donc avoir été bien choisi et cependant ne rien produire, parce que la dose n'est point appropriée. De là vient ce sautillement de remèdes en remèdes qu'on aperçoit si souvent dans les observations des homœopathes. La guérison arrive bien aussi ; mais on l'attribue au médicament, et elle n'a été que l'effet de la seule nature. Au reste, ce qui contribue le plus à cela, c'est l'imperfection et l'insuffisance de la matière médicale.

42° Pour que la dose appropriée du médicament bien choisi déploie convenablement son efficacité, il est nécessaire que le malade observe une conduite correspondante. L'hygiène physique et morale sont les alliés du médicament approprié quant à la qualité et à la quantité.

Il ne suffit pas pour guérir de donner des médicamens. Le médecin doit veiller aussi à écarter tout ce qui pourrait nuire, et mettre le malade dans des conditions telles qu'on ait à penser que le médicament pourra agir. C'est souvent en cela seul que consiste la médecine. Il est à la gloire de l'homœopathie d'avoir appelé là-dessus l'attention des médecins ; mais il n'y a pas de doute que plus d'une guérison attribuée à des médicamens homœopathiques, n'a dépendu que du bon régime observé par le malade.

43° Donner à la fois au malade divers médicamens homœopathiques mêlés ensemble, c'est rétrograder vers les ténèbres de la vieille matière médicale.

C'est un avantage qu'on ne saurait trop apprécier de l'homœo-

pathie, de n'employer que des médicamens simples de l'action desquels on a acquis la connaissance nécessaire. Nous ne savons rien de l'action de plusieurs médicamens mêlés ensemble : employer des mélanges est donc contradictoire avec les conditions fondamentales qui reposent sur la physiologie, et l'ancienne médecine ne saurait prouver par des raisons que les mélanges sont propres à conduire au but ; car le résultat n'est point une preuve, attendu qu'on peut dire que le mélange contient la substance correspondant spécifiquement au corps malade, ou qu'il se compose de substances qui n'exercent pas d'action manifeste, et que dans le premier cas il n'apparaît que les effets du médicament à proprement parler efficace, qui effacent en quelque sorte ceux des autres. Du reste, le mauvais résultat des mélanges allopathiques se montre assez souvent par des phénomènes tout-à-fait extraordinaires, et par une impression évidemment nuisible sur le corps. Tous ces inconvéniens sont encore accrus par les grandes doses de l'ancienne école, qui ne connaît point ses remèdes par des essais préalables sur l'homme sain. Ce que Hahnemann dit à cet égard est parfaitement juste, quoique bien des reproches qu'il adresse à l'allopathie ne soient fondés que sur des abus. Quand on soutient la cause des mélanges en citant les eaux minérales, quand on dit que l'idée de simplicité n'est qu'une pure supposition, puisque tous les médicamens homœopathiques sont réellement des composés, quand on ajoute que nous employons de véritables mélanges dans le sens chimique (foie de soufre), il faut remarquer que les eaux minérales doivent être considérées comme un tout organique, dont l'action n'est pas la somme des actions de tous ses composans pris isolément ; que, comme nous ne connaissons pas la force qui maintient ce tout organique, les eaux minérales artificielles ne valent pas mieux que tout autre succédané, et qu'enfin ceux des mélanges dont nous nous servons ont été essayés, quoique d'une manière incomplète.

44° Ce que Hahnemann dit de l'emploi exclusif des plus petites doses est aussi arbitraire que dangereux pour la pratique. La méthode de faire seulement respirer aux malades la 50^e dilution

des médicamens, est une exagération extrêmement fâcheuse.

45° Ce qu'il dit sur la durée d'action des médicamens n'a non plus qu'une valeur pratique très-bornée.

Cette théorie est suffisamment réfutée par l'observation attentive de la nature, et Hahnemann l'a en grande partie renversée lui-même en proposant la répétition des médicamens. Comme chaque organisme a besoin d'impressions d'intensité différente pour être affecté par elles, de même aussi il exige que les intervalles entre les impressions varient, d'où résulte ce qu'on a appelé être *saturé* de médicament, expression qui ne désigne autre chose que l'époque à laquelle l'action du médicament se transforme en réaction de l'organisme. Tandis, par exemple, qu'un malade atteint d'une pneumonie à laquelle l'aconit convient, ne ressent rien de trois doses de six globules de la 24^e dilution en vingt-quatre heures, son état s'améliore quand on lui fait prendre toutes les demi-heures une ou plusieurs gouttes de la première dilution.

46° La doctrine des maladies chroniques et de leurs trois causes fondamentales (psore, syphilis, sycose) est insoutenable.

D'après Hahnemann les 7/8 des maladies chroniques proviennent d'une infection psorique réellement démontrable, qu'il reporte même jusqu'à la naissance de l'enfant; l'autre huitième dépend de la syphilis et de la sycose. Il a même voulu dans ces derniers temps que les maladies aiguës ne fussent que des réveils de ce qu'il appelle la psore latente. Nous ne pouvons réfuter ici cette exagération, et nous nous bornons à dire qu'il y a beaucoup de maladies dans lesquelles on ne saurait démontrer une infection psorique, syphilitique ou sycosique. Les influences nuisibles qui agissent sur le corps sont trop nombreuses pour qu'on puisse les réduire à si peu. Suivant nous, la cause principale des maladies réside bien moins dans une chose acquise pendant la vie, que dans une chose communiquée à l'organisme au moment de sa formation. Les maladies héréditaires sont les plus cruelles; la plupart du temps l'art ne peut rien contre elles.

47° Une division des médicamens en antipsoriques et apsoriques, etc., est donc inadmissible.

Toute division des médicamens est contraire à la nature ; elle favorise la tendance à l'adoption de moyens favoris , et par là devient funeste à la pratique.

48° Toute la doctrine de la dynamisation des médicamens est contradictoire avec elle-même et insoutenable , sans compter tout le mal que Hahnemann a fait et fait encore par ses décisions arbitraires. Les expressions de puissance millionième , décillionième , etc. , sont à bannir.

Cette doctrine est un dogme capital dans le hahnemannisme , et cependant on n'a jamais donné de preuves attestant que ce qu'on appelle dynamisation ait lieu réellement. C'est un tissu de mots employés arbitrairement , d'idées disparates , et d'assertions contraires aux lois de la nature. Au reste, la question a déjà été discutée longuement , et nous pourrions ne nous attacher qu'aux points principaux. Si d'abord nous demandons ce que c'est que dynamisation , le § 269 de l'*Organon* dit que « l'homœopathie développe , pour son usage , les vertus médicamenteuses spirituelles des substances grossières , au moyen d'un mode de traitement particulier et jusqu'alors inusité ; qu'elle porte ce développement à un degré inconnu avant elle , et qu'elle leur communique à toutes une activité très-pénétrante , même à celles qui , dans l'état grossier , ne manifestent pas la moindre action médicinale sur le corps humain ». Il y a cependant une grande différence entre développer et exalter une force ; développer et dynamiser ne peuvent donc point être synonymes. Mais lequel de ces deux mots faut-il employer ? Ce qui nous resterait à dire nous paraît ne pouvoir être mieux éclairci que par un exemple ; car suivre la théorie de cette dynamisation , ce serait s'engager dans un dédale de contradictions et de propositions arbitraires. Prenons la belladone à l'état de teinture pure , et le carbonate calcaire à celui de pureté et en poudre. Personne ne sera fondé à dire que la succussion seule peut développer une force dans la belladone , puisque nous ne manquons pas de preuves attestant que la teinture jouit déjà par elle-même d'une assez grande activité. On dirait encore bien moins que ses forces peuvent et doivent être exaltées , c'est-à-dire élevées à une

puissance supérieure ; car alors il arriverait précisément le contraire de ce qui, d'après Hahnemann, doit être à proprement parler le but qu'on cherche à atteindre pour la pratique, savoir, d'adoucir la force médicinale existante dans les teintures primitives. Hahnemann lui-même dit toujours de se mettre en garde contre l'emploi de dynamisations trop basses, parce qu'elles agiraient avec trop de force, et cependant il veut qu'on ne donne que les hautes, qui, d'après sa théorie, devraient être les plus fortes, celles dont on aurait le plus à se garder. Mais les choses se passent heureusement d'une autre manière : il ne s'agit ici que de dilutions réelles et pures ; qu'on secoue deux, ou deux cents ou deux mille fois, peu importe par rapport à ce qu'on appelle la dynamisation, ainsi que l'expérience le démontre tous les jours contre Hahnemann. Nous avons affaire à des *atténuations*, qui souvent sont nécessaires, parce qu'en général les grandes doses des médicaments spécifiques amènent une réaction trop forte, qui est au moins inutile, mais qui souvent aussi peut devenir nuisible. Ici nous trouvons la clef de l'origine de la théorie de Hahnemann sur le *similia similibus* et sur l'aggravation homœopathique. — Un grain de carbonate calcaire sec agira peu ou point, tandis qu'il aura une action manifeste si, en le mêlant avec un véhicule, sucre ou eau, on le rend très-divisé, soluble et assimilable au corps. De cette qualité qu'on lui procure, il résulte que chaque particule agit, tandis que la masse de ces particules cohérentes ne pourrait impressionner de même les extrémités des nerfs. C'est ainsi que des substances en apparence indifférentes agissent en petite quantité dans les eaux minérales, auxquelles Hahnemann a vraisemblablement emprunté une grande partie de ce qu'il appelle ses moyens antipsoriques. — Par le broiement, etc., le carbonate de chaux a pris un autre état physique, et par cela même aussi il agit d'après une autre échelle. Il ne s'agit point ici de dynamisation dans le sens de la théorie de Hahnemann ; car, d'après Hahnemann, les substances grossières n'ont pas la moindre vertu médicinale ; or, élever en puissance, ou exalter une force, suppose l'existence préalable d'une force, et quand il n'y en a point, on ne peut pro-

duire l'effet qui a été appelé dynamisation. On peut bien dire alors qu'on *développe* ; mais il n'y a rien de *nouveau* dans ce phénomène , puisqu'on peut le ramener aux phénomènes connus de la physique. — Au reste , ce qui prouve que le broiement lui-même n'est pas nécessaire pour opérer ce développement , c'est que Hahnemann n'emploie plus le soufre broyé , mais le dissout à la manière ordinaire dans l'alcool , dissolution qui , non étendue , est une préparation fort active , d'où l'on peut conclure qu'il n'y a pas nécessité de la succussion pour rendre une chose active. De cette manière , en laissant de côté la succussion , Hahnemann a déclaré inutile aussi le frottement , ces deux prétendus leviers de la dynamisation , et renversé par là de lui-même toute sa chimérique théorie. — Quant aux dénominations de millionième puissance , etc. , en les adoptant on n'a pas pris conseil de la nature ; ni la nature ni l'art ne peuvent créer des décillionièmes matériels , et il est impossible d'admettre des forces seules qui se ploient à ces calculs arbitraires. Les nombres I (million.) , II (billion.) , III (trillion.) , etc. , sont absolument inconvenans , et contradictoires avec l'esprit de l'homœopathie , puisqu'ils ne peuvent que donner des idées tout-à-fait fausses des vertus des médicamens ; ils contredisent même la théorie hahnemannienne de la dynamisation , et sont à tous égards ridicules. — Au reste , l'action de développer , qui implique toujours celle d'atténuer , a ses bornes , et il arrive un point où la matière cesse de se manifester à nous par l'activité. Tout le merveilleux de cette prétendue dynamisation , qu'on a si étrangement admirée , doit être cherché plutôt dans l'organisme , qui montre encore de la réceptivité pour de si faibles stimulans , que dans la préparation des substances , qui est exagérée (par rapport à la longueur de la trituration).

49° L'homœopathe doit être versé dans la médecine entière , et il a besoin de toutes les connaissances préliminaires , s'il ne veut pas être un simple manoeuvre ou artisan dont l'art ne consiste qu'en essais dangereux. Cette réflexion ne saurait être trop méditée par beaucoup de gens , qui , sans posséder de connaissances préliminaires approfondies , croient avoir de la vocation pour

la pratique homœopathique. Leurs fautes retombent sur l'homœopathie.

La médecine est un concours de connaissances qui nous sont fournies par les sciences naturelles. Leur point de réunion est la physiologie. Sur celle-ci reposent la pathologie, la matière médicale et la thérapeutique, comme nous croyons pouvoir le déduire de ce qui a été dit. On ne peut donc détacher aucun anneau de la chaîne. On n'aurait plus que des vues incomplètes, qui, en médecine pratique, entraînent toujours plus ou moins de danger. Nous ne voulons pas dire par là que le médecin doit être physicien, chimiste, etc., de profession; nous exigeons seulement qu'il se tienne en général au courant des progrès qui ont de l'influence sur son savoir médical.

50° La pathologie a été beaucoup trop négligée par les homœopathes, et rien ne justifie la prétention de ceux qui veulent que l'ensemble des symptômes soit la seule indication, puisqu'il résulterait de là que toutes les connaissances préliminaires seraient inutiles.

La meilleure preuve en est fournie par l'histoire de l'homœopathie. Nous voyons une foule de gens qui ne parlent que de ce qu'ils appellent *couvrir* les symptômes par des médicaments, sans chercher à apprécier ces mêmes symptômes.

51° La pathologie s'améliorera lorsqu'on procédera d'une manière comparative. L'homme n'est pas le seul être qui souffre; il n'est pas non plus le seul qui soit doué de la vie.

Nous croyons que plus notre savoir s'étend, plus nous devons devenir modestes, en raison de tout ce qui reste encore à une si grande distance de notre portée. Cependant nous croyons aussi pouvoir affirmer que les sciences naturelles n'ont jamais fait plus de progrès que depuis qu'on a commencé à suivre la méthode comparative, qui, en physiologie surtout, nous montre le chemin de la vérité, et souvent aussi nous conduit à la vérité elle-même. On devrait donc introduire également cette méthode dans la pathologie, et rechercher aussi les lois de la maladie dans le monde animal, ce qui entraînerait l'obligation d'observer la nature hors

du cabinet et de ne point faire de systèmes qui, imaginés entre quatre murs, ne peuvent produire qu'erreur et illusion.

52° Il y a de vraies crises, qui méritent au plus haut point qu'on y fasse attention. Nulle part on ne peut mieux les étudier que dans un traitement bien ordonné avec des moyens spécifiques.

Par vraies crises, nous entendons ceux des phénomènes d'une maladie qui, en leur qualité d'éliminations de produits morbides, nous annoncent que le moment de la guérison arrive. Assez souvent la force médicatrice de la nature amène ces crises d'elle-même, sans le secours d'aucun médicament. Aussi les observe-t-on, comme Hippocrate le faisait, dans la médecine expectante; Hippocrate donna ses observations à ce sujet; mais comme les médecins procédèrent ensuite autrement que lui, et que souvent ils eurent recours à une médecine très-active, il s'en est suivi que ce qu'on trouve dans nos livres sur la marche des maladies, et par suite sur les crises et le pronostic, a souvent peu de sens, n'est qu'une répétition de ce que d'autres ont dit, et a besoin de grandes rectifications. Nous croyons que l'homœopathie contribuera à une réforme sous ce point de vue, et qu'elle mettra dans tout son jour l'influence que des médicamens employés avec intelligence exercent sur l'apparition de véritables crises.

53° Les médicamens usités dans le traitement homœopathique peuvent être donnés à toute heure du jour, lorsque d'ailleurs ils sont indiqués.

Hahnemann a tracé là-dessus des règles précises pour un grand nombre de médicamens; mais elles ont peu de valeur pratique, parce que les observations d'autres homœopathes ont montré qu'un médicament approprié, administré à juste dose, fait du bien en tout temps, et qu'il survient souvent des circonstances qui exigent le prompt emploi du moyen indiqué, sans admettre aucun délai, comme dans les maladies aiguës.

54° L'état du moral n'a pas, dans le choix du médicament, autant d'importance que Hahnemann l'admet.

En effet, le rapport du médicament à l'état moral du malade

ne peut être démontré que dans un petit nombre de cas, et l'expérience a prouvé que des médicamens guérissaient quoique ce rapport n'existât point. Du reste, il n'y a point de doute que l'influence des médicamens sur le moral ouvre encore un vaste champ de recherches qu'il est réservé à la médecine spécifique de défricher.

55° Les maladies de l'esprit sont évidemment traitées avec beaucoup plus de succès par la méthode homœopathique que par toute autre.

56° La chirurgie ne doit pas chercher sa gloire dans le grand nombre des opérations faites, et dans l'habileté à conduire l'instrument tranchant, mais dans le talent de rendre les opérations inutiles par l'emploi interne et externe des médicamens.

57° Le traitement des maladies chirurgicales par des médicamens spécifiques a déjà rendu réellement toute opération inutile dans certains cas.

58° La médecine spécifique doit aussi influencer sur les destinées futures de l'art des accouchemens.

REMARQUES SUR L'ARSENIC;

Par le Docteur GRIESSELICH.

Pendant long-temps, je n'ai donné l'arsenic qu'à la trentième dilution, et sous la forme de globules. N'ayant quelquefois rien obtenu de ces formes, quoique le médicament fût indiqué, je prescrivis la douzième et même la sixième dilution, par gouttes; mais ce fut Ægidi seulement qui m'inspira le courage d'administrer à la première atténuation, et même au dessous, ce médicament qui exerce une si puissante action quand on le place à propos. Jusque-là je n'avais qu'une seule fois osé prescrire la première trituration.

En 1855, je fus consulté par une femme d'une cinquan-

taigné d'années, qui déjà depuis long-temps avait pris sans succès un grand nombre de remèdes, même homœopathiques, ceux-ci sous la forme de globules. C'était une paysanne robuste, à voix de basse taille, mariée et ayant des enfans. Depuis plusieurs années elle éprouvait tous les symptômes de l'hydrothorax ; sans pouvoir assigner précisément aucune cause à l'affection. Ses jambes étaient fortement gonflées, œdématisées, au point qu'à peine pouvait-elle marcher ; la respiration était gênée ; la malade était obligée de se coucher la tête très-haute, et au moindre effort elle était essouffée. Son état s'aggravait surtout la nuit ; elle avait une toux brève, et rendait peu d'urine. La position assise était celle où elle se trouvait le mieux. Le pouls et les battemens du cœur étaient lents, mais sans irrégularité ; la digestion paraissait se faire bien. Les traits du visage décelaient la souffrance ; le teint était terreux. Le péricarde paraissait ne point être attaqué, et à en juger d'après les symptômes existans, la maladie se bornait à la plèvre. Je fis prendre, par jour, cinq gouttes de teinture non étendue de digitale, et je continuai ainsi pendant environ huit jours. Déjà, au bout de quelques jours, l'action du médicament était visible, c'est-à-dire que l'œdème des jambes diminua beaucoup ; mais les symptômes du côté de la poitrine s'accrurent dans la même proportion ; l'eau ne s'écoulait plus par l'urine ; la sécrétion urinaire resta comme auparavant, et seulement tout se concentra sur la poitrine ; les oppressions étaient très-fortes pendant la nuit ; la malade humait l'air avec force ; à peine pouvait-elle demeurer couchée, et elle était obligée de sauter souvent à bas de son lit. Quelques jours après la digitale, je lui fis prendre l'arsenic, dont je donnai un vingt-quatrième de grain par jour. Les premières doses laissèrent le mal dans le même état ; mais, après la sixième, l'amélioration se dessina rapidement, sans qu'on eût remarqué la moindre trace de ce qu'on appelle l'aggravation homœopathique. Les nuits devinrent bonnes, tous les maux de poitrine cessèrent, la sécrétion urinaire augmenta, et la malade put quitter le lit : je lui fis prendre les six dernières doses tous les deux jours seulement. Les jambes n'enflèrent plus alors, et la

malade se sentait très-bien. Après être encore demeurée quelque temps en repos, elle reprit ses occupations. Dès lors je la rencontrai souvent, ayant les jambes grêles et la respiration bien libre. Elle ne voulut plus faire de traitement, disant qu'elle était bien portante, quoique je n'eusse pas confiance dans ce rétablissement. En automne, elle se fatigua beaucoup, se refroidit souvent, et fut reprise d'un peu d'enflure aux jambes, mais sans autre incommodité, de sorte qu'elle ne prit rien. Ayant encore éprouvé un grand refroidissement au mois de novembre, elle chercha à se réchauffer en buvant quelques gorgées de vin, et tomba morte sur la voiture qui la portait.

Chez une femme du même âge que la précédente, atteinte d'hydropisie de poitrine complètement développée et négligée, l'arsenic (1^{re} attén., un grain chaque jour) ne produisit qu'un soulagement passager. Des circonstances particulières ne permettaient pas d'attendre rien d'aucun médicament.

Une femme d'une soixantaine d'années était affectée d'asthme humide depuis un grand nombre d'années. J'avais tenté en vain de faire cesser des accès violens. Le mal semblait partir du cœur. La femme fut prise tout à coup, en automne, pendant la nuit, d'une forte diarrhée, qui durait depuis trois jours déjà, quand elle m'appela. La diarrhée ne paraissait que la nuit, et elle consistait en déjections aqueuses, avec tranchées et borborygmes; en même temps beaucoup de soif et point d'appétit. A cette époque il régnait dans le pays des affections gastriques de diverses espèces, notamment des diarrhées séreuses et bilieuses, des fièvres bilieuses et muqueuses, puis le fatal typhus abdominal. On aperçoit aisément pourquoi je me décidai pour l'arsenic dans ce cas. J'en fis prendre trois doses par jour de la première atténuation. Ici non plus il n'y eut aucune trace d'aggravation; au contraire, dès la première nuit, la diarrhée diminua; mais elle ne disparut complètement qu'au bout de quelques jours. Dans ce cas, je fus obligé de rapprocher davantage les doses; car la femme était maigre et peu forte, et la diarrhée l'affaiblissait encore beaucoup. L'arsenic n'eut absolument aucune action sur l'asthme. La

malade se rétablit en peu de temps, mais elle resta asthmatique, comme par le passé, quoique je continuasse encore pendant quelque temps à lui administrer l'arsenic.

Un homme d'environ quarante ans, jusqu'alors bien portant, fut tout à coup pris, pendant la nuit, de fortes coliques, avec diarrhée fréquente; les choses restèrent en cet état toute la journée; on m'appela le soir. Je trouvai le malade fort affaibli et couché; il soupirait en parlant, et se plaignait d'alternatives de chaleur et de froid; les selles avaient lieu très-souvent, précédées de maux de ventre; elles coulaient à flot, et sortaient avec véhémence par l'anus; elles étaient tout à fait aqueuses; en même temps, beaucoup de gargouillemens dans le ventre, avec nausées et soif inextinguible. Si le choléra avait existé dans le voisinage, j'aurais pu croire que cet homme en éprouvait une légère atteinte. De tout l'ensemble de sa physionomie, il résultait que le système nerveux abdominal était considérablement affecté; cependant je laisse volontiers aux pathologistes qui ont vu le choléra, le soin de discuter cette question, comme aussi de rechercher la source des énormes sécrétions aqueuses qui s'opèrent dans le canal intestinal. Je fis broyer un demi-grain d'arsenic avec deux gros de sucre, et diviser en quinze paquets, dont le malade devait prendre un toutes les heures, tant que l'épuisante diarrhée ne cesserait point. Je lui prescrivis en même temps de boire à très-petits coups une légère émulsion d'amandes. A partir du moment où il prit l'arsenic, il n'eut plus que six selles diarrhéiques : il s'endormit, mais n'eut cependant un sommeil tranquille que vers minuit, et n'alla point à la selle de toute la nuit. Lorsque j'arrivai le matin, il avait bien dormi, et, quoique très-faible, il se sentait moins mal à son aise; la peau était halitueuse, et la soif moins forte. Je lui fis continuer le même moyen avec lenteur, en lui recommandant de n'en plus prendre s'il ne revenait plus de selles et qu'il continuât à aller de mieux en mieux. A part la faiblesse et de l'anorexie, ce malade se rétablit rapidement. Quelques doses d'un sixième de grain de noix vomique le remirent en parfaite santé.

Je fus appelé auprès d'une femme veuve, de trente et quelques années, qui depuis huit jours était retenue au lit par un typhus abdominal complètement développé, et qui avait déjà traîné quelque temps avant de s'aliter. Je ne connaissais pas cette femme. J'appris seulement qu'elle était robuste auparavant, et qu'elle avait continué son métier de blanchisseuse jusqu'au moment de tomber malade. Elle était dans une mansarde très-étroite et fort basse. Suivant l'usage, la maladie, après avoir débuté par de légers symptômes gastriques, s'était peu à peu élevée jusqu'à un degré considérable; la malade était maigre, ses traits affaissés, retirés, sa face allongée; faiblesse extrême, perte totale de l'appétit, beaucoup de soif, selles diarrhéiques, copieuses, très-fétides; météorisme, et cependant point de douleurs nulle part en appuyant sur le ventre, même à la région du cœcum : point de sommeil du tout. La malade semblait plongée dans la stupidité, et ne prenait part à rien. Quiconque a vu la maladie à cette période connaît l'image qui résulte de ses principaux traits, et qui ne se modifie, suivant les sujets, que dans les cas légers. Convaincu par expérience des inconvéniens d'un traitement fort actif dans une maladie qu'on ne peut vaincre, quand elle est une fois arrivée à ce degré d'intensité, persuadé aussi que la nature a beaucoup de puissance pour en triompher, je me contentai, après avoir porté un pronostic défavorable, de rester dans les limites de la médecine expectante. L'affection fit encore des progrès, et menaça d'épuiser la malade. Plusieurs moyens auxquels j'eus alors recours ne produisirent aucun effet; la face était presque hippocratique, les évacuations fréquentes et d'une horrible fétidité, la faiblesse très-grande, la langue sèche et noire. Alors je fis prendre, toutes les deux heures, la seconde trituration d'arsenic, que je continuai pendant deux jours. Aucun changement notable ne survint; cependant je conçus quelque espoir, en voyant que le mal ne faisait plus de progrès; je laissai à l'arsenic le temps d'agir, et ne donnai que de petites poudres de sucre. Le traitement réussit : la malade se ranima bientôt, après avoir été quelques jours sans prendre d'arsenic; elle dormit pendant les nuits, et les selles de-

vinrent moins fréquentes. Je ne remarquai point de crise par les sueurs ni par les urines.

Jusqu'à présent, j'ai observé un grand nombre de cas de cette maladie, et jamais je n'y ai vu les crises qu'on appelle matérielles. Si dès le principe on ne parvient pas à faire tourner la maladie vers la guérison, on observe en elle une vacillation continue; aujourd'hui la langue est sèche, gercée, ou même lisse comme du maroquin : le lendemain elle est humide ; un jour, la peau est moite et halitueuse ; un autre, elle est sèche et râpeuse : l'urine est tantôt rouge, tantôt sédimenteuse. Il n'y a pas de maladie plus capricieuse ; je l'ai vue causer la mort, sans que le système vasculaire y prit beaucoup de part, comme dans le cas qui vient d'être cité ; mais je laisse ces détails de côté, et je fais remarquer que l'arsenic et le charbon végétal sont les substances dont on doit attendre le plus d'effet, lorsque cette maladie est arrivée à son plus haut degré. Il faut néanmoins les donner souvent et à hautes doses. Il est incroyable à quel point le système nerveux de la vie organique se trouve affecté ici, et combien il réagit sympathiquement sur le cerveau et la moelle épinière. J'ai vu des sujets qui prenaient des excitans médicaux et diététiques en quantités énormes ; rien ne les stimulait, et la maladie marchait comme si l'on n'eût rien fait. La substance spécifique doit aussi être administrée à dose proportionnée. J'ai cependant vu un cas où l'arsenic ne guérit point ; mais il était fort compliqué ; je vais le rapporter en peu de mots, non pas seulement à cause de l'arsenic, mais encore en raison des illusions auxquelles on est exposé, et aussi à cause des résultats de l'ouverture du corps.

Une femme d'une cinquantaine d'années avait été complètement guérie par moi de la migraine quelques années auparavant. Rien n'avait pu triompher de la constipation dont elle était atteinte. D'après quelques symptômes, je présimai un vice de la sécrétion bilieuse ; mais tout fut inutile : il me fallut recourir quelquefois à un léger purgatif, qui néanmoins ne procurait qu'un soulagement momentané, et laissait les choses dans le même état ; comme avaient fait aussi des pilules administrées avant moi. Au

bout de quelque temps, cette femme fut de nouveau très-affectée d'obstructions, et sa digestion se déranger entièrement; elle avait toutes les nuits de fortes sueurs, et maigrissait; une grande faiblesse s'emparait d'elle, et il semblait que tout son organisme fût rempli de plomb; la face était jaunâtre, l'appétit entièrement disparu, la soif énorme; à la région du foie, et plus bas, vers le cœcum, douleur en appuyant fortement. Depuis longues années, ce qu'elle avait toujours tenu secret, la malade portait une hernie de la grosseur d'une noix à la ligne blanche, immédiatement au-dessus de l'ombilic; dès que cette hernie n'était plus soutenue par un bandage, elle causait des envies de vomir et de fortes éructations. On ne pouvait déterminer au juste ce qu'elle contenait; cependant je présumai tantôt une paroi de l'estomac, tantôt une partie de l'épiploon, ou une anse d'intestin; on ne pouvait non plus savoir jusqu'à quel point elle prenait part à la destruction complète des facultés digestives. La langue était toujours humide, et d'une rougeur naturelle; pouls tranquille le matin, mais fébrile le soir; la malade éprouvait souvent de la chaleur, avec rougeur d'une joue. Cet état durait depuis environ quinze jours, les forces allant sans cesse en baissant, lorsqu'il survint tout à coup une violente diarrhée qui, à partir de ce moment, ne reparut presque que la nuit; chaque fois elle était précédée de coliques, qui cependant tourmentaient fréquemment aussi sans elle la malade: il n'y avait point de météorisme. Je doute fort que cette diarrhée eût été produite par quelques cuillerées de teinture aqueuse de rhubarbe qu'avait prises la malade, puisque le corps n'était que fort peu accessible à l'action des purgatifs.

En même temps que cette femme était ainsi alitée, la chambre voisine contenait une jeune fille atteinte du typhus abdominal, mais qui marcha rapidement vers la guérison. Je passe ce cas sous silence, en faisant seulement remarquer que la première dilution d'acide phosphorique, prise par gouttes et souvent, fut ce qui produisit les meilleurs effets. Cette circonstance éveilla mon attention, et me fit chercher s'il n'y avait pas un état semblable chez l'autre malade, grand'mère de celle-ci. Les selles, devenues très-fétides,

me paraissaient l'annoncer ; cependant les phénomènes qui auraient pu encore me porter à le croire étaient très-troublés par l'individualité du sujet, par la hernie, et par les signes qui annonçaient une affection du foie, dans lequel je crus reconnaître une induration partielle. En un mot, le tableau de la maladie était un des plus confus que j'eusse jamais rencontrés, et je ne pouvais fixer mes idées à son égard. L'arsenic, qui me parut convenir encore, ne fit rien. Etant tombé malade moi-même, je confiai le traitement à un confrère, qui voulut aussi reconnaître, comme moi, les signes du typhus abdominal. L'affection dura ainsi cinq semaines, et la malade mourut. A l'ouverture du corps, on découvrit :

1° Plusieurs ulcérations à la partie inférieure de l'intestin grêle, près du cœcum.

2° La portion de l'intestin grêle qui avoisine le cœcum, complètement enflammée dans l'étendue d'environ trois pouces.

3° La hernie formée par une masse de péritoine dégénéré qui, à chaque effort de toux, ou autre, sortait par la fente de la ligne blanche.

4° Le cœcum et le rectum d'ampleur ordinaire ; mais toute la partie du gros intestin comprise en eux si rétrécie, qu'elle ressemblait à une corde ; les cellules avaient entièrement disparu ; l'intestin recevait à peine le petit doigt.

5° Le foie et la rate parfaitement sains.

L'arsenic ne pouvait donc être d'aucun secours dans ce cas, même donné, comme je l'ai fait, à la première trituration. Pendant la vie, il n'y avait aucun signe du rétrécissement qui existait sur le trajet du canal intestinal. Un rétrécissement aussi considérable est une des plus grandes raretés.

Un de mes enfans vint au monde très-bien portant et fort ; sa mère l'allaita pendant quelques semaines, mais fut obligée de le sevrer. On l'éleva avec soin ; mais non seulement il ne profita pas, il maigrit encore beaucoup ; il avait sans cesse une diarrhée aqueuse ou verte, vomissait et criait sans cesse, et avait un air vieux, un teint terreux. Déjà auparavant je m'étais pourvu d'une

nourrice; mais l'enfant, âgé alors de deux mois, ne s'en trouva pas mieux. Le docteur Seither, qui vint me voir, me conseilla de lui faire prendre l'arsenic. Je lui donnai un demi-grain de la première trituration, et le changeai de nourrice : dès lors il profita visiblement. Quoique je sente bien que la nourrice joua ici le principal rôle, je veux seulement dire qu'on s'exagère beaucoup la crainte des fâcheux effets des médicamens, comme j'ai pu m'en convaincre dans une foule de cas.

Dans d'autres circonstances encore, où il s'agissait de maladies légères, j'ai donné l'arsenic à des doses que Hahnemann proscriit comme le plus redoutable des poisons, et je ne leur ai jamais vu produire la moindre apparence de mauvais effets. Si l'on me disait que la 30^e dilution aurait peut-être fait la même chose, je répondrais que peut-être aussi ne l'aurait-elle pas fait. De pareilles arguties ne mènent à rien, et il vaut beaucoup mieux que chacun se lance dans la voie où l'on peut espérer de rencontrer quelques faits propres à décider la question.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur SCHROEN.

On obtient des résultats fort avantageux en appliquant au traitement des ulcères aux jambes, des remèdes choisis homœopathiquement. Ces ulcères sont toujours et dans tous les cas le reflet d'une affection générale de l'organisme, et c'est parce qu'on a bien senti cette vérité qu'on les a divisés en arthritiques, scorbutiques, scrofuleux, etc. En tant que l'ulcère reflète l'état de l'organisme, ces diverses dénominations sont assurément assez convenantes. Quant à la division des ulcères en calleux, spongieux, etc., elle repose sur des caractères trop accidentels; car, par exemple, un ulcère peut, surtout chez les sujets avancés en âge, ou entre des

maines inhabiles, acquérir des callosités sur les bords, ce qui le reporterait dans la catégorie des ulcères calleux. C'est évidemment une idée fautive qui a fait abandonner ces ulcères à la chirurgie seule, et qui porte à ne leur faire subir qu'un traitement externe, notamment en les soustrayant au contact de l'air et les soumettant à l'action de bandelettes emplastiques compressives. Il n'est pas rare que, par cette méthode, on prive l'organisme d'un foyer de maladie qui ne pouvait lui nuire, et qu'on détruit pour lui la possibilité d'une santé relative, même celle de pouvoir se maintenir à l'état de vie.

J'ai eu occasion d'observer quelques cas où la guérison forcée de l'ulcère fut suivie d'une foule de maux beaucoup moins supportables que lui-même ne l'était. Une espèce de santé relative ne reparait qu'à l'époque où, au bout de quelques années, un nouvel ulcère se forme, la plupart du temps à l'ancien siège, et rarement sur un autre point. Ce sont principalement des affections de poitrine, surtout des points de côtés, des asthmes et des hémoptysies, des dérangemens de la digestion et des hémorrhoides, que j'ai vus survenir ainsi après des ulcères supprimés.

Un campagnard me raconta que sa défunte femme avait été fort tourmentée par un grand ulcère à la jambe, mais qu'elle tomba très-malade et ne tarda pas à mourir après la guérison de l'ulcère, qui avait été traité avec des lotions d'eau blanche et des bandelettes agglutinatives.

Des ulcères chroniques aux jambes ne se développent qu'à la suite d'une disposition générale, et quand celle-ci existe, l'organisme profite de toute circonstance extérieure, même de la plus légère, pour faire naître un exutoire naturel. Un coup, une légère excoriation, une pression modérée, suffisent en pareil cas pour marquer le lieu où il doit établir ce cautère; tandis que, chez des sujets exempts de la même disposition, des impressions semblables passeraient en fort peu de temps sans laisser la moindre trace.

Cette circonstance exige certainement de la manière la plus impérieuse un traitement interne et général du sujet atteint d'ulcères

aux jambes , et , comme je l'ai dit plus haut , l'homœopathie conduit alors à des résultats très-satisfaisans.

Le soufre et l'arsenic sont les moyens qui ont procuré une guérison certaine et assez prompte dans tous les cas que j'ai eus à traiter. Le genre des douleurs déterminait le choix entre ces deux moyens , et faisait connaître celui qu'il convenait de prendre dans chaque cas spécial. Cependant tous deux paraissent être nécessaires , dans la plupart des circonstances , pour obtenir une guérison complète et durable. Si l'ardeur est le caractère prédominant de la douleur , l'arsenic joue le principal rôle dans la guérison , tandis que c'est le soufre , si cette même douleur a surtout un caractère cuisant. Quand les ulcères étaient récents , après quelques semaines de traitement , j'employais aussi l'arsenic à l'extérieur (une goutte de la 30^e dilution dans une chopine d'eau) , et chaque jour j'en mouillais plusieurs fois la plaie. Mais , la plupart du temps , la guérison s'effectuait d'une manière si rapide que , craignant qu'il ne s'ensuivît quelque mal pour le sujet , je pris , dans deux cas , la résolution d'établir et d'entretenir pendant un certain laps de temps encore un cautère à peu de distance du point qui avait été malade. Pendant le traitement , l'ulcère était nettoyé plusieurs fois par jour avec de l'eau tiède , et couvert d'un linge humide également tiède. Le repos du membre n'était point nécessaire pendant le traitement , et dans quelques cas les malades , qui étaient des gens de campagne , continuèrent de se livrer aux travaux des champs.

La guérison s'effectuait rarement de la périphérie de l'ulcère au centre. La plupart du temps il se forma , sur quelques points , dans le milieu de l'ulcère , des bourgeons charnus de bonne nature , et aux dépens de ceux-ci des portions de cicatrice qu'on aurait pu appeler des îles , mais qui ensuite s'étendaient peu à peu de manière à rétrécir de plus en plus les parties encore malades , qui finissaient par se couvrir elles-mêmes de bourgeons charnus.

Il pourra paraître contradictoire avec les principes de l'homœopathie , qui exige qu'on individualise dans tous les cas , que deux substances , toujours les mêmes , soient recommandées dans des

ulcères dont l'aspect varie tant et qui peuvent survenir dans des organismes si différens. Cependant les sujets atteints de ces sortes d'affections se plaignent en général fort peu, précisément parce que l'ulcère sert de dérivatif à leur maladie; ce qui fait précisément que la douleur qu'on y ressent doit être considérée comme la principale circonstance qui dirige dans le choix du médicament. Mais afin de bien convaincre le lecteur de la diversité d'apparence qu'offraient les ulcères dont j'ai obtenu la guérison par l'arsenic et le soufre, je vais rapporter ici quelques faits tirés de ma pratique.

Un homme de 50 ans, de bonne mine, avait au mollet gauche un ulcère plus grand que la main. Cet ulcère n'était pas profond, mais il sécrétait une grande quantité de liquide ichoreux, qui rougissait les parties voisines, durcissait et noircissait les linges employés pour le panser. A sa circonférence l'ulcère était taillé en zig-zag, sans bords élevés. Le fond était d'un rouge bleuâtre, avec quelques points d'un rouge très-intense. La jambe entière était un peu tuméfiée. Le malade éprouvait dans l'ulcère une douleur cuisante, rongeante, et les alentours lui causaient de la démangeaison jusqu'à une assez grande distance. Il éprouvait assez souvent des douleurs rhumatismales tiraillantes dans les membres. Du reste, il ne se plaignait de rien.

L'ulcère était survenu de lui-même, et sans cause extérieure, deux ans et demi auparavant.

Tous les deux jours, le soir, je fis prendre d'abord une goutte d'esprit de soufre, que la douleur rongeante et cuisante indiquait; cependant j'interposai, tous les huit à douze jours, une goutte de la sixième dilution d'arsenic. Au bout de quelques semaines, les doses se succédèrent avec plus de lenteur. En dix semaines environ, l'ulcère se cicatrisa parfaitement sans que l'homme eût interrompu ses travaux; depuis il ne s'est manifesté aucun accident. Voilà près d'un an que la guérison est achevée, et l'homme ne se plaint que de ses anciens rhumatismes.

Un homme de 42 ans, grand, fort et de bonne mine, avait au

côté interne de la jambe droite un ulcère tellement étendu, qu'il allait presque de la cheville au genou, et du milieu du tibia à celui du mollet. Le fond était d'un rouge foncé, comme celui de la peau dont on enlève l'épiderme quand il vient de s'y former une ampoule. Lorsqu'on enlevait l'emplâtre, il s'échappait une vapeur sensible, mais inodore. L'ulcère avait environ une ligne de profondeur; mais il était inégal, sans renversement des bords et sans callosités. Il sécrétait un pus jaune, qui formait des plaques de même couleur dans les parties les plus creuses. Les alentours n'étaient point gonflés, mais ils étaient un peu rouges. L'ulcère brûlait comme du feu, et cette sensation augmentait en s'appuyant sur la jambe. Il était survenu, un an environ auparavant, à la suite de petites ampoules, que le malade avait écorchées, parce qu'elles lui occasionaient de violentes démangeaisons. Du reste; la santé était bonne: plusieurs années auparavant une gale avait été traitée par des frictions. Le malade avait déjà consulté plusieurs médecins.

La douleur brûlante me détermina pour l'arsenic. J'en fis prendre une goutte de la 6^e dilution, d'abord tous les deux jours, puis à de plus grands intervalles. La gale, traitée par l'onguent antipsorique, me décida à interposer tous les 8 à 12 jours une dose d'une goutte d'esprit de soufre. En six semaines à peu près, l'ulcère guérit complètement, quoique le sujet remuât beaucoup la jambe malade. Plusieurs enfans qu'il avait eus auparavant étaient tous morts pendant les premières semaines de leur existence. Depuis sa guérison il en a eu un, qui vit et se porte bien. Y aurait-il quelque liaison entre cet événement et l'état actuel de santé du père?

Une femme de 38 ans, mère de plusieurs enfans qui paraissent se bien porter, avait jadis été fréquemment souffrante, surtout de maladies spasmodiques. Depuis six mois elle portait au côté interne de la jambe gauche, près de l'articulation du pied, un ulcère large de deux pouces sur autant de longueur, qui était survenu à la suite d'un coup. Cet ulcère avait un fond rouge blafard, et des bords très-rouges. Sa profondeur était d'une ligne environ,

et il sécrétait un liquide ichoreux. Il causait de l'ardeur et des douleurs si violentes, surtout la nuit, que la malade ne pouvait dormir, ce qui la faisait maigrir, quoiqu'elle n'offrit pas d'autres symptômes de maladie. Elle ne pouvait non plus suffire seule aux occupations de son ménage. Le médecin habituel ayant pensé qu'il y avait peu de chose à faire, elle vint me consulter au bout de six mois. Je lui donnai une goutte de la 6^e dilution d'arsenic. Dès la nuit suivante, elle dormit bien, pour la première fois depuis longtemps. Elle prit encore quelques doses d'arsenic, avec deux doses intercalaires de soufre. J'employai aussi à l'extérieur la solution d'arsenic dont j'ai parlé plus haut. En dix jours l'ulcère avait disparu, ainsi que toute trace de l'affection précédente. Ce cas fut un de ceux où, par prudence, je crus devoir ouvrir un cautère.

Comme j'ai toujours employé les mêmes moyens dans les cas qui se sont offerts à moi, je m'abstiendrai de citer d'autres exemples de guérison. Je rapporterai seulement en peu de mots une autre histoire de maladie, qui peut-être ne semblera ni déplacée ni dépourvue d'intérêt.

Une petite fille de 5 ans, en apparence de bonne santé, fut affectée à la jambe gauche d'un grand ulcère qui s'ouvrit, et donna issue à une quantité considérable de pus. La plaie ne voulut pas se cicatriser; il resta une ouverture arrondie par laquelle s'écoulait continuellement une matière aqueuse, et le tibia paraissait gonflé dans une étendue de quelques pouces. Du reste, l'enfant se portait bien et n'offrait aucun symptôme d'affection scrofuleuse. Les choses duraient ainsi depuis environ six mois, quand je fus appelé. Je fis faire des fomentations avec de l'eau tiède, et je donnai tous les deux jours une goutte de silice 12. En quinze jours le gonflement osseux avait disparu et l'ouverture s'était fermée. Mais quinze jours après il se développa une grosse tumeur à la cuisse du côté droit. Je fis faire des fomentations avec de l'eau tiède, et comme la fluctuation devint manifeste au bout de quelques jours, j'ouvris la tumeur, d'où sortirent plusieurs tasses de pus. Les so-

mentations furent continuées , et la malade prit en quinze jours six doses, chacune d'une goutte, d'esprit de soufre calcaire. L'os parut également se tuméfier, et une matière aqueuse coulait par l'ouverture. Je donnai alors la silice , comme la première fois , et au bout de quinze jours , j'avais obtenu le même résultat que pour l'autre membre ; le gonflement avait disparu et l'ouverture était fermée.

La petite fille jouit ainsi d'une santé parfaite pendant quelques semaines , au bout desquelles apparut , à la cuisse droite , une nouvelle tumeur , qui suivit la même marche que celle de l'autre côté. Je ne donnai plus de silice , et aucun autre moyen n'amena de changemens , de sorte que l'ouverture à la cuisse droite subsiste déjà depuis plusieurs mois. Du reste, l'enfant se porte bien , et a très-bonne mine. Il paraît que , chez elle , l'organisme ne peut se passer d'un tel exutoire.

**DES RAPPORTS DE LA THÉRAPEUTIQUE ET DE LA PHARMACODYNAMIQUE
AVEC LA PHYSIOLOGIE, LA PATHOLOGIE ET L'ÉTIOLOGIE ;**

Par le Docteur G.-J.-A. WERBER.

Je considère la thérapeutique comme la physiologie de la guérison, et je la mets sur le même rang que la pathologie envisagée comme physiologie de la maladie.

De même que la pathologie suit la manière dont la maladie se développe de l'état normal, de même aussi la thérapeutique ramène cette maladie à l'état normal de la vie.

La pharmacodynamique et l'étiologie ont entre elles les mêmes rapports que la thérapeutique et la pathologie ; celle-ci est l'histoire des causes des maladies, et celle-là l'histoire des causes des guérisons. Ce rapport explique comment l'étiologie et la pharmacodynamique se prêtent un secours mutuel et s'éclairent réciproquement. Il doit y avoir bien peu de choses qui ne fassent que nuire sans être capables de procurer aussi quelque utilité quand on les emploie d'une manière convenable. Sous ce point de vue, comme les causes nuisibles qui transforment la santé en maladie peuvent également ramener la maladie à la santé, lorsqu'on les applique à propos, l'étiologie devient une pharmacodynamique, absolument de même que la pathologie conduit à la thérapeutique, en ce sens que la maladie détruit une partie de la santé, qui est rétablie par le reste de cette dernière.

Si l'étiologie et la pharmacodynamique sont le complément l'une de l'autre, la même chose a lieu pour la pathologie et la thérapeutique, puisque la maladie et la guérison sont en lutte ensemble. Dans le premier cas, la cause ennemie a la prépondérance ; dans le second, c'est la réaction de l'organisme ; et c'est ainsi que, par l'effet de leur lutte réciproque, la maladie se transforme en guérison.

Kieser, le chef de la secte médicale qui a adopté les principes de la philosophie naturelle, et Hahnemann, chef de l'homœopa-

thie, sont ceux qui ont le mieux saisi le rapport entre l'étiologie et la pharmacodynamique, attendu que les deux écoles ont reconnu qu'une cause qui détermine une maladie peut aussi devenir remède ou moyen curatif de cette même maladie.

Cette opinion repose sur une vérité profonde, quand on s'en forme une idée exacte, ainsi que je le démontrerai.

I. *Thérapeutique et pharmacodynamique de l'école hippocratico-galénique.*— Hippocrate, qui expliquait la vie par des principes cosmologiques et par des qualités physiques, envisageait aussi la maladie et la cause de la maladie dans l'esprit de ses théories physiques et cosmogoniques. Une cause matérielle pénètre dans l'organisme, et y provoque des phénomènes proportionnés à son essence et à sa nature, qui représentent la maladie; la force de la nature, ou la chaleur vitale, réagit contre la matière ennemie qui s'est ainsi introduite, la change par *coction*, et l'élabore peu à peu de telle manière qu'elle peut enfin être expulsée du corps par les organes sécrétoires, ce qui met un terme à la maladie.

Ces vues sur la marche de la maladie peignent fidèlement la nature; elles sont l'expression du fait, interprété seulement à l'aide d'une théorie physique.

Hippocrate distinguait trois périodes dans le cours naturel des maladies, spécialement des fièvres; une période de *crudité*, pendant laquelle la matière morbifique conserve sa nature primitive, agit en ennemie sur le corps animal, et rend les humeurs âcres et irritantes; c'est la maladie lorsqu'elle commence et tant qu'elle s'accroît: une période de *coction*, pendant laquelle la matière ennemie qui a pénétré dans le corps est modifiée et diversement altérée par la chaleur vitale, qui adoucit ainsi les humeurs âcres et les rend plus épaisses; c'est la maladie arrivée à son plus haut point de développement; enfin une période de *crise*, pendant laquelle la matière morbifique, entièrement transformée et abattue, est évacuée par la nature, au moyen des émonctoires du corps; c'est la fin de la maladie.

On voit qu'Hippocrate se représentait la maladie comme une lutte que la force médicatrice de la nature entreprend contre la

cause morbifique ennemie qui a pénétré dans l'organisme ; les changemens que la matière morbifique subit , ou que la force médicatrice de la nature opère en elle , constituent les diverses périodes du cours de la lutte , et suivant que le champ de bataille reste à la force médicatrice ou à la cause morbifique , le malade guérit ou meurt.

Il est dans la nature des choses qu'à son début la médecine se borne à observer ce que la nature peut faire , les intentions qui la guident dans ses actions , dans les changemens qu'elle a déterminés , et qu'ensuite on se détermine à l'imiter et à l'aider.

C'est cette marche qu'Hippocrate a suivie.

Il observait avec soin et fidélité tous les changemens appréciables du corps animal , poursuivait les phénomènes morbides à travers toutes les périodes , les comparait entre eux , et distinguait les accidens qui n'appartiennent plus à la cause morbifique de ceux qui doivent être attribués à la force médicatrice de la nature. C'est ce qui l'a rendu un modèle parfait de l'art d'observer les symptômes des maladies , et d'apprécier la valeur de ces mêmes symptômes. En suivant cette voie d'observation et de comparaison , il parvint à reconnaître que la nature guérit les maladies , ou que la nature est le médecin des maladies.

Il vit très-bien que la nature a toujours en vue le bien et le salut des malades , quoiqu'elle n'accomplisse pas constamment la guérison.

Ces remarques le conduisirent au principe suivant : considérer la nature comme la force médicatrice des maladies , et la laisser faire tant qu'elle est visiblement en état de procurer le salut du malade , ce qui a lieu dans la plupart des maladies ; n'agir comme médecine , au contraire , que quand la nature est trop faible pour amener les crises , et alors relever ses forces , ou quand elle agit avec tant de violence qu'elle met le corps en danger , et alors diminuer ses forces , mais ne jamais perdre de vue qu'il faut l'aider dans toutes ses tendances salutaires , en imitant ceux de ses efforts qui tendent au but de la guérison.

De ce principe hippocratique , il suit positivement que l'esprit humain ou l'art médical doit être soumis aux lois de la nature et de son activité.

Ce principe n'a rien qui doive nous surprendre ; il ne peut que nous paraître conforme aux nécessités d'une époque où l'on avait à créer la science et l'art de la médecine, ce qui ne pouvait se faire qu'en observant bien, et en suivant à la rigueur les lois et les indications de la nature. L'esprit était encore dans les chaînes de la nature ; la partie de l'esprit qui repose sur les sens, fut la première qui s'éveilla, en physique comme en médecine, de sorte qu'on ne put pas d'abord s'élever au dessus de la nature. *Medicus naturæ minister* fut l'axiome du premier et en même temps du plus grand médecin du monde.

Si nous examinons les règles et les lois de la conduite médicale d'Hippocrate, ou la méthode dont il se servait pour amener des réactions curatives, nous trouvons qu'il connaissait et employait deux manières d'appliquer les médicamens, l'énanthiopathique et l'allopathique.

Il suivait la méthode énanthiopathique quand il vidait les vaisseaux et remplissait le vide des vaisseaux, comme il l'enseignait expressément. On trouve dans cette loi thérapeutique la pensée *contraria contrariis curantur*.

Il pratiquait aussi la méthode allopathique quand il supprimait un vomissement opiniâtre en excitant un flux de ventre, ou une diarrhée rebelle en provoquant le vomissement. Cette loi thérapeutique contient l'expression de l'idée que la provocation d'une maladie artificielle doit guérir une maladie naturelle, surtout quand la première est plus étendue ou plus intense que la seconde. Elle repose sur les relations de sympathie et d'antagonisme qui existent entre tous les organes, leurs liquides et leurs fonctions.

Pour peu qu'on réfléchisse, il est impossible de ne pas reconnaître que ces deux méthodes curatives sont les plus simples et les plus naturelles qui puissent se présenter aux sens tendus pour l'observation.

Celui qui est pénétré de froid recherche la chaleur et s'y sent à son aise ; celui qui a chaud cherche la fraîcheur ; les stimulans fortifient l'homme épuisé ; une hémorrhagie spontanée soulage celui qui est pléthorique, etc. C'est ainsi que l'instinct apprend aux hommes et aux animaux que les états opposés et les qualités con-

traires se détruisent réciproquement , et que par là ils conservent ou rétablissent leur santé.

Il ne peut non plus échapper à l'observation que les affections rhumatismales et catarrhales déterminées par le refroidissement , qu'elles consistent seulement en douleurs ou dans des sécrétions trop abondantes , cessent très-souvent avec promptitude , par une exaltation de l'activité de la peau ; que la nature soulage ou guérit des maladies de peau , des ulcères , etc. , par des affections internes générales ; en un mot , que les différens organes , avec leurs liquides et leurs fonctions , sont en opposition et en conflit les uns avec les autres ; loi organique en vertu de laquelle l'activité ou la souffrance d'un organe supprime ou ramène à l'équilibre celle d'un autre organe , ce qui maintient ou rétablit la santé.

Ces remarques , que ne peut manquer de faire tout observateur attentif , conduisirent Hippocrate aux méthodes curatives énanthiopathique et allopathique. L'instinct les révèle à l'homme et aux animaux ; la nature organique les enseigne par tous ses phénomènes , et l'homme les érige en lois par le travail de sa pensée. Après Hippocrate , ses successeurs adoptèrent ces deux lois thérapeutiques ; ils se représentèrent les médicamens comme opposés aux maladies , dont leur emploi devait procurer la suppression ou la dérivation , et par conséquent amener la guérison.

Parmi tous les successeurs du grand Hippocrate , Galien mérite une mention particulière , parce qu'il développa davantage la thérapeutique et la pharmacodynamique , qu'il coordonna en système.

Galien n'envisageait absolument les médicamens que sous le point de vue des qualités physiques , ce qui les lui fit paraître chauds , froids , secs ou humides , suivant que le feu , l'air , la terre ou l'eau se faisaient apercevoir en eux. Mais , ordinairement , il admettait que , dans leur action sur le corps , les médicamens sont composés de deux qualités élémentaires ; il supposait vraisemblablement qu'un médicament qui chauffe dessèche en même temps , et que celui qui humecte rafraichit simultanément ; car ces effets échauffans et desséchans , humectans et rafraichissans , sont précisément ceux qu'il attribuait à la fois à la plupart des médicamens.

Il rapportait à quatre degrés les effets sensibles des médicaments. Ainsi, par exemple, un médicament échauffant a quatre degrés d'action sur le corps animal; le premier est un échauffement imperceptible, le second un échauffement sensible, le troisième une vive ardeur, et le quatrième la brûlure, qui fait qu'il endommage et lèse le corps animal.

Une chose fort importante pour Galien était l'affinité spécifique qu'un médicament a avec un organe. Cette affinité spécifique, en vertu de laquelle un organe attire plus un médicament qu'un autre, il l'expliquait par la ressemblance des qualités élémentaires de l'organe et du médicament. C'était, comme on voit, une théorie purement physique et cosmogonique, qui se conciliait fort bien avec tout l'ensemble du système, mais qui avait pour base le soupçon d'une grande vérité.

Quant à ce qui concerne la thérapeutique, Galien employait les médicaments d'après les règles énantio-pathique et allopathique, et sous ce rapport il suivait fidèlement la doctrine d'Hippocrate. Il ne se déclarait pas moins pour la haute importance d'observer la marche périodique de la maladie, pendant le cours de laquelle la force de la nature est en lutte avec la cause morbifique ennemie, que, dans les cas heureux, elle abat et élimine par les crises. Enfin il se prononçait pour le principe d'Hippocrate, celui d'imiter la nature et de l'aider dans ses efforts curatifs.

Comme ce système hippocratico-galénique de thérapeutique et de pharmacodynamique a servi de base à ceux de tous les siècles jusqu'au temps de la réforme introduite par Paracelse, et que sa domination s'est même en partie conservée jusqu'à nous, nous devons lui consacrer toute notre attention, et chercher à l'approfondir, afin d'en juger l'esprit et l'essence.

Les anciens considéraient la maladie comme un phénomène corporel superficiel troublé par des causes matérielles extérieures. La cause ennemie, comme telle, imprime au corps organisé ses qualités, qui apparaissent comme symptômes de la maladie. La force de la nature doit rejeter hors du corps cette cause ennemie : elle ne le peut qu'en la modifiant et la cuisant, et, après l'avoir

ainsi abattue et adoucie , la rejetant par les évacuations critiques.

Mais la maladie apparaissant comme un trouble superficiel du corps causé par des qualités élémentaires matérielles extérieures , on s'imaginait aussi éloigner le mal par l'emploi de qualités médicales opposées et modifiantes ; c'est pourquoi on opposait le froid à la chaleur , la chaleur au froid , l'humidité à la sécheresse , la sécheresse à l'humidité , etc. , dans la vue d'anéantir , par des qualités contraires , la cause ennemie et ses effets essentiels et immédiats dans le corps , afin qu'elle pût être expulsée par la force de la nature , ce qui mettait toute maladie de côté.

Maintenant , comme les anciens ne voyaient pas dans la vie une manifestation essentielle et particulière d'une substance organique se révélant par excitation et formation spontanées , mais , ainsi que je l'ai déjà dit , un simple phénomène physique de la nature entière , la maladie ne leur semblait pas non plus un développement essentiel et particulier , procédant de causes internes et spéciales , qui ne peut être qu'excité par des choses étrangères et extérieures ; mais ils l'attribuaient à des qualités matérielles réellement extérieures et étrangères , qui la représentaient elle-même immédiatement et essentiellement.

La maladie est donc la qualité physique et matérielle extérieure et étrangère , avec toutes ses propriétés qui , en adhérant au corps , frappent les sens sous la forme de symptômes.

A ces symptômes visibles , comme parties constituantes de la maladie , sont opposées les qualités des médicaments , qui les détruisent en apportant un changement immédiat à eux et à leur cause , de manière qu'ils puissent être éliminés du corps avec celle-ci.

Mais , la maladie étant un phénomène de causes extérieures et étrangères , qui ne troublent l'organisme que superficiellement , sans pénétrer dans les profondeurs de la vie et la solliciter à des changemens organiques et à des réactions , les actions des médicaments sont regardées aussi comme n'étant que superficielles , en ce qu'elles doivent attaquer et changer immédiatement la cause de la maladie et ses qualités dans les symptômes. Les qualités inhérentes aux médicaments doivent détruire les qualités inhérentes

au corps, et cet effet doit avoir lieu par agression immédiate des dualités médicinales et morbides opposées. Ainsi la sécheresse du corps est combattue par l'humidité du médicament, le froid du premier par la chaleur du second, le relâchement des parties par les astringens, etc., d'où s'ensuit le rétablissement de la santé.

Les anciens envisageaient donc l'action des médicamens sur le corps malade comme l'action des causes nuisibles sur le corps sain. Les deux actions leur paraissaient avoir lieu sans intermédiaire, ce qu'il y a d'étranger et d'extérieur dans la cause nuisible et dans le médicament curatif, se prononçant immédiatement et essentiellement de soi-même. La cause nuisible se prononce par ses qualités opposées qu'elle fait pénétrer dans le corps souffrant, ce qui constitue la maladie, et le médicament curatif se prononce par ses qualités opposées qui se répandent sur la cause morbifique et ses effets, de manière à les éteindre, ce qui constitue la guérison.

Mais la maladie n'est pas plus un phénomène et une simple qualité physique, que la vie elle-même. Celle-ci est une simple puissance essentielle et spéciale d'excitation et de formation spontanées, sous l'influence continuelle et l'excitation incessante de substances et de puissances extérieures et étrangères; le monde extérieur ne peut pénétrer que médiatement dans l'essence et la vie de l'organisme, pour y exciter et y produire des changemens et des actions. De même, la maladie ne doit pas être considérée comme un phénomène et une qualité physique : c'est une forme particulière et essentielle de la puissance d'excitation et de formation spontanées de l'organisme, provoquée par des causes ennemies extérieures et étrangères. De même aussi, l'action médicinale n'est point un anéantissement physique par influence immédiate sur la maladie elle-même, mais un changement opéré et accompli par l'intermédiaire de la vie de l'organisme.

Un médicament ne peut produire de changement immédiat que dans les causes éloignées ou dans les produits de la maladie, comme je le montrerai plus loin, mais non dans la maladie elle-même, parce que celle-ci ne peut être déterminée et guérie que par la vie, dont elle est une forme spéciale. Cependant cette remarque s'ap-

plique davantage au système chimique des temps subséquens , qui fut un rejeton des vues physiques des anciens sur l'action des médicaments.

Quoique les anciens reconnussent , dans la chaleur innée , une force réactionnaire contre la cause morbifique, cependant ils n'ont pas fait prendre si essentiellement racine à la maladie dans l'intérieur de l'organisme , qu'ils attribuassent cette maladie tout entière à la cause extérieure et étrangère.

Ils considéraient le médecin comme le ministre de la nature , aux ordres de laquelle il doit seulement se conformer , sans laquelle il ne peut rien , avec laquelle il peut tout. De là vient que les médecins les plus éclairés de l'antiquité , Hippocrate , Galien , Arétée , Celse , attribuaient toute la puissance curative à la nature , et ne croyaient l'art médical nécessaire que pour appuyer les efforts curatifs de cette dernière. De là vient aussi qu'ils guérissaient les maladies plus par des moyens diététiques et par la régularisation du régime , que par des médicaments.

Nous voyons chez eux l'esprit et l'art courbés sous les chaînes de la nature et de ses tendances curatives ; l'idéalité est soumise à la réalité , le rationalisme à l'empirisme , le virtualisme au matérialisme , le subjectivisme à l'objectivisme. C'est là le caractère propre et distinctif de la physique et de la médecine anciennes ; celles des modernes en ont un opposé.

Mais si les anciens attribuaient presque tout à la nature et n'accordaient presque rien à l'art , si , dans le cas de nécessité d'invoquer les secours de la médecine , ils ne permettaient à celle-ci que d'agir dans le sens des efforts et des tendances de la nature , nous devons faire remarquer qu'ils avaient de la nature une idée bien plus élevée et bien plus digne que les modernes. Plusieurs passages d'Hippocrate en font foi.

Les anciens se figuraient la nature sage sans instruction ; elle crée tout , et agit d'après des lois éternelles , à la recherche desquelles l'homme doit aller ; l'homme doit tirer sa première instruction de la nature : c'est la nature qui l'enseigne mieux que toute autre chose. Ces vues , et autres semblables , n'étaient pas

admises comme doctrine dirigeante et impérative en médecine seulement, mais encore en morale et en politique.

Du reste, l'opinion que les anciens se faisaient de la prépondérance du pouvoir de la nature se justifie sans peine, puisque le commencement de toute civilisation part nécessairement de la nature, que celle-ci est la base éternelle de tous les travaux d'esprit, et que quand celui-ci a la prétention de se séparer d'elle, pour s'abandonner à son propre essor, il tombe réellement dans l'impuissance et s'évanouit au milieu de ses créations fantastiques. L'esprit ne peut rien faire qui ait de la durée et de la valeur qu'avec le secours de la nature.

On peut donc dire que les anciens agissaient d'une manière parfaitement conforme aux lois du développement du genre humain, en mettant la nature au dessus de l'esprit; les modernes ont déjà pourvu à ce que l'autre extrême se développât dans de larges proportions.

J'ai encore à faire remarquer que les anciens jugeaient leurs médicamens d'après les qualités appréciables aux sens, qu'en les prescrivant ils s'attachaient aussi à leur masse ou quantité, et qu'enfin ils employaient toujours des moyens extrêmement complexes, afin de combattre à la fois la multitude des symptômes de la maladie.

II. *Thérapeutique et pharmacodynamique des réformateurs.*— Les vues des anciens demeurèrent seules dominantes jusqu'au 16^e siècle, époque à laquelle Paracelse essaya de les renverser et de les remplacer par d'autres, dont je vais faire l'exposition.

Quant à ce qui concerne le rapport du médecin et de l'art à la nature et à sa tendance curative, il se déclare l'adversaire des anciens. Voici comment il exprimait ses vues à cet égard :

Ad lapsum et ruinam homo natus est. Is ergo in lumine naturæ duos habet. Internus medicus ac interna medicina, cum ipso in conceptione nati et facti sunt. Hoc ergo medico deficiente, et exolescente, si ruina impendit, adsilit destructor, et jam veluti quemdam triumphum statuit. Conservator autem decedit quò prædestinatus est. Quodsi ergo hujusmodi secessus conservatoris, et

accessus destructoris animadvertitur : tunc convenit medicum externum hanc provinciam adire et destructorem debellare ac superare ac vestigia illa legere quæ digressus conservator inchoavit. Is ubi destitit, ibi medicus incipiet. Deus autem adversus destructorem illum adhuc victorem alium creavit absconditum, qui conservatori per creatas a Deo medicinas mutuam operam præstat, et contra hostem destructorem animosè depugnat. Exterior autem medicus tum demum invalescit quando interior cecidit et defatigatus quasi exanimatur. — Nec enim tussi saltem aut feбри aut catarrho, verum etiam caduco et morbis sævioribus aliis sua a Deo remedia omnino constituta et aptata sunt. Nulla ergo cum fronte aut conscientia dicere medicus possit, hunc morbum esse incurabilem. Istius modi enim oratio testis est, ipsum non nisi purum medicum culinarium esse, qui insolescat ob curatos morbos eos, qui aliàs sponte sua ac ultro sine ulla addita medicina remissuri fuerant.

Il est clair, d'après ces propositions, que Paracelse reconnaissait une force médicatrice de la nature, mais seulement pour les maladies légères et insignifiantes : les maladies graves et considérables ne peuvent être guéries par la nature elle-même ; il faut alors que l'art médical intervienne, sans quoi la faible nature succomberait sous le poids de la maladie. Sous ce rapport, Paracelse éleva autant la puissance de l'art que les anciens faisaient à l'égard de celle de la nature, ce qui établit l'opposition existante entre eux et lui.

Comme Paracelse accordait la palme, dans l'acte de la guérison, à l'art, qui doit guérir les maladies dont la nature ne pourrait triompher, la question est de savoir d'après quelle loi thérapeutique il pensait que l'art peut venir à bout des maladies. Lui-même résout ce problème de la manière suivante :

Contraria a contrariis curari, hoc est frigida calidis pelli. Hoc oppido falsum est, nec in medicina unquam verum existit. Sic quinimo se res habet : *Arcanum est sanitas, morbus est sanitati contrarius. Hæc duo jam se invicem expellunt, uno in alterum agente.* Hæc illa sunt contraria quæ se mutuo expellunt : ac

unum continenter alterum ipsa morte ejicit. — Sic ergo censentur substantia arcanorum, quod naturæ sint directæ adversus proprietatem hostis, non secus ac pugil adversus pugilem. Ita conflictus naturæ quoque est, ut dolus dolo antevertatur. Et hoc medico pro exemplo sit : aliter hic non agi *quam sicut duo hostes sese sibi invicem opponunt, qui aut æque frigent aut æque excandescunt, qui ambo armati sunt, qui similibus armis luctam intendunt.* — Nec enim unquam ullus morbus calidus per frigida sanatus fuit, nec frigidus per calida; *simile autem suum simile frequenter curavit.* Interdum quidem cum proprietate junctum frigidum sanavit calidum : sed id non factum est ratione frigidi, verum ratione naturæ alterius, quam a primo illo omnino diversam facimus.

On voit que Paracelse rejetait positivement le principe thérapeutique de l'école hippocratique-galénique, que j'ai désigné sous le nom d'énantiopathique et d'allopathique, et qu'il en substituait un autre directement contraire, qu'on peut appeler isopathique ou homœopathique.

La thérapeutique de Paracelse se rattache étroitement à sa pathologie. Comme la maladie était pour lui une opération vitale accomplie dans l'intérieur et aux propres dépens de l'organisme, et dont les choses du dehors ne sont que la cause occasionnelle, il ne pouvait voir non plus dans la guérison qu'une opération vivante, semblable ou analogue, de l'organisme, qui est provoquée ou favorisée par l'action médicamenteuse. Aussi dit-il que, quand deux ennemis se posent en face l'un de l'autre, tous deux couverts des mêmes armes, c'est ce qui reste de santé qui doit combattre la maladie de l'organisme, et que, quand la nature ne le peut point elle-même, l'art doit favoriser ou provoquer la réaction de l'organisme par des médicamens, afin d'expulser ou d'anéantir la maladie.

Il faut, suivant Paracelse, distinguer action et réaction. L'action est la maladie, occasionée par une cause ennemie; la réaction est la santé, qui réagit sur la maladie pour l'anéantir : ou, ce qui revient au même, on doit distinguer un travail morbide qui est provoqué dans la nature de l'organisme par quelque chose d'étranger et d'extérieur, et un travail de guérison que la nature

de l'organisme oppose au travail morbide pour le combattre et le détruire.

Paracelse considérant le travail morbide comme une chose spécifique et individuelle, comme une évolution et une formation particulières de la nature organique vivante, la guérison ne lui apparaissait non plus que sous l'image d'une évolution et d'une formation spéciales de cette même nature organique vivante, que la nature, ou, quand celle-ci est faible et impuissante, l'art, oppose à la maladie, afin qu'elles puissent se combattre mutuellement, et que, le travail curatif étant plus fort, il triomphe du travail morbide, qui est plus faible.

Le principe de la guérison établi par Paracelse, qu'il n'y a que les semblables qui puissent s'anéantir l'un l'autre, se rapporte rigoureusement à la vie, à la manière spéciale dont un travail morbide provoque de toute nécessité un travail curatif, afin d'être anéanti par ce dernier; car le travail curatif se développe en raison du caractère spécifique et individuel du travail morbide; c'est en quoi consiste la similitude ou la ressemblance entre la chose qui guérit et celle qui doit être guérie.

C'est sur le même motif que Paracelse se fondait pour condamner le principe thérapeutique de l'ancienne médecine.

D'après les vues des anciens, la maladie consiste dans l'admission passive des qualités physiques, c'est-à-dire d'une chose extérieure et étrangère qui, comme telle, devient immédiatement prédominante dans l'organisme, et se prononce, sous la forme de symptômes, dans les organes, les liquides et les fonctions du corps; la force de la nature ne produit pas la maladie, elle ne fait qu'agir contre, et elle cherche à éliminer la cause avec les symptômes qu'elle avait produits d'une manière immédiate dans le corps. Ainsi, la maladie n'étant point un développement du dedans au dehors, une forme spécifique et individuelle de la vie intérieure, mais seulement l'expression des qualités physiques pénétrées du dehors, la guérison, d'après les vues des anciens, ne peut non plus avoir lieu qu'autant que des substances et des in-

fluences contraires ou d'une autre nature détruisent immédiatement la cause de la maladie, avec tous ses symptômes.

Pour Paracelse ; au contraire , les symptômes ne sont que des produits , des effets ou résultats extérieurs de causes internes , qui , par conséquent , ne peuvent être guéris d'une manière radicale que par une action exercée du dedans au dehors. Paracelse connaissait bien , comme il le dit expressément , les guérisons par des moyens contraires et d'une autre nature ; mais il déclarait ces guérisons en général palliatives et symptomatiques. Il voulait guérir radicalement ; c'est pourquoi il saisit avec une grande pénétration d'esprit l'essence de la maladie et de la guérison ; car il savait qu'en coupant la racine de la maladie , on en fait périr les branches. Du reste , il appelait aussi arcanes les remèdes chirurgicaux ou mécaniques , parce que , suivant lui , ils enlèvent le mal avec la cause ; ainsi , par exemple , lorsque la pierre occasionne des accidens divers dans la vessie , la meilleure manière de guérir radicalement ces accidens est d'enlever le calcul.

À l'égard de la pharmacodynamique de Paracelse , nous retrouvons en elle , par correspondance avec la thérapeutique , une série d'idées nouvelles qui sont contraires à celles de l'ancienne doctrine.

Paracelse ne voulait employer que des médicamens spécifiques , capables d'exciter un travail curatif semblable ou analogue , pour l'essence et pour la forme , au travail morbide. C'est ce qu'il appelait des arcanes.

Il se figurait les arcanes possédant l'aptitude à exciter dans l'organisme un mode particulier d'action qui est tout-à-fait différent de la manifestation des qualités dans le sens des anciens. Les arcanes sont en quelque sorte des semences , qui se développent dans le corps organique , et dont la vie se sert pour sa conservation ; aussi disait-il : la maladie est le champ , le médicament la semence , le médecin le semeur , et la santé le fruit.

On voit que Paracelse avait des vues toutes vitalistes sur l'essence et le rôle des médicamens. Ce n'était pas pour lui des qua-

lités éloignant immédiatement les symptômes par leur influence sur le corps , mais des êtres vivans ou susceptibles de vie, qui, déployant leurs forces dans les corps malades , excitent un travail curatif pareil ou analogue à l'état morbide , afin que ces deux états se combattent mutuellement , et que le premier , plus fort , triomphe du second , qui est plus faible.

Il s'exprime de la manière suivante à l'égard du parallèle entre le médicament et la maladie.

Nihil tamen sciendum ac cogitandum aliud est quam quod res omnes in ista imagine consistent , hoc est , omnes res sunt effigiatæ. In hac effigie ipsa anatomia est medico scitu imprimis necessaria. Nam ita et morborum anatomix sunt , hoc est hydrops effectus est ita ut effigiei competit. Propterea non satis est cognitam habere anatomiam hominis , verum etiam hydropis ; non secus ac fictus ac pictus in sua forma adstaret.

Paracelse pensait que les formes correspondent à leur essence , parce que les formes représentent simplement l'expression de ce qui est intérieur et essentiel. De là vient qu'il croyait aussi que les médicamens doivent ressembler aux maladies , eu égard à l'essence et à la forme. Du reste , on doit remarquer qu'il avait toujours en vue une analogie ou une ressemblance idéale ; ce qui faisait qu'il appelait la maladie elle-même un développement invisible et incorporel par une cause ennemie , un corps organisé vivant , auquel le médicament devait être en état d'en opposer un semblable ou analogue.

Comme j'en ai déjà fait la remarque précédemment , l'ancienne école se plaisait toujours de plus en plus à composer les médicamens , afin d'opposer à la pluralité des symptômes de la maladie une pluralité de remèdes , parce qu'elle voyait dans ceux-ci un moyen immédiat d'éteindre celle-là.

Paracelse s'éleva contre cette manie de mélanger les médicamens.

Hæc autem velim sic accipiatis : quod qualibet virtus integra in simplici uno insit , non divisa in duo , tria , quatuor vel plura , sed in unum integrum congesta. Idem quoque simplex alio nullo

accessorio eget, præter alchimiam, quæ unum idemque est cum metallorum fossore, excoctoreque. In extrahendo rei cardo vertitur, non in componendo. Quæ sodes caligæ sunt optimæ? Nimirum integræ; laceræ et sartæ pessimæ sunt.

Ces passages font ressortir plus clairement encore la pensée de Paracelse. Chaque maladie est une espèce, à laquelle ressemble l'espèce d'un médicament, ce qui fait que la première est guérie au moyen d'une lutte dans l'organisme vivant. Plusieurs médicaments, par conséquent plusieurs impressions spécifiques différentes, ne peuvent que rendre le travail de la guérison confus, attendu qu'ils se contredisent les uns les autres, et se gênent dans leur action. Il n'y a qu'un seul médicament, un seul arcane, qui puisse être le vrai spécifique d'une maladie déterminée, et c'est celui qui a l'aptitude d'exciter, en opposition au travail morbide, le travail curatif le plus semblable quant à l'essence et à la forme, parce qu'il n'y a qu'une individualité de la vie qui puisse chasser les autres.

Paracelse opposait au travail morbide incorporel le travail curatif incorporel, et de cette manière il donnait une explication immatérielle de la maladie comme de la guérison. Il dit :

Hoc enim quod videmus medicina non est, sed corpus est in quo illa jacet. Arcana enim elementorum sunt invisibilia : itidem et hominis. Quod visibile est, id æternum est huc non pertinens.

En écrivant ces paroles, Paracelse donnait positivement à entendre qu'il voyait dans toutes les choses une force spirituelle, avec laquelle seule s'accomplissent les effets et les changemens. Le corps, ce qui tombe sous les sens, n'est que l'enveloppe qui cache la force spirituelle et la vertu.

On voit quel virtualisme il opposait au matérialisme de l'école hippocratique-galénique.

Comme il cherchait la vertu médicinale non dans le corps, mais dans ce qui est intérieur et spirituel, de même aussi il enseignait que cette vertu a besoin d'être extraite du corps qui la renferme. Voilà pourquoi il dit :

In prima sua vita rosa magna est, et gustu suo splendide ex-

culta. Hunc quandiù retinet, tam diù nulli usui est medicinæ. Oportet ut putredinem subeat, et in ea moriatur, et de novo nascatur. Et tunc de viribus medicis dissere, tunc eam administra. Nam si ventriculus nihil imputrefactum relinquit, quod homo fieri debet: nihil imputrefactum quoque manebit quod medicina fieri debet.

Paracelse considérât la vertu médicamenteuse comme une renaissance spirituelle par l'alchimie, la fermentation et la putridité. Cette renaissance rend le médicament parfaitement propre à provoquer dans le corps vivant des réactions curatives qui puissent triompher des actions malades.

Après avoir discuté les opinions pharmacodynamiques de Paracelse, nous pouvons examiner aussi les doses des médicaments, à l'égard desquelles il s'éleva également contre l'ancienne école. Il dit :

Id vos in me notatis et reprehenditis quo vos modo non scetis. Lentem in me non toleratis: et melonem in vobis non animadvertitis. Si mea recepta sugillatis, cur non expeditis vestra. Et primo ordine purgationes vestræ stant. Quæ vero purgatio ex libris vestris omnibus proferri queat quæ venenum non habeat? Aut ad mortem faciat, aut sinè offensione adhibeatur ut primum dosis moderatio excedatur! Hoc jam punctum quale sit attendite. Nimirum non est nimium: nec est minimum. Qui medium ac modum tenet, is venenum non sumit. — Et si vere quodlibet venenum considerare vobis volupe sit, quid quæso invenietis uspiam quod venenum non sit? Omnia venenum sunt: nec sinè veneno quicquam existit. Dosis sola facit ut venenum non sit. — Compertum vobis puto, argentum vivum nihil nisi venenum esse. Id experientia quoque quotidiana docet. Jam vero vestra ea consuetudo est, ut cum illos agros vestros inungatis, multo fortius et operosius quam sutores coria exungia illiniunt. Cum cinabari cuis suffragatis: cum sublimato cuis abluitis, et tamen venenum id dici non vultis quod venenum est, ac quod intro in corpus hominis agitis dicentes solutare ac bonum esse, ac cum cetera correctum, quasi vero id hoc modo venenum non esset.

Norinbergam ad censuram adducite mea et vestra recepta : ibi noscetis uter nostrum venena propinet, egone, an vos.

On voit par ces passages que Paracelse prescrivait des doses moins fortes que ses adversaires.

Si nous embrassons tout l'ensemble de la thérapeutique et de la pharmacodynamique de Paracelse, nous voyons en elles une inversion totale des vues de l'ancienne école, qui devait amener une grande révolution. Mais celle-ci ne s'opéra pas d'une manière immédiate, et elle n'a été accomplie que de nos jours par Hahne-mann.

Paracelse ne rédigea pas ses idées en corps de doctrine : il ébranla les esprits en réfutant l'ancienne doctrine et créant de nouvelles vues, mais il resta dans les généralités ; et en effet, il ne pouvait pas faire davantage ; il sema des graines qui ne pouvaient germer que peu à peu, avec le temps.

Du reste, il eut assez de sagacité pour voir que son principe thérapeutique de l'analogie et de la ressemblance ne suffisait pas complètement.

On ne trouve dans son exposition de ce principe qu'une indication idéale pour la pratique, mais avec l'idée, clairement et formellement exprimée, que c'est, à proprement parler, la santé qui guérit la maladie, attendu que la nature oppose à l'action morbide une réaction de forme et d'essence semblables ou analogues, et que, quand elle ne le peut pas, comme il arrive dans les maladies considérables, l'art doit aider ou provoquer la réaction par des médicamens, afin que celle-ci sorte victorieuse de sa lutte avec la maladie.

Ainsi, d'après Paracelse, la vie seule peut se guérir elle-même, comme il n'y a qu'elle non plus qui puisse se rendre malade : les agens extérieurs fournissent l'occasion ; mais la guérison, de même que la maladie, proviennent du dedans, sont le résultat d'un développement vital.

Je rallie à Paracelse, Vanhelmont, qui marcha sur ses traces, et qui favorisa la révolution par de nouvelles vues et doctrines.

Vanhelmont attaqua aussi l'ancienne doctrine relative à la thérapeutique et à la pharmacodynamique : il attaqua le principe reçu qu'on doit opposer les contraires aux contraires. Voici comment il s'exprime à cet égard.

«Statuunt itaque scholæ omnes, sola contraria contrariariorum fore remedia. Quibus videlicet omnis excessus (nomine morbi insignitus), in symmetriam redigeretur. Plausibilis ista et stupida doctrina placuit facile omnibus, in ignaviam subscribendi pronis : quippe, quæ sensu rustico, magno compendio, et passim a quolibet facile conciperetur : atque hinc inde avidissime est imbibita. GALENUS interim, quamvis amputationem, vel resectionem nosceret enti nato, privative appositam. attamen non addubitavit partium vel humorum ablationem, respectu membrorum, redigere ad seriem contrariorum. Neglexitque privationum familiam, ceu adultero congressu natam. Hinc universum quæcunque numero, situ, magnitudine, proportionem, affluxu, vel effluxu, dissentirent, a debito ordine assumsit, tanquam si essent contraria, ut fatuæ suæ regulæ stabilitatem faceret. Quasi medicina non operaretur physice ; sed per solam staret mathesin. Hinc tandem absurdo generalissimo, indicationes naturales morborum, per solas contrariorum oppositiones fieri dictavit. Axiomatibus enim suis necessitates subservire voluit, non autem axiomata, necessitatibus conformia erexit. Quæ ruinam proinde facere jubentur, quotquot ad tantæ ignorantæ lubitum, efficta propinantur. Manet itaque hactenus a scholis et vulgo adorata maxima universalis velut medendi apex, quæ per contrarietates, id est per rixas, lites, bella, pugnam, crisesque, sanandi tritam orbitam consignavit. Sic enim creditum, sic factum, fictumque est hactenus, atque id tam extra controversiam, quod nil æque censetur plausibile et subscribendo primum, suæque intelligendi facilitate, oblectando et obripiendo incautum quemlibet decipiat.

At cognitio causarum atque sanandi radices, longe occultiori stipite crescunt, quam quod vulgus rustico sensu flores earundem decerpit. Nec consideravit GALENUS, quod unum contrariorum,

toties prædicari oporteret (juxta ARISTOTELEM), quoties alterum, eo quod utrumque staret sub eodem genere, parilique privilegio gauderet. Quocirca neque investigavit unquam, quodnam esset illud genus, sub quo staret positiva frigiditas, sive frigus, contrarium calori putrido tam multiplici, quot febrium finxit species. Nimirum ubi reperiret frigus, maligno, putrido, hecticoque calori contrarium, totidemque passuum excessibus calori repugnans. Quæve ista esset singularis et individua frigoris actio, tam diversorum graduum, atque specierum, quibus totidem calores subjugati, ad symmetriam cogerentur, quod sane quamdiu neglectum a Galenicis fuit, etiam remedium cuique feбри justum, mansit ignoratum, adhibitaque fuerunt remedia, a conjectura et casu præscripta. Angustiis nempe Galenicis, utrobique sua subjacent mendacia, in mortalium necem conspirantia.

Irrisit quidem GALENUM PARACELSUS, helvetico sarcasmo, licet subinde ad eandem methodum coactus recurrat, suæ increpationis continuæ immemor. Coagulata nempe, non raro resolutis et res solventibus contraria, esse voluit: imo multoties ad explosas intemperies elementales, incoactus recurrit. Tandem fervore contradicendi, omnium medelam constituit in similitudine tam naturæ, quam causarum morbificarum, cum ipso remedio. Indistinctionis scil. plenus ubique. Ego vero sub libertate philosophica, nemini addictus magistro, sentio: quod si ablatione causarum, omnis inde affectuum connexitas amputetur; omnem morborum sanationem, eadem quoque causarum lege, definiri debere. Adeo quod correctio, ablatio, extinctioque efficientis immediati (quæ privationem effectus inde consequentis, intra se adæquate claudant), potissimum in medendo cardinem continerent. Non autem similitudines, ut neque remediorum contrarietates. Inprimis morborum producta (puta calculum), uti in se, suum agens, in se coagulatum retinent; ita quoque ablatione solius effectus, persæpe sanari. Quia simul quandoque tollitur connexio causæ internæ, sive immediati efficientis, cum materia sua. Adde his, quod sola solutio connexitatis, efficientis, ad materiam: adeoque luxata, vel laxata adaptio, extinctioque, et pacatio privativæ perturbationis

in Archeo (quæ in se nonnunquam meram privationem includunt), totam non raro sanandi historiam compleant, absque ulla contrarietate, vel similitudine remedii, ad causas occasionales. Quod ipsum meminisse debuisset Paracelsus, si ad sua semel respexisset arcana. Animadvertisset namque cito, unum aliquod istorum, omnes propemodum morbos ex æquo profligare, citra relationem ullam similitudinis, aut contrarietatis: at solius tincturæ vitalis irroratione, dono, arcano, id est superaffluentia bonitatis.*

On voit donc qu'il rejetait positivement la loi énantio-pathique et allopathique, et qu'il se rattachait à Paracelse. Mais, de même que celui-ci tendait davantage vers l'homœopathie, ou l'homœobiotique, de même aussi l'autre penchait pour l'isopathie ou l'isobiotie; cependant tous deux, bien qu'ayant formulé précisément le principe en théorie, ne l'avaient appliqué que d'une manière générale et obscure à la pratique.

§ III. *Thérapeutique et pharmacodynamique de Stahl.* — Stahl, cet esprit profond, qui partagea avec ses deux prédécesseurs, Paracelse et Vanhelmont, le sort de précéder son siècle, de ne pas être compris par lui, et d'émettre des idées qui ne pouvaient fructifier qu'entre les mains des générations suivantes, Stahl mérite une mention toute particulière.

Il considérait la nature comme une intelligence qui maintient la composition et la forme de l'organisation corporelle par la tonicité ou le mouvement vital. Il défendit l'organisme et le vitalisme contre les théories mécaniques et chimiques de son temps; de là ses mots: *Unde vana hic anatomia scrupulosa; vana imprimis etiam vulgo crassa chimia.* Il s'éleva, avec Paracelse et Vanhelmont contre la doctrine des qualités physiques, et de là ses paroles: *Inania veterum de corporis elementis somnia.* Sous ce rapport, tous trois furent réformateurs, et prirent la défense du principe vital dans la nature organique.

Stahl, considérant la nature comme une force vitale douée de raison, qui, dans l'état de santé, engendre et maintient la juste composition et l'exacte forme de son corps, et le préserve des

maladies , voyait aussi en elle le principe qui conserve et sauve dans l'état réel de maladie.

Sous le rapport de la conservation de la santé, il dit que l'homme prend journellement, avec ses alimens et ses boissons, des substances nuisibles, qui peuvent troubler la composition de ses humeurs et engendrer des maladies, mais que la nature veille sagement à ce qu'elles ne nuisent point, et que, pour cela, elle les élimine du corps par le mouvement tonique.

Après avoir développé cette prévoyance de la nature, il ajoute qu'il est persuadé qu'un grand nombre de personnes ne veulent point accorder que ces sécrétions et excrétions sont produites, réglées et accomplies par un être raisonnable; car la plupart pensent qu'elles proviennent du mécanisme du corps, les pores des parties étant à leurs yeux conformés de manière que tout doit nécessairement s'effectuer de soi-même, sans qu'il y ait besoin d'un moteur interne.

Par rapport aux maladies, il dit : Les mouvemens vitaux dont la nature se sert pour conserver elle-même son corps dans l'état de santé, sont aussi ceux qu'elle emploie en cas de danger lorsqu'il s'agit d'éliminer du corps quelque chose qui pourrait lui porter préjudice. Cependant on ne peut nier qu'ils ne s'accroissent en proportion du danger, et qu'alors ils deviennent plus fréquens et plus prolongés que dans les cas ordinaires. Ainsi donc, quand le danger est grand et la perte du corps imminente, la nature cherche à y obvier par des mouvemens accélérés, forts, attentifs, continuels. Mais lorsque la substance nuisible ne peut point altérer aussi rapidement le corps, la nature procède d'une manière plus lente et plus sûre; elle ne travaille pas sans cesse, mais prend des temps de repos, afin de pouvoir déployer d'autant plus de force et d'énergie dans le paroxysme suivant.

Les vues de Stahl sur l'efficacité de la nature dans les maladies sont exprimées comme il suit : *Hæc est vera illa medicina naturæ, quæ sine medico externo consilio et auxilio multos homines sanari jam pridem monuit Hippocrates. Hæc est methodus illa*

αὐτοσφαιρίζῃ, summæ dignitatis, ad considerationem, atque pen-sitationem solertissimam adhibendam, quâ homines è gravissimis etiam quibusbilibet morbis, sponte naturæ, ut loquuntur, mortis periculum evadunt et ad sanitatem revertuntur.

Stahl considérait la nature raisonnable comme connaissant mieux que personne ce qui peut troubler le corps ou lui nuire, et il la croyait en même temps douée du savoir et de la volonté de faire tout ce qui est nécessaire pour repousser les causes de trouble et d'action nuisible.

Il fait voir comment, dans les maladies aiguës, où la matière morbifique attaque ordinairement le corps d'une manière soudaine et forte et oppose une grande résistance, la nature déploie aussi une promptitude et une énergie extrêmes, et provoque des mouvemens puissans pour chasser cette matière : qu'ainsi les fièvres et les inflammations sont des actions sages de la nature pour se débarrasser d'un ennemi.

A l'égard de l'inflammation, il dit en propres termes que, toutes les fois qu'il s'en développe une dans le corps, c'est un signe certain que la nature veut expulser par elle quelque chose de très-nuisible. Il voyait dans la fièvre un effort de la nature pour éloigner du corps, en tout ou en partie, et par les mouvemens ordinaires, mais accrus en raison du besoin, quelque chose qui nuirait infailliblement aux organes nécessaires à la vie.

La nature n'est pas moins prête, avec ses secours intelligens, dans les maladies chroniques, quoiqu'elle n'y déploie pas des efforts aussi prompts, aussi puissans, ni aussi constans. Mais la cause de ces maladies est notablement différente de celle des affections aiguës, contre lesquelles elle déploie une énergie extraordinaire. En effet, elle ne met de vivacité, de constance et d'opiniâtreté, même dans ses attaques, que quand il s'agit de causes qui pourraient en peu de temps apporter de grands dommages au corps. Quand le danger est moins imminent, et qu'elle ne l'envisage, pour ainsi dire, que de loin, ou que le mal fait seulement des progrès lents, elle ne s'éveille pas autant, de sorte que sa résistance est moindre.

Stahl ajoute encore à ce passage de beaux développemens ; on peut , dit-il , éclairer tout ceci par deux exemples. On trouve dans les livres de médecine beaucoup de cas d'affections du cerveau , de l'estomac , des intestins et du foie , qui ne se sont développées que peu à peu ; mais par cela même la nature les a souffertes long-temps , et s'est abstenue de tous mouvemens à leur sujet jusqu'à ce que la mort arrivât. Mais quand une inflammation se déclare dans ces mêmes parties , et qu'elle menace de passer bientôt à la suppuration ou à la gangrène , alors la nature se met énergiquement à l'œuvre , et tantôt elle triomphe de la maladie en peu de jours , avec de grands orages , et des mouvemens généraux fébriles , tantôt , lorsqu'elle ne peut se rendre maîtresse de l'ennemi , elle renonce à la lutte , et laisse le champ libre à son adversaire , c'est-à-dire que l'homme meurt.

Parmi les maladies chroniques , Stahl comptait surtout la pléthore , les hémorrhagies , la goutte , l'affection calculeuse , les hémorrhoides , diverses douleurs et spasmes , etc. , mais il y voyait en même temps des efforts de la nature pour se débarrasser d'une matière étrangère , transmise par voie d'hérédité , ou acquise pendant la vie et pénétrée peu à peu du dehors.

Le passage suivant montre quelle importance il attachait à la force médicatrice de la nature. Rien n'est plus ordinaire , dit-il , que de voir des gens pauvres guérir de la fièvre sans nul médicament , pourvu qu'ils jeûnent et se tiennent en repos , avec l'attention de ne pas trop se refroidir. Ils guérissent même plus sûrement et plus facilement que ceux qui ont usé des médicamens les plus dispendieux et consommé presque la moitié d'une boutique d'apothicaire. Les malades atteints de fièvres contagieuses , même pestilentielles , y échappent bien mieux quand ils s'abstiennent de médicamens que quand ils en prennent beaucoup. Ceux qui s'en trouvent le plus mal , sont ceux qui , d'après la routine commune , font usage de vomitifs , de purgatifs , de sudorifiques , de fortes saignées , d'opium , etc.

Stahl , considérant la nature intelligente comme le meilleur secours , et le plus sage , dans les maladies , les maladies lui appa-

raissaient surtout comme des efforts curatifs qu'on ne doit pas supprimer. C'est pour cette raison, disait-il, qu'un médecin ne doit pas, dans les fièvres, combattre sans réflexion les symptômes, que la doctrine erronée de l'école fait envisager comme autant d'effets nuisibles. Voilà pourquoi il rejette les moyens qui combattent la douleur, les spasmes, la chaleur, la sueur, etc., par des actions contraires, l'opium dans les douleurs et les spasmes, le froid contre la chaleur, etc. Ils ne font que supprimer les mouvemens excités par la force médicatrice de la nature et qui sont destinés à éliminer du corps la cause ennemie.

Comme Stahl ne voyait dans la plupart des maladies autre chose que des efforts curatifs contre un ennemi intérieur qui doit être expulsé, principalement la pléthore et l'épaississement des humeurs, il trouvait aussi que toute guérison n'arrive que quand une maladie est à son terme, et que ce n'est qu'en gênant celle-ci qu'on produit les plus grands maux. Dans les fièvres, disait-il, le concours de la nature est indispensablement nécessaire. Car lorsque la maladie n'agit pas avec énergie, constance et surveillance, le corps en éprouve des dommages irréparables, même une ruine soudaine. De là vient aussi que les maladies contagieuses sont les pires de toutes, celles qui tuent le plus d'hommes, quand le poison introduit dans le corps est de telle nature qu'aucun mouvement fébrile excité dans les humeurs ne peut en triompher; car alors il reste dans le corps et acquiert le temps de développer ses nuisibles effets. Or, comme la nature tombe par là dans la frayeur et le désespoir, que les forces baissent, et que l'économie perd tout moyen de se secourir, le poison agit sans que rien le gêne; de là il suit non seulement une mort prompte, mais encore une plus grande tendance du cadavre à la putréfaction.

Lorsqu'au contraire la fièvre s'établit et se soutient d'une manière convenable, et que les sécrétions et excrétions ont lieu heureusement, sans orage, sans désordre ni confusion, alors les maladies les plus graves se terminent. L'hémorrhagie qui survient spontanément est un effet de la nature, parce qu'elle élimine une portion du sang superflu. Si elle se fait bien, le corps en est peu

troublé, et elle n'entraîne aucun inconvénient. Mais si elle rencontre des obstacles, si le sang ne coule pas convenablement, il s'accumule dans les organes environnans. De là naissent, chez les jeunes personnes des deux sexes, des maux de tête, des maladies d'yeux, des douleurs d'oreilles et de dents, des migraines, des angines, des érysipèles à la tête et à la face; tout cela se voit chez des personnes qui autrefois avaient des saignemens de nez. Lorsque, chez les adultes, la nature se dispose à une hémoptysie, et qu'elle trouve de la gêne, il survient une toux sèche, de l'oppression de poitrine, des douleurs dans les épaules, des vomissemens de sang, la phthisie pulmonaire, le marasme.

Or, comme, aux yeux de Stahl, les efforts de la nature étaient les meilleurs indices à suivre pour la guérison des maladies, il recommandait avec instance de se borner à observer la nature, ainsi que faisaient les anciens; d'étudier la manière dont elle guérit, de l'imiter et, au besoin, de l'appuyer dans de sages et salutaires tentatives.

Sous ce rapport, il dit : Je puis assurer au lecteur qu'il se trouvera bien de rechercher ce qu'est le mouvement tonique, ce qu'il produit dans le corps humain, et comment la nature se porte secours à elle-même dans les maladies. Car alors il trouvera dans la pathologie plus de vérité et de certitude qu'auparavant, et il reconnaîtra qu'une foule de circonstances qu'on considère comme les accidens les plus importans des maladies, sont en réalité des efforts salutaires de la nature, qui cherche ainsi à expulser son ennemi du corps, ce que les médecins anciens savaient bien mieux que ceux d'aujourd'hui. Tous ces accidens sont apaisés alors d'une manière beaucoup plus facile et plus sûre que par le passé, attendu qu'il devient évident que, dans la plupart des maladies graves et dangereuses, les mouvemens désordonnés des humeurs jouent un rôle plus important que leur altération, et que celle-ci consiste uniquement dans leur épaissement, qui tire son origine de leur surabondance, laquelle cependant est la vraie cause éloignée de toutes les maladies, et peut avec le temps en

devenir la véritable cause. En un mot, un médecin qui étudie la manière dont la nature guérit, apprendra comment il doit s'y prendre pour l'aider dans son travail contre les maladies, comment il doit venir à son secours avec les sécrétions et excrétions pour lesquelles le corps convient le mieux d'une manière mécanique.

Mais le passage suivant nous apprend comment il entendait la manière dont on doit s'y prendre pour développer la maladie et la conduire à son terme. J'ai connu beaucoup de malades qui étaient atteints de sciatique, même de podagre et de gonagre, et qui, de 40 à 50 ans, en éprouvaient des accès fréquens, après quoi ils en restaient exempts pendant longues années, et même jusque dans la vieillesse la plus avancée. En les interrogeant, j'ai trouvé que tous devaient leur santé aux hémorroïdes qui s'étaient déclarées chez eux. De là, on apprend comment on peut prévenir ces maladies et en combattre les grands accès par des émissions sanguines : on voit que les rafraîchissemens et les légers diurétiques conviennent dans le paroxysme, tandis que les échauffans et la chaleur extérieure nuisent en révolutionnant le sang, expulsant la partie la plus liquide, et laissant la plus épaisse.

En parlant du traitement de la fièvre, il dit que les vomitifs, les purgatifs, les forts sudorifiques, les saignées hors de propos, etc., ne conviennent pas, mais bien les rafraîchissans, les sudorifiques et diurétiques doux, les délayans, et surtout les moyens qui favorisent en temps opportun la sueur spontanée. On voit, d'après cela, que Stahl employait l'énuatiose et l'alloïose de l'école hippocratique-galénique, dans la vue d'amener et de favoriser les crises, qu'il recommandait instamment de ne point troubler, mais seulement de modérer, quand les accidens sont trop forts.

Stahl n'ignorait pas que la nature peut, dans ses efforts curatifs, commettre des erreurs et provoquer des mouvemens irréguliers ; cas où le médecin doit nécessairement venir avec sagesse à son secours, mais où très-souvent aussi il est lui-même cause de la mauvaise tournure que prend la maladie ; sous ce rapport, il dit : Quoique la nature ait coutume, dans ses mouvemens insolites, de

se régler d'après le mal dont le corps est atteint, je n'entends pas par là qu'elle les dirige toujours d'après les lois précises de la mécanique et des mathématiques. Il ne faut pas croire qu'elle ne fasse rien qui ne corresponde parfaitement au but qu'elle se propose ; car elle procède souvent d'une manière assez orageuse, et elle commet des erreurs grossières, en agissant tantôt trop ou trop peu, tantôt avec trop de chaleur ou trop de timidité, et souvent même elle manque l'organe qu'elle pourrait remplir ses vues, en s'efforçant de provoquer les sécrétions et les excrétions par des voies mal choisies. Si elle n'est point en état d'attaquer et d'expulser les matières nuisibles par d'autres voies que celles qui sont connues, dont elle a l'habitude, et que le médecin puisse lui en procurer de plus commodes, il est louable de le faire. Stahl ajoute qu'on ne doit pas en vouloir à la nature de ne pas toujours guérir malgré sa bonne volonté, parce que la faute n'en est pas tant à elle qu'au médecin, qui, lorsqu'elle crie au secours, ne sait ni l'entendre ni la comprendre, et souvent lui double le travail, en se livrant aux pratiques de la routine reçue. Je me borne, dit-il, à quelques mots sur ce sujet ; mais un temps viendra où cette doctrine sera prêchée sur les toits, et où l'on appréciera la vérité de la nouvelle doctrine.

En parlant des mauvais médecins, qui contrarient la force médicatrice de la nature et ses effets, il dit : « Mais, que fait un aveugle et impudent charlatan, sinon déshonorer la médecine par ses entreprises insensées ? Tout son art consiste à faire vomir, à purger, à faire suer ; il fait des mélanges informes de médicaments, il prescrit remèdes sur remèdes, s'en rapportant au hasard seul, et ne sachant souvent pas lui-même ce qu'il doit ordonner. Si la Providence vient en aide à sa témérité, ce n'est pas son savoir qu'il doit remercier de la guérison du malade ; mais le hasard seul fait que la nature rejette à la fois, par dégoût, et la cause de la maladie, et toutes les drogues dont on l'a surchargée. Mais comme un médecin consciencieux doit avoir horreur de cette conduite, et que quiconque n'a point encore courbé sa tête sous le joug de la routine, doit chercher à se guérir de ses er-

reurs, de même aussi tous ceux qui chercheront la bonne voie pour guérir radicalement les maladies, la trouveront dans celle que suit la nature.

Si, maintenant nous réunissons les idées fondamentales de la thérapeutique de Stahl, nous trouvons que son but consiste principalement à imiter et aider la force médicatrice de la nature. La nature est une activité douée de sagesse et de volonté, qui reconnaît son ennemi, la pléthore et l'épaississement des humeurs, et veut l'expulser du corps. Pour y parvenir, elle fait certains efforts et excite divers mouvemens, inflammations, fièvres, congestions, spasmes, douleurs, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à chasser cet ennemi par les voies ordinaires ou extraordinaires des sécrétions et excrétions, comme hémorrhagies, sueurs, évacuations d'urine, vomissement, diarrhée, etc., après quoi la santé se trouve rétablie.

On voit qu'il considérait les maladies comme des crises dont la nature se sert pour expulser les principes morbifiques qui ont pénétré dans le corps, ou qui s'y sont nécessairement engendrés d'eux-mêmes.

Si le médecin veut imiter et aider la nature, si l'art doit venir au secours de cette dernière, il faut favoriser la maladie, la développer, l'exalter, et la compléter ainsi; car la crise n'est autre chose que la maladie arrivée au complet, et un secours de la nature. Aussi Stahl disait-il que la guérison la meilleure et la plus sûre d'une fièvre est celle qui a lieu quand on la guérit avec le paroxysme.

Ainsi il se développe chez l'homme une pléthore qui, aux divers âges de la vie, produit des symptômes différens dans les organes enclins aux hémorrhagies; mais ces symptômes ne sont autre chose que des mouvemens critiques; ils ne cessent que quand les hémorrhagies ont lieu réellement; ce sont par conséquent des maladies complètes et des crises. D'après Stahl il survient des saignemens de nez chez les jeunes gens, et quand ils n'ont pas lieu convenablement, on observe des maux de tête, d'yeux, de dents, de gorge, etc. De dix-huit à trente-cinq ans, vient l'hé-

moptysie, ou en son absence la phthisie pulmonaire, des douleurs dans les épaules, des points de côté, de la toux, des angines. A la fleur de l'âge, le sang, échauffé et surabondant, cherche une issue par les hémorroïdes; aussi voit-on l'asthme, les coliques hémorrhoidales et céphrétiques, l'affection calculieuse, la sciatique, la goutte. Les vieillards ont à craindre les hémorroïdes et le pissement de sang, ou tout au moins, à leur place, la pierre, des varices, la podagre et la gonagre.

Dans toutes ces maladies, le médecin n'a autre chose à faire qu'à étudier les efforts curatifs de la nature, excités par les causes nuisibles, et à les appuyer en aidant la nature à produire les hémorrhagies, ou en soustrayant du sang aux endroits convenables, en supposant qu'elle ne puisse pas accomplir elle-même cette opération.

Si nous comparons ensemble Stahl et Paracelse, nous trouvons entre eux, au milieu d'une grande analogie, une opposition fort remarquable. Tous deux sont partisans de la vie organique et individuelle, et ennemis de la théorie élémentaire des anciens. Stahl combattait en outre les théories mécanique et chimique de son temps.

Mais en thérapeutique, Paracelse et Stahl sont opposés l'un à l'autre; le premier est le fondateur de la thérapeutique de l'art, l'autre le rénovateur de la thérapeutique de la nature.

Stahl développa l'incomplète thérapeutique hippocratique-galénique. Il fit de la nature un autocrate doué de conscience et de raison, qui se construit lui-même un corps, le protège, sait reconnaître toutes les causes nuisibles, développées en lui ou venues du dehors, et prend toutes les mesures nécessaires pour les expulser, c'est-à-dire excite des maladies, qui, arrivées à leur terme, ne sont autre chose que des guérisons. Le médecin n'est que le ministre de la nature, l'exécuteur de ses avis et de ses ordres. La nature, devenue raison, fait et peut tout ce qu'il est permis à une créature bornée de faire; la raison du médecin est l'exécutrice, éclairée par la science et l'art, de la raison de la nature, qui, étant limitée, se trompe quelquefois, agit avec trop de

violence ou de faiblesse, et a besoin alors que l'art médical vienne à son secours ; mais cet art ne doit employer que des moyens propres à conduire les crises ou les maladies à terme.

Paracelse, au contraire, développa le principe de la guérison par l'art, et créa ainsi à la médecine pratique une nouvelle route opposée à l'ancienne ; de là deux écoles qui, de nos jours, se livrent un si rude combat, sous les noms d'allopathie et d'homœopathie.

Paracelse considère la nature comme l'instinct animal, qui agit convenablement dans l'état de santé, mais qui, dans celui de maladie, et quand il s'agit de maux considérables, a besoin que la raison scientifique et artistique, le médecin et ses remèdes, vienne en aide à son impuissance. Le passage suivant montre combien les idées de Stahl étaient différentes. J'entends par nature, disait-il, cet être actif, qui accomplit d'une manière sage et puissante, dans les organes convenables du corps, les effets salutaires indispensables pour la vie du corps. Je ne discuterai pas la question de savoir si ces effets ont lieu avec savoir et vouloir, avec mûre réflexion, avec préméditation, ou s'ils sont le résultat d'un penchant animal et aveugle ; il me suffit de voir que tout s'accomplit très-sagement. On a déjà vu plus haut un passage dans lequel Stahl se prononce pour l'intelligence de la nature.

Il est clair que Paracelse devait élever la raison pensante, le médecin, au dessus de l'instinct animal de la nature, parce que, d'après ses vues, celle-ci ne peut ni penser ni réfléchir, parce qu'elle ne connaît et n'a pas les moyens de se porter secours dans les affections considérables. Pour lui donc le médecin devait dominer et diriger la nature.

Suivant Stahl, la nature est la raison même, et renferme déjà en quelque sorte ce que, d'après Paracelse, le médecin doit y ajouter, la pensée et la réflexion, la direction et la domination. Le médecin doit apprendre de la nature, et ne faire autre chose que ce qu'elle lui enseigne. Aussi Stahl conseille-t-il à tout médecin, 1^o de bien faire attention au grand nombre de maladies

qui sont guéris de toutes sortes de fièvres par le bénéfice de la nature ; 2° d'avoir égard à tous les efforts critiques ; 3° de régler sa marche sur celle de la nature. De cette manière , il reconnaîtra ce que c'est qu'un accès ou un paroxysme de fièvre ; il saura que le meilleur traitement , et le plus sûr , est celui qui a lieu quand on guérit avec le paroxysme.

Dans Stahl la nature est raisonnable , et peut par conséquent se secourir elle-même ; dans Paracelse , elle est privée de raison , et ne peut s'aider dans les maladies graves. Stahl réunit la nature et la raison ; Paracelse les oppose , et dit qu'elles ont besoin d'être alliées ensemble , ou plutôt que , quand la nature cesse d'agir , la raison prend sa place , et que l'art doit alors lui être substitué.

Cette opposition entre Stahl et Paracelse dépend encore d'une autre , qui se développe dans leurs vues sur la guérison et la maladie.

Nous avons vu que Stahl considérait les maladies comme des guérisons , comme des mouvemens critiques et des crises réelles , dont la nature raisonnable se sert pour rejeter hors du corps son ennemi matériel. Paracelse , au contraire , voyait en elles de véritables êtres individuels , qui naissent du sol de la vie organique , et tendent à détruire la santé , parce qu'elles sont des individualités organiques , tout comme l'organisme en santé.

On peut donc dire , en général , que Paracelse et Stahl ne voyaient le premier que des actes morbides , le second que des actes curatifs dans les maladies , tandis qu'il y a réellement dans celles-ci des actes de deux sortes , la santé et la maladie étant en lutte ensemble , et la victoire appartenant au parti le plus fort. En appliquant ces vues à la thérapeutique , il faut , avec Paracelse , agir sur les parties saines et accroître leur activité , afin qu'elles chassent la maladie , c'est-à-dire exalter la santé ou l'acte curatif ; avec Stahl , au contraire , augmenter , développer et favoriser la maladie , par exemple , convertir la colique hémorrhoidale en flux hémorrhoidal , ce qui rétablit la santé. La méthode de ce dernier consiste donc à accroître le travail morbide ,

ce qui expulse la maladie , avec sa cause. Mais ici je dois faire remarquer que Stahl développait et complétait réellement les maladies par des débilitans , quand elles avaient un caractère sthénique , et par des excitans dans le cas contraire ; qu'en conséquence il les traitait par l'énautiose et l'alloïose. Ce mode de traitement n'est pas l'exaltation de la maladie , telle que l'enseignant aujourd'hui l'homœopathie et l'isopathie.

On voit donc qu'au total ces deux théories ne sont qu'une seule et même doctrine , envisagée sous deux points de vue différens. En exaltant immédiatement le travail curatif , comme le voulait Paracelse , le travail morbide doit nécessairement diminuer ; et en augmentant , avec Stahl , le travail morbide pour l'amener à sa fin , la santé ou le travail curatif doit , de toute nécessité , prendre le dessus. Toute guérison entraîne donc nécessairement augmentation de la santé et diminution de la maladie , et , au fond , ce serait une pure illusion que de représenter ces deux systèmes comme étant en opposition directe l'un avec l'autre.

LE PSYCHOMÈTRE ;

Par le Docteur HAAG.

Rechercher l'origine des facultés intellectuelles et morales de l'homme , de ses penchans , de ses instincts , voilà certes un des problèmes les plus difficiles et les plus importans à la fois que puisse se proposer la science. Aussi voyez les philosophes de tous les siècles et de tous les pays essayer à l'envi de le résoudre ; voyez-les bâtir à grand'peine des systèmes qui s'écroulent les uns après les autres , tant leur base est peu solide et peu propre à résister aux tempêtes de la discussion ! Qu'est-il resté de tous ces édifices magnifiques des Aristote , des Platon , des Descartes , des Leibnitz , des Locke , des Condillac , et de tant d'autres ? Un immense monceau de ruines sur lequel se tiennent encore debout deux ou trois ché-

tives mesures et l'éclectisme de M. Cousin. Et cependant ce n'est pas faute d'être parti de points diamétralement opposés qu'aucun de ces systèmes n'a pu arriver à la vérité. Lisez les écrits de tous ces grands philosophes, et vous verrez les uns soutenir que sans l'intermédiaire des sens nous ne pourrions acquérir aucune faculté morale ou intellectuelle; selon eux, toutes nos connaissances nous viennent des sens et par les sens, elles ne sont que l'ouvrage de la perception du monde extérieur, du *non-moi*; les autres, au contraire, rejettent de la manière la plus absolue et le témoignage des sens, et tout jugement auquel il sert de base; pour eux le monde extérieur n'est qu'un reflet et un reflet toujours trompeur du *moi*. Quelques uns, moins absolus, admettent des facultés innées; mais elles ne peuvent être réveillées que par le secours des sens de l'harmonie et de la perfection, desquels dépend leur propre perfection. Pour quelques autres, les sens ne sont que des instrumens serviles; l'esprit est libre, indépendant, il modifie à son gré les sensations qui lui sont transmises par eux.

Qui croie à présent, je vous le demande, de l'esprit ou du corps? lequel sera tout, lequel ne sera rien?

En philosophie, autant au moins qu'en politique, un juste milieu est nécessaire. Ni l'âme ni le corps ne peut être annihilé; ils existent simultanément, ils se prêtent un mutuel secours, ils agissent et réagissent l'un sur l'autre, il n'y a que des visionnaires capables de le nier. L'un n'est pas tout et l'autre rien, l'un n'est pas la cause et l'autre l'effet; la main n'est pas plus la cause de la raison humaine, que la raison humaine n'est la cause de la finesse du toucher.

Si donc nos facultés, nos penchans ne nous viennent pas dans l'origine de l'impression du monde extérieur sur nos sens, il faut nécessairement qu'il y ait des facultés, des penchans innés en nous. Mais ces facultés, ces penchans sont modifiés, développés, comprimés par l'organisation; car, dans l'hypothèse contraire, comment expliquer que nos qualités morales et intellectuelles se manifestent, augmentent ou diminuent selon que nos organes eux-mêmes se développent, se fortifient ou s'affaiblissent?

Mais où est le siège de ces facultés ? Dans le cerveau ; on est assez généralement d'accord pour le reconnaître. Si c'est le cerveau qui renferme les organes de toutes les forces morales et intellectuelles de l'homme, c'est donc en lui et sur lui qu'il faut chercher les signes extérieurs par lesquels elles peuvent se manifester.

Tel est le système de Gall.

Avant lui Lavater avait établi en thèse générale que les *facultés* de l'individu, ce qui lui avait été donné par la nature, se laissaient lire sur les parties osseuses de la tête, dans la coupe de son visage, la courbure de son front, les contours de son menton, tandis que ses *habitudes*, ce qu'il avait acquis, se manifestaient plutôt par les parties molles de sa face, dans la peau, les chairs, les membranes.

A côté de la *phrénologie* de Gall et de la *physiognomonie* de Lavater, vient de s'élever un troisième système fondé, non plus sur la structure du crâne ou la coupe du visage, mais sur le *magnétisme animal*. Quoique moins connu que les deux autres, il ne laisse pas de mériter aussi toute l'attention du philosophe et du naturaliste, puisqu'il conduit aux mêmes résultats, bien que par une route différente.

Selon Mesmer, l'auteur de la théorie du magnétisme, le *magnétisme animal* est un fluide universellement répandu. Il est le moyen d'une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés. Il est constitué de manière à ne souffrir aucun vide. Sa subtilité ne permet aucune comparaison. Il est capable de recevoir, propager, communiquer toutes les impressions du mouvement. *L'action et la vertu du magnétisme animal peuvent être communiquées d'un corps à d'autres corps animés ou inanimés.*

Il n'est pas nécessaire de dire que, dès l'apparition de cette théorie, Mesmer, comme Gall, comme Lavater, comme tant d'autres, fut traité de charlatan et d'imposteur. C'est le sort réservé à tout ce qui est nouveau, à tout ce qui contredit les idées reçues ; car il est un bon nombre de personnes qui, au lieu d'examiner une doctrine avec le soin qu'elle semble demander, trouvent qu'il est in-

finiment plus simple et moins pénible de jeter à l'auteur l'injurieuse épithète de charlatan. Heureusement il en est d'autres, plus instruits peut-être, mais certainement plus justes, qui ne dédaignent pas le témoignage des faits et qui se donnent la peine d'en rechercher les causes. C'est par eux que l'éternelle, l'impérissable vérité paraît tôt ou tard au grand jour.

Certes il faudrait à présent fermer volontairement les yeux à la lumière pour ne pas être frappé des effets surprenans du magnétisme. Aussi un grand nombre de savans ont-ils écrit depuis Mesmer sur cette importante matière; mais les uns n'admettent aucune espèce de fluide, tandis que les autres établissent que l'agent magnétique qui produit ces étonnans phénomènes est *un fluide qui existe dans tous les individus*, qui peut être mis en mouvement à volonté, qui peut être dirigé, fixé sur telle ou telle personne, et qui peut établir ainsi entre elle et le magnétiseur des rapports qui les identifient l'un à l'autre, qui font que les sensations du second se communiquent à la première.

Cette dernière hypothèse justifierait pleinement les philosophes qui expliquent la sympathie ou l'antipathie que nous éprouvons au simple aspect d'un individu étranger, par le plus ou moins d'analogie ou de répulsion qui existe entre les atmosphères qui nous environnent. Le magnétisme formerait une espèce de rayonnement autour de nos corps, une sorte d'auréole. Cette auréole entre-t-elle en contact avec une autre, se combinent-elles, s'assimilent-elles, vous éprouvez de l'amour; se repoussent-elles, vous sentez de l'aversion, une aversion dont vous ne pouvez vous-même vous rendre compte.

Elle explique parfaitement aussi les phénomènes du *psychomètre*; je n'hésite donc pas à la regarder comme la seule vraie.

Le *psychomètre* est une petite caisse de 12 pouces de long sur 11 de large et 5 de haut. Au milieu s'élève une colonne de 6 pouces de haut et de 2 de diamètre, dans l'intérieur de laquelle est suspendue par une extrémité une aiguille aimantée, dont les mouvemens indiquent les qualités ou les défauts de celui qui est curieux d'apprendre à se connaître. Au pied de la même colonne se

trouve une petite tablette de 6 pouces carrés, percée de 100 trous numérotés correspondant aux 100 qualités dont l'auteur reconnaît l'âme humaine susceptible. Enfin à côté est un tube de verre plein de mercure.

Pour faire l'expérience, il faut électriser un autre tube de 12 pouces de long que l'on introduit ensuite dans la machine, et placer dans l'un des 100 trous une aiguille de verre et de métal. Puis on approche un aimant de la petite colonne, et l'aiguille qui y est placée se meut ou reste immobile selon que l'on possède ou non la qualité indiquée par le numéro.

Un exemple fera mieux comprendre. Voulez-vous savoir si vous êtes *orgueilleux* ? Ce défaut correspond au numéro 17. Placez donc l'aiguille de verre et de métal dans le 17^e trou, et approchez l'aimant de la colonne, ni trop haut, ni trop bas, mais de manière que la face supérieure en corresponde exactement avec le bord de l'ouverture. L'aiguille aimantée vient-elle vivement frapper contre la colonne, vous êtes pétri d'orgueil, vous le nieriez en vain. Reste-t-elle immobile, vous n'avez pas ce défaut odieux. On peut ainsi en moins de deux heures parcourir les 100 trous.

Certes il y a quelque chose de remarquable en cela. Je ne suis pas un admirateur aveugle de toutes ces nouveautés, je n'ai pas même été un des derniers à m'égayer aux dépens du psychomètre et de son inventeur, et ce n'est qu'à force de sollicitations que je me suis décidé à l'aller voir. Mes préventions ont bien vite été dissipées. J'ai fait toutes les expériences possibles, et je n'ai pas pu trouver la machine en défaut. J'ai prié l'auteur de cette étonnante découverte de passer dans une autre chambre, pensant qu'il agissait peut-être sur l'aiguille par des moyens dont je ne pouvais m'apercevoir. Il l'a fait, et l'épreuve n'en a pas moins été satisfaisante. Je suis revenu à plusieurs reprises sur des qualités que j'avais, sur d'autres que je n'avais pas, et le psychomètre n'a pas commis la moindre erreur. Il n'y avait donc pas moyen de résister à l'évidence, d'autant plus que la machine s'accordait presque en tout point avec ce qu'une propre expérience m'avait appris jusqu'à sur mon caractère.

Et j'ai été bien plus convaincu encore que le psychomètre n'était pas l'œuvre d'un charlatan, lorsque des amis qui s'étaient fait tâter le crâne à Dresde par M. Noël, célèbre phrénologiste anglais, m'ont assuré que les réponses de l'un et de l'autre ne différaient presque sur rien.

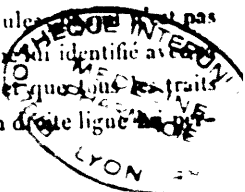
Il me semble donc bien établi que le magnétisme est un fluide dont on peut pénétrer même un corps inanimé. Vous magnétisez la machine comme vous magnétiseriez un individu, quoique par des procédés différens, et de même que celui-ci peut lire dans nos pensées, le psychomètre découvre aussi vos qualités et vos défauts. Il y a toujours quelque chose d'incompréhensible dans la manière dont cela se fait, j'en conviens; mais peut-on expliquer davantage les phénomènes du somnambulisme? Qui sait si le psychomètre n'est pas destiné à soulever en partie le voile qui couvre encore les merveilleux effets du magnétisme animal? Dans tous les cas, il aura rendu un grand service en le faisant envisager sous une autre face, puisque jusqu'à présent on s'était borné à l'examiner sous deux points de vue principaux, la guérison des maladies et les phénomènes du somnambulisme, et qu'il a étendu ce champ déjà si vaste, et prouvé évidemment que par le magnétisme on peut arriver à la connaissance des facultés morales et intellectuelles de l'âme, aussi bien que par les contours de la face et la structure du crâne.

Ce n'est pas que je croie que la machine soit déjà parfaite, loin de là; mais je suis convaincu que si quelques hommes éminens dans les sciences voulaient s'occuper de la perfectionner, on obtiendrait des résultats importans. Malheureusement l'auteur est pauvre et manque par conséquent de tous les moyens d'en corriger les défauts, qu'il connaît d'ailleurs fort bien.

Il y en a deux surtout qui m'ont frappé, l'excessive délicatesse du psychomètre et la mauvaise classification des facultés. Il est rare, en effet, qu'après une ou deux épreuves complètes, il ne soit pas dérangé. Il est facile, il est vrai, de le remettre en bon état, il suffit d'augmenter ou de diminuer la quantité de mercure, et il fonctionne de nouveau aussi bien qu'auparavant. Quant à la

classification, le défaut est plus grand, à mon avis. Dans une machine de cette espèce, la simplification devrait être la première loi à laquelle se soumette l'auteur; malheureusement ce n'est pas le cas ici. La psychométrie reconnaît 110 qualités bonnes ou mauvaises, tandis que la phrénologie n'en admet qu'une trentaine. Aussi voyez combien les différences sont souvent peu marquées. Quelques uns sont, pour ainsi dire, identiquement les mêmes, comme *enclin à l'ambition* et *ambitieux*, *sans peur* et *hardi*, *courageux*, etc. D'autres manquent entièrement, comme *l'instinct de la propagation*, le *penchant à la destruction*, le *penchant au vol*, etc. Mais peut-être ces instincts ont-ils été omis à dessein par l'inventeur, obéissant en cela à de stériles considérations qui ne devraient point trouver de place dans une tête organisée comme la sienne. Nos voisins d'outre-Rhin ont une pruderie souvent ridicule, et tout est caché chez eux sous la feuille de vigne obligée. Pensez donc au coup terrible que le fatal psychomètre porterait à une pauvre jeune fille s'il allait lui dire qu'elle a l'instinct de la propagation!!! Quelque incomplet qu'il soit, il ne laisse pas que de donner lieu déjà à de fréquentes disputes, à d'aigres récriminations, surtout entre maris et femmes; aussi M. Portins nous a-t-il assuré qu'il frémissait toutes les fois qu'il entendait un tendre couple se bisser jusqu'à son quatrième étage.

C'est effectivement un quatrième étage de la Reichstrasse à Leipzig, dans une pauvre petite chambre, que vit cet homme pour lequel ce fut un bonheur de ne pas naître quatre siècles plus tôt; car, dans ce bon temps, sa machine n'aurait pas manqué de passer pour invention diabolique et damnable, et le malheureux inventeur aurait été, sans nul doute, conduit au bûcher en grande procession de pénitents de toutes les couleurs et brûlé pour le salut de son âme et la plus grande gloire de Dieu. Aujourd'hui il n'a à craindre que les moqueries des incrédules. Je n'ai pas agréable, j'en conviens, quand on est connu, on identifié avec une machine, qu'en ne fait qu'une avec elle, et que tous les traits décochés contre elle vont par conséquent en droite ligne à son



cer le cœur. Mais enfin c'est moins dangereux, et il lui reste toujours le doux espoir que ce siècle de profondes connaissances et de haute civilisation ne le jugera pas sans l'entendre, et ne le condamnera pas sans l'écouter.

M. Portins n'est pas riche, comme je vous l'ai dit ; c'est un pauvre magister, non pas un magister de village, mais bien un magister allemand, c'est-à-dire une espèce de docteur. Il donne des leçons pour entretenir sa famille, et ce sont précisément ces leçons qui l'ont conduit à sa découverte. Il remarqua que lorsque ses élèves étaient appliqués, et travaillaient avec ardeur, la température de la salle était beaucoup plus élevée que dans le cas contraire. Il voulut en découvrir la cause, et, de réflexion en réflexion, il en vint à penser que, si l'application d'une classe pouvait se reconnaître à des signes aussi manifestes, les autres talens de ses élèves pourraient bien aussi se reconnaître à des signes extérieurs. Dès lors, il commença le cours de ses expériences, et il arriva par degré au psychomètre. De son propre aveu, la machine n'est pas encore parfaite, et il travaille constamment à augmenter le nombre des qualités et des défauts qu'il croit avoir découverts en l'homme. Moi, je crois au contraire qu'il devrait travailler à la simplifier, et à la mettre d'accord avec le système de Gall. Et peut-être un jour arrivera-t-on, au moyen des deux systèmes combinés (je ne parle pas de celui de Lavater, qui me semble laisser un champ trop vaste à la perspicacité individuelle, et ne pas établir par conséquent de règles assez sûres), à pouvoir juger avec quelque certitude du caractère d'un homme, de ses facultés, de ses instincts, et à résoudre d'une manière satisfaisante le problème le plus difficile et le plus important de tous.

OBSERVATION DE SQUIRRE DU COL DE L'UTÉRUS, AVEC ULCÉRATION DE CET ORGANE.

Par le Docteur DAVET.

Une jeune dame anglaise, âgée de 28 ans, brune, d'un tempérament lymphathico-nerveux, s'était toujours bien portée jusqu'à sa première couche, qui eut pour suites des douleurs de reins fréquentes, élancemens à la matrice, écoulement leucorrhéique lactiforme, douleurs dans les aines et les cuisses, perte d'appétit, insomnie, amaigrissement. Ces malaises s'étant changés en véritables souffrances, elle vint à Paris, il y a près de trois ans, pour y recevoir les soins des chirurgiens les plus habiles de la capitale; aucun moyen ne fut négligé pour la rendre à la santé; sangsues sur le col de la matrice, petites saignées du bras, de mois en mois, douches ascendantes, bains de siège émolliens et narcotiques, demi-lavemens de graine de lin et de têtes de pavot, cataplasmes sur le bas-ventre, boissons rafraichissantes, repos absolu, etc.; mais tout fut inutile; la maladie faisait des progrès lents, il est est vrai, mais sûrs, et on s'attendait à une catastrophe prochaine, lorsque je fus appelé pour donner des soins à la malade, que je trouvai dans l'état suivant: Aspect cadavéreux, maigreur effrayante, teint jaune-paille, yeux caves, ternes, mornes, entourés d'un cercle bleuâtre, pupilles dilatées, peau jaune, flétrie et si sensible que le poids seul des draps l'incommode, faiblesse qui lui permet à peine de se tenir sur les jambes, elle marche courbée en avant; pouls petit, faible, à 90; tristesse, morosité, instabilité; sensibilité du cuir chevelu, qui l'oblige à ôter souvent son peigne, douleurs de pression et de brûlure à la nuque, faiblesse de la vue, éblouissemens, bouddonnemens d'oreilles, finesse de l'odorat, lèvres sèches, bouche pâteuse et amère, anorexie, soit vive par momens, soit pour les acides, langue sèche, fendillée, rapports

sans odeur et sans goût , digestions lentes , difficiles , avec pesanteur de l'estomac ; coliques venteuses , sentiment de pression sur le fondement , constipation opiniâtre ; douleurs élançantes sous les fausses côtes , douleurs lancinantes se propageant de la région des reins vers les lombes et les hanches , dans la direction du muscle fascia lata et dans toute l'étendue du plexus crural , élancemens à la matrice , sentiment de brûlure presque constant à la matrice , écoulement roussâtre abondant , âcre , fétide , tachant le linge en brun , sortie fréquente de caillots de sang ; les règles manquent depuis long-temps , douleurs vives de tension , de déchirement dans les aines , à l'endroit où les ligamens larges viennent s'insérer dans l'anneau inguinal , infiltration des pieds et des jambes. Le toucher fait découvrir une altération du col de l'utérus , qui est dur , boursoufflé , insensible , près de deux fois aussi volumineux que dans l'état naturel , et une ulcération à la lèvre supérieure du museau de tanche , saignant au plus léger attouchement. Qui n'aurait pas reculé devant une réunion aussi formidable de symptômes , qui ne se le disputaient que par leur plus ou moins de gravité ; c'était , certes , mettre l'homœopathie à une rude épreuve , surtout en passant en revue tout ce qui avait été fait jusque-là sans succès ; et cependant telle était ma confiance dans la bonté de la cause que nous défendons , que je n'hésitai point à assumer sur moi la responsabilité de cette entreprise aventureuse. Je débutai par *bell.* le 17 août 1834. Les effets de cette première dose eurent quelque chose de magique ; dès la première nuit , la malade dormit d'un profond sommeil , si tranquille , si calme et si rafraîchissant , qu'à son réveil elle crut un instant que toute sa maladie n'avait été qu'un rêve pénible ; les narcotiques les plus actifs n'en avaient jamais provoqué de semblable ; sa bouche était plus fraîche , son haleine plus pure , et , pour la première fois depuis bien long-temps , elle avait un véritable désir de prendre des alimens. Pendant les trois semaines que je laissai agir ce médicament , l'appétit se développa d'une manière remarquable ; la malade était obligée de manger toutes les deux ou trois heures , ses digestions étaient fort bonnes , elle engraisait à vue d'œil , son

visage avait perdu cette teinte jaune-paille qui décèle si souvent une lésion organique grave ; elle renaissait à la vie et à la santé, mais il y avait encore des momens bien pénibles où les douleurs, se réveillant avec force, la plongeaient dans le découragement, le cuir chevelu était resté très-sensible, il y avait encore sentiment fatigant de brûlure à la nuque, yeux souvent ternes, entourés d'un cercle bleuâtre, soif violente, désir d'eau fraîche et d'acides, hémorroïdes douloureuses, sensation comme si les intestins voulaient sortir, élancemens brûlans dans la matrice, écoulement âcre, gonflement de la vulve, douleurs élançantes sous les fausses côtes, douleur de fatigue dans les reins, douleur de brûlure dans les aines et tiraillement comme d'une griffe qui serre, douleur de fatigue dans les cuisses, poids de cent livres dans les cuisses, jusqu'au mollet, crampes dans les mollets, faiblesse extrême, irritabilité et peur de la mort. Elle reçut *ars.*, le 14 mai. Demangeaisons à la tête et sur tout le corps, migraine, pression dans les tempes, aggravée par le mouvement, chaleur et picotement dans les yeux qui oblige à les frotter, impossibilité de s'occuper, salivation, soif moins vive, appétit très-fort, borborrygmes, constipation, grande diminution de l'écoulement, idées érotiques plusieurs matins de suite, palpitations de cœur, sueur et douleurs aux reins et aux aines, irritabilité et propension à la colère.

Plat., le 8 juin. Les douleurs ne reviennent plus qu'à de longs intervalles, les idées érotiques ont disparu, les règles reparaissent, accompagnées de crampes dans le bas-ventre ; tout allait assez bien, lorsqu'un accès de colère vint troubler les digestions, rendre la bouche amère, donner des nausées et un sentiment de poids à l'épigastre. Elle reçut *chamom.*, le 2 juillet. Déjà j'avais eu plusieurs fois occasion d'observer que certains médicamens jouissent de la propriété singulière de produire une sorte d'engourdissement moral, une espèce d'indifférence pour tous les accidens de la vie, qui permet d'entendre avec calme les nouvelles les plus affligeantes, et en fait supporter les conséquences avec résignation ; les effets de la camomille sur ma malade don-

nèrent un degré de certitude de plus à ces observations; nerveuse à l'excès, et douée d'une sensibilité exquise, elle apprit sans sourciller, et sans en paraître le moins du monde affectée, un accident fort grave arrivé à une personne qu'elle chérissait tendrement; du reste, tous les troubles digestifs avaient disparu. Je terminai cette cure intéressante par deux doses d'*ars.*, dont je trouvai l'indication dans la sensation de brûlure qui accompagnait la plupart des douleurs, assez légères du reste, qui reparaissaient de temps en temps à la nuque, aux reins, dans les aines, et aux organes extérieurs de la génération. Après trois mois de traitement, ma malade put supporter les fatigues d'un voyage assez long, et toutes les nouvelles qui m'en sont parvenues depuis le moment de son départ, m'ont confirmé dans la croyance que la guérison avait été radicale.

AU DOCTEUR PESCHIER, DE GENÈVE.

Sous le titre de *Remarques sur quelques Passages de l'Organon de Hahnemann*, j'ai publié, dans mes *Frescogemælden*, un article qui a été reproduit en français dans ce Journal, et contre lequel votre dogmatique colère s'est exhalée dans les numéros d'octobre et de novembre 1835 de la *Bibliothèque homœopathique*. Mais, au lieu d'entamer une discussion scientifique, vous avez trouvé plus commode de m'accabler, moi, *impur homœopathe*, sous le poids de vos formules d'admiration servile pour les paroles du maître.

Dans cet article, comme dans beaucoup d'autres travaux du même genre, j'ai rendu justice à Hahnemann, toutes les fois qu'en consultant la raison et l'expérience, j'ai reconnu que le bon droit était de son côté; mais, par les mêmes motifs, et parce que je tiens à ce que mon impartialité soit bien reconnue de tout homme impartial, j'ai appelé de leur vrai nom les nombreuses contradictions, les interprétations fausses, les sophismes et les

propositions évidemment arbitraires qu'on rencontre à chaque pas dans ses écrits. On veut me faire un crime de cette conduite, et vous avez accepté l'ingrate mission d'apprendre aux Français que Hahnemann n'a point de contradicteurs en Allemagne. La tête vous tourne à vous-même de l'encens que vous envoyez au maître; vous semblez croire que plus le prêtre sacrifie à l'idole, plus lui-même s'élève et peut espérer de prendre place un jour parmi les idoles.

A vous entendre, tout ce qui a lieu est bien, la critique doit se condamner au mutisme; il ne faut même pas comparer ce que Hahnemann écrivait hier avec qu'il dit aujourd'hui, pour voir s'il est ou non d'accord avec lui-même. Que celui à qui une telle conduite n'inspire pas un profond dégoût, continue de la suivre! En Allemagne, le nombre de ces idolâtres diminue de jour en jour, et les niaiseries de ceux qu'on y rencontre encore témoignent assez ce qu'on doit penser de toute leur coterie. Montrer cette secte d'ignorans imitateurs dans toute sa nullité, la vouer au ridicule qu'elle mérite si bien, en un mot, l'attaquer de toutes les manières, et la réduire au silence, voilà ce que je regarde comme un devoir indispensable à remplir pour que l'homœopathie puisse prospérer, et pendant que je l'accomplis, il peut fort bien se faire, mon cher monsieur, que vous vous sentiez atteint de temps en temps.

Mais n'allez pas croire que je compte parmi ces imitateurs stupides tous les homœopathes purs, qui sont si fiers de leur prétendue pureté. En dehors de cette troupe de singes, il se trouve beaucoup de bonnes gens qui portent les chaînes de l'esclavage sans le savoir ni le vouloir, et ce sont ceux-là qu'il faut remettre dans la bonne voie. L'homœopathie a besoin d'une critique sévère et dégagée de tout intérêt personnel, sans quoi, vous, monsieur, et tous ceux qui partagent votre manière de penser, serez dans l'impuissance de lui procurer estime et considération. Nul ne doit se croire assez petit pour ne pas pouvoir alléguer ses raisons à celui qui occupe le plus haut échelon dans la science. Nul ne doit se croire assez humble pour ne pas oser élever sa voix.

Celui qui connaît son but n'est jamais assez insignifiant pour ne pas pouvoir contribuer à vaincre l'incrédulité d'une secte et la superstition d'une autre, comme nous avons à le faire en homœopathie.

Dans l'article que vous attaquez, j'ai parlé d'aveugles imitateurs. Il est merveilleux que votre diatribe contre moi soit venue attester qu'effectivement il y en a. On veut chasser les anciens dieux de l'Olympe, et les nouveaux venus prétendent se mettre tout simplement à la place de ceux qu'ils dépoussèdent. Voilà la vraie cause de la colère de votre coterie. Les choses ont malheureusement été poussées à tel point en homœopathie, que la première cuisinière venue se donne les airs de faire entendre sa voix dans le conseil médical. Quiconque a lu l'*Organon*, se croit médecin, et veut marcher de pair avec les autres. Des hommes, dépourvus de toutes connaissances en physique; des hommes étrangers aux premiers principes de la logique et de la médecine, prétendent s'ériger en autorités médicales, et se fâchent quand quelqu'un les redresse.

Ce ne sont pas là des chimères; car il faut vous avouer que j'ai quitté plus d'un des héros de l'homœopathie, en me disant à la porte: encore une illusion de moins! Ah! presque toujours les hommes qu'on adore paraissent tout autres de près que de loin; et comme vous n'avez pas encore été adoré, mon cher monsieur, je serais presque tenté de croire que de près vous valez beaucoup.

Votre pauvre escarmouche contre moi me prouve que vous n'avez été qu'un instrument dans la main d'un autre; mais vous vous êtes servi d'un bouclier par trop translucide, car j'aperçois derrière celui qui vous sert de souffleur.

« Observer avec soin, et avec impartialité, avec courage, sans mystère, *ridendo dicere verum*, comme vous, c'est ce que nos collègues n'ont point fait jusqu'ici; des manifestations timides, vacillantes, rampantes, sont tout ce qu'on a osé.... Il faut marcher de pied ferme quand on est sûr de son affaire, et alors seulement on peut faire quelque chose de grand. D'après le mécontentement qu'ont témoigné.... de ce que vous ne disiez

» pas assez de bien d'eux , vous voyez clairement , ce qui d'ail-
 » leurs s'est mis en parfaite évidence , que ces messieurs ont un
 » orgueil sans égal. L'orgueil est en général le signe d'un défaut
 » de valeur intrinsèque , et c'est aussi ce qui avait lieu chez eux. »
 Voilà ce que m'écrivait Hahnemann dans une longue lettre en
 date du 23 octobre 1833. Je n'en veux rien conclure , mais si
 j'attachais quelque importance aux autorités , je dirais que Hah-
 nemann m'a approuvé de *dire la vérité en riant* , ce qu'il vous
 plaît , mon très-honorable monsieur , de comparer aux farces
 de Brunet et de Potier.

Je vous avoue volontiers que je ne suis pas resté long-temps à
 ne rire que de la seule médecine ancienne. Lorsque j'étendis mon
 horizon , messieurs les homœopathes , qui , jusqu'alors , n'avaient
 eu pour moi que des applaudissemens , me trouvèrent tout-à-
 coup satirique , et je leur fis l'effet d'un soulier trop serré à un
 pied atteint de cors. Si vous aviez lu , monsieur , mes *Lettres de
 deux Amis* , vous sauriez ce qu'il faut penser des rapports de la
 satire avec notre art ; mais vous n'avez pas pu lire cet opuscule ,
 puisque vous ne savez pas l'allemand. Comme par conséquent
 vous ne pouvez juger quel est le but que je me propose , je me
 permettrai de vous faire observer que votre jugement sur mon
 compte manque de base.

Ce n'est pas moi seulement que vous attaquez , mais aussi la
 rédaction des *Archives* (1). La retraite que fait M. Simon ne m'a
 été désagréable qu'en ce qu'elle prouve avec quelle facilité les hom-
 mes même indépendans peuvent se laisser entraîner par des consi-
 dérations particulières. Pour ce qui me concerne , monsieur , je vous
 assure que je laisse chacun dire de moi ce qu'il voudra , même les

(1) Plus avare de notre temps que M. Griesslich , nous ne répondrons
 à l'article de Genève que par les citations suivantes , qui résument assez
 bien notre pensée. *Nihil est turpius quam cognitioni et perceptioni assertio-
 nem approbationemque præcurrere.* (CICÉRON.) — La raison humaine n'a pas
 de mesure commune bien déterminée , et il est injuste à tout homme de
 donner la sienne pour règle à celle de tous. (J.-J. ROUSSEAU.) — *Non alligo*

choses les plus dures , pourvu qu'il allègue des preuves convaincantes. Comment M. Simon a-t-il pu appeler mon article un examen de l'*Organon* ? Il est évident que je n'ai pas voulu écrire une critique de ce livre . puisque je me suis borné à en examiner quelques passages. M. Simon a donc porté un jugement hasardé en disant que mon mémoire n'a pas de valeur comme critique.

Que le pape défende un livre à Rome , quiconque veut lire ce livre s'en inquiète fort peu. Le papier de la bulle d'excommunication sert à faire un ballon avec lequel on s'envole par dessus le Vatican. Aussi long-temps donc qu'une grande partie de nos prétendus coryphées d'homœopathie rempliront les journaux et l'air de leur ignare fatras , je ne cesserai de les attaquer ; il faut les mettre dehors , parce que la lèpre qui les couvre retombe sur nous.

Qu'une libre arène soit donc ouverte aux interprétations et aux discussions , a dit dans ce journal (janvier 1835, p. 13) le docteur Gastier, à l'avis duquel je me range pleinement. Puisse-t-il y avoir en France beaucoup de médecins qui pensent comme lui : l'homœopathie réussirait mieux. Mais tant qu'elle languira dans les chaînes de l'absolutisme littéraire , tant qu'elle n'osera pas s'écarter des dogmes insoutenables du maître, la malédiction de l'esclavage pesera sur elle. Dans les sciences , la raison est tout , et l'autorité n'est rien. Il faut attaquer courageusement l'erreur, être juste envers chacun , ne pas glisser avec affectation sur les imperfections de la science , éviter de confondre ensemble les personnes et les choses, mais se tenir sur le qui-vive, toutes les fois qu'on voit le raisonnement céder le pas à des intérêts particuliers. Je ne recherche pas les inimitiés , et je m'asso-

me ad unum aliquem.....; est et mihi censendi jus. (SÉNÈQUE.)—La réformation avait assuré l'examen , mais non la tolérance , et par un contraste singulier, on ne permettait d'examiner qu'en prescrivant impérieusement d'avance le résultat de cet examen. (MADAME DE STAËL.) — Les ignorans qui font les suffisans sont fort au dessous des singes. (VOLTAIRE.)

(Note des rédacteurs.)

cierai de grand cœur à tous ceux qui voudront améliorer l'état de la science. Quoique je m'aperçoive, monsieur, qu'il y a fort loin entre nous deux, quant à nos vues et à notre manière d'agir, et que je convienne volontiers qu'il n'y a rien d'infailible en moi, je n'en serais pas moins charmé de me rencontrer un jour sur la même route que vous, travaillant tous deux à faire fleurir la science, et repoussant loin de nous tout ce qui sent la passion.

Agréez, etc.

L. GRIESSELICH,

Chirurgien-major de l'artillerie badoise.

Carlsruhe, 3 avril 1836.

SUR L'EMPLOI DE LA BRYONE;

Par le Docteur F. HARTMANN.

La racine de bryone, seule partie de la plante qu'on emploie en homœopathie, est longue, presque fusiforme, très-volumineuse, souvent plus grosse que le bras, obtuse à l'extrémité, quelquefois rameuse, d'un jaune grisâtre à l'extérieur, avec des bandes annulaires un peu saillantes, blanche en dedans, charnue, remplie d'un suc laiteux, surtout au printemps, et offrant des rayons concentriques quand on la coupe en travers. Fraîche, elle a une odeur extrêmement désagréable, une saveur âcre, amère, nauséuse et un peu astringente. Sèche, elle est spongieuse, farinacée, et d'un jaune pâle.

Comme on la trouve par toute l'Europe, dans les haies et les buissons, on peut toujours se la procurer fraîche. Il faut la recueillir avant la floraison, c'est-à-dire avant le commencement de juin. On en exprime le suc, qu'on mêle avec parties égales d'alcool, après quoi on porte cette teinture jusqu'à la 30^e dilution, d'après les règles de l'art.

J'ai déjà publié mes vues sur les doses, dans un article consacré à l'aconit. Je puis donc me dispenser d'en parler ici, et me borner à faire remarquer que j'emploie aussi la bryone à tous les degrés de dilution, suivant que mes vues individuelles me la font juger nécessaire dans les différentes maladies; cependant il est rare que je descende au dessous du douzième; mais je ne suis pas d'opinion qu'il ne puissè point se rencontrer des maladies qui exigent des dilutions inférieures à celle-là.

Quoiqu'on ait dit que le matin est le meilleur moment de la journée pour administrer ce médicament, je ne l'ai jamais vu nuire dans aucun des cas où les circonstances m'ont obligé de l'employer à d'autres époques, de sorte que je ne me fais aucun scrupule de le donner à toute heure du jour et même de la nuit.

On sait que les symptômes de la bryone sont excités ou accrus par le mouvement, ce qui rend ce médicament très-souvent applicable dans les maladies où l'on observe la même particularité.

La durée d'action d'une forte dose s'étend à une quinzaine de jours, d'après Hahnemann. J'ai vu, même dans des maladies chroniques, une petite dose agir favorablement pendant plusieurs semaines. En général, j'ai trouvé qu'il était plus rarement nécessaire pour la bryone que pour beaucoup d'autres médicamens, de répéter promptement la dose, ce qu'à mon avis on ne doit pas considérer comme une particularité de cette substance (car, si la loi de la répétition des médicamens est exacte, elle doit se confirmer partout, et la bryone ne peut pas faire exception à cet égard), mais comme une conséquence du grand rapport entre les symptômes médicamenteux et ceux de la maladie.

Je n'ose pas dire précisément que la bryone convient de préférence à un certain tempérament; mais je me crois autorisé à conclure de plusieurs observations, qu'elle s'applique mieux qu'à tout autre au sanguin bilieux; car elle convient chez les sujets irritables, sujets à la colère.

Parmi les antidotes, outre le camphre et le rhus, signalés par Hahnemann, je citerai encore la camomille, l'aconit, la noix vomique et la fève Saint-Ignace.

Fièvres inflammatoires. — Celles dans lesquelles la bryone convient diffèrent peu de celles contre lesquelles l'aconit est indiqué. La chaleur interne s'exprime davantage que l'externe, et les malades se plaignent beaucoup d'une soif de boissons froides. Il y a souvent alternatives de froid et de chaleur ; ou bien les deux symptômes existent ensemble, la chaleur se faisant sentir en dedans et le froid en dehors. Une fièvre intermittente contre laquelle la bryone est indiquée, ne se manifeste jamais aussi isolée : toujours elle envahit par sympathie une autre sphère, soit celle de la nutrition, soit celle du sentiment. Au début de cette fièvre, les actions sont variables, rarement constantes. La chaleur, avec plénitude du pouls, est si véhémence, que le médecin croirait indiqué l'aconit, qui a aussi pour résultat une diminution apparente du mal. Si l'on pèse bien tous les symptômes de ces fièvres, notamment la céphalalgie frontale et temporale, pressive de dedans en dehors et qu'apaise la pression des mains, si l'on a égard à l'excitation du malade, à la violence qui règne dans ses discours et ses actions, on ne pourra rester dans le doute de savoir si c'est l'aconit ou la bryone qu'il faut préférer. Cependant l'erreur est un de ces défauts de l'humanité dont le médecin n'est pas plus exempt qu'un autre. Qui pourrait lui faire reproche d'avoir employé, au lieu de la bryone, l'aconit, qui a bien procuré de l'amélioration, mais qui n'a pu prévenir une récurrence, exacerbation nouvelle et plus forte qui devait naturellement avoir lieu parce que le moyen n'agissait que comme palliatif contre l'état morbide ? La tolérance entre collègues est une vertu que tous les médecins devraient cultiver, mais que malheureusement ils dédaignent beaucoup trop aujourd'hui. Plus d'un homœopathe, surtout débutant, blâmera celui qui commet une telle erreur ; pour mon compte je ne le ferai pas, parce qu'il a fallu, après y être tombé plus d'une fois, l'instruction d'une expérience de plusieurs années pour me révéler les signes distinctifs dont on ne saurait donner l'indication dans les livres, et qui ne peuvent être saisis qu'au lit du malade. Je ne puis cependant négliger de dire que cette erreur favorise le passage d'une fièvre inflammatoire à la suivante.

Fièvre nerveuse. — Celle dans laquelle convient surtout la bryone est caractérisée par des symptômes annonçant une congestion au cerveau, ou un état d'irritation, que la moindre cause peut faire passer à l'inflammation. Le délire est vif, mais change rapidement d'objet; le malade crie pendant le sommeil, ou s'éveille en sursaut, et se plaint ensuite de ce que quelque chose d'insignifiant l'empêche de s'endormir ou interrompt son sommeil. Les congestions qui ont lieu se caractérisent par des douleurs pulsatives, convulsives, déchirantes, lancinantes, diductives, avec chaleur dans la tête, dont la violence plus ou moins croissante est souvent seule en état de donner lieu au délire. La chaleur au visage manque rarement, mais on n'aperçoit pas cette turgescence de la face qui est si caractéristique pour la belladonne, et, quoique le malade éprouve une grande soif, elle n'est point accompagnée de chaleur générale et de sécheresse de la bouche, symptômes contre lesquels la belladonne est presque toujours employée avec succès, quand d'autres symptômes du côté de la tête ne la contre-indiquent pas. Au contraire, du froid et de la chaleur parcourent alternativement le corps entier. Il faut faire une grande attention à la complication gastrique, dont je parlerai tout à l'heure. J'ai rarement employé la bryone, dans ces fièvres, autrement qu'à la 18^e dilution; et quand les symptômes l'indiquaient encore, je l'ai répétée plus tard.

Fièvres gastriques et bilieuses. — Avant d'énumérer les symptômes qui indiquent alors la bryone, je dois dire que le froid partout le corps, avec une grande morosité, est un signe caractéristique annonçant qu'il faut y recourir: en outre, langue sale, bouche amère, nausées, vomituritions, afflux d'eau à la bouche, anorexie, envie de vomir après la prise des alimens ou des boissons, vomissement de ce qu'on a pris et de bile, soif inextinguible. Après avoir mangé, le malade, outre des envies de vomir, accuse ordinairement un sentiment insupportable de plénitude à l'épigastre et à la région hépatique, avec céphalalgie pressive, qui augmente son agitation et son anxiété. La plupart du temps, la face est rouge et chaude, mais le malade se plaint de frissons,

et le pouls est plein et accéléré : la constipation , ou du moins la difficulté d'aller à la selle , est un symptôme constant. Ces fièvres proviennent rarement d'une surcharge de l'estomac ; plus souvent elles sont causées par une émotion morale et surtout par un **chagrin** vif et prolongé. On emploie le médicament comme je l'ai dit plus haut.

Des symptômes analogues se rencontrent aussi dans l'affection morbide du foie et de la vésicule biliaire , comme je les ai déjà observés plusieurs fois chez une femme dont le médecin attribuait la maladie à des calculs biliaires , et avait , depuis six semaines , cherché vainement à la combattre par des masses de médicaments , jusqu'à ce qu'enfin un vomitif la fit cesser rapidement. Lorsque je vis cette malade , elle avait des spasmes d'estomac , que j'attaquai par les moyens connus : la maladie était guérie depuis plus de six mois déjà , lorsque la femme devint enceinte , et au bout de deux mois fut tout à coup reprise de son ancienne affection , qui se dessina de la manière suivante : énormes douleurs à la région stomacale , qui la forcent à se courber en deux , et surviennent sans cause appréciable. La malade dit qu'elles sont un mélange de tension , d'élancemens et d'ardeur , qui , au bout d'une heure , se font moins sentir à l'estomac qu'aux régions hépatique et épigastrique , où l'on aperçoit aussi de la tension à l'extérieur. L'endroit où se trouve la vésicule du fiel est extrêmement sensible au moindre atouchement , qui réveille la douleur à peine apaisée , et la porte à un tel degré d'intensité que la malade jette les hauts cris , en se roulant dans son lit , et tombe en syncope au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure. Souvent elle vomit un liquide jaune verdâtre , mêlé de mucosités ; ces vomissemens reparaissent , avec les douleurs , chaque fois qu'elle mange un peu ; elle se plaint ensuite d'une soif que rien ne peut apaiser. Les selles sont assez régulières : pouls petit , serré , mais non accéléré. Plus les douleurs duraient long-temps , plus la peau de tout le corps jaunissait ; et plus cette couleur jaune se hâtait d'apparaître , plus on pouvait pronostiquer la prompte et complète cessation des douleurs. La jaunisse , que j'avais vue survenir ainsi trois fois , me rendait pro-

bable l'existence de calculs biliaires. La maladie revenait au printemps et en hiver. L'effet des médicamens fut passer dans cette affection violente, ce qui m'obligea de les répéter souvent. Lorsque je fus appelé la première fois, je crus être utile en attendant que l'action fût épuisée, et changeant de médicamens ; mais il s'écoula ainsi quinze jours jusqu'à parfaite guérison. La seconde fois, j'eus recours à des doses plus fortes, et cependant je ne pus triompher du mal qu'en onze jours. La troisième fois, je le guéris en sept jours, pendant lesquels les douleurs, quoique encore très-violentes, furent moins fortes qu'auparavant. Le principal moyen, dans les accès de spasme, fut toujours *ipéc.* II (2 globules toutes les demi-heures) : je donnais pendant la rémission tantôt la noix vomique ou le quinquina, tantôt le mercure ou la bryone. Cette dernière, comme je m'en convainquis bien la dernière fois, prolongea la rémission, ce qui fit que je la répétei dans la rémission suivante, de sorte que j'amenai ainsi plus promptement la jaunisse désirée, qui ensuite ne tarda pas à céder à une dose de digitale.

Constipation. — La constipation est toujours plus ou moins accompagnée d'autres affections du bas-ventre, dont la découverte, parfois assez difficile, exige que le médecin se livre à un examen sérieux du malade. Souvent on reconnaît que celui-ci éprouve en outre un sentiment de plénitude ou de pression à l'estomac et à la région épigastrique, après avoir mangé, et pendant plusieurs heures ; l'appétit manque ; fréquemment il y a faim canine, suivie de nausées, d'une chaleur fugace au visage, d'une pesanteur pressive de tête. Ici les hautes dilutions sont préférables aux basses ; sans faire naître de symptômes accessoires, elles éteignent promptement le mal. La constipation qui survient dans la grossesse réclame souvent aussi la bryone. Mais celle-ci est plus importante encore dans la constipation des femmes en couches, qui, assez fréquemment, dépend d'une irritation inflammatoire des organes abdominaux, à laquelle cette substance convient souvent d'une manière frappante. Dans les deux premiers cas, il est souvent très-salutaire de faire alterner ensemble la bryone et la noix

vomique, comme l'expérience me l'a appris. C'est sur cette propriété qu'a la bryone de combattre la constipation, que repose aussi sa vertu curative dans un cas de *miserere*, où elle fut employée avec succès; cependant ici elle cède à coup sûr le pas à l'opium.

Fièvres puerpérales.—Celles de ces fièvres auxquelles la bryone convient sont, d'après mon expérience, toujours plus ou moins accompagnées d'inflammation des organes génitaux. Quelle que soit la cause occasionnelle, frayeur, dépit, chagrin, erreur de régime, suppression de la sueur, le médecin emploie la bryone (VI ou VIII) quand le malade se plaint de chaleur interne, avec grande soif et sentiment de froid à l'extérieur. Les principales indications sont encore : douleurs de tête, pressives et violentes, surtout au front et aux tempes, qui finissent par voiler les sens et même amener le délire, et qui, presque toujours, sont jointes à la rougeur et à la turgescence de la face, mais sans cet aspect brillant et furieux qui indique si précisément l'emploi de la belladonne. On peut encore regarder comme signes caractéristiques : la constipation (mais non dans les cinq ou six premiers jours qui suivent l'accouchement, parce qu'elle est alors un phénomène normal); urine plus abondante, causant de l'ardeur à sa sortie; réapparition des lochies qui avaient cessé, et qui ne paraissent supprimées que quand il y a des symptômes manifestes d'inflammation de la matrice ou des ovaires, exaltés encore par les attouchemens et les mouvemens, et annoncés par l'endolorissement de la cuisse du côté malade; sueurs aigres et soif inextinguible pendant la nuit, l'afflux ou la suppression du lait dans les seins n'étant ni une indication ni une contre-indication à l'emploi de la bryone, quand du reste les symptômes conviennent à ce médicament; je dois encore citer la morosité, la tristesse, l'abattement, alternant avec l'irritabilité et la colère, qui, lorsque tous les autres symptômes laissent encore des doutes, doivent les dissiper entièrement.

Fièvres intermittentes.—Elles sont assez fréquentes, mais certainement plus rares que la fièvre intermittente pure, et la plupart du temps accompagnées de gastricisme, de rhumatisme ou d'au-

tres affections. Si le médecin s'attache plus à ces dernières qu'au type de la fièvre, il manquera souvent le moyen convenable. Je ne reproduirai pas ici les accidens gastriques, tels qu'ils doivent être afin que, accompagnés d'une fièvre intermittente, ils exigent la bryone pour moyen curatif; je les ai indiqués plus haut, et leur association avec une autre maladie ne fait pas qu'ils changent de forme. Il en est de même des douleurs rhumatismales, dont je parlerai plus loin. Ni le type tierce, ni le type quotidien de la fièvre ne commandent exclusivement l'emploi de la bryone, à laquelle tous deux conviennent, aussi bien que le type quarte, lorsque les symptômes sont correspondans; mais l'invasion de la fièvre elle-même est caractéristique pour la bryone; dans la plupart des cas, elle est précédée pendant plusieurs heures d'un engourdissement vertigineux de la tête, auquel succède une céphalalgie pressive, dont l'aggravation s'accompagne d'horripilations, avec bâillemens et pandiculations, allant jusqu'au tremblement; même pendant le froid, le malade se plaint de soif, qui, à mesure que la chaleur se développe, devient inextinguible; la surcharge de l'estomac par les boissons excite des nausées et des vomissemens; le malade rend des matières bilieuses, dont l'action sur le larynx cause une irritation qui entretient les envies de vomir. Les moyens à employer ici sont *ipec.*, *cina.*, *pulsat.*, *drosera*, *veratr.*, tous à doses répétées, avant le nouvel accès de fièvre. Les basses dilutions de bryone sont plus utiles que les hautes.

Dans les *maladies inflammatoires*, la bryone joue, après l'aconit, un grand rôle, et, dans beaucoup de cas, soit à la suite de ce dernier, soit seule, elle fait cesser en peu d'heures un état qui inquiétait beaucoup le malade et les assistans. Le problème que je me suis proposé est d'établir exactement les signes caractéristiques qui, dans les diverses maladies inflammatoires, indiquent l'emploi de la bryone. J'emploie également les 12^e à 30^e dilutions dans ces cas.

Lorsque les enfans, atteints de maladies inflammatoires, remuent sans cesse les mâchoires comme un animal qui rumine, c'est un signe annonçant qu'il faut recourir à la bryone; aussi ce

médicament a-t-il une action salutaire dans l'hydrocéphale aiguë et dans la fièvre hydrocéphalique, comme l'indiquent les symptômes suivans : assoupissement continu, avec léger délire ; au réveil, regard fixe, avec dilatation des pupilles, qui sont à peine susceptibles de se contracter sous l'influence d'une vive lumière ; on a de la peine à tirer le malade de sa léthargie ; ses réponses aux questions qu'on lui adresse et la niaiserie de ses traits indiquent l'impossibilité de penser ; pouls accéléré, mais faible ; de temps en temps l'urine sort à l'insu du malade, qui en outre la rend très-souvent, mais en petite quantité ; assez souvent de légers spasmes généraux, avec bleuissement du visage et battement des carotides, après quoi survient un assoupissement continu. En un mot, tous les symptômes annonçant une affection cérébrale dépendante de causes mécaniques. La sphère d'action de l'aconit et de la belladonne ne s'applique plus ici, et le mercure semble également ne plus être indiqué. Les signes d'un épanchement qui se forme indiquent l'arnica et la digitale ; mais aucun de ces deux moyens ne m'a été aussi utile que *bryon*. VI, qui, dans plus d'un cas, m'a été d'un grand secours quand toute espérance paraissait détruite. L'observation a besoin de confirmer encore ces données de l'expérience.

La plupart des faits confirment l'efficacité de ce moyen dans les inflammations des organes de la poitrine. Cependant on a dit avec raison que, dans les pneumonies, la bryone semblait céder le pas à l'aconit. Il est incontestable que, dans les violentes inflammations du poulmon et de la plèvre, qui sont accompagnées d'une fièvre synochale, l'aconit a la prééminence sur tous les autres moyens, parce qu'il est le plus propre de tous à apaiser l'orgasme du système sanguin, indication qui me paraît être la plus pressante à remplir alors. Mais les inflammations moins violentes, ou accompagnées d'un moindre trouble de la circulation, cèdent aussi à des spécifiques, sans qu'on donne d'abord l'aconit. C'est alors surtout que la bryone convient dans les commencemens.

Pneumonie. — Je ne parlerai pas ici des symptômes qui exigent

absolument une dose d'aconit : le lecteur les trouvera relatés dans mon article sur l'aconit. Ceux qui indiquent la bryone sont : douleurs lancinantes , non trop vives , et brûlantes , dans l'un ou l'autre côté ou au milieu de la poitrine , ou entre les épaules , en respirant , plus fortes pendant la toux , qui n'est pas tout à fait sèche ; crachats le plus souvent muqueux , striés de sang , mais non écumeux , souvent aussi mêlés de masses jaunâtres , ce qui procure du soulagement ; assez fréquemment , les douleurs de poitrine sont accrues par le mouvement de la poitrine et des bras , signe que l'inflammation affecte en même temps la plèvre et les muscles pectoraux. L'asthme et la dyspnée manquent rarement. S'il y a des douleurs rhumatismales (tiraillantes) dans les extrémités , la bryone figure toujours parmi les moyens indiqués. Souvent ces maladies de poitrine sont accompagnées de symptômes gastriques ; langue sale et chargée ; goût amer ; envie de vomir après avoir pris quoi que ce soit ; vomissement , quelquefois mêlé d'un peu de sang , ce qui augmente beaucoup les douleurs lancinantes dans la poitrine ; embarras de la tête , avec céphalalgie lancinante , pressive ; constipation. La fièvre est presque toujours jointe , dès le début , avec des frissonnemens ; rarement elle commence par un tremblement ; la chaleur est vive , surtout à la tête , et accompagnée d'une forte soif ; le pouls est un peu plein et dur ; visage rouge , bouffi ; urine d'un rouge foncé. Si la chaleur monte à la tête , il survient non seulement de la céphalalgie , mais une continuelle envie de dormir , avec vives hallucinations , qui se manifestent aussitôt que le malade ferme les yeux.

Pleurésie. — Cette maladie , qui joue un assez grand rôle parmi celles des enfans , cède fort souvent à la bryone seule. Les signes caractéristiques sont : douleur resserrante au creux de l'estomac , avec sentiment de constriction ou de diduction ; le malade éprouve une agitation anxieuse , qui le force à changer souvent de place , de sorte que les douleurs augmentent , car tout mouvement de la poitrine , soit pour changer de place , ou pour faire une profonde inspiration , soit pour tousser , ou même pour avaler , retentit dans l'organe malade. Peu importe au reste que la

plèvre soit enflammée en partie seulement ou en totalité, pourvu que les symptômes précédens existent. Lorsque l'inflammation occupe toute la membrane, les douleurs sont plus vives et plus étendues; elles se font sentir dans les côtés, aux côtes inférieures et dans le dos, sous les omoplates. Il s'y joint un violent hoquet douloureux, divers accidens spasmodiques, des tremblemens, des rires, etc. La respiration est courte, suspicieuse, bruyante. Du degré d'étendue de l'inflammation dépend celui de la fièvre, dans laquelle le pouls est toujours petit, accéléré, un peu dur, quelquefois intermittent. L'urine est d'un rouge foncé, et rendue fréquemment, mais en petite quantité. La soif est grande, et, quoique le malade boive peu à la fois, il éprouve toujours ensuite un hoquet douloureux. En pareil cas, j'ai trouvé *bryon*. X, ij, un moyen spécifique, et jamais je n'ai eu besoin de répéter la dose. Cependant il est probable que la répétition serait nécessaire dans les cas où, soit parce que la maladie ne se dessinait pas bien, soit parce qu'elle a été méconnue, on a cru pouvoir la combattre auparavant par d'autres moyens. Il serait possible aussi que, dans ces cas, on fût obligé de recourir à des dilutions plus basses.

Hépatite. Les signes de l'hépatite sont suffisamment connus; il ne s'agit ici que des symptômes qui exigent l'emploi de la bryone. C'est principalement la douleur lancinante et brûlante dans l'hypochondre droit, accompagnée d'un sentiment de plénitude et de tension dans cette partie, qui s'étend jusque entre les omoplates, et excite dans la poitrine des accidens spasmodiques, qui, ainsi que les douleurs du foie, sont augmentés par l'inspiration. Le mouvement du corps, le changement de situation, et la pression sur le foie gonflé, accroissent également la douleur. Les symptômes accessoires sont le gonflement et la tension du ventre, la constipation, la jaunisse, le vomissement ou l'envie de vomir, une céphalalgie pressive, surtout au front, etc. La fièvre concomitante est tantôt plus et tantôt moins violente; la première dépend de la plus grande extension de l'inflammation, la seconde d'une inflammation plus limitée ou partielle. Quand la fièvre est violente, on ne peut se dispenser de faire prendre une ou deux

doses d'aconit : si elle n'exige pas d'attention particulière, la bryone est indiquée ici : on emploie les dilutions 12 à 24. J'ai rencontré des cas où j'en ai employé de plus basses encore.

Splénite. Une douleur lancinante, pressive, dans l'hypochondre gauche, au dessus de la région rénale, avec tuméfaction manifeste, que le mouvement et les attouchemens augmentent à un point extrême, et qui est presque toujours accompagnée de constipation. La bryone (une petite partie d'une goutte) est le remède spécifique.

Rhumatisme aigu et goutte. — Dans ces deux maladies, la bryone (18) est un moyen très-recommandé lorsque les symptômes suivans ont lieu : douleurs tensives, lancinantes, tiraillantes, dans les parties affectées, qui sont gonflées et d'un rouge luisant : dans quelques cas aussi, j'ai trouvé la tumeur rouge seulement en partie, et les points rouges extrêmement sensibles au toucher, pendant lequel le malade se plaint d'une douleur beaucoup plus vive, qui augmente également au moindre attouchement de la partie affectée. Le malade ne peut se mouvoir librement ; tout est raide et comme paralysé ; les parties saines elles-mêmes sont obligées de rester immobiles, pour que la douleur ne reparaisse point. Pendant le repos et la nuit, il survient une sueur aigre fort abondante. Chaleur continuelle, avec grande soif, et pouls plein et fréquent ; urine rougeâtre, épaisse, sans former de sédiment, ou d'un rouge de feu ; elle a presque toujours ce caractère au début de la maladie ; langue chargée, qui se dessèche aisément ; perte totale d'appétit ; constipation ; insomnie, à cause de l'agitation intérieure, de la douleur et de la sueur. Il est fréquent, surtout dans les affections rhumatismales de la nuque et des extrémités supérieures, qu'on observe la céphalalgie caractéristique mentionnée plus haut. En pareil cas, plusieurs doses d'aconit préparent favorablement la voie à la bryone. Quand l'amélioration ne dure pas, il faut répéter la dose.

Je dois encore parler d'un symptôme particulier contre lequel j'ai trouvé ce moyen également salutaire à la douzième puissance. C'est une sensation telle qu'il semble que la jambe soit trop

courte en marchant, quoiqu'on n'aperçoive rien à l'extérieur, et qu'il n'y ait pas de douleur au toucher ou pendant le mouvement.

La bryone ne se montre pas moins efficace quand il y a tuméfaction pâle et chaude, avec tension, sans fièvre, ni autres accidens concomitans, tout au plus avec de légers élancemens.

Rhumatisme de l'utérus. — J'ai assez souvent observé cette forme de maladie dans les grossesses, surtout vers la fin; et la bryone (18) s'y est montrée fréquemment efficace, lorsqu'elle devait naître à un refroidissement des pieds, qui détermine une congestion du sang vers la matrice, et occasionne l'état qu'on désigne sous le nom de fausses douleurs. Cette dernière expression ne convient proprement point à la maladie; car, bien que la douleur devienne périodiquement plus violente, l'endolorissement du ventre ne cesse jamais tout-à-fait: au contraire, il augmente au moindre mouvement ou attouchement. Les maux de reins qui s'y joignent sont souvent insupportables, surtout au moindre mouvement de torsion. Plus l'état dure long-temps, plus les extrémités se refroidissent. La constipation ne manque jamais.

Inflammation de l'ovaire. Il n'y a pas de moyen qui convienne mieux, dans cette maladie, que bryon. IV, qui semble y être spécifique, comme je puis le dire avec assez de certitude d'après un grand nombre d'observations. On paraît l'avoir négligé à tort dans ces derniers temps, pour accorder la préférence à d'autres médicamens qui agissent d'une manière moins spécifique sur l'organe affecté. Les symptômes annonçant l'indication de recourir à la bryone sont: violente douleur lancinante, fortement augmentée par le mouvement de la cuisse du côté malade et la pression extérieure; cette douleur siège à la région inguinale, où quelquefois aussi on remarque un gonflement un peu dur; assez souvent, tout le bas-ventre est sensible, la sécrétion urinaire diminuée, le bas-ventre resserré; la fièvre est vive et synchale: c'est pourquoi aussi il convient de commencer par une dose d'aconit, qu'on peut éviter dans un cas de phlegmasie chronique.

Ophthalmie, surtout rhumatismale et goutteuse. Les signes caractéristiques sont la rougeur et le gonflement des paupières,

qui, le matin, sont comme collées par du pus, dont les bords semblent ulcérés, et qui causent une douleur cuisante en ouvrant et fermant les yeux; la conjonctive est ramollie et rouge; elle forme un bourrelet autour de la cornée transparente: se pencher en avant occasionne une douleur pressive de dehors en dedans à l'œil malade, au front et aux tempes, douleur que le malade cherche à calmer en appuyant la main sur ces parties. En général, ces affections sont accompagnées d'un afflux du sang vers la tête, qui s'annonce par la rougeur, la chaleur, la bouffissure et la tension de la face, avec maux de tête. La fièvre est peu prononcée. Dans le cas contraire il conviendrait de faire prendre une dose d'aconit quatre heures avant la bryone.

Inflammation des seins. Cette maladie est surtout fréquente chez les femmes qui allaitent et chez celles qui sèvrent leurs enfants. On ignore souvent la cause qui y a donné lieu. Cependant on ne peut nier que les glandes mammaires ne soient souvent le point de dépôt de la psore, qui détermine alors des suppurations opiniâtres et longues. *Bryon.* IV est indiquée lorsqu'il survient rétention subite du lait, ce qui rend les mamelles dures et comme pleines de nœuds; les duretés s'enflamment ensuite; elles deviennent rouges, et les malades ressentent une douleur violente, composée de tension, de pression, d'ardeur et d'élancements, dont la vivacité est en raison de l'étendue du mal. Quand on est appelé dès le principe, une seule dose suffit souvent pour éloigner la maladie avec promptitude; mais quand celle-ci a déjà fait des progrès, il faut répéter cette dose, quoiqu'alors la bryone ne suffise pas toujours, et que la plupart du temps on soit obligé de recourir à d'autres moyens encore.

La fièvre de lait qui se montre quelquefois dans les premiers jours après l'accouchement, et qui consiste en frisson léger, chaleur, anxiété, gêne de la respiration, soif, etc., cède souvent en peu d'heures à une seule dose de *bryon.* X, surtout quand la femme se plaint d'une violente douleur pressive de dedans en dehors au front et aux tempes, douleur qui n'est supportable qu'en se tenant parfaitement tranquille.

Les *affections catarrhales*, lorsqu'elles sont accompagnées d'une douleur d'écorchure à la région précordiale et d'une toux grasse, mais fatigante et presque continuelle, qui occasionne une douleur contusive à l'épigastre, et une agitation désagréable du fœtus chez les femmes enceintes, cède souvent à *bryon*. VIII.

D'autres espèces de toux, comme la toux spasmodique sèche, chez les adultes, quand elle est provoquée par le boire et le manger, la coqueluche des enfans, lorsque la toux survient surtout le soir et la nuit, qu'elle est de même excitée par les alimens et les boissons, et qu'elle a assez de violence pour déterminer à vomir tout ce qu'on a pu prendre, sont assez souvent guéries par la bryone; mais fréquemment alors on est obligé de recourir à une dilution inférieure (II-IV.)

La bryone est également indiquée dans les *affections exanthématiques*, notamment dans certaines maladies qui les accompagnent et dans plusieurs qui les suivent. Elle mérite la préférence sur beaucoup d'autres moyens, lorsque, dans les fièvres, il y a respiration suspirieuse, avec anxiété, gêne à la région précordiale, et agitation extrême par tout le corps, ce qui annonce fréquemment une *éruption miliaire*. Cependant quelquefois aussi l'ipécacuanha lui dispute ici la prééminence.

La bryone est encore un remède précieux contre la *rougeole* rentrée, pour rappeler l'exanthème à la peau, ou en rendre la rétrocession non dangereuse. Je la donne alors à la quinzième dilution, et je remarque qu'elle est principalement indiquée lorsque, après la rentrée de la rougeole, il survient une affection des yeux semblable à celle dont je viens de parler tout à l'heure. Une autre conséquence de la rétrocession de la rougeole, qui est fâcheuse surtout quand celle-ci s'est déclarée aux époques climatiques, c'est l'inflammation des viscères de la poitrine, annoncée par une douleur d'écorchure, avec toux grasse, mais continuelle, très-sujette à passer au mode chronique. Au reste, ces deux affections, celles des yeux et de la poitrine, accompagnent déjà très-souvent la rougeole elle-même, de sorte que, non seulement quand elles surviennent après elle, mais encore quand elles sont très-

marquées pendant la durée même de l'exanthème, elles indiquent l'emploi de la bryone. Celle-ci alors calme la maladie tout entière et en raccourcit singulièrement la durée.

Dans le *pourpre* et la *scarlatine* la bryone peut être employée, comme l'a déjà dit Trinks, lorsqu'il se joint à l'exanthème un état nerveux, caractérisé par l'excitation du cerveau et des sens, un délire vif, une grande sensibilité aux impressions extérieures, un brillant extraordinaire et la rougeur des yeux, avec photophobie et scintillation, regard farouche et égaré, bruissement et tintemens d'oreilles, grande agitation dans le lit, sommeil léger, fréquemment interrompu par des rêves et le délire, violent afflux du sang vers les parties supérieures, pouls vite, dur, tendu, et respiration pénible. Une ou deux doses font cesser cet état, selon Trinks. Ces symptômes exigeraient la belladonne si la prédominance de l'affection inflammatoire de la poitrine n'indiquait davantage la bryone. Cependant la belladonne méritera souvent d'être prise aussi en considération.

La bryone est souvent aussi utile, d'après Trinks, lorsqu'on voit apparaître pendant le cours de la maladie des envies d'uriner très-pénibles.

Parmi les maladies consécutives des exanthèmes dont il vient d'être question, je range, non seulement l'état chronique de la poitrine et le mal d'yeux mentionnés ci-dessus, mais encore l'état hydropique, si commun après la scarlatine, et qui s'accompagne d'envie de pisser très-fatigantes, même douloureuses, sans émission considérable d'urine, avec pression non moins pénible sur le rectum, en allant à la selle, et grande insomnie. La bryone (VI-X) mérite aussi attention dans les gonflemens et indurations glandulaires, si communs après les maladies de peau, notamment ceux qui surviennent au cou, à la nuque et au bas-ventre, qui s'accompagnent toujours d'un état inflammatoire plus ou moins prononcé, et qui par conséquent ne sont jamais sans fièvre. Il n'est pas rare non plus qu'à la suite de ces exanthèmes on aperçoive des furoncles, qui durent souvent long-temps, et après la guérison de l'un desquels s'en manifeste ailleurs un nouveau. A la vérité

l'arnica est fréquemment indiqué et salutaire dans ces affections ; mais j'y ai trouvé la bryone plus efficace , en ce sens qu'elle détruit mieux la prédisposition au retour de la maladie. La belladonne milite également avec elle ici ; mais la bryone mérite toujours la préférence lorsqu'il y a faiblesse et accablement.

Tous les états morbides qui viennent d'être décrits peuvent avoir lieu sans avoir été précédés d'un exanthème , et la bryone est également indiquée alors ; du moins mérite-t-elle d'être prise autant en considération que tout autre moyen , notamment dans les gonflemens glandulaires , lorsqu'ils sont de nature scrofuleuse , et peut-être bien aussi accompagnés d'éruption à la tête , de gonflement , tension et dureté partielle du bas-ventre , d'un dérangement plus ou moins sensible de la digestion. Elle convient même dans les ulcères scrofuleux , d'après ma propre expérience , comme remède intercurrent , qui déploie des facultés curatives non seulement contre les phénomènes morbides concomitans , mais encore contre les ulcères eux-mêmes. Les congestions séreuses qui dépendent de ces états scrofuleux* sont également , comme je l'ai déjà dit , diminuées par plusieurs doses de bryone , quoique non entièrement guéries par là , et en général il est fort rare qu'elles cèdent à un seul médicament. Ce qu'il importe , dans ces cas , c'est d'avoir égard aux causes prochaines et éloignées , qui permettent au médecin d'établir un pronostic bien plus sûr que la comparaison des symptômes avec ceux des médicamens. Un diagnostic complet garantit seul le médecin homœopathe de promettre plus qu'il ne peut faire.

La bryone est un remède indispensable contre les *engelures* , surtout enflammées ; elle arrête l'inflammation plus promptement que tout autre moyen. Je l'ai trouvée utile aussi dans la congélation des mains , du nez , des oreilles , lorsqu'au commencement de la saison froide ces parties deviennent gonflées , rouges et gercées. Elle n'est point ici le seul moyen , et cède le pas à la belladonne et à la pulsatile lorsque les parties gelées sont violettes , et que le malade y ressent des battemens , des douleurs pulsatives. Mais c'est la disposition morale du malade qui décide

du choix : la pulsatile convient aux personnes douces et phlegmatiques, la belladonne aux sujets tristes, indifférens, et livrés de temps en temps à des accès de violence. L'acide nitrique et le pétrole (X) ont été dernièrement reconnus très-efficaces aussi dans ces sortes d'affections.

Les états inflammatoires dont se compliquent souvent les *ulcères aux jambes*, qui sont produits par le refroidissement des parties malades, et qu'accompagnent des douleurs brûlantes et lancinantes, de la tuméfaction, une grande sécheresse, cèdent toujours à la bryone (VI). C'est donc un moyen indispensable dans ces maladies.

Elle mérite également attention dans les *hémorrhagies*, puisque l'excitation de la circulation figure parmi ses principaux symptômes primitifs. Je l'ai souvent employée avec succès contre le saignement de nez qui survient le matin, et qui réveille de très-bonne heure le malade. A la vérité les accidens qui éclatent le matin conviennent davantage à la noix vomique, au moyen de laquelle je suis plus d'une fois parvenu à y mettre un terme; mais quelquefois aussi je l'ai vue échouer, et alors la bryone (VI) déployait des vertus curatives. L'hémorrhagie nasale à laquelle le refroidissement donne lieu après une suppression subite des menstrues, chez les personnes dont les règles ont coutume d'avancer, cède la plupart du temps à une dose de bryone, qui, lorsqu'on la répète, régularise la menstruation, pourvu que les accidens dépendent d'une congestion sanguine vers les organes supérieurs, annoncée par la plénitude de la poitrine, l'oppression, le gonflement de la région précordiale, un sentiment de plénitude dans le nez et la tête, une céphalalgie frontale et temporale graduellement croissante, et un froid glacial aux pieds. Les règles trop précoces trouvent aussi leur remède dans la bryone, lorsqu'elles dégénèrent en véritable métrorrhagie, avec émission de sang d'un rouge foncé, dont la sortie est accompagnée de violentes douleurs pressives dans les reins et d'un mal de tête semblable à celui qui vient d'être décrit. Les lochies sanguines qui durent au-delà de six jours se rapprochent beaucoup de la mé-

trorrhagie, de sorte que la bryone les convertit aussi très-facilement en un écoulement séreux sanguinolent, tel qu'il doit être après ce laps de temps.

J'ai fréquemment guéri une espèce particulière d'hémoptysie avec la bryone VI, répétée à huit jours d'intervalle. Ce n'était point un crachement de sang vif qui me déterminait à employer ce moyen, mais une expectoration sanguine précédée d'une toux chatouilleuse, fréquente, qui n'apparaissait que le matin, peu de temps après la sortie du lit, précédée d'une oppression de poitrine, avec raccourcissement de la respiration, et dans laquelle ces symptômes disparaissaient après que la personne avait craché plusieurs fois. La première dose suffisait déjà pour diminuer la toux chatouilleuse, qui la plupart du temps cessait après la troisième; cependant le crachement de sang continuait à revenir, quoique moins abondant, à la même époque, et disparaissait peu à peu après la quatrième, la cinquième, la sixième, ou même seulement la huitième dose. La récidive de ce crachement de sang cédait la plupart du temps, et pour toujours, à une seule dose, quand le malade ne tardait pas trop à consulter le médecin.

Avant qu'on connût les antipsoriques, la bryone (IV et VI) était pour moi un moyen précieux contre les tumeurs hémorrhoidales. Je ne puis pas non plus y renoncer aujourd'hui, quoiqu'un grand nombre d'antipsoriques conviennent peut-être mieux qu'elle dans ces affections. On ne peut méconnaître son influence salutaire lorsque le malade se plaint de douleurs cuisantes à la partie inférieure du rectum, après avoir été à la selle, et que cette douleur ne se dissipe que d'une manière lente. L'indication devient plus certaine encore quand le malade éprouve de la plénitude dans le côté gauche des lombes, et que cette plénitude dégénère, pendant le mouvement, en une douleur lancinante, pressive, qui ne se calme que par l'effet du repos, et qui annonce que le sang afflue en trop grande abondance ou stagne dans la rate.

La bryone doit également être recommandée dans les spasmes de poitrine, dans les affections asthmatiques, plutôt périodiques

que permanentes. Les malades se plaignent d'avoir la poitrine serrée, avec pression dans le milieu du sternum, sans douleur. Cependant la pression n'existe pas toujours simultanément avec le resserrement, et celle-ci peut également se rencontrer sans elle. Le malade se couche très-bien sur le côté droit hors des accès, mais il ne le peut plus pendant ces derniers, qui ne permettent que le décubitus sur le dos, et qui sont accompagnés de toux, avec chatouillement dans la gorge, crachats muqueux, envies de vomir, vomissement même, et douleurs dans les hypochondres. Si la toux est grasse, ou si elle fait vomir, le resserrement de poitrine diminue; cependant ces deux symptômes ne sont pas liés nécessairement, et peuvent apparaître isolés l'un de l'autre. S'il y a asthme, le moindre air frais est capable de le porter à un énorme degré d'intensité; la parole, le mouvement, le soulèvement même de la couverture l'accroissent au point que le malade craint de suffoquer. Souvent ces accidens sont occasionés par la faiblesse d'estomac, et la moindre quantité d'alimens produit un gonflement de la région épigastrique, que soulagent un peu des rapports ayant le goût de ce qu'on a mangé: si ce cas n'a pas lieu, le malade éprouve bientôt une agitation anxieuse, que la pression des vêtemens sur le bas-ventre augmente beaucoup. Douleurs causées par des vents, constipation; pouls petit, serré, mais vite; irritabilité, propension à se fâcher. *Bryone IV* est ici la dose qui convient le mieux; cependant il faut la répéter au bout de huit à douze jours. Mieux vaut encore, au lieu de la seconde dose, faire prendre *nux IV* — VI. Deux à trois doses de ces deux substances, alternées ensemble, suffisent la plupart du temps pour faire cesser l'asthme dont il s'agit.

Le spasme d'estomac se présente sous tant de formes différentes, que, parmi les médicamens connus, il n'y en a qu'un bien petit nombre qui ne puissent le guérir dans telle ou telle circonstance donnée. A la vérité, on doit alors le considérer non pas toujours comme affection primitive, mais souvent comme maladie secondaire. Lorsque cette maladie joue le rôle principal, les symptômes sont exprimés avec tant de précision et offrent une image telle-

ment caractéristique, qu'il ne peut guère y avoir à hésiter dans le choix du remède à employer. Mais ici, comme dans beaucoup d'autres affections chroniques, on se trompe fréquemment, et il n'est pas rare de voir échouer le moyen dont l'ensemble des symptômes paraît couvrir le mieux celui des accidens. Cela tient à ce que nous ne connaissons point assez le caractère des médicamens, et leurs effets sur les divers systèmes et organes.

La bryone (V) mérite d'être signalée parmi les moyens propres à combattre certains spasmes d'estomac. Voici quels sont les signes auxquels on reconnaît la nécessité d'y recourir. Le moindre aliment ou boisson occasionne une douleur constrictive dans l'estomac, qui souvent se manifeste déjà pendant qu'on mange, ou du moins survient immédiatement après; elle est accompagnée de la même sensation que si la région épigastrique était tuméfiée; l'application de la main diminue ou fait même cesser cette douleur, en provoquant l'éruption.

Dans le cas où le mal d'estomac est causé par des saburres, il y a, après avoir mangé, nausées, envies de vomir, vomissement, non de ce qu'on a pris, mais de mucosités bilieuses. Presque jamais le malade n'est exempt du mal de tête caractéristique dont j'ai déjà parlé, et dont l'accroissement fait souvent cesser tout-à-fait le mal d'estomac, mais qui ne disparaît lui-même qu'après le vomissement. Quelquefois il y a constipation, quoique, dans beaucoup de cas aussi, les selles soient normales.

Je signalerai encore une autre sorte de mal d'estomac qu'on rencontre assez souvent chez les personnes atteintes d'hémorrhoides, après la suppression du flux ou l'apparition de tumeurs à l'anus. On l'observe souvent aussi chez les femmes enceintes, et chez celles qui ont eu, pendant leur grossesse, des varices à la vulve, à l'anus et aux jambes; varices qui, après la délivrance, causent beaucoup de douleurs, et s'accompagnent fréquemment d'une céphalalgie, dont le mouvement augmente l'intensité, tandis que le repos la diminue.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur RAU.

Cardite. — Il est assurément très-fréquent que cette forme de maladie soit méconnue comme complication des phlegmasies pulmonaires, dans les cas surtout où elle a pris naissance par simple propagation de ces dernières aux parties voisines, et qu'elle ne se fait point remarquer par un haut degré d'intensité. Je ne me suis certainement pas trompé en croyant l'avoir observée souvent, et cela dans des circonstances qui pouvaient faire naître l'illusion d'un passage à l'état nerveux. Le médecin qui applique la méthode antipathique est conduit par cette illusion à faire usage d'excitans qui amènent la mort. L'homœopathie n'a pas autant à craindre la même erreur; parce qu'il n'est point dirigé par des hypothèses, mais emploie des moyens qui correspondent aux phénomènes sensibles de l'état morbide. Mais je crois devoir faire remarquer qu'on est fondé à soupçonner une complication de cardite, lorsque, dans une péripneumonie ayant surtout son siège au côté gauche, les douleurs à la région précordiale augmentent avant le cinquième jour, que le pouls baisse, devient lent, petit, inégal et tremblant, la respiration plus courte et plus difficile, la face plus pâle et hippocratique, qu'il se manifeste des syncopes, avec ou sans nausées, et du délire pendant lequel le malade témoigne de la crainte et de l'anxiété; enfin que ce dernier s'éveille fréquemment en sursaut, après un court assoupissement, comme s'il était saisi d'une frayeur soudaine.

Un homme de 32 ans, mineur, tomba malade dans la nuit, trois jours après un refroidissement. Violent frisson, qui dura plus de deux heures, puis chaleur brûlante avec céphalalgie pulsative au front; élancemens dans le côté gauche de la poitrine, surtout en faisant de profondes inspirations et toussant, crachats striés de sang depuis la veille, forte soif, ventre paresseux, urine rare,

brûlante, d'un rouge foncé, insomnie, sentiment de grande faiblesse, et rougeur extrême de la face. Je fis prendre une dose d'aconit X, répétée le lendemain matin. Les douleurs lancinantes s'étaient rapprochées de plus en plus de la région du cœur; la respiration était de plus en plus gênée; toux tantôt sèche, tantôt grasse, de plus en plus fatigante à chaque nouvelle quinte; soif plus vive; anxiété telle qu'il était impossible de rester plus de cinq minutes en place. L'aconit n'avait rien produit; une heure après, le malade était tombé en syncope, accès qui depuis s'était reproduit quatre fois, débutant toujours par des nausées. La pâleur était celle d'un mort. Sur le front coulaient de grosses gouttes d'une sueur froide. Les yeux étaient ternes, la bouche ouverte, les lèvres bleues et sèches, la langue assez nette, mais d'un rouge foncé et sèche. Les traits du visage exprimaient l'anxiété et la douleur; respiration extrêmement courte et rapide, pouls filiforme, tremblant, souvent imperceptible. L'application de la main sur la région du cœur, qui battait en tremblotant, paraissait l'agiter beaucoup. Il cherchait à maîtriser les fréquents besoins de tousser; délire léger, sommeil de quelques minutes, réveils subits, comme par une secousse électrique. Je fis prendre deux globules d'arsenic (X), avec injonction de les répéter vers le soir. Le lendemain j'appris qu'après mon départ le malade avait été de mieux en mieux; les syncopes n'avaient plus reparu; l'anxiété avait peu à peu disparu complètement dans la soirée; le malade avait tranquillement dormi, dans la nuit, des heures entières à plusieurs reprises, toussant dans les intervalles avec assez de force, et crachant plusieurs fois des mucosités jaunâtres. Au jour, il s'était établi une sueur générale, pendant laquelle le malade dormit deux heures. A son réveil, il était en pleine connaissance, ne se plaignant plus que d'élancemens dans la poitrine pendant les inspirations profondes et la toux, et d'une grande lassitude. Je ne jugeai pas à propos de lui rien prescrire. La nuit suivante fut bonne, le malade s'en beaucoup, et les douleurs de poitrine diminuèrent. Une dose de bryone lui permit de quitter le lit deux jours après.

Y avait-il cardite ou non? Si l'on veut le nier, il faut dire que

tous les signes de cette maladie indiquée par Testa, Corvisart et Kreysig, sont incertains. Nous comprenons bien pourquoi les symptômes de la cardite sont confondus avec les signes fallacieux de la plus extrême faiblesse, pourquoi des saignées abondantes n'augmentent pas cette faiblesse, mais font souvent cesser les accès de syncope, et raniment l'étincelle à demi éteinte de la vie. Mais notre savoir spéculatif ne nous apprend pas pourquoi l'aconit, ce grand antiphlogistique, n'est point aussi le principal remède de cette forme de maladie inflammatoire. L'homœopathe, qui ne s'inquiète que des indications pour la pratique, dira tout simplement que l'arsenic est le vrai remède, parce qu'il répond mieux que l'aconit à l'ensemble des symptômes. Mais, en y réfléchissant, nous tombons sur ce principe fondamental que le côté extérieur des maladies et leur côté intérieur ne font essentiellement qu'un, qu'en conséquence on ne peut détruire l'un sans faire cesser aussi l'autre, et que l'extinction complète de l'image d'une maladie doit nécessairement être regardée comme une cure radicale, quoique, dans l'état présent de nos connaissances, nous soyons bien loin encore de nous faire une idée claire des effets dynamiques que les médicamens produisent sur les sphères malades de l'organisme.

Il y a divers états inflammatoires dans lesquels l'arsenic agit comme remède spécifique, mais ce sont uniquement ceux dans lesquels la sphère de la sensibilité semble atteinte d'une manière spéciale. L'allopathe ne regarde les accidens nerveux, surtout dans la cardite, que comme accessoires et secondaires, de sorte qu'il croit devoir y faire moins d'attention qu'aux autres; mais la rapidité surprenante de l'action salutaire des moyens qui possèdent précisément une vertu spécifique contre ces sortes de maladies nerveuses, nous montre qu'elles ont réellement bien plus d'importance qu'on ne le croit ordinairement, et qu'elles font essentiellement partie de cette forme de maladie. De tels exemples viennent consolider de plus en plus le principe *similia similibus*; mais ils élèvent aussi l'idée d'une pathologie nerveuse à un plus haut degré de dignité.

Encéphalite. — Le diagnostic de cette maladie est malheureusement un côté très-faible de la médecine. Je dois le dire, parce qu'il est venu à ma connaissance plusieurs cas où l'ouverture du corps a montré qu'il n'y avait aucune trace de l'inflammation du cerveau ou des méninges contre laquelle de très-savans médecins avaient dirigé tous les efforts du traitement. Il n'est pas rare de rencontrer des états d'irritation cérébrale, avec céphalalgie violente, délire et convulsions, dans lesquels, quand ils se terminent par la mort, on ne découvre aucun vestige de lésion : mais quand le malade survit, on se flatte d'avoir guéri une encéphalite. Je pourrais puiser dans ma pratique un grand nombre de ces cas douteux ; mais je me bornerai à rapporter quelques observations, dans lesquelles on ne saurait, je pense, relever aucune erreur de diagnostic.

Un petit garçon de 10 mois avait eu, pendant plusieurs jours, une diarrhée muqueuse et sanguinolente, qu'on attribuait à la dentition, et à laquelle on faisait peu d'attention. L'enfant revint à la santé pendant huit jours, mais retomba de nouveau malade ; cette fois, chaleur énorme, refus du sein, vomissemens fréquens, point d'urine dans la journée ; vers le soir, distorsion des yeux, et convulsions des muscles de la face. On m'appelle en toute hâte ; la peau était brûlante, les joues en feu, l'occiput chaud et suant ; l'enfant y portait souvent les deux mains ; pupilles très-rétrécies, sensibilité extrême à la lumière ; lèvres d'un rouge foncé, bouche à demi ouverte, langue nette et assez humectée : les carotides et les temporales battaient avec assez de force et de rapidité ; soubresauts des tendons du poignet ; respiration accélérée et bruyante ; depuis vingt-quatre heures ni selles, ni urine, ni sécrétion nasale ; l'enfant n'entendait point, levait tantôt une jambe, tantôt l'autre, pour éloigner la couverture, mais tournait sans cesse la tête comme pour l'enfoncer davantage dans l'oreiller. Je fis prendre deux globules d'aconit (X), et prescrivis deux heures après une pareille dose de belladonne. Le lendemain matin, je revis l'enfant : il avait eu une selle un peu liquide, rendu de l'urine d'odeur très-forte, donné quelques signes d'attention quand on

l'appelait, et essayé, mais en vain, de prendre le sein; de violentes convulsions s'étaient déclarées quatre fois dans la journée. A part le strabisme de l'œil droit, l'état n'offrait aucun changement. Du lait qu'on lui donnait avec une cuiller, restait quelquefois long-temps dans la bouche, et était avalé ensuite sans conscience. L'imminence du danger me décida à faire prendre toutes les quatre heures deux globules imbibés de la 45^e dilution de belladonne. Le lendemain j'appris que l'enfant avait dormi tranquillement avant minuit, qu'il avait eu un accès de convulsions vers une heure, qu'ensuite il avait dormi encore deux heures, et qu'à son réveil il avait pris le sein. Je fis continuer l'usage de la belladonne, et le lendemain je trouvai l'état fort changé; la peau était couverte d'une humidité générale, mais froide et huileuse au toucher; la chaleur de la tête persistait encore; chaque cheveu ruisselait de sueur, la face était pâle, avec fréquente rougeur circonscrite des joues; yeux affaissés, demi-ouverts; le strabisme continuait; pupilles devenues plus larges, insensibles à la clarté du jour; bouche ouverte; tremblement et quelquefois convulsions dans les membres; pouls petit, insensible, tremblotant. La nuit précédente, immédiatement après les accès de spasmes, l'enfant avait eu deux selles aqueuses, fétides, et pissé plusieurs fois. Il paraissait quelquefois entendre dans son état de sopor, mais le plus souvent il était sourd; quand on lui mettait le sein dans la bouche, il le suçait parfois un peu, mais ne tardait pas à le lâcher. Il n'est pas possible de dire avec précision s'il y avait déjà ou non épanchement de sérosité. Le strabisme donnait à le penser. J'ai vu réchapper peu de malades chez lesquels ce symptôme existait au milieu d'un pareil cortège. Je me déterminai ici pour l'emploi de l'arsenic (X). La première dose produisit, en huit heures, un changement si favorable, que l'enfant fut considéré par ses parens comme sauvé. Il prenait le sein avec avidité, et la chaleur reparut. Dans l'espace de dix jours il eut encore trois fois des convulsions, mais peu à peu il se rétablit d'une manière complète. D'abord je fis prendre matin et soir une dose d'arsenic, mais quand l'amélioration eut fait des progrès, je me bornai à une

seule par jour , puis à une tous les deux jours ; l'enfant prit quatorze doses en tout. Il vit encore et jouit d'une bonne santé ; on n'aperçoit chez lui aucune trace de strabisme.

Un homme de 40 ans me fit consulter le surlendemain du jour où il était tombé malade. Le jugeant atteint, d'après le rapport, d'une fièvre rhumatismale , avec congestion à la tête , je lui envoyai une dose d'aconit. Le lendemain on m'appela , parce que le malade était tombé dans un délire furieux. A mon arrivée , j'appris que les douleurs , qui existaient depuis trois jours , étaient parties du sommet de la tête , qu'elles s'étaient étendues de là à l'occiput , en augmentant de violence , et que la veille après midi elles avaient atteint un si haut degré d'intensité que le malade lui-même annonçait qu'elles le rendraient furieux. Le soir il avait commencé à délirer , ne sommeillant de temps en temps que pendant quelques minutes. Il avait la tête brûlante , la face rouge et vultueuse , les yeux brillans et un peu rouges , les pupilles resserrées , et très-sensibles à la lumière , les lèvres sèches et une soif inextinguible. Point de selles et peu d'urine depuis 36 heures. Les carotides battaient avec beaucoup de force ; pouls accéléré , mais plutôt dur que plein , inégal , souvent intermittent. Délire violent , agitation extrême , grincement fréquent des dents , rétraction spasmodique des muscles de la face , respiration difficile et anxieuse ; le malade portait souvent les mains à la tête. Il était sept heures du matin. Je donnai 3 globules de belladonne (45) , et je laissai une dose pareille pour prendre quatre heures après. Le lendemain matin , j'appris qu'une heure après la seconde dose , il était survenu une amélioration soudaine ; l'agitation avait été en se calmant de plus en plus , et , après avoir dormi tranquillement deux heures , le malade s'était réveillé en pleine connaissance. Vers le soir , il avait en de nouveau un peu de mal à la tête , et pris en conséquence une troisième dose ; la nuit fut bonne. Je ne prescrivis plus rien. Le lendemain , je trouvai le malade débarrassé de son affection cérébrale , mais si faible qu'il ne pouvait ni se remuer ni parler ; son pouls battait à peine 40 fois par minute. Une dose de digitale (X) et une d'arsenic le rétablirent promptement.

ment. On considérera sans doute ce cas comme une inflammation aiguë des méninges. J'en ai vu plusieurs du même genre qui n'eurent pas une terminaison moins heureuse, et je puis affirmer que le traitement homœopathique m'a été plus utile qu'aucune autre méthode. Je n'ai pu sauver plusieurs enfans atteints d'encéphalite chronique, chez lesquels les convulsions et la paralysie annonçaient un épanchement séreux dans les ventricules; mais je n'ai jamais pensé non plus que l'homœopathie pût faire l'impossible. ❁

Angine. — Les affections inflammatoires catarrhales de la luette, des amygdales, du larynx et de la trachée-artère sont si fréquentes, et se dissipent souvent avec tant de facilité, que la plupart de ceux qui en sont atteints n'invoquent pas les secours de la médecine. Mais même quand ils ont été réclamés, la guérison de maladies si légères ne peut guère servir à montrer les avantages réels de la méthode qu'on a employée. Le mérite d'une méthode de traitement ne peut être apprécié que dans des maladies graves et dangereuses, notamment dans celles qui, livrées à elles-mêmes, se terminent en général par la mort. Parmi ces dernières, je citerai le croup.

Un petit garçon de six mois, après avoir éprouvé pendant deux jours une affection catarrhale simple, fut pris d'une fièvre violente, avec forte toux glapissante, voix rauque et respiration sifflante. Le lendemain son père vint me consulter. L'enfant avait eu, pendant la nuit, beaucoup de chaleur et d'anxiété; il avait refusé le sein, mais bu souvent avec avidité du lait dans une petite cuiller. La toux devenait de plus en plus rauque, la respiration de plus en plus sifflante et gênée. Je donnai quelques globules d'aconit (X), pour en faire prendre un toutes les deux heures, et deux globules d'éponge brûlée (X), pour administrer deux heures après la troisième dose d'aconit. Le lendemain, j'appris que l'état ne s'était point amendé, qu'au contraire la difficulté de respirer avait augmenté encore. Je donnai de nouveau de l'éponge, et j'allai voir l'enfant dans la soirée. Il avait une violente fièvre, et la face couverte de sueur; battemens forts et rapides des caroti-

des ; respiration sifflante et si difficile qu'on pouvait craindre la suffocation , surtout pendant les quintes fréquentes de toux , parfois accompagnées d'inutiles efforts de vomissement : anxiété et agitation extrêmes. Il était impossible de méconnaître le croup porté au plus haut degré. Je fis alterner ensemble , toutes les deux heures , l'aconit et l'éponge. Le lendemain , l'enfant avait tété un peu , et toussé un peu moins ; mais il respirait encore avec autant de difficulté que la veille. Je ne changeai rien à mes prescriptions. Pendant la nuit , le sifflement fit place à une sorte de stertoration , la chaleur diminua sensiblement , et l'enfant devint pâle. Je fis prendre toutes les cinq heures un globule de tartre stibié (II). A dater de ce moment l'amélioration fut progressive. La nuit suivante , l'enfant vomit deux fois d'abondantes mucosités gluantes : la persistance de la toux , qui était accompagnée d'envies de vomir , et ressemblait beaucoup à celle de la coqueluche , me détermina à faire prendre une dose de drosera , qui termina le traitement.

La *calcar. sulph.* tant vantée ne m'a jamais été d'un notable secours dans le croup. Je regarde l'éponge comme le véritable spécifique de cette affection , mais aussi l'aconit comme un moyen intercurrent indispensable pour mettre un terme à l'excitation inflammatoire générale du système vasculaire.

Autrefois j'étais assez heureux dans le traitement du croup , avec des doses élevées de calomélas , et sans jamais employer de sangsues. Cependant les suites fâcheuses que le mercure entraîne souvent assez tard ne m'ont point échappé , et je m'estime heureux d'avoir appris à connaître une méthode qui fait obtenir tout ce qu'on peut désirer sans porter la moindre atteinte nuisible à l'organisme. Depuis que je ne traite plus le croup autrement que par l'homœopathie , je n'ai perdu qu'un seul enfant , auprès duquel on ne m'avait appelé que le quatrième jour : aussi eus-je soin de prévenir les parens qu'il était trop tard , et , en effet , la mort eut lieu deux heures à peine après mon départ. Il ne faut pas compter sur l'expulsion d'une fausse membrane formée dans la trachée-artère ; car cette heureuse terminaison est assurément une chose fort rare.

NOTE SUR L'OLFACTION DES MÉDICAMENS;

Par le Docteur GRIESSELICH.

Dans les derniers jours d'avril 1832, je me trouvais chez M. Hahnemann, à Koethen, en compagnie du docteur Jamm, médecin à Larr. Il était question, entre ces deux messieurs, de l'abus du mercure, et M. Hahnemann fit remarquer que le soufre était encore la substance qui déployait le plus d'efficacité en pareil cas. M. Jamm demanda, à cette occasion, s'il ne serait pas possible aussi que le mercure fût utile dans les cas où il a été fait abus du soufre. M. Hahnemann nota cette idée avec un évident plaisir. De là est venu le malentendu dans lequel mon nom figure depuis lors. M. Hahnemann a dit, en effet, dans sa préface du Répertoire de M. Boenninghausen, que, dans les cas d'affections chroniques où le soufre est indiqué, mais où le traitement homœopathique a été précédé d'un traitement allopathique pendant lequel on a abusé de ce médicament, il suffit de faire une seule fois respirer avec force au malade un globule gros comme un grain de moutarde et imprégné de *merc. metall. X*, et de laisser cette médication agir huit jours, pour voir la force vitale reprendre sa tendance à laisser le soufre (au moins l'olfaction de *inct. sulph. X*) exercer sur elle son influence salutaire, découverte dont nous sommes redevables, ajoute-t-il, à M. Griesselich.

A l'instigation de quelques amis, je dois repousser le titre d'auteur de cette découverte, puisque je ne l'ai pas faite, et que je n'ai rien communiqué à M. Hahnemann qui annonçât qu'elle provint d'un autre. Je me sens d'autant plus obligé de publier aujourd'hui cette déclaration, que nous voyons chaque jour annoncer des découvertes qui ne se confirment pas, et que le même malheur pourrait fort bien arriver à celle qu'on m'attribue.

Ma présence chez M. Hahnemann dans les derniers jours d'avril 1832, et la date de sa préface, qui est seulement de quelques jours après, offrent une coïncidence dont j'ai dû être frappé, puisqu'il est impossible qu'en si peu de jours M. Hahnemann ait eu le temps de constater mon énorme découverte.

PRIX PROPOSÉ.

La société de médecine de Saint-Petersbourg, persuadée que tous les cas de maladies traités par l'homœopathie ne sont que des exemples de développemens naturels d'états morbides dans l'organisme, tels que les médecins des autres écoles pourraient rarement se les procurer, en s'abstenant d'agir médicalement, met au concours la question suivante :

« Faire un choix parmi les observations consignées dans tous les ouvrages d'homœopathie, les soumettre au creuset de la critique, et les rapprocher de manière à en faire ressortir, avec autant de clarté que possible, la marche du développement de classes, de genres et même d'espèces de maladies. »

« Les résultats de ces recherches devront être comparés avec les tableaux de développement des maladies dressés dans l'esprit de la méthode hippocratique. »

« Il faudra aussi faire ressortir les phénomènes qui ont coutume de précéder la terminaison tant heureuse que fâcheuse des maladies traitées homœopathiquement, et les transformations des affections morbides, si l'on parvient à en découvrir. »

En proposant ce travail, la société désire que les concurrens mettent à profit, et avec critique, toutes les observations homœopathiques aujourd'hui existantes, pour découvrir la loi du développement des phénomènes pathologiques dans l'organisme humain, afin que le schisme des hahnemanniens, remarquable sous le point de vue historique, ne demeure point sans utilité pour la

médecine rationnelle. On évitera toute polémique contre l'homœopathie comme système, et contre les homœopathes comme médecins.

Les mémoires seront adressés suivant les formes ordinaires, jusqu'au 15 juillet 1837, à M. Fuss, conseiller d'état, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg.

Le prix sera de 50 ducats de Hollande : la société fera imprimer le mémoire couronné, et l'auteur recevra en outre des honoraires pour son travail.

Le soussigné, convaincu que, sous l'influence du traitement homœopathique, les maladies suivent très-souvent, plus souvent même que sous celle du traitement des autres écoles, une marche différente de celle qu'affecte le développement naturel des états morbides dans l'organisme, et que par là elles fournissent des preuves frappantes de l'efficacité de cette méthode curative, désire que la question proposée par la société de médecine de Saint-Petersbourg stimule le zèle d'un grand nombre de concurrens, et que tous les mémoires consignés jusqu'à ce jour dans les écrits des homœopathes soient soumis à l'épreuve de la critique. En conséquence il ajoute une somme de 100 ducats à celle fixée par la société. Les mémoires, qui seront soumis à une commission de cinq médecins, pour la plupart allopathes, devront être envoyés, avant le 15 juillet 1837, à M. Frantzen, libraire, à Riga.

Riga, le 24 février 1836.

Docteur BRUTZER.

DES RAPPORTS DE LA THÉRAPEUTIQUE ET DE LA PHARMACODYNAMIQUE AVEC LA PHYSIOLOGIE, LA PATHOLOGIE ET L'ÉTIOLOGIE;

Par le Docteur G.-J.-A. WERBER.

(Suite.)

Thérapeutique et pharmacodynamique de l'école iatrochimique.

— L'école iatrochimique ramena la vie de l'organisme aux phénomènes morts de l'anorganisme. Les maladies apparurent comme des vices d'humeurs, des dégénérescences de liquides, des changemens de composition, en un mot des altérations chimiques.

On ne les reconnut plus pour des efforts salutaires de la nature, dans le sens de Stahl ou de l'école hippocratique-galénique, ni pour des formations individuelles sur un fonds vivant, comme le pensaient Paracelse et Vanhelmont.

Aussi les iatrochimistes rejetaient-ils l'étude de la cause éloignée qui attaque les corps organisés et change la masse des humeurs, et que la force organique attaque à son tour pour l'expulser du corps; ils n'avaient non plus aucun égard à la marche de la maladie, comme règle du traitement.

Ne voyant dans le corps malade que des masses dégénérées et décomposées, ils n'avaient également à traiter que les altérations chimiques des humeurs; aussi ne cherchaient-ils qu'à corriger les vices de celles-ci par des moyens chimiques opposés, et à chasser les liquides altérés du corps par des évacuans.

Leur thérapeutique consistait donc à neutraliser les acides par des alcalis, ou les alcalis par des acides, et à évacuer les humeurs altérées ou accumulées par des vomitifs, des purgatifs, des sudorifiques, des diurétiques, etc.

L'école chimique qui vint plus tard, et qui considéra les maladies comme résultant d'une altération des principes constituans

des humeurs , par exemple du défaut d'oxygène , etc. , croyait aussi les guérir par des remèdes chimiques.

La thérapeutique et la pharmacodynamique chimiques réduisaient la guérison et l'action des médicaments à des principes matériels. Les maladies naissent d'une manière matérielle : de mauvais alimens , un air corrompu , etc. , altèrent la composition des humeurs ; ces composés matériels vicieux , ordinairement appelés *âcretés* , acides , alcalines , putrides , etc. , ne peuvent être détruits que par des moyens matériels jouissant de propriétés chimiques contraires.

Mais l'école chimique ne s'apercevait pas que les maladies sont des actes particuliers de l'organisme vivant , que les matières nuisibles pénétrées du dehors ne font qu'occasioner ces actes , sans les représenter eux-mêmes , et que la force organique réagit contre les causes ennemies , circonstance à laquelle tiennent l'origine et le cours des maladies.

Voilà pourquoi elle ne voyait pas non plus que toute véritable guérison ne peut être accomplie que par l'intervention vivante de la force organique , qu'aucun médicament n'agit immédiatement sur la maladie , et que la guérison n'a lieu qu'au moyen des réactions organiques que les substances médicamenteuses excitent dans le corps animal.

Comme les maladies représentent non des qualités chimiques , mais des actes d'excitement et de formation organiques , de même la guérison ne repose point sur des qualités chimiques , mais sur des actes organiques d'excitation et de formation.

Les qualités chimiques ne peuvent que neutraliser d'autres qualités chimiques , d'après les lois de l'affinité. Ce phénomène ne saurait avoir lieu dans le cercle de la vie organique animale que quand il entre dans le corps des substances douées de qualités chimiques très-saillantes. C'est ce qui arrive pour les causes éloignées matérielles , telles que les acides , les alcalis , etc. , qui pénétrent dans le corps animal , ou pour les produits matériels de la vie animale , comme l'acide gasrique , etc. , qui agissent sur le corps vivant à la manière de causes nuisibles.

Ces deux cas sont les seuls où il puisse être question d'une action de qualités chimiques ; mais on voit clairement que cette action ne représente pas une maladie, qu'elle n'est que cause ou effet de maladies. L'acide stomacal peut être neutralisé, d'après les lois de l'affinité, par des qualités chimiques opposées, par des moyens alcalins ; le produit se trouve alors anéanti ; mais l'opération organique vitale, ou la maladie, qui engendre ou entretient cet acide, ne cesse pas par là. La cause du changement d'activité vitale auquel est due la production de l'acide, changement étendu à toute la sphère d'excitation et de formation des appareils assimilateurs et sécrétoires, ne peut être détruite que par un effort vital propre de l'organisme, que cet effort s'établisse de lui-même, ou qu'il soit provoqué par des moyens convenables.

Ainsi l'école chimique n'a jamais sous les yeux que ce qui était déjà dès le principe ou ce qui est devenu étranger au corps animal, et placé en dehors de lui ; et elle ne peut également combattre cet ennemi que par des qualités chimiques étrangères et extérieures à la vie animale. De là cet ancien proverbe : *optimus chemicus, pessimus medicus*, lorsque le médecin prétend ne guérir qu'en se pliant sous le point de vue de la chimie ou de l'affinité chimique.

L'école chimique, telle que Sylvius l'a établie et mise en pratique au lit du malade, soit qu'on la considère dans sa généralité abstraite, ou sous la forme spéciale qu'elle prit plus tard entre les mains de Baumes et de Reich par exemple, n'est au fond qu'une répétition de l'ancienne doctrine physiologique et pathologique des qualités et des élémens, avec la différence seulement que celle-ci partait de vues physiques et cosmogoniques, par conséquent plus générales et plus relevées, tandis que l'école chimique se renferme dans les bornes d'une théorie et d'une pratique uniquement bornées à la considération de la matière. Il ressort de là une grande différence entre l'école hippocratique-galénique et l'iatrochimique, lorsqu'on compare ensemble leurs vues thérapeutiques. L'ancienne école attribuait à la force médicatrice de la nature le haut

pouvoir de modifier, changer, adoucir la matière morbifique par la chaleur vitale, d'en triompher ainsi et de parvenir à la chasser du corps. L'école chimique n'a aucun soupçon de cette force réactionnaire, ou la repousse comme une idée purement théorique; peu de ses partisans font exception sous ce rapport, et ceux-là ne peuvent point non plus être rangés parmi les vrais apôtres de leur secte.

Thérapeutique et pharmacodynamique de l'école iatromathématique. — L'école iatromathématique est remarquable par la séparation qu'elle établit entre la théorie et la pratique. En théorie elle jugeait et expliquait tous les actes de la vie d'après les principes de la mécanique et des mathématiques: dans la pratique, on s'en tenait, comme l'ingénieur Baglivi ou le savant Boerhaave, aux principes de l'école hippocratico-galénique. J. Donzellini établissait aussi cette distinction, tout en se promettant beaucoup de l'application des principes de la mécanique et des mathématiques aux opérations chirurgicales et à la théorie de l'action des médicamens.

En effet, l'école mécanique devait nécessairement jeter du jour sur la thérapeutique mécanique et les moyens qu'elle peut mettre en usage, puisque c'est sur ses principes que repose la médecine manuelle et instrumentale. Je n'ai pas besoin ici de chercher à prouver que la thérapeutique mécanique a un rapport analogue à celui de la thérapeutique chimique avec la vie de l'organisme: il suffit de dire que cette thérapeutique et les moyens qu'elle emploie ne conviennent que pour les causes et les effets de maladies qui lèsent extérieurement la formation organique, ou qui apparaissent comme des vices de conformation provenant de troubles organiques.

Les moyens mécaniques n'agissent donc pas plus sur la vie, sur le travail morbide, que les moyens chimiques: ils écartent les causes mécaniques, contre ceux-ci les causes chimiques, de sorte qu'ils ne peuvent contribuer que d'une manière éloignée ou médiate à guérir ou prévenir la maladie, soit en écartant les causes, soit en faisant cesser les effets des troubles organiques, rapport

sous lequel les uns et les autres sont réellement d'une grande importance.

Thérapeutique et pharmacodynamique de l'école physico-dynamique. — L'école physico-dynamique, dans ses études sur la santé et la maladie, s'étant élevée au-delà de l'organisation matérielle, tant sous le point de vue mécanique que sous celui de la chimie, et ayant par conséquent expliqué la vie, ses causes, ses conditions, son action et ses effets, d'après des puissances immatérielles et les lois de la polarité, elle devait, pour être conséquente, faire dériver des mêmes sources le travail de la guérison, ses causes et les moyens de le mettre en jeu.

La seule secte de cette école qui ait acquis de l'importance en thérapeutique et en pharmacodynamique, est celle qui érigea l'agent magnétique en cause de la vie, de la maladie et de la guérison, et dont on peut présenter Mesmer comme le fondateur.

Voici quelles étaient les vues de Mesmer :

Les astres, la terre et les êtres animés sont liés ensemble, et exercent une réciproque influence les uns sur les autres. Cette connexion et cette influence sont établies par un fluide extrêmement ténu, qui remplit et pénètre l'univers entier.

De cet agent éthéré dépendent les propriétés des corps et des êtres animés, qui ne subsistent que par son intermédiaire.

Ce agent subtil agit immédiatement sur le système des nerfs, qui l'admettent en eux comme principe vivifiant, et du sein desquels il anime et domine tous les autres systèmes, organes et appareils, ainsi que leurs fonctions.

Le fluide zoomagnétique peut passer avec la plus grande rapidité dans d'autres corps, tant animés qu'inanimés, et leur communiquer ses propriétés : il n'a pas besoin d'intermédiaire pour son écoulement et pour son action à distance.

Certains êtres animés ont une qualité ennemie de l'agent zoomagnétique, de sorte que celui-ci est détruit par eux.

Cet agent zoomagnétique est le remède universel de toutes les maladies, ou plutôt il n'y a, suivant Mesmer, qu'une seule santé et un seul remède, toutes les qualités reposant sur le fluide zoo-

magnétique, qui n'est qu'un seul et même être, partout identique.

Il guérit les maladies nerveuses immédiatement, et les autres d'une manière médiate, en relevant la vie nerveuse, de laquelle dépendent toutes les autres fonctions.

L'école de Mesmer, en communiquant cet agent physico-dynamique, ou en l'éveillant dans le corps humain malade, avait en vue de provoquer des excitations fortes, auxquelles elle donnait le nom de crises.

Ces excitations critiques consistaient principalement en mouvemens convulsifs, en phénomènes sensoriels exaltés, en accidens nerveux, qu'on pouvait tout aussi bien considérer comme une exaspération de la maladie que comme un excitements du travail de la guérison.

On voit que Mesmer et son école faisaient dépendre l'organisme humain d'un agent physico-dynamique extérieur, partout le même, principe partout identique de la vie et du maintien des corps organisés et de toutes les choses du monde; les maladies étaient guéries au moyen de cet agent éthéré, qui portait le système nerveux à des réactions extrêmement énergiques, sans lesquelles nulle guérison n'aurait lieu. Ce fluide était le principe tout-puissant duquel dépendaient la santé, la maladie et la guérison, au lieu que l'organisme animal possède en lui-même une puissance individuelle et propre d'existence et d'action.

Ne portant son attention que sur la puissance spirituelle qui existe chez l'homme, Barbarin fonda une *école mystique* ou *spiritualiste*, qui prétendait guérir les maladies par la foi et la volonté, en excitant les penchans moraux et religieux; cette secte se mit en opposition avec l'école physique de Mesmer.

Puysegur fonda une troisième école mixte, qui combinait ensemble le traitement physique et moral des malades. Cette école dirigeait un esprit énergique sur les malades, les couvrait en quelque sorte de toute la volonté de l'âme, en même temps qu'elle les touchait très-légèrement ou tenait les mains à quelque distance d'eux. Par là elle évitait les réactions violentes et orageu-

ses, et se bornait à produire une exaltation des sentimens et des penchans, qu'elle prétendait devoir guérir les maladies.

J'ai annexé ces deux sections à l'école physico-dynamique, ne pouvant lui assigner de place spéciale et distincte. L'école mystique a relevé la tête dans ces derniers temps, le magnétisme animal ayant été présenté comme l'intermédiaire entre le monde physique et le monde moral, en médecine, par Kerner, Eschenmayer, etc.

Thérapeutique et pharmacodynamique de l'école des humoristes.
— Cette école fonde surtout la vie, dans l'état de santé et de maladie, sur le système des humeurs; c'est aussi par le système du sang et des humeurs qu'elle fait principalement accomplir la guérison.

Quant à ce qui concerne le rapport de l'art à la nature, elle admet en général l'idée hippocratico-galénique, renouvelée par Stahl, d'après laquelle le médecin est le ministre de la nature, qu'il aide dans ses efforts curatifs pour se débarrasser des substances nuisibles qui ont infecté et changé la masse du sang et des humeurs.

On s'imaginait en conséquence le système vasculaire surabondamment plein de sang, ou le sang empoisonné par des âcretés pathologiques, ou les vaisseaux opprimés par du sang stagnant, ou enfin les liquides assimilateurs et sécrétoires dégénérés; on pensait que la nature s'efforce de remédier à ces vices du sang et des humeurs par des mouvemens critiques, des hémorrhagies, des sueurs, des évacuations d'urine, des vomissemens, des diarrhées, etc., et que c'est en cela que consiste la guérison.

Les plus grands médecins de cette école sont Fernel, Duret, Baillou, Sydenham, Grant, Boerhaave (qui, en théorie, appartenait à l'école mécanique et chimique), Gaubius, Van Swieten, Debaen, Pringle, Stoll, Kämpf, Borsieri, C.-L. Hoffmann, Wedekind, Selle, Brendel, Richter, S.-G. Vogel, etc.

Quoique les principaux coryphées de cette école adoptassent en réalité la thérapeutique hippocratico-galénique et stahlienne, cependant plusieurs se sont laissé entraîner par la méthode em-

pirique, qui agit en sens précisément inverse des efforts curatifs de la nature, et contre laquelle Stahl s'est élevé avec tant de force. Cette méthode dégénérant fréquemment en grossière manie d'évacuer, on tirait du sang, on prodiguait des purgatifs, des vomitifs, des sudorifiques, des diurétiques, des altérans, etc., pour combattre la pléthore, la stase du sang et des humeurs, leurs altérations, leurs dégénérescences, pour expulser du corps des âcretés de différentes espèces.

La limite que j'ai tracée entre les écoles chimique et humorale fut très-souvent franchie, de sorte que fréquemment la pratique humorale dégénéra en une grossière pratique chimique, surtout entre les mains du vulgaire des médecins.

De cette manière on perdit souvent de vue ce qui, au lit du malade, doit nécessairement paraître le point le plus important, savoir, la distinction des phénomènes provoqués par la cause ennemie, et de ceux qui sont produits par la force vitale réagissant contre cette cause : aussi arrivait-il fréquemment que l'on confondait ensemble ceux de la maladie et de la guérison, et qu'on arrêtait cette dernière, dans la ferme persuasion d'anéantir la première.

Les vues contraires sur la maladie et la guérison, que Paracelse et Stahl avaient émises, ne furent pas développées, et il est réservé à l'avenir d'épuiser un objet si important, sans lequel on ne peut faire un pas sûr au lit du malade.

J'ai déjà dit que les humoristes croyaient que la cause des maladies sort du corps avec les évacuations critiques, et que tel était le but principal vers lequel tendait leur thérapeutique. Ils confondaient l'effet avec la cause, puisque, comme on l'a vu précédemment, les évacuations critiques sont des produits du travail de la maladie et de la guérison, comme les déjections, dans l'état de santé, sont celui de la vie qui use les matériaux nécessaires à son entretien.

Il n'est en effet pas très-difficile de s'apercevoir que le travail morbide de la vie, surtout dans les fièvres, dépendant d'un changement du système sanguin et nerveux, doit nécessairement

aussi produire d'autres excrétions, et que ces changemens des excrétions doivent concorder avec la modification particulière du système des liquides et des solides, d'où la séméiotique des symptômes, ou l'interprétation de ce qui se passe en dedans par ce qui a lieu au dehors.

Pendant les progrès du travail morbide, les changemens des sécrétions et excrétions continuent nécessairement aussi, en preuve de la modification organique intérieure du système des humeurs, avec le concours du système nerveux. Si les excrétions subissent leurs plus grands changemens vers la fin de la maladie fébrile, il ne faut point en être surpris, puisqu'elles représentent les produits achevés et complets de la métamorphose organique; et si elles sont souvent si abondantes et si rapides, il n'y a rien là d'étonnant non plus, puisque dans les maladies cycliques, comme les fièvres, à une attaque rapide et orageuse doit succéder une réaction prompte et énergique, dont la fin amène de toute nécessité, avec plus ou moins de promptitude, le retour des évacuations ordinaires et propres à l'état de santé.

C'est donc par une fausse interprétation de la marche suivie par les maladies, que les humoristes dirigent exclusivement leur traitement vers la manifestation du mouvement critique, au lieu de se conformer à la gradation que la nature observe dans le développement du travail morbide et curatif.

Voilà comment trop d'attention consacrée aux produits leur fit oublier le producteur, qui est bien plus important : croyant que le salut des malades dépend uniquement des évacuations critiques, ils imaginèrent toutes sortes de procédés et de moyens pour chasser du corps les prétendus vices originaires des humeurs, confondant ainsi l'effet avec la cause, le produit avec la production.

Les évacuations critiques sont le *caput mortuum* du travail organique morbide, qui paraît terminé lorsqu'elles-mêmes cessent. Voilà pourquoi le traitement d'une maladie fébrile, pour être conforme à la nature, et pour ne pas gêner cette maladie dans

son développement, doit l'accompagner à travers toutes ses périodes et la conduire à sa fin.

Thérapeutique et pharmacodynamique de l'école solidiste. — L'école solidiste rattache la vie, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie, au système des parties solides et surtout des nerfs, qui dirigent et dominent les fonctions organiques, immédiatement ou médiatement.

Les maladies sont considérées comme effets d'une cause qui attaque le système nerveux, et d'une réaction de la part de ce système, par conséquent comme une lutte entre action et réaction, dans laquelle on reconnaît l'essence de la force médicatrice de la nature ; l'action part de la cause ennemie, et la réaction du système nerveux.

Le système nerveux, de même que les fibres irritables et contractiles des muscles et des vaisseaux qui en dépendent, sont supposés dans un état de tension et de relâchement, au milieu de l'activité ou de la faiblesse des phénomènes vitaux ; la vie et ses forces sont substantialisées ; les nerfs sont l'origine, le siège et l'essence de la force vitale elle-même ; en même temps que les fonctions s'exercent, dans l'état de santé et de maladie, la substance des forces vitales est aussi active et modifiée.

Comme les influences nuisibles à la santé, et par cela même productives de la maladie, agissent immédiatement sur la substance des nerfs ou sur leur fluide (d'après Cullen), les médicaments agissent aussi en premier lieu sur les nerfs, et tantôt stimulent leur action, les tendent, tantôt affaiblissent leur activité, les relâchent.

On voit que la thérapeutique solidiste est en opposition avec celle des humoristes. D'après ceux-ci, les médicaments agissent immédiatement sur les liquides, et y apportent les changements nécessaires au but de la guérison ; après quoi seulement leur action porte sur le système des parties solides. Suivant les solidistes, l'inverse a lieu, les médicaments agissent d'une manière immédiate sur les solides et médiate sur les liquides.

De là résulte la différence entre la doctrine des uns et des autres sur les crises. Les humoristes voient dans les crises une évacuation de la maladie même, de sa cause matérielle, et les solidistes une preuve seulement que les mouvemens organiques de la maladie ont cessé. Les premiers ne connaissent que des lésions des humeurs ou des âcretés; les solidistes, que des lésions des mouvemens, des irritations. Aussi les humoristes tendent-ils surtout à modifier, changer, corriger, évacuer les humeurs; et les solidistes, à régulariser, modérer, accroître les mouvemens organiques. De même que ceux-ci peuvent nuire en restreignant les évacuations d'humeurs et en attachant trop d'importance à la tension ou au relâchement des solides, de même aussi ceux-là nuisent par leur trop d'affection pour la purification et l'évacuation des humeurs, par le trop peu d'égard qu'ils ont à l'état des solides, notamment du système nerveux et des fibres irritables.

Les plus célèbres partisans du solidisme sont F. Hoffmann, qui du reste ne négligeait pas non plus la pathologie humorale, Whytt, Unzer, Cullen, qui le réduisit en système, Macbride, Gregory, Musgrave, Gardiner, Platner, Sprengel, etc.

Je dois faire encore observer que les solidistes et les humoristes adoptaient le principe de l'énantiose et de l'alloïose, en voulant guérir les maladies par des médicamens qui produisent des phénomènes opposés ou différens de ceux de ces maladies. Sous ce rapport, l'idée de Paracelse et de Vanhelmont est demeurée sans influence sur eux, et ils n'y ont même pas fait d'attention. Si l'on veut être rigoureux dans son jugement, on peut dire que les lois de la guérison et de l'action des médicamens ne furent pas soumises à une discussion sérieuse ni à un examen pratique, mais qu'on raisonna spéculativement à leur égard, et que par conséquent on établit des principes qui ne reposaient pas sur l'expérience, ou qu'on admit empiriquement et historiquement les doctrines traditionnelles et accréditées, sans soumettre les phénomènes à une étude raisonnée. Cette dernière marche fut celle des praticiens, des empiriques et des éclectiques; l'autre celle des théoriciens, des dogmatistes et des systématiques. Sous le point de vue de

l'étude des médicamens, de leurs vertus et de leurs effets, Haller, Alexander et Stork sont ceux qui ont surtout ouvert la carrière expérimentale; malheureusement on ne les y a pas suivis, et c'est une tâche réservée encore à notre siècle.

Thérapeutique et pharmacodynamique de l'école du virtualisme. — Les virtualistes partent de cette idée, plus ou moins précise, que la vie et ses manifestations, en santé comme en maladie, ne sont autre chose que des actes d'excitement. C'est par cette expression qu'ils ont échappé au matérialisme des solidistes et des humoristes.

Le travail de la guérison et les effets des médicamens qui rétablissent la santé sont considérés aussi par eux sous le point de vue de la virtualité. Ils les regardent comme des actes ou des influences d'excitation. Leur thérapeutique et leur pharmacodynamique reposent donc sur les bases du virtualisme.

Les diverses sectes qu'on peut admettre dans le virtualisme sont le brownisme, la théorie de l'excitement, le broussaisisme, le contrastimulisme et l'homœopathie. C'est par le système de Brown que commença ce mouvement en médecine; la théorie de l'excitement le perfectionna, et l'homœopathie le porta au plus haut degré de spiritualisation. Quant aux doctrines de Broussais et de Rasori, quoiqu'ayant leurs racines dans l'idée de l'excitement, elles se rapprochent à certains égards du solidisme, puisqu'elles ont égard aussi aux parties solides et à leur état physique.

Toutes ces sectes ont en commun cela de remarquable, qu'elles considèrent la guérison par la nature comme incomplète, et celle par l'art comme la seule qui corresponde à l'idée d'une véritable guérison.

Les doctrines thérapeutiques de cette école sont en opposition avec la nature; l'art y est élevé bien au dessus de la nature et de ses puissans instincts, que Eschenmayer a si bien peints, en disant: « La force médicatrice est l'instinct naturel, marchant sans savoir ni volonté quand il s'agit de choisir le bien et d'éloigner le mal. Nous ne pouvons partager l'opinion que cette force est aveugle et irraisonnable, qu'elle a besoin d'être conduite et redressée

par le médecin ; car , si , en formant l'organisme humain , la nature accomplit une œuvre que le plus grand géomètre ou le plus habile artiste ne saurait imiter , nous devons bien admettre aussi qu'elle ne peut agir que d'une manière convenable lorsqu'il est seulement question de réparer un désordre. Si nous savions avec quel art elle procède quand elle ramène à l'équilibre les forces inégalement réparties , quand elle remédie au trop ou au trop peu , en réparant les pertes de substance et assurant l'intégrité des organes , quand elle détourne les irritations des parties nobles , pour les jeter sur d'autres moins importantes , quand elle travaille à les éliminer du corps , quand elle se décide , dans les cas de nécessité absolue , à sacrifier une partie pour sauver le reste , quand elle met en jeu tant de sympathies et d'antagonismes pour rétablir la santé , nous serions étonnés de ces combinaisons qui ont lieu à notre insu dans notre propre intérieur , et nous cesserions de croire que nos méthodes curatives soient préférables à cette force médicatrice. »

L'école des virtualistes rejette ces vues exprimées par Eschenmayer ; elle substitue l'art et ses médicamens à la nature et à ses efforts curatifs. Méconnaissant l'importance de la nature , puisqu'elle prétend la dominer entièrement par l'art , elle n'a aucun égard non plus au cours ni à la marche des maladies. elle ne les considère pas comme des développemens d'un acte organique , elle ne reconnaît point le travail de la guérison pour l'effet d'une force naturelle réactionnaire ; les effets curatifs de la nature elle-même ne lui semblent être que des phénomènes morbides ; elle ne conçoit pas l'importance de la formation des crises , etc. Elle contraste donc d'une manière parfaite avec l'école hippocratique-galénique , et dans la secte homœopathique se répète , quoiqu'avec quelques changemens , la thérapeutique de Paracelse , de même que celle de Stahl s'exprime dans les meilleures sectes allopathiques de notre siècle. Ces répétitions sont des développemens poussés plus loin des principes qui sont la base du système des guérisons par l'art et par la nature.

— *Thérapeutique et pharmacodynamique des brownistes.* — Toute

la doctrine physiologique et médicale de Brown repose sur l'idée de l'excitement comme effet nécessaire d'une excitabilité organique subjective et d'un excitement objectif. « C'est l'excitement seul, dit Brown, qui, dans ses différens degrés, produit la santé, la maladie et la guérison. Lui seul domine les maladies générales et locales, dont aucune ne provient d'un vice des parties liquides ou solides, mais qui toutes doivent naissance à un excès ou à un trop peu d'excitement. Le traitement ne doit donc jamais tendre à modifier l'état des fluides et des solides, mais uniquement à accroître ou à diminuer l'excitement. »

J'ai déjà dit en général quelle opinion Brown se faisait des rapports entre le médecin et son art d'une part, la nature et sa force médicatrice de l'autre. Il considérait la vie comme un état qui ne peut être maintenu que par des excitemens externes et internes. Le passage suivant en donne la preuve : « Tout ce qui a été dit jusqu'ici prouve que la vie n'est point un état naturel, mais un état forcé; que les êtres vivans luttent à chaque instant contre leur dissolution; qu'ils n'en peuvent être garantis que par des influences extérieures, encore même avec peine et pour un certain laps de temps seulement; qu'enfin ils succombent à la nécessité, et meurent. On ne doit jamais oublier que nous ne subsistons pas par nous-mêmes, mais que tant que nous avons une excitabilité convenablement apte à être impressionnée du dehors, nous dépendons totalement des influences excitantes qui agissent sur elle. »

Brown considérant la vie en santé comme absolument dépendante des excitans extérieurs, on doit bien prévoir d'avance qu'il croyait aussi à l'impuissance de la force médicatrice de la nature. Il dit : « On ne doit jamais s'en rapporter à la force médicatrice de la nature dans une maladie grave ou dans une forte disposition à la maladie; car, sans puissances extérieures qui l'excitent, elle est dépourvue de toute efficacité. » Dans un autre endroit de ses écrits, nous lisons : « Il n'y a qu'une connaissance intime de la vraie nature de la vie qui puisse ouvrir les yeux des praticiens sur l'absurdité d'une théorie qu'on leur a dans tous les temps présentée

sous les dehors d'un fait respectable. » Ainsi Brown poussait à l'extrême l'opinion de Paracelse que la nature est impuissante dans les maladies considérables, et qu'elle a besoin d'y être appuyée ou plutôt remplacée par l'art. Nul médecin n'est allé plus loin que lui dans son mépris pour la force médicatrice de la nature, puisqu'il faisait entièrement dépendre la vie et ses manifestations des excitans extérieurs.

On pourrait à juste titre dire de lui qu'il avait plus saisi la vie dans les excitans que dans le corps organique, qu'il ne considérerait que comme une excitabilité subjective. De cette manière on saisisrait mieux l'opposition absolue qui existe entre lui et Stahl. La vie est excitation : celui-ci est la suite d'une excitation positive et d'une excitabilité négative. Brown attribuait donc aux excitans et à la force vitale moins qu'il ne leur revient réellement.

La loi thérapeutique que Brown suivait était l'énantiose, puisqu'il voulait toujours guérir *contraria contrariis*. Augmenter l'excitement lorsqu'il est diminué, le diminuer quand il est accru, voilà en quoi consistait, suivant lui, le seul et unique office du médecin. « L'indication, dans les maladies sthéniques est de diminuer l'excitement, dans les asthéniques, au contraire, de l'augmenter, et dans les deux cas, de le porter au point qu'il tienne le milieu entre les deux extrêmes. C'est la seule à remplir dans les maladies générales. »

Suivant Brown, les médicamens, comme toutes les influences de l'univers, n'agissent que comme excitans, et ne guérissent que d'après la loi de l'excitement. « Ce qui prouve que l'excitement domine la vie entière, c'est que toutes les influences excitantes n'ont qu'une action irritante, et n'excitent qu'en vertu de cette action ; c'est que la vivacité des fonctions est en raison directe de l'énergie des activités excitantes ; c'est que les médicamens ne sont jamais efficaces qu'en opposant un excitant faible à un autre immodéré, un fort excitation à un défaut d'excitement. »

Comme les maladies se partagent en deux classes, les sthéniques et les asthéniques, de même les médicamens se divisent en

deux catégories, les excitans et les débilitans. Mais la sthénie et l'asthénie n'étant que des degrés divers d'un seul et même excitemment, les excitans et les débilitans ne diffèrent non plus les uns des autres que sous le rapport du plus ou moins de force avec laquelle ils accroissent ou dépriment l'excitement. « De même que les maladies des deux classes sont déterminées par des causes excitantes appartenant au même cercle d'action, mais seulement différentes quant au degré, de même aussi les unes et les autres sont écartées et éloignées par une même manière d'agir des médicamens, avec le seul soin d'opposer un agent contraire à celui qui a exercé une influence nuisible sur le corps. Les mêmes débilitans qui guérissent une maladie sthénique, les guérissent toutes; et on peut en dire autant des excitans par rapport aux maladies asthéniques. La paralysie, autant qu'elle est curable, l'hydropisie, autant qu'elle est une affection générale, la goutte et la fièvre, ne sont-elles pas diminuées et supprimées par les mêmes moyens? N'est-ce pas à des moyens identiques que cèdent la péripneumonie, la variole, la rougeole, le rhumatisme et le catarrhe? Mais tous ces moyens accroissent la force de la vie dans un cas asthénique et la diminuent dans un cas sthénique. Leur action est donc la même dans l'un et l'autre cas, et ne diffère qu'à l'égard du degré. »

On peut dire, d'après cela, que tous les médicamens possèdent la même vertu, savoir, celle d'exciter ou d'irriter, et que la différence entre eux consiste uniquement en ce que les uns excitent plus ou moins qu'il ne convient à l'état de santé. « Les médicamens, dans les maladies sthéniques, sont des influences qui excitent moins que la chose ne serait nécessaire en santé, de sorte que, pour abrégé, on les appelle débilitans. S'ils excitent plus que ne le comporterait l'état de santé, on les nomme excitans ou irritans. »

Le passage suivant exprime fort bien la manière dont Brown employait les médicamens dans les maladies, eu égard à la force, à la dose, à la simplicité, à la localité, etc. : « Les débilitans et excitans doivent être administrés d'autant plus abondamment ou

plus rarement que la constitution , et l'affection locale qui en dépend , est plus ou moins excitée. Quant au choix des moyens particuliers , il faut toujours opposer le plus énergique au mal le plus violent. Jamais on ne doit combattre une maladie violente , ni même aucune maladie quelconque , par un seul moyen ; jamais le traitement ne doit se diriger de préférence sur un point réputé le siège de la maladie , parce qu'il résulte souvent de là des inconvéniens. L'emploi de plusieurs moyens est préférable à celui d'un seul , quand leur puissance se répand davantage dans le système et impressionne l'excitabilité d'une manière plus complète et plus uniforme. Quiconque dirige l'action des moyens sur un point , et attend des secours non de l'excitabilité , mais de l'impression locale , ressemble à celui qui croit détruire un arbre quand il en coupe une branche. »

On voit que Brown mettait toute sa confiance dans les influences médicinales , dont il faisait toujours agir une plus ou moins grande quantité sur l'excitabilité organique. Il ne s'en rapportait pas à la force créatrice de la nature , qui se maintient elle-même dans l'état de santé , se protège elle-même , et se sauve dans les maladies , quand l'art sait l'observer et l'aider avec sagesse.

Thérapeutique et pharmacodynamique de la théorie de l'excitement. — Cette théorie naquit immédiatement de la précédente. On peut la considérer comme un brownisme perfectionné , mais qui au fond n'a pas subi de changement essentiel.

La principale différence consiste en ce que la théorie de l'excitement accorde à l'organisme non pas seulement l'excitation passive de Brown , mais encore une force réactionnaire active , de sorte que la puissance subjective s'accroît à mesure que diminue la puissance objective des excitans.

Cependant elle n'apprécie point la force médicatrice de la nature autant qu'elle l'aurait dû faire en admettant une force réactionnaire de l'organisme. Les passages suivans prouveront que le chef de cette secte , Roeschlaub , accordait encore trop peu à la nature et à ses forces , et trop à l'art et à ses médicamens. « Les maladies que les forces médicatrices de la nature doivent guérir

sont ou internes et générales, ou externes et locales, c'est-à-dire dues à une altération du principe vital ou à une lésion d'une partie de l'organisation. Quant à ce qui concerne les maladies du premier genre, je ferai voir que la maladie, comme tout état de la vie, est un produit des impressions du dehors sur la puissance vitale et un résultat de la réaction de cette puissance, de sorte que la santé, la maladie et la guérison dépendent entièrement des impressions extérieures et de la possibilité de réagir convenablement. Donc supposer une force médicatrice de la nature dans les maladies internes, c'est admettre une chimère, et Brown a eu parfaitement raison de la rejeter. »

Roeschlaub attaquait principalement la force médicatrice de la nature comme qualité occulte, et en cela il avait raison : cette force médicatrice est la réaction de l'organisme contre la maladie, mais c'est là ce qu'il ne reconnaissait pas. D'autres passages prouvent, au reste, qu'il la plaçait au dessous de l'action de l'art. « Il n'y a donc aucun motif pour que, dans la grande classe de maladies générales qui se fondent sur l'asthénie directe des fonctions vitales, nous admettions une force médicatrice de la nature, dont l'activité les écarte ou même contribue seulement en rien à les écarter. Car si toute asthénie directe, abandonnée à elle-même, passe toujours à un plus haut degré d'asthénie, et jamais à un degré normal d'excitement, c'est-à-dire à la santé, que doit donc être ici la force médicatrice de la nature? Pour qu'il existât une force semblable de l'action de laquelle on pût attendre quelque secours en pareil cas, il faudrait que ce secours arrivât sans qu'aucune influence extérieure élevât la puissance de l'excitement jusqu'au degré proportionné à la force du pouvoir réactionnaire existant. Il faudrait que la maladie par asthénie directe, abandonnée à elle-même, fût guérie par son secours. Mais l'expérience nous apprend que le contraire précisément a lieu. Nous pouvons donc regarder comme des jeux de l'imagination la coction, la crise et tous les soi-disant efforts de la nature pour rétablir la santé dans les maladies par asthénie directe. Rien de tout cela n'a de fondement solide ni dans la théorie ni dans l'expérience. L'expérience nous

enseigne souvent que des maladies se terminent par la mort, malgré les meilleures crises, et par la guérison, sans aucune crise. Il y a même des cas où la suppression de ce qu'on appelle les mouvements critiques est ce qui a contribué le plus au rétablissement de la santé. »

La vérité et l'apparence se trouvent réunies dans ce passage. Roeschlaub ne conçoit la vie que comme excitements, et non en même temps comme formation; il ne distingue pas bien les réactions, c'est-à-dire le travail curatif, des actions morbides, c'est-à-dire du travail morbide, qui sont nécessairement liées ensemble, tant qu'il ne survient pas ou la santé ou la mort. La guérison n'est donc possible qu'autant qu'elle est produite par les réactions curatives de la nature, au secours de laquelle l'art est souvent obligé de venir pour l'aider ou la modérer, mais sans laquelle il ne peut rien.

Comme la théorie de Brown, celle de l'excitement a trop généralisé le mode de traitement des maladies, puisqu'elle n'admet qu'excès ou faiblesse de l'excitement à guérir par des médicaments qui diminuent ou accroissent cet excitement. La loi de l'énantiose est, avec celle de l'alloïose, la directrice du traitement. Comme le brownisme, cette doctrine combine les médicaments, les prescrit à haute dose, etc. Attribuant aussi presque toutes les maladies à la faiblesse, c'est également à la méthode fortifiante qu'elle accorde la prééminence.

Thérapeutique et pharmacodynamique de Broussais. — La doctrine thérapeutique de Broussais peut être traitée en peu de mots; elle se fonde sur la physiologie et la pathologie.

Comme la vie, dans l'état de santé, ne repose que sur l'irritation, les maladies ne sont non plus déterminées que par des irritations immodérées ou nuisibles par elles-mêmes, d'où résultent des congestions et des inflammations. Le traitement ne consiste non plus qu'à soustraire les irritations, ce à quoi on parvient surtout par les émissions sanguines, aidées des adoucissans et mucilagineux.

La thérapeutique de Broussais est en opposition avec celle de

Brown et de Roeschlaub. Ceux-ci ne voyaient guère que des maladies asthéniques, qu'ils voulaient guérir par des fortifiants; Broussais n'admet presque que des affections sthéniques ou inflammatoires, à combattre par les débilitans.

Il y a encore opposition entre les deux doctrines sous un autre point de vue. Broussais ne reconnaît au fond que des maladies locales, qui peuvent s'étendre par sympathie ou par antagonisme, et sembler ainsi devenir générales; c'est pourquoi il croit aussi ne devoir leur opposer que des émissions sanguines locales, et des émolliens ou adoucissans dont l'action curative ne peut s'exercer que par un contact immédiat. Brown et Roeschlaub ne croyaient qu'à des maladies générales de l'excitement, à des excitans agissant sur l'excitement tout entier, par conséquent aussi au traitement général des maladies.

Thérapeutique et pharmacodynamique des contrastimulistes.

— Les contrastimulistes n'admettent, comme les partisans de Brown, de Roeschlaub et de Broussais, qu'une différence quantitative de la vitalité dans les maladies, que des gradations dans l'échelle de l'excitement. Leur thérapeutique correspond à leur pathologie. Celle-ci partage les maladies en deux classes, suivant que les phénomènes généraux et locaux de la vie sont ou exaltés, avec accroissement de l'excitement et tension de la fibre irritable, ou affaiblis, avec diminution de l'excitement et relâchement de la fibre irritable. A ces deux classes la thérapeutique oppose deux méthodes différentes aussi quant au degré seulement, d'après la loi de l'énantiose et de l'alloïose, savoir, les excitans et les débilitans.

Quand la vitalité est exaltée, l'excitement augmenté et la fibre irritable tendue, il faut employer la méthode débilitante, qui consiste à soustraire l'irritation par les saignées surtout, mais aussi par d'autres moyens dont l'action est analogue, comme les sels neutres, les mercuriaux, les antimoniaux, les narcotiques, etc.

Lorsque la vitalité est affaiblie, l'excitement diminué et la fibre irritable relâchée, on doit recourir à la méthode excitante, au vin, au quinquina, au camphre, au musc, etc.

La classe des maladies qui dépendent d'un excès d'excitement, ou qui ont un caractère inflammatoire, étant de beaucoup la plus considérable, la méthode débilitante est aussi celle qu'on emploie le plus souvent, et surtout dans les affections chroniques.

Sous ce rapport les doctrines de Rasori et de Broussais sont opposées à celles de Brown et de Rœschlaub. Ceux-ci généralisaient la méthode excitante, parce qu'ils faisaient dépendre la plupart des maladies de la débilité. Ceux-là généralisèrent la méthode débilitante, parce qu'ils attribuaient la majorité des maladies à un excès de force ou d'excitement.

Mais ces quatre sectes de l'école virtualiste ont cela de commun que toutes exaltèrent la puissance de l'art et méprisèrent ou négligèrent la force médicatrice de la nature, qu'elles procédèrent au traitement des maladies d'après la loi de l'alloïose, mais surtout d'après celle de l'énantiose, qu'elles attribuèrent la maladie à une altération quantitative de l'excitement, sans avoir égard à ses altérations qualitatives; qu'elles s'attachèrent uniquement à ce qu'il y a de général, d'intérieur ou d'essentiel dans le travail morbide, sans considérer ce qui s'y trouve de particulier, d'extérieur ou de formel; qu'ils n'accordèrent aux médicamens que des vertus quantitativement différentes, sans admettre qu'il y eût entre eux des diversités qualitatives; qu'ils n'envisagèrent dans les médicamens que leur propriété excitante, sans considérer en même temps leur action sur la formation; que, dans leur dédain absolu des forces médicatrices de la nature, ils attendirent tout salut des influences médicinales, et que par conséquent ils prescrivirent les médicamens à toutes doses, en grandes quantités, diversement associés ensemble, et très-rapprochés les uns des autres, afin de ramener la santé en quelque sorte par force.

Sous ce dernier point de vue, la doctrine de Rasori est surtout remarquable en ce qu'elle prescrit des médicamens tellement énergiques et à si hautes doses, qu'on n'en pourrait trouver aucun autre exemple dans l'histoire de la médecine. Cette particularité est d'autant plus remarquable qu'à la même époque Hahnemann atténuait les doses et l'action des médicamens

à un degré jusqu'alors inconnu. Quelle distance entre Rasori, qui donnait des gros et des onces, et Hahnemann, qui ne prescrit que des millionièmes ou des décillionièmes d'une goutte ou d'un grain du même médicament !

Ici nous arrivons à une des questions les plus importantes qui s'agitent actuellement dans le monde médical, celle de la force des doses des médicaments, qui ne peut être examinée dans ce travail.

Thérapeutique et pharmacodynamique de l'homœopathie et de l'isopathie. — Le virtualisme, qui s'éleva sur les débris de l'école matérialiste, notamment de celle des solidistes, auquel Brown, Rœschlaub, Broussais et Rasori imprimèrent des directions différentes, en le faisant servir de base à des doctrines qui ont exercé ou exercent encore une influence dominante, fut poussé à son dernier terme par Hahnemann, qui rejeta hardiment toute matérialité de la nature, ne laissant plus subsister que des forces et des vertus médicinales.

Hahnemann exprime clairement, dans plusieurs passages, la manière dont il conçoit le rapport du médecin et de son art à la nature et à sa force médicatrice.

Ses déclarations témoignent une opposition formelle contre le système de la guérison par la nature, tel qu'il était admis par l'école hippocratique-galénique, qu'il a été renouvelé par Stahl, et qu'il est soutenu aujourd'hui par les partisans les plus célèbres de l'allopathie. Elles accordent une prééminence absolue au système de la guérison par l'art, fondé par Paracelse et Vanhelmont, puis développé par Brown, Rœschlaub, Broussais et Rasori.

L'époque actuelle représente la médecine dans un état de décadence. L'homœopathie a détruit la nature, et l'a totalement remplacée par l'art ; l'esprit humain n'a plus besoin du secours de la nature ; sa pensée et ses médicaments peuvent tout. L'allopathie laisse l'art à sa faiblesse, les forces de la nature étant encore l'appui sur lequel elle compte le plus.

Pour se faire une idée juste du rapport entre la nature et l'art,

il faut les concevoir ayant mutuellement besoin l'un de l'autre. L'art est la liberté et l'idéalité de la nature ; la nature est la nécessité et la réalité de l'esprit ; ils doivent se prêter secours, afin de ne former qu'un tout.

Le système allopathique de la guérison par la nature et le système homœopathique de la guérison par l'art ne sont que les deux moitiés de la véritable médecine, qui ne peut se développer et se compléter ni sans la nature ni sans l'art.

La manière dont Hahnemann envisage le travail de la maladie et de la guérison, est la cause pour laquelle il rejette entièrement la guérison par la nature, que les partisans des autres sectes virtualistes refusent aussi plus ou moins d'admettre. Il ne voit dans les efforts curatifs de la nature, dans ses réactions contre l'attaque d'un ennemi, qu'une seconde et autre maladie, un véritable mal ; auquel on ne doit pas s'en fier pour accomplir la guérison.

Pour Hahnemann, il n'y a que des symptômes de maladie (symptômes passifs) et point de symptômes de guérison (symptômes actifs) ; la santé est refoulée par la maladie, au lieu que, d'après les principaux allopathes, la maladie est refoulée par la santé. On voit donc se reproduire l'opposition de Paracelse et de Stahl ; celui-ci ne voyait que des symptômes de guérison, et le travail morbide n'était pour lui qu'un phénomène critique que le médecin doit chercher à compléter ; l'autre n'admettait que des symptômes de maladie, qui tendent à consumer l'organisme et que le médecin doit vaincre en excitant des symptômes de réaction.

Cette reproduction d'un ancien conflit est d'autant plus remarquable qu'en réalité Hahnemann représente aujourd'hui les vues de Paracelse, de même que Jahn rappelle celles de Stahl. Il en résulte que l'homœopathie a plus d'importance et de valeur que ne lui en attribue l'opinion vulgaire.

De même que Paracelse s'empressait d'appeler l'art au secours de la nature pour chasser la maladie qui mine la santé, de même Hahnemann invoque l'art pour détruire la maladie. Comme Stahl

apercevait dans la maladie la main bienfaisante de la nature, de même Jahn en voit dans le travail morbide que la nature combattant pour son salut. Aussi dit-il : « J'ai fait voir que, dans les méthodes curative jusque-ici reçues, on a pris les manifestations de la nature luttant dans la vue d'atteindre à son but, pour des phénomènes de la maladie elle-même, qu'on les a aveuglement combattus et supprimés, et que par conséquent on a maltraité la nature au plus haut point ; j'ai démontré que, si l'on veut bien traiter les maladies, il faut renouveler la médecine de fond en comble ; j'ai donc, autant qu'il a dépendu de moi, ébranlé l'édifice usé de la vieille médecine, et semé des graines qui, cultivées avec soin, produiront une thérapeutique nouvelle et vraie. »

On ne doit pas être surpris de ce que Hahnemann s'est jeté dans les bras de la médecine artificielle, puisqu'il considère le travail curatif de la nature comme un travail morbide ; ni que Jahn embrasse la médecine naturelle, puisque le travail morbide est à ses yeux un travail réellement curatif de la nature. Nous regardons ces deux hommes comme les représentants ou les supports des deux principes de la thérapeutique actuelle, comme le Paracelse et le Stahl de notre époque. Ils doivent nécessairement pousser le contraste entre l'art et la nature jusqu'au terme extrême, d'où sortira enfin la véritable thérapeutique.

Comme Hahnemann n'aperçoit pas, dans les maladies, de travail curatif à diriger, à favoriser, à soutenir, mais seulement un travail morbide à détruire ou à faire cesser, il rejette les principes de l'énantiose et de l'alloïose propres à l'ancienne école, et y substitue celui de l'homœiose ou de l'homœopathie, dont ses disciples Héring, Lux, Gross, etc., ont fait celui de l'isopathie.

Hahnemann ne s'aperçoit pas que, dans beaucoup de cas, il n'y a pas seulement sympathie, mais aussi synergie, c'est-à-dire participation d'autres parties à la même affection, ce qui amène la guérison. Dans ces cas, sa pratique doit coïncider avec celle de Paracelse, qui maintient que la maladie et la santé existent ensemble, et que le plus fort doit triompher du plus faible.

Schulz a fait voir que Hahnemann a Paracelse pour prédécesseur, celui-ci ayant déjà établi le principe *similia similibus*. La seule différence tient à ce que Paracelse voulait exciter une réaction de santé individuelle contre la maladie, tandis que Hahnemann prétend chasser une maladie par une autre. Au fond, il n'y a de différent que l'explication; la conduite est la même des deux côtés.

Hahnemann pense que, pour être guérie, la maladie a besoin d'être aggravée. C'est là-dessus que, contre sa volonté, plusieurs de ses disciples ont fondé le principe de l'isopathie, en disant que les maladies doivent être guéries par leurs propres causes, employées comme moyens curatifs.

Gross s'exprime ainsi : « Le principe *æqualia æqualibus* paraîtra sans doute paradoxal; cependant, puisqu'on l'a mis au jour, je dois avouer que depuis long-temps je l'ai reconnu pour le seul exact, et que je n'ai eu recours au principe *similia similibus* que dans les cas de nécessité, où je ne trouvais rien de mieux. Quand l'*idem* nous manque, il faut nous en tenir au *simillimum*; le *simile* n'est déjà point suffisant, et de là vient sans doute que tant de médicamens en apparence appropriés nous laissent si souvent en défaut. »

En réponse à Hahnemann, qui ne veut pas reconnaître la loi de l'isopathie, le même Gross a répliqué. « Hahnemann pourrait croire que j'apprécie moins les services rendus par lui à la médecine, depuis que j'ai fait des expériences sur les matières animales, et que j'en ai obtenu d'importans résultats. Je déclare formellement ici que les mots *similia similibus*, *simillima simillimis*, *æqualia æqualibus*, homœopathie et isopathie, ne sont à mes yeux que des désignations différentes d'un seul et même principe thérapeutique, et que, loin de renverser ou seulement d'ébranler la théorie de Hahnemann, ils ne font que lui donner un nouvel appui. Le principe thérapeutique suprême est aussi vrai que la nature, et à l'abri de toute contestation.... L'isopathie n'est qu'un perfectionnement de l'homœopathie; sans celle-ci on ne serait jamais arrivé à celle-là. »

On voit d'après cela que la nouvelle école thérapeutique n'est point encore arrivée à élucider ses idées.

Je dois encore citer ici le passage suivant de Maurice Müller : « On entend par moyens homœopathiques ceux qui produisent une action analogue (à différents degrés). On devrait appeler isopathiques ceux qui exercent une action identique, sans être de même nature ni de même origine, et homœopathiques ceux dont l'action, la nature et l'origine sont identiques. Ainsi les médecins qui traitent les maladies avec les substances mêmes qui les ont produites, devraient être appelés *homœopathes*, et leurs adversaires *isopathes*, puisque ceux-ci opposent aux maladies des moyens dont les effets ressemblent parfaitement ou le plus possible aux leurs, mais dont la nature n'est point la même. Les uns et les autres devraient prendre le titre d'*homœopathes*, puisque l'isopathie et l'homœopathie ne sont que le maximum de leurs efforts pour provoquer des phénomènes semblables. Si les deux partis rivaux viennent un jour à s'entendre, l'homœopathie pourra sans inconvénient devenir isopathique, puisque, dans la véritable acception du mot, celle-ci ne s'occupe que de l'identité des effets, et non de l'identité de nature et de l'origine des médicaments, et des puissances morbifiques. En effet, la différence entre l'isopathie et l'homœopathie actuelle ne tient qu'à ce que la première cherche à guérir les maladies par des moyens ayant la même origine que la puissance morbifique. Mais qu'importe à l'homœopathie l'origine des moyens qu'il emploie, puisqu'il n'a besoin de s'enquérir que des symptômes du médicament et de la maladie, et des suites pratiques de l'emploi du premier dans la seconde? »

Si Paracelse est le prédécesseur de l'homœopathie, Vanhelmont peut être considéré comme celui de l'isopathie, sans qu'on prétende dire par là que les fondateurs des nouvelles doctrines aient puisé leurs idées à ces sources anciennes. En admettant même qu'il les aient connues, aucune atteinte ne serait portée par là à leur génie, puisque c'est à eux qu'on doit d'avoir mis en vogue des vues inconnues à notre époque.

Comme la nouvelle école érige l'analogie ou la similitude en loi

suprême de la thérapeutique, par opposition avec l'ancienne, dont la loi thérapeutique était l'opposition et la différence entre les effets des maladies et des médicamens, de même la première prescrit d'essayer les médicamens sur l'homme en santé, et d'appliquer au traitement d'une maladie celui qui, dans ses effets sur l'homme sain, présente la plus grande ressemblance avec les effets de celle-ci sur le malade, tandis que l'ancienne école faisait une loi de choisir des moyens opposés ou différens, quant à leur essence et à leur manière d'agir. De là les noms d'homœopathie et d'allopathie donnés à ces deux écoles, dénominations exactes si l'on s'en tient aux principes opposés que celles-ci admettent, mais beaucoup trop restreintes, comme on peut en juger d'après les détails qui précèdent.

La nouvelle école choisissant le remède d'une maladie d'après l'analogie ou la ressemblance des phénomènes médicamenteux et morbides, ce remède ne doit non plus être administré qu'à très-petites doses, afin de ne pas trop aggraver la maladie. Aussi exige-t-elle une préparation particulière des médicamens. Cette préparation lui est nécessaire pour un autre motif encore; les maladies n'étant que des modifications de la force vitale, les moyens propres à mettre cette force en état de triompher des maladies doivent être de nature spirituelle, comme elle.

Hahnemann prépare les remèdes virtuels, soit par le broiement prolongé, soit par des extractions et dilutions spiritueuses. Il les dépouille, pour ainsi dire, de leur enveloppe matérielle, afin d'obtenir par là les forces naturelles, qui doivent agir d'une manière analogue à l'esprit, et modifier la force vitale.

Hahnemann a donc complètement anéanti le matérialisme, et réduit la nature entière à n'être qu'une force pure, qui devenue semblable à un être spirituel, a tout ce qu'il faut pour entrer en contact avec les replis les plus cachés de l'organisme spirituel et modifier celui-ci, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie.

En proclamant cette doctrine de la spiritualisation des médicamens, il s'est mis en opposition avec toute l'ancienne école,

qui cherche à triompher des maladies par la matérialité des médicaments, par la dose élevée et la force considérable de ces substances.

Paracelse avait déjà dit quelque chose d'analogue, si ce n'est qu'il peignait le développement des forces sous l'image de la génération. Mais l'homœopathie de Hahnemann n'en a pas moins avec l'homœobiotique de Paracelse ce grand rapport que, dans l'un et l'autre système, les médicaments sont administrés à plus petites doses que dans l'école hippocratique-galénique, afin d'exciter la nature à des réactions, de santé selon Paracelse, de maladie suivant Hahnemann, qui triomphent de la maladie naturelle.

Comme Paracelse ne donnait que des médicaments simples contre des formes déterminées de maladies, afin d'exciter des réactions spécifiques propres à combattre celles-ci, de même Hahnemann ne prescrit que des médicaments simples contre des formes déterminées de maladies, ou des ensembles de symptômes, les effets qu'une substance produit sur l'homme sain devant ressembler exactement aux phénomènes qu'on aperçoit chez le malade, circonstance qui établit la spécificité et en même temps assure la guérison.

Les vues de Hahnemann sur l'ensemble spécifique des symptômes sont en arrière de celles de Paracelse, puisque celui-ci embrassait à la fois le côté externe, ou les symptômes, et le côté interne, ou l'essence, du travail morbide, tandis que Hahnemann n'a égard qu'au premier. Ces mêmes vues contrastent aussi d'une manière bien frappante avec celles de l'école allopathique, qui s'occupe principalement du côté interne, ou l'essence des maladies, attachant moins d'importance à leurs différences symptomatiques.

Ce que Hahnemann a pensé et écrit de plus profond, ce qui doit exercer l'influence la plus salutaire sur le développement futur de la médecine, c'est sa distinction des effets des médicaments en primitifs, consécutifs et alternans. Sans une notion claire et précise de ses idées sur les rapports entre les médicaments et l'or-

ganisme animal, on ne peut faire un pas sûr au lit du malade. Hahnemann et son école ont véritablement ouvert la carrière à l'égard de cet objet difficile et obscur. Les générations futures en seront reconnaissantes, tandis qu'il n'inspire aujourd'hui que dédain et persécution.

Il faut continuer à suivre cette carrière ouverte par l'homœopathie ; car elle conduit à une connaissance exacte et approfondie des médicamens.

Indépendamment de ces déterminations si fructueuses à l'égard des différens effets des médicamens, l'homœopathie a encore été utile en simplifiant les prescriptions d'une manière si contraire à la manie des mélanges qui domine dans l'ancienne école. Ce contraste doit nécessairement conduire à l'adoption d'un juste et salutaire milieu entre les deux extrêmes.

Un autre caractère distinctif important de l'homœopathie consiste dans sa méthode de donner rarement des médicamens, et d'attendre qu'ils aient épuisé leur action. Cette conduite contraste avec la promptitude avec laquelle l'ancienne école fait succéder les siens. Quoique l'homœopathie la pousse à l'extrême, elle ne peut non plus demeurer sans une heureuse influence. Elle se rattache aux vues de la nouvelle école sur la facilité extrême avec laquelle s'opèrent les réactions de l'organisme animal, sur lequel il ne faut faire agir les médicamens ni en plus grande quantité ni plus long-temps qu'il n'est nécessaire pour exciter une réaction à la fois et contre la substance médicinale et contre la maladie.

L'homœopathie a fait de véritables découvertes, eu égard au pouvoir réactionnaire de l'organisme animal, en montrant que celui-ci réagit encore sur des doses de médicamens plus faibles qu'on ne le croyait autrefois ; quoiqu'elle dépasse incontestablement toutes les bornes à ce sujet, et qu'elle soit tombée dans l'extrême inverse de celui de l'ancienne école, il n'en doit pas moins résulter de là d'importantes acquisitions pour l'art de guérir.

L'école homœopathique contraste encore avec l'allopathie quand elle pose en principe qu'on doit étudier tous les médica-

méns sur l'homme sain avant de les donner aux malades, puisque c'est la seule manière d'apprendre à connaître ce que chacun peut, quels sont ses effets sur l'organisme, quels sont les organes, systèmes et appareils sur lesquels il agit de préférence. Ce principe physiologique, en s'associant aux essais pathologiques de l'ancienne méthode, aura d'importans et heureux résultats pour la médecine pratique.

Au précepte de faire prendre les médicamens seuls, rarement, à petites doses, et affaiblis, se rattache le soin extrême que l'homœopathie consacre au régime et au genre de vie, afin que la force vitale puisse réagir sans trouble contre l'action spécifique qu'elle reçoit.

Ce régime méthodique, introduit par l'homœopathie et beaucoup trop négligé par l'ancienne école, aura aussi des suites avantageuses : on évitera les exagérations, en alliant cette méthode avec l'allopathie, alliance qui dépouillera la nouvelle médecine de toutes les erreurs dont elle est encore infectée.

D'après ce court aperçu, on a pu juger que l'homœopathie était un échelon que la médecine devait nécessairement parcourir dans sa marche progressive, qu'elle est le couronnement du virtualisme des écoles modernes, et qu'enfin elle marque l'époque précise du retour vers un avenir meilleur, vers de plus beaux jours.

Thérapeutique et pharmacodynamique de la philosophie naturelle. — Ce qui caractérise cette école spéculative, c'est qu'elle semble suivre une sorte de milieu entre tous les autres systèmes.

Ainsi, par opposition avec l'école des virtualistes qui établit le système de l'excitement, cette école introduisit un matérialisme ennobli dans le système de la métamorphose, de la qualité ou de la reproduction ; par opposition aussi avec les écoles solidiste et humoriste, chimique et mécanique, elle fit pénétrer le virtualisme ennobli dans le système de l'excitement. De cette manière elle s'éleva à une contemplation plus complète de l'organisation et de ses fonctions.

Elle apporta aussi ces vues dans la pathologie et l'étiologie, et

prépara une série d'aperçus féconds et de germes d'investigations propres à conduire plus loin. Elle enseigna entre autres que les maladies sont des formations vivantes développées sur le sol organique ; elle apprit à apprécier les crises , à ménager la force médicatrice de la nature , en un mot à plonger un long regard sur les faits avérés de la science.

Mais comme elle avait pour point de départ l'histoire naturelle et la physiologie , et que sa tendance dominante était vers la spéculation , elle ne put faire dans le champ de la thérapeutique et de la pharmacodynamique aucune observation applicable au lit du malade. Le côté pratique est le faible de cette école , dont le plus grand mérite consiste dans ses vastes théories , qui exercent puissamment l'esprit , mais qui ont besoin encore d'être éclaircies par la pratique.

Sous ce dernier rapport on peut espérer que l'homœopathie , qui , au contraire , est née immédiatement de la pratique , et qui par cela même a eu un sort opposé , c'est-à-dire a été aussi peu théorique que la philosophie naturelle a été peu pratique , contribuera beaucoup à vivifier cette dernière , par ses considérations sur les médicaments , etc.

Il n'est donc pas sans importance d'étudier les rapports de ces deux écoles. L'homœopathie a pris son origine au lit du malade ; elle est née du besoin vivement senti de réformer la matière médicale et la thérapeutique , et de les rendre plus utiles à la pratique. Voilà pourquoi elle est si dépourvue d'idées , de théories , et pourquoi tous les efforts qu'on a faits pour donner une explication scientifique de ses principes ont échoué. Hahnemann dit positivement qu'il n'attache aucun prix aux explications théoriques , et qu'il s'en tient aux faits pratiques , qu'on ne peut pas toujours expliquer. Voilà pourquoi aussi la physiologie , la pathologie , l'étiologie et la séméiotique sont si misérables dans l'homœopathie ; on conçoit à peine comment elle a pu se montrer si indifférente aux grandes et belles découvertes , aux vues fécondes et ingénieuses dont les temps modernes se sont enrichis ; mais le fait s'explique très-bien quand on se rappelle qu'elle est sortie

d'un besoin pratique, qu'elle a construit sur le sol mouvant de la théorie de l'excitement, qu'elle s'est détachée de l'ancienne médecine, et que son mépris pour toutes les autres écoles ou théories l'a fait se renfermer dans une véritable vie chinoise, Hahnemann ayant élevé une muraille autour du coin de terre conquis par son génie, afin de rendre toute relation impossible entre les idées de son empire et celles des pays soumis à d'autres dominateurs de la science.

Cette réclusion de l'homœopathie a eu pour résultat que l'ancienne et la nouvelle école ne se comprennent pas; que, par préjugé, par malentendu et par ignorance, elles se haïssent et se poursuivent réciproquement, de manière qu'elles ne peuvent exercer l'une sur l'autre l'influence qui ne pourrait manquer d'être utile à toutes deux, événement qui cependant doit avoir lieu tôt ou tard.

On ne peut nier que l'école homœopathique ne commence à éprouver une fermentation intérieure, une scission même. Les allopathes qui l'ont étudiée sans prévention y ont découvert des contradictions, des défauts, des lacunes et des vices de toute espèce. Le résultat naturel a été d'inspirer des doutes aux homœopathes les plus éclairés, qui doivent travailler à modifier leur école et à la remettre en paix avec l'ancienne.

Si la théorie n'a reçu aucune lumière de l'homœopathie, qui au contraire l'a négligée et on pourrait presque dire méprisée, à son grand détriment, il n'en est pas de même de la pratique, c'est-à-dire de la thérapeutique et la pharmacodynamique, où elle a fait des découvertes qui auront nécessairement de grands et importants résultats. Le but de Hahnemann fut d'abord de renverser les formes et abstractions vides de sens de la thérapeutique et de la matière médicale par des expériences immédiates, afin de les rendre d'une application plus certaine et plus sûre. De là ses essais de médicamens sur l'homme sain, de là ses recherches pour trouver des spécifiques dans chaque cas déterminé de maladie; de là sa haine contre toute théorie qui n'a point d'utilité immédiate pour la médecine pratique; de là la proscription de tous ceux

qui n'adoptent pas sans restrictions ses vues, ses doctrines, ses préceptes, qu'il croit être les seuls capables de contribuer à la prospérité de la médecine.

Nous trouvons le contraire dans l'école de la philosophie naturelle. Elle naquit de la théorie et de la spéculation, du désir de faire pénétrer la raison dans tous les secrets de la nature et de l'esprit. Elle partit de recherches sur la vie, l'existence, l'action, l'enchaînement de toutes les choses du monde. Elle établit des déterminations idéales et générales, d'après lesquelles devaient se diriger toutes les spécialités. Sa tendance spéculative passa avec elle dans la médecine, où elle créa des idées générales, dont l'expérience au lit du malade confirma les unes et réfuta les autres. Elle voulait fixer des règles là où nous manquons encore de données suffisantes. Ne soyons donc pas surpris de ce qu'aux théories les plus ingénieuses sur les maladies, elle associe les méthodes pratiques ordinaires, tout au plus décorées de nouveaux noms, offrant ainsi le ridicule spectacle d'une société jeune et pleine d'idées confondue avec un monde vieux et flétri.

Il devait donc arriver que le rationalisme non pratique créé par le génie de Schelling, et le virtualisme non théorique introduit par Hahnemann, quoique leur origine fût opposée, marchassent côte à côte, et finissent par se rapprocher et se confondre. En thérapeutique, l'école de la philosophie naturelle suivait les lois de l'allopathie. Les maladies étaient pour elle un développement organique, une lutte entre la maladie organique et la force naturelle de l'organisme. En matière médicale elle suivait surtout les doctrines dynamico-chimiques; cependant elle diffère de l'ancienne école chimique en ce qu'elle classe les médicamens d'après leurs élémens, et les rapporte à différens systèmes de l'organisme. Parmi ses coryphées anciens, nous citerons Schmidt, Reil, Troxler et Marcus: parmi les modernes, Kieser, Stark, Sachs, Walther, Burdach, Vogt, Heuschel, Schœnlein, Jahn, Eisenmann et Heusinger.

Les empiriques, éclectiques, critiques, sceptiques et praticiens de l'ancienne école. — Bien des écrivains ont montré combien

notre époque est maigre et stérile. Simon, Pfeufer, Jahn, Hartmann, Schulz, Kruger-Hansen, Trinks et plusieurs autres ont fait voir combien la médecine pratique est misérable aujourd'hui, la plupart des médecins s'étant livrés à l'empirisme et au scepticisme, depuis que les systèmes se sont pour ainsi dire rués les uns sur les autres, sans qu'il en soit resté un seul capable de dominer la grande masse des praticiens. Aussi trouvons-nous toutes les couleurs parmi ces derniers; il y a des gastricistes, des anti-phlogisticistes, des browniens, des excitabilistes, des magnétiseurs, des contrastimulistes, des broussaisiens, des partisans de la médecine par l'eau, des humoristes, des solidistes, des homœopathes, etc. C'est comme une période critique annonçant la mort de l'ancienne médecine et la naissance prochaine d'une nouvelle. En effet, sur les débris d'un vieux monde doivent toujours s'élever les germes d'un nouveau plein de vie et de vigueur!

SUR LA THÉORIE DE L'ACTION DES MÉDICAMENS;

Par le Docteur HERR.

Chaque médicament possède une force particulière, qu'on ne peut expliquer ni par ses qualités physiques ni par ses propriétés chimiques, et qui ne se développe que quand lui-même s'incorpore à l'organisme vivant. Dans cette rencontre du médicament avec l'organisme, il survient, dans celui-ci, une série de changemens et de phénomènes, qu'on désigne sous le nom d'effet médicinal.

Ces phénomènes vitaux modifiés que l'emploi d'un médicament détermine dans l'organisme animal, se bornent au point où celui-ci est appliqué, ou bien il s'en montre aussi dans des endroits éloignés du lieu d'application, ou enfin le médicament ne manifeste son influence que sur ces derniers, sans que celui avec

lequel on l'a mis en contact laisse apercevoir aucun changement dans sa structure ni dans ses fonctions (1).

Le cas dans lequel les effets des médicamens se bornent à l'endroit de l'application, ont lieu :

1° Quand le médicament n'est pas doué d'une énergie extraordinaire. Nous en avons des exemples dans les substances dites indifférentes ou inertes, comme le mucilage, les graisses, etc.

2° Quand le médicament est employé à dose proportionnellement faible et sur une partie peu importante. Cependant cette dernière restriction ne se rapporte qu'aux substances médicamenteuses qui produisent localement des changemens de structure. Car celles-là peuvent, même en très-petites quantités, produire dans les organes importans des désordres qui mettent en jeu des sympathies dans des parties éloignées. C'est ce qui arriverait, par exemple, si une goutte d'acide sulfurique ou une parcelle de nitrate d'argent tombait dans l'œil. Le résultat est autre avec des médicamens qui ne produisent localement aucun changement appréciable de structure. L'action de ceux-là, lorsque la dose a été faible, se borne, même sur les organes les plus importans, au point où l'application a été faite, quoique, à une dose plus considérable, eux-mêmes déterminent toujours des effets dans des organes éloignés du point d'application. Ainsi, une goutte de dissolution d'extrait de belladonne, introduite dans l'œil, n'occasionne qu'une dilatation de l'iris dans celui-ci. De même, suivant Brodie, l'*arca concamerata*, quand on la mâche, occasionne dans les lèvres une sensation d'engourdissement et de prurit, qui dure quelques heures, sans entraîner aucun autre accident. Lorsque Robiquet avait tenu pendant quelque temps fermés avec les doigts les deux bouts d'un tube de verre plein de vapeur d'acide hydrocyanique, le bout de chacun de ces doigts était engourdi et le demeurait pendant plus d'un jour. On peut en dire autant de tous les narcotiques.

(1) Il va sans dire que, rigoureusement parlant, aucun effet de médicament ne peut être purement local dans un organisme

Les circonstances qui viennent d'être indiquées sont les seules où l'action des médicamens se borne au point d'application. Dans tous les autres cas, après l'emploi d'une substance médicamenteuse, les phénomènes vitaux offrent des changemens jusque dans des organes éloignés. Maintenant se présente la question de savoir comment un médicament peut exercer de l'influence sur des parties éloignées de celle qui a été mise en contact avec lui.

L'opinion commune et presque générale est que les nerfs propagent aux parties éloignées l'impression localement produite par l'action du médicament. D'après cette hypothèse, on partage de la manière suivante les effets éloignés des substances médicamenteuses.

1° Ceux qui peuvent être expliqués par le consensus des nerfs. Ceux-là sont divisés, à leur tour, en sympathiques et antagonistes.

On s'imagine que, dans les premiers, l'influence exercée localement par un médicament se propage, au moyen des nerfs, jusqu'au cerveau, et que de là elle peut être transportée, également par les nerfs, sur un organe éloigné. D'autres regardent le nerf grand sympathique comme l'intermédiaire de cette sorte d'action des médicamens. Dans les effets sympathiques des substances médicamenteuses, l'état provoqué dans les organes éloignés est semblable à celui qui a lieu au point d'application.

L'effet antagoniste d'un médicament est bien également le résultat de la connexion des nerfs entre eux, mais il se distingue du précédent en ce que l'état excité dans l'organe éloigné est opposé à celui qui survient dans la partie sur laquelle porte l'action directe de la substance. Ce mode d'agir n'est exercé que par les médicamens qui irritent à un haut degré le point avec lequel ils entrent en contact. Tels sont, outre les rubéfiants, épispastiques et caustiques, les vomitifs et les purgatifs.

2° Ceux qui résultent du voisinage des parties. C'est un fait prouvé que beaucoup de médicamens, lorsqu'on les applique sur un point, ne bornent pas uniquement leur action à ce point, mais

l'étendent , à travers tous les tissus , jusqu'aux organes sous-jacens. On se figure alors que leur influence se transmet par irradiation , et l'on dit que la propagation de l'effet du médicament est due au voisinage des parties , parce qu'on ne peut l'expliquer par le cours des nerfs. Ainsi , nous voyons des substances appliquées sur les parois abdominales , dans des maladies de l'estomac , de la vessie , etc. , manifester leur action sur les parties souffrantes.

D'après cette théorie , on pose en fait que les médicamens n'agissent matériellement que sur le lieu de leur application , et que les changemens de texture et de fonctions qu'on observe dans des organes éloignés , dépendent de cette action locale de leur part.

On ne peut disconvenir qu'il n'existe des médicamens qui ne produisent tous les effets qu'on remarque dans des organes éloignés que par leur influence sur le point où ils ont été appliqués. Il n'est pas moins certain que ceux qui déterminent localement un changement de structure considérable ou un trouble fonctionnel dans un organe , doivent nécessairement occasioner aussi un effet réactionnaire dans des organes éloignés , surtout dans ceux qui sympathisent avec celui-là.

Pendant un examen approfondi de la question fera voir qu'il ne nous arrive que trop souvent de ne point être en état d'expliquer par là les phénomènes qui succèdent à l'emploi d'une substance médicamenteuse. Il convaincra aussi que la plupart du temps nous ne pouvons expliquer les effets éloignés qu'en admettant que le médicament agit aussi d'une manière matérielle sur des organes placés à distance de celui avec lequel il a été mis en rapport. Mais cette influence matérielle ne peut avoir lieu que par le passage du médicament dans le sang.

Avant de m'étendre davantage sur ce sujet , il convient de passer en revue toutes les difficultés qui s'élèvent contre la théorie reçue des effets des médicamens.

1° On a déjà retrouvé dans le sang plusieurs médicamens qui avaient été employés de manières diverses ; tels sont , parmi ceux

du règne minéral, l'iode, l'acide hydrocyanique, l'arsenic, le mercure, le plomb, etc. ; parmi ceux du règne végétal, l'huile de térébenthine, le camphre, l'asa fœtida, l'indigo ; parmi ceux enfin du règne animal, le musc. Mais la présence de médicamens dans le sang est en contradiction avec l'hypothèse suivant laquelle ces substances n'agissent qu'à partir du point avec lequel elles ont été mises en contact. Car on ne peut disconvenir qu'une substance qui circule dans le sang doit agir plus ou moins sur les parties avec lesquelles elle entre en rapport. Il n'est pas plus possible de nier que quand un médicament, dont on a prouvé le passage dans le sang, produit non pas seulement des effets locaux, mais encore des effets dans d'autres organes éloignés, il est naturel d'admettre que ces derniers effets ont eu lieu uniquement parce que la substance qui circule avec le sang a été mise en contact avec les organes éloignés dans lesquels on les aperçoit.

On dira peut-être que les médicamens trouvés dans le sang n'y passent pas toujours. Mais alors il faudrait prouver que, toutes les fois qu'on en trouve un dans le sang, il agit constamment d'une autre manière qu'à la manière ordinaire. Or l'expérience a déjà prononcé négativement sur la possibilité de fournir une telle preuve.

2° Un très-grand nombre de médicamens, après avoir été employés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, se retrouvent dans les sécrétions et les excrétiions. Le nombre surtout de ceux qu'on a démontrés dans l'urine est fort considérable, et je me contenterai de noter à cet égard qu'il y a peu de substances importantes qui fassent exception. Mais ces corps ne peuvent parvenir dans l'urine et dans les autres sécrétions ou excrétiions, qu'après s'être introduits d'abord dans les voies de la circulation. L'ignorant seul pourrait s'étonner de ce qu'on n'a pas trouvé dans le sang beaucoup de substances qui ont été découvertes dans les sécrétions et les excrétiions, et ce serait montrer qu'on est étranger aux notions les plus vulgaires de la physiologie, que de conclure de cette circonstance que les médicamens qu'on a trouvés dans les sécrétions et les excrétiions seulement, sans les rencontrer dans le sang, n'ont

jamais non plus circulé avec ce dernier. En effet, l'ignorant seul ne sait pas combien l'existence d'une substance est plus difficile à démontrer dans le sang que dans l'urine, par exemple, à l'aide des réactifs chimiques ou de toute autre manière. Ce serait aussi une preuve d'ignorance que d'admettre encore aujourd'hui qu'une substance peut passer de l'estomac, par exemple, dans une sécrétion ou excrétion quelconque, sans avoir été préalablement admise dans le sang. Il est vrai que jadis on a souvent cru à l'existence de voies urinaires occultes; mais depuis qu'on sait que des matières très-faciles à reconnaître peuvent être découvertes, au bout de deux minutes déjà, par les réactifs chimiques, dans le sang, et là toujours plutôt que dans l'urine; depuis qu'on sait que la circulation du sang à travers le corps entier s'effectue dans un laps de temps bien plus court encore, on ne saurait être surpris de ce que, quatre ou cinq minutes après l'ingestion d'un médicament, des traces s'en aperçoivent déjà dans l'urine, d'autant plus que le même phénomène a lieu, même beaucoup plus rapidement, pour d'autres sécrétions, à l'égard desquelles on n'a jamais admis de voies occultes, comme, par exemple, l'exhalation pulmonaire (1). En un mot, je le répète encore, après l'usage

(1) Les expériences suivantes prouvent qu'il n'y a point de voies occultes pour l'urine. Camerer coupa la moelle épinière d'un lapin, introduisit du cyanure de fer et de potassium dans l'estomac, et entretint la respiration par des moyens artificiels. Au bout de quelque temps il retrouva le cyanure dans les organes les plus divers, mais non dans l'urine, où, par tout autre mode d'expérimentation, on le découvre toujours avec facilité. La preuve la plus concluante que le sang de l'artère rénale fournit seul les matériaux de la sécrétion urinaire, paraît être donnée par l'expérience suivante de Westrumb. Ce physiologiste lia, sur un lapin, l'artère rénale droite et l'artère gauche, et injecta du cyanure de fer et de potassium dans le canal intestinal. Au bout de six heures il fit l'ouverture de l'animal. Le rein droit était pâle et flasque, et l'artère vide, ainsi que la vessie. Au contraire, le rein gauche était riche en sang, et l'artère, fortement distendue au dessus de la ligature, contenait de l'urine, dans laquelle on trouva des traces sensibles de cyanure.

d'un médicament, celui-ci ne peut être retrouvé dans une sécrétion ou une excrétion qu'après qu'il a passé dans le sang. Donc, pour toutes les substances qui sont dans ce cas, la théorie suivant laquelle on attribue uniquement l'effet des médicamens à l'impression locale causée par eux, est insuffisante.

3° Certains médicamens, après qu'ils ont été employés d'une manière quelconque, se retrouvent déposés dans les parties solides; le mercure, dans le cerveau, la chair musculaire, les os, etc.; le plomb, dans le foie, les muscles et la moelle épinière; le cuivre, dans le foie également. On sait que la garance se dépose dans les os. On n'ignore pas non plus que le nitrate d'argent colore la peau, et que différens amers communiquent leur saveur à la chair. Il n'est pas besoin de commentaire pour prouver que quand une substance se dépose dans une partie solide, elle ne peut y arriver que par l'intermédiaire de la circulation.

4° Horn rapporte que de la rhubarbe, appliquée sur la plaie d'une jambe amputée, détermina le lendemain une forte purgation, accompagnée d'un goût nauséux et amer dans la bouche. Lorsqu'on mettait un peu de rhubarbe dans la bouche du malade, il lui reconnaissait aussitôt la même saveur que celle qu'il avait sentie après l'application sur le moignon.

Krimer se fit à l'avant-bras une incision traversant toute la peau et dans laquelle il introduisit quatre grains d'émétique; aucun symptôme de nausée ni de vomissement n'eut lieu. Mais deux grains de tartre stibié dans une plaie au bras qui pénétrait jusqu'aux muscles, détermina, au bout d'une heure et demie, du dégoût, des nausées, et sept vomissemens très-rapprochés les uns des autres.

Raciborski appliqua endermatiquement la strychnine sur la nuque, dans un cas de paralysie, et fit la remarque que régulièrement, au bout de deux heures, elle produisait dans les parties paralysées un fourmillement, qui se propageait avec lenteur du gros orteil jusque dans la tête. Lambert, en essayant plusieurs substances par la méthode endermique, observa toujours des effets dans des organes éloignés quelque temps seulement après

l'action locale. Ainsi, dans un cas de bronchite chronique, l'aloës détermina, dix heures après, des coliques et plusieurs selles. De même il observa que les effets de la strychnine sur des organes éloignés ne se manifestaient que deux heures après le commencement de ses effets locaux.

Ces cas font voir qu'il faut un certain laps de temps pour qu'après avoir été appliqués sur un point, les médicamens produisent leurs effets dans des organes éloignés. Mais cette apparition tardive des effets éloignés est en contradiction directe avec les lois de la sympathie, comme aussi avec toutes les observations faites sur les nerfs considérés comme conducteurs. Car partout où l'on peut démontrer qu'après une impression locale il survient des effets sympathiques dans un organe éloigné, ceux-ci se manifestent au même moment que l'impression locale. Du moins ne nous est-il pas possible ici, comme en général toutes les fois qu'il s'agit d'un phénomène d'innervation, d'apercevoir aucune différence de temps. Les exemples suivans appuieront ce que je dis. En se plongeant les jambes dans de l'eau froide, on ressent sur-le-champ une envie d'uriner. Quand on mord un citron, la salive coule instantanément dans la bouche. Je conclus donc que la théorie ordinaire de l'action des médicamens ne suffit pas pour expliquer les phénomènes qui ont lieu dans les cas précédens.

5° Lorsqu'on fait une friction à la peau avec de l'onguent gris, les parties mises en contact avec cette substance ne laissent apercevoir aucun indice ni d'altération de structure ni d'aucune affection de la peau, même quand le contact a duré long-temps. Mais, au bout d'un certain laps de temps, on voit survenir une irritation considérable des glandes salivaires et la salivation.

Sherven a fait voir, par des expériences sur lui-même et sur deux enfans à la mamelle, que cinq à sept grains d'émétique en friction dans le creux de la main, occasionent au bout de quelques heures des nausées et une sueur abondante; ses observations ont été confirmées par Hutchinson.

Si l'on voulait expliquer ces phénomènes par une action sympathique des nerfs, il faudrait dire : quoique le mercure et l'éméti-

que, quand on les emploie localement sur la peau, ne produisent pas de changement appréciable dans la structure et les fonctions de cette partie, cependant les nerfs cutanés sont affectés de telle manière que, bien qu'ils ne laissent apercevoir aucune trace de leur affection, ils n'en transportent pas moins l'influence du mercure et du tartre stibié sur des organes éloignés.

6° Quand nous faisons prendre la digitale pourprée à l'intérieur, nous voyons que les contractions du cœur sont changées et ordinairement diminuées, sans parler d'autres effets encore de cette substance. Les cantharides excitent l'activité des organes génitaux et urinaires. L'opium porte à dormir, et le soufre active la transpiration cutanée. En un mot, si l'on parcourt la liste des médicaments, on acquiert la conviction qu'il n'y a point d'organe qui ne puisse éprouver une affection quelconque de leur part, quand ils ont été introduits dans l'estomac. Pour expliquer ces effets éloignés par la théorie accréditée, il faut admettre que chaque médicament met en jeu dans l'estomac des sympathies particulières avec des organes spéciaux; que, pour nous en tenir aux exemples cités, la digitale impressionne les nerfs gastriques de manière à leur faire déterminer par sympathie une diminution des battemens du cœur; que les cantharides mettent en jeu une sympathie qui a pour résultat d'accroître l'activité des reins, etc.; en un mot, que les médicaments développent des sympathies entre l'estomac et des organes qui n'ont aucun lien spécial de réaction avec lui ni dans l'état de santé ni dans celui de maladie. Une pareille explication est assurément invraisemblable au plus haut degré. Cependant admettons que l'importance de l'estomac soit assez grande pour la justifier, et nous n'aurons encore rien gagné par là. Car la digitale produit les mêmes effets sur le cœur, quand on l'emploie par la méthode endermique; l'opium fait également dormir lorsqu'on le donne en lavement; le sublimé, l'émétique, etc., déterminent les mêmes effets, que ce soit dans l'estomac, dans le rectum, dans la cavité péritonéale, ou dans des plaies, qu'on les introduise. Nous devons donc, pour rester conséquens, admettre que, quel que soit le nerf sur lequel elles agis-

sent, ces substances mettent en jeu les mêmes sympathies avec d'autres organes, que quand elles ont été portées dans l'estomac. Mais alors comment concevoir cette sympathie, qui, partant également de tout point quelconque du corps, ne va pourtant s'exercer que sur certains organes? Quoique les nerfs soient capables de propager une impression ressentie localement, on ne peut cependant pas comprendre pourquoi la digitale peut agir de chaque nerf sur le cœur, bien que les parties dans lesquelles naissent les nerfs affectés par elle n'aient aucune sympathie prochaine avec le cœur. Et ensuite, combien peu soutenable est elle-même l'assertion que les effets éloignés des médicaments sont produits par le transport sur des organes éloignés de l'état provoqué localement par une substance médicamenteuse? L'opium fait dormir. On peut sans doute dire qu'il met les nerfs de l'estomac dans un état d'inaction qui se propage au cerveau, et qui dès-lors donne lieu au sommeil; mais l'opium diminue le mouvement péristaltique du canal intestinal, il accroît la transpiration cutanée, il exalte les désirs vénériens; donc le sommeil, la diminution du mouvement péristaltique des intestins, l'accroissement de la transpiration, l'exaltation de l'appétit vénérien, tous ces phénomènes ont été produits par le transport d'un même état des nerfs de l'estomac au cerveau, aux nerfs de la peau, à ceux du canal intestinal, à ceux des organes de la génération? Comment un même état, que la digitale détermine dans les nerfs de l'estomac, diminue-t-il les contractions du cœur, quand il est transmis aux nerfs de ce muscle, et augmente-t-il la sécrétion urinaire lorsqu'il est transporté aux nerfs des reins?

7° Nous remarquons journellement que, quand d'une manière quelconque un organe vient à être lésé ou à être dérangé dans sa fonction, les réactions sur d'autres organes sont d'autant plus considérables, que la partie lésée a elle-même plus d'importance. Nous sommes donc bien en droit de conclure qu'un même médicament agira avec d'autant plus d'énergie sur des organes éloignés, que la partie localement affectée par lui occupera un plus haut rang dans l'organisme. On admettra, en outre, d'après ce

qui précède, qu'un médicament agira avec plus de force et de promptitude quand il aura été porté dans l'estomac, que quand on l'aura introduit par exemple dans le rectum ou dans le tissu cellulaire, et surtout quand on l'aura mis en contact avec le tissu cellulaire d'une partie peu importante, par exemple, d'une extrémité. Mais l'expérience contredit toutes ces assertions. Beaucoup de substances métalliques et presque toutes les narcotiques agissant avec plus de rapidité et de violence, quand elles ont le tissu cellulaire pour point de départ, que quand c'est l'estomac.

D'après les expériences de Dupuytren, l'opium introduit dans le rectum agit toujours avec plus d'énergie que quand on l'avale. Dans le délire survenu à la suite de grandes plaies, il l'employait toujours avec succès sous la forme de petits lavemens, et il assure que cinq à six gouttes de teinture, ainsi administrées, ont plus d'effet qu'une dose trois fois aussi forte portée dans l'estomac.

Un demi-grain d'extrait alcoolique de noix vomique, dissous dans l'eau, et injecté dans les bronches d'un grand chien, le tua en deux minutes, tandis que deux grains introduits dans l'estomac, le péritoine ou la plèvre d'un animal de plus petite taille, non seulement ne causèrent pas sa mort, mais même ne provoquèrent point d'accidens considérables (1).

8° Si les effets éloignés des médicamens dépendent de leur impression locale, on est assurément fondé à admettre qu'une même substance produira des réactions d'autant plus fortes dans des organes éloignés, que l'impression locale produite par elle sera plus

(1) En rapportant ces expériences, Ségalas ajoute que l'injection de plus d'une chopine d'eau pure dans les bronches d'un chien n'a déterminé aucun accident. Il a fait sans doute cette remarque pour prévenir l'objection que la promptitude de la mort tenait au trouble occasioné par l'injection d'un liquide dans les organes respiratoires. Mais cette hypothèse serait d'autant moins vraisemblable que, même, à partir des bronches, la noix vomique amène la mort au milieu des symptômes tétaniques ordinaires, ● non en arrêtant la respiration. Au reste Goodwin avait déjà fait voir qu'on peut introduire de l'eau dans les bronches sans causer la mort.

énergique. Voyons jusqu'à quel point l'expérience justifie cette supposition. On sait que, dans certains cas, l'arsenic tue avec une rapidité extraordinaire, en abolissant l'activité des centres du système nerveux. Dans d'autres cas, à la même dose et au milieu des mêmes circonstances, il provoque une gastrite, et la mort n'a lieu qu'au bout d'un ou deux jours, sans trouble sensible des fonctions cérébrales. Après la mort rapide, et quand il y a eu de grands troubles dans des organes éloignés, on ne découvre aucun changement de structure; dans le second cas, l'estomac montre des traces d'une violente inflammation. D'après la théorie reçue, le contraire précisément devrait avoir lieu.

Si l'on fait avaler du camphre en morceaux à un chien, cette substance détermine l'inflammation et l'ulcération de la membrane muqueuse de l'estomac, qui amène une mort lente, sans la moindre affection cérébrale. Au contraire, la solution de ce camphre dans l'huile détermine, sans nulle trace d'affection stomacale, une vive irritation du cerveau, et une mort rapide au milieu des plus affreuses convulsions. A l'ouverture du corps, dans ce dernier cas, l'estomac ne présente point d'altération de texture. Ainsi, pour le camphre aussi, les effets éloignés sur le cerveau sont d'autant plus forts, que l'effet local sur l'estomac a été plus faible.

9° Ségalas assure que l'alcool introduit dans l'estomac des chiens provoque l'ivresse aussi rapidement qu'à l'ordinaire quand les nerfs de la huitième paire ont été coupés. La même chose arrive lorsqu'on l'injecte dans les bronches. Ségalas a fait des observations semblables sur l'extrait alcoolique de noix vomique, qui, dissous dans l'eau et introduit dans l'estomac ou les bronches, tue avec une égale promptitude, et toujours au milieu des symptômes tétaniques, qu'on ait ou non coupé les nerfs de la paire vague.

La section de ces nerfs n'empêche pas non plus l'acide oxalique étendu, donné à l'intérieur, d'agir sur le cerveau et sur d'autres parties éloignées.

On coupa la moelle épinière d'un chien entre la dernière vertè-

bre dorsale et la première lombaire , de manière à paralyser complètement les extrémités inférieures, dans lesquelles les excitations mécaniques ne provoquaient plus aucune marque de sentiment. De l'acide hydrocyanique ayant été versé sur une plaie faite à ces extrémités , on vit paraître déjà au bout d'une minute les symptômes de l'empoisonnement , et l'animal rendit le dernier soupir à la douzième minute , après de violentes convulsions , et même des spasmes dans ses membres paralysés.

Magendie et Delille ont fait voir que l'empoisonnement se manifestait au bout de cinq minutes , lors même que la cuisse d'un chien étant entièrement séparée du corps , et n'y tenant plus que par des plumes de corbeau introduites dans les bouts de l'artère et de la veine crurales , on glissait de l'ipo dans la patte.

Emmert et Rapp coupèrent la cuisse d'une grenouille jusqu'aux troncs artériels et veineux , et introduisirent ensuite deux grains d'ipo entre la peau et les muscles de la patte et de la jambe : un quart d'heure après l'animal ne donnait plus que de faibles signes de vie , qui ne tardèrent pas à cesser.

Comme toutes les substances dont il vient d'être parlé tuent en produisant des accidens qui ne peuvent être expliqués que par une affection des centres du système nerveux , il est facile de voir qu'ici également l'hypothèse dans laquelle les effets éloignés des médicamens tiennent à l'innervation , est insuffisante. Dans toutes ces expériences , les substances furent mises en contact avec des parties entre les nerfs desquelles et les centres du système nerveux il n'y avait plus de connexion , en sorte que les premiers n'auraient pu conduire aux seconds une impression , quand bien même ils l'auraient reçue.

10° Brodie lia fortement la patte de derrière d'un lapin , à l'exception des nerfs , et saupoudra de woorara une plaie faite à la jambe ; aucun effet n'eut lieu , jusqu'au détachement de la ligature , après lequel l'empoisonnement se manifesta de suite. J'ai obtenu les mêmes résultats sur des grenouilles avec l'acide hydrocyanique et une dissolution de nitrate de strychnine , employés de la même manière.

Emmert coupa la cuisse d'une grenouille, les nerfs et l'os exceptés, et lia les vaisseaux : il introduisit trois grains d'extrait aqueux de ticunas entre la peau et les muscles de la jambe ; l'empoisonnement n'eut pas lieu.

Emmert et Lebkuchner n'ont jamais vu non plus les symptômes de l'émétique, de l'arsenic, de la fausse angusture, etc., se déclarer quand ils mettaient ces substances en contact avec des parties qui ne tenaient plus au corps que par les nerfs.

Si l'on verse de l'acide hydrocyanique sur la patte de derrière d'un animal, après avoir lié l'aorte, cet acide n'agit qu'au moment où l'on détache la ligature, mais alors aussi il déploie son action avec beaucoup de rapidité.

Schnell lia l'aorte abdominale d'un lapin entre la mésentérique supérieure et la rénale, introduisit deux grains d'ipo entre les muscles de la cuisse, en appliqua encore un grain au bout de quelque temps, et ne vit pas le poison agir. Les symptômes d'empoisonnement n'apparurent que quand il détacha la ligature, au bout de huit heures.

On a objecté contre ces expériences que quand les nerfs ne reçoivent pas sans cesse de nouveau sang par la circulation, ils perdent leur vitalité et ne sont plus en état de propager les impressions qu'ils ont reçues des médicamens ou des poisons. Mais beaucoup d'expériences d'Emmert prouvent que cette objection est au moins fort exagérée ; car il a trouvé, sur des grenouilles, que des membres qui ne tenaient plus au corps que par les troncs nerveux, conservaient encore pendant cinq ou six heures et plus la faculté de ressentir les irritations mécaniques et autres.

110 Barry a fait les expériences suivantes. Il introduisit, dans des plaies faites à divers animaux, des médicamens tels que l'acide hydrocyanique, la noix vomique, etc., et appliqua par-dessus les ventouses. Tant que celles-ci tirèrent, il n'y eut point d'accidens, mais l'effet ordinaire eut lieu dès qu'on les retira. Cet effet pouvait être interrompu par l'application de nouvelles ventouses. Celles-ci ne font qu'empêcher l'absorption de la substance, mais ne troublent nullement l'innervation. Il est donc hors de doute

que, dans les expériences ainsi faites, on devrait voir survenir des effets dans les organes éloignés, s'ils dépendaient de l'impression locale sur le point d'application.

12° Magendie injecta deux livres d'eau dans les veines d'un chien de moyenne taille, et introduisit ensuite dans la plèvre une substance dont la manière d'agir lui était bien connue. Il vit avec surprise que celle-ci ne commença à agir que quelques minutes plus tard qu'à l'ordinaire. Ayant répété l'expérience sur un autre animal, il obtint le même résultat. Dans beaucoup d'autres expériences, les effets eurent lieu comme de coutume ; mais ils furent très-faibles eu égard à la quantité de substance employée, et durèrent plus long-temps qu'à l'ordinaire.

Il injecta dans les veines d'un chien autant d'eau qu'il put sans le tuer (environ quatre livres). Les médicamens , employés comme ci-dessus, n'eurent aucun effet. Il fit ensuite une forte saignée de la jugulaire, et alors les effets se manifestèrent à mesure que le sang s'écoulait. En donnant la noix vomique à un animal qui venait d'être saigné, les accidens, au lieu de se faire attendre deux minutes, comme d'ordinaire, paraissaient déjà au bout d'une demi-minute.

Ségalas a obtenu des résultats analogues dans des expériences avec l'alcool. S'il diminuait la masse du sang par une copieuse saignée, l'ivresse était plus prompte et plus prolongée que de coutume ; si, au contraire, il injectait un litre d'eau dans les veines d'un chien, l'ivresse avait lieu plus tard et durait moins.

Lorsqu'on lie l'aorte descendante, l'absorption des substances étrangères ne peut avoir lieu. Dans ces sortes d'expériences, Mayer trouva le cœur extraordinairement gros et distendu ; ses oreillettes étaient pleines de sang. Dans un cas, il avait le double de son volume ordinaire. Tous les vaisseaux de la moitié supérieure du corps étaient gorgés de sang.

Il est évident que, dans ces expériences, il n'y avait qu'une pléthore factice, sans nul trouble de l'action nerveuse. C'est pourquoi aussi on doit les considérer comme autant d'argumens contre la théorie reçue de l'action des médicamens.

13° Christison injecta un sixième de grain de strychnine, dissous par l'alcool, dans la plèvre d'un chien; la mort eut lieu en deux minutes, avec les symptômes ordinaires. Pelletier et Caven-
tou, ayant employé cette substance de la même manière, remar-
quèrent son action au bout d'un quart d'heure. Dans ces deux
cas, la strychnine agit, à partir de la plèvre, plus vite que quand
on l'introduit dans l'estomac.

L'alcool enivre quand on l'injecte dans la plèvre ou le péri-
toine, comme lorsqu'on l'introduit dans l'estomac.

Je me contente de citer ce peu d'exemples, auxquels j'en au-
rais pu joindre d'autres tirés du camphre, de l'émétique, de l'a-
cide hydrocyanique et des huiles essentielles. Ils prouvent suffi-
samment que des médicamens, appliqués à la plèvre et au péri-
toine, agissent avec tout autant et parfois même avec plus de ra-
pidité et de force que quand on les introduit dans l'estomac.

Comme le péritoine et la plèvre ne possèdent pas de nerfs, non
plus que toutes les autres membranes séreuses, on voit que les
substances mises en contact avec eux ne peuvent produire d'im-
pression nerveuse locale. Or, alors, comment un effet médica-
menteux éloigné pourrait-il être le produit d'un phénomène
d'innervation? La théorie reçue ne saurait donner d'explication
à cet égard.

14° Quelques médicamens, portés immédiatement dans le
sang, produisent les mêmes effets que quand on les emploie de la
manière ordinaire.

Peu après la découverte de la circulation, on se mit à injecter
des médicamens dans le sang. On regarde comme l'inventeur de
cette méthode Jean-Georges de Wahrendorf, qui, en 1642,
déjà injecta du vin dans les veines de chiens, qui devinrent par là
ivres. L'expérience fut faite pour la première fois en Angleterre
par Christophe Wren. Haller parle d'autres essais dont je citerai
ici quelques uns. Petit injecta du vin d'Espagne et de l'alcool
faible, qu'il vit déterminer l'ivresse. On trouve dans Boyle que
l'opium injecté dans les veines cause la stupeur. Cette stupeur
dura même jusqu'à deux jours. Courten vit en outre des convul-

sions survenir chez un chat, et Sprægel la mort avoir lieu après trois jours de stupeur. Brunner a vu six grains d'émétique déterminer le vomissement. La teinture de cantharides injectée dans les veines d'un chien, causa une diurèse abondante et la mort. L'injection du nitre accroît également la sécrétion de l'urine. Une dissolution d'arsenic provoque la gastrite, des convulsions et la mort.

On a fait aussi de ces injections pour guérir des maladies, et elles n'ont pas toujours été sans résultat. Parmann se guérit lui-même de la gale en s'injectant de l'eau de cochléaria et de l'esprit thériacal dans les veines. Elsholz rapporte des exemples de maladies vénériennes guéries par l'injection de médicamens dans les veines.

Ces expériences furent long-temps négligées, parce qu'on n'en retira pas les avantages sur lesquels on avait compté. Elles ont été reprises de nos jours, par Scheel et par Dieffenbach. J'en vais rapporter quelques unes des plus importantes.

Viborg essaya ainsi le *veratrum album* ; il observa les symptômes suivans : accélération du pouls et de la respiration, vomissement, augmentation de la transpiration, flux de mucosités et de salive par la bouche, purgation.

Hertwich a vu l'opium, sur les chevaux, accélérer les battemens du cœur et la respiration, et produire plus tard la stupeur. Chez les chiens, il détermine le tremblement, l'accélération de la respiration et du pouls, des émissions d'urine, la stupeur et une complète insensibilité. Des expériences avec la pomme épineuse donnèrent d'analogues résultats.

L'acétate de vératrine détermine, quand on l'injecte dans les veines, comme quand on le fait avaler, le tétanos et l'inflammation des gros intestins. Hall, de Boston, s'injecta une demi-once d'huile de ricin dans la veine médiane : d'abord il eut des nausées et des rapports, avec mouvement dans les intestins, puis il éprouva un sentiment particulier dans la tête, et un peu de raideur des muscles de la face et de la mâchoire ; plus tard encore, sécheresse de la bouche, goût d'huile, rapports considérables,

envies de vomir, douleurs dans le bas-ventre, et envies fréquentes, mais vaines, d'aller à la selle; au bout d'à peu près deux heures, ces symptômes, dont le dernier persista le plus longtemps, allèrent en décroissant.

Hall a fait, en outre, de nombreuses expériences sur des animaux avec de la rhubarbe, de la coloquinte, des sels purgatifs, de l'émétique, de l'ipécacuanha, de l'alcool, et autres substances. Il en conclut que les purgatifs et vomitifs, introduits dans le sang, agissent de la même manière, mais plus vite et avec plus de force que quand on les met en contact avec l'estomac.

Köhler injecta six grains d'émétique dans une veine d'un malade au fond de la gorge duquel était resté un morceau de viande qu'on ne pouvait retirer. Au bout d'une demi-heure, il y eut des envies de vomir, bientôt si fortes, que le morceau fut rejeté et lancé à huit pieds de distance.

On a trouvé l'infusion d'une dissolution d'opium utile dans de violens spasmes de poitrine et de bas-ventre.

Percy et Laurent ont essayé l'infusion d'opium avec succès dans le tétanos traumatique. Coindet l'a employée aussi dans le trismus hystérique, chez une fille.

Ainsi, des médicamens introduits immédiatement dans le sang agissent de même que par tout autre procédé. Si l'on voulait maintenir ici la théorie d'après laquelle leurs effets éloignés ne dépendent que du transport de leur effet local par les nerfs, il faudrait nécessairement recourir à l'absurde hypothèse de Morgan et d'Addison sur l'action des poisons. Avouant que les poisons parviennent dans le sang, ils admettent que la surface interne du système vasculaire est pourvue de filamens nerveux sur lesquels ces poisons produisent localement leurs impressions spéciales, que les nerfs propagent ensuite à d'autres organes. Ils se fondent sur l'action extraordinairement rapide de quelques poisons, sur le prétendu fait que ces substances n'agissent pas avec plus de promptitude quand on les injecte dans l'artère de l'organe sur lequel porte principalement leur influence, et enfin sur l'expérience suivante. Lorsqu'on applique deux ligatures temporaires sur la veine

jugulaire d'un chien, qu'on coupe ensuite celle-ci entre elles, et qu'on réunit les deux bouts par un tube contenant du woorara, on trouve que le poison commence à agir rapidement après l'ablation des liens. Mais il agit tout aussi vite, quand on n'enlève que la ligature voisine du cœur. Le reflux du sang vers le cœur n'étant pas possible, ils concluent de là que l'action du poison est restreinte à une petite portion de veine.

Examinons ces argumens. D'abord, en ce qui concerne l'expérience, il est facile d'en donner une explication plus juste. Fodéré injecta un poison dans une artère d'un animal vivant dont il avait lié les deux bouts; l'empoisonnement eut lieu. Comme les deux bouts de l'artère étaient liés, et la partie comprise entre eux séparée avec soin de tous les organes voisins, comme aussi les nerfs liés ne conduisent plus d'impression, l'empoisonnement n'a pu tenir à l'innervation. Le poison n'agit alors qu'en exsudant de l'artère, et étant absorbé de nouveau. C'est ce que prouvent d'autres expériences du même observateur. Elles font voir que des portions d'artères et de veines, pleines de poison et détachées du corps, causent aussi l'empoisonnement, lorsqu'on les introduit dans une plaie fraîche ou dans le péritoine d'un autre animal. Quant à l'assertion que les poisons n'agissent pas avec plus de rapidité quand on les injecte dans l'artère de l'organe qu'ils affectent surtout, elle est contraire à l'expérience. Orfila a reconnu que tous les narcotiques n'agissent jamais plus promptement que quand on les injecte dans les carotides, c'est-à-dire dans une artère appartenant à l'organe sur lequel porte spécialement leur influence. A l'égard de la rapidité d'action de quelques poisons, notamment de l'acide hydrocyanique, on verra plus loin qu'elle ne prouve rien en faveur de l'hypothèse. Je demanderais pourquoi tant de médicamens introduits dans le sang agissent beaucoup plus rapidement que quand on les met en contact avec des parties même très-riches en nerfs. Assurément les membranes vasculaires ne sont pas plus abondamment pourvues de nerfs que celles de l'estomac, puisque l'interne n'en a point du tout. D'ailleurs, quand on injecte un médicament, il ne reste pas à l'endroit où

on l'introduit, mais va plus loin, entraîné par le sang qui circule : il n'agit donc pas seulement dans la veine avec laquelle il est mis en rapport, mais dans tout le système vasculaire. Où s'opérerait alors l'effet local, et d'où serait-il transporté par les nerfs sur d'autres organes, puisqu'en cheminant dans tous les vaisseaux, la substance a occasion d'agir localement sur chaque organe ?

Telles sont les objections qu'on peut élever contre la théorie reçue de l'action des médicaments. Dans tous les cas où ceux-ci agissent d'une manière dite dynamique, leurs effets éloignés ne peuvent être produits par sympathie, par innervation. Mais, ce n'étant, il ne reste plus, dans l'état présent de la physiologie, qu'une seule manière de les expliquer. Il faut admettre qu'ils parviennent aux organes affectés eux-mêmes. Or, dans la plupart des cas (1), cela ne peut avoir lieu que parce qu'ils sont absorbés et passent dans le torrent de la circulation. Mais il ne suffit pas de le savoir d'une manière générale : il faut rechercher les lois du phénomène. Ce sera l'objet d'un autre article.

DES PURS ET DES IMPURS EN HOMŒOPATHIE :

Par le docteur LÉON SIMON.

§ I^{er}.

Preamble.

L'homœopathie subit, en ce moment, l'une de ces crises salutaires qui doivent la fortifier en la rajeunissant. Il advient d'elle comme de deux amis qui ont passé les premiers temps de

(1) Je dis la plupart des cas, car on verra plus tard que des médicaments peuvent aussi arriver à des organes éloignés par voie d'imbibition, en traversant les tissus intermédiaires.

leur amitié, ou de deux amans qui ont satisfait à la première ardeur de leur passion : elle en est à ses jours d'épreuve.

Lorsqu'à travers les mille déceptions de la vie, deux hommes inconnus se rencontrent ; que, dès l'abord, ils sympathisent et se sentent attirés l'un vers l'autre, il semble à tous deux que cette amitié naissante sera toujours sans nuages : ils croient que leurs natures se correspondront sur tous les points, qu'entre eux il y aura cette parfaite harmonie qui fait qu'on se devine au lieu de se comprendre, qu'on se prévient au lieu de s'entr'aider.

Lorsque, dans l'enthousiasme d'un amour naissant, deux amans brûlent des feux de la passion, eux aussi s'imaginent que dans leur âme il ne peut y avoir place pour la tiédeur, l'accablement ou la satiété. Ils croient pouvoir se soutenir à cette élévation de sentiment qui ne permet pas aux différences de se faire jour, et qui nous laisse glisser sur les aspérités de nos caractères sans les apercevoir. Alors, tout est bien, tout est bon, tout est beau ! Heureusement cet état ne peut durer : car il serait le terme de tout perfectionnement. Il faut que dans les liens qu'ils contractent, les hommes s'unissent sans se confondre, qu'ils s'associent sans que leurs individualités s'absorbent ; il le faut, dans l'intérêt de leur dignité, de leur liberté et même pour l'accomplissement de l'œuvre qu'ils conçoivent.

Ce qui est vrai de l'ordre moral, l'est aussi de l'ordre intellectuel. Lorsqu'un homme de génie a proclamé une découverte et l'a entourée de la sanction de l'expérience, ceux qui l'adoptent se sentent transportés d'un noble enthousiasme : ils oublient, pour un moment, les opinions qui leur furent chères et qu'ils acquièrent au prix de bien des veilles et de plus d'un labeur. Disciples d'une grande pensée, ils ne songent pas au jour où les différences qui les caractérisent se dessineront à leur insu et malgré eux, et où la doctrine qu'ils ont embrassée tirera avantage de ces différences elles-mêmes. Tant de prévoyance n'appartient qu'à peu d'hommes. De là, le désillusionnement ! de là, plus d'une désaffection !

Alors commencent les jours d'épreuves. On les reconnaît, dans

l'ordre moral, au froissement des opinions ~~ou des sentimens~~, à une tiédeur momentanée, à des inquiétudes toujours renaissantes, à des susceptibilités ridicules en apparence, mais au fond très-sérieuses. Heureux ceux qui franchissent ces écueils ! leur lien se transforme en s'épurant, et chaque modification qu'il éprouve le consolide et le resserre ; le temps est désormais sans puissance auprès d'eux.

De même, dans l'ordre intellectuel, heureux ceux qui surmontent les difficultés d'un examen réfléchi ! ils n'ont point à craindre de revenir sur leurs pas, et ils marchent toujours en avant, laissant derrière eux les désaveux avoués ou tacites des imprudens ou des faibles qui font une halte sur le chemin de la science, et qui voudraient que tout le monde éprouvât la fatigue qui les arrête, et que chacun bornât sa puissance au cercle qu'ils ont décrit.

Encore une fois, voilà la position de l'homœopathie.

Depuis quatre ans, environ, qu'elle a pénétré en France, elle s'y est propagée avec ardeur et sincérité. Les succès inespérés qu'elle procure aux médecins qui la pratiquent, le vaste horizon qu'elle découvre à nos spéculations et à nos recherches, tout en elle séduit et entraîne. Sans doute, de rudes travaux attendent ceux qui se dévouent à la comprendre et à l'appliquer ; mais, en revanche, elle sait les récompenser des peines qu'ils se donnent, elle n'accable de ses décevances que ceux qui lui ont demandé un pouvoir qu'aucune médecine ne possédera jamais.

Dès l'apparition de la nouvelle doctrine, la médecine française conçut de vives alarmes. L'étrangeté des principes enseignés et mis en pratique par l'homœopathie souleva un *tolle* universel de mépris et de dédain. Il ne s'agissait pas pour l'allopathie de demander compte à la nouvelle venue de ses prétentions plus ou moins audacieuses ; elle voulut la proscrire en masse. Cette manœuvre nous dicta notre position. Attaqués sur tous les points à la fois, nous dûmes songer à tout défendre, à tout soutenir, à tout protéger. Comme on ne voulait pas compter avec nous, mais nous frapper d'ostracisme, nous ne voulûmes pas, à notre tour,

descendre à l'examen des détails ; nous restâmes sur le terrain inexpugnable où une critique aussi malveillante que peu éclairée nous avait placés.

Elle niait que les maladies pussent guérir par voie de *spécificité*, et que cette loi fût applicable à toutes les maladies curables ; nous soutînmes rationnellement et expérimentalement la vérité de cette loi.

Elle niait l'action réelle et puissante des *doses infinitésimales* : tous nos efforts tendirent à montrer la vérité expérimentale de ce fait, et je crois qu'aujourd'hui, il n'est pas un seul allopathe qui en doute lorsqu'il descend dans sa conscience, quelles que soient, d'ailleurs, ses dénégations officielles.

Elle niait l'*origine miasmatique* de la plupart des maladies chroniques : et nous songâmes à rassembler des masses de faits qui fussent assez imposantes pour la réduire au silence ; et, de bonne foi, nous y avons réussi.

Elle niait, enfin, la valeur immense de l'*expérimentation pure* : ce n'était pas qu'elle en eût jamais fait la vérification. Tant de soins et de patience dépassaient sa vertu. Nous lui portâmes le défi de s'y soumettre, et elle n'a pas su relever le gant : car les deux ou trois essais malheureux du professeur Andral ne peuvent passer pour des travaux d'expérimentation pure.

Dans cette lutte d'un jour, les questions qui depuis se sont soulevées parmi les homœopathes et les agitent en ce moment, n'avaient aucune place. On n'avait pas à s'interroger sur le plus ou moins de *pureté* ou d'*impureté* de chacun des disciples de la doctrine nouvelle. N'ayant à défendre que les points fondamentaux du système, et ces points étant accordés, nulle divergence ne pouvait saillir ; personne ne songeait à se dire pur, parce que personne ne rencontrait d'impur autour de lui.

C'est que, voyez-vous, il en est des lois de l'intelligence comme des lois qui régissent l'univers. Lorsque, frappés du magnifique spectacle que présente le monde, vous en admirez l'ensemble, une seule chose vous saisit : c'est la majestueuse harmonie qu'il laisse éclater. A cette élévation où les accidents de la

natures s'effacent, depuis le savant le plus abstrait jusqu'à l'homme le plus simple d'esprit, tous font entendre des accens d'enthousiasme et d'admiration. De même, lorsqu'étudiant une doctrine dans son ensemble, vous êtes frappés de la vérité nouvelle qu'elle renferme, ce ne sont encore que de joyeux accens qui se prononcent. Voilà les bases de l'édifice, se dit-on : elles sont belles, elles sont bonnes et solides. Avant que la coupole s'élançe dans les airs, bien des difficultés inconnues à l'ouvrier se présenteront ; mais qu'importe ! la base restera ce qu'elle est. A quoi bon se préoccuper de difficultés qui viendront en leur temps ; chaque jour apportera de nouvelles lumières à mesure que les obstacles se multiplieront ; car il en est des doctrines comme des hommes, elles se perfectionnent dans la lutte, comme les hommes grandissent dans les événemens. Quel voyageur tenterait les hasards d'une course lointaine, si on lui mettait sous les yeux les écueils qu'il devra éviter et les dangers qui l'attendent ?

Les bases de l'homœopathie une fois accordées par tous les homœopathistes français, et aucun ne les révoque en doute, il fallait aller plus loin. Ainsi, on avait à se demander si la loi de *spécificité* ou des *semblables* correspondait à toutes les exigences de la pratique ; si, par exemple, elle guérissait dans tous les *cas curables*, et soulageait efficacement dans tous les *cas incurables* ; — si l'action reconnue des doses infinitésimales était absolue, ou n'était pas relative, en d'autres termes, susceptible de plus ou de moins, en raison de la gravité de la maladie, de son type, de sa marche plus ou moins rapide et du plus ou moins de susceptibilité du malade ; — si, en accordant que toute maladie chronique est miasmatique de sa nature, il était possible de ramener chacune d'elles à l'un ou à l'autre des trois miasmes indiqués ; s'il ne serait pas possible qu'il en existât un quatrième, un cinquième et peut-être davantage, ou même que ces miasmes considérés jusqu'ici comme différens, ne fussent qu'autant de rameaux d'un tronc commun, autant de modalités d'une seule et même cause, d'un seul et même principe ; — si, tout en reconnaissant la valeur de l'expérimentation pure, il était possible de dire qu'elle suffit à

tout ; et, dans le cas contraire, tâcher d'indiquer les sources où il fallait puiser pour compléter ce que l'expérimentation pure pouvait avoir d'incomplet.

Ces questions et bien d'autres qui en découlent, pouvaient, il faut en convenir, conduire ceux qui les examinaient à des solutions différentes. Comme résultat, elles devaient donner naissance à d'utiles divergences parmi les homœopathistes français. Dès lors commençait pour l'homœopathie une nouvelle phase doctrinale. Elle sortait des termes généraux pour arriver à l'examen détaillé des principes, et leur donner cette précision et cette consistance sans lesquelles l'homœopathie n'aurait point de succès durable.

Telles étaient, en effet, les questions *principales*, mais non pas *uniques*, que, depuis plusieurs années, les homœopathistes français élaboraient en silence ; lorsque tout à coup on vit surgir deux grands mots bien redondans, un peu emphatiques en ce qu'ils s'appliquent mal à une question scientifique ; lorsqu'enfin on essaya de nous séparer en deux camps ennemis et nettement tranchés, les *purs* et les *impurs*. Quant à dire au juste quelles conditions il faut remplir pour être rangés parmi ces agneaux sans tache qu'on nomme les purs en homœopathie, j'en serais, pour mon compte, fort embarrassé ; de même que je ne saurais dire au juste où commence et où finit l'impureté.

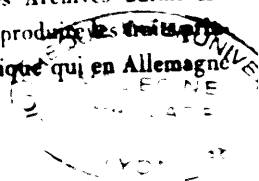
Cependant, personne n'était dupe de la vanité de cette distinction, et chacun travaillait sérieusement à faire de son mieux, lorsqu'une parole imprudente échappée à la *Bibliothèque homœopathique* vint mettre le public dans la confidence de cette petite querelle de ménage, bonne en elle-même, inévitable, car elle tient à la nature même des choses, ainsi qu'on va en juger.

§ II.

Historique de la question.

La rédaction des *Archives de la médecine homœopathique* avait compris, dès l'origine, que la doctrine nouvelle était intéressée à ce que la plus grande liberté de pensée régnât parmi ses rédacteurs. Lorsque ces derniers s'entendirent pour concourir à l'œuvre de propagation de la nouvelle doctrine, ils convinrent que le journal ne serait pas une effusion continuelle d'éloges et d'admiration; mais qu'étant destiné à pousser en avant la nouvelle doctrine, chacun y défendrait ses opinions dans la mesure de ses convictions personnelles; c'était, en effet, la seule position soutenable. Il est indigne de savans et d'hommes qui se respectent de transformer un journal scientifique en une œuvre de coterie, et cela serait arrivé, si les rédacteurs avaient voulu se donner une unité de doctrine factice, unité qu'on ne rencontre jamais à l'origine de quoi que ce soit, pas plus en politique qu'en philosophie que dans la science. Le monde et le peuple des savans, comme disait Fontenelle, se font, en général, d'étranges illusions à cet égard. Ils se figurent que le sort d'une découverte est compromis parce que des différences s'établissent entre les défenseurs de cette découverte; il leur semble qu'une doctrine scientifique doive s'échapper de premier jet d'un cerveau humain. Ils voudraient qu'il en fût des inventeurs comme de Dieu, qui, selon de Maistre, *écrit toujours et n'efface jamais*. Pour mon compte, je ne sais pas une seule découverte qui n'ait dû subir la double épreuve d'être perfectionnée et corrigée. Et, en effet, s'il faut que l'homme écrive toujours, il lui convient aussi de savoir effacer quelquefois.

Dans cette persuasion, la rédaction des *Archives* aurait cru manquer son but, si elle n'avait essayé de reproduire les *travaux principaux* de cette longue et véhémence polémique qui en Allemagne



accueillit l'homœopathie au berceau, et l'accompagna dans ses progrès toujours croissans.

Ce qu'a fait la rédaction des Archives, elle le ferait encore s'il était nécessaire ; non qu'elle se fasse garant des opinions émises par les *demi-adversaires* de l'homœopathie ; non qu'elle donne son assentiment à la grossièreté ou à l'injure , lorsque nos confrères d'outre-Rhin s'oublent assez pour les proférer ; non qu'elle méconnaisse la faiblesse de ces critiques qui nient toujours , sans affirmer jamais ; mais parce que la rédaction des Archives sait tout ce que l'homœopathie a de progrès à accomplir pour être acceptée de ses adversaires , en France , et parce qu'elle sait qu'on devient fort en comparant les argumens présentés par tous , par les amis et les ennemis d'une doctrine. Du reste , chacun de ses rédacteurs demande à n'être jugé que sur ses œuvres personnelles.

Ce qui précède n'est point une justification : la rédaction des Archives n'est pas réduite à cette extrémité. C'est tout simplement une explication donnée à ceux de nos lecteurs qui ont pris ombrage de voir notre journal reproduire la polémique allemande. Un homme de beaucoup d'esprit a dit que les inventeurs et les défenseurs d'idées nouvelles doivent quelquefois mettre le nez à la fenêtre pour savoir ce qui se passe autour d'eux ; ce qu'on pense et ce qu'on dit d'eux ; autrement ils tombent dans l'admiration d'eux-mêmes et de leurs principes , et finissent comme Narcisse , qui périt pour s'être trop admiré.

La Bibliothèque homœopathique en a pensé autrement , et Dieu nous garde de lui en savoir mauvais gré. L'un de ses rédacteurs m'adressa , à ce sujet , une petite admonestation personnelle et toute paternelle à laquelle je répondis deux mots dans une note de mes *Leçons de médecine homœopathique* , que je finissais d'imprimer à cette époque. Je promis alors de m'expliquer plus au long sur la qualification de *pur* et *d'impur* dont certains homœopathistes décorent ou flétrissent leurs confrères. J'ai cependant gardé le silence , et j'y ai été conduit par deux motifs principaux.

Je connais le docteur Peschier , et je serais désespéré de rien

dire qui pût lui être désobligeant. Or, après avoir réfléchi au fond et à la forme de sa polémique, j'ai vu qu'il m'était impossible de lui répondre, à lui personnellement, sans dire des choses qu'il aurait été affligé d'entendre, à plus forte raison de lire. Le ton de son article était tellement humble, et prosterné si bas, que j'aurais eu à le relever dans sa propre dignité et à lui montrer que le vrai disciple est celui qui *continue* le maître, et non celui qui *l'imité* ou le *répète* mot à mot. Le fond de sa critique était tellement étranger à l'esprit philosophique de la presse française, que j'aurais eu à le rappeler à la liberté d'examen, que lui, membre de l'église de Genève, devrait avoir imprimée jusque dans la moelle des os.

Un peu de générosité envers le docteur Peschier qui s'était abandonné à un juvénile enthousiasme, me semblait de mise sous tous les rapports. Il y avait convenance à ne pas lui être hostile, et comme il attaquait beaucoup de choses sans en résoudre aucune, il devenait inutile d'entrer dans le fond de la discussion.

S'il ne se fût agi que d'argumenter contre les purs en homœopathie en se tenant dans les limites d'un débat philosophique, en vérité leur prétention s'effaçait d'elle-même. Que signifie cette expression, la pureté scientifique? où est la mesure qui servira à distinguer dans la théorie et dans la pratique, cette vierge immaculée qu'on offre à notre admiration? Tant d'erreurs se couvrent du costume de la vérité, et tant de vertus équivoques affectent le langage de la sagesse, qu'il faut se méfier des grands mots.

La pureté, en matière de science, n'est-elle pas le pendant et l'analogue de l'infailibilité en matière de religion? qui donc serait assez osé, de nos jours, pour se dire infailible avec espoir de trouver des adhérens? et par la même raison, qui peut se prétendre pur, qui peut dire que ses découvertes, si grandes qu'on les suppose, si bienfaisantes qu'elles soient, sont exemptes de tout alliage?

Voilà pourtant où des hommes honorables se trouvent conduits, lorsqu'ayant épuisé toutes les formes de l'enthousiasme, ils tombent dans le servilisme scientifique. Alors, tout ce qui fait la

grandeur, la noblesse et la vérité d'un caractère de savant s'efface : on ne sait plus qu'adorer, et la vie de ces hommes devient un éternel *alleluia*, aussi fatigant à écouter qu'insipide à recueillir.

Ces motifs m'avaient engagé à abandonner l'attaque inconsidérée du docteur Peschier. Il me paraissait n'avoir compris ni la marche d'une réforme scientifique, ni l'esprit qui anime la rédaction des *Archives* ; et il me semblait que le meilleur moyen d'en finir avec ces puérilités, était de continuer notre marche, nous fiant au bon sens des homœopathistes français du soin d'apprécier nos efforts et de nous justifier auprès de ceux qui ne les ont pas compris.

Le docteur Griesselich, de Carlsruhe, en a jugé autrement. Comme on l'a pu voir dans le dernier numéro des *Archives*, il continue le débat, et m'adresse, à cette occasion, un mot que je ne puis laisser sans réponse.

« Ce n'est pas moi seulement que vous attaquez, dit-il, mais » aussi la rédaction des *Archives*. La retraite que fait M. Simon » ne m'a été désagréable qu'en ce qu'elle prouve avec quelle facilité les hommes même indépendans peuvent se laisser entraîner » par des considérations particulières. »

Je proteste hautement contre la supposition du docteur Griesselich. Je ne fais aucune retraite. Le développement que j'ai donné, cette année, à mes enseignemens publics, prouve que je vais toujours en avant, sans passion et sans servilité, n'obéissant qu'à mes convictions. *Nulle considération particulière ne m'a dominé*, et si j'avais eu à y obéir, je ne l'aurais pas voulu. J'ai senti que je devais rester moi-même ; je l'ai fait. J'ai compris aussi que l'homœopathie ne pourrait soutenir le regard sévère de la raison, du fait, et de la critique, qu'en prenant une nouvelle attitude, qu'en précisant mieux ses principes et ses moyens ; et je me suis réduit au silence pour observer et méditer. Voilà le secret de mon inactivité dans la rédaction des *Archives* depuis bientôt huit mois. Qui oserait m'en faire une occasion de blâme ? Aujourd'hui, je me sens en mesure de publier le fruit de mes

travaux, et je reprends la plume, d'autant plus volontiers, qu'à mes yeux les questions obscures se sont éclaircies, que je me sens quelque chose à dire, et que si je me livre à la critique, ce sera pour arriver à une affirmation.

Lorsque la doctrine homœopathique a pénétré en France, elle y fut accueillie par nous comme une bonne nouvelle, comme une idée *progressive* par rapport au passé de la science, qui devait conduire à une foule d'autres progrès que les travaux de Hahnemann pouvaient permettre de soupçonner, mais qu'ils ne réalisaient pas. C'est pourquoi je disais dans l'*Introduction au Journal de la médecine homœopathique* : « Comme je l'ai indiqué dans le » cours de cette Introduction, les rigueurs du dogmatisme absolu » ont autorisé l'empirisme et l'éclectisme ; c'est un écueil auquel » nous avons dû songer à échapper. Dans la conviction où nous » sommes qu'il n'est point donné à un homme, quelque grand » qu'il soit, de poser la limite des progrès humains, nous ne » commettrons pas la faute de ceux qui ont pris le point de dé- » part pour le point d'arrivée. Si nous avons recueilli précieusement » la pensée de Hahnemann, c'est sous condition d'aider à tous » les développemens qu'elle comporte. Les incursions que nous » ferons, tantôt dans le champ de l'histoire, tantôt sur le do- » maine de la spéculation, le plus souvent au lit du malade, n'au- » ront d'autre objet que de montrer la doctrine homœopathique » devant étendre ses conquêtes sur l'avenir, appuyée sur la tra- » dition et sur la raison d'une part soutenue de l'autre, par le » bien qu'elle répandra sur ses pas (1). »

Ainsi, dès mon début dans la carrière, j'indiquais aussi explicitement que le comportait une Introduction, la marche que je prétendais suivre. J'indiquais que Hahnemann et l'homœopathie qui est sa création, se présentaient à moi comme l'origine d'un mouvement médical dont il était impossible d'apercevoir la limite ; et que ce mouvement aurait assez de puissance pour occu-

(1) *Journal de la médecine homœopathique*. Introduction.

per une suite de générations ; qu'ainsi, je voulais éviter, d'une part, l'engouement qui prosterne l'élève aux pieds du maître, et, de l'autre, ces réminiscences du passé qui compromettent les idées les plus vraies, les plus grandes et les plus utiles.

Pendant tout le temps que j'ai concouru à la rédaction du *Journal de la médecine homœopathique*, je me suis maintenu sur cette ligne que j'ai crue aussi philosophique que *vraie* ; et dans mes travaux postérieurs, c'est toujours la même pensée qui se développe et se précise ; je suis fâché de le dire à ceux qui ne l'ont ni compris ni deviné (1).

(1) Je donnerai quelques citations empruntées à mes travaux antérieurs, qui prouveront que jamais je n'ai varié sur la manière dont j'ai entendu et compris l'homœopathie. Dans une note adressée aux lecteurs du *Journal de la médecine homœopathique*, p. 126, je disais : « Nous répéterons, après le » docteur Hering, que, dans son développement, l'homœopathie aura à se » garantir de la mysticité des uns et des concessions que d'autres feraient à » d'anciennes méthodes, à d'anciens systèmes, à d'anciennes théories ; qu'il » importe, avant tout, de conserver dans toute sa pureté la doctrine de » Hahnemann..... Nous combattons tous dans ce journal pour l'homœopa- » thie, mais pour l'homœopathie soumise, comme toutes les choses de ce » monde, à la loi imprescriptible du progrès. » — Page 137 du même recueil, j'écrivais : « Sans doute l'homœopathie laisse à désirer ; au lieu de le » répéter à tout instant, travaillons donc à ajouter ce qui lui manque ; ce » travail est séduisant. » — Enfin, lorsque je présentai un premier programme des travaux de la *Société homœopathique*, je m'exprimais ainsi sur la question de pureté et d'impureté (voyez même recueil, page 153) : « Conserver la pureté de la doctrine homœopathique ne veut pas dire asser- » vir chacun de nous à une identité de pensée sur aucune question, identité » qui serait fatale aux progrès à venir de l'homœopathie ; mais il faut enten- » dre que nous repoussons toute alliance de la loi des semblables avec la loi » des contraires, aussi bien dans la théorie que dans la pratique, et que nous » nous accordons à la loi des semblables le degré de compréhension que je » viens de lui attribuer. » — La compréhension dont je parlais était que, du point de vue de la loi des semblables, il y avait à créer non seulement une thérapeutique, mais aussi une physiologie, une pathologie et une hygiène.

Aujourd'hui comme alors, cette tendance me paraît la seule qui puisse être soutenue avec avantage pour la science ; mais elle m'oblige à dire dans quelle position elle me place.

Il est temps, en effet, que les positions se tranchent. Des attaques directes ou indirectes dans la *Bibliothèque homœopathique*, mêlées de ces phrases boursoufflées qu'un coup d'épingle fait évaporer, et des désaveux ou des insinuations plus fatigans et plus pénibles qu'un loyal combat à force ouverte, ne peuvent se tolérer plus long-temps. Tous les intérêts concourent à rendre nécessaire une explication aussi précise que sérieuse.

L'an dernier, l'homœopathie semblait marcher en France à pas de géant. Elle en était à sa première annonce, et, comme toute doctrine qui a de l'avenir, elle soulevait de vives antipathies et un noble enthousiasme. Tout alors concourait à la soutenir. Quelle était cette nouvelle venue qui prétendait détrôner ses ancêtres ? chacun s'interrogeait sur elle avec une curiosité active et inquiète. Des cures, sinon merveilleuses, au moins surprenantes, signalaient ses débuts ; et, en France, qui débute bien a chance de durer. Une société homœopathique s'était organisée, et pleine de confiance en elle-même, parce qu'on puise la confiance dans ses convictions, elle demandait avec instance qu'on la mit en demeure de prouver la supériorité de ses doctrines. L'Académie se rit de prétentions aussi audacieuses ; elle essaya d'appliquer un dédaigneux soufflet sur la joue de cette jeune folle, et le soufflet de l'Académie retomba sur elle-même. Il n'y avait pas à s'en étonner. Sous les formes d'un respect apparent, les corps savans ne

Tout cela est encore à faire, et tout cela doit être fait, parce que la médecine n'est pas seulement un art, mais aussi une science ; ceux qui la considèrent comme un art pur et simple, voilà les impurs. L'homme impur est celui qui arrête l'humanité dans ses progrès, dans quelque sphère que ce soit. Malheur à celui qui croit avoir atteint les colonnes d'Hercule ! Malheur à l'homme qui vit sans respect pour le passé, sans espoir que l'avenir ira plus loin que lui ! L'homme vraiment grand est celui qui, tout en connaissant sa force, a la conscience de ce qui lui manque.

jouissent d'aucun crédit dans notre pays. Ils ont abusé de leur puissance en se refusant obstinément à prendre leur part des progrès accomplis depuis près d'un demi-siècle ; et cette obstination a tourné à leur désavantage. L'opinion se soulève contre toute corporation qui ne sait pas deviner dans une pensée neuve les vérités qu'elle recèle, qui néglige de s'en emparer pour les conduire à bien. Elle prend en pitié la faiblesse de ces hommes se disant forts et puissans, et qui, au lieu de commander à un mouvement, l'abandonnent à lui-même. Par ces motifs, la décision de l'Académie fut un bien pour l'homœopathie.

Mais les succès de l'homœopathie étaient, l'an dernier, plus grands en apparence qu'en réalité. Des cures, si nombreuses et si étonnantes qu'on les suppose, ne suffisent point en médecine pour fixer le triomphe ; ceci paraîtra un paradoxe, et cependant rien n'est plus réel. Toutes les doctrines médicales se sont appuyées sur leurs guérisons ; et depuis le charlatanisme le plus honteux qui affiche les certificats légalisés de ses guérisons, se pare des autorisations ministérielles ou académiques, recourt aux articles officiels ou payés dans des journaux, jusqu'aux doctrinaires les plus entiers dans leurs principes, chacun invoque l'éternel argument de ses succès. Guérir les maladies, doit être en définitive la fin dernière de la médecine. Mais quel sens doit-on attacher à ce mot, la guérison ? ici commence l'équivoque. Celui qui brûle une dartre, cautérise un ulcère syphilitique, un ulcère superficiel de l'utérus, appelle ces pratiques meurtrières des guérisons. Celui qui répercute une gale, qui s'est rendu maître d'une ophthalmie scrophuleuse, dit aussi avoir guéri la gale et la diathèse scrophuleuse. Beaucoup prétendent se rendre maîtres, à l'aide d'injections astringentes ou stimulantes, des affections leucorrhéiques. Eh bien ! ce sont autant de mensonges que la médecine fait à l'opinion après se les être faits à elle-même ; et, en raison de ces équivoques perpétuelles, le fait qui devrait tout prouver par lui-même, est à peu près ce qu'il y a de moins probant. Ce qui est vrai des doctrines allopathiques, l'était jusqu'à un certain point l'année dernière de l'homœopathie. Elle était encore trop jeune

en France, pour que les faits allégués pussent servir de mesure à apprécier sa puissance. Elle tirait donc sa force apparente de deux sources : 1^o les fautes de ses adversaires et ses succès d'un jour : 2^o l'unité de doctrine qui régnait parmi ses adeptes.

Depuis lors, les adversaires de l'homœopathie ont continué leurs manœuvres dédaigneuses et leurs jugemens préconçus ; les succès de l'homœopathie se sont accrus, et malgré cela, on ne voit plus la même préoccupation parmi les médecins. Les journaux ne retentissent plus d'éloges ou de critiques ; il semble qu'on veuille abandonner l'homœopathie à ses propres forces. Mais aussi un autre phénomène s'est produit. Sans que l'unité de doctrine se soit rompue, des divergences se sont établies parmi les homœopathes (1).

Je dis qu'au milieu de ces divergences, l'unité de doctrine s'est maintenue : et, en effet, une doctrine c'est un enchaînement logique de principes unis à une méthode. Sur ces deux points, tous les homœopathes s'entendent, et nulle divergence ne s'établit parmi eux ; viennent ensuite les moyens et le mode d'application. Ici, s'ouvre le débat, et il n'a rien que de très-convenable.

(1) Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée, j'ai voulu dire que les cures obtenues par les homœopathistes étaient alors trop récentes pour qu'elles pussent servir de preuve scientifique en faveur de la doctrine. Je suis d'opinion qu'il faut voir s'écouler un an à dix-huit mois après la guérison d'une *maladie chronique* pour que cette dernière puisse être considérée comme guérie. La durée est un élément de succès en toutes choses. L'homœopathie avait donc besoin de vieillir pour acquérir de la consistance. Cette épreuve, je le déclare, lui a été favorable ; et, bien que les allopathes nous aient moins poursuivis de leurs attaques et de leurs railleries cette année que l'an dernier, bien que les journaux politiques ne se soient pas occupés de nous, je dis que l'homœopathie a grandi considérablement dans l'opinion des médecins français. Il est, en effet, deux espèces de progrès : l'un, éclatant, qui se produit au dehors par des manifestations plus ou moins bruyantes ; et l'autre, qui est sourd, profond, mystérieux. L'an dernier, nous avons assisté au premier, cette année, nous recueillons le second.

§ III.

Que doit-on entendre par pur et par impur ?

Y a-t-il dans ces débats le moindre sujet à se plaindre ? pourquoi venir stigmatiser du titre de pur ou d'impur ceux qui se donnent un libre essor sur des questions qui ont besoin d'être élaborées à nouveau, et qui attendent de nouvelles solutions ?

Pour mon compte, j'affirme hautement n'avoir jamais mêlé l'une avec l'autre l'ancienne et la nouvelle médecine ; et je porte à tous contradicteurs le défi d'argumenter contre moi, d'un seul cas, d'un fait unique où j'aie été infidèle à la seule loi thérapeutique qui ait ma conviction, à la loi homœopathique. Que j'aie toujours fait de cette loi une application également heureuse, que, dans ma pensée, son interprétation ne se soit pas développée et agrandie ; voilà autant de questions sur lesquelles je mettrai bientôt mes confrères en droit de prononcer. Toujours est-il que je me suis mis en position de faire connaître à tout le monde jusqu'à mes erreurs, parce que je ne prétends pas à l'infailibilité, vu que je ne l'accorde à personne. Je demande qui a fait plus ?

Mais je ne blâme la conduite de personne ; et je n'admets pas que l'on puisse attacher l'épithète de pur ou d'impur à celui qui agit différemment, si ce n'est dans les conditions suivantes :

Je considère comme impur quiconque aurait une pratique qui ne serait pas la rigoureuse expression de sa théorie, autrement dit, de ses convictions.

Celui qui, ayant proclamé les moyens allopathiques inutiles et dangereux dans le traitement des maladies, viendrait à les employer, soit en les mêlant aux moyens homœopathiques, soit en les isolant de ces derniers, et celui qui emploierait allopathiquement les moyens homœopathiques, serait impur. En effet, il man-

querait aux devoirs de l'honnête homme en ce que sa pratique serait un mensonge pour lui-même, une fraude vis-à-vis du malade qui, en s'adressant à nous, demande à être soigné homœopathiquement; une faute grossière vis-à-vis de la science, dont les progrès sont compromis par toute application cauteleuse et incertaine. On juge l'arbre à son fruit, les hommes à leurs actes, et les doctrines par la conduite de leurs sectateurs. Que cette mesure ne soit pas absolument exacte; qu'il y ait des hommes qui valent mieux que leurs actions, des doctrines supérieures aux applications qu'en font leurs partisans; tout le monde en convient, et cependant, c'est *l'ultima ratio* du jugement que nous portons tous sur les hommes et sur les choses. Nous le savons, c'est à nous d'agir en conséquence.

Mais je n'entends pas dire qu'on cesse d'être homœopathe parce qu'on saigne ou ne saigne pas ses malades, parce qu'on mettra un vésicatoire, ou parce qu'on ne se tiendra pas servilement enchaîné au poteau des décillionièmes. Quel homœopathe oserait soutenir aujourd'hui que jamais on n'arrivera à reconnaître dans la saignée une action homœopathique? Pourquoi donc ne pas profiter des fautes de ceux qui nous ont précédés? Je me souviens encore des beaux temps de la doctrine physiologique. Alors on proscrivait absolument le quinquina de la matière médicale, même dans le traitement des fièvres intermittentes, sous prétexte qu'il était un excitant et que les fièvres intermittentes étaient des irritations. Le quinquina n'en continua pas moins à faire taire le caractère de périodicité dans un grand nombre de maladies, et force fut de le réintégrer; mais alors, on en fit un antiphlogistique du système nerveux. Prenons garde d'être réduits à une semblable extrémité, si, malgré les sages conseils de Bacon, nous, hommes de progrès, nous laissons aller à trop préjuger de ce que l'avenir nous réserve, et surtout n'allons pas décourager les efforts de ceux qui essaient d'agrandir la sphère de nos moyens (1).

(1) Je ne fais qu'indiquer ici des questions que j'examinerai plus au long dans les articles qui suivront celui-ci.

Quant aux exutoires de toute espèce, je n'entrevois pas jusqu'ici dans quels cas leur action homœopathique pourrait être démontrée. Mais je ne sais si l'homœopathe ne peut y avoir recours comme à bien d'autres moyens, dans le cas de maladies incurables, où véritablement l'homœopathie et l'alopathie ne sauraient rendre la santé au malade, et où les moyens homœopathiques, s'adressant à des organismes qui n'ont plus ou presque plus de réaction vitale, les dépriment et les aggravent sans les améliorer. Je veux parler des cas dont Hahnemann conseille de ne point se charger, conseil plus facile à donner qu'à suivre, lorsque l'abandon du malade par un médecin qui a toute sa confiance, deviendrait pour ce malade l'équivalent d'un arrêt de mort.

Laissons aux homœopathes assez heureusement placés pour choisir leurs malades, le soin de vanter leurs succès non interrompus, et la gloire d'affirmer hautement que jamais l'homœopathie ne leur fait faute, qu'il s'agisse de guérir ou de soulager. La jeunesse et l'inexpérience ont droit de compter sur leur puissance, puisqu'elles n'ont jamais eu occasion de se mesurer avec les résistances.

Je ne crains pas de dire qu'il est des cas toujours trop nombreux où l'alopathie et l'homœopathie ne peuvent guérir, et où cette dernière ne soulage pas toujours efficacement, par cela même qu'elle est trop directe. Ce n'est donc point un reproche à lui faire ; car il tomberait bien plutôt sur les anciennes doctrines, dont les méthodes ne savent ni apprécier la gravité des maladies désorganisatrices à leur début, ni à plus juste raison les vaincre. J'irai plus loin encore : l'homœopathie, par cela seul qu'elle est toujours essentiellement curative, répond difficilement aux besoins de la médecine palliative. Ne peut-on sans crime rechercher dans quels cas les méthodes indirectes de l'alopathie peuvent être utilement employées ; et faut-il se voir poursuivi du reproche d'impureté et autres épithètes aussi mal sonnantes, parce qu'on aura obéi au cri de sa conscience ? Tout ceci n'est applicable qu'aux maladies incurables.

Je le répète, je soulève ces questions avec d'autant plus de

confiance, que je puis délier les homœopathes les plus scrupuleux de me citer un seul cas où j'aie agi allopathiquement. Mais je les salue à dessein.

Les différens points qui divisent aujourd'hui les homœopathes français, ne sont pas nettement définis. Il s'est fait grand bruit dans les *Archives* et dans la *Bibliothèque homœopathique de Genève*, de l'article du docteur Griesselich; on a pu reprocher au médecin de Carlsruhe un défaut de forme dont je n'essaierai point de le justifier. Mais du fond de son article, il n'a été rien dit. Eh bien! sous ces récriminations, qu'il suffisait de signaler une fois, il y a quelque chose de plus profond, et ce quelque chose, ce sont les questions que j'ai passées en revue.

Il serait vraiment trop commode pour le docteur Peschier, et ce serait lui faire trop beau jeu, que de le laisser se perdre au milieu de phrases élogieuses, d'une part, et des reproches d'inconvenance de l'autre. Il faut dire au public ce que le docteur Peschier sait très-bien, quelle est aujourd'hui la tendance de l'homœopathie en France.

L'homœopathie française s'est sérieusement interrogée sur la valeur des doctrines hahnemanniennes. Elle s'est demandé si, sous le rapport théorique et pratique, les travaux du maître ne laissent rien à désirer; et la réponse à cette question a été d'y reconnaître beaucoup de lacunes, beaucoup de choses incomplètes; alors elle s'est mise à l'œuvre, et a recherché comment il faudrait s'y prendre pour compléter Hahnemann.

Il serait trop long d'indiquer actuellement les différens problèmes qu'elle a examinés et dont l'étude est devenue la raison fondamentale de la division qui s'est prononcée. Je m'arrêterai à un ou deux exemples.

C'est avec une raison profonde que Hahnemann a signalé les vices des doctrines médicales qui ont pour base l'anatomie pathologique. Certes, il y a un abîme infranchissable entre les données de cette science et la thérapeutique. Il est impossible de conclure logiquement de l'existence des tubercules aux moyens propres à les détruire, non plus que de l'existence du cancer à sa thérapéu-

tique. Mais suit-il de là que l'anatomie pathologique ne serve en rien à éclairer le diagnostic des maladies, lors même qu'on les traite homœopathiquement ? Ceux qui soutiennent cette thèse me paraissent dans l'erreur. La première condition que tout médecin doit remplir lorsqu'il est en face d'un malade, consiste à reconnaître dans la maladie tout ce qu'elle présente à guérir. Or la majeure partie des maladies, personne ne le contestera, n'offrent pas seulement des lésions de *sensation* et d'*action*, elles présentent aussi des lésions de *texture*. S'il est vrai de dire qu'au point de vue médical, *sentir* et *agir* représentent l'homme tout entier, il faut reconnaître que ces phénomènes ne se produisent qu'à l'aide des organes ; et que nos *sensations* et nos *actions* ne sont altérées qu'autant que les instrumens de ces phénomènes ont été modifiés. Etudier les modifications subies par les organes dans les maladies, et rattacher ces dernières aux lésions de sensation et d'action qu'elles engendrent, c'était et c'est encore le chef-d'œuvre de l'homœopathie sous le rapport du diagnostic. A cet égard, nous sommes obligés de convenir que nous possédons peu de richesses. Force nous est donc d'aller puiser dans les anciennes écoles leurs belles recherches d'anatomie pathologique, de les approprier à nos doctrines, et d'user avec un scrupule religieux de leurs différens modes d'investigation malheureusement ignorés de beaucoup.

Autre exemple.

Hahnemann a repoussé avec une grande sagacité le principe *ab usu in morbis*, sur lequel on a exclusivement assis la thérapeutique dans le passé. Est-ce à dire qu'il faille toujours se contenter de l'*expérimentation pure*, et que l'observation clinique doive être repoussée ? Mais je demanderai comment l'*expérimentation pure* pourrait suffire à tout ? Qui donc aurait assez de mérite pour se soumettre ou soumettre les autres à l'essai de médicamens jusqu'au point d'amener des tubercules dans les poumons, je suppose, une dartre rongeante sur les extrémités, ou des engorgemens glandulaires en pleine suppuration, ou un ramollissement des os, ou toute autre maladie d'une égale gravité ?

personne assurément. Ce sont là, cependant, les maladies avec lesquelles nous sommes le plus souvent aux prises dans la pratique, nous à qui l'allopathie ne permet de guérir que lorsque toutes ses méthodes ont échoué. Il y a donc une limite au-delà de laquelle la *matière médicale* ne prête qu'un faible secours, lorsqu'on veut se borner aux renseignemens qu'elle présente. Mais si vous fondant sur la loi de l'analogie, vous savez compléter l'une par l'autre l'expérimentation pure et l'observation clinique, alors il est permis d'espérer des succès impossibles dans le cas contraire. Ceci revient à dire que le principe *ab usu in morbis* doit être subordonné à l'expérimentation pure, mais qu'il y aurait folie à vouloir le proscrire.

Je sais bien que, dans les cas de ce genre, nous procédons dans la pratique en vertu d'une hypothèse tacite que nous sommes obligés de faire. Nous disons que dans le tableau d'une maladie les symptômes par lesquels elle se manifeste, sont rigoureusement enchaînés les uns aux autres par un lien de dépendance logique ; qu'une maladie ne s'exprime pas par un symptôme isolé, appelé tubercules, carie rachitique, cancer, dartre ou autre, mais que ce symptôme entraîne avec lui une multitude d'autres symptômes, qui nous servent à déterminer le médicament, même en l'absence du symptôme principal. De là vient que nous tenons un très-grand compte de l'état moral, de l'état du sommeil, des symptômes appelés *généraux* et *prédominans*. C'est être très-conséquent que d'en agir ainsi, et, quoi qu'il arrive, ce point de vue ne périra pas. Mais, d'un autre côté, il faut dire que les nombreuses difficultés que présente l'homœopathie dans son application, tiennent précisément aux termes un peu vagues dont le diagnostic s'y établit. L'état moral, le sommeil, les symptômes généraux, prédominans ou insolites d'une maladie, sur quoi reposent-ils le plus souvent ? sur des lésions de sensation. Or elles sont variables de leur nature, et les malades sont fort inhabiles à les analyser ; le plus souvent, ils ne peuvent en rendre compte. La lésion de texture, au contraire, offre quelque chose de fixe, de permanent, que le médecin peut apprécier par lui-même sans avoir à craindre

d'être induit en erreur par le malade ; tandis que, pour la lésion de sensation, il faut que le médecin se fie au récit du patient sans avoir aucun moyen de contrôler son récit. Or, compléter en les combinant le double point de vue symptomatologique et anato-mo-pathologique, c'est agrandir l'homœopathie, faciliter son application, la rendre plus certaine dans ses résultats, et plus facilement acceptable des médecins allopathes. Cependant, ce serait une faible conquête, si la thérapeutique n'en devait tirer profit. L'expérimentation pure ne pouvant à elle seule indiquer l'agent thérapeutique en rapport de spécificité avec le plus grand nombre des altérations organiques, force est donc encore de la compléter par l'observation clinique (1).

Je viens de toucher au fond de la plaie. Le public médical s'abuserait singulièrement s'il croyait que le docteur Peschier n'a été conduit à relever les quelques publications qui ont ému sa sensibilité, que par respect des convenances mises en oubli dans ces publications. Bien qu'il ne l'ait pas dit, j'aime à croire que dans sa pensée il allait au-delà. Il sait, à n'en pouvoir douter, que, depuis un an, on tremble de voir l'homœopathie compromise par ses propres adeptes, et que cette crainte repose sur un point : *le mélange des deux méthodes et des deux thérapeutiques.*

Il faut le dire au public médical : là n'est pas le nœud de la difficulté. Je n'ai aucun titre pour juger la conduite de mes confrères ; mais je suis assez en position de connaître leur manière d'agir auprès du malade, pour affirmer qu'il n'est à Paris aucun de ceux qui ont pris ouvertement position comme médecins homœopathistes qui se rende coupable d'un tel méfait. Que dans l'origine et dans le passage d'une doctrine à l'autre, quelques uns, ne se jugeant pas suffisamment éclairés sur l'homœopathie,

(1) Tout mon cours de cette année a été consacré au développement de toutes ces questions. On verra par le programme que j'ai tracé dans ma leçon d'ouverture, et que je publierai dans le prochain numéro, toutes les raisons qui justifient ce qui précède.

ne l'aient pas indistinctement appliquée sur tous leurs malades , cela s'est fait , et cela devait se faire. Mais ces temps sont passés ; et il ne faut pas s'attaquer aux morts. Il ne s'agit point pour les homœopathistes français de redescendre jusqu'à l'allopathie , mais de compléter , d'agrandir l'homœopathie , de faciliter son application : il s'agit enfin de voir en elle une *science* et non pas seulement un *art*.

Les homœopathes français ne peuvent donc pas être partagés en purs et en impurs , et je crois être l'écho fidèle des sentimens de tous , en disant que nous repoussons cette qualification ; que nous n'admettons d'autre division possible que celle-ci ; les *homœopathes progressifs* et les *homœopathes stationnaires*.

Je ne pense pas qu'un seul consente à se ranger sous la seconde bannière : car celui-là déciderait qu'il est donné à un homme , à un seul homme d'apercevoir toute la vérité , et une semblable prétention , contre laquelle viendrait déposer toute l'histoire de l'humanité , serait étrange à l'excès. Sur ce terrain , cependant , le débat serait digne de tout le monde , parce que chacun y profiterait. Sans doute il y a de la dignité à soutenir , dans la sincérité de sa foi , que la découverte d'un homme de génie est marquée au cachet de l'immuabilité , caractère qui jusqu'ici n'appartient qu'à Dieu. Mais si on le pense , il faut le dire et ne pas torturer sa conviction , et surtout ne pas attacher le caractère d'impureté à une divergence dans les opinions scientifiques.

Je ne connais d'impur que celui dont la parole et les actes ne se correspondent pas exactement. Mais , sans être impur , on peut être ou ne pas être homœopathe ; il suffit de ne pas se présenter au public sous une fausse étiquette.

L'homœopathie se trouve comprise tout entière dans les quatre faits découverts par Hahnemann : la loi de spécificité , la nature miasmatique des maladies chroniques , l'expérimentation pure et le principe de dynamisation des médicamens. Quiconque accepte ces quatre faits et les met en pratique est fidèle aux seules exigences réelles de l'homœopathie. Sur le plus ou moins d'extension à

accorder à chacun de ces principes ; sur la question de savoir s'il est ou non possible de constituer sur cette base une nouvelle pathologie et un système nosologique ; s'il s'agit de déterminer le nombre des miasmes chroniques et leur transformation réelle ou imaginaire les uns dans les autres ; sur la valeur à accorder à l'anatomie pathologique et à l'observation clinique ; sur la méthode à suivre pour trouver avec facilité et certitude les symptômes caractéristiques dans une maladie donnée ; sur le plus ou moins d'élevation des doses homœopathiques, leur mode d'administration et leur répétition ; sur tous ces points, la plus grande divergence peut s'établir, sans que le sort de la doctrine en soit compromis.

Lorsque nous sommes tous occupés à sonder des problèmes d'une application pratique aussi importante, et qu'à cette étude chacun apporte tous ses soins et toutes ses aptitudes, n'épuisons pas nos forces à disputer des questions de politesse ou d'impolitesse qui ne peuvent toucher aucunement la gloire de Hahnemann, et surtout ne donnons pas le change à l'opinion en lui laissant croire que le débat roule sur ce que quelques uns *allopathisent* en *homœopathie*, tandis que nous sommes tous occupés d'apporter modestement notre pierre à l'achèvement de l'édifice.

Ceux qui croient que tout est terminé, doivent avoir peu de goût à travailler quand ils pensent que leurs efforts ne peuvent avoir aucun résultat. Or, s'il est utile à nos propres succès d'avoir confiance dans nos forces et dans la puissance de nos moyens, il ne l'est pas moins de savoir sur quels points nous sommes attaquables, sur quels points on a attaqué. On ne devient fort en quoi que ce soit, que par une pratique long-temps soutenue et en subissant l'épreuve de la critique. La lutte développe l'énergie et porte notre attention sur des questions que sans elle nous aurions négligées. Les Archives ont donc accompli un devoir difficile, mais utile cependant, en faisant connaître une partie des objections plus ou moins sérieuses faites à l'homœopathie, sinon par les homœopathes eux-mêmes, au moins par ceux qui s'étaient sérieusement occupés de son étude. De quel droit aurions-nous tronqué cette polémique ? est-il jamais permis à un homme d'altérer

la pensée d'un autre ? oh ! dans un travail aussi sérieux que celui d'une réformation scientifique, il faut s'armer de patience et faire taire ses émotions ; il y a faiblesse à s'alarmer de la contradiction ; il y a faiblesse aussi à ne pas dominer les inconvenances ; et c'est un triste rôle que de passer son temps à les relever, surtout lorsqu'on sait que la critique allemande supporte des licences qui répugnent à notre délicatesse.

Pour conclure sur ce qui précède : la rédaction des Archives publie tous les travaux pour et contre l'homœopathie, afin que nos convictions se renforcent, non seulement de ce qui se dit en faveur des doctrines que nous défendons, mais aussi des critiques auxquelles ces doctrines sont soumises ; et jamais elle n'a prétendu accepter jusqu'au ton et à la forme dont ces critiques sont revêtues. La liberté qui règne parmi ceux qui concourent à la rédaction des Archives, permet encore moins à la Bibliothèque homœopathique de nous rendre tous responsables des travaux de chacun.

Pour ce qui est du reproche d'impureté qu'on met depuis quelque temps en circulation de la manière la plus arbitraire, il serait bon, je crois, de le laisser tomber en oubli ; à moins qu'on ne veuille distinguer ainsi les uns des autres ceux qui, niant le progrès indéfini dans les sciences, comme il a lieu partout, veulent clore le cercle autour d'eux, et se constituer chefs ou partisans d'une sorte d'orthodoxie pour laquelle je leur souhaite bonne chance. Quant à ceux-là, s'il en existe, je les prie de ne point oublier que toute orthodoxie a un symbole qui est le *criterium* de sa foi. Qu'ils nous donnent donc la loi de la pureté et de l'impureté en homœopathie. Il est de leur devoir et de leur honneur de le faire ; autrement il leur est interdit de prononcer ces mots ; car ils seraient vides de sens, et deviendraient une expression trop vague pour que nous n'ayons pas à craindre que dans l'avenir la passion ne s'en saisisse comme d'une chose bonne à exploiter.

VARIÉTÉS.

Dans sa session de 1835, la Société homœopathique gallicane avait voté une médaille en l'honneur du fondateur de l'homœopathie. L'exécution de cette médaille, d'une ressemblance frappante et pour laquelle le docteur Hahnemann consentit à accorder plusieurs séances, fut confiée au burin habile de M. Rogat. Du moment où elle fut exécutée, le bureau de la Société homœopathique gallicane, dont les membres actuels résident à Paris, s'empressèrent d'en informer Hahnemann, qui les reçut le jeudi 23 juin.

En l'absence du docteur PÉTROZ, président de la Société, le docteur LÉON SIMON, vice-président, adressa à Hahnemann l'allocution suivante :

« Monsieur ,

» La Société homœopathique gallicane, que nous représentons devant vous, avait résolu de consacrer par un monument durable votre venue au beau pays de France. Je vous annonçai sa résolution, et, par un enchaînement de circonstances dont je suis heureux, c'est encore moi qui ai mission de vous offrir son hommage. Il n'est qu'une anticipation de celui qu'au mois de septembre prochain la Société vous offrira, lorsque, de nouveau réunie, elle aura à vous témoigner de nouveau la vénération sincère que vous lui inspirez. C'est à cette époque qu'elle-même vous présentera la médaille d'or qu'elle vous destine et dont celle-ci n'est qu'un avant-coureur.

» Mais la Société gallicane a voulu qu'avant ce temps, et à cette occasion, vous reçussiez une nouvelle manifestation des sentimens qui l'animent, tant à votre égard, que par rapport aux doctrines que vous lui avez enseignées.

» Elle vous salue comme le réformateur heureux dont la pensée féconde embrasse les destinées à venir de la médecine ; comme l'homme de génie qui a fait cesser les oscillations toujours renaissantes de l'art de guérir , en dotant la science d'une loi impérissable qui sera désormais son point fixe. Elle salue, en vous, le savant dont la carrière laborieuse et semée de bien des difficultés , a su triompher de tous les obstacles par une persévérance que rien n'a pu décourager ; et sous ce rapport , votre exemple sera offert en modèle à ceux d'entre nous qui pourraient être saisis des langueurs du découragement.

» Aujourd'hui, comme toujours , les membres de la Société gallicane aiment à se proclamer vos disciples ; ils aiment à se dire forts de leur bonne harmonie comme ils le sont de leurs convictions. Si quelques divergences se sont dessinées parmi eux , elles ne portent que sur les moyens , et nullement sur les principes. Dans leur marche et dans leur développement , les homœopathistes français ont suivi la ligne que vous leur avez tracée , lorsque de Cœthen vous écriviez à la Société de Paris : *« qu'il ne fallait pas confondre la cause avec l'effet , l'essence de l'art , l'homœopathie même , avec la pratique qui comprend en général des manœuvres techniques , essentielles à la vérité , mais non pas toutes à-fait immobiles , et qui , dans l'exécution , peuvent subir quelques améliorations et modifications , etc., etc., etc. (1) »* Il n'est aucun de nous qui ne se plaise à répéter avec vous *« que le principe homœopathique fondé sur la maxime similia similibus curantur est une vérité constante de la nature éternelle , vérité par conséquent immuable , puisqu'elle tient à la nature même de l'homme (2) . »*

» C'est en vertu de ces conseils que les homœopathistes français , unis entre eux et à vous par les quatre grandes découvertes qu'ils vous doivent , la loi des semblables , la doctrine des maladies

(1) Bibliothèque homœopathique , mai 1835.

(2) *Loc. cit.*

chroniques, l'expérimentation pure, et le principe de dynamisation des médicamens qui entraîne avec lui, et comme conséquence, *l'emploi des doses infinitésimales* ; c'est, dis-je, en vertu de ces conseils que les homœopathistes français se sont donné libre carrière sur tous les autres points, sans redouter que le sort de la doctrine en fût un instant compromis.

» Ainsi, l'homœopathie n'a point à craindre de s'allanguir dans une immobilité toujours funeste. L'élément de progrès vit en elle, et nous espérons que votre vieillesse sourira à nos efforts, lors même qu'elle ne les jugerait pas toujours heureux : car ils témoignent de notre désir de bien faire. Mais le progrès n'est pas un retour vers le passé, ni un monstrueux accouplement de principes et de moyens qui se repoussent. S'il est donné à toute pensée progressive d'utiliser à son profit l'élément de vérité contenu dans les doctrines antérieures, il ne lui appartient pas de se laisser enchaîner par ce qui fut : ce serait revenir à l'adoration du veau d'or, retomber dans l'idolâtrie.

» Telle est la pensée des homœopathistes français, pensée dont la Société gallicane se plaît à vous renouveler l'assurance. »

Dans une courte réponse que nous ne reproduirons pas, de crainte de ne pas l'exprimer avec fidélité, le docteur Hahnemann a chargé le bureau de la Société gallicane de faire parvenir aux différentes Sociétés locales ses remerciemens pour l'hommage qui lui a été fait, et de leur exprimer tout le plaisir qu'il en a ressenti.

L'HOMŒOPATHIE COMPARÉE A LA MÉDECINE ALLOPATHIQUE,
OU EXAMEN CRITIQUE DE CES DEUX DOCTRINES MÉDICALES;

Par le Docteur LIBERT.

Ancien chirurgien interne des hôpitaux civils de Paris, membre de plusieurs
Sociétés savantes, etc.

Le présent, engendré du passé,
est gros de l'avenir.

LEIBNITZ.

Une théorie médicale nouvelle, l'homœopathie, après avoir pris naissance en Allemagne, s'y maintient depuis plusieurs années malgré la proscription et les persécutions que ses partisans ont eues à subir ; elle a fait plus, elle a jeté des racines profondes parmi les médecins de ce pays, et elle vient enfin de pénétrer en France, où déjà elle divise le monde savant. Dans un pareil état de choses, il me paraît du devoir de tout médecin consciencieux de l'étudier sans prévention, et de la soumettre au creuset de l'expérience, moyen simple et infaillible de reconnaître la vérité.

Pénétré de cette idée, et surtout persuadé qu'une théorie, si absurde qu'elle soit, contient toujours quelques étincelles de vérité, j'ai étudié les ouvrages de Hahnemann, et aujourd'hui, que

(1) Nous profitons de l'autorisation que nous a donnée le docteur Libert de reproduire dans notre journal l'espèce de profession de foi homœopathique qu'il vient de publier. Le rang distingué qu'il occupait dans la médecine allopathique, et ses antécédents honorables, ne lui ont pas permis de venir tacitement à l'homœopathie. Il a voulu que ses confrères et le public connussent la nouvelle détermination qu'il a prise et le changement qui s'est opéré dans ses croyances médicales. Il a voulu dire aussi quels motifs l'ont porté à adopter la nouvelle doctrine. Il serait à désirer que son exemple rencontrât beaucoup d'imitateurs.

(Note des rédacteurs.)

ma conviction est arrêtée , je crois devoir la faire connaître. Je dois à mes confrères de leur dire quels motifs m'ont séparé de leurs rangs pour suivre une autre bannière , je me dois à moi-même de rendre hommage à la vérité que j'ai constatée ; et peut-être aussi, dois-je à ceux qui m'ont accordé leur confiance , un récit exact des faits sur lesquels ma conviction est basée, et leur dire en même temps la marche que j'ai suivie pour arriver à la connaissance de ces faits.

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans ce mémoire une exposition complète et détaillée de la doctrine homœopathique ; car ce serait m'écarter de mon but. Je désire me justifier aux yeux des personnes qui seraient tentées de me taxer d'inconséquence et de versatilité. Je prie, d'ailleurs, celles qui seraient disposées à porter de moi un semblable jugement, de vouloir bien m'entendre auparavant, et de ne pas confondre l'amour de la vérité, qui m'a dirigé dans ces recherches, avec l'enthousiasme aveugle qui se jette avidement sur les innovations. Est-il présumable, en effet, que je rejette les connaissances acquises par des études longues et pénibles faites pendant sept ans dans les hôpitaux de Paris, et qui depuis ont dirigé ma pratique pendant huit autres années, si je n'y étais amené par une conviction profonde ?

Je dois même dire qu'en commençant l'étude de l'homœopathie, j'étais loin d'être prévenu en sa faveur, puisque j'avais plus en vue de la combattre que de l'adopter. Cependant, croyant remplir un devoir, je lus avec impartialité l'*Organon de l'art de guérir*, ouvrage dans lequel Hahnemann expose son système avec beaucoup de clarté ; je lus ensuite son *Traité des maladies chroniques*, qui attira toute mon attention et me fit faire des vœux pour que l'expérience clinique vint confirmer une doctrine qui me paraissait devoir arracher tant de malheureux à leurs souffrances et à la mort : car, il faut bien l'avouer, si l'allopathie a quelques succès dans les maladies aiguës, rien n'est plus déplorable que les résultats obtenus par elle dans le traitement des maladies chroniques.

Si je ne basais mes allégations que sur ma pratique particulière,

je pourrais attribuer à mon ignorance les fâcheux résultats que je reproche à la médecine allopathique ; mais, ayant rempli pendant plusieurs années les fonctions d'élève interne dans les hôpitaux de Paris, et ayant été attaché, en cette qualité, au service de plusieurs de nos illustrations médicales, j'ai été plus à même que personne d'apprécier l'insuffisance de la médecine et quelquefois même ses fâcheuses conséquences. N'ai-je pas vu souvent, en effet, que les médecins qui mettaient en usage la médecine la plus active, étaient ceux dont la feuille des morts était la plus garnie à la fin des mois ? Si l'exercice de notre art offre des chances si peu favorables entre les mains des praticiens les plus instruits et les plus consommés, que nous présentera-t-il si nous descendons dans la pratique des médecins pris en masse ?

Il est cependant loin de ma pensée de vouloir faire entendre que l'allopathie ne guérit jamais ; elle aide souvent, au contraire, à la guérison des maladies aiguës, et même elle en guérit quelques unes. Ces cas de succès sont à la vérité très-rares, et ce qu'il y a de plus malheureux pour cette méthode, c'est qu'elle ne les obtient que lorsqu'elle agit empiriquement, c'est-à-dire sans pouvoir se rendre raison de ce qu'elle fait. L'école moderne a beau se glorifier de traiter les maladies d'une manière rationnelle, il est facile de lui prouver que, tant qu'elle ne se jette pas dans l'empirisme, elle ne les attaque que par des moyens indirects et dès lors incertains. Peut-on nier, en effet, que l'allopathie ne soit jamais si puissante que lorsqu'elle met en usage les préparations de quinquina, le mercure ou quelques uns des antidotes qu'elle possède, et dont elle ignore complètement le mode d'action ? Je vais citer un exemple afin de rendre ma pensée plus sensible. Je suppose qu'un médecin allopathiste soit appelé auprès d'un malade atteint d'une inflammation du poulmon, accompagnée de symptômes franchement inflammatoires ; il le saignera certainement, reviendra une ou plusieurs fois aux émissions sanguines, puis il passera à l'usage des sinapismes, des vésicatoires et de tous les moyens appelés dérivatifs. Il est évident que les saignées dégorgeront le poulmon d'une manière presque mécanique, et pourront

ainsi diminuer les efforts que la nature devra faire pour amener la résolution de l'inflammation. Les dérivatifs, à leur tour, agiront sur des points de l'organisme plus ou moins éloignés du siège du mal, de manière à y appeler le sang et à prévenir de nouvelles congestions sanguines sur l'organe malade. Il est facile de voir que cette médication agit d'une manière tout-à-fait indirecte, qu'elle s'adresse aux altérations qui sont une conséquence de la maladie, et qu'elle n'en combat nullement la cause. Elle prend la partie pour le tout, et combat ce qu'il y a de plus saillant dans la maladie, comme si c'était la maladie tout entière. Il doit arriver de là, et il arrive très-souvent, en effet, qu'à mesure que les saignées générales et locales débarrassent l'organe enflammé du sang qui engorge son tissu, une nouvelle congestion se forme sous l'influence de la cause première de la maladie, c'est-à-dire du désaccord des forces vitales; et l'observation prouve journellement qu'il existe des inflammations qui ne cèdent nullement à l'usage des anti-phlogistiques, quelque largement qu'ils soient employés.

Si, comme nous venons de le voir, les émissions sanguines favorisent la résolution des inflammations, en enlevant mécaniquement le sang, la nature a seule le pouvoir de l'opérer; c'est-à-dire de rétablir l'harmonie qui avait été troublée par la cause de la maladie. Mais pour que l'énergie vitale réagisse efficacement contre le principe morbifique, il faut qu'elle ne soit pas épuisée par des saignées trop nombreuses et trop abondantes. Il est donc certain que les saignées sont par elles-mêmes impuissantes à guérir les inflammations, et, je dirai plus, souvent elles deviennent mortelles lorsqu'elles sont poussées à l'excès.

L'homœopathie agit d'une manière toute différente. Elle attaque directement chaque maladie par un médicament qui lui est approprié; et pour cela, elle nous enseigne une loi générale à l'aide de laquelle nous pouvons trouver ce spécifique. Aussi guérit-elle toutes les fois que l'allopathie eût guéri et même dans une multitude de cas où cette méthode eût été impuissante. Pour dire la vérité tout entière, il faut ajouter que les guérisons qu'elle ob-

tient sont plus sûres, plus promptes et amenées par des moyens plus doux.

Maintenant, si nous examinons ce que la médecine allopathique peut faire pour la guérison des maladies chroniques, nous sommes étonnés de son impuissance. Quel succès remporte-t-elle, en effet, dans les affections scrofuleuses, dartreuses et dans cette variété innombrable de maladies connues sous la dénomination de névroses? Heureux alors les malades qui tombent entre les mains d'un médecin prudent! il ne les guérit pas, mais aussi il n'ajoute pas à leurs souffrances par des moyens empiriques, inconsidérément administrés. Il leur prescrit le plus souvent de porter un exutoire toute leur vie, et de suivre un régime sévère; en d'autres termes, il leur dit: vivez avec votre ennemi, puisque nous ne pouvons pas vous en débarrasser. Ce conseil, d'ailleurs sage en lui-même, n'est-il pas l'aveu le plus formel de l'impuissance de l'allopathie dans le traitement des maladies qui nous occupent?

Je dois cependant ajouter, pour être juste, que le médecin allopathiste guérit de temps en temps et par hasard quelque maladie chronique; mais c'est qu'alors il a employé, empiriquement et sans s'en douter, un médicament homœopathique, en d'autres termes, approprié à la maladie qu'il avait à combattre. Ce que j'avance ici est si vrai, que, dans l'ignorance où il se trouve de la loi des semblables, il appliquera à tort et à travers le même médicament dans une foule de cas où il n'en retirera aucun avantage. C'est pourquoi nous voyons chaque jour des médicaments si prônés, puis tout à coup abandonnés par ceux-là mêmes qui les ont vantés.

On m'objectera, j'en suis certain, les travaux de tant de médecins instruits et laborieux, et l'on me dira: comment se fait-il que l'art de guérir reste stationnaire, lorsque toutes les sciences accessoires à la médecine se perfectionnent sans cesse? Je suis loin de nier ce que les travaux des médecins modernes ont eu d'utile pour le diagnostic des maladies; mais je nie positivement qu'ils aient ajouté en quoi que ce soit à leur traitement et à leurs chances de guérison. L'école anatomique ou organique dirigeant

toutes ses recherches vers un but unique, l'anatomie pathologique a apporté une précision jusqu'alors ignorée dans la connaissance des lésions de tissu que les maladies entraînent à leur suite. Nous possédons des descriptions qui laissent très-peu de chose à désirer sur le développement, l'accroissement et le ramollissement des tubercules pulmonaires ; l'anatomie pathologique a suivi pas à pas les dégénérescences carcinomateuses, et elle nous les montre dans tous les tissus de l'économie animale, et sous toutes leurs variétés de forme. Les travaux des modernes ont fait plus encore : ils nous ont fourni des moyens précieux d'investigation, à l'aide desquels nous pouvons quelquefois reconnaître pendant la vie les lésions de tissu, leur nature et leur étendue.

Ne dirait-on pas, en voyant l'attention minutieuse avec laquelle les médecins modernes font la description des symptômes morbides et particulièrement des altérations organiques, qu'ils veulent suivre les traces de MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Durocrotay de Blainville, et faire de la médecine une branche de l'histoire naturelle ? Personne ne sera tenté de me taxer d'exagération, je pense. S'il ouvre nos ouvrages les plus récents, il verra, par exemple, M. le docteur Louis consacrer 533 pages à la description des tubercules pulmonaires, et se borner à en écrire neuf sur le traitement de cette maladie.

La thérapeutique ne fût jamais si pauvre qu'elle l'est aujourd'hui, et cependant la chimie lui fournit chaque jour des produits nouveaux. On a droit de s'étonner que la médecine allopathique n'en sache pas tirer un avantage réel dans sa pratique. Si nous examinons ce qui est arrivé pour l'acide hydrocyanique, le chlore, l'iode, la créosote et une multitude d'autres substances, notre étonnement cesse bientôt. Nous voyons, en effet, que ces médicamens ont produit quelques guérisons, et puis aussitôt la cupidité et le charlatanisme s'en sont emparés, les ont employés sans discernement dans les cas les plus différens et les ont replongés dans l'oubli, faute d'en avoir fait une application judicieuse. Les médecins allopathistes ont eu le tort d'appliquer à tous les cas de même ordre des moyens qui ne convenaient qu'à

l'une de leurs variétés. C'est ainsi qu'ils ont converti le bon grain en ivraie. Cependant ils se récrieront très-haut, et nous diront qu'ils possèdent des spécifiques et que leur puissance est incontestable dans le traitement de quelques maladies. Nous le leur accorderons très-volontiers : car nous savons qu'ils comptent parmi leurs curatifs le mercure, le quinquina et la vaccine. Mais comment sont-ils parvenus à la connaissance de ces spécifiques ? Ils les doivent au hasard, et ils ont fait de la médecine homœopathique sans s'en douter et sans en connaître les lois. Combien de fois aussi n'ont-ils pas abusé de ces moyens héroïques ? Combien de fois, pour avoir ignoré la théorie des doses infinitésimales, n'ont-ils pas produit des maladies médicamenteuses ? Quel est le médecin qui n'a pas vu l'usage immodéré du mercure déterminer des douleurs ostéocopes, des exostoses, des caries des os du palais, etc. Les allopathes ont reconnu depuis long-temps cette vérité, et ils n'ignorent pas que l'abus du quinquina donne lieu aux engorgemens du foie et de la rate et même à des accès de fièvre intermittente.

Si maintenant nous recherchons les causes qui se sont opposées jusqu'à ce jour aux progrès de la thérapeutique, et qui ont éloigné la médecine de son véritable but, la guérison des maladies, il nous est facile de les apercevoir dans la direction imprimée aux études médicales par l'école anatomico-pathologique, et plus encore dans l'ignorance d'une bonne méthode pour étudier les médicamens. Avant Hahnemann, la matière médicale était soumise aux théories régnantes, et, d'après les idées en vogue, on attribuait aux médicamens telle ou telle vertu sans se donner la peine d'étudier avec exactitude les modifications qu'ils apportaient à l'organisme. Aussi, voyons-nous les classifications des médicamens basées sur ces prétendues vertus, se succéder et se renverser tour à tour, à mesure qu'un nouveau système médical en a remplacé un autre.

Depuis long-temps tous les esprits judicieux ont senti l'impérieuse nécessité de reconstituer la matière médicale sur de nouvelles bases. M. Rostan s'exprime ainsi dans son *Cours de méde-*

clinique, tome premier, page 85 : « Aucune science humaine » (matière médicale) n'a été et n'est encore infectée de plus de » préjugés que celle-là ; chaque dénomination de classe de mé- » dicamens, chaque formule même est, pour ainsi dire, une » erreur... » Et page 107 : « Un formulaire qui a paru récem- » ment nous apprend à faire des potions incisives, des looks verts, » des élixirs de longue vie, des hydragogues, des emménagogues, » des résolutifs, des détersifs, des anti-septiques, des anti- » hystériques, des digestifs, etc. Un autre nous offre, dit encore » M. Rostan, des apozèmes anti-scorbutiques, laxatifs, sudori- » fiques ; un baume acoustique, anti-arthritique, astringent ; un » baume de vie, de vie externe, nerval, odontalgique, oph- » thalmique ; de la bière céphalique, des boissons anti-laitesuses, » anti-narcotiques, anti-spasmodiques ; carminatives, contre le » rachitis, contre les catarrhes aigus, contre les coups à la tête, » contre les fièvres adynamiques et ataxiques ; contre les diarrhées » atoniques, contre les scrophules, contre les maladies de la » peau, etc., etc. Je m'arrête, dit-il, je n'ai encore parcouru » que deux pages d'un formulaire magistral, publié en 1823, » et qui depuis a eu plusieurs éditions ! Est-il possible de n'être » pas rebuté par ces dégoûtantes absurdités ? nous pensons que » ces sottises surannées doivent être renvoyées au quinzième siè- » cle, etc. » Et ici M. Rostan n'a fait que reproduire, en l'affai- » blissant, la pensée que Bichat avait exprimée avec cette verve et cette autorité que le génie seul sait donner, lorsqu'il disait : « A » quelles erreurs ne s'est-on pas laissé entraîner dans l'emploi et » dans la dénomination des médicamens ? On créa des désob- » struans, quand la théorie de l'obstruction était en vogue. Les » incisifs naquirent quand celle de l'épaississement des hu- » meurs lui fut associée. Les expressions de délayans, d'atté- » nuans, et les idées qu'on leur attacha, furent mises en avant à » le même époque. Quand il fallut envelopper les âcres, on créa » les invisquans, les incrassans, etc. Ceux qui ne virent que » relâchement ou tension des fibres dans les maladies, que » *laxum* et *strictum*, comme ils le disaient, employèrent les

» astringens et les relâchans ; les rafraichissans et les échauffans
 » furent mis en usage surtout par ceux qui eurent spécialement
 » égard, dans les maladies, à l'excès ou au défaut de calori-
 » que, etc.

» Des moyens identiques ont eu souvent des noms différens,
 » suivant la manière dont on croyait qu'ils agissaient. Désob-
 » struant pour l'un, relâchant pour l'autre, rafraichissant pour
 » un autre, le même médicament a été tour à tour employé dans
 » des vues toutes différentes et même opposées, tant il est vrai
 » que l'esprit de l'homme marche au hasard quand le vague des
 » opinions le conduit.

» Il n'y a pas eu en matière médicale de systèmes généraux ;
 » mais cette science a été tour à tour influencée par ceux qui ont
 » dominé en médecine ; chacun a reflué sur elle, si je puis m'ex-
 » primer ainsi. De là, le vague, l'incertitude qu'elle nous pré-
 » sente aujourd'hui. Incohérent assemblage d'opinions elles-
 » mêmes incohérentes, elle est peut-être de toutes les sciences
 » physiologiques celle où se peignent le mieux les travers de
 » l'esprit humain : que dis-je ? ce n'est point une science pour un
 » esprit méthodique, c'est un assemblage informe d'idées inexac-
 » tes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoire, de
 » formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assem-
 » blées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante ; je
 » dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un
 » homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la
 » plupart de nos matières médicales, etc. (1). »

S'il est une chose qui me paraît hors de contestation en mé-
 decine, c'est que les médicamens ne peuvent guérir les maladies
 qu'autant qu'ils ont la propriété d'apporter certaines modifica-
 tions dans la manière d'être de l'économie animale. Or une vé-
 rité qui me semble tout aussi évidente, c'est qu'il est nécessaire
 que la vertu modificatrice ou curative spéciale pour chaque mé-

(1) Bichat, *Anat. gén., Considérations gén.*

dicament, soit connue du médecin, afin qu'il en fasse une application judicieuse à la guérison des maux qui affligent l'espèce humaine. La matière médicale, n'étudiant les agents thérapeutiques que sur l'homme malade, ne pouvait arriver à constater d'une manière positive cette vertu ; aussi cette ignorance l'a-t-elle toujours mise à la merci de toutes les théories nouvelles.

Nous voyons les médecins allopathistes mettre à contribution tous les règnes de la nature, et essayer, je dirais presque au hasard, tel ou tel médicament dans le traitement des maladies. Quel résultat en obtiennent-ils ? Le malade guérit ou il meurt : et alors comment se rendre compte des modifications apportées à la maladie par le médicament ? Quelle part a eue ce médicament à la guérison ou à la mort ? Les phénomènes observés après son administration dépendaient-ils de sa vertu médicamenteuse, ou bien étaient-ils dus à la maladie ? Voilà autant de questions qu'il est impossible de résoudre avec ce mode défectueux d'expérimentation.

Mais ce n'est pas tout encore. Il semble que les allopathes fassent tous leurs efforts pour obscurcir le problème. Ils ne se contentent pas d'administrer un seul médicament à la fois, ils entassent quatre à cinq substances médicinales dans la même formule, sous les noms très-savans de base, d'adjuvant, de correctif et d'excipient ; et, sans connaître exactement la vertu curative d'une seule de ces substances, ils affirment gravement que la base est le médicament actif, que l'adjuvant aide à l'action de la base, et que le correctif la modifie. En vérité, a-t-il jamais existé rien de comparable à de telles absurdités ? Et des hommes graves, des savans, des médecins enfin, ont-ils pu commettre de telles inconséquences ? Hahnemann a très-bien fait sentir le ridicule d'une pareille manière d'agir. J'emprunte les passages suivans aux prolégomènes qui précèdent sa *Matière médicale* : « N'est-il pas absurde, dit-il, d'attribuer un effet à une force, tandis qu'il y avait en jeu, dans le même temps, d'autres forces qui souvent ont contribué plus qu'elle à le produire ? »

» Il ne serait pas plus ridicule de nous dire qu'on a découvert

» un aliment d'excellente qualité dans le sel de cuisine; qu'on
» l'a prescrit avec succès à un homme demi-mort de faim qui s'en
» est trouvé sur-le-champ restauré comme par miracle, et que la
» formule à suivre en pareil cas, est celle-ci: Prenez une demi-
» once de sel marin, principale substance de votre recette ana-
» leptique; faites dissoudre ce sel, selon les règles de l'art, dans
» suffisante quantité d'eau bouillante, à titre d'excipient ou de
» véhicule; ajoutez, pour correctif, un bon morceau de beurre:
» puis, pour adjuvant, une livre de pain coupé par tranches min-
» ces, et donnez le tout à la fois, après avoir bien remué. On
» serait tout aussi fondé à dire que le sel fait la base de cette
» soupe, que le beurre et le pain n'y sont que des accessoires, et
» que, préparée ponctuellement d'après la formule, elle ne man-
» que jamais son effet salutaire. »

Pour compléter ce beau système d'observation, le médecin allopathiste ne manque pas de prescrire une tisane souvent composée de deux ou trois plantes douées de propriétés différentes, ce qui empêche tout-à-fait de démêler non seulement les phénomènes propres à chaque médicament, mais même d'apprécier leur influence, bonne ou mauvaise, sur la marche et la terminaison de la maladie.

Après ces considérations, que pourrais-je répondre à celui qui me demanderait si la médecine a fait plus de bien que de mal à l'humanité? J'en appellerais à la conscience de tout médecin de bonne foi, et je le laisserais répondre. Pour moi, je vais faire une exposition rapide et impartiale de la doctrine homœopathique, afin de mettre le lecteur en état d'apprécier par lui-même les avantages qu'elle a sur la médecine allopathique. Je la soumettrai à un examen raisonné, et je rapporterai les faits qui résultent de l'expérience pratique, sans me laisser arrêter par ses détracteurs, quelque haut placés qu'ils soient; mais aussi, sans être influencé par ses admirateurs enthousiastes.

Les êtres organisés sont sans cesse modifiés par tous les corps de la nature au milieu desquels ils vivent; mais ils possèdent en eux-mêmes une force de réaction qui tend constamment à les ra-

mener à leur état normal. C'est elle, par exemple, qui maintient la chaleur animale à une température à peu près égale sous les latitudes les plus opposées; c'est encore elle qui explique comment la main que l'on plonge dans de l'eau à la glace, devient, quelques instans après qu'elle en est retirée, plus chaude qu'avant son immersion. Tous les physiologistes, en général, ont parlé de cette force de réaction, qui, selon Bichat, constitue la vie.

Cette action, que le milieu dans lequel nous vivons exerce sur nous, et cette réaction de l'organisme vivant, servent d'une manière essentielle à l'entretien de la vie, et ne troublent nullement l'harmonie qui règne dans le corps humain. Mais si l'équilibre entre ces deux forces se trouve rompu par une cause quelconque, il en résulte une perturbation, un désaccord de la force vitale, en d'autres termes, une maladie. Toute maladie a un état d'incubation pendant lequel elle affecte l'économie tout entière. Aussi l'homœopathie n'admet d'affection morbide locale que comme prédominance. Pour elle, la maladie doit nécessairement affecter toute l'économie à son origine, ici pour peu, là pour beaucoup; et cela, par la raison que, si la vie est multiple dans ses modes de manifestation, considérée en elle-même, elle est une et indécomposable, et que la cause morbide qui frappe un point quelconque de l'économie réfléchit instantanément ses modifications sur l'ensemble.

Cette théorie du dynamisme vital a paru à Hahnemann d'une importance majeure, et il a su en tirer des conséquences immenses pour la pratique de la médecine. Jusqu'à lui, la physiologie seule avait constaté cette force; mais la médecine semblait l'avoir mise en oubli, comme une chose de pure spéculation. L'école *anatomico-pathologique*, plus occupée de l'étude des lésions organiques que des moyens de les prévenir et de les combattre, a localisé de plus en plus les maladies, tandis que la thérapeutique homœopathique se montre, au contraire, fondée en grande partie sur la théorie du dynamisme vital, comme nous allons le faire voir dans un instant.

Mais avant d'aller plus loin , je dois faire preuve d'impartialité, en adressant quelques reproches à l'homœopathie , ou plutôt aux médecins , qui se sont tenus à la lettre , sans s'attacher à l'esprit de cette théorie médicale. Hahnemann a reproché avec raison à l'ancienne école d'attacher trop d'importance aux lésions matérielles , et de vouloir trop localiser les maladies ; il s'est efforcé d'appeler l'attention sur les lésions de sensation et sur les symptômes généraux qui doivent être pris en considération dans le traitement des maladies. Mais peut-être a-t-il dépassé le but qu'il se proposait , en proscrivant d'une manière trop absolue et les cadres nosologiques et l'anatomie pathologique. Sans doute l'école physiologique a eu le grand tort de rassembler sous une même dénomination des individualités morbides qui différaient entre elles , et par conséquent de faire plier la nature à ses descriptions ; ce qui a fait commettre des fautes énormes en thérapeutique ; elle a aussi accordé une importance exagérée à l'anatomie pathologique ; mais , malgré toutes ses erreurs , elle a rendu des services signalés à la science , en perfectionnant le diagnostic des maladies.

Certains médecins homœopathistes , nous le répétons , prenant à la lettre la parole de Hahnemann , ne voient dans les maladies que des lésions de sensations ou de fonctions ; ils ne tiennent aucun compte ni des symptômes locaux ni des lésions de tissu , et sont conduits ainsi à l'empirisme le plus aveugle et le plus honteux. Ils ne savent éviter un écueil que pour tomber dans un autre aussi dangereux , ils ne comprennent pas qu'il faut rattacher les indications thérapeutiques aux lésions de sensation , de fonction et de tissu , et ils ne prennent en considération qu'un seul de ces éléments du diagnostic. Aussi ne faudrait-il pas s'étonner si , dans leurs mains , l'homœopathie ne rendait pas tout ce qu'on a droit d'en attendre. Ce serait la faute des hommes et non de la doctrine.

J'abandonne avec plaisir la critique pour donner des louanges bien méritées au fondateur de l'homœopathie pour son ingénieuse conception sur les maladies chroniques. Mais , avant de dévelop-

per cette théorie, il convient de fixer les idées qu'il faut attacher à l'expression de maladies chroniques, afin d'éviter toute équivoque. M. Broussais et tous les pathologistes désignent sous cette dénomination les maladies aiguës qui se prolongent au-delà de leur durée habituelle sous l'influence d'écarts dans le régime ou de toute autre cause extérieure. Selon Hahnemann, au contraire, les maladies chroniques sont constamment produites et entretenues par une cause interne, infectant tout l'organisme et susceptible de se manifester à l'extérieur sous les formes les plus variées. Il nomme ces causes internes *miasmes chroniques*, et en admet trois qui sont : la *psore*, la *syphilis* et la *sycose* ou maladie des fics. Ces trois miasmes chroniques sont contagieux ; au moins à l'origine de l'infection, c'est-à-dire lorsque leurs symptômes primitifs existent encore. Ils sont transmissibles par voie de génération, lors même qu'ils sont devenus méconnaissables par les transformations qu'ils ont subies.

La psore ou miasme de la gale se présente primitivement sous la forme d'une éruption trop connue pour que je m'arrête à la décrire. Mais ce qui est beaucoup moins connu, c'est la facilité avec laquelle elle se transforme dans une variété prodigieuse d'affections morbides. Cette transformation a surtout lieu, lorsqu'on répercute le symptôme primitif par un traitement local. Hahnemann regarde la psore comme un véritable Protée, revêtant toutes les formes morbides, et pouvant envahir tous nos organes et tous nos tissus. Il lui attribue l'origine des affections scrophuleuses, dartreuses, cancéreuses, nerveuses, etc., qui depuis tant de siècles affligent l'espèce humaine sans que la médecine ait eu la puissance de la secourir d'une manière efficace.

Le miasme de la syphilis offre toujours pour symptôme primitif des ulcérations ou chancres. Mais si on abandonne la maladie à elle-même, et surtout si on fait disparaître les chancres en les traitant localement, elle ne tarde pas à se montrer sous des formes nouvelles et variées à l'infini. Je n'ai pas à décrire les symptômes consécutifs de la syphilis ; je ferai seulement observer que ce miasme peut se combiner avec la psore, et rendre ainsi le dia-

gnostic de ces maladies et leur traitement d'une grande difficulté.

Les phénomènes primitifs de la sycose sont des excroissances, des végétations qui s'élèvent de la surface des membranes muqueuses ou de la peau, ou bien des écoulemens par les organes de la génération. Ce miasme chronique a comme les deux précédens de nombreux symptômes consécutifs, et peut s'allier à l'un ou à l'autre pour produire des maladies compliquées.

Nos antagonistes nous objecteront sans doute que ces miasmes sont des entités, des êtres imaginaires qui n'ont d'existence que dans la tête de l'auteur de la doctrine homœopathique. J'avouerai très-franchement qu'ils ne sont tombés sous le sens d'aucun observateur. Par ces expressions, on doit entendre des états particuliers ou du monde extérieur, ou de l'économie vivante, se développant sous l'influence de causes spéciales et se manifestant également par des caractères particuliers. Que la cause profonde de la psore échappe à nos sens, personne ne le conteste: et même, si on le veut, que ces expressions la *psore*, la *syphilis* et la *sycose*, ne soient que des dénominations cherchant à cacher, à dissimuler notre ignorance des causes premières; j'y consens volontiers, pourvu que l'on ne veuille voir dans ces mots que ce que nous y voyons nous-mêmes, à savoir: une maladie spécifique, reconnaissant pour cause une infection de l'organisme, se développant par voie d'incubation et suivant une marche diamétralement opposée à celle que suivent les maladies aiguës; pourvu aussi que l'on reconnaisse que les affections psoriques, syphilitiques et sycosiques ne guérissent véritablement que par l'emploi de moyens spécifiques. Ainsi, sans nous jeter dans l'hypothèse des entités *miasmes*, nous dirons que nous reconnaissons pour maladies chroniques celles où nous pouvons reconnaître le triple caractère de spécificité dans la cause, dans la marche de la maladie et dans l'agent thérapeutique.

J'ai avancé plus haut que Hahnemann avait tiré de la théorie du dynamisme vital des conséquences immenses pour la pratique de la médecine, et en effet sa loi des semblables, *similia simili-*

bus curantur, repose en grande partie sur cette théorie. La connaissance de la réaction de la force vitale contre les modificateurs extérieurs a dû nécessairement mettre sur la voie de traiter les maladies par des médicamens ayant puissance d'engendrer des symptômes semblables ; car elle a fait voir que tout agent thérapeutique détermine toujours deux ordres opposés de phénomènes dans l'organisme vivant : les uns, primitifs, sont dus à l'action du médicament sur nos organes ; les autres, consécutifs, appartiennent à la réaction vitale. Cela posé, il fut facile de voir que, loin de guérir les maladies, les contraires doivent les aggraver, puisqu'à leur effet primitif, qui est purement palliatif, succède l'effet secondaire, qui doit s'ajouter aux phénomènes morbides. Je suppose, en effet, qu'en administrant les contraires, vous donniez une dose assez forte pour couvrir, neutraliser les symptômes existans ; la maladie sera effacée pendant la durée d'action du médicament ; mais cette durée d'action sera très-limitée, et dès qu'elle cessera, les phénomènes morbides reparaitront, et ils reparaitront augmentés par la réaction vitale que le médicament aura provoquée. Il s'ensuivra donc que la maladie aura été réellement aggravée. Personne n'ignore que le sommeil provoqué par l'usage de l'opium est suivi d'une insomnie plus forte que celle qu'il était destiné à faire cesser, et qui nécessitera ensuite, pour la combattre, des doses nouvelles et de plus en plus élevées. Les purgatifs augmentent la constipation contre laquelle ils sont dirigés, et les stimulans produisent consécutivement la prostration des forces.

La théorie du dynamisme vital montra à Hahnemann que, si les contraires pouvaient être employés seulement comme palliatifs, les semblables devaient procurer au contraire des guérisons durables. Leur administration doit être suivie à la vérité d'une aggravation des symptômes morbides déjà existans ; mais cette aggravation est de courte durée si la dose du médicament est convenable, et elle est suivie d'une réaction de la force vitale qui procure une guérison durable, en effaçant en même temps et les symptômes morbides et les phénomènes primitifs ou d'aggravation.

L'examen des spécifiques jusqu'à présent connus en médecine vient encore confirmer la loi des semblables. Le mercure détermine des accidens si semblables à ceux de la syphilis, que, lorsqu'un individu, soumis à plusieurs traitemens mercuriels, présente des symptômes consécutifs, les allopathes eux-mêmes sont souvent incertains sur la nature syphilitique ou mercurielle de ces symptômes. Le quinquina apporte dans l'économie animale des troubles périodiques analogues à ceux qu'il guérit; et tout le monde sait, enfin, que la vaccine amène à la suite de son inoculation une éruption de boutons très-semblables à ceux de la petite-vérole.

La loi des semblables ou de spécificité que je viens de montrer appuyée sur le raisonnement et sur l'analogie, fournissait bien un guide constant et sûr à la thérapeutique; mais, pour que cette précieuse découverte devînt réellement utile, il était nécessaire de connaître d'une manière précise et rigoureuse l'action des médicaments dont on désirait faire usage; autrement il était de toute impossibilité de savoir si on employait un semblable ou un contraire. Hahnemann ne pouvait rien emprunter à la matière médicale allopathique, puisque, comme nous l'avons déjà dit, les médecins de cette école n'ont presque jamais administré isolément un médicament, ou bien, s'ils l'administraient ainsi, c'était toujours chez un individu malade, ce qui était un obstacle invincible pour découvrir les vertus de la substance employée. Il fallait donc abandonner la routine suivie depuis tant de siècles, pour adopter une nouvelle méthode d'expérimentation; c'est ce que fit Hahnemann. Il vit très-bien que la chimie serait constamment impuissante pour nous dévoiler les propriétés curatives des médicaments, et que la connaissance de leur composition intime était tout aussi vaine et illusoire pour arriver à ce but, que celle de leur forme, de leur couleur, de leur saveur et de leur odeur. Lorsqu'on veut connaître l'action d'un corps sur un autre corps, il faut d'abord les mettre en rapport l'un avec l'autre, et ensuite les soustraire, autant que possible, à l'action des autres agens environnans; aucune autre manière de procéder ne peut amener

à cette découverte. Aussi Hahnemann suivit-il cette marche pour constater la vertu curative des médicamens. Il expérimenta d'abord sur lui-même, puis sur des personnes d'âge et de sexe différens, mais dans un état de santé aussi parfaite que possible. Il nota avec soin tous les phénomènes anormaux qui se montrèrent chez chaque individu, et il lui fut possible de cette manière d'arriver à préciser ceux qui n'étaient qu'accidentellement déterminés par la constitution, l'âge, le sexe, etc. Il procéda ainsi avec une patience et une sagacité admirables à la recherche des vertus médicamenteuses d'un grand nombre de substances, et commença à poser les bases d'une matière médicale qu'il établit d'une manière inébranlable.

¶ *L'expérimentation pure*, ou telle que nous venons de l'expliquer, mit Hahnemann sur la voie de modifier la préparation des médicamens et d'arriver à la théorie des doses infinitésimales. Il découvrit, en effet, que tous les médicamens acquéraient une nouvelle énergie d'action, lorsqu'ils étaient soumis pendant longtemps à la trituration; il s'aperçut même que des substances sans action sur l'organisme, acquéraient des propriétés très-énergiques lorsqu'elles étaient soumises à cette préparation. Tel est le *lycopode*, poudre inerte, dont on pourrait prendre impunément des doses énormes, et dont un décillionième de grain modifie puissamment l'économie, lorsqu'il a subi la préparation homœopathique. Il semble, comme le dit très-bien Hahnemann, que le frottement développe la puissance virtuelle des médicamens.

« Ce n'est pas seulement, dit-il, l'égale diffusion de la goutte
 » médicamenteuse dans une grande quantité de liquide non médicamenteux, qui rend les dilutions propres aux usages de l'homœopathie. Le frottement ou les secousses qu'on emploie en préparant des remèdes, déterminent dans le mélange un changement d'une incroyable portée, et tellement salutaire au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, que le développement et l'exaltation de la vertu dynamique des médicamens, qui en est la conséquence, mérite d'être mis au nombre des grandes découvertes de notre époque.

» Jusqu'ici on n'avait fait que soupçonner, d'après quelques
» faits, le changement physique et le développement d'énergie
» que le frottement produit dans la matière; mais on ne se dou-
» tait même pas des effets surprenans qui pourraient résulter de
» l'application de la même méthode à l'exaltation des vertus dy-
» namiques dont les médicamens jouissent.

» Le peuple seul croit encore à l'inertie de la matière, qui
» peut être amenée à faire sortir de son intérieur des forces d'une
» énergie surprenante. »

On pourra peut-être concevoir comment agissent des doses si faibles de médicamens si on se rappelle la loi *similia similibus curantur*, qui dirige exclusivement la thérapeutique homœopathique. En effet, les médicamens mis en usage par elle devant produire dans leur action primitive des symptômes semblables à ceux de la maladie, une très-faible dose doit suffire pour aggraver les phénomènes morbides d'une manière marquée. C'est ainsi qu'un choc, même très-léger, imprimé à une boule dans le sens du mouvement qui l'entraîne, produira un effet appréciable, tandis que son action se perdrait inaperçue, s'il avait lieu dans un sens opposé.

J'avais apporté la plus grande attention dans l'examen des questions que soulève l'homœopathie; mais cela ne suffisait pas pour m'éclairer sur la valeur et la réalité de cette théorie médicale. Je devais la soumettre à une série d'expériences, avant d'admettre comme vrais ses principes, qui renversaient toutes mes idées médicales. Il se présentait d'abord deux choses à vérifier, la loi des semblables et l'action positive des médicamens homœopathiques pris à doses infinitésimales; car je me gardai bien d'imiter l'académie de médecine, qui a trouvé plus commode de condamner une doctrine qu'elle ne connaissait pas, que de l'étudier et de la soumettre à l'expérience. Au reste, que les homœopathes s'en consolent, en se rappelant *Galilée* faisant amende honorable devant l'Inquisition!

Je commençai par remplir les conditions prescrites par *Hahnemann* pour faire des expérimentations pures, et je pris, ensuite,

l'un après l'autre, différens médicamens; je pris entre autres le soufre et l'arsenic. Ces substances, préparées homœopathiquement et à la trentième dilution, déterminèrent sur moi une partie des phénomènes qui sont attribués à leur action dans la *Matière médicale*. Plusieurs personnes de ma connaissance expérimentèrent aussi sur elles quelques médicamens préparés de la même manière et de la trentième dilution, et toutes éprouvèrent comme moi des phénomènes qui ne pouvaient évidemment être attribués qu'à l'action des médicamens employés. Il me resta donc démontré que les substances médicamenteuses, préparées homœopathiquement et administrées à la dose d'un décillionième de grain, jouissaient d'une action incontestable sur l'homme en santé. Ce fait paraîtra prodigieux à ceux qui n'y ont pas réfléchi; mais je ferai remarquer que, sans parler de l'action de l'électricité, du galvanisme, etc., qu'il nous est impossible d'expliquer d'une manière satisfaisante, l'action des odeurs, quelquefois si puissante sur notre système nerveux, est incontestable et cependant tout aussi étonnante: car les atomes qui s'échappent des corps odorans pour venir frapper notre membrane pituitaire, sont encore plus déliés et plus divisés que nos médicamens homœopathiques.

Éprouvant de la répugnance à soumettre les personnes qui m'accordaient leur confiance aux expériences nécessaires pour constater l'efficacité de la loi des semblables dans le traitement des maladies, la Société homœopathique de Paris m'a fourni à son dispensaire tous les moyens de recueillir des faits capables d'établir ma conviction. Pendant six mois, j'ai suivi très-assidument la consultation gratuite de M. le docteur *Léon Simon*, et je n'ai pas tardé à reconnaître les résultats très-satisfaisans de l'application de cette loi. J'ai pu observer des guérisons très-remarquables, obtenues sous mes yeux à l'aide de médicamens administrés d'après la loi des semblables et à des doses infinitésimales. Une circonstance que je dois signaler à l'attention de mes lecteurs, c'est que la plupart des malades qui se présentent au dispensaire homœopathique, ont déjà épuisé toutes les ressources de

la médecine allopathique, et ont même été traités le plus ordinairement dans les hôpitaux par quelque médecin justement renommé. Ainsi, il devient évident que, lorsque l'homœopathie guérit dans ces cas, elle est plus puissante que l'allopathie.

Il me fut impossible de mettre en doute plus long-temps la vérité de la doctrine médicale homœopathique, et sa supériorité resta pour moi démontrée. Cependant si on me demandait : la médecine allopathique doit-elle être proscrite dans tous les cas de maladie qui peuvent se présenter ? je répondrais négativement, tout en avouant qu'il me paraît impossible, dans l'état actuel de la science, de préciser les circonstances qui doivent y faire recourir. La limite à poser entre le domaine de l'une et de l'autre méthode médicale, me paraît encore insaisissable. Je vais cependant essayer de déterminer quels cas de maladies doivent être abandonnés à l'allopathie, et, pour cela, je commencerai par examiner ses moyens de traitement et les résultats qu'elle obtient dans chaque classe d'affections morbides.

Si nous prenons d'abord les maladies épidémiques ou contagieuses, nous voyons que la médecine allopathique en abandonne la guérison aux seules forces de la nature, comme dans la scarlatine, la rougeole, la variole, le typhus, etc.; ou bien elle se perd dans le vague et l'incertain, tel qu'il a été facile de le constater dans la malheureuse épidémie qui vient de ravager les trois quarts de l'Europe. Dans ces maladies, la supériorité de l'homœopathie est incontestable. L'homœopathie nous fait connaître des spécifiques capables de prévenir ou au moins de guérir promptement et sûrement quelques unes d'entre elles; telle est la puissance de la belladonne dans la scarlatine, de l'aconit dans la miliaire, de la *drosera rotundifolia* dans la coqueluche épidémique, etc. Dans les cas moins heureux où le spécifique n'est pas encore connu, elle nous fournit les moyens de combattre avantageusement les maladies épidémiques, en diminuant leur durée et le danger auquel elles exposent le malade.

Les maladies aiguës proprement dites, ou sporadiques, sont celles qui offrent les chances les plus favorables à la médecine

ordinaire, et encore, si nous remarquons qu'elle n'obtient de succès qu'en affaiblissant considérablement ses malades, ce qui rend toujours les convalescences longues, nous la proscrirons toutes les fois que l'homœopathie nous paraîtra applicable. Je dis toutes les fois que l'homœopathie nous paraîtra applicable : car cette méthode ne peut guérir si les forces vitales sont tellement déprimées ou affaiblies, que toute réaction devienne impossible. Cela paraîtra hors de doute, si on fait attention à la manière d'agir des médicamens homœopathiques, qui ne guérissent jamais que par leur effet secondaire ou de réaction, et dont l'effet primitif agit dans le sens de la maladie, c'est-à-dire en l'aggravant. Il devient dès-lors évident que, dans le cas où les forces vitales sont déjà presque abolies, le médicament homœopathique doit les éteindre tout-à-fait, loin de déterminer la réaction, sans laquelle il n'y a pas de guérison possible. Hahnemann lui-même conseille d'avoir recours aux moyens allopathiques, lorsque les forces vitales sont tellement déprimées, que la vie s'éteindrait auparavant que l'organisme pût réagir sous l'influence des médicamens homœopathiques ; c'est ce qui arrive dans la syncope et dans les asphyxies. Il conseille d'y recourir encore, lorsqu'on peut faire cesser tous les accidens en enlevant la cause occasionnelle ou en la neutralisant. C'est ainsi que, dans les empoisonnemens, on tâchera de faire vomir le malade ou de neutraliser la substance vénéneuse à l'aide de son antidote, si la chimie l'a fait connaître. Je chercherais encore à provoquer des vomissemens dans un cas d'indigestion.

Je pense que dans les apoplexies cérébrales et pulmonaires, dans ces congestions sanguines, violentes et instantanées, qui se font quelquefois dans certains organes, la saignée peut être fort utile, et qu'on doit y recourir. On agira de même dans les hémorrhagies effrayantes qui surviennent tout à coup, et qui, dans quelques instans, compromettent l'existence du malade. Mais la saignée, salutaire dans les premiers momens de l'accident, devient bientôt insuffisante, et il faut se hâter de recourir aux moyens homœopathiques appropriés, afin de prévenir une récurrence. Peut-

être même la saignée serait-elle encore salutaire dans l'inflammation du poumon et de certains organes parenchymateux, où elle semble tirer mécaniquement le sang qui engorge l'organe malade. Peut-être une saignée pratiquée dans ce cas et chez un sujet fort et sanguin, favoriserait-elle l'action des remèdes homœopathiques; mais elle ne pourrait, d'ailleurs, les remplacer dans aucune circonstance.

Quant aux révulsifs, tels que les bains de pied, les sinapismes, les vésicatoires, etc., l'expérience pourra seule nous apprendre s'ils doivent être conservés, et quelle place ils devront occuper dans la thérapeutique. Au reste, ils me semblent réservés à produire quelque palliation dans les maladies qui sont au dessus des ressources de notre art, et surtout à déplacer celles qui attaquent brusquement un organe essentiel à la vie.

Il est une autre classe de maladies que l'allopathie produit de toute pièce, qu'elle soupçonne à peine, et qu'elle est tout-à-fait impuissante à guérir; je veux parler des maladies médicinales. Elles sont beaucoup plus communes qu'on ne le pense généralement, et elles sont dues, comme leur nom l'indique, à l'abus des médicamens. On doit s'étonner seulement qu'elles ne soient pas plus répandues, quand on voit avec quelle prodigalité les médecins allopathistes usent des agens thérapeutiques. En effet, il est peu de malades traités par cette méthode, qui n'en fussent affectés si la nature ne savait pas se débarrasser des doses énormes qui lui sont administrées, par des évacuations abondantes et même quelquefois excessives. Souvent alors, l'organisme est assez puissant pour porter ainsi au dehors ces substances nuisibles, et guérir la maladie malgré leur administration; et alors le médecin se glorifie de son succès!

Il existe cependant deux médicamens dont l'influence se fait ressentir plus profondément dans l'organisme vivant, et dont la nature ne semble pas avoir puissance de se débarrasser à l'aide d'évacuations. Ces substances sont le kina et le mercure. Quel est le médecin qui n'a pas observé des symptômes morbides graves à la suite de leur administration inconsidérée? Tous les praticiens

admettent aujourd'hui, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, que les accidens regardés anciennement comme consécutifs à la syphilis, sont le plus souvent dus à l'abus du mercuré, et depuis long-temps on a attribué au kina les engorgemens du foie et de la rate qui se montrent pendant le cours ou à la suite des fièvres intermittentes.

Il y a peu de temps que j'ai été à même d'observer une fièvre intermittente produite par l'usage des préparations de kina. Voilà le fait : j'accouchai, il y a trois mois environ, une jeune femme de son premier enfant. L'accouchement fut long et pénible, et à sa suite survint une perte qui, dans peu d'instans, menaça de compromettre l'existence de l'accouchée. Je fus assez heureux pour m'en rendre maître, et les suites de couche se passèrent sans autre accident ; mais les forces de la malade, épuisées par la perte de sang qui avait eu lieu, ne revenaient pas ; les fonctions languissaient ; il y avait peu d'appétit et les digestions étaient pénibles, etc. Je prescrivis de prendre chaque jour trois pilules composées avec un grain de sulfate de quinine et deux de deutocide de fer pour chacune d'elles. Au bout de deux jours, les forces revenaient, les digestions étaient moins pénibles, et je m'applaudissais d'avoir eu recours à ces pilules, lorsque, le quatrième jour de leur usage, il survint un accès de fièvre intermittente avec frisson intense, chaleur et sueur qui dura plusieurs heures ; le lendemain, un nouvel accès revint à la même heure que le jour précédent. Alors mon attention se porta sur le sulfate de quinine qui entrait dans la composition des pilules ; et comme l'homœopathie m'avait enseigné que cette substance ne guérissait les fièvres intermittentes que parce qu'elle avait la puissance de les engendrer, je fis suspendre son usage, et la fièvre intermittente disparut pour ne pas revenir.

Si nous passons maintenant à la classe des maladies chroniques ou miasmatiques, il n'y a plus aucune comparaison possible à établir entre les deux méthodes. L'une est aussi puissante que l'autre est insuffisante et illusoire. Si nous mettons hors de cause la syphilis pour laquelle l'allopathie possède le spécifique, et que

cependant elle traite encore si mal, nous avançons qu'elle ne guérit pas une seule maladie de cette classe, à moins que le hasard ne lui fasse mettre la main sur le spécifique. Mais n'allez pas croire que cette faveur du hasard lui soit profitable pour l'avenir; comme elle ne possède aucune loi générale pour la diriger, elle appliquera ce spécifique dans une foule de maladies où il n'est pas approprié, et l'insuccès de ce médicament le replongera dans l'oubli d'où le hasard l'avait fait sortir pour un instant.

Il faut cependant avouer que l'allopathie peut rendre quelques services dans le traitement des maladies chroniques; c'est lorsqu'elles sont parvenues à leur dernière période, lorsqu'elles ont porté une atteinte profonde à un organe essentiel à la vie, lorsqu'elles ont commencé à désorganiser son tissu. A cette période désespérée de la maladie, l'homœopathie peut être utilement unie à l'allopathie; et avant de se décider pour l'une ou l'autre, le médecin homœopathe aura bien à mesurer la puissance de réaction vitale qui reste à son malade; et dans le cas où il lui semblerait que la maladie est trop avancée pour que cette réaction ne lui fasse pas défaut, mieux vaudra recourir à l'emploi de moyens allopathiques, qui, n'attaquant jamais la maladie que par une voie détournée, suffira pour éloigner le terme fatal. Ainsi, dans le traitement des maladies chroniques, l'allopathie n'est utile que dans les cas absolument incurables.

Les ouvrages homœopathiques de matière médicale ont été conçus jusqu'à ce jour dans un esprit tout-à-fait empirique, ce qui rend d'une difficulté extrême le choix des médicaments appropriés à un cas de maladie. Aujourd'hui, le médecin homœopathe doit donc s'attendre à rencontrer des difficultés sans nombre dans sa pratique; il doit être averti qu'aucune doctrine médicale n'exige autant d'attention et de sagacité dans son application. Au reste, je vais laisser parler Jahr, auteur d'un Manuel des médicaments homœopathiques: « Quand l'homœopathie, dit-il, érige » l'axiome *similia similibus curantur* en principe suprême de la » médecine, et renvoie pour les moyens d'exécution à la matière » médicale pure qu'elle-même a créée, rien ne semble plus fa-

» cile, au premier aperçu, que de fonder sur cette règle une
 » pratique heureuse et sûre. En trois heures on peut apprendre
 » l'art tout entier, affirment ceux qui le rejettent sans prendre la
 » peine de l'étudier; tant de temps même n'est point nécessaire,
 » au dire de certaines personnes, qui s'imaginent qu'en consul-
 » tant à chaque cas de maladie un répertoire de symptômes pro-
 » voqués par les médicamens, on peut, dans le court espace de
 » quelques minutes, reconnaître sans hésitation le remède qui
 » guérira d'une manière certaine et presque miraculeuse. Il se-
 » rait à désirer que la chose fût réellement ainsi; mais pour peu
 » qu'on ait essayé de l'homœopathie au lit du malade, on s'en
 » fait une idée plus vraie, et l'on sait quelles immenses diffi-
 » cultés présente l'application d'une théorie si simple en appa-
 » rence.

» Car ce n'est point, ajoute-t-il plus loin, une agrégation de
 » symptômes minutieusement recueillis, mais l'ensemble, en
 » quelque sorte organique, des phénomènes inhérens à la nature
 » et à l'individualité même du médicament, qui doit correspondre
 » exactement à la nature et à l'individualité du trouble de l'or-
 » ganisme dont les symptômes morbides sont l'expression, pour
 » que cette substance soit le remède qu'on recherche, le vérita-
 » ble spécifique, le moyen qui doit guérir avec promptitude et
 » sécurité. »

Que cette grande difficulté dans l'exercice de la médecine homœopathique ne décourage pas les médecins; je parle ici à ceux qui auront le courage d'abandonner leurs vieilles idées pour étudier avec conscience la réforme que subit en ce moment l'art de guérir; qu'ils réunissent tous leurs efforts pour arriver à une heureuse application de nos connaissances diagnostiques à l'homœopathie, et bientôt, appuyés sur elles et sur l'anatomie pathologique, ils parviendront à surmonter la plus grande partie des obstacles qui nous arrêtent encore aujourd'hui. Déjà, M. le docteur Léon Simon est parvenu à nous donner dans ses cours une classification des maladies, conçue d'après ce point de vue. Espérons que nos confrères suivront son exemple, et que l'honneur

de faire fructifier et de perfectionner la grande et belle conception de Hahnemann appartiendra aux médecins français.

J'ai dit comment je concevais l'homœopathie, en quoi consistaient sa puissance et sa supériorité sur la doctrine allopathique. J'ai essayé aussi de dire l'étroite sphère dans laquelle l'allopathie peut s'exercer avec fruit, et j'espère que l'avenir ira toujours en circonscrivant le champ de son application : car il en est de l'homœopathie comme de toutes les choses de ce monde, elle doit être soumise à la loi de développement successif, de perfectionnement progressif, qui est le propre de toutes les découvertes humaines. Si j'ai rapidement indiqué ce qui lui manque, c'est que je n'ai pas cru devoir arrêter l'attention du lecteur sur des inconvénients que chaque jour efface et corrige. Pleine de vie et de jeunesse, l'homœopathie allemande a été un peu réactionnaire et injuste envers l'allopathie. Ignorant les belles découvertes diagnostiques de la médecine française, Hahnemann adresse à cette dernière une critique qui frappe à faux ; et, comme tout inventeur, il est tombé dans une telle admiration de lui-même, que, comme Pygmalion, il est du matin au soir aux pieds de sa statue. Pour mon compte, je ne sais rien de plus respectable que cet enivrement du génie qui lui fait croire qu'il a touché les colonnes d'Hercule ; mais ce respect ne peut aller jusqu'à imiter l'inventeur dans ses faiblesses. Témoins, comme nous l'avons été, de deux réformes médicales qui se sont produites en ce siècle, celle de M. Broussais et celle de Rasori, où nous avons vu deux hommes également de génie être plus audacieux que Dieu lui-même, et vouloir poser une limite aux progrès humains, je me suis dit que Hahnemann n'avait pas épuisé à lui seul toute la vérité. J'ai donc accepté, et j'accepte sa doctrine, sous la condition d'y ajouter encore où d'y approprier les progrès journaliers qu'elle fait dans les mains des médecins français ; je ne me suis pas cru condamné à jeter à mes pieds les richesses que j'avais dans les mains, pour prendre d'autres richesses ; j'ai voulu tout garder. Je garde donc de la médecine française ses belles découvertes de diagnostic, et tous mes efforts tendent à les marier avec la symptomatologie

hahnemannienne ; car je vis dans cette pensée, que Hahnemann a besoin d'être complété par Laënnec, Broussais, et toute notre magnifique école anatomo-pathologique. Quant aux moyens thérapeutiques allopathiques, j'ai dit le cas qu'il en fallait faire, inutile d'y revenir.

Et ceci n'est pas de l'éclectisme : je ne me sens, je l'avoue, aucune sympathie pour ce faux-semblant doctrinal où l'ignorance se cache sous le manteau troué d'une mauvaise méthode.

J'ai pour boussole et pour critérium, d'une part, la loi des semblables, et de l'autre, la théorie du dynamisme vital ; et j'avoue que de cette hauteur, il est possible à l'homœopathie de ramener à son point de vue, en le transformant, tout ce qu'il y a de vrai dans les doctrines allopathiques.

Je me trouve encouragé dans cette direction par les efforts que déploient depuis quelque temps certains homœopathes français, et surtout par la direction que M. le docteur Léon Simon a commencé d'imprimer à la science dans les savantes leçons qu'il a faites cette année.

Mais je crains bien que cette dernière partie de ma profession de foi ne me fasse anathématiser par quelques disciples, plus amis de la lettre que de l'esprit, et je redoute qu'ils n'attachent sur mon nom le mot *impur*. Je m'en consolerais en me disant que, dans leur bouche, les mots ont changé d'acception ; que ce qu'ils appellent *impur*, je l'appelle *progressif*, et que la *pureté*, chez eux, est synonyme d'esprit stationnaire ou rétrograde.

Je terminerai cette opusculé en rapportant quelques observations de guérisons obtenues par un traitement homœopathique. Il me serait très-facile d'en grossir le nombre ; mais il n'entre pas dans mon plan de donner un recueil d'observations. Je me propose de publier celles qui ne trouveront pas de place ici, dans un autre travail, dont je m'occupe actuellement.

Première observation. — *Coqueluche.* — Mademoiselle G..., âgée de trois ans, me fut amenée le 10 décembre dernier. Depuis huit jours elle était enrhumée, et la toux était devenue convulsive depuis trois jours. Pendant les quintes de toux, qui étaient

longues et fréquentes, la jeune malade se trouvait menacée de suffocation, et vomissait ses alimens. La toux était précédée de pleurs, qui continuaient même après l'accès. Il existait de la céphalalgie; la face était rouge et animée, la soif vive, la peau chaude et brûlante, le pouls fréquent; en un mot, il y avait un état fébrile très-marqué.

Deux globules d'aconit, à la trentième atténuation, furent administrés à midi, et le soir deux globules d'ipécacuanha à la douzième atténuation. Le lendemain matin, 11 novembre, la fièvre était entièrement dissipée, les quintes de toux avaient été moins fréquentes pendant la nuit, et n'avaient été accompagnées qu'une seule fois de vomissement depuis l'administration de l'ipécacuanha. Deux globules de belladone, à la trentième atténuation, furent pris matin et soir, et dès le lendemain, la toux était redevenue catarrhale. Elle se dissipa complètement en peu de jours, et sans qu'il devint nécessaire d'avoir recours à aucun autre médicament.

Deuxième observation. — *Rhumatisme articulé aigu.* — Le nommé D..., homme de peine, demeurant à Paris, rue de la Verrerie, n° 91, me fit appeler, le 21 décembre dernier, pour le traitement d'un rhumatisme articulaire aigu qui occupait l'épaule gauche, les deux genoux et l'articulation tibio-tarsienne gauche. Il existait une céphalalgie violente et des symptômes fébriles très-intenses. Je pratiquai une forte saignée du bras, et je prescrivis pour boisson une infusion de fleurs de guimauve et de bourrache, qui fut prise en grande abondance. Au bout de trois jours, les accidens étaient assez calmés pour que le malade pût reprendre ses occupations journalières.

Le 1^{er} janvier, les douleurs revinrent plus fortes que jamais dans toutes les articulations qui avaient été affectées précédemment, et plus spécialement dans les genoux. Toutes les articulations malades devinrent le siège d'un gonflement assez considérable. La fièvre était forte, le pouls plein et dur. Je pratiquai une nouvelle saignée, je remis en usage la boisson indiquée plus haut, et je fis couvrir les articulations malades de cataplasmes émolliens. Cette

médication ne produisit aucune amélioration sensible, et quarante sangsues appliquées sur les genoux ne réussirent pas mieux.

Le 4 janvier, trois globules d'aconit, à la huitième atténuation, furent pris le matin et répétés à midi. Le soir, la fièvre avait perdu de son intensité. J'administrai trois globules d'arnica à la dixième atténuation, et une seconde dose du même médicament fut prise le 5 au matin. Lorsque je vis le malade dans l'après-midi, les douleurs étaient beaucoup moins vives; mais il restait une violente céphalalgie avec de l'agitation et de l'insomnie. Je donnai trois globules de belladone à la trentième atténuation.

Le 6, au matin, il y avait eu du sommeil pendant la nuit; la céphalalgie n'existait plus; les articulations étaient dégonflées, et les douleurs rhumatismales se faisaient à peine sentir. Le 8 janvier, la maladie ne laissait plus aucune trace de son existence; et la guérison était complète.

Troisième observation. — Syccose compliquée de symptômes mercuriels. — La nommée Eugénie, fille publique, âgée de vingt-deux ans, devint enceinte il y a deux ans. Pendant la grossesse il se déclara un écoulement abondant par les parties sexuelles, accompagné de douleurs et de cuissons en urinant. La malade se soumit alors à un traitement qui consista surtout dans l'emploi des préparations de mercure, ce qui n'empêcha pas le développement de pustules muqueuses sur la face externe des grandes lèvres qui eut lieu quelques mois après l'accouchement. L'écoulement continuait d'être très-abondant, jaune, verdâtre, mais indolent. La malade fut de nouveau soumise à deux traitements consécutifs, dont le dernier fut fait à l'hôpital des vénériens dans les salles de la police.

Lorsqu'elle sortit après six semaines ou deux mois de séjour dans cet hôpital, les symptômes étaient amendés; cependant l'écoulement n'était pas entièrement passé, et une végétation qui avait été excisée était remplacée par une large pustule muqueuse. Quinze jours après sa sortie, son état empira au point de la forcer de se remettre en traitement. Voici les symptômes qu'elle présenta à mon observation: Céphalalgie violente,

comme si la tête était dans un étau; coryza chronique avec croûtes jaunes et épaisses dans les fosses nasales; langue rouge à sa pointe et sur ses bords; mal de gorge déterminé par des chancres très-larges, envahissant presque toute la surface des amygdales et se prolongeant sur les piliers du voile du palais; soif vive; appétit nul; toux violente, très-douloureuse, accompagnée d'un grand enrouement et d'une expectoration abondante de mucosités jaunâtres, puriformes; écoulement de matières verdâtres par les organes génitaux; une pustule muqueuse très-large et des végétations sur la surface de la grande lèvre gauche; pustules sèches, d'un rouge cuivré, très-nombreuses et très-rapprochées couvrant le cuir chevelu, la figure, le cou, toute la surface du corps et même la paume des mains et la plante des pieds; engorgement d'un grand nombre de ganglions cervicaux.

Les circonstances commémoratives me firent facilement reconnaître que la plus grande partie des accidens présentés par la malade étaient dus à l'abus des préparations mercurielles, ce qui me fit commencer le traitement par l'administration des antidotes du mercure.

Le foie de soufre fut pris, en conséquence, le 26 février dernier, à la dose de trois globules de la trentième atténuation. Le 9 mars, il n'existait plus ni fièvre ni toux; les chancres de la gorge n'étaient plus douloureux, et avaient perdu plus de la moitié de leur étendue. Les pustules de la face et du corps commençaient à s'éteindre. Trois globules d'acide nitrique à la trentième atténuation furent pris.

Le 5 avril, les pustules continuaient à s'effacer, mais les autres symptômes persistaient. La santé générale s'améliorait d'une manière sensible. Le foie de soufre fut pris de nouveau.

Le 14 avril, les pustules étaient presque complètement effacées, excepté sur les reins et à la paume des mains. Tous les autres symptômes n'étaient pas amendés, et même, la malade ayant commis des écarts dans le régime, l'enrouement et le mal de gorge étaient revenus. J'examinai l'arrière-bouche, et j'aperçus les ulcérations dont les bords étaient blanchâtres, frangés

et ressemblant beaucoup à des végétations sycosiques. Je pensai alors que j'avais détruit tous les symptômes dus à l'abus du mercure, et qu'il ne me restait plus à combattre qu'une affection sycosique, caractérisée par un écoulement leucorrhéique et des végétations. D'après cette manière de voir, j'administrai trois globules de thuya occidental à la trentième atténuation, qui sembla diminuer un peu l'écoulement et qui améliora l'état de la gorge.

Le 28 avril, je fis ajouter deux gouttes de teinture mère de thuya dans deux onces d'eau, qui furent administrées par cuillerée tous les matins pendant quatre jours.

Le 20 mai, tous les symptômes avaient disparu et la santé était parfaitement bonne.

Cette observation est fort intéressante sous plusieurs points de vue; et d'abord en ce qu'elle vient à l'appui de la distinction établie par Hahnemann entre la syphilis et la sycose. En effet, nous voyons chez cette malade tous les symptômes primitifs de la sycose; un écoulement par les organes génitaux accompagné de végétations, et aucun de ceux qui caractérisent la syphilis. Aussi, les préparations mercurielles ont-elles été impuissantes pour amener une guérison, et lorsqu'on est venu à en faire abus en soumettant la malade à trois traitemens successifs, nous voyons le mercure engendrer des désordres graves dans l'économie, sans effacer un seul des symptômes existans. Le thuya, antidote de la sycose, triomphe promptement, au contraire, et de l'écoulement et des végétations.

D'un autre côté, cette observation n'est pas moins intéressante, puisqu'elle vient mettre hors de doute la puissance des médicamens homœopathiques pris à des doses infinitésimales. Enfin, elle nous fournit un exemple frappant de l'impuissance de l'allopathie dans le traitement des maladies chroniques, et de l'abus qu'elle fait des médicamens.

Quatrième observation. — Gastro-Entéralgie. — Made-moiselle G.... âgée de vingt-sept ans, a eu dans son enfance beaucoup de gourmes dans la tête. A l'âge de huit ans, elle con-

tracta la gale, et la garda trois ans sans pouvoir la faire passer; alors on la fit disparaître en vingt-quatre heures à l'aide de frictions faites avec une pommade dont nous ignorons la composition. A l'âge de vingt ans, les règles s'établirent avec beaucoup de difficulté. Depuis cette époque, la malade a été sujette aux inflammations d'estomac, qui tous les deux ou trois mois revenaient et empêchaient les alimens les plus doux d'être digérés. Dans cet état, le lait était lui-même rejeté par les vomissemens, et des douleurs insupportables se faisaient sentir dans l'épigastre. Tous les accidens se trouvaient calmés par des applications de sangsues, des bains tièdes, etc.

État actuel. — La langue est couverte d'un léger enduit blanchâtre; une soif assez vive se fait sentir après les repas, lorsque la digestion est pénible, ce qui est presque habituel, il y a des renvois gazeux et une douleur au creux de l'estomac et dans les hypochondres, produisant la sensation d'un poids; quelquefois ce sont des tortillemens qui se font sentir dans la région épigastrique. La douleur n'a guère lieu qu'après les repas, et se dissipe en marchant au grand air; souvent aussi, il survient en marchant des élancemens dans l'hypochondre gauche; il existe rarement des coliques; la constipation est telle que les garde-robes n'ont lieu souvent que tous les cinq ou six jours. La menstruation se fait régulièrement; mais elle est souvent précédée de pesanteur de tête, et d'étourdissemens. Le sommeil est bon. La malade est douée d'un caractère vif et colère.

Le 27 décembre, il fut administré trois globules de soufre à la trentième atténuation. Le 4 janvier, il y avait une amélioration sensible dans l'état de la malade; les digestions avaient été moins laborieuses, les douleurs moins vives, et la constipation était diminuée.

Le 11 janvier, le soufre fut donné de nouveau à la même dose que la première fois.

Le 24 janvier, la malade digérait sans douleurs, et les garde-robes étaient régulières.

Le 1^{er} février, tous les symptômes avaient disparu; la malade

commençait à reprendre de l'embonpoint, et sa figure n'annonçait plus la souffrance.

Cinquième observation. — Inflammation chronique du col de l'utérus avec leucorrhée. — Madame L..., âgée de vingt-six ans, mère depuis deux ans, a eu pendant long-temps, dans son enfance, de la gourme dans la tête. Elle se plaint d'avoir depuis un an des fluxeurs blanches abondantes, accompagnées de tiraillemens d'estomac.

État actuel. — Céphalalgie frontale se faisant sentir particulièrement dans la tempe gauche, avec sensation de ballottement, lorsque la malade se baisse; coryza chronique, donnant lieu à un écoulement de mucosités jaunes épaisses, et à la formation de croûtes dans les fosses nasales, gencives gonflées, saignant facilement; dents cariées, langue mâchée; bouche mauvaise, amère; tiraillemens et faiblesse d'estomac avant les repas, et sensation de pesanteur après avoir mangé; constipation si opiniâtre que les garde-robes n'ont souvent lieu que tous les huit jours; urine rouge, épaisse, déposant abondamment; menstruation régulière, précédée et accompagnée de maux de reins et de coliques dans le bas-ventre; leucorrhée abondante, tachant le linge en jaune verdâtre, sensation de pression et de pesanteur vers les organes génitaux; élancemens dans les aines et à la partie interne et supérieure des cuisses, douleurs de courbature dans les membres. Le toucher fait éprouver de la douleur à la malade lorsque le doigt arrive au col de l'utérus, qui est sensiblement tuméfié. Il existe à la face et dans le dos une éruption furonculaire habituelle, accompagnée de démangeaison. Madame L... est douée d'un caractère craintif et irascible.

Les croûtes laiteuses dont la malade avait été affectée dans son enfance, et l'éruption furonculaire habituelle, montraient assez l'existence de la psore héréditaire; mais, comme il existait depuis plusieurs jours un état inflammatoire, accompagné de fièvre, je commençai par administrer, le 5 mars dernier, deux doses d'aconit, de trois globules de la huitième atténuation chaque, et une dose de belladonne (trois globules, 30), qui

calmèrent tous les accidens inflammatoires, et quatre jours après, une dose de soufre (trois globules, 24) fut prise. Pendant deux jours, il survint une démangeaison insupportable par tout le corps, et les maux de tête furent aggravés. Après ce temps, ces deux symptômes diminuèrent et s'effacèrent complètement; l'éruption furonculaire disparut aussi.

Le 13 mars, le thuya occidental (trois globules, 30) fut donné contre l'écoulement, et le 27, l'acide nitrique. Sous l'influence de ces médicamens, l'écoulement changea de couleur, il devint semblable à du blanc d'œuf et peu abondant.

Le 10 avril, le pétrole (trois globules, 30), fut pris et fit cesser presque entièrement la leucorrhée; mais, comme il restait un peu de sensibilité au col de l'utérus, une dose de noix vomique vint terminer le traitement; la malade jouit d'une santé parfaite que depuis un an elle ne connaissait plus.

Sixième observation. — Dartres squameuses humides. — Mademoiselle H..., âgée de douze ans, d'un tempérament éminemment lymphatique, est née d'un père et d'une mère qui ont eu la gale dans leur enfance, et qui sont encore actuellement dartreux. A l'âge de quatre ans, mademoiselle H... fut affectée d'une ophthalmie chronique, et à peu près à la même époque il se forma un abcès derrière une oreille. Il y a trois ans environ, la peau de toute la surface du corps, mais plus spécialement celle des membres, devint rugueuse et couverte de petites écailles.

Au mois d'avril 1834, les dartres s'enflammèrent et prirent le caractère de dartres squameuses humides; le cou, la partie supérieure du dos et les membres supérieurs ne formaient guère qu'une plaie. De légères ulcérations se montraient aussi aux jarrets. Les dartres restèrent dans cet état pendant six semaines ou deux mois, et reprirent ensuite peu à peu leur caractère primitif.

L'année suivante, les accidens se renouvelèrent avec un peu moins d'intensité; mais la maladie offrit absolument les mêmes caractères, qu'elle conserva pendant plusieurs mois.

Au mois de novembre dernier, la jeune malade fut soumise à un traitement homœopathique. Voilà l'état dans lequel elle était

alors : Fréquentes céphalalgies frontales, élançantes, se faisant particulièrement ressentir dans les tempes et à la racine du nez ; depuis six mois, migraines revenant de temps en temps. Coryza chronique avec des croûtes et des galons dans les narines ; souvent soif entre les repas ; sensation de barre dans l'estomac et de gonflement après avoir mangé, qui force à desserrer les vêtements ; coliques fréquentes ; toux habituelle, avec expectoration de mucosités épaisses, blanches ou jaunâtres ; douleur entre les épaules en respirant ; souvent douleur de courbature dans les membres. La peau du front, de la tempe, de la paupière droite et des membres inférieurs, est couverte de dartres squameuses sèches ; celle du cou, de la partie supérieure du dos et des membres supérieurs, offre des dartres qui donnent lieu à un léger suintement habituel.

Le sommeil est lourd, et cependant il est troublé souvent par des rêves effrayants. La malade est douée d'un caractère timide, impressionnable, et d'une humeur inégale.

Le 4 novembre, une dose de soufre de trois globules, de la trentième atténuation, fut administrée, et le 18 une même dose de carbonate de chaux. Le 29, trois globules de graphite de la trentième atténuation furent pris ; le 6 décembre, une dose de soufre (trois globules, 30), et le 20, une dose de mercure soluble (trois globules, 30). La peau était moins écaillée, et les dartres du cou, du dos et des membres supérieurs ne donnaient plus lieu à aucun suintement. Le teint de la jeune malade était plus vermeil, et sa constitution semblait s'être améliorée.

Le 5 janvier, le soufre fut pris de nouveau, et le 20, le mercure soluble.

Le 7 février, une dose de douce-amère (trois globules, 30) fut administrée, et une seconde dose du même médicament le 20.

Le 5 mars, trois globules d'or à la trentième atténuation furent donnés, et leur administration fut suivie d'une augmentation des croûtes et des galons des narines ; mais au bout de vingt jours, les narines étaient tout-à-fait guéries.

Le 28 mars, le romarin sauvage fut administré, et le 10 avril,

le même médicament fut répété. Les dartres du corps avaient entièrement disparu ; il ne restait plus que celle qui occupait la tempe et la paupière gauches. Une dose de bryone l'a beaucoup améliorée , et aujourd'hui la peau reste encore un peu rude ; mais il n'existe plus de dartres. La jeune personne a beaucoup grandi pendant le traitement , et sa constitution s'est fortifiée et améliorée.

RÉFLEXIONS SUR LA MÉDECINE, ET EN PARTICULIER
SUR L'HOMŒOPATHIE ;

Par le Docteur RAU.

I. Quand les disciples d'Esculape sortent de l'école, fraîchement décorés du titre de docteur, ils sont les plus heureux des hommes, parce qu'ils considèrent ce qu'ils viennent d'apprendre comme un riche trésor, ne savent point estimer à sa juste valeur le tissu bigarré d'hypothèses qu'on leur a inculquées dans l'esprit en déployant toutes les ressources de la rhétorique, et n'ont pas encore pu juger du peu de solidité de notre savoir en général. Du reste, le bonnet doctoral a cela de particulier, qu'il produit des effets différens suivant les têtes qui s'en affublent. C'est une sorte de bonnet de nuit pour ceux qui ne prennent aucun souci de connaissances supérieures à celles qu'ils ont acquises, et qui se complaisent dans le calme d'une douce satisfaction de soi-même : ils n'en percent pas moins dans le monde ; car les mauvais ouvriers trouvent toujours un public à eux, pourvu qu'ils aient l'art de se produire au milieu de la foule des faibles. Pour d'autres, ce bonnet est comme un casque dont ils s'arment, dans leur zèle aveugle, pour courir sus à quiconque ose mettre en doute l'infailibilité des dogmes favoris de la génération vivante. Je n'examinerai point s'il n'arrive pas aussi parfois au bonnet doctoral de se convertir en une coiffure moins honorable ; mais je sais qu'il a été bien souvent une couronne d'épines pour l'homme qui s'aper-

çoit que la vie est trop courte quand on veut épuiser une science infinie.

II. C'est un vrai malheur que l'art soit séparé du système ; et plus la distance entre eux est considérable , moins le système a d'utilité. L'art se développe par l'intuition de la nature reflétée dans les plus secrets recoins de la conscience. Le système , quoiqu'un produit de l'entendement , devrait avoir la même origine , et embrasser la nature dans sa réalité , pour trouver la loi de la nécessité des phénomènes.

III. Quand on veut être réservé dans l'appréciation des maximes jusqu'ici reçues en médecine , il faut considérer les bases qui leur servent d'appui , savoir d'abord la pathologie , puis le fondement de celle-ci , la physiologie , dans laquelle règne encore tant d'obscurité en ce qui concerne les connaissances d'une multitude de choses fort importantes. Nous ignorons , par exemple , les usages du *thymus* , de la rate , à moins d'admettre la manière de voir d'un ennemi de toute téléologie , qui suppose que ces organes existent pour eux-mêmes. On croit que nous ne pouvons désigner aucun organe de l'hématose , que nous ne savons presque rien sur la manière dont le sang se produit , sur la conversion du sang artériel en sang veineux , sur la nutrition , etc. Mais c'est un phénomène singulier , quoique assez commun , que des écrivains avouent l'impossibilité de dévoiler le profond mystère de la vie , qu'ils se plaignent de rencontrer tant de points obscurs dans la pathologie , qu'ils déplorent la multiplicité des hypothèses futiles , et que cependant ils ne cessent eux-mêmes de forger des hypothèses , et de bâtir sur elles des systèmes.

IV. Nous ne sommes pas plus avancés que Platon dans la recherche des lois éternelles de la nature. Jamais non plus nous n'irons plus loin , si ce n'est , tout au plus , que l'on acquerra une connaissance un peu plus exacte des lois de la modalité et de la relation des phénomènes de la terre. Mais rien n'a été jusqu'ici plus nuisible à la médecine , que la manie de rechercher les causes premières de toutes les manifestations de la vie , et d'employer des vues purement spéculatives comme bases de la pathologie et

de la thérapeutique. Il ne devrait y avoir pour le praticien qu'une pathologie historique, dont Hippocrate a déjà donné des fragmens. Dans presque tous les temps il y a eu des médecins célèbres : ceux-ci se sont distingués par leur habileté à saisir l'image de la nature, ce qui leur a permis de nous tracer les meilleurs tableaux des phénomènes pathologiques. Mais ces mêmes grands praticiens se sont tenus en garde contre les rêveries d'une science monstrueuse, dont les adeptes éprouvent souvent de l'embarras quand on les invite à traiter un panaris ou un rhume de cerveau. Cependant ce sont les plus intolérans de tous les hommes pour les opinions étrangères aux leurs, même quand elles reposent sur l'expérience la plus pure et la plus exempte de préjugés. Mais les travaux des médecins de tous les temps qui se sont distingués par une pratique heureuse, prouve qu'on n'a besoin que de l'expérience pour guérir, et que le savoir *à priori* n'y sert à rien absolument. Raphael, Rubens, Van Dyk, ignoraient la théorie des couleurs de Goethe ; mais ils étaient de grands artistes. Pagani a-t-il approfondi la théorie du son ?

V. Des milliers de médecins ont senti le besoin d'une maxime thérapeutique généralement applicable, et ils ont fait tous leurs efforts pour la découvrir. Mais ni le scalpel de l'anatomiste, ni le microscope ou le galvanomètre du physicien, ni la cornue et le creuset du chimiste, n'ont fourni de données suffisantes sur la nature des différentes maladies qui se présentent à guérir. On s'est réfugié dans les hautes régions pour trouver des lois cosmiques générales, d'après lesquelles on pût construire les modalités de la vie individuelle ; mais ce que l'imagination a créé ne ressemble point au type d'après lequel la nature elle-même se manifeste.

Hahnemann a trouvé, par la voie de l'empirisme, un principe thérapeutique extrêmement simple, que plusieurs avant lui avaient soupçonné ; mais il a commis la grande faute de le donner pour une loi de pure expérience. S'il s'était donné pour l'avoir découvert à l'aide de recherches transcendantes, s'il avait entouré son système d'un nuage d'érudition profonde et spéculative,

s'il l'avait exposé en style boursoufflé, en phrases obscures ou même inintelligibles, infailliblement il aurait vu sur-le-champ se grouper autour de lui une nombreuse garde prétorienne de sectateurs et d'affidés. A la vérité il ne lui aurait pas suffi d'avoir de l'adresse, il lui aurait fallu posséder au moins une chaire, pour être compté au nombre des savans, et pour avoir la gloire de retrouver ses leçons dans les thèses de jeunes esculapes.

VI. A proprement parler, on ne peut rien objecter contre le principe que tous les états pathologiques sont des reflets d'une dynamique dérangée, et doivent être traités comme tels. C'est de cette dynamique, des lois du mouvement, de l'affinité polaire, de l'attraction et de la répulsion que partent aussi les différences de composition. De là vient qu'une pathologie humorale est à la rigueur une pathologie dynamique extrêmement incomplète, parce qu'elle représente les différences de qualité, dans l'organisme, comme trop indépendantes de la force vitale qui domine tout, et qu'elle voit en elles des états primitifs, des causes. Une pathologie parfaite suppose qu'on a décrit tous les écarts de l'activité vitale dans toutes ses directions; mais l'imperfection du savoir humain ne permettra jamais aux mortels de réaliser cette idée. Cependant il ne faut point négliger ce qu'on peut connaître. C'est donc une grande faute que de n'avoir point égard à la réaction de l'assimilation et de la sécrétion malades, et de ne pas s'apercevoir qu'envisagée sous le point de vue de la quantité et de la qualité, cette réaction joue à son tour un grand rôle dans la pathogénie. Le livre, si vanté et si décrié, des maladies chroniques, nous montre que le fondateur de l'homœopathie avait senti cette faute de ses devanciers. Mais il a évité lui-même d'en faire l'aveu, et il l'a enveloppée des nuages d'une nouvelle découverte. Ce qu'il dit, en d'autres termes, des altérations des sécrétions ou des dyscrasies, réactions qu'il attribue à l'irritabilité et à la sensibilité de l'organisme, est vrai et connu depuis long-temps. Mais attribuer toutes ces anomalies à la psore, c'est une hypothèse sans preuve, et dans beaucoup de cas indubitablement fausse. Cependant, comme on a généralement reconnu la

nécessité d'éloigner les états pathologiques du système assimilateur, cette opinion erronée de l'origine psorique des maladies n'exerce pas d'influence nuisible sur la pratique elle-même. Elle ne nuit en rien non plus au principe de l'homœopathie, dont chaque jour la vérité se confirme de plus en plus. Elle n'en est point dérivée, n'a rien de commun avec lui, et ne peut être considérée que comme une hypothèse surajoutée. Mais elle a été nuisible en ce qu'un assez grand nombre de partisans de Hahnemann se sont levés aussitôt pour donner leur approbation à cette prétendue grande découverte, ce qui a fourni l'occasion à leurs adversaires de tourner amèrement en ridicule leur crédulité.

VII. La médecine en général a perdu notablement de sa considération par l'effet des discussions passionnées auxquelles les partis se sont livrés dans ces derniers temps. Les innovateurs se sont donnés toutes les peines imaginables pour signaler les côtés faibles de toutes les méthodes qui ne s'accordaient pas avec les leurs, pour attirer le public à eux, et pour porter son attention sur la nécessité d'une réforme. Mais ils vantaient tellement la nouvelle base d'une thérapeutique future plus certaine, qu'on aurait pu croire que la peste, la fièvre jaune, le choléra-morbus, le cancer et la rage avaient tout à coup perdu leur venin, et qu'on ne verrait plus désormais personne mourir que de l'épuisement causé par l'âge, ou d'une destruction mécanique de l'organisme. Comme il était impossible de remplir des espérances semblables, les adversaires ont profité de cette circonstance pour rendre la nouvelle méthode suspecte, en s'attachant à couvrir la lueur qu'elle commençait à répandre. Des deux côtés, on a commis l'injustice criante de confondre la conduite des adeptes de telle ou telle école avec l'esprit des écoles elles-mêmes, de faire ressortir les imperfections de celles-ci, et de passer sous silence les efforts des hommes exempts de préjugés pour éclairer les questions obscures. Le public, témoin des manœuvres auxquelles on s'était abaissé, en a conçu une juste indignation, et a perdu une grande partie de sa confiance dans la médecine. Cette perte est difficile à réparer, et dans tous les cas il faudra du temps pour y parvenir. Le seul

moyen est de maîtriser ses passions, de reconnaître les services que chacun a pu rendre à l'art et à la science, d'avouer franchement les imperfections de chaque doctrine, et de se livrer avec ardeur à la recherche de la vérité.

VIII. C'est souvent un problème très-difficile que d'arriver à la certitude en médecine. Les partis même les plus opposés en appellent à l'expérience, réclament pour eux l'aptitude à faire des observations réelles. Cependant beaucoup sont trompés volontairement ou accidentellement par leurs malades. La guérison d'un malade n'est pas souvent une preuve de l'excellence de la méthode d'après laquelle il a été traité. Fréquemment, au contraire, elle atteste l'inestimable puissance médicatrice de la nature, qui parvient à résister même aux moyens les plus absurdes. Mais on doit attacher plus d'importance à un grand nombre de guérisons, par une certaine méthode dans des cas très-analogues de maladie; et plus encore quand il s'agit de maladies que la nature guérit fort rarement ou même jamais, comme le croup, la syphilis, etc. Je compte parmi mes observations les plus convaincantes, la guérison par des remèdes homœopathiques d'individus atteints de maladies vénériennes, mais après que leur affection avait été tellement pervertie par un mauvais usage du mercure, que la confusion de l'hydrargyrose avec la syphilis dégénérée offrait un épouvantable spectacle. J'y compte aussi la prompte guérison de la pustule maligne chez l'homme, et du charbon chez les animaux, dans lesquels nul autre traitement n'a donné de si heureux résultats. Je n'attache pas moins d'importance aux cas nombreux de maladies aiguës, qui, bien qu'elles guérissent quand on les livre à elles-mêmes, ne le font qu'après avoir parcouru leurs périodes, tandis que les moyens homœopathiques les guérissent rapidement dans des perturbations critiques. Ce qu'on a vu si souvent amène la conviction.

IX. L'efficacité des petites, des très-petites doses de médicaments, quelque incroyable qu'elle puisse paraître, est prouvée aussi par les faits. Personne n'en doutera après avoir pris connaissance d'observations répétées avec soin. Ces petites doses

ne sont inefficaces que quand le moyen ne répond pas au principe *similia similibus*; de même que l'aimant attire le fer seul, et que l'or se dissout seulement dans l'eau régale. Il serait donc absurde de vouloir introduire généralement en médecine les petites doses qui suffisent à l'homœopathie. Les méthodes énantio-pathique et dérivative ne peuvent point se passer de hautes doses.

L'action de médicamens bien choisis, d'après le principe homœopathique, même parmi ceux dont l'action dure long-temps, est tellement sensible pour les malades, que la plupart en sont affectés dès les premières heures qui suivent l'ingestion, sans qu'on observe toujours une aggravation homœopathique complète, c'est-à-dire une véritable exaspération de symptômes existans. Il survient par tout le corps, mais surtout dans les parties malades, un travail particulier, un fourmillement, parfois des élancemens ou picotemens, qui assez souvent s'accompagnent d'une lassitude générale, de faiblesse, de disposition à la syncope ou d'une énorme somnolence. Je n'exagère pas en disant que plusieurs milliers de sujets m'ont décrit ainsi le sentiment de l'action exercée par les remèdes homœopathiques sur l'organisme entier, et je suis tellement persuadé que leur action salutaire se fait sentir aux malades, que, la plupart du temps, je prédis à coup sûr qu'un remède restera sans résultat lorsque, le premier jour après l'avoir pris, le malade n'aperçoit en lui aucun changement.

X. Il est fort difficile de fixer des règles générales pour la détermination de la dose des médicamens. Tout ce que nous savons des effets de ces substances est empirique, et notre pharmacodynamique n'est qu'un amas d'observations isolées, qui n'ont acquis la valeur d'une certitude empirique que par une fréquente répétition. On a tenté de donner une physionomie scientifique à cette branche d'étude, en réunissant les médicamens qui se ressemblent d'une manière quelconque dans leur action fondamentale sur l'organisme, ou plutôt sur certaines de ses parties. De là nos classes de vomitifs, purgatifs, dissolvans, diurétiques, rafraichissans, échauffans, sudorifiques, toniques, excitans, etc. On a aussi groupé les médicamens par familles d'après la ressemblance

de leurs principaux effets, par exemple, les martiaux comme toniques, les mercuriaux comme fondans, etc. Cependant chaque substance d'une classe, même d'une famille, a tant d'effets particuliers, que quand une d'entre elles est indiquée, on ne peut y en substituer une autre de la même classe, ni de la même famille. De plus les effets d'un seul et même médicament sont fort différens suivant qu'on l'emploie à dose élevée, moyenne ou faible, suivant qu'il y a plus ou moins d'affinité pour lui dans un système quelconque de l'économie, ce que bien des homœopathes ont négligé dans leurs expériences. Le calomélas à haute dose purge sans affecter les glandes salivaires, comme il le fait à petites doses. L'émétique ne produit pas le vomissement chez quelques personnes, mais la diarrhée ou un flux d'urine. En général, nous ne pouvons songer à déterminer la dose des médicamens d'après l'âge des malades ou d'après l'ordre assigné à leur maladie dans les cadres nosologiques. La seule échelle sûre est la susceptibilité du système organique sur lequel leur action doit porter de préférence.

XI. Sous le rapport du choix de la dose, l'avantage est incontestablement du côté des homœopathes, parce qu'ils n'emploient que des médicamens spécifiques, à l'égard desquels on sait que leur grande affinité pour les parties malades de l'organisme les rend efficaces même à de très-faibles doses. Mais c'est à tort que beaucoup d'homœopathes regardent la nécessité absolue d'une exiguité énorme des doses comme un dogme fondamental de leur école. L'essentiel est de choisir le médicament apte à produire les effets les plus analogues à ceux qu'on veut faire cesser. Dans beaucoup de cas, surtout de maladies chroniques, de hautes doses mènent aussi à ce but : sans quoi on ne concevrait pas que les énantioopathes et les homœopathes emploient les mêmes médicamens avec avantage dans certaines formes de maladie. Mais quand de petites doses suffisent, on devrait toujours s'abstenir des hautes. Celles-ci n'éteignent pas moins sûrement la maladie primitive, mais fort souvent aussi elles nuisent, par la prolongation des effets primitifs qui sont propres à la substance. Dans les maladies

qui intéressent l'assimilation, surtout chez les sujets peu irritables, les inconvéniens des fortes doses sont moins à craindre. Voilà ce qui fait qu'on parvient souvent à guérir, sans nuire au malade, des exanthèmes chroniques par un long usage d'eaux sulfureuses, certaines dartres par des doses répétées de graphite en substance, ou par une infusion de douce-amère, de salsepareille, etc. Nous avons aussi des exemples de guérison de maladies aiguës par des doses massives de médicamens homœopathiques. Mais celui qui, dans de violentes affections inflammatoires voudrait donner des gouttes entières de teinture non étendue d'aconit, de bryone, de belladonne, ne ferait à coup sûr rien de bien.

XII. Ce qu'on a dit en faveur de la théorie de la dynamisation admise par Hahnemann se rapporte uniquement à cette vérité empirique, que les substances très-divisées deviennent plus actives, parce qu'elles acquièrent un plus grand nombre de points de contact. C'est en cela que consiste le mystère du développement des forces latentes. Un accroissement de vertus proportionné au degré de la dilution doit être relégué parmi les chimères.

Il y a des faits qui ne permettent pas de douter que des médicamens ont agi lorsqu'on s'était contenté de les respirer. Mais il faut pour cela une sensibilité qui n'appartient pas à tous les hommes. Une femme hystérique tombe en syncope à l'odeur d'une fleur; qui voudrait conclure de là qu'on ne doit employer les médicamens autrement qu'en les faisant respirer? Qui se contenterait, dans la syphilis, dans le croup, de mettre sous le nez du malade un ou deux globules imprégnés de la plus haute dilution.

XIII. L'art et la science sont l'un par rapport à l'autre comme le raisonnement et la spéculation. De même, l'empirisme et le rationalisme se contredisent fréquemment. Au début de ma carrière j'avais l'amitié d'un vieux praticien qui un jour, en causant de notre profession, me dit : « Ne quittez jamais cette voie; quand » bien même tous vos malades périraient, vous n'en agiriez pas » moins d'une manière rationnelle. » Je me suis souvent rappelé

cet entretien , mais jamais sans me dire que j'aimerais mieux être guéri par un empirique que sacrifié par un rationaliste. L'impression qu'il fit sur moi contribua beaucoup à donner une direction pratique à mes études subséquentes. J'ai mesuré tous les progrès de la science à l'échelle de l'utilité : c'est dans ce sens que je demande encore ce qu'on entend par agir d'une manière rationnelle. Ce ne peut être autre chose qu'agir en s'appuyant sur des observations que l'esprit a mises ou du moins cherché à mettre en harmonie avec les lois de la nature.

XIV. Une conduite basée sur les lois immuables de la nature ne peut être en contradiction avec l'empirisme. Mais malheureusement on ne connaît point encore bien les lois de la nature, et l'on n'a employé que des conjectures pour servir de bases à des systèmes qu'on dit être rationnels , malgré leur fragilité , parce qu'ils ont le mérite d'être conséquens. Les spiritualistes , les démonistes , les cabalistes auraient très-mal pris la chose si on avait voulu leur refuser d'agir d'une manière rationnelle.

Les iatrophysiciens prétendent agir ainsi , quoique leurs explications, parfois monstrueuses, des phénomènes de l'organisme vivant, ne trouvent à proprement parler aucune explication dans la pratique.

Les iatrochimistes ont la même prétention , quoiqu'ils ne songent qu'à faire disparaître des différences de composition , sur le compte desquelles nous ne savons cependant presque rien.

Les solidistes passent pour agir rationnellement, parce qu'ils posent en principe que la cause de l'activité vitale doit être cherchée dans les parties vitales , et qu'il faut agir d'abord sur celles-ci dans tous ses dérangemens.

Les humoristes jouissent de la même prérogative , parce qu'ils partent de ce que tous les solides se forment et cristallisent en quelque sorte au sein d'un liquide , qui, par conséquent , fournit la matière de la formation organique. Mais rien ne prouve que les humeurs soient malades les premières , et l'ancienne division des humoristes ne repose que sur des conjectures.

Les dynamistes surtout croient suivre une marche rationnelle ,

parce qu'ils déduisent tous les changemens qui surviennent dans l'organisme d'une force active, à laquelle ils donnent différens noms sans pouvoir en approfondir le mystère. On distingue surtout parmi eux les Browniens qui n'admettent que des aberrations de quantité dans la force vitale, et ne supposent même pas qu'elle puisse changer de mode.

A ces variétés et autres de système se rattache la méthode dérivative, qui passe pour être rationnelle, parce qu'on explique d'après les lois de l'antagonisme ce qui arrive quand on l'applique. Les partisans de toutes les écoles attachent une certaine importance à cette méthode. Les homœopathes purs sont les seuls qui refusent d'en entendre parler, parce que le fondateur s'est déclaré contre elle dans la crainte que les moyens employés pour irriter la peau ne troublassent l'action des médicamens homœopathiques. Plus tard, Hahnemann a recommandé des emplâtres de térébenthine et de poix, qui, par cela même, furent tout à coup rappelés d'exil, quoique l'action plus que locale de la térébenthine appliquée sur la peau se dénote par les changemens qu'elle produit dans l'urine. Ce que les irritations cutanées, sinapismes, frictions, urtications, ventouses, cautères, peuvent dans beaucoup de cas, est attesté par une expérience de plus de mille ans. Mais les homœopathes purs n'en font point usage : ils attendent peut-être l'ordre du maître pour s'émanciper à cet égard.

XV. Les manuels de thérapeutique indiquent, sous forme d'appendice, certains remèdes dits spécifiques, auxquels, par respect pour la science, on ne pouvait point accorder une place d'honneur parmi les substances médicinales prescrites d'après des indications particulières, et dont on ne sait rien autre chose, sinon qu'ils ont été efficaces dans des milliers de cas analogues. Le comment et le pourquoi étaient des énigmes. Hahnemann a découvert empiriquement la loi d'après laquelle ils agissent, et fait voir que chaque maladie a son remède spécifique dans le médicament qui produit les effets les plus analogues à ses propres symptômes. Cette loi s'est confirmée dans des milliers de cas, et elle se confirmera de plus en plus à mesure que nos connaissances sur les effets des

médicamens s'accroîtront. Mais il est difficile de comprendre pourquoi on refuse l'épithète de rationnelle à la méthode homœopathique, et l'on est surpris des prétentions presque sans exemple avec lesquelles on la met au dessous de systèmes qui ne sont que des tissus de conjectures, d'hypothèses et de rêveries, tandis qu'on les présente comme autant de conceptions conséquentes, dont les bases ont la valeur d'une vérité prouvée par des faits.

XVI. Les homœopathes purs ne sont point exempts du défaut qu'on peut reprocher à tous les systèmes imaginés jusqu'ici. Tandis que chacun de ceux-ci ne poursuit l'activité vitale malade que dans une certaine direction, la nouvelle méthode a bien l'avantage de consacrer son attention à toutes les directions que peuvent affecter les phénomènes; mais on peut lui reprocher de ne s'attacher, pour le traitement, qu'aux phénomènes extérieurs. Il était peut-être nécessaire, pour lier les ailes de l'imagination, de retenir pendant quelque temps l'étude de la médecine à ce point de vue empirique, afin de réintégrer l'observation dans tous ses droits. Cette période transitoire aura eu pour effet de nous remettre sur la voie de l'analyse, qui seule peut conduire à des connaissances plus élevées, et nous accoutumer à n'établir nos conclusions que sur des vérités objectives. Tel est le but vers lequel doivent tendre nos efforts.

**CONSIDÉRATIONS SUR L'ADMINISTRATION ET LA RÉPÉTITION DES
MÉDICAMENS DANS LES MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES;**

Par LÉONCE LENORMAND.

Depuis la découverte de la doctrine médicale homœopathique, une question bien grave a préoccupé les esprits de ses partisans, tant allemands que français: c'est la question de l'administration et de la répétition des doses des médicamens, dans le traitement des maladies aiguës et chroniques. Bien des volumes ont été

écrits, bien des polémiques se sont engagées et terminées sans amener sur ce sujet aucune solution satisfaisante. Au milieu d'une foule d'opinions contradictoires, nous ne rappellerons ici que l'idée à laquelle, dans ces derniers temps, semble s'être arrêté un homœopathiste distingué, le docteur Hœring. Il veut que dans les maladies chroniques les médicamens soient répétés, d'abord tous les trois ou quatre jours, puis à un intervalle de sept, puis de quinze, enfin de vingt-un jours : idée bien étrange qui, au lieu de sentir chaque existence d'homme comme soumise à une loi logique, prétend les ramener toutes en masse, et simultanément, à une formule mathématique ! Comme si l'énergie vitale était chez tous la même, comme si la force de réaction, comme si l'impressionnabilité pouvaient être égales dans des individus d'âges, de sexes, de tempéramens différens, vivant sous des influences et dans des milieux variables à l'infini !

Que l'on nous permette de signaler ici une erreur dans laquelle sont tombés et tombent encore journellement une foule de praticiens : nous voulons parler de l'aggravation homœopathique, fait qui rentre entièrement dans le sujet que nous voulons traiter.

On semble admettre assez généralement que, dans une affection quelconque, lorsque l'homœopathicité du médicament est parfaite, le phénomène si remarquable d'aggravation doit se prononcer d'une manière excessive, souvent même effrayante ; et alors, partant de là, on se félicite quand on a produit une de ces énormes aggravations, peut-être même pourrait-on dire que beaucoup cherchent à les produire. Et cependant, combien de déceptions ne sont-elles pas venues renverser ces espérances, trop facilement conçues et appuyées sur des bases aussi fragiles ! Et quelle en est la raison ? C'est que l'on attache généralement une importance trop grande à ce fait d'aggravation, qui, pour tous ceux qui l'ont observé attentivement dans les cas où il se montre avec une extrême violence, bien loin d'être un symptôme de guérison prochaine, n'est bien souvent, au contraire, que l'annonce de l'issue la plus défavorable. C'est ce que nous allons démontrer.

Quels sont les sujets sur lesquels ces aggravations se montrent avec le plus de violence ? Évidemment , ce sont les individus atteints de maladies chroniques existant depuis de longues années ; ce sont des malades minés depuis long-temps par les progrès toujours croissans d'une affection désorganisatrice ; ce sont des constitutions faibles et débiles , appauvries encore par des habitudes de vie voluptueuse , ou de débauche , ou d'onanisme ; tous individus dont la force vitale, depuis long-temps annihilée, n'offre plus contre l'énergie du médicament aucune réaction. Ce sont encore (et ceux-ci sont les plus nombreux) des malades dont la vie fut usée par un usage immodéré de médicamens héroïques , ou par l'abus de stimulans énergiques , comme le *thé*, le *café*, qui, bien que considérés par eux comme des alimens , sont pourtant , ainsi que l'expérience le démontre chaque jour d'une manière irrécusable, de véritables médicamens. Et, pour dire en passant quelques mots sur ces affections médicinales, combien ne rencontre-t-on pas dans la pratique de malades qui , atteints depuis long-temps d'affections chroniques accompagnées d'horribles souffrances, ont commencé, pour calmer leurs douleurs, par user chaque jour d'une petite quantité d'*opium*, ce calmant universel, puis forcés d'augmenter la dose de jour en jour pour en éprouver des effets , sont arrivés insensiblement à en avaler par jour des doses énormes ! Ainsi nous pourrions citer plus d'un malade arrivé au point de prendre par jour jusqu'à quatre-vingts grains d'*opium* !

Au premier abord , cette nécessité où se trouvent ces malades d'augmenter progressivement la dose du médicament dont ils font un usage quotidien , semble contredire ce qui avait été avancé précédemment, à savoir, que les nouveaux médicamens, même pris à doses homœopathiques, ont puissance d'exciter des aggravations considérables chez les malades en proie à des affections médicinales. Et l'on se demande comment il peut se faire que chez un malade qui , après un usage habituel d'*opium* depuis plusieurs années, sera arrivé au point d'être forcé d'en prendre chaque jour vingt-cinq grains, par exemple, pour en éprouver des effets, que chez celui-là, disons-nous, une très-faible dose d'un nouveau mé-

dicament puisse exécuter une aggravation considérable. C'est qu'ici, comme partout ailleurs, on doit tenir compte dans l'action d'un médicament, et de son effet primitif, et de son effet secondaire, qui est toujours opposé à l'effet primitif. Ainsi, pour revenir à l'exemple précédent, l'effet primitif de l'opium est d'engourdir la sensibilité, *d'endormir la douleur*, comme on le dit vulgairement; mais, cet effet une fois épuisé, alors les douleurs se renouvellent plus terribles que jamais, et avec une force d'autant plus grande que le calme dont on avait joui d'abord avait été plus parfait. Aussi que résulte-t-il? C'est que les malades dont nous parlons, obligés, pour échapper à leurs souffrances, de se tenir constamment sous l'empire de l'effet primitif de l'opium; sont contraints d'arriver, comme nous le disions plus haut, à en prendre coup sur coup des quantités de plus en plus fortes.

Le même fait se retrouve d'une manière aussi constante chez les preneurs de café. Le café empêche de dormir, *fouette le sang*, dit-on vulgairement. Lorsqu'il est pris à fortes doses, ceci est incontestable, c'est son effet primitif. Mais ceux qui en ont l'habitude cessent-ils un seul jour d'en faire usage, on les voit alors affaiblés, sans énergie, la tête lourde et endolorie, incapables de se livrer à aucun travail, en proie à une somnolence invincible, jusqu'au moment où ils ont recours de nouveau au funeste breuvage sous l'influence primitive duquel ils sont forcés de vivre sans cesse, pour échapper à son effet secondaire, seul durable. Aussi, dans les insomnies prolongées, une petite dose de café préparé homœopathiquement suffit-elle presque toujours pour rappeler le sommeil.

Signaler ici les nombreuses maladies qui peuvent résulter de ces pernicieuses habitudes, serait sortir du cadre que nous nous sommes tracé: aussi ne nous y arrêterons-nous pas davantage, afin de revenir à notre premier sujet. Quand donc à l'un de ces individus, chez lesquels toute force vitale a été détruite par une des causes dont nous avons parlé plus haut, on administre un médicament quelconque, quelle que soit d'ailleurs son homœopathicité avec l'affection que l'on veut combattre, qu'arrive-t-il? C'est

qu'introduit dans un organisme épuisé, pour ainsi dire *anéanti*, et qui ne présente aucune réaction vitale, le médicament étend, développe toute la série des symptômes qu'il a puissance de faire naître, et alors qu'aucune énergie vitale ne vient lui faire obstacle chez le malade, une aggravation considérable se manifeste dans les symptômes existant déjà, souvent de nouveaux propres au médicament administré viennent à paraître, puis lorsqu'après quelques jours l'action du médicament est épuisée, le malade se retrouve dans le même état qu'auparavant, et même plus mal encore de toutes les souffrances qu'a développées en lui l'agent thérapeutique qui a été administré.

L'on doit donc se garder autant que possible d'exciter ces exacerbations funestes, et aussi des trompeuses espérances que l'on pourrait en concevoir. Bien plus, nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que chez un sujet dont une maladie trop longue n'aura point encore appauvri l'organisme, un médicament dont l'homœopathicité sera parfaite, étant administré à une dose convenable (sauf quelques rares exceptions), devra dans le plus grand nombre de cas parcourir sa sphère d'action et amener soit la guérison, soit une amélioration notable, sans qu'il se soit produit chez lui une *aggravation bien remarquable*. Nous disons une *aggravation bien remarquable*, parce que nous ne voudrions pas que l'on nous attribuât l'idée d'avoir voulu nier ce phénomène, qui, dans ce dernier cas, quoique peu sensible, est toujours appréciable pour un observateur attentif. Et ces guérisons ou améliorations notables sans une grande aggravation s'expliquent facilement. En effet, à peine l'organisme aura-t-il pu percevoir l'action du médicament agissant dans le sens de la maladie, qu'en vertu de cette loi si remarquable du dynamisme vital, il réagira contre cette action étrangère, et tendra à se débarrasser en même temps et de la cause morbifique à lui propre, et du nouvel agent qui sera venu ajouter encore à l'effet dont déjà la source était en lui.

Et cette réaction sera d'autant plus prompte et plus énergique que d'une part le médicament choisi aura été direct, et de l'autre,

tre que le malade aura été moins débilité, moins *désorganisé* pour ainsi dire, soit par la maladie, soit par les traitemens déjà subis. Nous devons cependant faire observer que chez les individus doués d'un tempérament essentiellement nerveux et impressionnable, il peut arriver que l'aggravation se montre parfois d'une manière assez énergique; mais alors elle est toujours d'une courte durée, et jamais, même au plus fort de l'aggravation, le malade n'est déprimé par la puissance de l'agent thérapeutique.

Nous disons aussi que les médicamens doivent être administrés à doses convenables et proportionnées au degré de vitalité des sujets que l'on traite. Mais déterminer *a priori* et la dose et le degré d'atténuation auquel un médicament doit être administré à un malade choisi au hasard, nous semble aussi impossible que de fixer d'une manière précise le nombre des jours que doit mettre le médicament pour parcourir en entier sa sphère d'action chez tous les individus sans distinction. Ainsi (nous ne voulons parler ici que des traitemens de maladies chroniques), il est bien évident qu'un sujet dont la vie active est continuellement réactionnée par la multiplicité des objets qui l'entourent, qu'un homme que ses goûts ou sa position sociale contraignent à se livrer à des occupations fatigantes, ou à de rudes travaux, ou à faire de longues courses, en un mot à dépenser plus de vitalité, sera, pour suivre un traitement homœopathique, dans des conditions tout autres que le savant qui, livré sans cesse à des spéculations intellectuelles, restera continuellement absorbé dans sa pensée, sans se livrer pour ainsi dire à aucun exercice du corps; ou encore qu'un de ces hommes inutiles dont l'existence voluptueuse est consumée par l'oisiveté, et qui n'ont contracté que des habitudes d'indolence et de mollesse. Une différence non moins grande devra exister encore entre le pauvre qui, par sa position, sera forcé de suivre un régime alimentaire plus que sobre; et l'homme riche qui pourra ne rien refuser à ses goûts, bien que d'ailleurs l'un et l'autre s'abstiennent également de tous alimens défendus. Que l'on nous permette maintenant de développer et d'expliquer ici cette pensée, que du reste nous n'avan-

çons point ici comme nous étant personnelle. Nous la devons à M. le docteur Léon Simon, qui l'a professée publiquement dans les leçons essentiellement pratiques qu'il a faites cette année sur la pathologie médicale et la thérapeutique homœopathique. Il a observé, sur les malades qui viennent à sa clinique publique, qu'il était excessivement rare que ses consultants ne fussent fortement touchés par les premières doses des médicaments administrés, soit que le choix du médicament fût du reste plus ou moins convenable. Tandis que, toutes choses égales d'ailleurs, dans sa pratique particulière il arrivait souvent qu'il fallait, surtout dans le commencement d'un traitement, ou forcer la dose du médicament, ou la répéter plusieurs fois pour que le malade en éprouvât quelques effets. D'où il a été conduit à conclure, d'un côté, que les médicaments développaient leur action avec facilité et la prolongaient pendant long-temps chez les sujets qui se livraient habituellement à des travaux *corporels*, qui usaient d'un régime alimentaire extrêmement sobre, qui ne se livraient à des travaux intellectuels d'aucun genre : tandis que, de l'autre côté, l'homme de cabinet, le savant, l'homme de plaisir et aussi ceux qui usent d'un régime alimentaire succulent et très-abondant, sont touchés beaucoup plus difficilement par les médicaments, dont ensuite ils épuisent l'action en un temps beaucoup plus court. Chez les premiers, les médicaments prolongeront leur action souvent pendant plusieurs semaines, surtout si l'on a eu recours à des antipsoriques, tandis que chez les autres il suffira la plupart du temps de quelques jours. On devra donc tenir compte de toutes ces considérations avant de déterminer la dose et la répétition du médicament choisi. Quant au choix de la dilution, il ne sera pas inutile de faire observer ici que les hautes atténuations d'un médicament, plus douces dans leur action primitive, pénètrent l'organisme beaucoup plus profondément, et par conséquent prolongent leur action pendant un plus long espace de temps ; tandis que les basses atténuations, plus énergiques dans le commencement de leur action, s'épuisent aussi beaucoup plus vite. Ce qui fait que, en général, les dernières dilutions

doivent être employées de préférence dans les affections chroniques, et les premières dilutions dans les maladies aiguës.

En général, lorsque l'on a fait choix d'un médicament pour traiter une maladie donnée, si le médicament est bien homœopathique à l'état du malade, après une légère aggravation, une amélioration consécutive devra se montrer. C'est alors que l'on doit laisser aller cette amélioration jusqu'au moment où elle s'arrêtera, moment que l'on pourra facilement reconnaître lorsqu'après avoir interrogé avec soin le malade, il restera évident, d'après ses réponses, que depuis deux ou trois jours aucun changement nouveau ne s'est manifesté dans sa maladie. On devra alors sur de nouveaux frais rechercher un autre médicament; car il aura dû indubitablement arriver, ou qu'un assez grand nombre de symptômes aura disparu, pour que le même médicament ne soit plus parfaitement convenable, ou que la maladie n'ait en aucune façon changé d'aspect, ce qui prouvera alors que le premier choix a été mauvais. Même, si, par impossible, il arrivait que, quel que fût le nombre de symptômes effacés, le premier médicament administré demeurât encore le plus en harmonie avec le tableau actuel de la maladie, il serait bon néanmoins d'avoir recours à un médicament *alternant* choisi le plus souvent parmi les *apsoriques*, quoique ce dernier choix parût moins homœopathique que celui précédemment fait. La raison de ce précepte, sur lequel nous croyons devoir insister, se trouve dans ce fait : que deux doses d'un médicament ayant été administrées sans l'emploi intermédiaire d'un médicament *alternant*, il arrivait fréquemment que la seconde dose semblait détruire l'effet de la première en faisant reparaitre des symptômes effacés par celle-ci.

D'un autre côté, si, ce qui arrive fréquemment encore, le choix du premier médicament donné à un malade a été mal fait, il faut bien se garder d'en donner un second trop précipitamment et avant que l'action du premier soit entièrement épuisée; car il arriverait alors que, pour se déterminer dans ce second choix, on aurait affaire à un tableau de symptômes qui n'appartiendrait

point exclusivement à la maladie que l'on serait appelé à traiter, mais bien encore aux symptômes artificiels du médicament dont le malade aurait fait usage. Quant à la manière de prendre les médicaments, elle n'est point indifférente : l'expérience a démontré que, pris à sec, c'est-à-dire en avalant les globules après les avoir posés sur la langue, ils agissent moins facilement que lorsqu'on les fait dissoudre avec soin dans deux à trois cuillerées d'eau fraîche *sans sucre* : nous disons *sans sucre* parce que le sucre, tel qu'il est préparé habituellement, renferme une assez grande quantité de silice, de chaux, de sulfate d'alumine, etc..., qui ne peuvent que contrarier, sinon paralyser, l'action de l'agent thérapeutique avec lequel ils se trouvent en contact.

Il existe un certain nombre de maladies chroniques pour le traitement desquelles un médicament semble devoir être spécifique de préférence à tout autre : ainsi, par exemple, pour la *gale* ou les affections dont l'origine évidemment *psorique* est encore peu éloignée, le *soufre* semble être particulièrement indiqué ; le *mercure* dans la *sypilis* ; le *thuja* dans les affections *sycosiques* ; le *foie de soufre* ou l'*acide nitrique* dans les maladies *mercurielles*, et généralement les antidotes directs dans les maladies *médicinales* ; or, lorsque l'on a à combattre l'une de ces affections ou en général, comme nous le disions un peu plus haut, une maladie pour la guérison de laquelle il semble qu'un seul médicament doive à peu près suffire, nous conseillons alors de le faire prendre au malade de la manière suivante : faire dissoudre 10 ou 12 globules ou même une goutte dans sept ou huit cuillerées d'eau et en faire boire chaque jour une cuillerée au malade. Un médicament pris de cette manière pénètre l'organisme et produit dans l'immense majorité des cas les effets les plus salutaires. Quand on fait prendre un médicament de cette manière, il est bon de faire ajouter dans l'eau quelques gouttes d'alcool, dont l'effet est d'empêcher la décomposition du liquide. Il est inutile d'ajouter ici que le médecin doit interroger chaque jour son malade avec le plus grand soin, pour faire suspendre l'administration du médicament si des effets artificiels ou une aggravation trop forte venaient à être produits.

Quant au traitement des maladies aiguës, il exige un soin plus grand s'il est possible que celui des maladies chroniques, où une erreur qui n'entraîne après elle qu'un retard de quelques jours ne peut apporter dans la maladie aucun changement bien remarquable. Nous répétons ici que presque toujours les basses atténuations des médicamens sont alors préférables; et comme l'action de ceux-ci s'épuise alors avec une rapidité incomparablement plus grande que dans les affections chroniques, on devra en conséquence laisser entre les doses un intervalle beaucoup moins grand. En général il sera bon de faire dissoudre dans un verre d'eau, depuis sept ou huit globules jusqu'à une ou deux gouttes de teinture et d'en faire prendre au malade une cuillerée que l'on répétera tous les quarts d'heure ou au moins toutes les demi-heures. Si après la troisième ou la quatrième cuillerée, la réaction ne commence pas à se faire sentir chez le malade, on doit alors rester persuadé que le choix du premier médicament administré a été mauvais, et dans ce cas procéder sur de nouveaux frais à la recherche d'un autre agent thérapeutique mieux approprié, que l'on fera prendre au malade de suite sans qu'il soit besoin d'attendre que l'effet du premier médicament administré soit épuisé : car l'expérience a démontré, d'une manière irrécusable, que, si le second choix est heureux, son action n'est aucunement entravée par les médicamens pris précédemment; soit que ceux-ci n'aient point eu prise, pour ainsi dire, sur l'organisme affecté quand ils n'étaient pas spécifiques à son état, soit que leur action ait été épuisée en quelques instans. Nous nous contenterons de signaler le fait sans y chercher une explication que nous abandonnerons à de plus habiles ou de plus heureux que nous.

Le moment de la réaction dans une maladie aiguë se reconnaîtra aux phénomènes suivans : d'abord augmentation plus ou moins considérable des symptômes propres à l'affection; cette augmentation en général durera peu de temps : puis légère accélération dans les mouvemens du pouls avec chaleur et moiteur de la peau : peu après, le malade commencera à percevoir un peu de décroissance dans les symptômes qu'il ressentait, et souvent il éprouvera

le besoin de se laisser aller au sommeil. On doit alors suspendre toute espèce de médication, et attendre la fin de l'effet produit, en laissant à la réaction le temps de se terminer : et dans le plus grand nombre des cas, nous voulons dire dans les maladies aiguës n'arrivant point au milieu d'une affection chronique, le malade se réveillera guéri sans qu'il soit besoin d'avoir recours à un nouvel agent thérapeutique. Nous ne devons point passer sous silence ici une nécessité que tous comprendront ; c'est que dans les maladies aiguës un peu graves, il est indispensable que le médecin demeure près du malade qu'il traite jusqu'au moment où la réaction commence à s'opérer : quelque habitude que puisse avoir un praticien, quel que soit le nombre de maladies analogues qu'il puisse avoir été appelé à traiter, jamais il ne peut être assez sûr du choix qu'il a fait d'un médicament pour pouvoir abandonner avant la réaction son malade à des soins trop souvent malhabiles. Un œil exercé peut seul juger du degré d'action de l'agent thérapeutique, et faire le contraire serait s'exposer à éprouver souvent des déceptions qui peut-être ne seraient pas toujours exemptes de remords.

Certes nous sommes loin de nous flatter d'avoir en ce peu de mots épuisé l'immense sujet que nous avons abordé ; chacun devra donc, dans son expérience de tous les jours, puiser des modifications aux préceptes que nous avons mis en avant. Nous n'avons voulu que jeter un peu de jour, s'il était possible, sur cette importante question si obscure jusqu'ici, et nous nous estimerions heureux si nous pouvions croire que nos efforts n'ont point été entièrement inutiles.

OBSERVATIONS PRATIQUES ;

Par le Docteur MULBENHEIN.

Première observation.

Dans les premiers jours de septembre 1824, un jeune artiste plein de talents, M. B... de Br., âgé de trente-cinq ans, revint

d'Italie dans le plus triste état. Déjà, avant de partir d'Allemagne, la vie trop sédentaire qu'il menait, jointe à l'ardeur qu'il apportait au travail, lui avaient causé des douleurs dans le bas-ventre, et son genre de vie n'ayant pas changé, ces douleurs avaient tellement augmenté, qu'il avait cru devoir consulter un médecin. Celui-ci lui fit prendre de si violens remèdes, que non-seulement son bas-ventre ne se guérit pas, mais que tout son corps s'affaiblit tellement, qu'il ne pouvait plus marcher qu'en chancelant, et que son esprit même en fut affecté. On lui conseilla de quitter Rome et de se rendre à Florence. Un médecin de cette ville lui fit suivre un traitement diamétralement opposé et lui administra force purgations et force pilules.

Son état restant toujours le même, il lui conseilla d'aller à Carlsbad. Il y resta jusqu'à la fin d'août, et se trouva mieux après la cure qu'auparavant; mais un refroidissement qu'il prit en route vint le rendre plus malade que jamais. J'allai le voir dans les premiers jours de septembre. Il était au lit, faible, malgré, dans un état d'irritation. Il avait beaucoup de difficulté à parler et à rassembler ses idées; cependant il me donna les renseignemens suivans sur sa maladie.

La nuit, il sentait toujours une chaleur brûlante, et éprouvait souvent des frayeurs; il sommeillait, mais ne dormait pas d'un sommeil réparateur. Souvent il passait des nuits entières sans fermer l'œil, quoique sans perdre connaissance, et ses nerfs étaient extrêmement irritables. En voyage, il avait remarqué qu'après avoir un peu mangé le soir, il pouvait dormir quelques heures sans rêver. Souvent quand il était au lit quelques heures, il transpirait. En se réveillant de ce dernier sommeil, il se sentait mieux que le soir.

Embarras et pression dans le front sur les yeux, surtout au haut du front; les cheveux mêmes lui faisaient mal et tombaient. Pas de vertiges cependant, et lorsqu'il pouvait ne pas penser, la tête était libre.

En plein air ou après avoir pleuré, les paupières gonflées; après une nuit sans sommeil, les glandes lacrymales plus grosses.

Le nez toujours sec, ce qui ne l'empêchait pas cependant de respirer.

Bruissement dans les oreilles, mais seulement pendant l'irritation.

La langue chargée de temps en temps, et lorsqu'il se nettoyait la bouche, il en ôtait toujours une matière glaireuse et collante.

Lorsque ses nerfs étaient fortement irrités, il éprouvait un tiraillement dans le dos, jusque dans le derrière de la tête, qui cessait cependant dès qu'il avait une selle.

Les mains brûlantes dès qu'il les mettait sous la couverture.

Avant de prendre les bains de Carlsbad, il ne pouvait sentir battre son cœur, qui semblait en être empêché par une pression extérieure; mais depuis, il ne sentait plus rien de pareil.

Il mangeait sans appétit, et éprouvait après avoir mangé de grandes angoisses, voulait éternuer mais ne le pouvait pas. A peine avait-il pris quelques alimens, qu'il avait faim de nouveau; cependant il n'osait satisfaire son appétit, crainte de nouvelles douleurs. Pendant son voyage, lorsqu'il avait soupé avec de la viande, il avait mieux dormi, et s'était trouvé moins souffrant le matin; mais alors il n'en était plus ainsi. Soit modérée en général.

A Rome, il avait le ventre plus tendu et plus enflé, et une telle inertie des intestins, qu'il pouvait garder trois jours un lavement sans le rendre.

Avait-il une selle, c'était toujours une grosse masse d'excrémens. D'après les bains de Carlsbad, il en avait une tous les matins, molle et couleur de pain d'épices, tandis qu'auparavant elle avait toujours été dure et verdâtre. Il croyait que le siège de sa maladie était dans le colon qui s'était retiré, selon lui, et qui, lorsque les alimens y arrivaient, lui causait des élancemens et des grattemens dans cette partie, et lui ôtait ainsi l'usage des jambes, de la tête et de tout le corps. Lorsqu'il était dans cet état, quelque chose venait-il l'exciter, l'irriter, l'accès passait à l'instant; mais restait-il abandonné à lui-même, il durait vingt-quatre heures entières, et était suivi d'une transpiration qui l'affaiblis-

sait beaucoup. Parler même, lui causait cette douleur dans le bas-ventre.

Grande inertie des intestins; aucun besoin d'aller à la selle.

Les reins, les jambes et les pieds suaient plus que les autres parties du corps.

Il transpirait très-facilement, cette transpiration lui faisait du bien, lorsqu'elle était naturelle; mais forcée, elle l'affaiblissait.

Caractère tout-à-fait indolent, quelquefois désagréable.

Pouls normal, comme il l'avait toujours été.

Ces symptômes me décidèrent à choisir le *veratr. alb.*, dont je lui fis prendre une goutte 9, le 4 septembre, après lui avoir prescrit le régime à suivre. Il crut d'abord s'apercevoir de quelques changemens favorables; mais ayant bu de l'eau d'Egra en mon absence, il retomba bientôt au point où il était auparavant.

Le 9 septembre, je le trouvai si mélancolique, que son agitation, à 7 heures du soir, dégénéra presque en démence. Il avait la tête brûlante. Un saignement de nez diminua ces symptômes. Il me pria de lui donner une nouvelle dose du remède qui avait paru lui faire du bien, et ne trouvant rien qui s'y opposât, je lui en administrai, le 10, une goutte 9, que je renouvelai le 27. Son état s'améliora singulièrement; ses idées noires disparurent, mais son appétit n'était pas encore à l'état normal. Il transpirait d'ailleurs trop facilement, et se sentait surtout très-faible.

Le temps ne lui permettait pas d'aller se promener, pour recouvrer des forces. Je pensai qu'une dose de *china* pourrait tenir lieu d'exercice, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ce remède ne lui convenait pas; son état empira immédiatement après qu'il l'eut pris. J'appris alors qu'on lui avait administré à Rome de fortes doses de quinquina et d'épices, et que c'était dès-lors qu'il était devenu plus malade. Le 6 octobre, je lui donnai, en partie comme antidote, une goutte *verat. alb.* qui détruisit complètement les funestes effets du quinquina. Afin de m'assurer si cette écorce était vraiment la cause de sa maladie, je lui en fis

prendre le 13 novembre, à son insu, bien entendu, *une goutte 10*. Son état empira à l'instant, et plusieurs des symptômes précédents reparurent d'une manière menaçante. Je le trouvai le lendemain les joues rouges, le reste de la figure très-blanc, le mouvement des mâchoires gêné, les yeux fixes, vitreux, le corps brûlant, le pouls régulier.

Il ne pouvait plus, dès-lors, me rester le moindre doute. Je promis donc au malade de le guérir en peu de temps, et je lui fis prendre toutes les heures une dose d'*ipécacuanha 5*. A midi il possédait déjà toute sa connaissance, et put non seulement manger avec appétit, mais même s'occuper un peu. Le lendemain je continuai le même remède.

Le 19, je lui administraï encore une dose *veratr. alb. 13*, ainsi que le 26. Il se trouva parfaitement rétabli, ne se plaignit plus de douleurs dans le colon, commença à travailler beaucoup, et à aller se promener dans la campagne lorsqu'il faisait beau. De légères doses de *pulsat.* suffirent pour le guérir de quelques indispositions, telles que d'un éraquement dans la tête, dans le front, dans le derrière de la tête, dans le cerveau, après de profondes méditations. Depuis cette époque, il reprit plaisir à son travail, quoiqu'il éprouvât de temps en temps encore de légères douleurs dans le bas-ventre et un peu de trouble dans l'esprit ce dont le guérit chaque fois son principal remède, le *veratr. alb.* Il a fait dès-lors plusieurs voyages et est retourné en Italie, où j'ai appris depuis peu qu'il se porte parfaitement bien.

Deuxième observation.

Le négociant D. à B. souffrait depuis seize ans, et surtout la nuit, de douleurs asthmiques accompagnées de toux et d'expectoration de glaires. Il était d'ailleurs tellement habitué à se médicamenter, qu'il avait sans cesse en main du naphthé qui lui procurait un soulagement momentané; cela n'empêchait pas ses souffrances d'augmenter chaque année. Ayant entendu parler des heureux effets du traitement homœopathique dans un grand

nombre de cas, il voulut se faire traiter de la même manière et s'adressa à moi. Le médecin de la maison était présent lorsque je lui fis ma première visite. Il convint qu'il n'entendait pas un mot à l'homœopathie ; ce qui ne l'empêcha pas de me soutenir que ce système était une absurdité, parce qu'il était impossible que d'aussi petites doses produisissent aucun effet ; la diète seule, selon lui, pouvait sauver le malade. J'aurais pu lui répondre que si telle était son opinion, il avait eu grand tort de lui administrer tant de remèdes si coûteux, au lieu de lui prescrire simplement une diète convenable ; que, quant à moi, je me chargeais de lui prouver que les remèdes homœopathiques produiraient plus d'effet que tous ceux qu'il avait employés et même que le meilleur régime. Au reste, la maladie offrait les caractères suivans :

Dans les derniers mois, il ne pouvait dormir que deux ou trois heures ; le manque d'air le réveillait. Il éprouvait des tranchées dans l'hypogastre, semblables à des picotemens produits par des vents ; il devait aller à la selle, puis se recouchait et s'endormait paisiblement. Ces accès le prenaient deux fois par nuit, il ne se rappelait pas ses rêves. Il se couchait toujours sur le côté droit, et, une fois endormi, il dormait tranquillement et sans s'agiter ; rarement aussi il transpirait. Dans l'accès il ne pouvait être couché que sur le dos, ce qui le soulageait ; quelquefois cependant il se couchait sur le côté gauche, rarement sur le droit, au moins il ne pouvait supporter long-temps cette position. L'accès ne voulait-il pas cesser tant qu'il était au lit, il se levait et restait debout ou assis le plus souvent. Il se sentait soulagé, mais non guéri. La marche augmentait au plus haut point ses souffrances.

Lorsqu'il s'était endormi sur le matin, il se trouvait bien en se levant. L'accès ne le prenait qu'en fumant sa pipe et durait jusqu'à neuf heures. Il s'annonçait par une respiration plus courte sans angoisses, et très-rarement par une raideur dans la poitrine ou les muscles de la poitrine.

En général sa tête était libre, rarement il y éprouvait quelque douleur. Il portait habituellement un bonnet, et dès qu'il l'ôtait,

il se refroidissait aisément, lorsqu'il n'était pas bien portant.

Les yeux étaient plus faibles ; il ne voyait plus aussi bien de près.

Lorsqu'il sentait des douleurs rhumatismales, il avait la narine droite bouchée ; elle se débouchait aussitôt que les douleurs cessaient.

Dès sa jeunesse jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, ses tonsilles avaient été enflées ; elles ne l'étaient plus.

Mains plutôt froides que chaudes.

L'accès asthmatique était quelquefois accompagné d'une espèce de pression au milieu du sternum, mais sans douleur. Il éprouvait périodiquement une quinte de toux plus ou moins forte, suivie de vomissemens et de chatouillemens dans le cou. L'expectoration était écumeuse, plus épaisse et plus visqueuse qu'auparavant, rarement d'une couleur jaunâtre, le plus souvent comme du blanc d'œuf ; elle lui procurait du soulagement, sans avoir de goût ni d'odeur. Cette toux provenait vraisemblablement de refroidissement, n'était pas toujours en rapport suffisant avec l'oppression de poitrine et se manifestait quelquefois toute seule. Lorsqu'il avait un accès d'asthme, il ne pouvait supporter le grand air sans éprouver de la constriction, et bien moins encore la fumée du soufre. Le tabac ne l'incommodait pas. Bien portant, il pouvait se promener à pied, en voiture, monter les escaliers, ce qui lui était possible encore lorsque l'accès n'avait pas toute sa violence ; mais dans ce dernier cas, il lui fallait s'arrêter à chaque marche et le moindre mouvement lui causait des douleurs terribles ; il n'osait même pas lever la nuit sa couverture, tant il craignait de suffoquer. Parler, remuer augmentait l'asthme ; à l'approche de la toux, douleurs dans les hypochondres.

Quand il se mettait au lit le soir, le ventre déjà un peu tendu, il éprouvait des pulsations dans les tempes et de légers battemens de cœur, lesquels étaient toujours accompagnés d'angoisse, mais passaient facilement.

Estomac faible. Après avoir beaucoup mangé, éructations qui

le soulageaient. Ces éructations avaient toujours le goût des alimens, sans qu'il les rendît cependant. La choucroute lui donnait la diarrhée, qui était suivie à son tour de la constipation. Il dinait ordinairement à une ou deux heures, les éructations le prenaient à six ou sept heures du soir, quelquefois seulement à dix, et conservaient le goût de ses premiers alimens lors même qu'il avait mangé dans l'intervalle. En général, son appétit était meilleur le soir que le matin, mais toujours modéré. Lorsqu'il avait mangé des mets simples, il n'éprouvait aucun sentiment particulier dans l'estomac ou dans la poitrine; mais mangeait-il de différentes choses à la fois, sans même en prendre une grande quantité, aussitôt il se sentait de l'embarras ou de l'oppression. Toutes les espèces de choux et de raves lui donnaient des vents, et les oignons des éructations et du malaise, mais sans oppression de poitrine, ils augmentaient seulement l'oppression lorsqu'il en souffrait déjà. Lorsqu'il mangeait peu, son bas-ventre était très-tendu; il l'était moins lorsqu'il mangeait beaucoup. Il ne pouvait supporter aucune pression ni sur le ventre ni sur la poitrine, sans éprouver un rétrécissement, accompagné ordinairement de malaise et de frissons. Il était sujet à des diarrhées molles, sans consistance, mêlées quelquefois de petits morceaux durs. La nuit, douleurs cuisantes dans le ventre, occasionées, selon lui, par la descente des excréments, et cessant avec une selle. Depuis six mois, son urine ne coulait plus en un seul jet, mais il devait uriner à plusieurs reprises. La couleur en était d'un rouge de vin, quelquefois trouble, le dépôt blanchâtre, mais elle déposait rarement.

Peu de penchant pour la copulation, tous les huit jours à peu près; du reste, ni érection ni pollution. Le coït était toujours suivi d'oppression de la poitrine. Les testicules alternativement pendans ou ridés.

Les jambes comme paralysées en été; il avait peine à se décider à monter les escaliers.

Les pieds chauds, sans sueur, mais il suait d'autant plus sous les bras, quoiqu'il ne fût pas d'un tempérament mou.

Tempérament colérique, violent, plus irritable qu'auparavant.

Pouls donnant de 80 à 85 pulsations, ni dur ni plein. Teint plus pâle que rouge.

Voici le régime que lui avait laissé suivre son médecin : le matin, deux tasses de café, une pipe de tabac ; à dix heures, un petit pain avec du beurre et du saucisson, et trois verres de vin ; à midi, de la soupe avec de la viande, ou bien des légumes avec de la viande ; après-midi seulement une bouteille de vin dans de l'eau ; le soir, un seul plat chaud, accompagné quelquefois d'un verre de vin. Dans les dernières années, il ne pouvait plus supporter les voyages.

Depuis long-temps il avait pu se convaincre que les remèdes qu'on lui avait fait prendre n'avaient servi qu'à empirer son état.

Je lui donnai, le 11 septembre 1825, *bryon*. 10 ; le 14, *nuxvom*. 20 ; et tous les quinze jours jusqu'au 26 juin, je renouvelai alternativement un de ces deux remèdes. L'asthme et la plupart des autres symptômes disparurent. Il put faire un voyage de dix jours, nécessité par ses affaires, et du reste mangeait de tout sans en être incommodé le plus souvent. Les trois premiers jours il n'avait pas bien dormi ; mais le septième déjà sa nuit avait été excellente. Trois jours après son retour de voyage, un grand refroidissement lui causa une rechute ; je lui fis prendre, le 27 juillet, *bryon*. 20, et cette seule dose suffit pour le guérir complètement. Si le changement de température lui occasionne de temps à autre un peu d'embarras dans la poitrine, une pareille dose de *bryon*. le rétablit bientôt.

Troisième observation.

En décembre 1823, le voiturier Kamehl conduisit, chez un jeune médecin de cette ville, sa petite fille, âgée de cinq ans, qui souffrait beaucoup d'une maladie d'yeux. Après l'avoir examinée, le médecin déclara savoir ce que c'était, et que le seul moyen de la guérir était de lui extirper promptement l'œil malade. Il

prescrivit en même temps *cicuta* et *mercur.*, à assez fortes doses. Le père, très-inquiet sur son enfant, vint me consulter. Je lui déclarai à mon tour que jamais je n'avais vu guérir de cette maladie, et que l'extirpation même ne servirait de rien ; cependant je lui conseillai d'aller trouver un chirurgien habile et de faire ce qu'il lui dirait, dans le cas où la maladie ne serait pas incurable, et même de consulter plusieurs autres médecins. Le chirurgien affirma qu'il avait traité lui-même cinq cas pareils qui auraient tous été mortels sans l'extirpation. Les autres médecins confirmèrent son jugement. J'allai voir moi-même le chirurgien pour m'informer s'il persistait dans son opinion, et s'il était sûr de sauver la petite malade au moyen de l'extirpation. Il me répondit que la maladie était incurable, et que l'extirpation était le seul remède qui offrit peut-être quelque chance de lui prolonger la vie pour quelques mois. J'éprouvais une peine extrême à soumettre une enfant si jeune à une opération si douloureuse et aussi incertaine cependant, et je me décidai à essayer des remèdes homœopathiques. Le père y consentit, aimant mieux, puisque sa fille devait mourir, adopter un traitement plus doux et moins douloureux.

Henriette Kamelh, âgée de 5 ans, blonde, d'un teint qui changeait à chaque instant, d'une constitution robuste et d'un caractère excellent, avait été atteinte, au commencement de décembre 1823, d'un mal d'yeux, sans que les parens pussent dire d'où il provenait. Elle se plaignait de picotemens dans l'œil gauche, de faiblesse de la vue, ne pouvait supporter la lumière, éprouvait de temps en temps des picotemens dans la tête, presque toujours du côté gauche, et souvent aussi de violentes douleurs dans la jambe droite et le côté droit des reins. Ces douleurs étaient telles qu'elles l'empêchaient de marcher et lui donnaient la fièvre. Elle avait eu dix accès en deux mois.

Appétit très-modéré, selles irrégulières, urine souvent de couleur sombre, sommeil souvent très-agité.

Dans les premiers jours de sa maladie, l'enfant s'était plainte de violentes douleurs dans l'œil gauche ; elle ne pouvait l'ouvrir.

Il s'y était formé un point rouge assez grand qui pénétrait profondément dans l'intérieur, et permettait de voir que le développement s'opérait de l'intérieur à l'extérieur : à l'exception de ce point, la cornée était à l'état normal. On pouvait en sentir à l'extérieur l'élévation ou plutôt la dureté, et même la voir l'œil étant fermé. Des larmes abondantes ne cessaient de couler de l'œil malade ; les albugines étaient très-rouges, surtout du côté du nez ; les deux pupilles dilatées, la vue de l'œil gauche absolument perdue, l'iris entremêlé de vaisseaux sanguins et d'un brun très-foncé. Les picotemens duraient toujours, mais moins long-temps qu'auparavant. Quelquefois ils étaient assez faibles ; alors ils étaient accompagnés de fièvre et de violentes douleurs dans le genou droit.

Je proscrivis tous les alimens qui auraient pu contrarier l'effet des remèdes homœopathiques ; mais je permis par contre à l'enfant d'aller se promener tant qu'elle le voudrait, en plein air, sans abat-jour et sans bonnet, à moins qu'un paroxysme ne la retînt au lit ou que ses douleurs à la cuisse, au genou ou à la jambe, ne l'empêchassent de marcher. Dans l'intervalle s'étaient déclarés du malaise et des vomissemens.

Ce fut le 13 mars 1824 que je lui fis prendre la première dose *bellad.* 26, gutt. 1, et *sach. lact.* 12. Je laissai agir le remède jusqu'au 22, et renouvelai la dose le 30 et le 6 avril.

Le 13, je lui donnai *nux vom.* 30, dose qui fut répétée trois fois jusqu'au 24. L'œil pleura beaucoup et il lui fut impossible de l'ouvrir. La lumière la faisait beaucoup souffrir, ainsi que les jambes, et le fungus était devenu tellement gros qu'il menaçait à chaque instant de se crever. La répétition trop fréquente de la *nux vom.* était peut-être la cause de ce redoublement de la maladie. Pouls normal, appétit très-moderé, sommeil bon.

Le 31 mai et le 9 juin, je lui fis prendre de nouveau *bellad.* 30. L'écoulement lacrymal cessa, la lumière ne lui fit plus autant de mal, l'œil put s'ouvrir de nouveau et le fungus s'arrêta dans sa croissance.

Le 16, le 24 juin, le 1^{er}, le 15, le 29 juillet, nouvelle dose

de *belladonne*. Le fungus s'aplatissait et perdait sa couleur rouge. L'enfant devenait de jour en jour plus gaie et mieux portante.

Le 12 août, le 19 septembre, le 11, le 25 octobre, le 13, le 23 novembre, le 14 et le 28 décembre, nouvelle dose de *belladonne*. La forme de l'œil devenait de plus en plus naturelle, le fungus de plus en plus petit et gris. A la lumière ou le soir à la chandelle, la malade voyait des objets de toutes les couleurs, vert clair, bleus et rouges, ainsi que des poupées danser devant son œil malade, mais sans lui causer de douleur. Elle ne voyait rien de pareil de l'œil droit.

Le 15 janvier 1825, je lui fis prendre *bellad.* 30. L'œil ne cessait de devenir plus libre, les douleurs qu'elle avait ressenties de temps à autre dans le côté gauche des reins, dans le genou et dans les pieds, avaient entièrement disparu.

Le 22 février, nouvelle dose *bellad.* 30. Toutes les fonctions du corps étaient à l'état normal, l'œil seul restait un peu sensible à la lumière. Le fungus devenait de plus en plus gris, les albugines plus blanches. Le premier couvrait en grande partie la pupille et ressemblait à l'élargissement de l'iris qui suit une forte inflammation et une suppuration abondante.

Le 9, le 20 mars, le 5 avril, nouvelle dose de *bellad.* Du 11 au 14 avril, l'enfant éprouva des douleurs dans le côté droit des reins et dans la région inguinale; elle avait de la peine à marcher et devait rester en chambre. Son œil était plus sensible à la lumière et ne s'ouvrait pas bien de lui-même.

Le 17, on put apercevoir une partie du fungus qui paraissait s'avancer de plus en plus. Il faisait un très-mauvais temps.

Le 18, je lui administrai *nux vom.* 30, gutt. 1; des lors il lui fut possible de supporter l'éclat de la lumière et de voir tous les objets qu'on lui présentait devant son œil malade; il est vrai qu'elle ne les distinguait pas parfaitement, mais aussi elle les voyait se mouvoir. Comme on l'avait déjà envoyée à l'école et qu'elle devait apprendre à lire, elle éprouvait quelquefois des picotemens dans l'œil malade; il fallut donc renoncer à la faire lire. Elle re-

doutait moins la lumière, seulement le coin extérieur de l'œil gauche était encore rouge, sans être douloureux.

Le 4 mai, j'essayai l'*euphrase*; mais, ce remède lui ayant donné des maux de tête, je revins à la *bellad.*, dont je lui fis prendre une goutte le 9 et le 29, le 13 juin, le 8 juillet et le 15 août.

Le 31 août, une tumeur érysipélateuse se déclara sur le bras gauche et un apostème sur le droit. L'œil n'était plus aussi clair, je lui donnai *sulphur* 30.

Le 2 septembre, l'érysipèle et l'abcès avaient disparu. L'œil pouvait supporter l'éclat de la lumière et une place de la pupille paraissait libre du côté extérieur.

Le 31 novembre, je lui donnai de nouveau *bellad.* 30, quoiqu'elle fût parfaitement bien portante et qu'elle allât tous les jours à l'école, quelque temps qu'il fit.

Curieux de m'assurer si l'*euphrase* ne produirait pas quelque heureux résultat, je lui en fis prendre, mais sans succès, 1 goutte 2 et 4, le 8 et le 19 janvier 1836, ainsi que le 1^{er} et le 26 février.

Dans la crainte d'une rechute, je continuai à lui administrer tous les mois *bellad.* 30.

En avril la masse grise de l'iris et les pupilles recommencèrent à devenir plus grosses, ce qui n'empêcha pas l'enfant de supporter l'éclat du jour et de la chandelle.

Le 14 juin, elle fut atteinte d'une fièvre rhumatismale dont les symptômes répondaient à l'*aconit*. Une dose *aconit* 24 la fit bientôt cesser, sans qu'elle eût eu d'influence funeste sur l'œil.

Le 26, il se déclara une fièvre quotidienne qui céda, au bout de six jours, à trois doses *china* 10. L'enfant devenait de plus en plus forte et robuste; mais son œil restait toujours dans le même état. J'eus quelques essais avec *rhus tox.* et *bryon.*, mais sans résultat favorable. Je cessai donc tout traitement.

Dans l'hiver de 1827, elle eut la rougeole avec ses frères et sœurs; mais une dose *aconit* 20 la guérit aussi facilement et même plus facilement que les autres. Les yeux d'ailleurs en souffrirent beaucoup moins. On ne peut voir un enfant mieux portant qu'elle ne l'était au printemps de 1827.

OBSERVATIONS PRATIQUES ;

Par le Docteur G.-J.-A. WEBBER.

Première observation.

Dans le courant de cet été, je fus appelé en toute hâte à la campagne auprès de M. le conseiller Th.... 1, médecin lui-même. Je le trouvai dans l'état suivant :

Il paraissait suffoquer, respirait avec peine et faisait une impression extrêmement pénible sur ceux qui entraient dans sa chambre.

Les côtés du visage d'un jaune sale, le devant bleuâtre.

Les traits tirés, exprimant la'angoisse.

Le moindre mouvement le menaçait de suffocation.

Il était obligé de faire à chaque instant des pauses en parlant.

La poitrine comme serrée, comprimée.

Impossibilité absolue de respirer profondément ; quelque obstacle semblait s'y opposer et lui causait une toux spasmodique, suivie souvent d'une expectoration de glaires ou même de sang.

Les battemens du poulx et du cœur rapides, durs, comme comprimés, interrompus.

La région hépatique enflée, douloureuse, sensible à l'attouchement.

Disposition à la constipation.

Urine extrêmement peu copieuse, brûlante.

Les pieds enflés jusqu'aux genoux, cédant à la pression, et formant sous le doigt un enfoncement, pâles et froids.

Peu d'appétit, soif ardente.

Sommeil fréquemment troublé dans les derniers temps. Le malade devait toujours avoir la tête très-haute dans son lit, et même vers la fin il ne pouvait plus y rester qu'assis. A peine en-

dormi, il était réveillé par des rêves terribles, il lui semblait qu'il tombait dans l'eau ou dans un précipice.

Quelquefois il cherchait, en s'appuyant fortement contre la table, à prendre une position qui lui permît de respirer avec moins de peine.

Esprit très-abattu, inquiet, excessivement irritable.

Faiblesse et langueur extrêmes.

Le malade avait passé sa soixante-huitième année; sa constitution était robuste, son tempérament colérique.

La maladie, qu'il était facile de reconnaître pour un *hydrothorax*, avait atteint ce degré depuis quelques jours seulement, au dire de sa famille, quoiqu'elle se fût préparée depuis des mois. Le conseiller s'était traité lui-même d'abord et avait pris des dilutions élevées. Je lui prescrivis *inct. digit. purpur.* à prendre toutes les deux ou toutes les trois heures une goutte dans une cuillerée d'eau, en recommandant en même temps d'augmenter rapidement le nombre des gouttes. Pour boisson, je lui ordonnai des acides végétaux avec de l'eau.

Quelques symptômes de la maladie prirent d'abord plus d'intensité, et le malade désespérait de guérir, jamais; mais le cinquième jour il se trouvait déjà si bien que tout le monde était étonné des rapides progrès de la cure. Il pouvait aller se promener en voiture pendant quelques heures lorsque le temps le permettait.

Je fis continuer la digitale; seulement on ne lui en donna plus jour et nuit, parce que l'irritation fébrile avait entièrement disparu. Au bout de quinze jours, il ne restait plus de trace ni de l'enflure, ni de la toux, ni des crachats sanguinolens. Il pouvait marcher avec assez de facilité, respirait sans trop de peine, le pouls n'était plus interrompu que rarement. Les plus grandes souffrances étaient dans le bas-ventre; la constipation avait un peu augmenté; l'enflure et les douleurs dans la région hépatique étaient toujours les mêmes.

Je crus devoir lui administrer le *mercure*. Je fis triturer pendant une demi-heure un grain de calomel avec deux dragmes

de sucre de lait et lui en fis prendre 6 ou 8 grains toutes les deux ou trois heures. La suite répondit à mon attente ; il eut plusieurs selles molles qui lui dégagèrent singulièrement le bas-ventre.

Quelques symptômes paraissant exiger le *china*, je lui en administrai quelques gouttes de la teinture qui agirent de la manière la plus satisfaisante sur les douleurs d'estomac ; et d'autres, tels que les douleurs de foie, les battemens dans le système de la veine-porte, la sécheresse et la rudesse de la peau, semblant désigner *sulphur*, j'en fis triturer cinq grains dans deux dragmes de sucre de lait, et lui en fis prendre toutes les deux heures 6 ou 8 grains. Bientôt la peau devint humide. Ces remèdes suffirent pour le guérir ; au bout de quelques semaines, il pouvait agir, marcher, gravir même des montagnes comme la personne la mieux portante.

C'est ainsi que je parvins à le rétablir au moyen de remèdes que Hahnemann regarde comme mortels. La digitale faisait disparaître les symptômes les plus dangereux, bien que le pouls fût rapide, fréquent et dur, ce qui est contraire à l'observation d'Hahnemann dans ses remarques sur la digitale : « On voit donc combien se trompent les médecins ordinaires qui emploient la digitale pour rendre le pouls constamment lent. » Il ne pensait pas alors aux effets alternatifs.

Deuxième observation.

Une dame qui ne rendait qu'une urine excessivement peu copieuse, souvent brûlante et rouge, que le moindre mouvement mettait hors d'haleine, dont le pouls était irrégulier, inégal, interrompu, bas, lent, et les pieds enflés, se plaignait en outre d'une extrême faiblesse. Je lui fis prendre *digit. purpur.*, quatre gouttes seulement par jour ; elle était trop délicate pour en supporter davantage, et quelques doses suffirent pour ramener l'écoulement de l'urine à l'état normal. Cette dame était très-sensible aux remèdes ; de fortes doses de digitale lui causaient des vertiges, des maux de tête, etc., tandis que le conseiller Th.... Il ne se sentait nullement indisposé en en prenant de 10 à 20 gouttes.

Je regarde donc ce qu'Hahnemann dit des fortes doses comme de pures déclamations. Ce n'est pas à dire pour cela que je donne raison à ses adversaires. La raison et l'expérience sont à mon avis les seuls guides qu'on doive suivre.

Troisième observation.

Je fus appelé auprès d'une petite fille de quatre ans, alitée depuis trois mois, et tellement incapable de se servir de ses membres, qu'on devait lui donner à manger. Elle était maigre et paraissait atteinte d'une *paralysie* dont la cause était la chute qu'elle avait faite de dessus sa chaise, il y avait un an. La maladie s'était manifestée d'abord par de la raideur dans le cou ; elle ne pouvait incliner sa tête ni en avant ni en arrière, ni la tourner de côté, sans que tout le corps suivît ce mouvement. Plusieurs remèdes qu'on lui avait administrés n'avaient servi qu'à empirer son état, jusqu'à ce qu'enfin ses membres se trouvasse entièrement paralysés.

Je lui fis prendre *rhus toxicod.*, une goutte, dans du sucre de lait, tous les deux jours. Quelques semaines après, elle pouvait courir. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le mieux se déclara dès la première dose. Deux années se sont écoulées depuis sa guérison, et elle continue à jouir d'une santé florissante. *Alderson* est le premier qui ait recommandé ce remède contre la paralysie ; mais on doit se garder de l'administrer à trop fortes doses, parce qu'il amène des réactions violentes et longues.

Quatrième observation.

Je fus appelé auprès d'un petit garçon de six ans. Il était très-maigre ; tout son corps, surtout la tête, était couvert d'une sueur abondante, principalement la nuit, qui l'affaiblissait beaucoup. Oppression de la poitrine. Toux violente, surtout en dormant, sèche, spasmodique, lui ébranlant tout le corps, très-forte lorsqu'il était couché. Suffocation suivie bientôt de vomissemens ; il était obligé de se tenir sur son séant ; accès de fièvre, le soir ; constipation ; pas d'appétit ; soif modérée ; grande faiblesse.

Cette maladie dangereuse provenait vraisemblablement d'un refroidissement qu'il avait pris quelques semaines auparavant.

Je lui donnai *tinct. hyosc. nigri*, une goutte dans du sucre de lait, toutes les deux heures. A ma grande joie, son état était entièrement changé au bout de quarante-huit heures. Toux moins longue, sommeil plus tranquille, selle. La prostration continuant toujours, je prescrivis *china* avec succès. Plus tard, je jugeai *sulphur* nécessaire, afin de combattre une disposition à la diarrhée qui avait sa source dans une diathèse psorique; car l'enfant avait eu auparavant des efflorescences cutanées.

Cinquième observation.

Madame de Sch. était malade depuis un an. Elle ne pouvait manger, surtout du fromage, sans vomir aussitôt, et si ces vomissemens ne venaient pas d'eux-mêmes, il fallait qu'elle les excitât, de crainte que son estomac ne vint à se crever. Elle vomissait quelquefois de suite après avoir mangé, quelquefois au bout de plusieurs heures seulement. Les matières qu'elle rendait étaient aigres et amères au goût; parfois elle vomissait d'abord de l'eau, des glaires, puis ses alimens et ainsi de suite; selles difficiles, dures. Les flatuosités ne sortaient pas, mais lui causaient des picotemens dans les deux côtés. Tout attouchement de la région de l'estomac lui faisait mal. Le moindre mouvement menaçait de la suffoquer, parce qu'alors ses crampes d'estomac lui montaient dans le cou, et y produisaient un rétrécissement. Crampes fréquentes dans les mollets, surtout la nuit. Forces presque nulles, le corps maigre, le teint trouble.

Je lui donnai *nux vomic.* en dilution, une dose toutes les heures; quatre suffirent pour la guérir. Dès la première elle sentait mieux.

Sixième observation.

Madame B. souffrait depuis plusieurs années de l'estomac. Elle rendait presque tout; les matières avaient un goût aigre

amer, âcre. De jour en jour elle devenait plus maigre, plus chétive, et en effet elle avait l'air bien misérable.

Je lui fis prendre six doses *nux vomic.* en dilution; à son grand étonnement, elle fut tellement rétablie, que non seulement elle pouvait digérer tous les alimens, mais qu'elle recouvra bientôt son embonpoint et ses forces.

Septième observation.

Un habitant de D. vint me consulter. Son teint était jaune, il n'avait aucun appétit, se sentait des envies de vomir, souffrait d'éruptions, de pressions dans l'estomac, de constipation, d'une toux sèche.

Je lui prescrivis *nux vomic.* en teinture, une goutte soir et matin, en lui recommandant d'augmenter tous les jours d'une goutte. Le mieux se déclara bientôt, sans la moindre crise. Au bout de quinze jours il se portait bien; la toux cessa en peu de temps.

Huitième observation.

Appelé auprès du jeune Tl., je le trouvai en proie à une fièvre violente, les articulations des extrémités enflées; il ne pouvait remuer les membres et souffrait de violentes douleurs, des picotemens, des tiraillemens qui devenaient intolérables au plus léger mouvement.

Constipation, soif, toux.

Constitution débile, irritabilité extrême du système nerveux et musculaire.

La maladie provenait d'un refroidissement.

Je lui fis donner un lavement d'eau tiède et lui administrai *aconit. napel.* en dilution.

Le soir, la fièvre alla jusqu'au délire; vers le matin, il fut plus tranquille et s'endormit. Une sueur générale très-abondante lui fit beaucoup de bien.

Je lui donnai encore quelques doses d'*aconit*, et ensuite *bryon.* et *nux vomic.* Le huitième jour, il fut en état de quitter

le lit. Enfin, pour terminer la cure, je lui fis prendre *china* en teinture.

J'ai toujours remarqué que, lorsque l'aconit amène une transpiration, c'est un bon signe : La sueur a aussi une odeur particulière, âcre. Stork a dit : *Sudor multum fœtuit*. Dans les douleurs rhumastimales et les fièvres, le remède le plus convenable est l'aconit, lorsque la peau est sèche, et le mercure lorsqu'elle est humide.

Neuvième observation.

Une cuisinière vint se plaindre à moi de la faiblesse de son estomac. Elle n'avait point d'appétit, le manger lui causait des pressions dans l'estomac et de fortes éructations. Elle souffrait beaucoup de flatuosités et de fréquentes coliques accompagnées de tranchées, surtout pendant ses règles.

Aspect maladif.

Teint troublé.

Elle était malade depuis long-temps.

Je lui prescrivis *tinct. ignat.*, 5 j, à prendre une goutte matin et soir dans une cuillerée d'eau, dose qu'elle devait augmenter à mesure que le remède opérerait. Elle n'eut pas besoin d'en prendre davantage pour être guérie.

Dixième observation.

Madame L. de W., ayant éprouvé dix-sept ans auparavant une grande frayeur à l'époque de ses règles, était sujette à des crampes très-violentes quelquefois. L'accès commençait par une grande faiblesse, elle devait se mettre au lit, et tout son corps s'étendait alors tellement qu'elle pouvait toucher les deux extrémités de son lit.

Maux d'estomac, l'estomac gonflé, tuméfié.

Elle ne pouvait supporter aucun vêtement.

Elle sentait une espèce de boule brûlante qui lui montait de l'estomac dans le cou et qui le faisait enfler.

Les extrémités supérieures, ses mains et ses doigts, s'allongaient et se raidissaient.

Les douleurs s'étendaient de la nuque dans la tête et lui causaient une chaleur et des battemens insupportables, joints à des étourdissemens qui lui faisaient perdre à demi connaissance.

Langue raide, elle ne pouvait parler.

Elle se sentait mieux dès qu'elle pouvait éructer ; mais la plus légère émotion, le moindre écart de son sévère régime ramenaient à l'instant les crampes.

Elle avait passé l'âge critique.

Plusieurs remèdes n'avaient apporté aucun soulagement à son état ; mais *ignat.* en dilut. la rétablit d'une manière presque miraculeuse. Elle était quelquefois une année entière sans éprouver d'accès, le même médicament la guérissait toujours d'ailleurs.

Onzième observation.

Madame W. perdait toujours beaucoup de sang en accouchant ; elle était même sujette à des hémorrhagies pendant l'allaitement ; d'où une grande faiblesse, un tremblement par tout le corps, des maux de tête violens, surtout du côté gauche, une sensibilité extraordinaire de la vue, des picotemens et des mouvemens convulsifs dans les yeux lorsqu'ils étaient frappés par la lumière, de la faiblesse dans la vue, des éblouissemens, de la rougeur dans les yeux, qui se remplissaient de larmes lorsqu'elle fixait un objet.

Je prescrivis contre cette faiblesse, dont la cause évidente était la perte de sang, *china* en teinture, cinq gouttes quatre fois par jour. Les symptômes disparurent en peu de temps. Je continuai cependant à lui donner quelques doses encore de ce remède dans l'intention de la renforcer davantage et sans qu'elle en éprouvât la moindre incommodité.

Je dois avouer cependant que plusieurs malades auxquels j'avais fait prendre *nux vomic.*, *aconit.*, *napel.*, *pulsat.*, *ignat.*, même à faibles doses, m'ont dit s'être trouvés plus mal ; mais la

crise ne durait ordinairement que deux ou trois jours. Plus tard, ils n'en ressentait plus que les bienfaisans effets. Je n'en ai vu que bien peu qui eussent souffert long-temps de la crise plus ou moins forte déterminée par le remède ; encore cela peut-il tenir à leur organisation particulière. Je ne conçois donc pas pourquoi les homœopathes redoutent tant les grandes doses. Ne serait-ce pas un préjugé ?

Douzième observation.

Une femme de cinquante ans éprouvait des vertiges depuis neuf ans environ. Ni les saignées, ni les vomitifs, ni les purgatifs, ni les bains de pieds, ni les vésicatoires sur la nuque n'avaient pu la guérir. On s'adressa à moi.

Vertiges violens, surtout le matin ; crainte de tomber, elle devait se retenir après les chaises. Tout tournait autour d'elle comme si elle eût été ivre. Du reste, elle n'éprouvait pas d'autres douleurs, si ce n'est un peu d'embarras dans la poitrine causé par les glaires, et une certaine difficulté à reprendre haleine lorsqu'elle avait monté les escaliers.

Je lui fis prendre soir et matin *nux vomic.* 1/12 de grain.

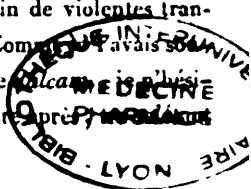
Trois semaines après, elle était guérie. Depuis un an, elle n'a pas eu un seul accès.

Je guéris cette même femme de la grippe au moyen du même remède. Elle avait une toux sèche, des envies de vomir, du rhume, des maux de tête, un manque absolu d'appétit. Ces symptômes disparurent comme par enchantement.

Treizième observation.

L'exemple suivant prouvera avec quel soin on doit observer les symptômes caractéristiques d'une maladie, avant d'appliquer un remède spécifique. Ma femme, très-sujette à la diarrhée par suite de refroidissemens, se plaignit un matin de violentes tranchées, d'envies de vomir, de dévoiement. Comme je l'avais sou-

vent guérie dans des cas pareils au moyen de *colica serena*, j'étais pas à lui en faire prendre ; mais une heure après, j'appris qu'elle



aperçu d'aucune amélioration dans son état, je lui administrai *veratr. alb.*, qui n'opéra pas davantage. Une autre heure s'écoula encore avant qu'une observation plus attentive me fît découvrir que la diarrhée était accompagnée de *ténésme*. Je lui donnai donc *merc. solub.* Cinq minutes après, elle s'était endormie, et se réveilla au bout d'une demi-heure délivrée de toutes ses souffrances et de sa diarrhée. Le sommeil dans lequel elle était tombée m'avait convaincu que j'avais choisi le véritable remède, car il suit toujours l'administration des bons spécifiques.

Lorsqu'après avoir pris un médicament, le malade tombe dans le sommeil, ou même seulement dans un demi-sommeil, on peut prédire qu'il guérira ; ce n'est pas à dire pour cela que le sommeil doive nécessairement précéder la guérison.

Quatorzième observation.

Une cuisinière souffrait de temps à autre depuis plusieurs années de la maladie suivante. Elle eût dit qu'on l'avait liée au dessus du nombril ; il lui semblait que ses intestins fussent enflés ou qu'ils lui roulissent dans le ventre.

Parfois une espèce de boule grosse comme le poing, dure, proéminente, dans le ventre.

Le ventre douloureux au moindre attouchement.

Picotemens des deux côtés du bas-ventre, très-douloureux.

Besoin continuel d'uriner, sans pouvoir rien faire.

Les pieds froids, la tête brûlante, irritation fébrile.

Le plus souvent, envies de vomir, suivies quelquefois de vomissemens.

Un refroidissement était la cause ordinaire de cette maladie, qui la prenait principalement le soir.

Elle avait été traitée par un médecin célèbre ; mort maintenant, et avait eu parfois à lutter pendant trente-six ou quarante-huit heures avant que d'être délivrée de ses souffrances. Mais lorsque je fus appelé à lui donner mes soins, je fis disparaître les symptômes avec une rapidité incroyable au moyen de *pulsat.* Je puis affirmer

qu'en pareil cas la pulsatile est un véritable spécifique, le plus souvent le sommeil en suit immédiatement l'administration, et le malade se réveille parfaitement guéri. Mais je n'ose prétendre que l'accès ne reparaisse jamais. Dans tous les cas ce ne sera qu'à de longs intervalles.

Quinzième observation.

Madame B., se plaignit à moi des douleurs suivantes :

Élancemens, cuissos, chaleur, démangeaison dans l'œil gauche.

Voile devant les yeux, la vue trouble.

C'était le matin et dans la nuit qu'elle se trouvait le plus mal.

Pression douloureuse dans la tête, au front et sur les yeux.

Maux de dents dans tout le côté gauche de la mâchoire, tiraillemens dans les gencives.

Deux doses *bellad.* suffirent pour guérir cette maladie déjà ancienne.

Je puis dire que la belladonne m'a rendu d'importans services dans plusieurs maladies d'yeux, surtout lorsque le nerf optique était attaqué et qu'il y avait danger pour le malade de perdre la vue. Par elle, j'ai pu guérir plusieurs personnes auxquelles il était impossible de lire, de distinguer les lettres et de reconnaître les couleurs.

Seizième observation.

Dans les maladies menstruelles, j'ai employé avec succès, *chamom.*, *nux vomic.*, *pulsat.*, *croc.*, *sabin.*, *coccul.*, *opium*, *bellad.*, *ignat.*, *conium.*, *platin.* J'ai trouvé indispensable, lorsque les crampes étaient extrêmement violentes, d'administrer plusieurs gouttes d'*opium* toutes les deux heures. La *belladonne*, spécifique contre l'énurésie, convenait mieux lorsqu'il y avait sécheresse du cou et soif ardente; le *platine*, lorsqu'il y avait tension et hémorrhagie trop forte; *crocus*, lorsque le sang était noir, en grumeaux; *sabina*, lorsqu'il était fluide, etc. Aussi chacun de ces remèdes agit d'une manière particulière sur l'utérus, et enlève

une partie des douleurs. C'est au médecin à découvrir ses propriétés, et à savoir l'administrer à propos ; en cela il ne peut avoir d'autre guide qu'une longue expérience et la raison (1). Il est évident qu'un bon remède spécifique peut agir et agira à petite dose ; mais ce serait une chose contraire à l'expérience, que de prétendre qu'on ne peut et qu'on ne doit jamais l'administrer à forte dose. On a déjà fait prendre depuis long-temps avec un plein succès, bien qu'à fortes doses, le *soufre* contre la gale, le *mercure* contre la syphilis, le *quinquina* contre la fièvre intermittente, l'*éponge* contre le goître, la *sementine* contre les vers. Je puis certifier que j'ai donné aussi les remèdes dont j'ai parlé à fortes doses, et sans être triturés, et que j'ai obtenu des résultats plus que satisfaisans. *Un spécifique opère à grande ou petite dose, selon l'organisation du sujet*, son excitabilité, et d'après une multitude de causes inconnues.

(1) Gross se plaint des erreurs nombreuses que l'on commet dans le choix des remèdes homœopathiques, et espère arriver plus sûrement au but par le principe isopathique. On peut lui répondre ; 1^o qu'il resserre l'homœopathie dans des bornes trop étroites ; il doit accepter le principe énantipathique avec celui des spécifiques ; 2^o qu'il triture trop les remèdes et les administre à trop petites doses ; il doit aussi prescrire parfois des remèdes non triturés et à grandes doses ; il guérira assurément plus de malades qu'il n'en a guéri jusqu'ici. Oh ! funestes effets de la partialité ! — Pourquoi ne pas admettre toutes les vérités ? Il me tombe sous la main une petite brochure du docteur Kretschman, intitulée : *Controverses sur les bornes de l'homœopathie* ; Leipzig, 1834. Elle contient en note cette intéressante remarque : « La méthode antipathique est une méthode curative tout aussi bien que l'homœopathie, seulement dans un sens opposé ; on ne peut donc dans chaque cas s'en servir d'une manière précaire. Au moins l'expérience apprend qu'elle guérit souvent très-vite dans beaucoup de maladies dangereuses qui n'ont point encore pris racine dans l'organisme. Souvent même ce que nous appelons homœopathique pourrait être regardé comme antipathique. Par exemple quand je dis que l'opium, administré souvent à dose d'un demi-grain, est le meilleur remède dans les accouchemens pénibles ou qu'il facilite le travail de l'accouchement artificiel, je ne sais d'après quelle méthode il agit. Hahnemann dit bien expressément : « L'opium dans les

Dix-septième observation.

Madame B., à K., souffrait depuis quatre mois déjà d'une affection mammaire, par suite d'accouchement.

Sécrétion d'une grande quantité de pus jaunâtre.

Manque d'appétit.

Constipation.

Faiblesse.

Je lui fis prendre *sulphur* ; au bout de quelques semaines, elle était guérie d'une maladie qui avait été déjà traitée quatre mois sans succès.

J'ai traité des fièvres gastriques qui provenaient de quelque écart de régime, de fortes émotions, au moyen d'*Ipecac.*, *tartar. stib.*, *chamom.*, *nux vomic*, etc., sans m'être aperçu du moindre ré-

effets primitifs ne produit aucune douleur primitive. » Cependant dans la description des symptômes, *symp.* 39, il parle d'horribles douleurs semblables à celles de l'accouchement dans la matrice, lesquelles forcent à replier le bas-ventre et sont accompagnées de cruelles épreintes. Ce sont là en grande partie les souffrances dont se plaignent les femmes en travail d'enfant, souffrances que les ouvrages de médecine appellent *rhumatisme de la matrice*. L'opium est un remède sans égal dans ce cas. Mais peut-on l'administrer à dose homœopathique ordinaire, je n'en sais rien et je n'oserais en faire l'essai, car les souffrances sont ordinairement trop grandes et le cas trop urgent; il faut donc nécessairement préférer alors le remède dont on est sûr. Que quelqu'un m'en indique un meilleur, je l'adopterai avec reconnaissance; malheureusement personne n'en a encore trouvé. Il faudrait que ce nouveau remède agit aussi promptement et qu'on en eût déjà fait l'expérience; autrement il vaudrait mieux se taire. » Voilà une nouvelle preuve que l'homœopathie et les homœopathes sont pleins de partialité. On est partial et on le reste si l'on n'a pas étudié la théorie et la pratique de l'ancienne école, et si on n'a pas mis en œuvre ses préceptes. Mais d'un autre côté il faut aussi étudier théoriquement et pratiquement la nouvelle école. On n'arrivera à une médecine vraiment utile qu'autant qu'on connaîtra à fond ces deux écoles; car dans l'une et dans l'autre il y a des vérités qui conduiront à la vérité pure.

sultat. *Ipecac.* et *tart. emet.* , etc. , administrés à fortes doses, déterminaient des déjections copieuses et rétablissaient bientôt les malades.

Je pourrais citer encore une longue suite de cas qui fourniraient la preuve que l'on peut et doit guérir par les fortes doses, et par les remèdes non triturés aussi bien que par les dilutions ; cela dépend absolument de la nature et de l'intensité de la maladie, de l'excitabilité de l'organe affecté. Les remèdes doivent posséder une affinité intime pour agir promptement et sûrement.

Quant à la *répétition des doses* , Hahnemann ne permit d'abord de renouveler les doses que d'un petit nombre de remèdes. Ses disciples, fidèles à sa doctrine, se gardèrent donc bien de le faire, cependant peu à peu des voix s'élevèrent de tous côtés, et Hahnemann vint à se déclarer partisan de la répétition des doses ; ce qui détruit toute une suite de ses expériences et de ses préceptes précédens. Je suis convaincu que, dans quelques années, *Hahnemann conviendra que l'on peut, que l'on doit même administrer des médicamens non triturés à fortes doses* ; car des expériences nombreuses faites au lit des malades, par des médecins habiles, l'y forceront, comme cela a déjà été le cas pour la répétition des doses. A voir le nouveau pas que vient de faire sa doctrine, à le voir permettre de changer de remèdes non plus tous les deux mois, mais toutes les semaines, tous les jours, toutes les heures même ; à le voir enfin avouer qu'on peut administrer à la fois deux remèdes, comme quelques coryphées de l'homéopathie l'ont fait et conseillé, afin de hâter la guérison, il ne faut pas être un grand prophète pour prédire que bientôt l'homéopathie s'identifiera de plus en plus avec l'ancienne école. Il ne peut pas en être autrement, ainsi que le prouve l'histoire du développement de la médecine sous le point de vue scientifique.

Que l'on puisse et que l'on doive répéter plus ou moins souvent les remèdes selon l'excitabilité, la réaction, l'espèce et l'intensité de la maladie, sa durée, etc. , c'est ce qui ne peut être l'objet d'un doute pour tout médecin qui, dégagé de préjugés, a fait une suite d'observations au lit des malades. On trouvera le plus souvent

qu'il faut augmenter la dose lorsque l'organisation sera déjà habituée aux remèdes, et demandera par conséquent de plus forts stimulans. Il est au contraire des cas où il faut la diminuer, lorsque, par exemple, l'incitabilité, d'abord à l'état normal, s'accroît. Dans ce cas il serait non seulement inutile de continuer le remède à la même dose, mais ce serait même dangereux.

Dans les rechutes, j'ai toujours trouvé de plus fortes doses nécessaires, ce qui provenait en partie de l'habitude du corps au médicament, en partie de l'intensité plus grande de la maladie même.

Un autre point qui n'a pas encore été suffisamment éclairci, c'est le changement des remèdes. C'est encore une question de savoir s'il est bon de laisser agir sans interruption un remède convenable, aussi long-temps qu'il répond à l'état du malade, ou d'en changer, et d'administrer celui qui s'en rapproche le plus. Je ferai seulement remarquer que les deux méthodes peuvent être appliquées, l'une n'excluant pas l'autre. Un remède répond-il parfaitement aux symptômes d'une maladie, il faut faire usage de la première; mais la maladie est-elle compliquée, plusieurs organes sont-ils affectés de différentes manières et un seul remède ne répond-il pas à tous les symptômes, je trouve la seconde préférable. C'est ainsi que j'ai donné alternativement *nux vomica*. et *digital.*, dans des cas où le système pulmonaire et le système gastrique souffraient à la fois. La digitale agit d'une manière décisive sur le premier, la noix vomique sur le second, et j'ai opéré une des plus belles cures. J'ai fait toute une suite d'observations et d'expériences pareilles, mais les rapporter ici me conduirait trop loin.

Le dernier point dont je me propose de parler dans cet article, c'est la simplicité et la composition des remèdes. L'ancienne école a toujours été et est encore l'amie déclarée des remèdes composés. On compose surtout les remèdes parce qu'on ne connaît pas assez les propriétés des remèdes simples. Et où l'ancienne école aurait-elle en effet acquis cette connaissance, puisqu'elle n'a jamais fait une étude particulière sérieuse des effets primitifs des

remèdes , qu'elle n'a jamais recherché quelle réaction ils exercent sur le corps sain , et qu'elle n'a opéré que sur des malades ?

Si l'on administre une mixtion de médicamens simples dont on ne connaît pas , ou au moins dont on ne connaît pas assez les propriétés particulières , comment pourra-t-on parvenir à une connaissance positive de ces propriétés et de leurs effets , propriétés qui ne se manifestent que par leur réaction sur l'organisme ?

L'ancienne école a appris , il est vrai , par une longue observation et par l'expérience , par un hasard souvent ou par la réflexion , à connaître les effets généraux ou même spéciaux d'un certain nombre de remèdes , et à les administrer de préférence sous leur forme simple , comme , par exemple , le *quinquina* et le quinine contre la fièvre intermittente , les maladies périodiques intermittentes , la faiblesse ; le *mercure* contre la syphilis , les maladies des vers ; le *soufre* contre la gale , le *graphite* contre les dartres , la *mousse d'Islande* contre les affections pulmonaires , le *fer* contre la chlorose , l'*éponge* contre le goître , etc. Par ces moyens , elle a pu guérir des maladies dangereuses. Si elle avait possédé une plus grande quantité de pareils remèdes spécifiques , l'administration de remèdes simples serait devenue depuis longtemps le principe dominant de la thérapeutique : c'est le cas maintenant pour la nouvelle école. Son principe dominant est l'administration des remèdes simples. Elle a appris , par ses expériences sur des corps sains , à connaître les propriétés de chaque remède , et s'est mise ainsi en état de combattre en toute sûreté les symptômes maladifs , en faisant prendre le remède convenable à dose convenable ; aussi ne peut-on lui refuser d'avoir réussi souvent. Il n'est pas douteux que le principe de l'administration des remèdes simples a fait faire un grand pas à la médecine : un médecin qui écrit sur son ordonnance une longue suite de remèdes , est certainement moins instruit et moins habile , et cela seul suffit pour faire mal juger de ses connaissances diagnostiques et pharmacodynamiques. Celui qui est en état de guérir une maladie par un seul remède , est placé sur un degré supérieur. Si l'on étudie

la manière des grands médecins de l'ancienne école , on trouvera qu'ils ont mis leur orgueil à ne donner , autant que possible , que des remèdes simples , et c'est en effet dans le traitement le plus simple , dans les prescriptions les plus courtes qu'est écrite la preuve la plus claire des connaissances diagnostiques et pharmacodynamiques du médecin. Les symptômes lui font découvrir le siège et la nature de la maladie , et un seul remède lui suffit pour la guérir. C'est un mauvais signe , par contre , de trouver un nombre immense de remèdes sur une ordonnance ; on peut affirmer alors que ce médecin ne connaît pas bien la maladie qu'il a à traiter.

L'art et la science doivent rivaliser d'efforts pour simplifier les prescriptions ; car ce n'est qu'une prescription simple qui donne la possibilité d'atteindre à une connaissance positive , et par conséquent à un traitement sûr de la maladie. La grandeur de la médecine ne repose pas sur d'autres bases que la connaissance spéciale de toutes les influences , de tous les moyens , de toutes les lois , de toutes les règles , et on n'y parvient que par la raison et l'expérience.

On ne doit employer que des remèdes simples ou leurs mixtions , en tant qu'elles forment un tout physico-chimique et organique. Dans ce sens , l'eau minérale est un remède simple aussi bien qu'une plante ou un métal. — Tout remède qui forme un tout , chimique ou organique , possède des propriétés plus ou moins nombreuses et agit d'une manière particulière sur la vie animale. Il faut que le médecin connaisse et ses propriétés et ses effets pour pouvoir l'administrer avec quelques chances de succès. Mais je ne puis acquérir cette connaissance que par l'expérience , et comment y parviendrais-je , si je ne l'administrerais pas seul ? Dans une mixtion , les propriétés particulières , les vertus officinales disparaissent ou s'altèrent facilement ; on pourra guérir par elles , mais assurément d'une manière plus lente , plus difficile et moins sûre. Les homœopathes ont commencé dans ces derniers temps à donner deux remèdes à la fois. En agissant ainsi ,

ils sont devenus infidèles à leur principe et se sont rapprochés de l'ancienne école. On verra plus tard à quels résultats cette conversion les menera ; ce point est encore très-obscur et ne sera éclairci que dans la suite. On ne peut douter que plusieurs remèdes administrés à la fois ne produisent des effets salutaires , l'histoire de la médecine le prouve ; mais c'est encore une question de savoir si la guérison ne se serait pas opérée plus sûrement et avec moins de douleurs , supposé qu'on n'eût donné que des remèdes simples , et enfin si la science n'y aurait pas gagné. Que la médecine eût fait plus de progrès , c'est ce qu'on ne pourrait nier ; mais que la guérison eût été plus prompte , c'est ce qui reste douteux. En tous cas l'avenir en décidera.

J'ai obtenu dans des diarrhées des résultats magnifiques , au moyen d'une mixtion de soufre et de rhubarbe. Une mixtion de conium et de soufre stibié a opéré souvent des guérisons promptes et radicales , dans des toux aiguës , chroniques , spasmodiques , sèches , augmentées par le parler ou le mouvement , etc. ; mais je dois avouer qu'avec un seul de ces remèdes j'avais produit déjà des effets non moins satisfaisans. En tout cas , il vaut mieux n'ordonner d'abord que des remèdes simples ; on apprend ainsi à en mieux connaître les propriétés , et l'on peut dès-lors se hasarder à les composer et à les mélanger. Mais sans une connaissance suffisante des vertus officinales de chaque remède , je me garderais bien d'en faire une mixtion. Si je ne sais pas les propriétés des parties composantes , comment saurais-je les propriétés du tout ? Je tomberais ainsi dans un grossier empirisme , et j'appliquerais mon traitement sans vues nettes , sans profit pour la science. Le hasard seul pourrait me faire atteindre au but.

Le malheur de la médecine , c'est précisément d'être restée si long-temps dans la nuit de l'empirisme , ou de s'être promenade sans fruit sur les hauteurs arides de la spéculation. Il faut de toute nécessité qu'elle paraisse au grand jour , qu'elle soit soumise à la raison et à l'expérience. La vérité et la certitude doivent l'accompagner à chaque pas et en faire une science , un art. Si la

médecine veut et doit reposer sur une base positive, si elle veut parvenir à la perfection scientifique et artistique, elle doit se tenir à égale distance et d'un stnpide empirisme et d'une spéculation insensée. L'expérience dirigée par la raison peut seule la conduire au but.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par LÉONCE LENORMAND.

Première observation. — Amygdalite.

Mademoiselle B..., âgée de vingt-sept ans, brune, d'un tempérament nerveux et lymphatique, ayant toujours joui d'une santé assez bonne, fut atteinte, au mois de septembre 1834, d'un mal de gorge des plus intenses. Appelé près d'elle, nous la trouvâmes dans l'état suivant :

Céphalalgie frontale sus-orbitaire, battante et continuelle; avant sa maladie, la malade en éprouvait de temps en temps quelques accès passagers.

Yeux larmoyans avec vive cuisson; sifflement et tintement dans les oreilles; la malade éprouve, dans les oreilles, des douleurs violentes lorsqu'elle avale à vide.

Depuis deux jours elle a eu deux atteintes d'épistaxis, dans lesquelles elle n'a perdu que quelques gouttes de sang. Sécheresse du nez.

Langue sèche et couverte d'un enduit jaunâtre; sentiment très-pénible de sécheresse dans la gorge avec douleurs lancinantes, qui deviennent excessives quand la malade veut avaler sa salive; soit très-vive; cependant les boissons passent très-difficilement, à cause des vives douleurs que provoque la déglutition. — Gonflement et rougeur considérable des amygdales, surtout à droite; le voile du palais présente lui-même des signes non équivoques d'inflammation. — La parole est difficile.

Gonflement des glandes sous-maxillaires; quelques glandes engorgées se montrent autour du cou et derrière les oreilles.

Point d'appétit.

Lassitude générale avec chaleur et courbature dans les membres.

Pouls plein et assez précipité.

Somnolence sans sommeil avec fièvre et congestion vers la tête.

Caractère habituellement doux et timide.

La malade avait jugé convenable d'avoir recours à l'usage d'un gargarisme, composé d'une infusion de fleurs de mauve, sucrée avec le sirop de mûres. De plus, elle avait pris, la veille au soir, un pédiluve dans lequel elle avait mis une forte poignée de sel. Ces médicamens n'avaient produit qu'un assez léger soulagement, lorsque nous fûmes appelé près d'elle le lendemain matin.

Dans un pareil état de choses, les symptômes inflammatoires nous parurent assez intenses pour réclamer l'emploi prompt d'un puissant antiphlogistique; aussi donnâmes-nous à la malade 3 globules d'aconit 24^e dil., que la malade prit en une seule fois en notre présence.

Revenu près d'elle le soir, c'est-à-dire huit à dix heures après l'administration de l'aconit, nous trouvâmes la céphalalgie diminuée, la fièvre presque nulle; du reste, tous les autres symptômes avaient persisté, et même la malade croyait que les douleurs de la gorge étaient un peu augmentées. La déglutition était devenue impossible, et la malade éprouvait dans la gorge une sensation de sécheresse insupportable, qui lui rendait la parole presque impossible. Comme elle insistait très-fort, près de nous, pour avoir un gargarisme, nous lui conseillâmes de prendre de temps en temps, dans sa bouche, pour avaler ou rejeter à volonté, quelques cuillerées d'une décoction lactée de figes, sucrée avec du miel; nous ne permîmes l'emploi de ce gargarisme, qu'une heure après le médicament que la malade devait prendre, et qui fut *belladonne* 3/24.

Le lendemain matin, nous trouvâmes la malade dans l'état sui-

vant : La nuit avait été assez bonne, quoique le sommeil eût été un peu lourd, elle avait plusieurs fois parlé en dormant ; les amygdales étaient beaucoup moins rouges et moins gonflées, ainsi que le voile du palais ; la déglutition était presque facile, et n'occasionnait plus d'élancemens dans les oreilles ; les glandes sous-maxillaires étaient aussi moins grosses, la parole plus facile, la langue plus nette, la soif toujours assez vive, mais la malade pouvait la satisfaire. Du reste, des symptômes propres au médicament s'étaient montrés d'une manière extraordinaire ; ainsi elle se plaignait de se sentir *comme ivre*, la tête lourde, la vue trouble ; les pupilles étaient *extrêmement dilatées* ; elle éprouvait dans les bras, et dans les jambes principalement, un fourmillement et une lassitude telles, qu'ayant essayé de se lever, il lui avait été impossible de rester debout seulement un instant.

Sans chercher à expliquer le phénomène remarquable qui se passait sous nos yeux, à savoir une amélioration très-grande des symptômes dus à la maladie, se montrant simultanément avec l'apparition de symptômes évidemment propres au médicament, et produits d'une manière fort intense, nous nous contentâmes de le constater en laissant marcher l'amélioration, qui en effet dès le même soir avait fait de nouveaux progrès, de telle sorte que le lendemain matin la guérison pouvait être regardée comme complète.

Nous eûmes dans la suite l'occasion de traiter mademoiselle B... pour une affection dont nous nous proposons de publier sous peu de temps l'observation, et nous la trouvâmes constamment impressionnable à l'action des médicamens, à un point tel, que jamais nous ne lui conseillâmes l'emploi d'un agent thérapeutique, sans que celui-ci ne donnât naissance à des symptômes artificiels qu'il eût été impossible de mettre en doute.

Deuxième observation. — Angine et stomacace.

Madame S..., âgée de trente-un ans, très-brune, grande et maigre, d'un tempérament essentiellement lymphatique, se

plaignit, vers le milieu du mois de mars 1836, de douleurs assez vives qu'elle éprouvait dans la bouche, et qui étaient occasionées par la présence d'une multitude de petits boutons, qui occupaient le dos de la langue et la face interne des joues. N'attachant d'abord aucune importance à ce fait, elle se contenta de se laver la bouche d'abord avec de l'oxycrat; mais comme l'acidité lui causait des douleurs assez vives, elle se servit, suivant le conseil d'un pharmacien, d'une décoction de feuilles de ronces, sucrée avec le miel rosat. Cependant les boutons, loin de diminuer, augmentaient chaque jour, et même la malade éprouvait de vives douleurs dans la gorge. Dans cet état de choses, nous ayant fait appeler, elle se présenta à nous avec les symptômes suivants :

Langue rouge, gonflée, parsemée d'une grande quantité de petits boutons pointus rouges, et d'aphthes assez développées : la face interne des joues est le siège d'une semblable éruption. Les amygdales sont un peu gonflées et très-rouges; toute l'arrière-bouche, le voile du palais et le larynx, sont en proie à une vive inflammation, et nous semblent, autant que l'on en peut juger, offrir aussi quelques petits boutons. Nous disons, autant que l'on peut en juger; car le gonflement considérable de la langue et les douleurs violentes que détermine, pour l'exploration des parties malades, la pression d'une spatule, nous empêchent de pousser l'investigation aussi loin que nous l'aurions désiré. Toutes les parties enflammées sont fort douloureuses, les glandes du cou sont gonflées et douloureuses; sensation de brûlure dans la gorge. La malade est tourmentée par la soif, et l'appétit n'est point entièrement disparu. La déglutition est pénible sans être impossible; depuis deux ou trois jours la malade ne peut se nourrir que de laitage, bouillon, bouillie ou potages. La parole est très-embarassée. — Selles régulières. — Pouls un peu précipité, sans être dur.

Le mercure soluble nous ayant paru le médicament le plus convenable à cet état, nous en donnâmes à la malade 3/30. Le lendemain, 22 mars, les douleurs étaient moins vives, sans que les symptômes appréciables à l'œil nous parussent avoir subi aucune

modification bien appréciable. Craignant alors que , dans une affection aussi intense, la dose du médicament donné ne fût trop faible, et ne connaissant d'ailleurs aucun agent thérapeutique qui nous parût plus spécifique à la maladie actuelle , que le mercure soluble déjà donné, nous prescrivîmes une potion composée de 4 gouttes de *mercure soluble V* dans quatre onces d'eau, et nous en fîmes prendre à la malade une cuillerée le matin et une seconde le soir. En effet , dès le lendemain , une amélioration bien réelle s'était montrée même dans les symptômes externes , amélioration qui , le jour suivant, c'est-à-dire le 24 mars , fut beaucoup plus appréciable encore. Nous la laissâmes encore pendant deux jours sans donner de nouveau un médicament, puisqu'il était bien évident que la guérison marchait rapidement. Le 26 mars, nous conseillâmes l'usage d'une troisième cuillerée de la même potion , et deux jours après toutes les traces de la maladie avaient entièrement disparu. Ainsi six jours avaient suffi pour la guérison d'une affection peu grave en elle-même , si l'on veut, mais qui , extrêmement douloureuse , eût certainement duré un espace de temps beaucoup plus long, si l'on eût eu recours aux traitemens allopathiques.

Troisième observation. — Amygdalite et pharyngite chroniques.

M. B...., avocat , âgé de vingt-quatre ans , grand et mince , cheveux châains , d'un tempérament lymphatique , était sujet depuis plusieurs années à de fréquentes atteintes d'un mal de gorge , qui se représentaient tous les deux ou trois mois , et souvent étaient assez intenses pour le forcer de suspendre entièrement toutes ses occupations. Il était obligé de se soumettre continuellement à un régime très-sévère , et le plus léger écart suffisait pour faire paraître avec violence les symptômes de sa maladie, dont les nombreuses privations auxquelles il se soumettait ne faisaient que reculer un peu les accès. Fatigué d'un tel état , il eut recours à nos conseils , déterminé plus encore par une des atteintes aiguës , qui le retenait chez lui depuis deux jours.

Appelé près de lui le 27 novembre 1835, nous jugeâmes, sur une succincte exposition des faits, que cette affection devait avoir une origine miasmatique; et, l'ayant interrogé en conséquence, nous apprîmes que, bien que lui-même n'eût point eu la gale, son père, qui avait servi, avait été atteint de cette affection et peut-être aussi de la syphilis. Lui-même pendant son enfance avait eu de fréquens engorgemens des glandes au cou, des gourmes à la tête, des croûtes dans le nez. Tous ces symptômes disparurent vers l'âge de dix à douze ans. Ce fut vers sa dix-septième année qu'il éprouva la première atteinte de la maladie actuelle. Il eut à cette époque un violent mal de gorge, qui se termina par une suppuration d'une amygdale. Et depuis ce moment tous les six mois d'abord une maladie analogue, mais sans abcès, se déclarait chez lui. Puis, peu à peu, les intervalles qui séparaient les accès de la maladie diminuèrent de longueur, et depuis deux ans environ, trois mois au plus se passaient sans qu'il en éprouvât quelque atteinte. On avait employé sur lui tour à tour, et avec un égal insuccès, les antiphlogistiques, les purgatifs, les éxutoires. En disant avec un égal insuccès, nous entendons que, bien que les symptômes aigus cédassent, la maladie n'en reparaisait pas moins au bout de quelque temps avec un degré égal d'intensité. Cependant nous devons dire qu'en 1834, le malade s'étant laissé appliquer un cautère au bras, pendant les huit mois qu'il conserva cet exutoire il n'éprouva aucune atteinte de sa maladie. Mais au bout de ce temps l'ayant supprimé à cause de la gêne qu'il en ressentait, le mal reparut bientôt aussi intense qu'auparavant.

Nous procédâmes ensuite à l'examen des symptômes actuels, dont voici le tableau :

Douleurs sourdes dans la tête, avec pesanteur, et chute considérable des cheveux : de temps à autre endolorissement partiel du cuir chevelu. Quelques petites croûtes sèches dans les cheveux.

De temps en temps saignemens de nez.

Langue blanchâtre et fendillée, gonflement inflammatoire des amygdales, qui sont douloureuses et bosselées; rougeur du voile

du palais et de ses piliers. Le pharynx est recouvert de mucosités jaunâtres, qui sont compactes et le tapissent comme une fausse membrane. Cette membrane s'enlève avec assez de facilité, et laisse alors apercevoir le pharynx, qui est d'un rouge peu vif, et offre de nombreuses bosselures et quelques petits renfoncemens dont le fond paraît ulcéré. La déglutition est difficile et douloureuse : le malade éprouve dans l'arrière-bouche une sensation d'ardeur et de sécheresse ; l'isthme du gosier lui semble rétréci. Le matin au réveil il crache une assez grande quantité de mucosités d'un jaune verdâtre, qui se détachent de la gorge assez difficilement. Gonflement des glandes du cou.

Pas d'appétit, soif assez vive. Assez souvent aigreurs et renvois. Digestions parfois pénibles. Ventre un peu dur et tendu après les repas. Constipation chronique.

Coryza assez fréquent. Toux par chatouillement dans la gorge.

Point de fièvre. Sommeil mauvais depuis quelques jours, et non réparateur : sueur nocturne.

Caractère doux et triste.

Bien que l'origine psorique de la maladie ne nous parût pas douteuse, nous jugeâmes convenable d'attaquer d'abord les symptômes aigus, nous réservant de commencer après leur disparition le traitement radical de l'affection. En conséquence, considérant que les amygdales étaient le siège de l'inflammation la plus vive, nous prescrivîmes *belladonne* 3/24 avec la diète lactée et une tisane d'orge miellée.

Le lendemain 28 novembre les amygdales nous semblèrent un peu moins enflammées, quoique la chose ne nous parût pas fort évidente, et nous prescrivîmes *belladonne* 9/18 dans six cuillerées d'eau, à prendre de quart d'heure en quart d'heure, en recommandant au malade de suspendre dès qu'il s'apercevrait d'un peu d'aggravation.

Le 29, le malade avait pris les six cuillerées sans éprouver aucun effet. Nous pensâmes alors qu'il était possible que, dans un état aussi aigu, la dose eût été trop faible : et, au lieu de chercher un nouveau médicament, persuadé que la *belladonne*

devait être spécifique dans cette affection, nous fîmes une potion composée de *inct. bellad.* IV, gut. iij dans quatre onces d'eau et nous en fîmes prendre au malade deux cuillerées.

Le lendemain 30, la maladie paraissait augmentée, les souffrances étaient plus intenses et la rougeur plus vive. Attribuant cette exaspération au médicament, nous fîmes suspendre pour attendre la réaction.

Le 1^{er} décembre, aucune amélioration ne s'était montrée. Nous restâmes alors convaincu que notre premier choix avait été mauvais, et nous procédâmes à la recherche d'un nouvel agent plus homœopathique à la maladie. Deux médicamens fixèrent notre attention; savoir : *Mercurius solubilis* et *hepar sulphuris*; et long-temps nous balançâmes incertain entre ces deux médicamens qui nous paraissaient également appropriés. Réfléchissant cependant que *hepar sulphuris* était d'une part essentiellement spécifique dans les affections du pharynx, et qu'il convenait aussi bien que le *mercure soluble* dans les angines tonsillaires, et d'autre part considérant que ce médicament, reconnu puissant parmi les antipsoriques, convenait par cela même à l'origine probable de la maladie, nous fixâmes sur lui notre choix et nous en donnâmes 2 gouttes 12^e dilution dans huit cuillerées d'eau, pour en faire prendre au malade deux cuillerées à une heure de distance.

Le lendemain 2 décembre, la couche de mucosités qui se trouvait tous les matinstapisser le pharynx avait disparu, les amygdalles étaient évidemment moins grosses et les douleurs beaucoup moins vives. Nous laissâmes aller l'amélioration pendant deux jours, et le 5 décembre le malade prit encore deux cuillerées de la même potion; deux jours après tous les symptômes avaient disparu entièrement. Le malade resta alors pendant une quinzaine de jours sans prendre de médicament et ensuite quelques doses de *sulphur* et *calcarca* alternés avec la *noix vomique* triomphèrent de tous les légers accidens accessoires dont il s'était plaint. Ainsi, onze jours avaient suffi pour la guérison d'une affection existant depuis plusieurs années, et nous sommes per-

suadés que si par une erreur grave nous n'eussions pas choisi d'abord la belladonne au lieu du médicament spécifique, en cinq ou six jours nous aurions triomphé des symptômes aigus de cette affection, dont la cure radicale n'a exigé que quelques semaines. Aujourd'hui sept mois se sont écoulés depuis la disparition de cette maladie, et non seulement elle ne s'est pas montrée de nouveau, mais encore tous les symptômes accessoires ont cessé; et depuis ce moment M. B...., quoiqu'il ait renoncé au régime sévère qu'il suivait depuis si long-temps, a joui d'une santé excellente et qui s'est toujours soutenue.

DES PROFESSIONS DE FOI EN HOMŒOPATHIE;

Par le docteur LÉON SIMON.

Si nous voulons bien apprécier l'état actuel de l'homœopathie, rappelons-nous qu'elle en est à ses jours d'épreuve. Jours pénibles pour ceux qui les subissent; car c'est alors que nous voyons remettre en question ce qui nous semblait acquis, et qu'ayant touché le port, nous nous trouvons rejetés en pleine mer et de nouveau exposés aux orages et aux tempêtes. Mais aussi ce sont des momens pleins d'énergie et de solennité que ceux où, revenus de notre première exaltation, nous nous replions sur nous-mêmes et cherchons à nous rendre compte de nos croyances. A l'enthousiasme doit succéder la réflexion, pour de là nous élever à un nouvel enthousiasme que la raison soutient, modère et perpétue. Telle est la marche de l'esprit humain : dès long-temps Platon l'avait signalée (1).

Lorsque la réflexion vient tourmenter l'ardeur d'une première conviction, chacun se retranche en lui-même, ne croit

(1) Dialogue de Platon intitulé *Lyris*.

qu'en lui, et l'autorité du maître se trouve, sinon menacée, au moins méconnue. Dans cet isolement momentané, les professions de foi se produisent avec abondance et rapidité; elles se produisent nécessairement, parce qu'on veut ne laisser ignorer à personne le chemin qu'on a fait, et qu'on sent le besoin de rencontrer d'autres croyans ou d'autres sceptiques faisant écho à notre foi ou à nos doutes. Il est si triste d'être seul à croire, que nous cherchons incessamment qui répondra à notre parole et partagera nos sentimens !

Dieu ! qu'il est beau et douloureux tout à la fois d'être acteur et témoin de ces luttes intestines où le passé essaie d'inutiles efforts contre l'avenir, où le présent voudrait nous enchaîner à sa puissance, en nous rivant au piédestal sur lequel s'est élevée la statue de l'homme de génie, tandis que d'autres nous tirent en arrière et cherchent à nous faire rentrer dans leur camp à jamais déserté, et que dans le lointain, nous entendons les escarmouches de pauvres vedettes avancées qui tiraillent sur l'avenir pour en dissiper les nuages !

Voilà où nous sommes. Notre ingénuité s'était flattée que l'homœopathie suivrait un mouvement de progrès continu; qu'elle n'aurait aucune de ces oscillations qui se remarquent à l'aurore des révolutions de tout genre; qu'elle s'infiltrerait perpétuellement à travers les masses assez compactes de ses antagonistes; qu'elle marcherait de conquête en conquête, de victoire en victoire, sans éprouver la moindre défaite. Vraiment, c'eût été trop beau. Il nous faut subir la loi commune, et consentir à tout ce que nous voyons, et y consentir avec calme et résignation : avec calme, parce que la passion aveugle et fait perdre l'intelligence des événemens; avec résignation, parce que les oscillations dont je parle ont leur motif et leur but. L'un et l'autre sont trop évidens en homœopathie pour qu'on les méconnaisse.

Hahnemann a dit, et nous avons tous répété après lui, que le seul fait de la découverte de *la loi des semblables* contenait toute une révolution médicale; peut-être eût-il été plus exact de dire une *évolution*. Les révolutions ont pour caractère de beaucoup

détruire en édifiant peu ; de porter le fer et le feu partout où elles passent , et d'être peu fécondantes. Elles labourent profondément le terrain que rarement elles ensemencent et sur lequel elles ne moissonnent jamais. Essentiellement négatives par principe, par nature , et par passion , elles affirment rarement. Elles sont comme ces médecins habiles en diagnostic et faibles en thérapeutique , qui décrivent le mal avec une précision décourageante, en suivent toutes les phases et toutes les périodes, en connaissent la terminaison à jour et à points nommés , et ne savent rien du remède qui les guérira.

Le caractère d'une *évolution* scientifique est d'abandonner peu, mai de tout transformer, de tout agrandir, d'affirmer beaucoup; et c'est en cela qu'elle est essentiellement bienfaisante. Peu d'hommes en médecine ont su rester fidèles à cette loi. Beaucoup ont embrassé la première. Paracelse, Brown, Rasori, Broussais, voilà des *révolutionnaires*; Hippocrate, Galien, Vanhelmont, Barthéz, Bichat, sont des *évolutionnaires*.

Hahnemann me semble devoir se rattacher comme esprit et comme tendance bien plus à la seconde catégorie qu'à la première. Cependant, je n'ignore pas qu'il y a dans ses écrits beaucoup de parties essentiellement négatives par rapport aux anciennes doctrines médicales, et c'est sur ces points qu'a porté la critique lorsqu'elle a eu un caractère sérieux.

Je dis qu'à tout prendre, Hahnemann ne peut être considéré comme un réformateur scientifique , comme un homme qui est venu révolutionner la science, mais qu'on doit plutôt voir en lui le savant qui a cherché à fonder, à créer, à édifier sur un terrain sinon nouveau, au moins abandonné depuis longtemps. Ainsi que le remarque M. Dufresne dans l'article de la *Bibliothèque de Genève* qui m'a inspiré celui-ci, Hippocrate, Sthal, Haller, et bien d'autres ont soupçonné la loi des semblables ; mais ce ne fut qu'une lueur qui s'évanouit aussitôt. Hahnemann seul a nettement affirmé la loi, seul aussi il lui a donné le caractère d'application sans lequel elle n'aurait jamais trouvé un adhérent. Il s'agit donc moins de débayer le terrain de l'al-

lopathie pour y poser l'édifice de l'homœopathie, que d'appeler les allopathes sur le nôtre, en leur montrant la supériorité de nos doctrines et de nos moyens.

En effet, il est de notre devoir de faire cesser aussitôt que possible le schisme désastreux pour l'humanité qui divise l'ancienne et la nouvelle école, et qui bientôt les déchirera. Quel en est le moyen ?

On nous a dit : Guérissez ; accumulez des faits les uns sur les autres. Ceux que vous aurez guéris ne seront pas tentés de retourner à l'allopathie, et lorsque les médecins allopathes se verront abandonnés, il faudra qu'ils réfléchissent et viennent à vous. Le conseil est bon, Dieu nous garde de ne pas le suivre. La guérison, c'est la démonstration par le fait, et, comme on dit dans l'école, rien de brutal, rien d'irrésistible comme un fait. Mais cela ne suffit pas. On sait, en France, combien il est facile d'équivoquer sur les faits ; et quand il s'agit de médecine, on ne se contente pas de savoir qu'elle guérit, on veut encore qu'elle sache rendre compte de ses guérisons ; on a raison. Le fait, malgré son importance primordiale, n'est pas tout ; car il ne laisse rien après lui. Au fait, il faut joindre non son explication, mais sa justification. Il ne suffit pas de dire j'ai guéri ; il faut encore ajouter j'ai guéri, parce que je devais guérir ; et je devais guérir, parce que j'ai appliqué une méthode fondée en fait, fondée en raison, méthode qui relevait d'un principe que le fait confirme et que la raison avoue.

Pour être la base de tout jugement, l'élément constituant de toute théorie, l'expérience n'est ni toute la science, ni l'art tout entier. Car l'expérience n'a de valeur qu'autant qu'elle est convenablement appréciée, et cette appréciation, c'est l'intelligence qui la fait. Or, l'intelligence a besoin elle-même d'une mesure, d'une règle, pour apprécier les données expérimentales ; et cette règle, elle la trouve dans les principes généraux qu'elle a adoptés, dans ce qu'on nomme les lois. Une loi est plus générale que le fait qui l'exprime, et du moment où l'expérience reconnaît une loi, elle entre sur le sentier de la science et de la théo-

rie ; et une fois qu'elle y a pénétré, il lui faut toucher le terme de la carrière. Le fait, autrement dit la guérison, ne suffit donc point à faire cesser le schisme que produit l'homœopathie, et si j'avais besoin d'en appeler à l'expérience sur ce point, je parlerais de l'Allemagne.

Il n'est pas de pays en Europe où l'homœopathie ait répandu plus de bienfaits, il n'en est aucun où sa puissance ait éclaté avec plus de magnificence. Depuis plus de vingt ans qu'elle y est pratiquée, enseignée et défendue dans une multitude d'écrits dogmatiques, critiques et périodiques, a-t-elle réussi à assurer son triomphe, a-t-elle même jeté quelques racines dans les universités ? Non. L'homœopathie s'y est établie par ses guérisons ; elle y chemine lentement, amenant à elle quelques convertis isolés, et voilà tout. Cette marche lente ne fut celle d'aucune grande évolution scientifique. Il est inutile et de mauvaise tactique de se rejeter sur les passions et la mauvaise foi de nos adversaires. Dans nos rapports avec les allopathes, nous nous trouvons journellement aux prises avec les plus mauvaises intentions, ceci est vrai ; mais il nous appartient de vaincre l'obstination la mieux décidée, il ne convient pas que nous l'encouragions.

A propos de faits, essayons d'en constater quelques uns. Je ne connais pas de passion humaine, ni de mauvaise foi, capables de résister aux raisons suivantes : Deux et deux font quatre, la partie est plus petite que le tout, et autres vérités aussi palpables. Tâchons d'amener la doctrine homœopathique à ce degré d'évidence, et bientôt nous verrons les mauvaises dispositions de l'allopathie s'évanouir d'elles-mêmes.

Car, songeons-y bien, la doctrine que nous défendons ne triomphera des anciennes écoles, et n'occupera par conséquent le rang qu'elle mérite, qu'en faisant du chemin dans l'esprit des médecins. Jusque-là son existence sera éternellement menacée, et elle se trouvera soumise aux mille fluctuations, aux mille caprices de l'opinion. Malheureusement, cette vérité a été méconnue de quelques uns. Il s'est fait en homœopathie des livres, sinon populaires, conçus au moins dans le but d'être adressés

aux gens du monde, et il semblait que nous voulussions nous consoler de la résistance des hommes de la spécialité, en nous entourant du suffrage de ce qu'on est convenu d'appeler le public. En matière de science, l'appel au peuple ne peut être admis, et pour deux raisons : la première, c'est que les gens du monde n'ont pas les connaissances suffisantes pour juger un débat de cette nature ; la seconde, c'est qu'en nous contentant du suffrage de ces derniers, nous nous éloignons de la source de tout progrès, puisque, comme je l'ai dit, la résistance que nous oppose l'allopathie est l'indication la plus positive qu'il nous faut donner aux doctrines que nous propageons le caractère d'évidence qui oblige les plus mutins à se rendre.

Recherchons donc les motifs profonds, et les seuls réels, qui empêchent les médecins de l'ancienne école de venir à nous.

Après mûre réflexion, il m'a semblé que la division reposait sur ce que, jusqu'ici, nous n'avons su ni donner satisfaction aux exigences de l'allopathie, ni lui en montrer le côté vicieux. Au lieu d'aller chercher les allopathes sur leur propre terrain, nous leur avons tourné le dos, et, une fois arrivés sur le nôtre, nous les avons appelés à nous. Cet appel a été fait au nom de la loi des semblables, dont nos contemporains ne soupçonnent même pas les antécédents historiques ; au nom d'une conception nouvelle sur l'origine et la nature des maladies chroniques, quand ils ont sur ces deux points des idées de fraîche date, qui ne sont échappées que d'hier aux périls de la discussion ; au nom de l'expérimentation pure dont ils ne peuvent comprendre la valeur, vu le dédain extrême dont ils ont entouré la thérapeutique ; au nom de la puissance de dynamisation dont jouissent les médicaments, quand, jusqu'ici, ils n'en avaient pas la moindre idée. Ceci revient à dire que nous sommes partis à leur égard d'une série d'*inconnues*, pour arriver à les établir dans la science, violemment et de vive force, sans nous inquiéter de savoir comment ces inconnues pouvaient s'allier avec tout ce que l'allopathie connaît et enseigne.

De plus, nous n'avons pas été toujours heureux dans les re-

proches adressés à l'ancienne école. A cet égard, nous avons répété la critique faite par Hahneman avec une fidélité trop scrupuleuse.

Hahnemann s'est élevé avec raison contre les inconvéniens de la *polypharmacie*, et, depuis la révolution médicale à laquelle M. Broussais a attaché son nom, la polypharmacie est généralement abandonnée de la médecine française. — Nous avons fait une critique amère et vraie des systèmes nosologiques, et, depuis la décadence de l'école de Pinel, les systèmes nosologiques sont abandonnés, Laënnec et M. Broussais s'étant déclarés les antagonistes de cette fausse et malheureuse application des méthodes adoptées en histoire naturelle. — Nous avons reproché à l'allopathie sa prétention d'arriver jusqu'à connaître la nature intime et l'essence des maladies; et ici, nous nous sommes trouvés d'accord avec le dogmatisme de M. Broussais, l'éclectisme de M. Andral, voire même avec l'école numérique de M. Bouillaud et le pinélisme dégénéré de M. Rostan. Nous pouvions cependant, et moi-même j'ai tenté de le faire, montrer à M. Broussais que sa loi de l'irritation est encore un reste de cette ontologie qu'il réproche, à M. Andral que ses théories anatomo-pathologiques sur l'hypérémie et l'anémie sont frappées du même cachet, à M. Rostan qu'il est resté l'écho trop fidèle de l'ontologie physiologique de Bichat. Mais ces inconséquences n'impliquent rien contre la tendance avouée de la médecine française.

Toutefois, au nombre des critiques que nous avons adressées à l'allopathie, il en est quelques unes qui restent justes dans leur intégralité : l'abus fait en allopathie des données de l'anatomie pathologique, et l'abus plus grand encore des saignées et des médicamens héroïques appliqués sur les pauvres malades, d'une façon aveugle, purement expérimentale, autrement dit, empiriquement. Mais ces reproches, tout fondés qu'ils soient, ne suffisent point à entraîner la conviction d'hommes à opinions arrêtées.

L'allopathie vit aujourd'hui dans la conviction que le plus

grand progrès qu'elle ait à accomplir, consiste à rattacher de plus en plus la médecine à la physiologie. — Qu'elle ait tort, qu'elle ait raison, toutes ses pensées et, je dirai presque, toutes ses sympathies, sont tournées de ce côté. Lorsque nous lui parlons de *doctrine médicale*, elle nous demande de quel système physiologique nous la faisons découler, et quel système pathologique nous avons adopté. — Lorsque nous lui répondons que nous déclarons faux et erronés les systèmes nosologiques et pathologiques, et que nous proclamons le principe de l'individualisation absolue des maladies, elle nous répond que nous sommes dans une fausse route; que la thérapeutique n'est pas sa raison à elle-même, parce que ses résultats ont besoin d'être contrôlés, ce que M. Dufresne nomme l'appréciation du fait, et que sans physiologie, sans pathologie, nous n'avons aucune mesure pour faire convenablement cette appréciation; qu'ainsi il se pourrait très-bien que nous nous égarassions sur notre puissance, dans les résultats que nous annonçons. A ces objections, que j'indique en passant, et que je ne puis résoudre dans cet article, il faut répondre autrement que par une fin de non-recevoir. La réponse dont il s'agit nous ne l'avons pas faite. Cette réponse doit être ou de coordonner les données expérimentales déjà obtenues en homœopathie, pour en faire jaillir une pathologie nouvelle, ou de nier, d'une part, l'utilité d'un semblable travail, de l'autre la possibilité de son exécution.

Nier l'utilité d'une pathologie homœopathique me paraît quelque chose de bien audacieux. En effet, la pathologie se propose aujourd'hui de donner aux signes et symptômes d'une maladie une valeur, une signification physiologique. Vous êtes appelé auprès d'un malade offrant les symptômes suivans : ballonnement du ventre avec sensibilité excessive de cette cavité au toucher, douleurs très-aiguës de tout l'abdomen, lors même que le malade est en repos; le ventre est chaud, il y a suppression des urines, constipation opiniâtre, vomissemens répétés de matières muqueuses, mêlées de bile jaune ou verdâtre; le pouls est petit, serré, fréquent; la peau sèche, les traits du visage pro-

fondément altérés, *facies hippocratica*. Sur un pareil tableau de symptômes, tout homme un peu versé dans l'étude des maladies mettra le nom de *péritonite aiguë*, et ce mot représentera pour lui un autre fait, l'inflammation, ou la congestion sanguine active du péritoine. Alors, il s'expliquera aussitôt tous les autres symptômes qui ne seront que secondaires à ses yeux, l'inflammation du péritoine, qui est produite par la tension, le ballonnement, et surtout l'extrême sensibilité de l'abdomen, étant symptôme primordial et vraiment caractéristique.

Ainsi, la petitesse du pouls, l'altération de la physionomie, s'expliquent par le seul fait de l'énorme concentration de vitalité dont le péritoine enflammé se trouve être le siège. Le vomissement ne se trouve-t-il pas tout naturellement expliqué par ce seul fait que la membrane séreuse dont il s'agit tapisse tous les organes abdominaux, et que son altération pathologique doit nécessairement modifier l'action physiologique de l'estomac, du duodénum et du foie. Ainsi de la constipation et de la suppression des urines. Il n'est donc pas possible de nier l'utilité d'un bon système pathologique en homœopathie.

Je sais les difficultés de son exécution, parce que j'ai mis la main à l'œuvre (1). Mais de la difficulté d'une entreprise à son impossibilité, la distance est immense.

Pour me résumer sur ce qui précède, je dis que nous nous y sommes mal pris pour amener les allopathes à nous; que les oscillations que subit l'homœopathie dans sa marche toujours croissante, et les divergences qui se manifestent parmi les homœopathistes, tiennent à ce que les uns veulent prendre Hahnemann à la lettre, à la lettre qui tue, au lieu de le saisir dans l'esprit qui seul vivifie, tandis que d'autres prétendent s'appuyer sur Hahnemann pour marcher encore, pour marcher toujours.

(1) Je fais allusion à mon cours de cette année, dont je ferai la publication dans les *Archives*. La première leçon paraîtra dans le premier numéro.

Ceux qui se laissent enchaîner par la lettre des écrits de Hahnemann me paraissent ne pas comprendre le véritable caractère d'une évolution scientifique, et je crains beaucoup qu'à leur insu, et malgré eux, ils ne finissent par compromettre le succès de ses doctrines. Quant à ceux qui jusqu'ici ont essayé d'aller au-delà du maître, ils ne furent pas suffisamment compris. Si, au lieu d'éplucher l'*Organon* pour en faire saillir des ambiguïtés, des contradictions, des erreurs profondes, ils avaient recherché avec le même soin l'unité parfois obscure, mais cependant toujours réelle, qui règne dans tous les travaux de ce grand *initiateur* à une nouvelle *évolution scientifique*, je ne doute pas qu'ils auraient constaté les faits suivans :

1° Dans la théorie du *dynamisme vital*, ils auraient aperçu le germe d'une physiologie nouvelle ;

2° Dans la division des maladies en *aiguës* et *miasmatiques*, *épidémiques* et *sporadiques*, division qui se trouve dans l'*Organon*, ils auraient aperçu les premiers linéamens d'une nouvelle pathologie ;

3° Dans le peu de mots que contient le même livre sur l'hygiène, ils auraient vu une nouvelle inspiration pour une hygiène véritable, sur laquelle l'homœopathie ne possède que des matériaux sans rapport aucun les uns avec les autres.

Je ne parle pas de la thérapeutique, tout le monde sait ce que Hahnemann a fait pour l'agrandir et lui donner une base fixe.

Mais aussi ceux qui, à l'exemple du docteur Dufresne, ne veulent pas qu'on sente le besoin de réformer certaines parties de l'homœopathie et d'en développer d'autres, me semblent tomber dans une erreur qui, pour être contraire à celle des premiers, n'en est pas moins une erreur.

MM. Griesselich et Schroen ont publié une profession de foi qui a été reproduite dans les *Archives*, et dans laquelle ils ont ouvertement annoncé que l'homœopathie a besoin d'une réforme entière, et ils n'exemptent de ce travail que la *loi des semblables*. Entre autres reproches que M. Dufresne adresse à ces messieurs, il les blâme d'avoir la prétention de s'ériger en réformateurs, de

formuler un code médical et de déterminer ce qui doit être article de foi. Il les blâme aussi d'avoir la hardiesse d'attaquer le savant et érudit fondateur de la science, et de critiquer ses ouvrages (1).

Ces deux reproches frappent à faux. Quelque savant et érudit que soit un homme, à quelque hauteur qu'il soit placé, chacun a, vis-à-vis de lui, le droit de critique, et ce droit n'a d'autres limites que l'observation des convenances que les hommes se doivent entre eux, sous peine de défaillir aux sentimens que toute bonne éducation doit inspirer. Le droit de critique est aussi sacré que le droit d'exprimer librement notre pensée. M. Dufresne le sait d'autant mieux que, dans le même article, il critique implicitement Hahnemann.

« Nous n'avons point, dit M. Dufresne, à craindre le reproche » d'être *sous l'influence d'une autorité chatouilleuse, ni d'agir » en imitateur servile, en aveugle enthousiaste* ; nous qui, à diverses reprises, avons exprimé des idées théoriques différentes » de celles que renferme l'*Organon* (2). » Il résulte de ce passage que M. Dufresne n'a pu différer de l'*Organon* qu'en critiquant Hahnemann. Critiquer c'est nier : or, on n'émet des idées théoriques différentes de celles d'un savant, que parce qu'on nie celles que ce savant avait précédemment émises. Que vous ayez gardé *in petto* les motifs de votre dissidence, ou que vous les ayez exprimés, ce n'est qu'une différence de forme qui ne touche en rien le fond de la question. Comment donc blâmer chez autrui ce que vous approuvez vous-même ? Le voici.

La nature grave, affectueuse et polie de M. Dufresne répugne aux critiques vives et rarement de bon goût de M. Griesselich. Mais, encore une fois, sachons donc imposer silence à nos émotions, et nous, homœopathistes, n'allons pas perdre notre temps à nous enseigner réciproquement les quatrains de M. de Pibrac. Une réformation scientifique n'est pas une œuvre

(1) *Bibliothèque homœopathique*, p. 242, t. VII.

(2) *Loc. cit.*, p. 234.

de cour à laquelle il ne faille toucher que les mains garnies de gants glacés, les manches relevées d'une manchette et la poitrine couverte d'un jabot. Sachons laisser à chacun son caractère et son allure. Il le faut, parce que nous finirions par oublier le fond à propos de la forme, et que, décidément, nous avons besoin d'aller en avant. La crainte de voir dégénérer les questions soulevées par les homœopathes est le seul motif qui m'inspire ces réflexions.

D'un autre côté, MM. Griesselich et Schroen n'ont point annoncé la prétention de s'ériger en réformateurs, de formuler un code médical, non plus que de déterminer ce qui doit être article de foi.

Ils ont dit, au contraire, de la manière la plus formelle : « En publiant notre profession de foi, nous n'avons pas en vue de créer une secte nouvelle, ou d'afficher l'esprit de contradiction, ce qui serait un enfantillage. Nous désirons que les hommes qui cherchent la vérité sur la même route que nous veuillent bien joindre leurs efforts aux nôtres, ou donnent quelque chose de mieux que ce que nous présentons. Amis de la vérité, coalisons-nous, et prêtons-nous un mutuel secours pour atteindre le but vers lequel nous tendons tous. Une voix isolée est bientôt étouffée par l'ennemi de la vérité, l'intérêt personnel. Elevons donc nos voix ensemble pour que les nuages se dissipent, et qu'une fausse lueur fasse place à la véritable lumière (1). »

La préoccupation bien légitime où était M. Dufresne de voir menacer la gloire de Hahnemann, a pu seule l'empêcher de tenir compte d'une semblable déclaration. Le même motif l'a porté, presque à son insu, à relever les paroles trop acerbes de MM. Griesselich et Schroen, sans tenir aucun compte des passages où ces messieurs rendent hommage au fondateur de l'homœopathie. Moins étourdi du retentissement de la fâcheuse polémique soulevée par le docteur Peschier, il aurait vu « que Hahnemann » a l'incontestable mérite d'avoir démontré, par le fait, la né-

(1) *Archives de la Médecine homœopathique*, t. IV, p. 122.

» cessité d'une réforme de la médecine , et d'y avoir essentielle-
 » ment contribué avant qui que ce soit (1) ». A côté de ce pas-
 sage, j'en pourrais citer d'autres , où ces messieurs reconnaissent
 aussi le mérite du maître ; mais j'avoue qu'ils sont bien clair-
 semés , à côté de ceux où porte la critique.

Quoi qu'il en soit , pour moi qui n'adopte pas absolument la
 longue série de reproches adressés par MM. Griesselich et Schœn
 aux doctrines hahnemanniennes, ainsi qu'ils les nomment , pour
 moi qui ne sépare pas Hahnemann de l'homœopathie , comme ces
 messieurs le font d'une façon peu méritée , je n'ai aucun intérêt à
 les défendre contre M. Dufresne. Cependant, je dois dire que notre
 estimable confrère de Genève paraît ne pas avoir senti tout ce
 qu'il y a de sérieux dans la profession de foi de ces messieurs.
 S'il l'eût bien compris , il les aurait attaqués avec plus d'étendue
 et de sérieux , et ne se serait pas borné à la profession de foi en
 trois articles qu'il nous a donnée , et à faire une séparation ra-
 dicale entre la théorie et la pratique , la science et l'art.

Toute la foi médicale du docteur Dufresne se trouve exprimée
 dans les trois paragraphes suivans :

« 1° Dans une science expérimentale et purement de faits ,
 » tout doit ressortir de l'expérience pratique qui procède par la
 » connaissance des faits.

« 2° La théorie ne doit marcher que des faits aux principes ,
 » que des vérités acquises à de nouvelles épreuves , jusqu'à ce
 » qu'on ait atteint cette généralisation incontestable qui fait loi,
 » et qui est comme la clef des mystères de la nature.

« 3° Dans la médecine , plus particulièrement que dans aucune
 » des sciences naturelles , les progrès ne peuvent résulter que de
 » l'exacte observation des faits , et de l'appréciation conscien-
 » cieuse d'expériences soigneusement faites (2). »

Si le docteur Dufresne n'eût ajouté aucun développement au

(1) *Loc. cit.*

(2) *Bibliothèque homœopathique*, t. VII, p. 227.

Credo médical que nous venons de rapporter, je n'aurais aucune observation à faire sur ce qui précède. Sans vouloir disputer avec lui sur quelques expressions équivoques qu'il a employées, je lui dirais que nous adoptons le symbole qu'il a présenté, que tout le monde le proclame en homœopathie et que MM. Griesselich et Schroen ne le dénieraiient pas. Mais ces trois articles essentiels ne sont point assez explicites, ils ne pénètrent pas assez profondément dans les entrailles du sujet, surtout en regard de l'homœopathie, telle qu'elle a été présentée. Le grand avantage des professions de foi faites en termes généraux, c'est qu'elles conviennent à tout le monde; mais aussi leur inconvénient consiste à ne pas résoudre les difficultés qui ont nécessité leur proclamation.

D'après les développemens donnés par le docteur Dufresne à la profession de foi dont il s'agit, on voit cependant que, dans sa pensée, l'*art* est surtout ce qu'il prend au sérieux, tandis que la science ne lui apparaît que comme une chose secondaire et de moindre importance. Et toute son argumentation repose sur une équivoque bonne à dissiper. Le lecteur en jugera.

Parlant de la *loi des semblables*, M. Dufresne suppose que Hahnemann l'a établie sans *hypothèses* ni *raisonnemens*, et en s'appuyant uniquement sur des faits. Aujourd'hui, sans aucun doute et avec toute réserve, non sur la loi, mais sur la manière de l'interpréter, la *loi des semblables* est au dessus de toute hypothèse. Mais en fut-il toujours ainsi? peut-on croire qu'avant de proclamer sa loi, Hahnemann ait attendu de l'avoir vérifiée sur tous les faits que l'art de guérir peut présenter? Vraiment non. Si aujourd'hui elle est devenue, pour nous tous, l'expression la plus générale des faits thérapeutiques, ce n'est qu'après avoir passé par les deux conditions de simple hypothèse, puis de ce que les logiciens appellent *hypothèse légitime*. Ils nomment ainsi les suppositions qui nous portent à conclure d'un certain nombre de faits à tous les faits du même ordre, lorsqu'une induction rigoureuse nous montre que la loi reconnue vraie expérimentalement dans un nombre donné d'observations, ne peut cesser d'être

vraie pour ceux sur lesquels nous ne l'avons pas expérimentée, sans cesser de l'être pour les autres. Dire ensuite que Hahnemann ait établi sa loi sans raisonner les faits qui la lui démontraient vraie, est aller trop loin. Quand bien même nous le voudrions, il nous est impossible de nous séparer d'aucune de nos facultés. Raisonner, c'est apprécier la valeur d'un fait, d'une idée, ou d'un argument. Hahnemann n'a pu renoncer à soumettre ses observations à cette épreuve.

» C'est pour exprimer ces faits, dit encore M. Dufresne, c'est » pour en signaler l'existence aux gens de l'art, qu'il (Hahnemann) a dit *similia similibus curantur* (1).

« Voilà, certes, un principe incontestable, un principe déduit » des résultats de l'expérience pratique, et qui renferme exactement toutes les conditions posées dans notre profession de foi ; » mais du principe à la théorie il n'y a qu'un pas, et, celui-là admis, arrivent aussitôt le *pourquoi*, le *comment*. »

La théorie se propose deux choses : 1^o rechercher la loi des phénomènes, en d'autres termes, la cause appréciable qui les engendre ; 2^o le mode de leur accomplissement, autrement dit, le comment des choses. Quant au *pourquoi*, elle ne s'en occupe pas. Lorsque Newton, le plus grand des théoriciens, ce qui ne l'empêcha pas d'être un grand observateur, donna sa loi, il dit : *Tous les corps gravitent les uns vers les autres*, et il ne songea pas à s'interroger sur la question de savoir pourquoi ils gravitaient ainsi. Cette formule de Newton est l'équivalent du *similia similibus curantur*. Mais il voulut savoir aussi comment, dans quel ordre s'opérait la gravitation, et il ajouta que c'est *en raison directe des masses, en raison inverse du carré des distances*. Aujourd'hui, les métaphysiciens eux-mêmes ont abandonné le *pourquoi des choses*, qui n'était que la théorie des *causes finales*. Cet abandon a été déterminé par cela seul qu'une semblable question n'offre d'autre réponse que celle-ci : *Parce que telle est la volonté*

(1) Loc. cit., p. 229.

de Dieu, ou parce que c'est une loi de la nature. Kant, en Allemagne, Thomas Reid, en Angleterre, et l'école sensualiste, en France, ont ruiné sans retour cette mauvaise disposition de l'esprit spéculatif. Aujourd'hui, la théorie des *causes finales* peut être reprise sous un autre point de vue, celui de rechercher la destination des êtres les uns par rapport aux autres : comme de mettre en évidence l'*appropriation* du globe et des êtres qui le peuplent ; par rapport à l'homme, le différent degré de convenance des aliments et des autres modificateurs externes à nos besoins, et l'*appropriation* des agens thérapeutiques à la guérison de nos maladies. Ceci consiste à saisir le lien, de *moyen à but*, qui unit tous les êtres de la création : les *causes finales*, ainsi comprises, font partie du domaine de la science, et ne peuvent être repoussées.

M. Dufresne continue encore : « Comme il n'est pas de science » sans théorie, et qu'il est dans l'homme de se rendre compte de » ce qu'il voit, autant qu'il le peut, Hahnemann a aussi fait de » la théorie, mais en déclarant que, pour lui, le fait était tout, » et que peu lui importait la théorie scientifique de la manière dont » il avait lieu (1). »

J'ai déjà dit qu'à nos yeux, la critique est un droit sacré, et en vertu de cette conviction, je n'hésite pas à ajouter que, dans ce passage de l'*Organon*, Hahnemann a fait trop bon marché de la théorie. Que s'il a voulu dire seulement qu'à ses yeux la théorie était sans valeur, qu'il n'éprouvait pas le besoin de se rendre compte des faits qu'il observait et des résultats auxquels ils le conduisaient, ce n'est là qu'une opinion personnelle qui n'engage aucunement ses disciples, et dont ils doivent tenir d'autant moins de compte que cette opinion s'explique facilement.

Dans le cours de sa longue et laborieuse carrière, en raison de la direction vraiment bienfaisante qu'il avait donnée à ses travaux, Hahnemann a dû avoir peu de temps à accorder à la théorie. L'homœopathie, en raison de sa nouveauté, avait besoin avant

(1) *Loc. cit.*, p. 229,

tout de réunir un grand nombre de matériaux : car si la théorie est appelée à coordonner des faits , encore faut-il que ces faits existent pour que la coordination s'effectue. Et s'il est vrai de dire, avec M. Dufresne , que la déclaration de Hahnemann exclut toute critique , il faut en donner d'autres motifs. Car la valeur des travaux théoriques et de méthode ne peut et ne doit pas être aussi dépréciée que le fait notre honorable confrère. L'observation conduite par une bonne méthode , et appréciée par une sage théorie , voilà les deux flambeaux du médecin. Hélas ! d'où vient donc l'immense difficulté de l'application en homœopathie , le vague accablant qui règne sur les symptômes caractéristiques et non caractéristiques d'une maladie ; d'où vient l'insignifiance d'un si grand nombre d'observations , dont pullulent tous les écrits périodiques en homœopathie ? Précisément de l'absence de travaux théoriques.

Eh bien ! il y a une sorte de courage à MM. Griesselich et Schrœn à dire hautement ce qui nous manque , et à essayer de nous affranchir de l'autorité du maître , pour que nous ajoutions à ce qu'il a fait. Il est à regretter que , par la forme donnée à leurs écrits , ils semblent vouloir nous enlever aussi les sentimens de vénération que nous inspirent ses travaux. Peu d'hommes savent être justes en toute occasion. Et cependant , la rigueur scientifique , le calme dont un savant ne doit jamais se départir , sembleraient devoir nous garantir de tous écarts. Mais les savans sont hommes !!! Ceci explique tout.

En résumé , loin de blâmer les professions de foi , je crois qu'il est utile de les encourager. Loin de vouloir poser une limite à la critique , je crois qu'il faut lui prêter une main secourable , dans l'intérêt de la science , dans l'intérêt de l'humanité , à qui ces débats doivent nécessairement profiter. Disons de l'homœopathie ce qu'un grand citoyen appliquait à la politique : *Il ne faut pas croire que l'homœopathie soit une tente dressée pour le repos.* Elle est encore dans son enfance , et je crois qu'elle nous saurait mauvais gré de vouloir prolonger trop la faiblesse de ses premiers ans. Laissons-la briser ses lisières : si parfois elle

trébuehe, il n'y a que les faibles qui pourront s'en alarmer. Décidément, nous avons traversé les jours de l'enthousiasme, subissons courageusement les jours d'épreuve. Bientôt la lutte va commencer vive et sérieuse avec l'allopathie. Soyons comme ces preux chevaliers qui, à la veille du combat, subissaient *la nuit des armes*.

VARIÉTÉS.

EXAMEN CRITIQUE D'UN MÉMOIRE DU DOCTEUR SAVARDAN SUR LE TRAITEMENT DES MALADIES CUTANÉES;

Par le Docteur CHANCEREL.

Malgré la répugnance et l'embarras que l'on éprouve à parler de soi, cependant il est des circonstances dans la vie où l'on se trouve, en quelque sorte, forcé de le faire.

Je suis placé précisément dans les circonstances dont je parle, et je suis obligé de subir les conséquences de ma situation. Du reste, j'abrègerai, autant que possible, les détails dans lesquels je crois devoir entrer. Je dirai en peu de mots ce que j'ai été, ce que je suis devenu, et ce que je me propose de faire.

J'ai exercé, pendant dix ans, la médecine allopathique. Au commencement de cette période, ma foi médicale était vive, profonde, je la croyais inébranlable; à la fin, elle avait fait place à un scepticisme désolant pour un homme de conscience et de bonne foi. J'avais passé insensiblement de la foi au doute à mesure que de nombreuses déceptions étaient venues m'avertir de la fausseté des diverses théories médicales. Et, après avoir renoncé aux illusions de la doctrine physiologique dont j'avais été un partisan sincère, j'en étais réduit à me débattre entre

l'empirisme et l'éclectisme qui m'attiraient et me repoussaient tour à tour.

Cependant, la doctrine homœopathique s'introduisit en France, où elle jeta quelques racines. Je l'étudiai, je fus choqué comme tout le monde de ses invraisemblances; mais néanmoins je désirais ardemment que le principe *similia similibus curantur* fût vrai; car j'apercevais en lui le guide infaillible et sûr qui devait diriger le médecin dans ses applications thérapeutiques. Je n'eus donc rien de plus pressé que de vérifier la loi des semblables, et je n'ai pas besoin d'ajouter que, dès que j'eus acquis la conviction intime que Hahnemann, en la proclamant, n'avait été que l'interprète fidèle de la nature, je devins médecin homœopathiste.

Aujourd'hui je viens essayer de propager la doctrine homœopathique et d'arracher à l'erreur quelques médecins allopathistes qui ne demandent pas mieux que d'être éclairés.

Pour arriver au but que j'ai en vue, je m'appuierai sur des faits; car je sais qu'à l'époque actuelle, ce sont les faits seuls qui ont puissance de fixer l'attention. Mais il faut encore que ces faits soient authentiques, incontestables. Or, si je les puisais dans la pratique homœopathique, quelque avérés qu'ils soient, on n'y croirait pas. C'est donc à la pratique allopathique qu'il faut les emprunter. Aussi le *Journal des Connaissances médico-chirurgicales* me les fournira; je choisis ce recueil de préférence à d'autres, parce qu'il est le plus répandu et aussi parce qu'il est riche en faits.

Dieu merci, j'ai rempli la tâche pénible que je m'étais imposée. J'ai fini de parler de moi. On me pardonnera, j'espère, de l'avoir fait, en pensant qu'il est difficile de se produire pour la première fois en public sans dire au moins un mot de son point d'arrivée, et de l'objet qu'on a en vue.

J'entre de suite en matière par l'examen d'un mémoire du docteur Savardan, inséré dans le numéro de janvier 1836 du *Journal des connaissances médico-chirurgicales*; il a pour titre : *Traitement des maladies de la peau.*

Ce travail mérite, sous tous les rapports, l'attention des médecins ; et, à ce titre, je me propose d'en faire le sujet de mon 1^{er} article.

Dans un court préambule, le docteur Savardan s'exprime ainsi :

« Les maladies chroniques de la peau , telles que les dartres ,
» la teigne , etc. , ont été l'objet d'un grand nombre de descrip-
» tions, de classifications et de théories.

» *D'innombrables remèdes* ont été proposés pour leur gué-
» rison.

» Chacune de leurs espèces , chacune de leurs formes ont été
» et sont encore l'objet de prescriptions particulières.

» Cependant , l'hôpital Saint-Louis de Paris , où l'on n'a reculé
» devant aucune difficulté pour réaliser , à ce sujet , toutes les
» idées des médecins qui le dirigent ; où l'on a réuni tous les ob-
» jets , tous les appareils ; où l'on a essayé depuis long-temps et
» où l'on emploie chaque jour tous les moyens proposés contre
» ces maladies ; l'hôpital Saint-Louis , malgré d'immenses servi-
» ces rendus , témoigne encore de tout ce qui reste à faire ,
» puisque de *nombreux malades* , après de *très-longes traite-*
» *ments* , en sortent *non guéris* , et que d'autres y rentrent , après
» des guérisons qui n'ont été que momentanées. »

Rien ne prouve mieux, je pense, l'insuffisance du traitement employé que le tableau qu'en fait le docteur Savardan , tableau qu'on n'accusera pas d'être chargé. Rien n'est plus propre à démontrer la futilité des théories allopathiques. En effet , malgré un grand nombre de descriptions, de classifications et de théories, dont les maladies de la peau ont été l'objet ; malgré d'innombrables remèdes , malgré les efforts incessans de l'hôpital Saint-Louis qui n'a jamais reculé devant aucun sacrifice , on est forcé d'avouer que de nombreux malades , après de très-longes traitemens, sortent non guéris de cet établissement , et que d'autres y rentrent après des guérisons qui n'ont été que momentanées. On pourrait ajouter encore, sans cesser d'être fidèle à la vérité , que, parmi les malades regardés comme guéris radicalement , le plus

grand nombre, après avoir traîné plus ou moins long-temps une misérable et chétive existence, succombe à des affections désorganisatrices des viscères. Je sais bien que ces tristes et trop nombreux exemples frappent en vain les yeux des allopathistes ; car pour eux il n'existe et il ne peut exister aucun rapport de causalité entre la disparition d'une dartre, je suppose, et le développement d'une phthisie pulmonaire ; mais pour nous, médecins homœopathistes, qui nous appuyons sur la théorie des maladies chroniques, nous ne voyons là qu'une transformation de la maladie primitive, qui elle-même n'était que la manifestation extérieure de la présence dans l'organisme d'un miasme chronique.

Après avoir constaté l'impuissance de l'art dans le traitement des maladies de la peau, le docteur Savardan propose le moyen qu'il a employé et qui lui a constamment réussi. Ce moyen n'est pas nouveau ; il appartient aux docteurs Louis Valentin et Pihorel, qui l'ont appliqué avec succès au traitement de la gale ; mais le docteur Savardan a le mérite de lui avoir donné plus d'extension, et d'avoir guéri par son moyen des maladies contre lesquelles toute espèce de traitement avait échoué. La forme du médicament diffère peu de celle adoptée par les inventeurs ; il en est de même du mode d'administration. Le docteur Savardan fait incorporer une partie de sulfure de chaux dans huit parties d'axonge, recommande de prendre un gros de cette pommade et de faire, pendant dix minutes, matin et soir, une friction dans la paume des mains.

Il cite trente observations fort curieuses en faveur de ce traitement ; d'où il résulte que des dartres de différentes espèces, un prurigo, des teignes qui avaient résisté à une foule de traitements, ont été guéris radicalement par le sulfure de chaux. Ces trente observations sont loin d'être les seules qu'il possède : il les a puisées, dit-il, au milieu de cinq cents autres.

Ces diverses observations étant consignées dans le Journal des connaissances médico-chirurgicales, je crois pouvoir me dispenser de les rapporter ici. Je ferai seulement remarquer que le docteur Savardan s'est conformé, sans le savoir, pour la préparation et

Le mode d'administration de son remède, aux conditions imposées par l'homœopathie. En effet, il est de règle en homœopathie : 1^o de n'administrer qu'un seul médicament à la fois ; 2^o de faire que ce médicament soit homœopathique, c'est-à-dire qu'il corresponde à l'universalité des symptômes de la maladie ; 3^o de développer les vertus curatives du médicament par la trituration ; 4^o de le faire pénétrer dans les profondeurs de l'organisme.

Voyons si toutes ces considérations n'ont pas été exactement remplies : d'abord, la première l'a été fidèlement, car le sulfure de chaux a toujours été employé seul, sauf dans quelques cas très-rare. La seconde l'a été également, par conséquent il ne nous sera pas difficile de prouver que ce remède était homœopathique. Ainsi, dans la première observation, il est question d'une dartre rebelle, accompagnée de démangeaison, de cuisson, d'inflammation et de douleur, avec des symptômes du côté de la poitrine, tels que toux sèche, difficulté de respirer. J'ouvre le Répertoire de Jahr et je trouve écrit, en lettres italiques : *Peau malade et difficile à guérir ; prurit brûlant. Accès de toux sèche. Toux sourde produite par gêne de la respiration.*

La seconde observation fait mention d'une dartre pustuleuse au visage : je trouve encore dans Jahr, toujours en lettres italiques : *Éruption chronique au visage.*

La sixième observation nous entretient d'une dartre scrophuleuse au nez et à la lèvre supérieure, avec taches blanchâtres et épaisses sur les yeux : Jahr, outre les symptômes d'*éruption chronique au visage*, dont j'ai parlé, donne celui-ci : *Taches et ulcères de la cornée* ; et il est à remarquer que c'est encore écrit en lettres italiques.

Les observations seizième et dix-huitième ont pour sujet des teignes invétérées. — Le foie de soufre calcaire donne naissance, suivant Jahr, à la *teigne de la tête*.

La dix-septième observation parle d'une cuisinière qui avait la peau des mains, des avant-bras et des genoux, à peu près semblable à celle d'un éléphant. Elle présentait en outre des symptômes de phthisie pulmonaire et d'asthme suffocant. —

Symptômes analogues du foie de soufre : Éruption graveleuse à la main et au poignet. Gonflement du genou. Fendillement de la peau des mains et des pieds. Respiration anxieuse, sibilante, avec péril de suffocation étant couché. Accès de suffocation qui oblige à renverser la tête en arrière, etc.

La vingt-quatrième observation signale des dartres squameuses, fixées sur les mains et errantes sur différentes parties du corps. De plus, un ulcère fistuleux à la plante du pied gauche, d'où s'écoulait une matière sanguinolente. — **Symptômes du foie de soufre :** Éruptions aux mains. — Ulcères qui saignent facilement.

Rien n'eût été plus aisé que de passer en revue, les unes après les autres, les trente observations du docteur Savardan, et de démontrer que ces malades n'ont guéri que parce que le foie de soufre calcaire leur était homœopathique. Mais, en suivant cette marche, j'aurais été forcé de me répéter d'une manière fastidieuse, et j'ai voulu éviter cet inconvénient. Je regrette seulement que le docteur Savardan ait été si sobre de détails, et qu'il n'ait pas décrit avec plus de soin les lésions de sensation, de texture et d'action qu'il a eues à observer; car cela m'aurait fourni l'occasion de faire, entre les symptômes de la maladie et ceux du remède, un rapprochement plus concluant encore. Du reste, je ne lui en fais pas un reproche, ce défaut tient uniquement au point de vue où il se trouve placé.

Quant à la troisième condition, c'est-à-dire la *dynamisation*, elle est effectuée par le malade lui-même. En effet, cette friction de dix minutes, dans la paume des mains, n'équivaut-elle pas à la trituration recommandée par Hahnemann?

Enfin la dernière condition, c'est-à-dire la pénétration du médicament dans les profondeurs de l'organisme, se trouve également remplie. Cela résulte évidemment des phénomènes produits par le médicament qui, s'il n'était pas absorbé, serait nécessairement sans action sur l'organisme. En vertu de cette absorption, le médicament agit sur l'organisme entier, et le mo-

diffé en même temps dans son ensemble et dans chacune de ses parties.

Non content d'avoir donné à ses observations le plus haut degré d'authenticité possible, en publiant le nom et la demeure des malades qu'il a traités, le docteur Savardan en appelle encore à l'autorité du professeur Récamier, qui, à sa prière, aurait employé le même moyen dans des cas semblables, en aurait obtenu des résultats satisfaisants, et les aurait attestés à ses élèves. Cependant, malgré ces précautions, malgré les guérisons incontestables qui ont été opérées par lui, le moyen proposé est déjà oublié, ou à peu près. En effet, et c'est là le sort réservé à toute médication fondée sur l'empirisme, toutes les fois qu'un agent thérapeutique aura été préconisé, seulement parce qu'il se sera montré efficace dans certains cas, sans que du reste il ait été possible de découvrir la loi de son action, alors ce moyen ne pourra jamais avoir qu'une vogue éphémère. Car, comme le dit fort bien le docteur Léon Simon, dans ses excellentes leçons de médecine homœopathique, « l'empirisme est sans valeur, si ce » n'est au moment où il nous révèle un fait nouveau. L'expé- » rience qu'on obtient à son aide, meurt avec l'occasion qui l'a » fait naître. Vous le voyez journellement au lit du malade : l'em- » pirisme raconte ses succès sans pouvoir dire comment il les a » obtenus, ni s'ils se reproduiront. C'est de l'histoire, ce n'est » pas de la science ; car la science rapporte le fait à une loi, et, » la loi à la main, elle dit l'avenir. De l'avenir et du passé l'em- » pirisme ne sait rien. Le présent seul lui appartient, et le » présent est déjà si loin de nous, quand nous le racontons, que » nous ne l'estimons qu'autant qu'il nous conduit à l'avenir. »

Que le docteur Savardan cesse donc de s'étonner si ses succès dans le traitement de certaines maladies de la peau n'ont pas eu plus de retentissement dans le monde médical ; qu'il s'en console surtout en s'élevant jusqu'à la loi de spécificité. Il n'a pour cela qu'un pas à faire ; car l'expérience lui a déjà appris que son médicament ne réussissait jamais mieux que quand il augmentait les symptômes de la maladie. C'est ainsi qu'il a dit : « J'ai vu des

» malades qui , surpris dès le début du traitement , par une augmentation considérable de leurs éruptions , ou , plus tard , fatigués d'alternatives répétées de mieux et de mal qui les faisaient passer tour à tour du bonheur au désespoir , étaient tout près de perdre courage ; mais comme l'expérience m'avait appris à les prévenir de ces vicissitudes , et à leur prédire , presque à coup sûr , que l'augmentation du mal , au commencement du traitement , était un signe de l'action expulsive du remède et d'une guérison certaine , et que chaque récurrence serait moins forte que la précédente jusqu'à la disparition totale des symptômes , ceux-là ne se découragèrent jamais complètement , tant que je fus près d'eux pour les aider de ma persévérance , et leur guérison en fut le prix. »

Certes il est difficile de donner une adhésion plus formelle et plus positive à ce que nous professons sur les aggravations homœopathiques, et je dis que celui qui , par sa propre expérience, est arrivé à reconnaître qu'un médicament guérissait d'autant mieux qu'il augmentait d'abord les symptômes de la maladie , que celui-là , dis-je, est sur la voie de la loi des semblables, et qu'il ne peut tarder à l'adopter hautement , et à se laisser diriger par elle dans sa pratique médicale.

Quoi qu'il en soit de cette prévision , qui , je l'espère, se réalisera bientôt , je n'en continuerai pas moins l'examen que j'ai commencé.

Notre confrère assigne , comme terme moyen , au traitement, une durée de cinq à six mois ; mais il ajoute ensuite que celle-ci est , en général , d'autant plus longue , que la maladie est plus ancienne. En ceci , comme en beaucoup d'autres points , notre expérience est trop conforme à la sienne , pour que nous cherchions à le contredire ; car ce qu'il dit , nous le pensons.

Et , d'ailleurs , sa pensée est tellement en harmonie avec la nôtre , quand il s'agit des points fondamentaux de notre doctrine , que je ne puis résister au plaisir de le citer encore , à propos de la modification analogue imprimée à tous les organismes par le sulfure de chaux , malgré la variété d'âge , de sexe , et

malgré diverses complications. Il s'exprime ainsi à ce sujet : « Des » enfans à la mamelle , des vieillards de quatre-vingts ans et plus, » des femmes enceintes , des individus atteints d'autres maladies » chroniques graves , y ont été soumis avec le même succès , » et toujours sans inconvéniens relatifs à leur position.

» En général , tous les individus dont la santé , outre leur » éruption , était plus ou moins altérée , ont été doublement gué- » ris pendant l'emploi du sulfure de chaux.

« Les récidives sont extrêmement rares. Je n'en ai rencontré » que trois exemples , sur plus de six cents. »

Ne disons-nous pas nous-mêmes , en le généralisant , ce qu'il attribue à une seule substance ; c'est-à-dire que tout médicament est doué d'une action absolue , et que celle-ci se manifeste nécessairement sur tous les sujets , à moins qu'ils ne soient dans des circonstances , ou qu'ils ne fassent usage de substances , capables de neutraliser la vertu pathogénétique du médicament ?

Ne disons-nous pas encore que l'action des médicamens est en même temps générale et locale , et que quand ils sont bien choisis , ils doivent faire taire également les symptômes généraux et locaux ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant pour nous , que le docteur Savardan ait vu disparaître des altérations plus ou moins profondes de l'organisme , en même temps que les éruptions cutanées s'effaçaient ?

Enfin , ne résulte-t-il pas de la double action générale et locale du médicament , que la cause profonde de la maladie doit être détruite conjointement avec ses manifestations ? Est-il donc si surprenant , d'après cela que le docteur Savardan , qui s'est conformé , sans le savoir , à la loi homœopathique , ait observé si peu de récidives ? Il en eût été tout différemment si , à l'exemple de ses confrères , il eût combattu les maladies qu'il a eues à traiter , par des moyens locaux ; alors il aurait pu , comme eux , faire disparaître l'éruption pour un temps ; mais , comme eux aussi , il aurait eu à déplorer de nombreuses récidives. Et , en effet , le médecin qui combat des symptômes locaux par des agens thérapeutiques locaux , ne ressemble-t-il pas à un horloger qui ,

pour régler une pendule, se contenterait de tourner chaque jour les aiguilles et de les remettre à l'heure, sans s'enquérir le moins du monde si le ressort possède le degré de tension nécessaire ; ou si les rouages s'engrènent avec précision ? Certes, par cette manœuvre, il ferait cesser pour un temps la manifestation extérieure du dérangement, dont le mécanisme intérieur serait le siège ; mais comme il ne remédierait en rien à ce dérangement, il est clair que celui-ci continuerait à se manifester par les mêmes phénomènes. Eh bien ! le médecin dont je parle est exactement dans le même cas. En s'efforçant de faire disparaître le symptôme local d'une maladie, sans s'occuper de la réaction vitale dont il n'est qu'une manifestation, il est évident qu'il agit sur l'effet sans toucher à la cause, et que celle-ci ne tarde pas à le reproduire.

Quand les maladies de peau qu'il avait à traiter reconnaissent pour cause l'infection syphilitique, le docteur Savardan employait, avec succès, le proto-chlorure de mercure, en friction, à l'intérieur des joues. Chaque friction durait une minute, et était répétée matin et soir. La dose du proto-chlorure de mercure était d'un grain pour chaque friction.

Cette médication est trop conforme à la loi de spécificité, pour que nous nous étonnions de sa réussite.

L'auteur du mémoire que j'examine ne prescrit aucun régime particulier à ses malades, pendant le cours du traitement ; il se borne à leur recommander des habitudes actives et tempérantes.

Enfin, il termine en proposant une théorie pour expliquer les faits observés.

Cette théorie est toute chimique, elle se compose de deux termes, l'organisme d'une part, le médicament de l'autre, et elle consiste à admettre, 1° relativement à l'organisme, un changement dans la composition des matériaux de la vie, produit par les causes suivantes, énumérées par le docteur Savardan : une mauvaise alimentation, la malpropreté, des travaux de cabinet trop assidus, des contentions d'esprit trop grandes, des chagrins violents, la frayeur, un

trouble dans la sécrétion du lait des nourrices, la gale, la syphilis, les scrophules, et peut-être un virus dartreux.

L'auteur se demande si ce changement de composition des élémens organiques est une addition ou une soustraction de ces mêmes élémens, ou bien une augmentation ou une diminution dans leur quantité ou leur qualité.

Il croit que l'analyse chimique des humeurs d'un grand nombre d'individus atteints d'affections cutanées, comparée à l'analyse des humeurs de sujets sains, pourrait résoudre cette question.

2° Relativement au médicament, une action tendant à rétablir l'équilibre rompu, soit en se combinant à la substance étrangère ou en excès et en la neutralisant, soit en renouvelant celle dont l'absence nuit à la régularité des fonctions; et toutefois en détruisant la cause irritante qui enflamme et désorganise la peau et quelquefois les membranes muqueuses.

Je ne discuterai pas cette théorie, qui, de l'aveu du docteur Savardan lui-même, n'est basée que sur des suppositions. Mais je lui ferai observer qu'elle est entachée du vice inhérent à toute hypothèse matérialiste, c'est-à-dire qu'elle prétend ramener aux lois de la matière inorganique les phénomènes de la vie. Avant de s'engager dans cette voie, je prie notre confrère de se rappeler les essais malheureux qui ont été faits dans cette direction, et de se demander s'il lui est possible de se rendre compte, par les lois physiques et chimiques connues, d'un seul de nos actes, soit physiologique, soit pathologique. S'il en est ainsi, il renoncera, je n'en doute pas, à expliquer, à l'aide de la chimie, des faits qui ne sont pas du domaine de cette science, et il cherchera ailleurs des solutions plus satisfaisantes.

Il résulte évidemment de ce qui précède, que les guérisons obtenues par le docteur Savardan sont des guérisons homœopathiques. Qui voudrait le nier, devrait commencer par établir 1° que les symptômes du sulfure de chaux sont sans analogie avec ceux des maladies qu'il a guéries; 2° que les aggravations signalées par l'auteur du mémoire ne sont pas dues au médicament employé; 3° que le frottement prolongé, auquel le sulfure de

chaux est soumis, n'est pas une opération analogue à la trituration recommandée par Hahnemann, dans le but de développer les vertus curatives des médicamens : 4° enfin que le foie de soufre calcaire ne jouit pas d'une action absolue, c'est-à-dire qu'il agit différemment suivant les âges, les sexes, les tempéramens, etc.; mais, je l'avoue, je doute qu'une pareille négation soit tentée; car il faudrait, pour cela, s'inscrire en faux contre les assertions du docteur Savardan, assertions appuyées sur des faits incontestables. Si donc on se trouve dans l'impossibilité de nier une seule des quatre propositions que je viens de préciser, je ne comprends pas comment on serait assez irréfléchi pour rejeter ensuite la loi homœopathique, dont elles ne sont que des corollaires.

UN DERNIER MOT A M. PESCHIER;

Par le Docteur LÉON SIMON.

Dans son dernier numéro (n° 4, tome VII), la *Bibliothèque homœopathique* contient une réponse du docteur Peschier au docteur Griesselich, dont ce dernier fera le profit qu'il jugera convenable, et une note aux rédacteurs des *Archives*, au nombre desquels j'ai plaisir à me ranger, note qui est l'*ultimatum* du docteur Peschier, ainsi qu'on peut le voir par la proclamation que notre confrère de Genève adresse aux lecteurs de son journal. Comme j'ai l'habitude de signer tout ce que j'écris, parce que je suis d'opinion que l'écrivain est responsable de ses écrits, *par toutes les voies imaginables*; comme je n'ai jamais décliné les conséquences de mes paroles, si loin qu'elles aient pu me conduire; d'après ces motifs, je me crois dispensé de répondre au docteur Peschier. Du reste, je le prie de croire que, si j'étais pour quelque chose dans la note qu'il relève, je ne serais aucunement en peine de lui adresser la réponse la plus directe et la seule convenable aux lignes qui suivent : « Si votre temps vous est précieux, dit-il

» aux rédacteurs des *Archives*, c'est sans doute parce qu'il est
 » requis par votre pratique et par une pratique largement lucra-
 » tive... Honneur à Hahnemann, messieurs, *Deus qui vobis hæc*
 » *otia fecit*, le savant qui fit arriver les écus dans votre escarcelle ;
 » car, sans lui.... ! »

Ne me considérant pas comme attaqué dans ce passage, je n'ajoute pas un mot à la citation. Si je me trompe, je me fie à l'honneur du docteur Peschier, du soin de s'en expliquer avec moi : car le reproche auquel je serais le plus sensible, le vice que je méprise le plus, chez les savans, c'est la *cupidité*. Que le docteur Peschier l'entende !

Dans le débat qui s'est ouvert, j'ai fait preuve, vis-à-vis du docteur Peschier, d'une longanimité sans exemple. Dans son premier article, il me met en scène à propos des réflexions critiques du docteur Griesselich sur l'*Organon*, quand il devait me savoir étranger à cette publication, dont je n'ai eu connaissance comme lui qu'en lisant le numéro des *Archives* qui contenait l'article. Je lui fis un mot de réponse dans une note de mes *Leçons*, et sans égard pour ce que j'ai dit, il dénature ma pensée en citant le passage qu'il a tronqué et qu'il n'a pu tronquer qu'avec intention ! Ayant dernièrement occasion de lui écrire, je lui dis deux mots de cette triste affaire, et, sans que je l'y aie autorisé, sans m'en prévenir, il cite le passage de ma lettre en me désignant assez pour que personne ne s'y méprenne ; et la citation qu'il donne pêche encore en ceci, qu'il me fait parler en termes collectifs, tandis que je ne lui ai écrit qu'en mon nom personnel ; aussi je lui disais dans ma lettre : *vous avez soulevé dans les Archives un débat qui se prolonge au-delà de mes désirs ; etc.*, et non pas au-delà de *nos désirs*. Tout cela est fort peu important, j'en conviens : il est bon cependant de dire à notre professeur en civilité puérile et honnête, qu'il ne pratique pas toujours les beaux enseignemens de convenance et de bonne foi qu'il proclame si haut.

Monsieur Peschier me fait dire :

« D'autres (homœopathes) ont eu la faiblesse de s'alarmer des
 » recherches sur le point où les principes de Hahnemann cessent

» *d'être vrais*. Ainsi, un critique énergique se plaint dans l'un
 » des derniers numéros de la *Bibliothèque homœopathique* qui
 » se publie à Genève, de ce qu'en France nous avons laissé
 » publier l'examen de l'*Organon*, fait par le docteur Griesselich,
 » et de la publication de quelques autres travaux. Je ne veux
 » point, en ce moment, répondre comme je le devrais à l'ob-
 » servation personnelle qu'il m'adresse, mais seulement faire
 » remarquer à notre confrère qu'il n'a pas compris l'utilité de ces
 » travaux.»

Je pourrais reprocher, d'après cette citation, deux faux matériels, en matière de presse, au docteur Peschier. Il tronque ma pensée, en s'arrêtant juste au moment où je disais ma façon de penser sur le travail du docteur Griesselich, et où je donnais les raisons qui me semblent justifier de semblables publications. En second lieu, après avoir tronqué ce que j'ai écrit, il a dénaturé mon opinion, ainsi que le public en va juger. J'ai dit :

« L'homœopathie me paraît être, en France, dans l'un de ces
 » momens de crise qui présagent pour elle un progrès immense
 » et prochain. On y a soumis à un examen, sévère et à une critique
 » qui ne l'est pas moins, les différens principes de la doctrine
 » homœopathique. Ce ne sont pas les allopathes qui en ont agi
 » ainsi, ils ne savent de l'homœopathie que le nom : comment
 » auraient-ils pu lui faire une objection qui ait le sens commun ?
 » ce sont les homœopathes, devenus pour eux-mêmes d'austères
 » censeurs. Ils n'ont pu échapper à l'esprit de défiance, qui est
 » le caractère de notre temps et de notre pays ; et, tout en ad-
 » mettant les principes de Hahnemann pour vrais, ils ont cherché
 » le point où ils cessent d'être vrais. Les publications qui se sont
 » faites de plusieurs travaux allemands, où on discute à perte de
 » vue sur l'alliance de l'homœopathie et de l'allopathie, sur les
 » doses, leur répétition et leur force, sur la valeur du principe de
 » dynamisation, et même sur la matière médicale, ont encouragé
 » leurs recherches, je ne veux pas dire leurs doutes. D'autres (1)

(1) M. Peschier me fait dire brutalement : *D'autres ont eu la faiblesse de*

» ont eu la faiblesse de s'en alarmer. Ainsi un critique énergique
 » se plaint dans l'un des derniers numéros de la *Bibliothèque*
 » *homœopathique*, qui se publie à Genève, de ce qu'en France
 » nous avons laissé publier l'examen de l'*Organon*, par le docteur

s'alarmer des recherches sur le point où les principes de Hahnemann cessent d'être vrais. Il me fait affirmer ce que je présente sous la forme du doute. Qu'ai-je voulu dire dans le passage qui précède ? que les principes enseignés, tout vrais qu'ils sont, pouvaient être trop absolus, et que nous, homœopathes français, recherchions le point où la vérité de ces principes était peut-être exagérée. Hahnemann serait le seul qui n'aurait pas dépassé le but, qui ne serait pas allé au-delà du vrai, et cet exemple unique dans l'histoire, par cela seul qu'il serait unique, ne suffirait pas pour infirmer nos recherches. Je n'admets pas qu'un homme puisse saisir la vérité dans ce qu'elle a d'immuable et d'absolu. Il nous est donné d'arriver à découvrir des vérités *relatives* et des vérités *progressives*. Je m'explique. Lorsque les religions ont cru avoir atteint Dieu dans son infinité et dans son immensité, elles se sont trompées. Les religions ont vieilli, elles se sont passées pour donner naissance à d'autres ; car le sentiment religieux ne peut périr. Lorsque les constitutions politiques sont décrétées à tout jamais, Dieu sait combien leur éternité est limitée ! Lorsque, dans les sciences, un homme comme Newton proclame la *gravitation universelle*, on croit que cette loi dominera toujours les sciences mathématiques et physiques. Pendant un, deux, trois siècles, il se peut ; mais que sont trois cents ans, en regard des milliers et des millions d'années réservés à notre espèce ? Déjà la loi de Newton a été attaquée : on sait qu'il doit y avoir une loi plus générale que la gravitation universelle. Ce n'est point assez pour détrôner Newton ; mais cela suffit pour le montrer vulnérable, et autoriser les recherches des savans et des philosophes. Est-ce à dire que la loi de Newton périra ? Eh ! non. Il est de fait que les corps gravitent les uns vers les autres d'après la loi newtonienne, et le fait et la loi seront éternellement vrais. Hahnemann a détrôné Broussais, c'est encore un fait. Est-ce à dire que l'irritation comme fait et comme loi périra ? Pas davantage. Il restera éternellement vrai que nos organes s'irritent sous l'influence des modificateurs externes, lorsque ceux-ci sont avec l'économie dans un rapport exagéré ; et ce sera vrai dans mille ans comme aujourd'hui. Mais de dire que l'irritation soit l'expression la plus élevée de la physiologie et de la pathologie, voilà ce que l'homœopathie démentre faux.

» Griesse ich, et de la publication de quelques autres travaux. Je
 » ne veux point, en ce moment, répondre comme je le devrais
 » à l'observation personnelle qu'il m'adresse, mais seulement faire
 » remarquer à notre confrère qu'il n'a pas compris l'utilité de ces

Aussi, dans l'évolution de la vérité progressive, rien ne se perd, tout grandit ; c'est pourquoi, comme *art* et comme *science*, on sera d'autant meilleur homœopathe, qu'on aura mieux étudié l'allopathie.

De ce point de vue, la loi des semblables est à nos yeux une *vérité progressive*, mais non pas une *vérité absolue*. Entée sur tout le passé de la science, certainement elle sera un jour dominée par une loi supérieure à elle-même, plus grande qu'elle, parce qu'elle sera plus bienfaisante. Je le crois et l'espère, et cependant je ne consume pas mes forces à rechercher cette inconnue. L'histoire m'a appris qu'une vérité n'était remplacée par une autre, qu'autant que la première avait atteint tous les développemens dont elle est susceptible. Ainsi que je l'ai dit si souvent, et en cela je m'estime heureux d'être d'accord avec le docteur Dufresne, l'homœopathie est une réforme complète de la médecine. A ce titre, elle doit avoir sa *thérapeutique*, Hahnemann en a jeté les fondemens ; sa *pathologie*, elle est à faire en grande partie ; son *hygiène*, nous ne pouvons donner pour telle ce que nous appelons le régime, ce n'est là que de la *diététique* ; et, enfin, sa *physiologie*, ici tout est à faire. L'homœopathie est donc loin d'avoir atteint sa limite, il n'y a donc point de loi générale à rechercher ; mais à développer celle que nous devons au génie puissant de Hahnemann. Aussi ai-je essayé, cette année, de faire quelques pas en avant, en m'occupant de constituer la pathologie homœopathique. Tout le monde connaît les *vérités relatives*. Par elles on entend toute vérité qui exprime un rapport nécessaire entre deux êtres ou deux objets ; il est inutile de s'y arrêter. Je prie maintenant de remarquer que M. Peschier a construit la première phrase de sa citation d'un débris pris à l'une des miennes, débris qu'il a ajusté avec une autre phrase, distante du premier membre par une phrase intermédiaire. Comme M. Peschier, en citant, n'avait qu'à copier, je ne puis l'ammistier sous le rapport de l'intention ; je le puis d'autant moins, qu'il arrête sa citation juste au point où je dis quelle impression a faite sur moi le travail du docteur Griesselich. Ainsi, il a tout fait pour me montrer co-participant aux injures que le médecin de Carlsruhe adresse à Hahnemann, lorsqu'au contraire je repousse la forme de ce travail. Décidément je n'ai pu le croire de bonne foi à mon égard.

» travaux. Il en est des convictions scientifiques comme de la
» foi religieuse, l'une et les autres ont besoin d'être éprouvées. Le
» travail du docteur Griesselich m'a paru d'une fort maigre impor-
» tance ; le mémoire des docteurs Beauvais et Simoneau ne me
» semble prouver aucunement ce qu'il annonce ; mais il est bon
» qu'on essaie de renverser l'édifice, afin qu'il soit prouvé qu'il
» résiste aux attaques qu'on peut lui porter. Soyons donc assez
» sûrs de nous-mêmes et comptons assez sur le bon sens humain
» pour ne pas ainsi prendre l'alarme. N'y-a-t-il pas d'ailleurs un
» enseignement à tirer de toutes ces discussions ? si elles n'ont
» aucune valeur comme critique, ne sont-elles pas l'expression
» d'autant de *desiderata* qu'offre l'homœopathie et sur lesquels
» il nous faudra méditer ? Dans l'un des prochains numéros des
» Archives, je reprendrai cette discussion en sous-œuvre, et je
» me propose de m'expliquer sur les qualités de *pureté* et d'*im-*
» *pureté*, attachées à la conduite pratique de quelques homœo-
» pathistes. Cette question est aujourd'hui la seule importante
» parmi nous, de sa solution dépendent tous les progrès à venir
» de l'homœopathie (1).»

Depuis six mois, j'aurais pu réclamer contre M. Peschier, et je ne l'ai pas fait, parce que je ne veux pas jouer le rôle d'une Euménide dont les serpens sifflent sans cesse sur la tête d'hommes qui devraient avoir assez de bons sens pour rester amis, lorsqu'en face d'eux est un ennemi encore assez puissant pour exiger tous leurs efforts. Je me serais tu éternellement sur ce point, si M. Peschier ne s'était lancé dans la voie la plus malheureuse, celle qui consiste à pénétrer ce qu'il y a de plus profond dans le cœur humain, les intentions.

Si M. Peschier eût eu véritablement le sentiment des convenances qu'il nous recommande si fort, avant d'en venir à des attaques publiques contre la rédaction des *Archives*, il aurait pris la peine de nous en écrire confidentiellement, afin de savoir

(1) Leçons de médecine homœopathique, pages 461 et 462.

si nous-mêmes n'étions pas disposés soit à critiquer l'article qui avait échauffé sa bile, soit à faire que de semblables articles ne se produisissent plus : il devait au moins nous laisser le moyen de prendre l'initiative. Avant de se battre, les duellistes se donnent des explications, avant de paraître devant un tribunal les avoués se signifient leurs conclusions. M. Peschier a été plus sévère envers des confrères, il nous a exécutés sur-le-champ, comme font les huissiers dans le cours des affaires de la vie.

Je m'étonne maintenant que M. Peschier, que je crois de bonne foi quand il s'abandonne à un zèle malheureux, chez qui j'ai toujours vu des intentions pures, me cite en me falsifiant, et ait oublié qu'on ne se sert jamais de la lettre d'un homme sans y être autorisé ; qu'une lettre est tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, que c'est la pensée intime de celui qui l'écrit. Enfin, je métonne encore qu'il vienne faire écho avec les allopathes, lorsqu'il reproche aux homœopathes d'être cupides. Au surplus, je maintiens qu'il n'est aucun homœopathe parisien qui ne soit prêt à compter avec M. Peschier, en fait de dévouement et de désintéressement : et cependant, comme il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui ne le sont pas à notre égard, je me plais à reconnaître que M. Peschier a soutenu ses convictions homœopathiques avec dévouement, avec désintéressement.

Ceci accordé, nous qui ne voulons être ni des *sectateurs enthousiastes*, ni des *adorateurs* (1), nous laisserons désormais M. Peschier adorer tout à son aise. Nous n'abandonnerons pas le débat, comme on l'a pu voir d'après ma réponse au docteur Dufresne ; mais, au lieu d'une discussion de personne, nous en ferons une discussion de choses. Nous, hommes de science, ne connaissons et ne pouvons connaître que le vrai ou le faux.

(1) Bibliothèque homœopathique, tome 5, p. 117. C'est à cet article que j'ai fait allusion dans le numéro précédent, lorsque j'ai dit que le ton des articles du docteur Peschier était trop humble et prosterné trop bas.

Amicus Plato, sed magis amica veritas. Nous combattons pour l'homœopathie, toujours en progrès sur elle-même, et nous espérons être soutenus dans notre tâche par tous ceux qui ont compris notre devise.

Analyse du traité de Thérapeutique et de Matière médicale de
MM. TROUSSEAU et PIDOUX, tome I^{er}; par le docteur LIBERT.

Dans l'état actuel de la science, un traité de thérapeutique et de matière médicale doit attirer fortement l'attention des médecins. Nos lecteurs nous sauront sans doute bon gré de l'analyse critique que nous allons leur donner de l'ouvrage de MM. Trousseau et Pidoux. Nous devons applaudir aux efforts qu'ils ont faits pour débarrasser l'histoire des médicaments d'une multitude de propriétés imaginaires que l'on trouve copiées dans tous les traités, depuis Dioscoride jusqu'aux auteurs les plus modernes; mais nous avons aussi de graves reproches à leur adresser, comme on pourra en juger dans un moment. En voyant le ton assuré et tranchant avec lequel, dans leur avant-propos, ces messieurs critiquent et déversent le blâme sur leurs devanciers, on était autorisé à penser qu'ils étaient sortis de la mauvaise voie constamment suivie dans ces sciences. On pouvait espérer qu'ils auraient mis à profit les belles découvertes de Hahnemann, et, pour notre part, nous croyions qu'il était impossible aujourd'hui d'écrire un traité de thérapeutique et de matière médicale sans mettre à contribution et l'expérimentation pure et la loi des semblables. MM. Trousseau et Pidoux en ont pensé autrement. Lorsqu'ils rapportent l'action physiologique d'un médicament, ils citent l'opinion des auteurs, ou bien ils nous disent : nous avons pris un gros, une demi-once, une once de telle substance, et nous avons éprouvé tel ou tel phénomène. Est-ce là l'expérimentation pure? Que peut-on conclure des résultats obtenus par ces messieurs? Rien,

absolument rien ; car ils paraissent n'avoir observé aucune des conditions indispensablement nécessaires pour expérimenter.

Après avoir lu les déclamations des auteurs du nouveau traité de thérapeutique contre la manière incomplète dont cette science avait été traitée dans les ouvrages de *Cullen*, *Murray*, *Schwilgué*, *Desbois de Rochefort*, de MM. *Alibert*, *Barbier*, *Mérat* et de *Lens*, nous pensions qu'ils nous auraient développé quelque loi qui puisse diriger le praticien dans le choix des médicaments ; mais il n'en est rien. Tout ce qui a rapport à la thérapeutique est traité, dans leur ouvrage, d'une manière tout-à-fait empirique. Vous y verrez, à la place de lois qui puissent servir de critérium dans la pratique, des groupes de médicaments rapprochés les uns des autres d'une manière plus ou moins forcée et arbitraire. En un mot, vous retrouverez, à peu de chose près, dans l'ouvrage de MM. Trousseau et Pidoux, la matière médicale et la thérapeutique envisagées sous les mêmes points de vue qu'elles l'avaient été par leurs devanciers. Nous remarquons seulement beaucoup de finesse dans la manière dont ils cachent leur pauvreté en thérapeutique par de longues et fréquentes excursions dans le champ de la pathologie proprement dite.

Nous reprocherons donc surtout à ces messieurs d'avoir négligé l'expérimentation pure pour concentrer toute leur attention sur l'observation clinique. Ils ne se sont attachés qu'à un seul terme du problème, et ils se sont ainsi réduits à l'impuissance de le résoudre. Nous savons tout ce que l'étude des médicaments, administrés chez les malades, a d'importance dans les sciences qui nous occupent ; mais il faut bien reconnaître aussi qu'elle ne doit venir que comme complément, que pour achever de dévoiler ce que l'expérimentation pure ne pouvait que faire soupçonner par analogie. Cette première faute devait entraîner une seconde comme conséquence, c'était l'absence de toute loi thérapeutique ; car il est évident que tant que l'on ignore les propriétés des médicaments, c'est-à-dire la manière dont ils modifient l'organisme, il est absolument impossible d'arriver à la découverte d'une loi générale qui dirige le médecin dans leur ap-

plication. Ainsi ces messieurs ont laissé la science, si on peut donner ce nom à la thérapeutique et à la matière médicale envisagées sous ce point de vue, dans l'état d'empirisme où ils l'ont trouvée. Pour prouver ce que nous avançons ici, nous allons donner une analyse succincte de leur ouvrage.

D'abord MM. Trousseau et Pidoux nous avertissent, dans leur avant-propos, qu'ils attachent peu d'importance aux classifications, et qu'ils en adoptent une très-connue. En effet, ils groupent les médicamens et en forment des classes, sous la dénomination d'anti-spasmodiques, de stupéfiants, d'excitans; ces trois classes de médicamens forment la matière du volume qui a paru. Ces messieurs annoncent que le second sera divisé en deux parties. La première traitera des médications excitantes, générales et spéciales; des médicamens et de la médication toniques, des médicamens altérans et de la médication altérante; la seconde renfermera les évacuans et la médication évacuante; les sédatifs, les tempérans, les astringens et la médication sédative; les anti-phlogistiques, les atoniques ou émolliens et la médication antiphlogistique; enfin les anthelminthiques.

Cette classification, qui n'est pas nouvelle, a le grave inconvénient de grouper les médicamens d'après leur mode d'action sur un seul système organique ou sur un appareil d'organes, sans tenir aucun compte de leur divergence d'action sur le reste de l'économie animale. Elle réunit des substances qui modifient d'une manière toute différente l'ensemble de l'organisme, et coopère ainsi puissamment à maintenir la thérapeutique dans le vague où elle est plongée. Elle range, par exemple, dans la même classe, sous la dénomination d'anti-spasmodiques, l'asa-fœtida et le pétrole; et cependant l'expérimentation pure et les expériences cliniques nous apprennent que ces deux substances diffèrent essentiellement dans leur action sur l'organisme vivant. L'asa-fœtida, outre les modifications qu'elle imprime à tous les appareils d'organes en général, et qui diffèrent de celles que détermine le pétrole, agit d'une manière spécifique dans la chorée, les maladies des os, leur ramollissement, leur carie, les douleurs

ostéocopes, etc. ; tandis que nous voyons le pétrole indiqué contre les gercures de la peau, contre les dartres pruriantes au scrotum, sur la poitrine, à la nuque, aux genoux, contre la raideur goutteuse des articulations des doigts, etc. Il est facile de voir, par ce seul exemple, que chaque substance médicamenteuse modifiant l'organisme d'une manière essentiellement différente des autres, c'est jeter la confusion dans la thérapeutique que de faire de pareils rapprochemens.

Dans leur avant-propos, MM. Trousseau et Pidoux ont soin de nous dire ce que doivent comprendre, selon eux, la matière médicale et la thérapeutique. « La matière médicale ou pharmacologie, disent-ils, a pour objet la connaissance des médicaments ; elle a à s'occuper de leurs propriétés physiques et chimiques, de leur histoire naturelle, de leur nature intime. Elle indique leur action physiologique sur l'économie animale, enseigne les maladies au traitement desquelles ils sont applicables, ainsi que la manière dont on les prépare, et leur mode d'administration. »

..... « La thérapeutique, ajoutent-ils plus loin, c'est la science des indications, ou, plus explicitement, l'art de remplir les indications dont le diagnostic a découvert les sources. »

Pour nous, la matière médicale a bien pour objet la connaissance des médicaments, mais seulement en tant que médicaments. Ainsi elle n'a pas à s'occuper de leurs propriétés physiques ou chimiques, non plus que de leur nature intime, qui, soit dit en passant, doit toujours rester inconnue. Elle abandonne cette étude aux sciences auxquelles elle appartient spécialement. Cette science doit se borner à enregistrer et à faire connaître les phénomènes insolites que ces substances ont puissance d'engendrer dans l'organisme vivant. C'est l'étude des modifications apportées par elle, soit à l'état de santé, soit à la marche, à la durée et à la terminaison des maladies, qui constitue la matière médicale ; l'histoire naturelle des médicaments, la manière de les préparer et leur mode d'administration ne nous paraissent mériter qu'une at-

tention secondaire, et ne devoir venir que comme des accessoires.

La thérapeutique est l'art d'appliquer les médicamens à la cure des maladies, d'après des lois constantes, basées d'une part sur la connaissance exacte des phénomènes morbides et des propriétés modificatrices des médicamens, et d'une autre part sur l'expérience clinique. Il est facile d'apercevoir qu'envisagée de ce point de vue, la thérapeutique est l'application de nos connaissances pathologiques et pharmacologiques au traitement des maladies.

Nous sommes amenés tout naturellement à demander aux auteurs de l'ouvrage que nous examinons, quelle est la loi qui leur sert de guide dans l'application des agens thérapeutiques. Il nous a été impossible, nous devons l'avouer, de découvrir dans leur travail quelque chose qui ressemblât à une loi. En effet, nous y voyons certains médicamens conseillés d'une manière empirique et à titre de spécifiques, d'autres qui sont employés comme des moyens perturbateurs; il en est qui sont destinés à combattre des phénomènes contraires, etc., etc. Nous aurons soin d'appeler, dans la suite, l'attention de nos lecteurs sur ce sujet, en examinant l'article *médication* qui suit la description de chaque classe de médicamens. Nous ne manquerons pas aussi d'examiner sur quoi ces messieurs fondent leurs indications curatives. Cet examen nous montrera la thérapeutique formée d'un assemblage informe de méthodes curatives hétérogènes, qui n'ont aucun lien commun pour les unir. Aussi, cette branche de l'art de guérir, envisagée de ce point de vue, ne forme-t-elle pas une science; et lorsqu'on me dira que ces méthodes curatives si diverses revendiquent toutes des cas de succès dans le traitement des maladies, j'en conviendrai volontiers; mais je dirai à mon tour que, lorsque plusieurs voies conduisent au même but, on doit toujours choisir la plus directe et la plus sûre. Que diriez-vous du chimiste qui, méprisant les belles découvertes que cette science a faites depuis un siècle, voudrait obtenir les produits de son art comme on le faisait avant ces découvertes, c'est-à-dire

par des procédés moins exacts et plus dispendieux? Vous ririez de sa folie, et cependant il vous dirait aussi : on obtient les mêmes produits par ces procédés. Nous concluons que toutes les méthodes curatives comptent des guérisons, mais que la méthode spécifique est la seule qui soit directe; qu'elle seule nous offre une loi constante et invariable pour l'application des médicaments, et que, de l'aveu des allopathes, elle guérit plus promptement et plus sûrement que toute autre.

Comme nous l'avons déjà dit, MM. Trousseau et Pidoux groupent un certain nombre de médicaments auxquels ils attribuent des vertus identiques ou analogues, et leur donnent les noms d'anti-spasmodiques, de stupéfiants, etc. Ils étudient toutes les substances de cette classe les unes après les autres, et font suivre cette étude de la médication qui appartient à la même classe de médicaments. L'étude de chaque substance médicamenteuse comprend sa description, son action physiologique, son historique et son action thérapeutique, enfin ses préparations, ses doses et son mode d'administration.

Nous devons avouer qu'en général la description des médicaments nous a paru faite avec toute la concision et l'exactitude que l'on peut désirer. On ne trouve rien à y retrancher, et cependant rien d'essentiel n'est omis. Ce qui a rapport à l'action physiologique n'est pas traité d'une manière aussi heureuse. Cette partie de l'histoire des médicaments, appartenant d'une manière spéciale à l'expérimentation pure, n'a été qu'à peine effleurée par ces messieurs. Ils n'ont pas compris que c'était là où reposaient les bases de la matière médicale, et que tout le reste n'était que secondaire. Ils ont feint de n'avoir pas connaissance des travaux de Hahnemann, et ont reculé devant la tâche immense qu'ils avaient à remplir s'ils eussent suivi ses traces.

En revanche, la partie historique et l'action thérapeutique sont traitées très-longuement. MM. Trousseau et Pidoux voient là toute la matière médicale. Ils rapportent ce que les auteurs anciens pensaient des propriétés curatives de chaque médicament, les maladies dans lesquelles ils les conseillaient, et enfin l'usage

que l'on en fait aujourd'hui en thérapeutique. Après la description de chaque classe de médicament vient l'article consacré à la médication. Dans ce chapitre, ces messieurs cherchent à circonscrire les groupes d'affections morbides qui peuvent être heureusement modifiées par la classe d'agens thérapeutiques qui forme la médication dont ils s'occupent, et ensuite ils font tous leurs efforts pour préciser les indications qui doivent faire choisir tel médicament plutôt que tel autre dans un cas morbide donné. Cette partie de leur travail nous a paru tout-à-fait incomplète ; elle ne donne rien de précis, de satisfaisant pour diriger le praticien dans ce choix. Ainsi, après avoir péniblement rapporté toutes les circonstances qui peuvent déterminer à adopter un médicament, ils ajoutent : Cependant ce médicament pourra échouer, et alors il faudra essayer des substances de la même classe qui ont le plus d'analogie avec lui. Mais ces messieurs se gardent bien de nous donner un critérium qui nous rende raison de ces succès et de ces insuccès ; et en effet ils ne le peuvent pas, car ils n'ont aucun principe en thérapeutique qui puisse leur servir dans ce cas. Nous ne dirons rien de plus sur ces médications inconsidérées en général, nous réservant de les examiner plus en détail lorsque nous arriverons à chacune d'elles en particulier.

Les anti-spasmodiques forment le premier groupe d'agens thérapeutiques dont on trouve la description dans le livre qui nous occupe. MM. Trousseau et Pidoux placent dans cette classe la valériane, l'asa-fetida, la gomme ammoniacque, l'opopanax, le sagapenum, le galbanum, le musc, le castoreum, le camphre, les éthers, l'ambre gris, le succin, le pétrole, les fleurs de tilleul, les fleurs et les feuilles d'oranger et l'oxide de zinc.

Je ne reviendrai pas ici sur ce que j'ai dit plus haut, et qui peut s'appliquer à la description de chaque substance, je me bornerai à noter en passant ce qui me semblera digne de remarque, et je m'arrêterai davantage sur ce que les auteurs ont appelé médication. Quant aux préparations des médicaments, à leurs doses et à leur mode d'administration, nos lecteurs savent très-bien à quoi s'en tenir sur tous ces objets ; c'est pourquoi je les passerai

sous silence. Lorsque je dirais que les médicamens perdent presque toutes leurs propriétés dans la plupart des préparations qu'on leur fait subir vulgairement à l'aide du feu ; lorsque je rappellerais l'abus que l'on fait des agens thérapeutiques en les donnant à des doses souvent énormes ; lorsqu'enfin j'appellerais l'attention sur les mélanges informes que fait l'allopathie sous les dénominations de potion , de mixture , de pillule , et que je montrerais des doses du même médicament répétées d'une manière si précipitée, ou bien les médicamens se succédant si rapidement les uns aux autres que la nature se trouve déprimée sans pouvoir réagir ; je ne ferais que reproduire fastidieusement ce qui est connu de toutes les personnes qui ont quelques notions de l'homœopathie. Pour donner un exemple de la manière dont MM. Trousseau et Pidoux traitent l'action physiologique des médicamens, je vais copier ce qu'ils disent à ce sujet de la valériane. « Si on en croit » tous les auteurs, disent-ils, depuis Dioscoride jusqu'à nos jours » (nous en exceptons M. Barbier d'Amiens), la valériane accé- » lère la circulation , détermine de la chaleur à la peau, des » sueurs, et produit un trouble fébrile passager, à la manière des » substances excitantes, telles que la cannelle, le poivre, etc... » L'absence de ces effets chez les nombreux malades à qui nous » l'avons administrée, nous avait fait suspecter leur exactitude ; » nous avons pris nous-mêmes de hautes doses de l'infusion ou » de la poudre de cette racine sans éprouver le moindre dérangement dans les fonctions de la vie organique. Un peu de cé- » phalalgie, d'incertitude et de susceptibilité dans l'ouïe, la vue » et la myotilité, d'où quelques vertiges fugaces et du genre de » ceux qu'on éprouve après une saignée ou par l'effet du besoin » de manger, tels sont les phénomènes qui attestent une modification peu considérable de l'encéphale, sous l'influence de » laquelle nous a placés pendant que nous écrivons ces lignes une » once de la valériane la plus fragrante que nous ayons pu trouver. C'est donc uniquement sur le système cérébro-spinal » qu'agit cette substance, et les effets si bizarres et si prononcés » que les chats en ressentent, auraient dû le faire prévoir ; chez

» ces animaux , l'odeur seule de la vélériane bouleverse la sensibilité et les fonctions musculaires ; c'est aussi ce que nous avons observé chez certaines femmes et sur nous-mêmes , mais à un degré bien moins remarquable. »

Nous avons voulu citer ce passage en entier , quoiqu'un peu long , afin de mettre le lecteur à même de pouvoir juger par lui-même , et en même temps pour ne plus revenir sur ce sujet ; nous allons donner maintenant un résumé rapide de l'action propre de chaque médicament anti-spasmodique , selon MM. Trousseau et Pidoux , afin de nous hâter d'arriver à la médication anti-spasmodique.

Ces messieurs résument eux-mêmes ainsi l'action propre de la valériane : « Médicament fort utile dans la série indéterminable des accidens nerveux qui naissent sous l'empire des affections hystériques et vaporeuses , soit que ces accidens se montrent réunis , soit qu'ils apparaissent seuls. »

Resumé des propriétés médicales de l'asa-foetida : « Médicament anti-hystérique , possédant les propriétés de la valériane , utile de plus qu'elle dans les coliques venteuses avec constipation , dans les affections nerveuses des organes respiratoires. »

Les propriétés de la gomme ammoniacale sont ainsi résumées par MM. Trousseau et Pidoux : « Avantages incontestables dans les asthmes avec bronchorrée s'y liant comme cause , effet ou complication. »

Nous copions toujours : « Pour nous résumer , disent ces messieurs , nous dirons que le musc nous semble surtout rencontrer ses indications dans les accidens nerveux graves qui compliquent d'autres maladies et sont associés à ces maladies , non comme effet direct , comme symptôme , mais comme élément séparable. Nous ajoutons que ces maladies sont presque toutes inflammatoires , et que les accidens nerveux qui peuvent s'y lier , et que nous regardons comme réclamant l'emploi du musc , portent presque toujours sur les fonctions encéphaliques , et consistent surtout dans le subdelirium , le coma-vigil , et ces palpitations musculaires et fibrillaires qui donnent lieu aux

» soubresauts , à l'agitation des muscles du visage , avec un regard incertain et étonné , tout cela n'étant pas en proportion des accidens inflammatoires locaux ou fébriles , et ne pouvant se rattacher non plus à un empoisonnement de tous les solides par un sang altéré , comme dans les maladies typhoïdes. »

Il est fâcheux que MM. Trousseau et Pidoux n'aient pas décrit les symptômes des affections morbides qu'ils désignent sous la dénomination de pneumonies ataxiques , et qui ont été guéries par le musc ; il est présumable qu'on leur aurait démontré , la matière médicale pure à la main , que le musc avait été administré dans ce cas d'une manière homœopathique , c'est-à-dire d'après la loi de spécificité , et que c'est la raison pour laquelle son administration a été couronnée de succès. Au reste , les symptômes indiqués dans le résumé que nous venons de transcrire , tels que le subdelirium , le coma-vigil , etc. , viennent à l'appui de notre supposition.

Résumé de l'action thérapeutique du castoreum : « Utile dans certaines aménorrhées avec gonflement douloureux et tympanique du ventre ; dans certaines coliques nerveuses semblant avoir leur siège dans l'intestin grêle , s'accompagnant de pâleur , de sueurs froides et de résolution subite des forces. Il a joui d'une réputation unanime pour aider le travail de l'accouchement. »

MM. Trousseau et Pidoux disent de l'action thérapeutique du camphre : « Le camphre semble partager , disent-ils , l'action de plusieurs classes de médicamens. Ses effets contre-stimulans le rapprochent beaucoup , nous ne disons pas du froid qui est un sédatif pur , immédiat et sans mélange d'aucune autre action que celle d'être directement opposé à la puissance vitale , mais des agens qui n'affaiblissent cette puissance qu'en enchaînant , qu'en enrayant d'une manière plus ou moins proportionnée , et avec une confusion de symptômes plus ou moins incohérens de dépression et de stimulation , les fonctions dites organiques ; agens qui , à cause de cet assemblage de phénomènes contraires qu'ils produisent , ont reçu le titre de narcotico-âcres. Sous ce rapport le camphre est le succédané de la

» digitale, de la scille, de l'ellébore, de l'aconit, etc. D'autre
» part, il possède des propriétés antispasmodiques très-pronon-
» cées, et qui l'assimilent surtout au musc et encore au casto-
» réum..... Son action stimulante est fort incertaine et acci-
» dentelle.....; appliqué topiquement, il jouit de propriétés
» résolutives incontestables. Ses qualités antiseptiques le recom-
» mandent aussi dans ce mode d'administration. »

« L'éther semble réunir les propriétés des anti-spasmodiques à
» celles des excitans. Il convient surtout lorsque les maladies spas-
» modiques sont élémentaires, sous le quadruple rapport de l'épo-
» que, de l'invasion, du nombre, de la forme et de l'intensité de
» leurs symptômes. La valériane et l'éther ont la plus grande ana-
» logie, et peuvent se suppléer avantageusement. »

Nous trouvons si peu de chose sur les autres agens de cette classe, que nous n'arrêterons pas sur eux l'attention des lecteurs; nous passerons de suite à l'examen de la médication antispasmodique.

En commençant le chapitre qui traite de cette médication, MM. Trousseau et Pidoux nous avertissent qu'ils ne vont s'occuper que des agens thérapeutiques qui jouissent de la propriété spécifique de modifier heureusement certains troubles de l'innervation, et cela d'une manière directe, essentielle et sans la médiation d'aucune action pour nous appréciable, entre le médicament et son effet. Ainsi, il devient évident, par là, qu'ils entendent parler d'une médication essentiellement spécifique. Mais comment la conçoivent-ils? Ils ne possèdent aucun critérium pour les diriger dans le choix de l'agent thérapeutique approprié à chaque cas particulier de maladie. Aussi les voyons-nous retomber dans les généralités qui se retrouvent dans tous les ouvrages de thérapeutique, et qui sont d'une si faible utilité au lit du malade. Ils ne connaissent pas la raison pour laquelle un médicament guérit dans tel cas et échoue dans tel autre, la maladie étant de même nature, et portant aussi le même nom d'après les pathologistes.

MM. Trousseau et Pidoux réhabilitent les affections nerveuses,

qu'ils appellent des spasmes purs, et que l'école de M. Broussais avait rangées parmi les êtres imaginaires. Ils pensent que ces spasmes viennent, comme ils le disent, compliquer les autres maladies, embarrasser et retarder leur marche, empêcher leur solution naturelle, leurs mouvemens bienfaisans; et si, ajoutent-ils plus loin, Hippocrate voyait tant de crises, tant de régularité dans le cours des maladies dont il nous a laissé l'histoire, si sa thérapeutique était si simple, si expectante, c'est que le nombre et la gravité des affections spasmodiques étant alors moins considérables, la nature pouvait employer fructueusement et sans obstacle toute la plénitude et l'harmonie de ses forces. Nous aurons d'abord de la peine à accorder à ces messieurs qu'il existe des spasmes essentiels qui viennent s'ajouter aux autres maladies, et qui en sont indépendans. Ces spasmes sont, selon eux, des affections morbides entièrement distinctes, tout-à-fait séparées des autres troubles qui existent conjointement dans l'organisme animal, et cèdent à des moyens essentiellement différens. Pour nous, les maladies sont générales; elles sont unes et indivisibles; elles affectent tout l'organisme, mais avec prédominance sur tel ou tel organe, sur tel ou tel appareil d'organes. Et ce que ces messieurs prennent pour deux états morbides différens existant simultanément chez le même individu, n'est qu'une même maladie exerçant en même temps son influence d'une manière spéciale, sur deux systèmes organiques distincts.

Nous ne pouvons pas laisser passer la seconde partie de la proposition que nous avons citée, sans faire observer que, tout en accordant que la civilisation et les révolutions physiques et morales qu'elle entraîne à sa suite aient dû modifier les maladies qui affligent l'espèce humaine, et rendre les affections nerveuses plus communes, la manière dont on les traite aujourd'hui doit contribuer puissamment à troubler la régularité qu'elles présentaient du temps d'Hippocrate. En effet, la thérapeutique ne possédant pas les moyens de reconnaître le médicament approprié à chaque cas morbide qui se présente, le spécifique qui a puissance de le guérir, il en résulte que, si le médecin, conduit par le ha-

sard, n'administre pas ce médicament spécifique, il modifie la maladie, trouble la régularité de sa marche et l'aggrave très-souvent. Trop heureux alors si une maladie médicinale ne succède ou au moins ne complique pas l'affection primitive. La régularité que les maladies décrites par Hippocrate offraient dans leur cours ne tenait-elle pas à la simplicité de sa thérapeutique, essentiellement expectante? Nous croyons pouvoir l'affirmer.

Nous ne suivrons pas MM. Trousseau et Pidoux dans les excursions qu'ils se permettent dans le domaine de la pathologie proprement dite. Nous ferons observer qu'ils font tous leurs efforts pour préciser les indications, autant que le permet la mauvaise méthode qu'ils ont suivie et l'absence de lois générales en thérapeutique. Ils envisagent, par exemple, les médicamens antispasmodiques, 1° dans leurs rapports avec l'état nerveux primitif et constituant à lui seul toute la maladie à combattre; 2° dans leurs rapports avec l'état nerveux en tant qu'élément venant s'ajouter aux affections aiguës et chroniques; 3° dans leurs rapports enfin avec l'état nerveux symptomatique.

Dans l'état spasmodique primitif, ils distinguent plusieurs degrés à côté desquels ils rangent certains agens thérapeutiques; ils admettent une mobilité nerveuse, état intermédiaire au spasme et à l'innervation viscérale normale, et ils mettent en regard la valériane, la fleur de tilleul, l'eau de fleurs d'oranger et le sirop d'éther. Ils désignent le second degré de l'état spasmodique primitif sous les dénominations de vapeurs et de spasmes. Ils résument ainsi ce qu'ils disent de ces états nerveux :

« 1° Les spasmes essentiels dont l'invasion a lieu de la manière
» la plus brusque, qui ont le caractère de la fugacité, de la mo-
» bilité, qui sont avortés, incomplets et encore à l'état de va-
» peurs (palpitations, étouffemens, globe hystérique, anxiétés
» viscérales, quel que soit le foyer de l'aura), sont plus spécia-
» lement en rapport thérapeutique avec les substances antispas-
» modiques dont l'action a, comme eux, pour caractère l'instan-
» tanéité, la fugacité, ou la promptitude à s'user, qui soulagent

» de suite ou sont de nul effet (eau distillée de fleurs d'oranger, » valériane , éther sulfurique).

» 2° Les spasmes pulmonaires obéissent en général à des remèdes anti-spasmodiques dont l'action est plus fixe. Les gommes fétides , et à leur tête l'asa-fœtida et la gomme ammoniacque , rencontrent dans ces effets leur indication la plus importante et la plus expresse. La première de ces substances jouit aussi plus sûrement que ses analogues de la propriété de faire cesser les flatuosités et en général toutes les exhalations gazeuses inodores chez l'homme. La valériane réussit mieux contre les mêmes accidens chez la femme.

» 3° Les spasmes avec douleur dont l'aura est presque toujours épigastrique , hypochondriaque ou mésentérique , réclament plus spécialement les anti-spasmodiques tirés du règne animal, comme le musc, et surtout le castoréum. Il faut mettre sur la même ligne le camphre, en premier lieu , puis l'ambre et le succin , que l'expérience a aussi consacrés dans la menstruation douloureuse.

» 4° L'hystérie convulsive ne demande de médication que dans des cas rares. Les affections qu'elle laisse après elle ne répondent heureusement aux remèdes anti-spasmodiques que lorsqu'elles retracent les formes vaporeuses. Leur efficacité devient d'autant plus douteuse qu'on s'approche davantage des hauts spasmes et des névroses des fonctions animales , ainsi que des cachexies produites par les spasmes viscéraux opiniâtres et entretenues par des causes inamovibles morales ou d'un autre genre. »

MM. Trousseau et Pidoux s'enfoncent ensuite profondément dans la pathologie pour prouver l'existence de l'état nerveux comme complication des affections aiguës et chroniques, et pour le distinguer et de la maladie qu'il complique et du spasme primitif. Au reste , ils indiquent contre cet état les anti-spasmodiques sans en préciser aucun.

Dans l'état nerveux symptomatique , les anti-spasmodiques se-

ront toujours utiles , lorsque des phénomènes spasmodiques un peu prédominans se montrent dans les maladies chroniques , et que l'état du tube digestif ne s'y oppose pas. Ils sont impuissans dans les maladies aiguës où la cause qui imprime au système nerveux des dérangemens graves agit incessamment.

(La suite au numéro prochain.)

DISCOURS SUR LE DÉVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE DE LA MATIÈRE
MÉDICALE, TENU A LA SOCIÉTÉ LUSACIENNE;

Par le Docteur THORER.

Messieurs ,

Vous vous attendez sans doute que , dans mon discours d'ouverture , je vous entretiendrai de quelque important objet du domaine de l'homœopathie ou de quelque observation nouvelle qui enrichisse la pathologie. Mais , hélas ! je dois m'écrier avec Horace : *Non semper tendit arcum Apollo !* Je réclame donc votre indulgence si je ne remplis pas votre attente sous ce rapport , et je vous demanderai la permission de vous dire quelques mots sur le développement scientifique de la matière médicale. Ce fut la nécessité , le hasard qui firent découvrir les premiers médicamens ; la matière médicale ne prit un degré de fixité , de certitude , que lorsque les prêtres se mirent à soigner les malades dans les temples. Dans cette première période de l'histoire de la médecine , la connaissance des médicamens était peu avancée , et bien incomplète ; la superstition se mêlait du traitement des maladies. Il ne fallait pas penser à quelque développement scientifique ; l'empirisme seul régnait alors. Avec Hippocrate commence la seconde époque. La médecine , et par conséquent la connaissance des médicamens , passèrent des prêtres aux philosophes , qui étaient souvent médecins et philosophes à la fois. Quoique les médicamens fussent simples , on ne connaissait pas cependant

leurs effets. Les premières traces d'un développement scientifique de la matière médicale se trouvent dans l'école d'Hippocrate ; mais la science prit une fausse direction dont les funestes effets n'ont pas cessé de se faire sentir jusqu'à nos jours , direction qui lui fut imprimée par les sectes des empiriques , des dogmatiques , des pneumatiques ou méthodiques. La matière médicale suivit en chancelant cette fausse route philosophico-spéculative , pendant 600 ans , à savoir , depuis 460 ans avant Jésus-Christ jusqu'à 138 après sa naissance , c'est-à-dire jusqu'à la mort du grand encyclopédiste Galien , qui ferma la seconde période. Mais elle n'éprouva pas un sort plus prospère dans la période suivante , qui s'étend jusqu'à la réforme de Paracelse. Les médecins de l'école arabe , de même que ceux des différentes écoles grecques et romaines , et moins qu'eux encore , ne lui firent pas faire un seul pas vraiment scientifique ; car la superstition se mêla à l'art de guérir plus encore qu'au temps des prêtres grecs ; l'astrologie cabalistique seule décida des remèdes qui devaient être employés , et les prêtres de la religion chrétienne , les moines , substituèrent de nouveau leurs vues religieuses à l'action vraiment naturelle des médicamens. Aucun des ouvrages publiés à cette époque sur la médecine ne peut donc être de quelque utilité aujourd'hui , et il ne faut voir dans les effets extraordinaires et mystérieux attribués aux médicamens que les aberrations de l'esprit humain , les rêveries fantastiques des partisans de la théosophie , de la nécromancie , de la magie et de l'alchimie. Qui pourrait espérer de trouver dans ce siècle d'égaremens de toute espèce un véritable observateur qui eût su se rendre compte des propriétés vraiment médicales des médicamens ? Quinze cents ans s'étaient écoulés déjà sans résultat pour la science , et l'humanité souffrante était encore en proie à l'ignorance et à l'erreur. On faisait bien des expériences , mais on était dans une fausse voie , et il ne pouvait en résulter qu'un système de rêveries. Cependant avec Paracelse , ce génie paradoxal qui jeta quelque clarté sur les effets des médicamens , on commença à apercevoir des traces d'une meilleure direction imprimée aux sciences médicales , et nous possédons

plusieurs ouvrages publiés dans le seizième siècle sur la matière médicale en général, ou sur quelque branche de la médecine en particulier, entre autres ceux d'Agricola, de Brassarola, de Fuchs. La chimie, science entièrement nouvelle, commença aussi à faire quelques progrès, et n'exerça pas une médiocre influence sur la matière médicale, à laquelle elle donna un vernis scientifique, tout en augmentant d'ailleurs le nombre des médicamens. Cependant, ce fut cette influence même que la chimie a continué à exercer jusqu'à nos jours, qui a été le principal obstacle à ce que la matière médicale eût un développement libre, indépendant, scientifique. La lutte qui s'établit au dix-septième siècle, au sujet des médicamens chimiques de Paracelse; l'augmentation des remèdes végétaux, donnèrent, il est vrai, une masse de matériaux à la technique médicale, mais ne contribuèrent en rien à la guérison rationnelle des maladies. Les systèmes erronés que cette époque vit naître, comme, par exemple, la doctrine de la fermentation de Vanhelmont, la préférence accordée aux médicamens chimiques sur ceux qui ne l'étaient pas, ou réciproquement, sont autant de preuves du peu de progrès qu'avait faits la matière médicale en tant que science, et de la fausse route qu'elle suivait. Les grandes découvertes anatomiques et physiques que l'on fit vers ce même temps ne servirent qu'à aggraver le mal. On rangea les remèdes par classes, on leur attribua telles ou telles propriétés, selon que cela convenait à l'explication qu'on en avait donnée. Des académies s'élevaient partout, des hommes habiles se livraient de tous côtés aux travaux les plus assidus, toutes les sciences étaient en progrès, la médecine seule restait stationnaire. Le dix-septième siècle finit, de grandes découvertes avaient été faites, les sciences médicales se développèrent peu à peu, mais personne ne croyait, personne ne se doutait même que la matière médicale pût prendre une direction nouvelle et meilleure; on pensait être arrivé à tout ce qu'il y avait de mieux par la voie des abstractions philosophiques, des découvertes anatomiques et physiques ou pathologiques. Dans cette persuasion que tous les travaux anatomiques et pathologiques de savans infatigables tendaient encore à

augmenter, la matière médicale ne fit pas un pas en avant pendant tout le dix-huitième siècle. Depuis Geoffroy jusqu'à Cullen et Murray, la science n'a présenté aucun résultat, sinon la connaissance très-incertaine des effets des médicamens dans les maladies. Le principe sur lequel on se basait pour faire de la matière médicale une science, était celui d'après lequel on avait divisé les productions de la nature en trois règnes, ou le principe de la chimie. Jusqu'à ces derniers temps on ne l'a considérée que sous ce point de vue, et la médecine s'en est ressentie. Je ne puis démontrer ici combien il est absurde et peu conforme à la science de vouloir expliquer une science par une autre avec laquelle elle n'a que des rapports éloignés; mais il est clair que tous ces essais mettaient à la matière médicale des entraves dont elle ne pouvait être débarrassée par une autre science, mais par la seule expérience. C'est ce chemin si simple, suivi par toutes les sciences naturelles, si conforme en outre à la nature, que le fondateur de l'homœopathie a pris et qui l'a conduit à des découvertes incroyables. Lui seul peut servir de base à la science de la matière médicale; et la meilleure manière d'arriver à des expériences décisives, c'est, nous en sommes tous convaincus, celle qu'a adoptée Hahnemann, qui, le premier, a essayé l'effet des remèdes sur des hommes bien portans. C'est, en effet, le seul moyen d'établir, sur de solides bases, la doctrine des effets particuliers de chaque remède, et de faire disparaître toutes ces rêveries, toutes ces prétendues expériences, tous ces systèmes plus qu'insuffisans qui ont trouvé place jusqu'à présent dans les écrits des allopathes sur la matière médicale.

Cependant, il faudra du temps encore avant qu'on puisse songer à réduire ces expériences en doctrine scientifique. Car quelles découvertes a-t-on faites jusqu'à présent dans ce champ si vaste? On peut les compter facilement, elles se réduisent à deux cents. Il y a encore des règnes entiers de la nature qu'on n'a pas explorés sous le rapport médical, et qui possèdent autant de vertus curatives que les règnes qu'on connaît jusqu'ici. Mais, quelque peu considérable que soit le nombre des remèdes qui nous sont offerts,

quant à présent , pour le règne minéral et le règne végétal , nous savons au moins qu'il en existe beaucoup d'autres, nous possédons même les représentans de quelques classes. Ce peu de mots suffira pour faire entrevoir quel vaste champ s'ouvre à nos travaux ; à peine l'a-t-on ensemencé ; la moisson reste à faire , et il nous faudra bien des découvertes encore avant que de songer à une matière médicale scientifique.

Ce ne sera que quand le monde aura recueilli le fruit de nos travaux et de nos pénibles investigations , ce ne sera que quand nous pourrons lire plus clairement dans le grand livre de la nature , et que nous aurons appris à connaître les propriétés des trois règnes sous le rapport médical , qu'un nouveau génie , animé d'un esprit philosophique mieux dirigé , pourra rassembler tous ces matériaux épars , les trier avec habileté , et établir le principe d'une matière médicale pareille , en y rattachant sans effort les sciences qui ont avec elle de l'analogie. Quant à nous , tout ce que nous pourrons faire actuellement , c'est de préparer les matériaux qu'il mettra en œuvre.

Messieurs , ces observations sur l'état actuel de la matière médicale , que vous auriez présentées vous-mêmes avec beaucoup plus de force que moi ; rendent facile la tâche du critique relativement aux essais du célèbre botaniste De Candolle sur les effets médicaux des plantes qu'il a cherché à découvrir par leurs formes extérieures ou l'affinité des familles. Malheureusement son système ne reposait pas sur l'expérience , mais sur des vues théoriques et sur les connaissances générales qu'on possédait déjà sur les effets médicaux des plantes , connaissances qui , comme vous le savez , étaient très-imp parfaites. Aussi , Dierbach , dans son *Traité sur les vertus médicales des plantes* , n'a-t-il pas eu de peine à faire voir les contradictions de ce nouveau système , que l'on pourrait appeler système botanique de matière médicale.

Peu satisfait de ces effets infructueux , le célèbre auteur de l'Homœobiotique , C. H. Schulz , établit un autre système mieux fondé en apparence dans son ouvrage : *Système organique des plantes sous le rapport médical*. — De Candolle avait voulu dé-

couvrir, par la forme extérieure des plantes, leurs vertus médicinales; Schulz, au contraire, prétendit que ce n'était pas la forme extérieure, mais l'organisation intérieure des plantes, la régularité de leur développement, qui pouvait trahir leurs effets médicaux, puisque ce n'était pas la forme extérieure, mais l'organisation intérieure, qui en déterminait la nature.

Quelque clair qu'il soit que les propriétés naturelles d'une plante dépendent de son organisation intérieure, il est douteux cependant qu'on puisse tirer, d'une manière certaine, de ce principe général, la conséquence qu'elle produira nécessairement tel ou tel effet, et qu'elle sera utile dans telle ou telle maladie.

Il résulte de là, la conviction que toutes ces théories brillantes ne peuvent donner une connaissance positive de la matière médicale. Restons donc inébranlables; continuons à suivre la route de l'expérience, et n'oublions jamais que, dans les sciences naturelles, l'expérience doit toujours précéder la théorie.

Paris, août 1836.

LE BUREAU DE LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLIQUE,

A messieurs les Membres de ladite Société.

Messieurs et très-honorés collègues,

Lorsque vous nous avez confié la direction des intérêts de la Société, nous étions loin de nous attendre à toutes les difficultés qui nous ont entourés.

Vous avez décidé que la session de 1836 se tiendrait à Besançon, et que son bureau se composerait de MM. MOLIN, président; LAVILLE-LAPLAIGNE, vice-président; et TOURNIER, secrétaire général. A peine votre décision était-elle prise, que MM. MOLIN et TOURNIER vinrent se fixer à Paris, et cessèrent par là même

d'appartenir à la société de la Côte-d'Or, dans la circonscription de laquelle la ville de Besançon se trouvait comprise.

Par le seul fait du déplacement de nos deux honorables confrères, déplacement dont nous avons recueilli tout le fruit, puisque l'homœopathie parisienne y a gagné l'acquisition de deux hommes honorables par leur talent et par leur caractère, les réglemens de la Société se trouvaient compromis dans leur lettre et dans leur esprit.

L'article 9 de ces réglemens exige que le bureau de la Société homœopathique gallicane se compose de membres pris dans la ville où se réunira la Société ou dans les environs, et les réglemens ne statuent rien sur le cas de déplacement ou de démission.

La Société gallicane a eu à subir, cette année, tous les genres d'épreuve. A peine notre confrère Gueyrard était-il entré en fonctions comme secrétaire général, qu'il a succombé à une maladie longue et douloureuse. M. Molin est venu se fixer à Paris, et M. Tournier vient de nous faire connaître qu'il donnait sa démission de secrétaire général pour la période de 1836-1837.

Malgré le silence des réglemens qui régissent la Société sur les éventualités dont nous venons de parler, le bureau n'aurait pas hésité à prendre sur lui de suppléer à l'insuffisance de nos statuts, sauf à réclamer ultérieurement un *bill* d'indemnité de la Société assemblée. Aidé du comité dirigeant, il aurait essayé de lever une difficulté qui se présentera l'an prochain.

Mais des obstacles d'un autre genre et dont le bureau vous doit compte, nous ont engagés à décider que la session prochaine de la Société homœopathique gallicane serait prorogée au 15 septembre 1837.

Le départ de MM. Molin et Tournier, laissant la ville de Besançon sans médecin homœopathiste qui nous soit connu, le bureau propose donc que la société s'assemble à l'époque indiquée dans la ville de Dijon, centre de la Société de la Côte-d'Or.

Par suite d'affaires personnelles à la majorité des membres du comité dirigeant, nous nous sommes trouvés dans l'impossi-

bilité de les réunir, et leur correspondance ne nous apportait que des avis divergens.

Un instant nous avons pensé que, dans cette occurrence, nous pourrions proposer à la Société lyonnaise de devenir le siège de la session de 1836. La société de Lyon s'y est refusée par respect pour les réglemens, et afin de ne pas frustrer la Société de la Côte-d'Or d'un droit qui lui est acquis.

Cette prorogation, qui n'est pas sans exemple dans la vie des sociétés nomades, n'implique rien contre leur prospérité. Il y a même quelquefois utilité à agir ainsi; car souvent il en ressort une meilleure marche des travaux de propagation, et par conséquent une plus forte impulsion.

La crise heureuse que subit l'homœopathie en Allemagne, et qui jette d'utiles reflets sur notre patrie, exigeait peut-être que nous nous abstinssions, cette année, de démonstrations publiques. Aussi, le bureau avait-il pensé un instant à convoquer la Société gallicane à Paris, en comité particulier, à l'effet de s'entendre sur la meilleure marche à donner aux travaux de propagation. Mais les réglemens s'y opposaient trop formellement pour que cette pensée, malgré son utilité, fût le sujet d'une délibération.

D'ici à l'an prochain, le bureau espère que, par les travaux individuels de chacun, régnera cette unité de doctrine qui jusqu'à présent n'a pas été rompue un seul instant, mais qui a besoin de se consolider en s'agrandissant; et la Société de Paris, dont les travaux sont plus suivis et plus réguliers que jamais, ne manquera pas d'y contribuer, autant qu'il sera en elle. Le prochain numéro des Archives fera connaître la marche qu'elle se propose de suivre.

Nous avons l'honneur d'être,

Messieurs et très-honorés collègues,

Vos très-dévoués serviteurs et confrères.

PETROZ, *président.*

LÉON SIMON, *vice-président.*

FRANCE, *secrétaire.*

ANNONCES.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE MÉDICALE *et sur les généralités de la Clinique médicale*; par J. BQUILLAUD, professeur à la Faculté de Médecine de Paris (1).

Voici un livre remarquable à plus d'un titre, étrange sous plus d'un rapport ; nous lui consacrerons un article fort détaillé, car il mérite un sérieux examen. Traiter, en un seul volume de quelques centaines de pages, de toutes les questions qui constituent *la Philosophie médicale*, et jeter dans le même espace ; et comme à vol d'oiseau, une ébauche de l'histoire de la médecine, voilà qui est méritoire, sinon par le bon succès de l'entreprise, au moins par sa hardiesse. Mais ce n'est là encore que son moindre mérite, il en est un autre que nous signalerons dès aujourd'hui. L'école de Paris marche et subit une transformation remarquable. Après M. Broussais, dont les autels furent désertés de la jeunesse médicale pour arriver au paganisme confus de M. Andral, qui, avec son éclectisme entassait pêle-mêle tous les Dieux d'autrefois dans son triste panthéon, il était à craindre pour cette jeunesse qui est l'espoir de la science, qu'elle ne s'arrêtât quelque temps aux méthodes fausses et étroites de l'éclectisme médical. Cela était à craindre, parce qu'il y a quelque chose qui sourit à notre paresse et qui semble flatter le bon sens dans cette pensée que chaque doctrine contient une parcelle de vérité. Cet appât trompeur flattait tous les mauvais instincts scientifiques. Eh bien ! voici que les fidèles commencent à abandonner M. Andral, et qu'un nou-

(1) Un vol. in-8°. Paris, 1836, chez J.-B. BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, n° 13 bis.

veau temple s'élève, dont le grand-prêtre se nomme M. Bouillaud. C'est un homme à idées arrêtées, dont la parole est, dit-on, puissante, et qui ne fait grâce à aucun adversaire. Déjà tous les honneurs lui ont été décernés : à lui, les médailles frappées en or et toutes les ovations ; à lui, les nombreux auditoires et la puissance d'allumer l'enthousiasme au cœur des étudiants !

Que fait donc M. Bouillaud de plus que M. Andral ? D'abord, il rend une plus entière justice au mérite de M. Broussais, et, sans s'attacher aux traces de ce dernier, comme l'élève le fait vis-à-vis du maître, cependant il reconnaît dans le professeur du Val-de-Grâce l'homme qui a imprimé à la science une direction utile selon lui. D'un autre côté, M. Bouillaud avoue la prétention de ramener la médecine au degré d'exactitude dont jouissent les sciences mathématiques, physiques et chimiques. Il reconnaît ensuite que les partisans exclusifs de l'observation et de l'expérience qui ont essayé de bannir toute espèce de travaux théoriques ou de coordination, sont tombés dans une erreur fatale aux progrès de l'art lui-même.

Dire que M. Bouillaud ait réussi à mettre en lumière les différens points qu'il traite, serait aller bien loin. Toujours est-il (et c'est la seule chose que nous voulions signaler aujourd'hui) qu'il imprime aux études médicales une direction qui n'est pas nouvelle, mais qui est assez différente du mauvais sentier où M. Andral les avait engagées, pour que nous en espérons quelque bien. Il y avait dans l'éclectisme un faux-semblant d'impartialité tellement menteur, qu'il pouvait faire illusion aux hommes les plus prévenus. L'éclectisme encourage tellement le doute en médecine, qu'il ne peut conduire qu'à une mauvaise et désastreuse pratique.

Le lecteur ne doit aller chercher dans le livre de M. Bouillaud qu'une méthode, et nullement une doctrine dogmatiquement exposée. Cette méthode n'est pas la nôtre ; mais cependant elle y touche en quelques points qu'il n'est pas sans importance de signaler, et c'est ce que nous ferons dans un prochain article ; car il est pour nous d'un puissant intérêt de suivre la marche fort

oscillante de l'allopathie et d'en indiquer la tendance. Malgré l'obscurité des tentatives que font des médecins de l'ancienne école pour donner quelque précision à leurs principes, on ne peut méconnaître qu'ils s'approchent, à leur insu, de nos doctrines : cela ressort du travail de M. Bouillaud, de ceux de MM. Dubois d'Amiens et Trousseau, ainsi que nous le montrerons bientôt. Nous avons donc tout un autre ordre de travaux à accomplir ; c'est à-dire, que nous devons nous livrer à une série d'articles critiques qui n'aient pas pour objet de vaines et stériles déclamations contre l'allopathie, ni des concessions que nous ne pourrions faire qu'en trahissant nos convictions ; mais à montrer à ces messieurs où ils vont, et le point où il leur faudra aboutir. Il nous semble que depuis M. Broussais, l'école allopathique s'achemine vers nous. Il faut le dire de façon que personne ne s'y méprenne, et que, d'ici à quelques années, entraînés par la seule puissance d'une logique à laquelle personne ne saurait échapper, l'on ne vienne pas nous annoncer que, sous un autre nom, l'homœopathie a été découverte. Nous en sommes menacés, à en juger du moins par quelques passages du dernier livre de M. Trousseau. Prenons-y garde : ce n'est point par un triste et vain intérêt de priorité, mais pour éviter que la doctrine homœopathique ne soit défigurée. Très-prochainement, nous ferons un examen détaillé des théories de M. Bouillaud.

L. S.

CLINIQUE HOMOEOPATHIQUE, ou *recueil de toutes les observations pratiques publiées jusqu'à nos jours*, par le docteur BEAUVAIS. Tome I^{er}, première livraison. Paris, 1836, chez J.-B. BAILLIÈRE, éditeur, rue de l'École de Médecine, n^o 13 bis (1).

Nous nous empressons de signaler à l'attention de nos lecteurs un ouvrage important dont la première livraison vient de paraître, c'est la *Clinique homœopathique*, publiée par le docteur Beauvais. Fruit d'innombrables recherches dans les ouvrages et les journaux d'Allemagne, de la France et de l'Italie, cette clinique offrira au praticien le recueil de toutes les observations publiées jusqu'à nos jours, et mises par ordre alphabétique et chronologique, ordre adopté par l'auteur comme le plus commode et le moins prétentieux, laissant ainsi chacun libre de faire entrer les maladies dans un cadre nosologique quelconque, ou d'établir soi-même une nouvelle classification.

Cet ouvrage semble destiné à combler le vide immense qui se fait sentir de plus en plus dans la doctrine médicale homœopathique. Déjà forte de la matière médicale pure de S. Hahnemann, l'homœopathie éprouvait le besoin de voir l'expérimentation clinique venir confirmer la vérité de son axiome fondamental. Nous ne savons jusqu'à quel point la *Clinique homœopathique* est destinée à remplir cette lacune, et nous sommes bien loin de penser qu'elle ne laissera plus rien à désirer, mais encore faut-il dire qu'elle aura fait faire un progrès immense, et que chacun, apportant ainsi son tribut à la masse, aura contri-

(1) Cet ouvrage sera publié par livraisons de six feuilles in-8^o, grande justification. Un cahier tous les mois. Six livraisons forment un volume in-8^o. Prix du volume, 9 francs.

bué à constituer une thérapeutique homœopathique qui ressortira claire et vraie de cette foule d'observations, et viendra confirmer les belles expériences pures dont déjà nous possédons les résultats.

La première livraison qui vient de paraître ne renfermant qu'une partie de ce qui doit être publié sur les aliénations mentales, nous en attendrons le complément pour en faire en même temps et un examen critique et une appréciation sévère de la puissance de l'homœopathie dans les différentes formes de cette affection, comme aussi nous nous proposons de coordonner, en les énumérant, les moyens thérapeutiques qui ressortiront de l'étude approfondie des observations publiées, et nous continuerons de même pour les livraisons suivantes.

L. S.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

	Pages.
Quelques remarques sur plusieurs moyens éprouvés de la pharmacopée homœopathique, par le docteur Starke.	1
Quelques considérations sur l'axiome homœopathique, suivies de plusieurs observations de névralgies sciatiques, par le docteur Gachassin.	18
Observations pratiques, par le docteur Herchelheim.	24
Observations pratiques, par le docteur Ségis.	32
Observations pratiques, par le docteur Ægidi.	41
Considérations sur l'état de l'homœopathie en Allemagne, par le docteur Trinks.	53
Considérations sur la vie, d'après les principes de l'homœopathie, par le docteur Beauvais.	58
Réflexions sur le <i>calcareo sulphurata</i> , par le docteur Schrœn.	70
Observations pratiques, par le docteur Griesselich.	76
Observations pratiques, par le docteur Seither.	79
Observations pratiques, par le docteur Rau.	81
Sur l'efficacité des très-petites doses de médicamens, par le docteur Jahn.	94
Essai sur les affinités des médicamens, par le docteur Borninghausen.	102
Profession de foi sur la médecine en général et l'homœopathie en particulier, par les docteurs Griesselich et Schrœn.	120
Remarques sur l'arsenic, par le docteur Griesselich.	146
Observations pratiques, par le docteur Schrœn.	154
Des rapports de la thérapeutique et de la pharmacodynamique avec la physiologie, la pathologie et l'étiologie, par le docteur G.-J.-A. Werber.	161, 241

Le psychomètre, par le docteur Haag.	193
Observation de squirre du col de l'utérus avec ulcération de cet organe, par le docteur Davet.	201
du docteur Peschier de Genève.	204
Sur l'emploi de la bryone, par le docteur Hartmann.	209
Observations pratiques, par le docteur Rau.	230
Note sur l'olfaction des médicamens, par le docteur Griesselich.	238
Prix proposé par la Société de Saint-Pétersbourg.	239
Sur la théorie de l'action des médicamens, par le docteur Herr.	274
Des purs et des impurs en homœopathie, par le docteur Léon Simon.	293
Discours à Hahnemann en lui remettant la médaille de la Société homœopathique.	318
L'homœopathie comparée à la médecine allopathique, ou Examen critique de ces deux doctrines médicales, par le docteur Libert.	321
Réflexions sur la médecine, et en particulier sur l'homœopathie, par le docteur Rau.	357
Considérations sur l'administration et la répétition des médicamens dans les maladies aiguës et chroniques, par Léonce Lenormand.	368
Observations pratiques, par le docteur Mühlenheim.	378
Observations pratiques, par le docteur G.-J.-A. Werber.	391
Observations pratiques, par Léonce Lenormand.	409
Des professions de foi en homœopathie, par le docteur Léon Simon.	417
Examen critique d'un mémoire du docteur Savardan sur le traitement des maladies cutanées, par le docteur Chancereau.	434
Un dernier mot à M. Peschier, par le docteur Léon Simon.	445
Examen critique du <i>Traité de thérapeutique et de matière médicale</i> de MM. Trousseau et Pidoux, par le docteur Libert.	452
Discours sur le développement scientifique de la matière médicale, par le docteur Thorér.	466
Circulaire à MM. de la Société homœopathique de France.	471
Annonces.	474

FIN DE LA TABLE.

